UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 5534

HOLY REDEEMER LIBRARY
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

ESPRIT

DES SAINTS

LES PLUS ILLUSTRES

ESPRIT
DES SAINTS
LES PLUS ILLUSTRES

PARMI LES AUTEURS ASCÉTIQUES ET MORALISTES
NON COMPRIS AU NOMBRE DES PÈRES ET DES DOCTEURS DE L'ÉGLISE
AVEC DES NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

TRÉSOR DE SPIRITUALITÉ

RECUEILLI

Par M. l'Abbé GRIMES
Ancien Prédicateur, Chanoine honoraire d'Evreux

OUVRAGE APPROUVÉ

Par son Éminence le Cardinal Donnet, Archevêque de Bordeaux
Par son Éminence le Cardinal Guibert, Archevêque de Paris
Et par plusieurs de Nosseigneurs les Évêques de France

TROISIÈME ÉDITION

Revue avec le plus grand soin et augmentée de l'Esprit de saint Philippe de Néri et de saint André Avellin

Quæsivi verba utilia.
J'ai cherché des paroles utiles
(Eccl., xii-10).

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

TOME VI

TRANSFERRED

TOURS
CATTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1883

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

ESPRIT

DE

SAINTE CATHERINE DE GÊNES,

VEUVE ET RELIGIEUSE DE L'HOSPICE DES PAMMATONE, A GÊNES.

NOTICE.

—

1510.

Catherine Fieschi Adorno naquit à Gênes, en 1447. Elle dut le jour, après Dieu, à Jacques Fieschi, qui mourut vice-roi de Naples, sous René d'Anjou, roi de Sicile (1). — Quoique appelée à la vie religieuse dès ses jeunes années, et quoique favorisée par de grandes grâces du Seigneur, cependant, pour obéir à la volonté de ses parents, elle épousa de bonne heure un jeune seigneur de Gênes, nommé Julien Adorno.

(1) La famille Fieschi a été très-célèbre en Italie : elle a donné de grands généraux à l'armée, et à l'église plusieurs cardinaux et deux papes qui sont Innocent IV et Adrien V.

Son union fut pendant dix ans un tissu d'inquiétudes et d'angoisses : son mari dissipa tous ses grands biens par sa vie déréglée et ses profusions insensées ; de sorte qu'elle se vit réduite à toutes les privations de la pauvreté la plus voisine de la misère. Catherine demanda sa conversion à Dieu et l'obtint. Elle eut même la consolation de le voir entrer dans le tiers ordre de Saint-François, où il mourut dans de profonds sentiments de piété. C'est ainsi que Dieu exauça les vœux les plus chers de son âme qui ne tendait qu'à se donner entièrement à lui.

Affranchie des liens du mariage, elle résolut de ne vivre que pour Dieu. Elle choisit un genre de vie qui fût active et contemplative à la fois : elle s'attacha au grand hôpital de Gênes, où elle servit les malades avec une charité et une tendresse incroyables. Son amour héroïque pour les malheureux se fit remarquer surtout lors de la peste qui fit de si terribles ravages à Gênes, dans les années 1497 et 1501.

Le pieux cardinal de Bérulle disait qu'il ne pouvait assez admirer le pur amour de Catherine de Gênes. En effet, comme on le verra par quelques extraits, il était véritablement séraphique, et saint François de Sales, qui se connaissait en amour de Dieu, ne croyait pouvoir mieux s'embraser qu'en lisant les élans si vifs de sainte Catherine. Mais son amour pour la divine Eucharistie et ses austérités, qui pourrait les raconter? C'est incontestablement une des Saintes les plus illustres par ses vertus, par ses œuvres et par ses écrits. Elle mourut le 14 septembre 1510, à la soixante-deuxième année de son âge. Quinze mois après, on leva son corps qui fut trouvé sans aucune marque de corruption. Sa gloire posthume est fondée sur un grand nombre d'éclatants miracles. Clément XII la canonisa solennellement en 1737. Benoît XIV

inséra son nom dans le Martyrologe, sous le 22 mars, jour auquel elle a été longtemps honorée dans plusieurs églises.

Nous avons de sainte Catherine de Gênes un traité remarquable sur le Purgatoire (1), et des dialogues entre l'âme et le corps, l'amour-propre et l'esprit, l'humanité et Dieu.

(1) En 1676, la sacrée Congrégation des rites ayant eu connaissance des écrits de la Sainte, en ordonna la révision, et ils furent approuvés sous le pontificat d'Innocent XI, le 14 juin de la même année.

Cette approbation suffit bien, sans doute, pour inspirer toute confiance en la doctrine de sainte Catherine de Gênes; cependant, qu'il nous soit permis d'y en ajouter quelques autres de bien illustres aussi.

Le Consulteur de la Congrégation des rites qui fut chargé d'examiner les œuvres de notre Sainte en rendit compte en ces termes au cardinal Azzalin :

« J'ai lu et examiné avec toute l'attention possible les deux traités de la vénérable Catherine, l'un sur le purgatoire, l'autre intitulé *Dialogues entre l'âme et le corps*, et je déclare n'y avoir rien trouvé qui soit contraire à la saine doctrine et aux règles des mœurs. Il est vrai qu'on y trouve çà et là des choses obscures et qui choqueraient, entendues selon le langage commun; mais on en trouve de semblables dans les écrits de saint Augustin, de sainte Brigite, de sainte Thérèse et des autres contemplatifs divinement inspirés. Cela tient à la profondeur d'une doctrine entièrement séraphique, à laquelle il faut joindre l'ignorance et le défaut d'expérience du lecteur sur ces matières. Je déclare, enfin, que la doctrine qu'ils renferment a été évidemment dictée par le Saint-Esprit et atteint heureusement au suprême degré de la vie unitive et de l'amour héroïque, etc. »

Mgr. Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris, dans un avertissement au lecteur à la tête d'un livre qui a pour titre *De la piété des chrétiens envers les morts*, parle de notre Sainte ainsi qu'il suit :

« Il est rare que l'esprit de Dieu communique ses lumières avec autant d'abondance qu'il l'a fait à cette âme si pure et si embrasée d'amour. Aussi, son Traité du purgatoire est un monument admirable de la sollicitude de Dieu dans le gouvernement de son Eglise. Ayant prévu le déchaînement de Luther et de Calvin contre cette doctrine du purgatoire et des suffrages pour les morts, il choisit parmi tous les mortels cette femme, douée d'une vertu et d'une sainteté extraordinaires, pour défendre cette vérité de la foi et en instruire les catholiques, et l'initia pour cela à ce qu'elle a de plus sublime et de plus mystérieux. La méthode qu'elle a suivie dans cet écrit est si digne de la majesté de Dieu et de la grandeur de notre religion, que ceux qui liront ce traité, ne pourront s'empêcher d'admirer la sainte providence qui se plait à cacher ses secrets aux sages et aux prudents du siècle, et les manifeste aux

Ces dialogues ne sont autre chose, sinon la voix de la chair qui veut retirer l'âme de la vie intérieure, et la voix de l'esprit qui lutte contre elle et qui veut suivre l'attrait divin. — Là-dessus, sainte Catherine de Gênes a fondé l'histoire de tout ce qui s'est passé en elle, lorsqu'elle était dans le monde, lorsqu'elle l'a quitté de cœur, lorsqu'elle est entrée ensuite dans l'hôpital de Gênes. Nous n'avons pu rapporter ces dialogues dans leur entier, puisque ce n'est qu'une longue histoire : nous nous sommes attaché à reproduire ce qu'il y a de plus beau, de plus édifiant et de plus instructif pour la haute spiritualité.

» humbles et aux petits. » Il termine en disant que la doctrine de notre Sainte sur le purgatoire est en tout conforme à celle du grand saint Bernard.

Saint François de Sales recommandait beaucoup la lecture de ce traité. D'après son conseil, disait l'évêque de Belley, je l'ai lu et relu plusieurs fois avec un nouveau goût et de nouvelles lumières ; et j'avoue qu'en cette matière je n'ai jamais rien vu qui m'ait autant satisfait. Les cardinaux Bellarmin, de Bérulle, Frédéric Borromée, Jean Bona, en ont tous fait un magnifique éloge.

ESPRIT

DE

SAINTE CATHERINE DE GÈNES,

TIRÉ DE SON TRAITÉ SUR LE PURGATOIRE.

Comment par la comparaison du feu divin qu'elle sentait en elle-même, elle comprenait quel était celui du Purgatoire et en quel état y sont les âmes contentes et cependant tourmentées.

« Le feu du divin amour, que la grâce a allumé dans mon cœur, me fait comprendre, ce me semble, la nature du purgatoire, et la manière dont les âmes y sont tourmentées. Ce feu d'amour a pour effet d'effacer les imperfections et les taches de mon âme, afin qu'au sortir de cette vie, me trouvant entièrement purifiée, mon Dieu daigne m'admettre en sa présence. Voilà bien aussi ce qu'opère le feu du purgatoire dans les âmes qui ont quitté le terre sans être entièrement purifiées; il dévore la rouille et les taches du péché qui les défigurent, afin de leur donner cette pureté qui leur ouvre ensuite la porte du paradis.

Dans cette fournaise d'amour où je suis plongée, je demeure incessamment unie à Dieu mon bien-aimé, et j'acquiesce de bon cœur à tout ce qu'il lui plaît d'opérer dans mon âme. Or, tel est précisément l'état des âmes que Dieu achève de purifier dans l'autre vie. D'après ce que je vois, ces âmes captives dans les prisons du purgatoire, ne peuvent désirer une autre demeure que la prison où Dieu les a juste-

ment renfermées. Elles ne peuvent se replier sur elles-mêmes, et raisonner ainsi qu'il suit : Ce sont tels et tels péchés que nous avons commis, qui nous ont amenés dans ce lieu de souffrances. Ah ! plût à Dieu que nous nous en fussions abstenues ; nous jouirions, à l'heure qu'il est, des joies de la céleste patrie. Beaucoup moins encore peuvent-elles s'affliger et se plaindre, quand elles sont témoins de la délivrance de quelques-unes d'entre elles ; elles ne conservent aucun souvenir ni en bien ni en mal, soit par rapport à elles-mêmes, soit par rapport aux autres, qui puisse aggraver les peines auxquelles elles sont condamnées.

La sainte volonté de Dieu qui dispose d'elles, selon le bon plaisir de sa majesté, leur est si chère et si agréable, qu'au milieu de leurs tourments elles ne peuvent être sensibles à ce qui les touche; elles ne voient que la divine bonté qui se satisfait dans tout ce qu'elle opère à leur égard ; elles ne sont occupées que de la considération de sa clémence et de sa miséricorde, sans réfléchir jamais sur leur bien ou sur leur mal. S'il en était autrement, on ne pourrait pas dire, ce qui pourtant est bien vrai, qu'elles sont douées d'une charité pure ; encore moins peuvent-elles penser que les compagnes de leurs souffrances y ont été condamnées pour tels ou tels péchés, bien loin qu'elles puissent s'en occuper dans leur souvenir ; car ce serait une imperfection qui ne saurait se rencontrer dans un lieu où toute puissance de faillir est détruite. Elles ont connu les raisons de leur jugement, au moment où elles se séparaient de leurs corps ; ensuite elles en ont perdu la mémoire. Si elles conservaient cette connaissance, il y aurait, dans ce lieu qu'elles habitent, quelque propriété ; ce qui n'est assurément pas. Enfin, irrévocablement fixées dans la charité, sans pouvoir désormais rien admettre qui soit contre elle ou hors d'elle, il ne leur reste aucune liberté pour vouloir ou désirer autre chose que ce qui est conforme à la pure charité. Elles souffrent dans le feu, et cruellement sans doute ; mais telle est la sainte volonté de

Dieu, et elles l'approuvent de toute manière, parce qu'ainsi le veut la charité dont elles ne peuvent s'écarter en rien, puisqu'elles n'ont plus la faculté de commettre aucune faute.

Je n'aurais jamais cru que cette tranquillité et ce contentement dont jouissent les habitants du ciel pussent être l'apanage des âmes du purgatoire, et se concilier avec leurs souffrances.

Cependant rien n'est plus vrai. Cette tranquillité va même en croissant, chaque jour, par la communication de Dieu et son influence; et cet accroissement se fait d'autant plus, que ce qui forme empêchement à cette influence diminue. Or, cet empêchement n'est autre chose que la rouille du péché qui est détruite par le feu. C'est de cette manière que l'âme s'ouvre de plus en plus et se prépare aux communications divines. Voici une comparaison qui peut répandre quelque jour sur cette vérité. Un cristal couvert d'une croûte de poussière, ne saurait recevoir les rayons du soleil. Ce n'est pas la faute de cet astre qui ne cesse de répandre partout sa lumière; mais elle est interceptée par ce corps étranger. Nettoyez ce cristal, la lumière le pénétrera, et d'autant plus abondamment que vous le purifierez davantage. De même, le péché est une rouille qui couvre l'âme et l'empêche de recevoir les rayons du vrai soleil qui est Dieu; mais le feu du purgatoire dévore cette rouille, et, à mesure qu'elle disparaît, l'âme reçoit plus abondamment cette lumière divine qui introduit avec elle le contentement et la paix. Il se fait donc un accroissement successif de tranquillité dans les âmes du purgatoire, par l'action dévorante du feu sur l'empêchement qui s'y opposait, et cet effet va toujours croissant jusqu'à l'expiration du temps donné à la peine; ce temps aussi diminue chaque jour et à chaque instant, mais il n'en est pas de même de la peine qui résulte du retardement de la vue de Dieu. Elle ne diminue pas en approchant de son terme.

Quant à ce qui concerne la volonté de ces âmes souffrantes, jamais elles n'appellent leurs supplices des supplices, jamais

il ne leur arrive de les considérer comme tels, tant la disposition de Dieu à leur égard les rend résignées et paisibles, par l'amour pur avec lequel elles embrassent cette sainte et tout aimable volonté ; elles souffrent néanmoins des tourments si cruels, que ni la langue ne les peut exprimer, ni aucune intelligence ne les peut comprendre, à moins d'une lumière extraordinaire, que je crois avoir reçue, sans pouvoir toutefois rendre ce que j'ai vu. Du reste, ce que Dieu, dans sa bonté, a daigné me découvrir de l'état de ces âmes n'est jamais sorti de ma mémoire ; je l'expliquerai donc autant que je le pourrai, et ceux-là m'entendront à qui Dieu daignera ouvrir l'intelligence.

La cause et le fondement de toutes les peines, c'est d'abord le péché originel, et ensuite le péché actuel ; voilà ce qu'il s'agit de bien comprendre, avant de passer outre : lorsque Dieu crée une âme, elle sort de ses mains pure, simple, exempte de toute souillure du péché et douée d'un instinct qui la pousse vers lui comme vers son centre et sa béatitude. Mais le péché originel affaiblit beaucoup cet instinct, et le péché actuel encore davantage ; plus cet instinct diminue, plus le pécheur devient mauvais; plus il devient mauvais, et moins Dieu se communique à lui par sa grâce; en sorte, néanmoins qu'il ne l'en prive jamais entièrement, autrement son salut deviendrait impossible : ainsi perd-il successivement ce qu'il y a de bon en lui ; car ce qui est bon n'est tel que par une participation de la bonté de Dieu. Or, si cette divine bonté se communique aux habitants du ciel, autant qu'il lui plaît, c'est-à-dire dans la mesure arrêtée dans ses décrets, elle n'en agit pas de même à l'égard des âmes qui vivent sur la terre ; elle se communique plus ou moins à celles-ci, selon qu'elle les trouve plus ou moins exemptes du péché, qui met obstacle à sa participation ; quand donc une âme coupable revient à sa pureté primitive, à cette innocence dans laquelle elle fut créée, ses communications avec Dieu recommencent : alors cet instinct béatifique qu'elle avait perdu, revient, augmente

chaque jour, et le feu du divin amour qui l'enflamme, la pousse avec tant de force vers sa fin dernière, que tout empêchement qu'elle rencontre sur sa route lui est un insupportable tourment, et plus elle voit clairement ce qui l'arrête, et plus elle souffre.

Or, comme les âmes du purgatoire sont exemptes de la coulpe du péché, la peine est désormais le seul empêchement qui s'oppose au rassasiement de leur instinct béatifique, et parce qu'elles voient clairement qu'il n'y a que cette faible barrière qui les empêche d'aller à Dieu, que cet unique lien, formé par la justice, retarde leur bonheur, cette connaissance allume en elles un feu qui les dévore, feu absolument semblable à celui de l'enfer : il y a cependant loin de leur état à celui des damnés, parce qu'enfin si elles subissent la peine, elles sont exemptes de la coulpe, qui rend les damnés toujours criminels, et oblige Dieu à leur soustraire sa bonté, ce qui les réduit au désespoir, et les fixe dans une volonté perverse entièrement opposée à la volonté divine. Il est certain, en effet, que la volonté de l'homme en révolte contre la volonté de Dieu, constitue le péché, et que le péché ne saurait cesser d'exister tant que cette volonté qui la produit persévère. Or, les damnés étant dans cet état de volonté perverse lorsqu'ils perdirent la vie, leurs péchés ne furent point remis et ne peuvent l'être, parce que la mort a rendu leur volonté invariable; l'âme est fixée pour jamais dans le bien ou dans le mal, selon la disposition de sa volonté au moment de la mort. C'est à ce moment décisif que Dieu la juge ou miséricordieusement, si sa volonté s'est retournée vers lui par une sincère pénitence, ou en toute rigueur, s'il la trouve encore attachée à son péché, selon qu'il est écrit : Où je te trouverai, là je te jugerai : *Ubi invenero, ibi te judicabo.* Quoi qu'il en soit, la sentence une fois prononcée est irrévocable, parce que toute liberté cessant avec la vie, l'âme doit demeurer éternellement dans la situation où la mort la trouve.

Mais voici la différence entre les âmes du purgatoire et les âmes damnées. Celles-ci ayant été plongées dans les enfers, parce que la mort les surprit dans l'affection au péché, il n'y aura de fin ni pour la coulpe ni pour la peine, et quoiqu'elles ne souffrent pas autant qu'elles le méritent, cependant leur supplice sera éternel. Les autres au contraire, ayant effacé la coulpe de leurs fautes par une sincère pénitence, avant de quitter la vie, ne conservent dans les prisons du purgatoire que la peine, qui devant finir, s'abrége de plus en plus avec le cours du temps. O misère épouvantable, et d'autant plus à déplorer que les hommes aveugles la connaissent moins! La peine des réprouvés n'est pas infinie dans sa rigueur, parce que la tout aimable bonté de Dieu fait pénétrer jusqu'au fond des enfers les rayons de sa miséricorde. S'il n'écoutait que sa justice, le pécheur expirant dans l'état du péché mortel, subirait une peine infinie en durée et en intensité. Mais la divine miséricorde modère l'atrocité du supplice qu'il mérite, et ne lui laisse d'infini que la durée. O effroyable péril que celui auquel expose l'attachement au péché! puisque le coupable a tant de peine à se déterminer à la pénitence, sans laquelle pourtant la coulpe du péché est ineffaçable, et amène un si affreux châtiment.

Quant aux âmes du purgatoire, leur volonté étant entièrement conforme à la sainte volonté de Dieu, elles jouissent d'une douce tranquillité; il se plaît aussi, ce Dieu communicatif, à les rendre participantes de son ineffable bonté, parce qu'étant affranchies de la coulpe du péché, et ramenées à la pureté primitive, il n'y a plus rien en elles qui s'y oppose. Je dis qu'elles sont pures de tout péché, parce que les ayant confessés avec une contrition sincère avant de quitter la vie, Dieu leur remit généreusement la coulpe, en sorte qu'il ne leur reste que la tache ou la rouille qui doit être dévorée par le feu; étant donc exemptes de toute coulpe et unies à la sainte volonté de Dieu, elles le contemplent clairement, selon la lumière qu'il leur donne, et si elles n'ont ni la vision intui-

tive, ni la jouissance qu'elle procure, du moins connaissent-elles le prix de cet inestimable bienfait. De plus, ces âmes, à cause de la convenance qu'elles ont avec Dieu, sont très-aptes à l'union divine pour laquelle elles ont été faites, et l'instinct naturel que Dieu leur donne, les porte vers lui avec tant de force, que je ne saurais trouver ni comparaison, ni exemple, ni mode, pour en faire comprendre l'impétuosité telle que mon esprit la conçoit. J'essaierai néanmoins d'en dire quelque chose.

Je suppose, 1° qu'il n'y eût dans toute l'étendue de la terre qu'un seul pain destiné à nourrir tous les hommes, et qu'il ne fallût que le voir pour être rassasié ; n'est-ce pas que ce pain attirerait l'attention de toute l'espèce humaine ? Je suppose, 2° qu'un homme ayant l'appétit naturel que l'on a dans la bonne santé, s'abstînt de tout aliment sans en être malade et même sans éprouver aucun affaiblissement ; évidemment, plus il prolongerait cette abstinence, conservant toujours le même appétit, plus sa faim deviendrait pressante. Je suppose, 3° qu'il fût fort éloigné de ce pain, sachant très-bien que sa vue seule peut le rassasier ; n'est-il pas vrai que plus il en approcherait sans pouvoir le contempler, et plus son appétit naturel serait en souffrance ? Je suppose, 4° enfin, qu'il acquît la certitude de ne le voir jamais ; oh ! alors, en proie à un désir violent et privé de tout espoir de le satisfaire, cette privation éternelle deviendrait pour lui une sorte d'enfer où il souffrirait comme les damnés qui, affamés de Dieu, savent que la vue de ce vrai pain de vie leur est pour toujours interdite. Or, telle est la triste position des âmes du purgatoire, le désespoir excepté, car elles ont l'espérance certaine de voir un jour ce pain, c'est-à-dire ce Jésus, notre Dieu, notre Sauveur et notre amour, dont la claire vue rassasiera tous leurs désirs. Mais, en attendant, vous concevez combien est cruelle la faim qui les dévore.

Or, de même qu'une âme pure et exempte de toute faute ne trouve son repos qu'en Dieu, parce qu'il est la fin pour la-

quelle elle fut créée ; de même une âme immonde et souillée par le crime ne peut demeurer ailleurs que dans le Tartare qui est devenu sa fin par suite de ses péchés. C'est pourquoi, quand arrive la séparation des corps et des âmes, les âmes gravitent, si je puis parler de la sorte, comme naturellement, vers les lieux divers qui leur sont destinés. Celle qui est souillée par le péché mortel n'attend pas qu'on la conduise dans le lieu des tourments, où l'appelle la justice divine ; son effroyable instinct la porte à s'y précipiter elle-même ; et si on l'empêchait d'y parvenir, elle souffrirait plus cruellement que dans l'enfer même. Pourquoi ? parce que partout ailleurs elle serait hors de la volonté de Dieu, toujours mêlée de miséricorde ; car, comme je l'ai déjà dit, les réprouvés dans l'enfer souffrent moins qu'ils ne l'ont mérité : ne trouvant donc aucun lieu plus convenable à son état et plus doux pour elle que l'enfer, l'âme criminelle s'y rend comme dans son lieu propre. Or, il en est de même du purgatoire dont il s'agit dans ce traité. L'âme juste, au sortir de son corps, voyant quelque chose en elle qui ternit son innocence primitive et s'oppose à son union avec Dieu, en éprouve une affliction incomparable ; et comme elle sait très-bien que cet empêchement ne peut être détruit que par le feu du purgatoire, elle y descend incontinent et de bon cœur ; qui l'arrêterait en chemin lui rendrait un fort mauvais service ; ses tourments seraient beaucoup plus intolérables dans tout autre lieu que dans celui qui est spécialement assigné à sa purification, parce qu'elle sait que tant que cet empêchement subsistera, elle n'arrivera point à sa fin dernière : il est vrai que la peine du purgatoire n'est pas différente de celle de l'enfer, ainsi que je l'ai dit plus haut ; mais celle qu'elle souffrirait dans tout autre lieu qui laisserait subsister l'obstacle à son bonheur, serait bien plus cruelle encore, quand même ce lieu serait le ciel.

Ce beau ciel, en effet, à le considérer du côté de Dieu, n'a point de portes. Il est ouvert à qui veut y entrer : le maître,

parce qu'il est infiniment miséricordieux, a les bras constamment ouverts pour attendre les âmes et les recevoir dans sa gloire ; mais la pureté de son essence est telle, qu'une âme souillée de la moindre tache aimerait mieux se précipiter dans mille enfers que de comparaître en cet état devant sa divine majesté. Sachant donc que le purgatoire est le bain destiné à laver ces sortes de taches, elle y court avec empressement et se précipite dans ses flammes, beaucoup moins occupée des douleurs qui l'y attendent que du bonheur d'y retrouver sa première pureté. Son supplice est effroyable, si effroyable, qu'aucun esprit ne le saurait comprendre, qu'aucune langue ne le saurait exprimer. Quant à la peine du sens, c'est l'enfer ; néanmoins, cette peine lui semble douce en comparaison de celle que le retardement de son union avec Dieu lui fait endurer. Les choses qui m'ont été révélées sur ce sujet, et que j'ai comprises selon la capacité de mon intelligence, surpassent de si loin toutes les connaissances, toutes les croyances, toutes les expériences des hommes en cette vie, que leur langage là-dessus ne me semble exprimer que des niaiseries et des mensonges. Je voudrais pouvoir déclarer ici tout ce que Dieu m'en a fait connaître ; mais les paroles me manquent, je dois l'avouer à ma confusion. J'essaierai néanmoins d'ajouter à ce que j'ai déjà dit quelques nouvelles lumières, si Dieu daigne me le permettre.

Il y a une telle convenance entre Dieu et l'âme revêtue de l'innocence qui la décorait quand elle sortit de ses divines mains, qu'il fait tout pour la faire entrer dans son union divine. Il l'enflamme d'un amour si ardent et l'attire à lui avec tant de force, qu'il y aurait de quoi l'anéantir si elle n'était immortelle. Il la transforme tellement en lui, qu'oubliant tout et s'oubliant elle-même, elle ne voit plus que celui qui l'embrase, qui l'attire, qui la purifie pour la ramener à la source d'où elle est sortie, c'est-à-dire à lui-même qui est tout à la fois et son principe et sa fin dernière. A la chaleur de ce grand feu d'amour allumé dans son sein,

elle s'amollit et se liquéfie ; mais en même temps elle souffre de cruels tourments. Que dirais-je pour en faire bien comprendre la cause? A la clarté de la lumière divine dont elle est toute pénétrée, elle voit, 1° que Dieu l'attire incessamment à lui et emploie à consommer sa perfection les soins attentifs et continuels de sa providence, et cela par pur amour; elle voit, 2° que les souillures du péché sont comme un lien qui l'empêche de suivre cet attrait, ou, pour mieux dire, une opposition à ce rapport unitif que Dieu voudrait lui communiquer pour lui faire atteindre sa fin dernière et la rendre souverainement heureuse; 3° elle conçoit parfaitement quelle perte c'est que le moindre retardement de la vision intuitive; 4° enfin, elle sent en elle-même un désir instinctif on ne peut plus ardent de voir disparaître l'obstacle qui empêche le souverain bien de l'attirer à lui. Or, je dis avec assurance que ce sont ces connaissances réunies qui produisent les tourments des âmes du purgatoire, tourments qui sont tous bien cruels sans doute; mais, cependant, le plus terrible est sans contredit l'obstacle que rencontre en elles la sainte volonté de Dieu qu'elles voient brûler pour elles du plus ardent amour. Cet amour est continuellement en action pour introduire dans ces âmes le rapport unitif afin de les attirer à lui. Il s'en occupe aussi constamment que que si c'était là son action unique. Aussi en sont-elles si profondément touchées, que s'il existait un autre purgatoire plus cruel que celui qu'elles habitent, elles s'y précipiteraient sur l'heure pour être plus promptement délivrées de leur funeste empêchement. Or, je vois sortir du foyer de cet amour divin des rayons de feu, semblables à des lampes ardentes, qui pénètrent les âmes du purgatoire avec tant de violence et d'impétuosité, que si elles avaient leurs corps, ils en seraient consumés et qu'ils détruiraient ces âmes elles-mêmes si elles n'étaient indestructibles. Ces rayons ont un double effet; car ils purifient et anéantissent. Considérez qu'une matière qu'on met plusieurs fois en fonte devient toujours plus pure;

on pourrait même la fondre tant de fois, qu'il n'y resterait à la fin aucun mélange impur : voilà ce qu'opère le feu dans les choses matérielles. Or cette opération produit dans l'âme le même résultat : longtemps mise en fusion, si je puis parler ainsi, dans le creuset du purgatoire, elle se dégage tellement de tout alliage impur, qu'elle redevient ce qu'elle était au sortir des mains de Dieu. On dit que l'on peut être purifié jusqu'à un tel degré, que le feu n'a plus désormais aucune action sur lui et qu'aucune cause ennemie ne lui peut nuire, parce qu'il n'a rien à consumer ni à perdre que les parties étrangères qui souillent sa pureté. Or, voilà précisément ce que le feu divin opère dans l'âme; car Dieu la tient dans le feu jusqu'à ce que toutes ses imperfections, toutes ses impuretés soient détruites : ensuite, quand elle est parfaitement pure, l'amour la transforme entièrement, en sorte qu'il ne lui reste rien d'elle-même et que son être est Dieu. Alors, n'ayant plus rien qui puisse être consumé, elle devient impassible; en sorte que si elle continuait à demeurer dans le feu, au lieu de la faire souffrir, il deviendrait pour elle le feu du divin amour qui lui ferait trouver le ciel dans ce lieu de supplices. Dans la création, l'âme reçut de Dieu tous les moyens de perfection dont elle était capable, afin qu'elle pût vivre conformément à ses préceptes et se maintenir pure de tout péché; mais bientôt après, devenue coupable de la faute originelle, elle perdit tous ses dons, toutes ses grâces et même la vie. Dieu seul pouvait la lui rendre, et c'est ce qu'il a fait par le baptême, mais en lui laissant la concupiscence qui l'excite sans cesse au péché actuel et le lui fait commettre en effet, à moins qu'elle ne résiste à ses attraits. Le premier péché mortel dont elle se rend coupable lui donne de nouveau la mort, et Dieu la ressuscite par une autre grâce singulière qui est celle de la pénitence; mais elle sort du tombeau tellement corrompue, tellement repliée sur elle-même, que pour revenir à son innocence primitive, elle a besoin de toutes les opérations divines dont j'ai parlé plus haut, et sans lesquelles

elle ne la recouvrerait jamais. Or, c'est dans les prisons dont il s'agit que ces opérations divines achèvent l'ouvrage, s'il n'a pas été terminé pendant la vie; et voici comment cela se fait : l'âme, renfermée dans ces bas lieux, brûle d'un désir si ardent de se transformer en Dieu, que cela fait son purgatoire; car ce n'est pas le lieu qui purifie l'âme, mais bien la souffrance produite par l'empêchement qui arrête son instinct unitif. L'amour divin, qui aperçoit en elle tant de secrètes imperfections, que si elle les voyait, cette vue la réduirait à une sorte de désespoir, travaille à les détruire, sans qu'elle y coopère. Enfin, son feu toujours croissant devient si vif, qu'il les consume entièrement, et, lorsqu'elles sont consumées, Dieu les lui montre pour lui faire connaître l'opération divine à laquelle elle doit le retour à la pureté de sa création.

Il faut savoir que ce qui est parfait aux yeux de l'homme, est plein de défauts aux yeux de Dieu. C'est pourquoi l'homme est sali et blessé dans toutes ses œuvres, qui lui présentent une apparence de perfection lorsqu'il les considère, les sent, les comprend, les veut, s'en souvient à sa manière, et ne les attribue pas purement à Dieu; car il est requis, pour la perfection de nos œuvres, qu'elles se fassent en nous sans nous, Dieu ne se servant de nous que comme de simples instruments pour les faire. Or, ces œuvres que Dieu seul fait en nous, sans que nous les méritions, par la dernière opération de son pur amour, sont si ardentes, et pénètrent l'âme si profondément, que le corps qui l'enveloppe paraît recéler un feu qui le consume; et sa position est celle d'un homme placé dans une fournaise, qui ne peut jouir d'aucun repos qu'après avoir perdu la vie.

Or, quoique le divin amour, qui se déborde dans les âmes du purgatoire avec une abondance que je crois concevoir et ne puis rendre, les tranquillise; cependant leur supplice n'en est pas diminué. Je dirai plus, c'est le retardement de la jouissance de cet amour qui est la cause de leur peine, peine

d'autant plus cruelle que l'amour dont Dieu les rend capables est plus parfait. Ces pauvres âmes jouissent donc de la plus profonde tranquillité, en même temps qu'elles subissent le plus horrible tourment, sans que l'un nuise à l'autre. Si elles pouvaient expier leurs fautes par le repentir, il ne leur faudrait qu'un instant pour payer toutes leurs dettes; car leur contrition est d'autant plus vive et plus parfaite, qu'elles voient plus clairement combien l'empêchement produit par le péché les rend malheureuses et s'oppose à leur union avec Dieu, leur amour et leur fin. Mais, hélas! il n'en est pas de la sorte. Tenez pour certain que Dieu ne fait à ces âmes chéries aucune remise de la peine qu'elles ont méritée, et qu'elles ne sortiront de leurs cachots qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole ce qu'elles doivent à sa justice; Dieu l'a ainsi voulu et décrété. Du reste, ces âmes, n'ayant plus de propre choix, ne peuvent voir ni vouloir autre chose que cette volonté sainte. Si les prières des vivants, les indulgences, ou le saint sacrifice leur procurent quelque abréviation de tourments, cela ne fait naître en elles aucun désir de voir ou considérer cette aumône autrement que dans la balance de la volonté divine.

Elles abandonnent tout ce qui les concerne à la disposition de Dieu, qui accepte ce payement venu de la terre, en déduction de leur dette, selon le bon plaisir de son immense bonté. Si elles pouvaient voir avec plaisir cette aumône spirituelle hors du bon plaisir de Dieu, elles feraient un acte de propriété qui les priverait de la vision de la volonté divine, et leur causerait un nouveau tourment. Quelles que soient donc les dispositions de Dieu à leur égard, joyeuses et délectables, ou tristes et douloureuses, elles demeurent immobiles, sans aucune réflexion dont elles soient l'objet; car il leur est impossible, comme je l'ai déjà dit, de se replier sur elles-mêmes, tant elles sont transformées dans la sainte volonté de Dieu, aux dispositions de laquelle elles acquiescent de la manière la plus parfaite. Du reste, cela se conçoit; car si une âme, non

encore parfaitement purifiée, était présentée à Dieu, elle endurerait un supplice dix fois plus intolérable que celui du purgatoire. Pourquoi ? parce qu'elle ne pourrait supporter la vue ni de sa très-pure bonté, ni de sa justice sévère, ni se supporter elle-même en voyant dans ce miroir sa laideur et sa difformité. Ne manquât-il à une âme qu'un tout petit instant pour achever l'expiation de ses fautes, son tourment serait insupportable à la vue de ce reste d'impureté qu'elle découvrirait en elle, et elle préférerait se jeter dans mille enfers que de paraître devant la divine majesté de Dieu.

Que n'ai-je une voix de tonnerre pour me faire entendre par toute la terre ! Je dirais à tous ceux qui l'habitent, et je me sens pressée de le leur dire en effet : « O infortunés ! pourquoi vous laissez-vous tyranniser ainsi par le monde ? pourquoi ne jetez-vous pas les yeux sur la détresse où vous vous trouverez à la mort, et ne pourvoyez-vous pas à votre avenir, pendant qu'il en est temps encore ? Vous présumez de la miséricorde de Dieu ; vous l'exaltez sans fin ; vous la dites sans bornes ; mais vous ne pensez pas que cette bonté si grande sera précisément ce qui vous condamnera au jour du jugement pour n'avoir pas voulu accomplir la volonté du plus excellent de tous les maîtres. Cette bonté, dont il use à votre égard, devrait vous engager à lui obéir, au lieu de vous encourager à lui déplaire, d'autant plus qu'à la bonté méprisée succède nécessairement la justice à laquelle il faut bon gré mal gré satisfaire pleinement. Vous vous rassurez peut-être dans la pensée qu'après la confession vous gagnerez des indulgences plénières, et que vos dettes étant ainsi payées, rien ne s'opposera plus à votre admission dans le ciel ; mais cette confiance n'est rien moins que sûre. Il faut, pour gagner ces grandes indulgences, une confession et une contrition qui ne sont pas sans difficultés ; je les crois même telles que, si vous les connaissiez, vous auriez plus de crainte là-dessus que d'espérance, et vous vous persuaderiez plutôt perdre ces indulgences que les gagner. »

La grâce produit dans les âmes du purgatoire deux opérations dont je remarque qu'elles ont la vision et la connaissance. La première est qu'elles souffrent leurs tortures de bon cœur, et les regardent comme une grande miséricorde, en considérant, d'une part, l'incompréhensible majesté de Dieu, et de l'autre, leurs audacieuses offenses et les châtiments qu'elles méritent. Il est certain, en effet, que si la bonté de Dieu ne tempérait sa justice par la satisfaction du sang précieux de Jésus-Christ, un seul péché mortel serait digne de mille enfers. Elles trouvent donc leur supplice si convenable et si juste, qu'elles ne voudraient pas que sa rigueur fût le moins du monde diminuée; et, quant à leur volonté, elles sont aussi contentes de Dieu que si déjà il les avait admises aux délices éternelles.

La seconde opération de la grâce en elles est la joie qu'elles conçoivent en voyant que Dieu ne laisse pas que de les aimer beaucoup tout en les punissant. Il ne faut à Dieu qu'un instant pour imprimer ces deux visions dans ces âmes; et, parce qu'elles sont en état de grâce, elles les conçoivent telles qu'elles sont, chacune cependant selon sa capacité. — En conséquence, elles éprouvent une grande joie qui ne diminue jamais, qui au contraire augmente à mesure qu'elles approchent de Dieu davantage. Du reste, elles ne voient pas ces vérités en elles-mêmes ni par elles-mêmes; elles voient cela en Dieu dont elles sont bien plus occupées que de leurs tourments, parce que la moindre vision qu'on peut avoir de Dieu excède tout supplice et toute joie imaginable. Cependant, la joie en elles n'ôte rien à la douleur, ni la douleur à la joie.

J'ai dit au commencement de ce traité ce qui m'a fait connaître l'état des âmes du purgatoire; mais je désire déclarer ici plus clairement ma pensée. Depuis deux ans mon âme est dans une situation semblable à celle de ces âmes : j'expérimente leurs peines, et de jour en jour plus sensiblement. Il me semble que mon âme demeure dans mon corps comme dans un purgatoire; de telle sorte néanmoins que ce corps peut sup-

porter ses peines sans mourir, jusqu'à ce que ce supplice, qui va croissant peu à peu, l'use entièrement et le détruise. Je me sens détachée de tous les objets terrestres et même des biens spirituels qui peuvent nourrir mon âme et la combler de délices, telles que la joie, la délectation et la consolation. Je sens que je ne puis plus goûter rien de temporel ni même de spirituel, par la mémoire, l'entendement ou la volonté, de manière à pouvoir dire que telle chose me plaît plus que telle autre. J'éprouve une telle pression spirituelle, que je ne sais plus ce que c'est que récréation et soulagement pour l'âme comme pour le corps. Je me rappelle encore quelquefois les objets qui me procuraient ces sortes de jouissances; mais aujourd'hui ils ne m'inspirent plus que de l'aversion et de l'horreur, ce qui fait que je les tiens perpétuellement éloignés de moi : telles sont maintenant mes dispositions intérieures, et la cause en est dans le zèle que Dieu me donne pour ma perfection. Mon âme, en effet, est si fortement poussée à détruire tous les obstacles qui s'y opposent, que, pour venir à bout de son dessein, elle se précipiterait dans l'enfer, s'il était nécessaire. Voilà pourquoi elle repousse tout ce qui repaît et console l'homme inférieur; et elle le serre de si près, qu'elle aperçoit en lui et poursuit avec exécration l'imperfection la plus légère. — L'homme extérieur étant ainsi destitué du secours et des consolations de l'esprit, éprouve une telle gêne, une telle souffrance, qu'il ne trouve plus rien sur la terre qui puisse le récréer humainement; en sorte qu'il n'a plus d'autre soulagement que Dieu seul, qui dispose ainsi toutes choses, avec autant d'amour que de miséricorde, pour la satisfaction de sa justice. La vue de cette disposition de la Providence procure à mon âme une paix et une volupté vraiment délicieuses, sans pourtant que mes souffrances en soient le moins du monde diminuées. Je dirai plus : rien ne pourrait l'affliger davantage que de s'écarter tant soit peu de cet ordre de choses établi de Dieu pour sa purification. Aussi, elle ne sort ni ne désire sortir de sa prison jusqu'à ce

que le Seigneur ait parfaitement accompli ses desseins sur elle.

Je trouve ma consolation et ma joie dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, et le plus grand supplice qu'on pourrait m'infliger, ce serait de me soustraire à ses dispositions que je confesse être aussi justes que miséricordieuses. Je vois tout ce que je viens de raconter, je le touche en quelque sorte; et si je l'explique mal, c'est faute d'expressions convenables à un tel sujet. Du reste, je me suis sentie spirituellement portée à écrire sur cette matière, et j'ai dû céder, comme je l'ai fait, à cette secrète impulsion; mais il me reste encore quelque chose à dire.

La prison que j'habite est le monde; le lien qui m'y attache, c'est mon corps. Mon âme, éclairée par la lumière d'en-haut, comprend combien ce lien qui la retient captive et l'empêche de s'unir à sa fin dernière, la rend malheureuse, et parce qu'elle est très-sensible, cette captivité lui cause une profonde douleur. Cependant, par un bienfait de son Auteur, que je ne saurais trop reconnaître, cette âme a reçu une telle dignité, qu'elle est non-seulement semblable à Dieu, mais encore, que, par une participation de sa bonté, elle ne fait avec lui qu'une seule et même chose. Or, parce qu'il est impossible que la douleur affecte Dieu, elle ne peut davantage affecter une âme qui lui est unie, et participe d'autant plus à ce qui lui est propre, que son union avec lui est plus étroite. Mais, hélas! une âme qui, comme la mienne, trouve en elle un empêchement à cette admirable union, souffre un tourment intolérable. Ensuite cette affection et ce retardement la rendent dissemblable à ce qu'elle était dans sa création et à ce que Dieu veut qu'elle redevienne par la grâce. — Autant elle est en Dieu, autant elle est donc affligée de ce qui la sépare de lui. Or, elle estime d'autant plus Dieu, qu'elle le connaît davantage, et elle le connaît d'autant mieux qu'elle est plus pure de péché. C'est donc au point où elle est presque rentrée dans son état primitif d'innocence, qu'elle

souffre davantage ; mais, quand tout empêchement est détruit, et qu'elle est entièrement transformée en Dieu, alors la connaissance qu'elle en a ne laisse plus rien à désirer, et sa béatitude est parfaite.

De même qu'un martyr qui préfère la mort au malheur d'offenser Dieu, sent la douleur qui lui ôte la vie, mais la méprise par le zèle de la gloire divine que la lumière de la grâce lui communique ; ainsi l'âme, éclairée d'en-haut sur la sagesse des dispositions de la volonté de Dieu, fait plus de cas de cette volonté sainte que de tous les tourments, soit intérieurs, soit extérieurs, quelque cruels qu'ils soient. La raison en est que, quand Dieu occupe tant soit peu une âme de lui, il la rend si appliquée, si attentive à sa Majesté sainte, que tout le reste n'est rien à ses yeux. Alors elle est dépouillée de toute propriété, elle ne voit plus, elle ne connaît plus, ni les motifs de sa condamnation, ni le supplice qu'elle endure. Elle a vu tout cela au sortir de la vie, mais le souvenir lui en fut ôté à cet instant et pour toujours. Je finis par faire observer que le Dieu trois fois bon, comme il est trois fois grand, en purifiant l'homme dans le feu du purgatoire, consume et anéantit tout ce qu'il est naturellement, pour le transformer en lui et le faire Dieu. »

DE SES DIALOGUES ENTRE LE CORPS ET L'AME.

Combien il est funeste de retourner aux délices du monde, quand on est une fois dans le chemin de la vertu.

« Aussitôt, dit-elle, qu'une âme engagée dans la vie spirituelle a pris le parti de retourner dans le monde pour jouir de ses vains et méprisables contentements, je vois que Dieu, en la privant de ses grâces de prédilection, lui retire l'attrait qu'elle éprouvait pour les choses célestes. Alors elle va mendier à la porte des créatures je ne sais quelle nourriture, qui augmente sa faim au lieu de l'apaiser. Après avoir plus ou

moins prolongé son inutile expérience, désabusée enfin et couverte de honte, elle pense à revenir à Dieu. Heureuse quand elle suit cette pensée salutaire; mais alors même sa détermination ne lui est point dictée par un motif entièrement désintéressé. Au lieu d'être ramenée par cette pure charité que Dieu désire ardemment et qu'il a lui-même pour elle, elle ne l'est que par son propre intérêt, c'est-à-dire par le besoin qu'elle a de lui. »

Ici, ses malheurs pendant son éloignement de Dieu lui venant à l'esprit, elle s'écrie :

« O corps ! ô amour-propre ! quand je considère ce que j'ai fait pour vous et ce que j'ai justement perdu pour vous satisfaire, je suis accablée de honte et de douleur ; et ce n'est pas sans raison, car j'ai mérité, comme je le vois clairement, que Dieu m'ait en horreur, que le monde me déteste et que l'enfer m'engloutisse dans ses sombres cachots. Conduite par vous, je me suis jetée dans les choses terrestres et je n'y ai point trouvé le contentement que vous m'y faisiez espérer. Honteuse aujourd'hui de ma folle crédulité, peu s'en faut que je ne me désespère. En cherchant sous votre direction (elle parle toujours du corps et de l'amour-propre) à me procurer certains soulagements que je croyais m'être nécessaires, je suis tombée dans la superfluité. Dès lors le péché a souillé mon innocence, il m'a chargée de ses honteux liens. J'ai perdu la grâce de mon Dieu, et je suis devenue aveugle, pesante et terrestre, d'éclairée, agile et spirituelle que j'étais auparavant. En peu de temps, enfin, je me suis vue accablée d'un tel poids de péchés et d'ingratitudes, qu'il me restait peu d'espoir de me décharger et de recouvrer ma première liberté. »

Elle ajoute peu après :

« Ce fut la bonté de Dieu qui permit que cette âme (elle parle de la sienne) s'égarât dans les voies de la mondanité ; il voulait qu'elle apprît, par une triste et douloureuse expérience, que les plaisirs et les consolations de la terre, au lieu

de suffire et de satisfaire à ses appétits, n'étaient propres qu'à augmenter ses tourments. — Elle fit, en effet, cette cruelle expérience : alors, Dieu, infiniment miséricordieux, fit briller dans son entendement une lumière qui tout à coup dissipa ses ténèbres et lui fit voir clairement les erreurs et les dangers de sa position. Cette âme effrayée à la vue d'une si profonde misère, leva les yeux vers le Seigneur et s'écria, en pleurant et en gémissant : Oh ! que je suis malheureuse ! qui pourra jamais me retirer d'un si fâcheux état ? Dieu seul peut faire un tel prodige. O mon Dieu ! éclairez-moi, afin que je me débarrasse des filets dans lesquels le monde m'a si adroitement enlacée. »

Voici comment elle raconte cette heureuse délivrance, et d'abord ce qui se passait en son âme :

« Cette âme, dit-elle (parlant toujours d'elle-même par humilité comme d'une personne tierce), cette âme vit en soi de telles opérations, de tels effets du divin amour, qu'aucune langue ne les saurait exprimer. Le même rayon qui éclairait son intelligence blessa son cœur dans lequel elle vit et sentit une flamme d'amour qui descendait de la bonté de Dieu. Cette flamme la ravit hors d'elle-même, lui ôtant à la fois l'usage de l'intelligence, de la parole et du sentiment. Cependant elle aurait voulu, tant elle concevait du mépris d'elle-même, parcourir la ville en proclamant ses péchés ; mais tout son pouvoir se bornait à dire intérieurement et à répéter sans fin ces paroles : Non, mon Dieu, plus de monde ! non, mon Dieu, plus de péchés ! »

O langage de son humilité ! ne la prenez pas pour une grande pécheresse, pieux lecteur ; elle était seulement blessée de l'amour divin ; et elle s'écriait :

« J'ai mérité l'enfer ; l'enfer m'est destiné ; et si je n'y suis pas encore, c'est que pour y tomber il faut que la mort intervienne. Hélas ! ô mon Dieu, que ferai-je de moi ? je l'ignore. Où irai-je cacher ma honte ? je cherche une retraite et je ne la trouve pas. Partout je vous rencontre et j'étale à

vos yeux malgré moi mon affreuse impureté. Comment pouvez-vous me souffrir, lorsque je ne puis plus me supporter moi-même? Que deviendrai-je avec tant de péchés qui me souillent? Mes larmes coulent en vain, mes soupirs sont superflus, ma contrition ne vous est pas agréable; et si votre clémence ne vient pas à mon secours, mes pénitences ne me serviront de rien; car je comprends que toutes mes peines n'ont aucune proportion avec mes offenses. »

Voici encore le langage de son humilité et les exagérations de son amour :

« Quand je répandrais autant de larmes de sang qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, pour satisfaire à la justice de mon Dieu blessée par mes péchés, que ferais-je? que lui donnerais-je? Pensez-vous que ce soit là une satisfaction suffisante pour la moindre faute? Ah! non certainement. Je dirai plus : dussé-je souffrir autant et aussi longtemps que les démons, éprouver leurs tortures, tous les martyres que l'esprit puisse concevoir, le mot de satisfaction serait encore déplacé dans ma bouche. »

Ce n'était, sans doute, que la vue de la faiblesse humaine et de son néant qui la faisait parler ainsi; car elle ajoute bientôt ceci, comme une sorte de correctif :

« L'homme, ô mon Dieu, n'a rien de bon que ce qu'il tient de votre générosité. C'est pourquoi il nous faut reconnaître que toute grâce vient de vous, et la faire remonter jusqu'à vous comme à sa source; autrement nous sommes comme des voleurs. »

Ici c'est l'homme spirituel qui parle à l'humanité; car il ne faut pas oublier que ce sont des dialogues avec elle-même :

« Voici mes intentions que je te fais connaître afin que tu les exécutes (C'est de son entrée à l'hôpital de Gênes qu'elle parle). Je veux d'abord que tu apprennes ce que c'est qu'obéir, afin que tu deviennes humble et soumise à toute créature. Ensuite, parce que l'exercice t'est nécessaire, tu

gagneras désormais ton pain par un travail assidu. Lorsqu'on aura recours à toi pour quelque œuvre de miséricorde, tu la feras sans excuse et sans retardement. Si je t'appelle à servir les malades, c'est-à-dire à laver leur linge, à panser leurs plaies, tu laisseras tout, même l'oraison, pour te rendre à mes désirs; et tu feras ces actes de charité sans aucun égard ni à la personne malade ni au genre de service dont elle peut avoir besoin, car je veux que tout choix te soit désormais interdit et qu'en toute circonstance tu préfères la volonté d'autrui à la tienne. Tu demeureras appliquée à ces divers exercices aussi longtemps que je le jugerai nécessaire, parce que je suis résolue de te faire surmonter le plaisir et la douleur, à corriger tout ce qu'il y a d'imparfait en toi, enfin, à te mortifier de telle sorte, que tu ne retires ni de la joie des choses agréables, ni du trouble des choses fâcheuses. Il faut donc que tu meures à tous les sentiments naturels, et je ne cesserai de t'exercer et de t'éprouver jusqu'à ce que tu sois arrivée à cette mort si désirable. Quand je t'aurai enjoint quelque œuvre pénible, si je m'aperçois que tu es sensible à ce dégoût ou qu'il occupe seulement ta pensée, je prolongerai cet exercice jusqu'à ce que cette répugnance soit entièrement détruite. Quand je remarquerai, au contraire, qu'une occupation te plaît et te procure quelque satisfaction, je t'obligerai à faire l'opposé jusqu'à ce que tu ne trouves de plaisir et de consolation à chose quelconque. Afin de rendre cette épreuve plus efficace et l'abnégation plus complète, je te suggérerai la pensée ou d'une chose qui te plaît ou d'une chose qui te répugne, pour te faire naître tantôt le tourment du désir et tantôt celui de l'horreur. Je ne veux plus que tu contractes de familiarité avec personne ni que tu conserves une amitié particulière pour tes parents. — Tu aimeras désormais également tous les hommes, pauvres ou riches, amis ou ennemis, parents ou étrangers; mais tu les aimeras uniquement par charité, sans aucune affection naturelle. Je ne te permettrai aucune amitié particulière,

même pour les personnes les plus vertueuses et les plus spirituelles. — Enfin, tu n'iras voir personne par affection, mais uniquement par condescendance de charité. »

Voici quelques étincelles qui jaillissaient de la fournaise de son cœur :

« O amour! disait-elle s'adressant à Jésus-Christ, ô amour! est-ce pour m'attirer à vous que vous me présentez l'appât de vos douceurs? Je n'en veux point, mon Dieu! tout ce que je désire, tout ce que j'attends de vous, c'est vous-même! »

Ecoutez comment elle traitait le goût trop vif des douceurs spirituelles :

« Seigneur! Seigneur! je ne veux point de cette expérience; je ne veux point de ce goût délicieux; je fuis au contraire, comme des tentations dangereuses, toutes ces jouissances qui peuvent mettre obstacle à la pureté de mon amour. Le pur amour doit être nu, c'est-à-dire sans attache aucune : or, il n'est que trop facile que l'homme s'attache par humanité à ces délices, sous prétexte de perfection. C'est pourquoi, mon Seigneur, je vous en conjure, n'accordez désormais de semblables jouissances ni à moi, ni à ceux qui cherchent votre pur amour, puisque ce ne sont pas des moyens qui y mènent.

Les choses spirituelles attirent l'homme sous l'appât du bien, et difficilement il se persuade qu'il puisse y avoir autre chose que du bien en elles. De là vient qu'il savoure les dons de Dieu, s'y complaît et s'y attache. Or, croyez bien cette vérité, que celui qui n'aspire qu'à jouir de Dieu seul, doit nécessairement tenir son cœur dégagé de toutes ces choses, parce que ce sont des poisons pour le pur amour. Oui, je le dis hautement : pour les âmes parfaites, le goût spirituel dont nous parlons est plus à craindre que le démon même, puisqu'il engendre dans le cœur qui s'y attache une maladie d'autant plus dangereuse, que ne la connaissant pas, il ne saurait y porter du remède. »

Catherine de Gênes priait donc instamment le Seigneur de

la sevrer désormais de ces douces consolations ; mais ce divin Maître lui en donnait d'autant plus qu'elle les redoutait davantage.

« Ce torrent d'amour divin si impétueux, nous dit-elle, et sa douceur enivrante se fit tellement sentir à mon âme et même à mes sens, qu'à peine pouvais-je me soutenir sur mes pieds. Mais, parce que l'œil du pur amour est attentif à tout, aussitôt que j'aperçus ce qui se passait en moi, je me mis à crier et à protester que je ne voulais point de ces suavités et de ces goûts dans la vie présente ; que je n'attachais aucun prix à ces consolations qui trop souvent corrompent l'amour. Je vous résisterai, mon Dieu, lui dis-je, autant qu'il me sera possible : je ne me prêterai ni ne m'attacherai à ces douceurs ; car, à vous ne plaise que, dans le désir que j'éprouve de vous aimer purement, je prenne du poison pour nourriture. »

Mais elle avait beau faire, dit-elle, pour fermer son cœur aux consolations, Dieu ne permettait pas que cette fontaine de suavité cessât de couler dans son âme. En vain ne cessait-elle de lui répéter qu'elle ne voulait pas éprouver les effets sensibles de sa tendresse, elle n'en était pas moins continuellement plongée dans une mer d'amour qui lui procurait les plus douces satisfactions.

Mais, ayant vu que Dieu avait tant aimé l'homme et tant souffert pour lui sans aucun intérêt, elle disait :

« Seigneur, vous avez fait toutes vos œuvres pour l'utilité de l'homme, aussi voulez-vous qu'il fasse les siennes uniquement pour votre honneur. Lorsque vous opériez, sur terre, le salut du monde, vous qui êtes Dieu et Seigneur de toutes choses, vous n'aviez aucun égard aux satisfactions de votre âme et de votre corps. Vous ne consultez pas plus vos intérêts et les introduisant dans votre royaume céleste ; aussi ne voulez-vous pas que l'homme ait égard aux siens dans l'accomplissement de votre sainte volonté. A quoi bon, en effet, avoir en vue le bien-être de notre corps et de notre âme, en faisant

cette volonté tout aimable, puisque tout ce qu'elle veut est pour notre bien, de sorte qu'on peut dire que votre volonté c'est notre utilité. Mais voilà ce que ne sait pas l'homme aveugle et misérable. Dieu ne veut pas non plus que l'homme s'abstienne du mal par crainte; parce que, aussi longtemps que son cœur serait en proie à la crainte, il ne s'ouvrirait pas au véritable amour. — S'il le menace quelquefois des peines infernales, c'est pour lui inspirer une crainte qui le convertisse et ouvre par là un passage au pur amour. »

Sans doute, elle ne condamne pas ici l'espérance chrétienne; sa pensée est qu'il vaut mieux donner la préférence au pur amour, comme plus parfait.

C'était encore par la vertu du pur amour qu'elle s'écriait :

« O mon doux amour! nous faut-il donc des consolations? nous faut-il donc l'espérance d'être récompensés au ciel et sur la terre, pour nous engager à vous aimer et à vous servir?

O amour! si les autres tiennent par un lien à vos divins préceptes, moi je veux y tenir par dix : ils sont si pleins d'amour et si délectables vos préceptes! Et certes, ce n'est pas pour nous tendre des piéges que vous nous les imposez; mais pour nous procurer la paix, l'amour et l'union avec vous. C'est ce que comprend celui-là seul qui en a fait l'expérience. »

Pour elle, elle l'avait faite, elle le savait, car elle disait à ceux qui l'entouraient :

« Oh! si vous pouviez concevoir ce que mon cœur éprouve! Je ne trouve point d'expression qui puisse rendre un si brûlant amour! Je puis dire seulement que s'il tombait dans l'enfer une étincelle du feu qui me consume, il deviendrait pour ses malheureux habitants la vie éternelle; car, où se trouve l'amour divin, la peine ne saurait subsister. »

Ne sont-ce pas les paroles enflammées d'un Séraphin terrestre?

Elle aimait tant, qu'elle était sans cesse ou en questions

d'étonnement, ou en reproches, ou en allocutions, même avec les plantes et toutes les choses créées ; par exemple, elle disait ;

« Lorsque je vous vois, Seigneur, prodiguer à l'homme un amour si extraordinaire, je désirerais savoir quel en est le motif; car je le vois toujours en discordance avec votre aimable volonté, sans amour pour vous, résistant à vos opérations, en un mot, contraire à votre bon plaisir en toutes choses. »

S'arrêtant devant les fleurs de son jardin, elle leur disait :

« N'êtes-vous pas les créatures de mon Dieu ? Oh ! aimez-le donc et bénissez-le à votre manière ! »

« Je sens en moi, disait-elle, comme malgré elle, je sens en moi un amour si ardent, qu'il m'en coûterait moins de laisser ma main dans un brasier, que mon cœur dans cette fournaise ; ni la langue ne saurait exprimer ni l'esprit ne peut comprendre quelle est l'ardeur de ce pur amour ! »

Mais profitons un peu de ses leçons sur les opérations de l'amour.

« L'homme opère par amour, dit-elle, lorsqu'il fait toutes ses actions par le mouvement de la charité, avec l'instinct qui lui fait chercher son avantage et celui des autres. Dans ce premier état d'amour, Dieu porte l'homme à faire une multitude d'œuvres diverses fort utiles ou même nécessaires, avec un vif sentiment de piété. Les œuvres du second état d'amour se font en Dieu, et ce sont celles que quelqu'un fait sans aucun égard à son intérêt personnel ou à celui du prochain, n'ayant aucun objet qui le détermine à agir que Dieu seul. Ces œuvres se font plus facilement que dans le premier état, par suite de l'habitude acquise. Elles sont aussi plus parfaites, parce qu'elles sont désintéressées, et qu'au lieu d'avoir plusieurs objets elles n'en ont qu'un seul; mais ce qui fait la plus grande perfection de ces œuvres, c'est que l'homme n'y a aucune part. L'amour l'a tellement enivré, si je puis parler de la sorte, qu'il ne sait plus où il est. Il est,

en effet, perdu en lui-même et demeure sans action propre, parce que tout ce qu'il fait, c'est l'amour qui le fait en lui.

O amour ! le lien que vous formez est si fort et si doux en même temps, qu'il unit les Anges et les Saints ensemble; il est indissoluble et perpétuel. Tous les hommes attachés par cette aimable chaîne sont tellement unis, qu'ils n'ont plus qu'une seule volonté, qu'un même objet, et que toutes les choses spirituelles et temporelles leur deviennent communes. Dans cette union il n'y a plus de distinction entre riches et pauvres, entre peuple et peuple : toute contrariété disparaît, toute répugnance est détruite où règne cet amour pur qui rapproche les choses courbes en les redressant, et unit ce qu'il y a de plus opposé.

Que dirais-je encore? Hélas ! tout ce qu'on peut dire de cet amour n'est rien ; car, plus on le pénètre, moins on le comprend ; le cœur qui le possède est si plein et si satisfait, qu'il ne cherche pas autre chose et ne désire rien de plus que ce qu'il sent. Toutes ses paroles sont si intimes, si savoureuses, si douces, si subtiles, si secrètes et si unitives avec celui qui les inspire, que ce cœur qui les reçoit est le seul qui les sent. Il les sent, dis-je, sans les comprendre, car Dieu seul les comprend. Ainsi, c'est Dieu qui fait l'œuvre, et c'est l'homme qui en profite; mais cette manière d'agir aussi amoureuse qu'intime que Dieu observe avec le cœur de l'homme, est secrète entre eux. »

Ne nous lassons pas de lui entendre raconter ce que Dieu opérait en elle; nous nous instruirons mieux de ce qu'il devrait opérer en nous.

« Après que Dieu m'eut retirée du monde et de la chair, et dépouillée de mes facultés, de mes affections, de mes opérations, de tout, enfin, excepté de lui seul, il voulut encore me dépouiller de moi-même et séparer mon âme de son propre esprit, d'une manière aussi cruelle que terrible, aussi difficile à dire qu'à imaginer pour quiconque ne l'a pas éprouvé. Ensuite il infusa dans mon cœur un nouvel amour si subtil et

si puissant, qu'il éleva mon âme avec toutes ses puissances au-dessus de son être naturel. — Depuis lors, continuellement occupée de cet amour nouveau, rien ne pouvait me réjouir au ciel et sur la terre ; mon corps aussi, n'étant plus soutenu et fortifié par mon âme, ne pouvait presque plus agir naturellement ; il demeurait comme confus et stupide, ne sachant, ni où il était, ni ce qu'il faisait ; la plupart du temps on m'eût prise pour une insensée, car je ne parlais, ni n'entendais, ni ne voyais, et ne prenais garde à chose quelconque. »

Elle craignait tant que quelque chose de terrestre s'interposât entre elle et son souverain bien, qu'elle s'écriait :

« Seigneur, vous m'ordonnez d'aimer mes Frères ; mais moi je ne puis aimer que vous, et je ne veux pas qu'un amour étranger vienne se mêler à celui que je vous porte. Que feraije donc, ô amour ? »

Dans son dialogue (3e part., chap. 14) elle ajoute sur son état des détails qui méritent encore d'être cités :

« Je sens en moi une volonté si forte, une liberté si grande et si vivace, que je ne crains plus d'être détournée de l'objet dans lequel je trouve mon repos. Mon entendement devient de jour en jour plus éclairé et plus paisible : il découvre successivement de nouvelles merveilles et des opérations si joyeuses et si amoureuses, qu'il en est sans cesse occupé et y trouve un repos si complet, qu'il ne lui reste aucun désir ; mais il ne peut exprimer la condition de cet amour et sa nature. Ma mémoire est aussi fort tranquille ; parce que, toute submergée dans les choses spirituelles, elle peut à peine se souvenir d'aucun autre objet ; mais elle ignore le mode et la forme de cette opération divine.

L'amour naturel à son tour est tellement comprimé par l'amour surnaturel, qu'il ne peut plus s'occuper d'aucun autre objet ; et cependant, rien ne lui manque, il ne désire rien de plus... Par la grâce de Dieu je trouve en moi la satiété sans nourriture, ou, si l'on veut, une nourriture sans saveur,

une saveur sans goût, ou plutôt un goût sans nourriture, en un mot, un festin d'amour. Je ne sais ce que devient ma foi; mon espérance est comme morte, parce qu'il me semble que je possède déjà ce que je croyais et espérais auparavant. »

Elle en vint par cette étroite union d'amour jusqu'à être toute transformée en Dieu; c'est ce qu'exprimaient ces paroles qu'on lui entendait souvent dire :

« Dieu est mon être, ma force, mon bien, ma volupté, ma béatitude. Si je me sers ici de ce pronom possessif, c'est faute de pouvoir m'exprimer autrement; car, au fond, il n'y a rien en moi de tout cela. Je n'aperçois plus rien hors de Dieu, soit au ciel, soit sur la terre, et je ne puis m'empêcher de rougir en me servant d'expressions si peu conformes à ce qui est et à ce que j'éprouve au dedans de moi. Du moins, je puis dire avec saint Paul : « Je vis, mais non plus de ma propre vie; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » J'ignore si j'ai un corps, une âme, un cœur, une volonté ou quelque autre chose. Je ne vois plus, je ne sens plus, je ne goûte plus que le pur amour. Je me trouve tellement transformée en Dieu, qu'assurée par lui de le posséder toujours, je ne crains plus de le perdre. Cette assurance est si certaine, que mon espérance se dissipe, et la lumière qui m'éclaire est si vive, qu'il me semble que je n'ai plus la foi. »

« O amour! s'écrie-t-elle enfin, dans le dialogue (3e part., chap. 8), le cœur que vous possédez devient si généreux et si magnanime, à cause de sa peine intérieure, qu'il aimerait mieux être avec elle dans les tourments que de jouir sans elle de quelque bien que ce soit sur la terre ou dans le ciel. Tout le monde n'attache pas un si grand prix à cette paix intérieure, parce qu'elle n'est bien connue que de celui qui la possède et en goûte les douceurs. Le cœur transformé en Dieu voit au-dessous de lui toutes les choses créées, non à cause de sa propre grandeur, car alors ce serait de l'orgueil, mais à cause de son union avec Dieu, en vertu de laquelle il considère comme à lui tout ce qui est à Dieu, ne voit plus et ne

connaît plus autre chose que Dieu. Un cœur blessé par l'amour divin est insurmontable, car Dieu est sa force. Ni la mort ne l'attriste, ni l'enfer ne l'épouvante, ni les contrariétés des hommes ne lui causent de perturbation, parce qu'il est disposé de manière à recevoir tout ce qui lui arrive comme venant de la main de Dieu. »

Quel heureux état! qu'il est digne d'envie! Nous qui l'avons admiré, tâchons de mériter d'y être initiés.

NOTES SUR LE MAUSOLÉE ET SUR LES RELIQUES

de sainte Catherine de Gênes.

Le corps de cette illustre Sainte est conservé dans une magnifique chapelle de l'hôpital des Pammatone à Gênes. C'est le plus splendide séjour, le plus beau monument peut-être que la piété chrétienne ait jamais élevé à la douleur physique et à la charité. Toutes les idées que nous pourrions en donner ici ne feraient qu'affaiblir la réalité : il faut contempler de ses yeux de tels monuments pour en juger. Le superbe escalier, les portiques de cet hôpital sont de marbre d'une blancheur éclatante. On y voit les statues de grandeur naturelle de divers donateurs. Enfin, on peut y recevoir environ sept cents malades. C'est là qu'on voit encore l'appartement en deux pièces qu'occupait sainte Catherine, et dont l'une servait de chapelle. C'est là qu'elle a été longtemps vénérée, jusqu'à ce que la grande affluence de pieux étrangers et de fidèles ait porté à la placer dans un lieu plus spacieux et plus digne du culte qu'on lui rend. Aujourd'hui donc, on la vénère dans une très-riche chapelle, établie sur la tribune de l'église, attenant à Pammatone, et à la maison dite des Fieschines (1), jeunes personnes

(1) Le conservatoire des *Fieschinés* est un couvent et une maison de travail en même temps. Il est célèbre par les fleurs artificielles qu'on y fabrique et qui se débitent dans toute l'Europe ; il fut fondé en 1760 par Dominique Fiesque dont il porte le nom.

orphelines ou autres qu'on élève à l'ombre de l'autel, et qui attirent, tant la maison est belle, l'ordre admirable et leur piété rare, l'admiration de tous ceux qui les visitent. Elles veillent à la garde du précieux dépôt renfermé dans un monument dont voici la faible description, autant que nos impressions les plus vives puissent nous le laisser rappeler.

Sur le derrière d'un bel autel en marbre, s'élève une sorte de lit d'honneur. Une riche couronne le surmonte : des rideaux de pourpre environnent le saint corps. Sainte Catherine est là, tout entière, étendue sur ce lit, couverte d'une robe de velours rouge richement brodée, et couverte de perles et de pierreries. Nos yeux en ont été éblouis. (Qu'on nous pardonne cette heureuse réminiscence d'un voyage que nous n'oublierons jamais.) Ce corps donc que l'âme a quitté depuis plus de trois siècles, semble vivant. La peau des mains et du visage est si intacte, que vous diriez les mains d'une femme vivante, si le travail de la mort, comme les vers perçant le bois vermoulu, n'apparaissait par les trous çà et là répandus. O miracle visible qui tira des larmes abondantes de nos yeux ! Vous êtes en présence d'un mort de trois cents ans, et vous le croiriez prêt à vous parler !

Aux quatre angles de ce lit d'honneur, sont quatre anges ou adorateurs en marbre blanc, de cinq pieds et demi de hauteur, faits par les plus habiles ciseaux d'Italie. Posés chacun sur une corne d'abondance formant une console ou piédestal, leur attitude est sublime: portés comme par leurs ailes, ils tiennent avec un saint effroi une main sur leurs yeux, comme ne pouvant soutenir les rayons éclatants qui sortent de ce corps sacré et n'osant le fixer. Dessous est l'autel sur lequel on célèbre la sainte Messe, en face du corps sacré. Plusieurs lampes en or et en argent brûlent suspendues à la voûte, et sont rangées devant l'autel. Enfin, des cœurs d'argent couvrent les colonnes et les parois intérieures du sanctuaire.

De nombreux prodiges s'opèrent sur ce tombeau. Chaque année une procession solennelle, faite par le cardinal-archevêque de Gênes, et où se déploie toute la pompe des cérémonies romaines, atteste la piété qu'excitent parmi les Gênois ces restes précieux.

Nous n'avons lu aucune épitaphe : c'est qu'on a trouvé, sans doute et avec raison, que la vue de ce corps miraculeux parle assez haut.

Voici cependant l'inscription qu'on lit sur l'arc de la tribune convertie en chapelle :

Quod tamdiù incorruptione
Deus illustravit, beatæ Catharinæ,
Adurnæ Genuensis, à Fliscorum familia oriundæ,
Corpus, de hujus xenodochii protectores
Diutius obscuro lapide tegi non passi sunt.
A. D. MDXCIII.

ESPRIT

DE

SAINTE THÉRÈSE,

FONDATRICE DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES.

NOTICE.

—

1582.

La vie de la séraphique Thérèse de Jésus est si admirable, si édifiante et si instructive, qu'elle fait non-seulement les délices des âmes pieuses, mais celles aussi de tous ceux en qui le sentiment du beau, du noble, du divin, n'est pas encore émoussé. C'est elle-même, cette illustre vierge, qui nous a conservé le souvenir des événements qui la concernent ; elle l'a fait avec une humilité et une franchise si touchantes, que cette vie mérite la première place parmi les écrits de ce genre, après les Confessions de saint Augustin. On peut dire que c'est l'histoire fidèle de son cœur et un por-

trait de son âme peint par elle-même au naturel et sans aucun déguisement.

Thérèse naquit à Avila, dans l'ancienne Castille, le 28 mars 1515, d'Alphonse Sanchez de Cépède, gentilhomme du pays, et de Béatrix d'Ahumade, aussi d'une famille distinguée. Son éducation reçut peu de soins; mais son cœur, naturellement tendre, s'ouvrit bientôt aux impressions que les premiers objets font naître : les mauvais livres et les mauvaises compagnies allaient la perdre si les bonnes lectures et les entretiens vertueux ne l'avaient ramenée, selon qu'elle le déclare elle-même.

Après les premiers orages de sa jeunesse où lle dit qu'elle était appelée de Dieu d'un côté, et de l'autre entraînée par le monde, et où elle cherchait à allier le ciel avec la terre, elle mit enfin un terme à ses irrésolutions et se donna au Seigneur avec toute l'énergie de sa grande âme. Nous ne suivrons pas les phases diverses d'une vie si pleine, si sublime : outre que nous ne pourrions pas même en ébaucher les principaux traits, encore est-il que nous ne ferions qu'affaiblir la haute idée qu'on en conçoit. Cette âme, si elevée, si contemplative, objet spécial des prédilections de Dieu, devint l'amante désespérée de la croix et des souffrances, et comme un brasier sans cesse allumé qui jette des flammes de toutes parts. Comment dire son zèle pour la gloire de Dieu, son courage au milieu des obstacles et des persécutions sans nombre qui semblaient devoir anéantir sa réforme, et ses peines d'esprit, et ses travaux, et sa paix, et sa sérénité majestueuse au milieu de sa prison, et sa vaste science, et sa profonde sagesse, et ses ravissements, et son tact si délicat, et ses fatigues, et ses fondations, et ses austérités inouïes, et avec tout cela cette amabilité sainte, ingénue, bienveillante

qui savait allier la douce gaîté avec les plus austères et les plus éminentes vertus, et qui ravissait tous les cœurs !

Mais hâtons-nous de le dire, afin d'avoir assez de temps à consacrer à ce point important : Thérèse n'est pas seulement une des saintes les plus illustres par ses vertus, elle l'est encore par ses écrits si recherchés, si admirés, et qui seront à jamais un trésor précieux pour l'Eglise catholique. Bossuet appelait la doctrine de sainte Thérèse une doctrine céleste. Fleury ne craignait point, en défendant un sentiment, d'associer le témoignage de sainte Thérèse à celui du concile de Trente et de saint Charles Borromée. Enfin, pour omettre tant d'autres éloges, les papes Grégoire XV et Urbain VIII ont donné à sainte Thérèse le titre de *Docteur de l'Eglise*, titre auguste qui n'a été jamais accordé à d'autres femmes.

Les ouvrages de sainte Thérèse sont ceux-ci : 1° sa *Vie*, écrite par elle-même ; 2° *ses Lettres*, au nombre de plus de deux cents ; 3° *la Manière de visiter les monastères ;* 4° *l'Histoire de ses fondations ;* 5° *les Avis à ses Religieuses ;* 6° *le Chemin de la perfection ;* 7° *le Château de l'âme ;* 8° *ses Pensées sur l'amour de Dieu ;* 9° *ses Méditations sur le* Pater ; 10° *un Cantique ou glose après la communion.*

Ses lettres offrent tous les genres de style épistolaire embelli par les agréments de la gaîté. C'est partout une beauté de cœur, une âme tendre, généreuse et forte qui ne connaît ni l'ingratitude, ni la perfidie des hommes. Le livre de ses fondations décèle un esprit consommé dans l'art de gouverner. Son Chemin de la perfection et son Château de l'âme mettent à jour tout ce qu'on peut imaginer d'élévation de pensée, de grandeur de sentiments, de chaleur de style, de haute et divine contemplation. Tous ses écrits, en un mot,

portent l'empreinte d'un génie supérieur et d'une âme remplie de toutes les richesses que le ciel peut verser. Mais, après l'avoir ainsi enrichie sur la terre, Jésus-Christ, qu'elle avait tant aimé, voulut achever de la combler de gloire dans son royaume : il l'appela à lui dans la nuit du 4 au 5 octobre, au milieu du sommeil des justes qui vint couronner ses travaux et ses vertus.

ESPRIT

DE

SAINTE THÉRÈSE,

TIRÉ DE SES DIVERS OUVRAGES.

Importance de ne lire dans sa jeunesse que de bons livres. — Danger des mauvaises compagnies.

Sainte Thérèse parle ici par sa propre expérience ; la vérité n'en sera que plus sûre. Après avoir fait l'éloge de sa mère que la mort venait de lui ravir, elle s'exprime ainsi :

« Mais elle prenait plaisir à lire des romans, et ce divertissement ne lui faisait pas autant de mal qu'à moi ; car elle ne laissait pas de prendre tout le soin qu'elle devait avoir de sa famille, et peut-être ne le faisait-elle que pour occuper ses enfants afin de les empêcher de penser à d'autres choses qui auraient été capables de les perdre; mais nous oubliions nos autres devoirs pour ne penser qu'à cela seul : mon père le trouvait si mauvais, qu'il fallait bien prendre garde qu'il ne s'en aperçût. Je m'appliquai donc entièrement à une si dangereuse lecture ; et cette faute que l'exemple de ma mère me fit faire, causa tant de refroidissement dans mes bons désirs, qu'elle m'en fit commettre beaucoup d'autres. Il me semblait qu'il n'y avait point de mal à employer plusieurs heures du jour et de la nuit à une occupation si vaine ; et

ma passion pour cela était si grande, que je ne trouvais de contentement qu'à lire quelqu'un de ces livres que je n'eusse point encore vu.

Je commençais de prendre plaisir à m'ajuster et à désirer de paraître bien ; j'avais un grand soin de mes mains et de ma coiffure ; j'aimais les parfums et toutes les autres vanités ; et, comme j'étais fort curieuse, je n'en manquais pas. Mon intention n'était pas mauvaise, et je n'aurais pas voulu être cause que quelqu'un offensât Dieu pour l'amour de moi : je demeurai durant plusieurs années dans cette excessive curiosité, sans comprendre qu'il y eût du péché ; mais je vois bien maintenant qu'il était fort grand.

Comme mon père était extrêmement prudent, il ne permettait l'entrée de sa maison qu'à ses neveux, mes cousins germains : et plût à Dieu qu'il la leur eût refusée aussi bien qu'aux autres ; car je connais maintenant quel est le péril, dans un âge où l'on doit commencer à se former à la vertu, de converser avec des personnes qui non-seulement ne connaissent point combien la vanité du monde est méprisable, mais qui portent les autres à l'aimer. Ces parents dont je parle n'étaient qu'un peu plus âgés que moi ; nous étions toujours ensemble, ils m'aimaient extrêmement; mon entretien leur était très-agréable; ils me parlaient du succès de leurs inclinations et de leurs folies, et, qui pis est, j'y prenais plaisir.

Si j'avais des conseils à donner aux pères et aux mères, je les exhorterais à prendre bien garde de ne laisser voir à leurs enfants à cet âge que ceux dont la compagnie peut leur être utile ; rien n'étant plus important, parce que notre naturel nous porte plutôt au mal qu'au bien. Je le sais par ma propre expérience ; car, ayant une sœur plus âgée que moi, fort sage et fort vertueuse, je ne profitai point de son exemple, et je reçus un grand préjudice des mauvaises qualités d'une de mes parentes qui venait souvent nous voir : je m'affectionnai extrêmement à elle, et je ne me lassais pas de l'entrete-

nir, parce qu'elle contribuait à mes divertissements et me rendait compte de toutes les occupations que lui donnait sa vanité.

J'arrivai ainsi à ma quatorzième année; et il me semble que durant ce temps je n'offensai point Dieu mortellement ni ne perdis point sa crainte; mais j'en avais davantage de manquer à ce que l'honneur du monde exige : cette crainte était si forte en moi, qu'il me paraît que rien n'aurait été capable de me la faire perdre. Que j'aurais été heureuse si j'avais toujours eu une aussi ferme résolution de ne faire jamais rien de contraire à l'honneur de Dieu.

Mon père et ma sœur voyaient avec un sensible déplaisir l'amitié que j'avais pour cette parente, et me témoignaient souvent ne la point approuver; mais, comme ils ne pouvaient lui défendre l'entrée de la maison, leurs sages remontrances m'étaient inutiles, et il ne se pouvait rien ajouter à mon adresse pour réussir dans les choses où je m'engageais si imprudemment.

Encore une fois, je ne saurais penser sans étonnement au préjudice qu'apporte une mauvaise compagnie, et je ne pourrais le croire, si je ne l'avais éprouvé, principalement dans une si grande jeunesse. Je souhaiterais que mon exemple pût servir aux pères et aux mères pour les faire veiller attentivement sur leurs enfants; car il est vrai que la conversation de cette parente me changea de telle sorte, qu'on ne reconnaissait plus en moi aucune marque des inclinations vertueuses que mon naturel me donnait. Néanmoins, comme j'ai naturellement de l'horreur pour les choses déshonnêtes, j'ai toujours été très-éloignée de ce qui peut blesser l'honneur; et je me plaisais seulement dans les divertissements et les conversations agréables; mais, parce qu'en ne fuyant pas les occasions on s'expose à un péril évident, je me mettais au hasard de me perdre. » (De sa vie écrite par elle-même, ch. 2.)

Nécessité de communiquer avec des personnes vertueuses pour se fortifier dans ses bonnes résolutions.

« Je conseillerais à ceux qui s'appliquent à l'oraison, et principalement dans les commencements, de faire amitié avec des personnes qui soient dans le même exercice. C'est une chose très-importante, quand même ils n'en tireraient d'autre avantage que de s'entr'aider par leurs prières. — Si dans le commerce du monde, quelque vain et inutile qu'il soit, on tâche de se faire des amis pour soulager son esprit en leur témoignant ses déplaisirs, et augmenter sa satisfaction en leur faisant part de ses joies, je ne vois pas pourquoi il ne serait point permis à ceux qui commencent à aimer et à servir Dieu véritablement de communiquer à quelques personnes ces consolations et ces peines que ceux qui font oraison ne manquent jamais d'avoir, ni que, pourvu qu'ils veuillent sincèrement se donner à Dieu, ils aient sujet de craindre en cela la vaine gloire. Elle pourra bien les attaquer et leur faire sentir la pointe de ses premiers mouvements; mais ce ne sera que pour leur faire acquérir du mérite en les rendant victorieux, et ils profiteront, à mon avis, aux autres et à eux-mêmes par la lumière qu'ils en tireront pour leur conduite. On agit aujourd'hui si faiblement au service de Dieu, que ceux qui marchent dans ses voies doivent se donner la main les uns les autres pour s'y avancer, de même que ceux qui n'ont l'esprit rempli que des plaisirs et des vanités du siècle s'exhortent à les rechercher. C'est d'ailleurs une espèce d'humilité de se défier de soi-même et d'espérer du secours de Dieu par l'assistance des personnes vertueuses avec lesquelles on converse. La charité s'augmente par la communication, et il s'y rencontre une infinité d'avantages. Pour moi, je puis assurer que si Dieu ne m'eût fait connaître cette vérité et ne m'eût donné le moyen de communiquer souvent avec des personnes d'oraison, je serais, après diverses chutes et rechutes, tombée dans l'enfer. » (Ch. VII.)

Union entre les personnes qui servent Dieu.

« Je souhaiterais que, de même qu'on voit des méchants s'unir pour conspirer contre Dieu et répandre dans le monde des hérésies, nous qui nous aimons en lui, nous nous unissions pour nous désabuser les uns les autres, en nous reprenant de nos défauts afin de nous rendre plus capables de plaire à Dieu, nul ne se connaissant si bien soi-même qu'il connaît ceux qu'il considère avec charité par le désir de leur profiter ; mais cela doit se pratiquer en particulier, parce que c'est un langage dont on use si peu dans le monde, que même les prédicateurs prennent garde dans leurs sermons de ne mécontenter personne : je veux croire qu'ils ont bonne intention ; ce n'est pas néanmoins le moyen de faire un grand fruit ; et si les prédicateurs convertissent si peu de personnes, je l'attribue à ce qu'ils ont trop de prudence et trop peu de ce feu de l'amour de Dieu dont brûlaient les Apôtres, de ce feu qui leur faisait tellement mépriser l'honneur et la vie, qu'ils étaient toujours prêts à les perdre pour gagner tout, lorsqu'il s'agissait d'annoncer et de soutenir les vérités qui regardaient la gloire de Dieu. — Je ne me vante pas d'être en cet état ; mais je m'estimerais heureuse d'y être. Oh ! que c'est bien connaître la véritable liberté que de considérer comme une servitude la manière dont l'on vit et l'on converse dans le monde ! et que ne doit pas faire un esclave pour obtenir de la miséricorde de Dieu l'affranchissement de cette captivité et de pouvoir retourner dans sa patrie ? »

Combien il est avantageux d'avoir un directeur savant.

« Il importe extrêmement que le directeur d'une âme qui aspire à la perfection, soit judicieux et expérimenté : si avec cela il est savant, ce sera un très-grand bien ; mais, si l'on ne peut en rencontrer qui ait tout ensemble ces trois qua-

lités, c'est beaucoup qu'il ait les deux premières, parce qu'on doit, s'il en est besoin, consulter des personnes savantes.

Quoique j'aie dit ailleurs que ceux qui commencent ne tirent pas grand avantage d'être conduits par des gens savants, s'ils ne sont exercés dans l'oraison, je n'entends pas qu'ils ne doivent point communiquer avec eux; car j'aimerais mieux traiter avec un homme savant qui ne ferait point d'oraison, qu'avec un homme d'oraison qui ne serait pas savant, parce que ce dernier ne pourrait m'instruire de la vérité ni fonder sur elle sa conduite.

Si un directeur n'est pas habile, et qu'il se mette dans l'esprit, par exemple, qu'une religieuse doit plutôt lui obéir qu'à son supérieur, il l'y portera tout simplement, en croyant bien faire : si ce même confesseur conduit une femme mariée, il lui dira d'employer à l'oraison les heures qu'elle devrait donner aux soins qui regardent sa famille, quoique cela mécontente son mari. Et ainsi il renverse l'ordre des temps et des choses par sa mauvaise direction, parce que manquant de lumières, il ne peut en donner aux autres. » (Du ch. XIII.)

Confiance dans la bonté et la puissance de Dieu, et mépris que nous devons faire du démon.

« Jusques à quel excès, Seigneur, va votre bonté et cette puissance sans bornes qui vous rend facile ce qui paraît être impossible? Vous ne vous contentez pas de proposer des remèdes pour guérir les blessures que le péché fait à nos âmes; mais vous les guérissez en effet : vos paroles sont agissantes, et je ne puis assez admirer de quelle manière vous fortifiez notre foi et augmentez notre amour pour vous. Cela m'a fait souvenir cent fois du calme que vous rendîtes à la mer, en réprimant les vents qui avaient excité une si violente tempête. Je disais en moi-même : quel doit être celui à qui toutes les

puissances de mon âme obéissent ainsi sans résistance, qui dissipe en un instant par l'éclat de sa lumière des ténèbres si épaisses, qui attendrit un cœur qui paraissait être de marbre, et qui, par une agréable pluie de larmes, arrose une terre si aride, qu'elle semblait devoir toujours demeurer dans la sécheresse? Qui est celui qui nous donne de si saints désirs et nous inspire tant de courage? Que puis-je appréhender et qui sera capable de me faire peur?..... Si donc le Seigneur est tout-puissant et que les démons soient ses esclaves, comme je ne saurais en douter, puisque la foi m'en assure, quel mal ces malheureux esprits me sauraient-ils faire, étant, ainsi que je le suis, servante de ce souverain monarque? Et, quand j'aurais à combattre tout l'enfer ensemble, quel sujet aurais-je de craindre?

Au fond, les démons sont timides et sans force contre ceux qui les méprisent. Ils n'attaquent que les personnes qui les appréhendent ou que ceux des serviteurs de Dieu qu'il leur permet de tenter pour éprouver leur vertu et augmenter leur sainteté.... Ces mortels ennemis de notre salut ne nous épouvantent que par la prise que nous leur donnons sur nous par notre attachement aux biens, aux honneurs et aux plaisirs : nous voyant alors conspirer notre propre perte par l'aveuglement qui nous fait aimer ce que nous devrions avoir en horreur, ils se joignent à nous contre nous-mêmes, se servent pour nous vaincre des armes que nous leur mettons entre les mains, au lieu de nous en servir pour les combattre, et c'est de là que vient tout notre malheur. » (Du ch. X.)

Que la voie de la perfection est plus douce qu'on ne pense.

« Seigneur mon Dieu, s'écrie-t-elle, qu'il paraît bien que vous êtes tout-puissant et qu'il ne faut point raisonner sur les choses que vous voulez, puisque vous les rendez possibles, quelqu'impossibles qu'elles paraissent à en juger par la nature ! Il suffit, pour les rendre faciles, de vous aimer véritable-

ment et de tout abandonner pour l'amour de vous. C'est en cela qu'on peut dire que vous feignez qu'il y a de la peine à accomplir votre loi; car, en vérité, je n'y en vois point et ne comprends pas comment on s'imagine que le chemin qui conduit vers vous est étroit. Je trouve, au contraire, que c'est un chemin royal et dans lequel ceux qui marchent courageusement n'ont rien à craindre. Comme les occasions de vous offenser en sont éloignées, on n'y rencontre point de pierres ni d'autres empêchements qui nous arrêtent; mais je ne saurais considérer que comme un sentier étroit et dangereux cet autre chemin qui est de tous côtés environné de précipices dans lesquels on ne peut éviter de tomber et de se briser en mille pièces, pour peu que l'on manque de prendre garde où l'on met le pied.

Celui qui se donne à vous sans réserve, ô mon Sauveur! marche en assurance dans ce chemin royal; s'il fait quelque faux pas, vous lui tendez la main; et une chute ni même plusieurs ne sont pas capables de le perdre, s'il vous aime véritablement et non pas le monde, et s'il conserve toujours l'humilité.

Ainsi j'avoue, continue-t-elle, ne pouvoir comprendre ce qu'appréhendent ceux qui marchent dans le chemin de la perfection; et je prie Dieu de tout mon cœur de leur faire connaître combien cette voie est assurée, et quels sont, au contraire, les périls qui se rencontrent dans celle du monde. »

Déplorable état d'une âme qui est en péché mortel.

« Quel malheur n'est-ce point à une âme qui est comme un superbe château tout resplendissant de lumière, comme une perle orientale sans prix, comme un arbre de vie planté dans le milieu des eaux vives de la vie qui est Dieu même, lorsqu'elle commet un péché mortel, et se trouve par cette chute dans les ténèbres les plus épaisses et l'obscurité la plus noire que l'on puisse imaginer; parce que, quoique ce même soleil

qui la remplissait de sa lumière et la rendait toute éclatante de beauté, demeure toujours au milieu d'elle, et qu'elle soit, de sa nature, comme un cristal capable d'être pénétré et éclairé de ses rayons, ce soleil se trouve alors éclipsé pour elle, et elle devient toute ténébreuse; de même qu'un voile noir dont on couvrirait un cristal opposé au soleil, l'empêcherait d'être éclairé de ses rayons.

O âmes rachetées par le sang d'un Dieu, je vous conjure en son nom de faire attention à une vérité si importante et d'avoir compassion de vous-mêmes..... »

Les péchés véniels délibérés ne sont pas des fautes légères.

« Il est des péchés véniels d'inadvertance dont personne n'est capable de se garantir; mais il y a deux sortes d'advertance, si l'on peut user de ce terme, l'une accompagnée de réflexion, et l'autre qui est si soudaine, que le péché véniel est presque plutôt commis qu'on ne s'en est aperçu. Dieu nous garde des fautes qui se commettent avec cette première advertance, quelque légères qu'elles paraissent! J'avoue ne pas comprendre comment nous pouvons être assez hardis pour offenser un si grand Dieu, quoiqu'en des choses légères, et sachant, comme nous le savons, que rien n'est petit de ce qui peut être désagréable à une si haute majesté qui a sans cesse les yeux arrêtés sur nous. Ce péché ne peut, ce me semble, être qu'un péché prémédité, puisque c'est comme qui dirait : Seigneur, quoique cela vous déplaise, je ne laisserai pas de le faire : je sais que vous le voyez, et je ne puis douter que vous ne le voulez pas; mais j'aime mieux suivre mon désir que votre volonté... Quoi! l'on osera faire passer cela pour une chose de néant? Je suis d'un sentiment bien contraire, car je trouve que c'est non-seulement une faute, mais une très-grande faute. »

Liberté sainte et ennemie des scrupules avec laquelle doivent agir ceux qui servent le Seigneur.

« Je vous exhorte fort à fuir la gêne et la contrainte dans le service de Dieu, parce que l'âme qui s'y laisse aller ne se trouve par là disposée à aucune sorte de bien et tombe quelquefois dans des scrupules qui la rendent inutile à elle et aux autres. Si en demeurant gênée de la sorte elle ne tombe pas dans ces scrupules, quoiqu'elle soit bonne pour elle-même, elle sera incapable de servir à d'autres pour les faire avancer dans la piété; parce que cette contrainte est si ennemie de la nature, qu'elle nous intimide et nous effraie.

Tâchez donc, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, de vous conduire de telle sorte envers toutes les personnes avec qui vous aurez à vivre, qu'elles demeurent satisfaites de votre conversation, qu'elles désirent de pouvoir imiter votre manière d'agir, et que la vertu leur paraisse si belle et si admirable dans vos entretiens, qu'au lieu de leur faire peur, elle leur donne du respect et de l'amour! »

Dévotions suspectes ou mal entendues.

« J'ai connu très-particulièrement une personne qui communiait fort souvent, ne disait jamais mal de personne, avait de grandes tendresses dans l'oraison, demeurait chez elle dans une continuelle solitude, et était de si douce humeur, que, quoi qu'on lui eût pu dire, elle ne se mettait point en colère, ce que je ne compte pas pour une petite vertu; elle n'avait point été mariée et n'était plus en âge de l'être, et elle avait souffert sans murmure de grandes contradictions : la voyant dans cet état, sans pouvoir remarquer en elle aucun péché, et apprenant qu'elle veillait fort sur ses actions, je la considérais, comme une personne de grande oraison, et comme une âme fort élevée; mais, après l'avoir

connue plus particulièrement, je trouvai qu'elle n'était dans ce grand calme que lorsqu'il ne s'agissait point de son intérêt, et qu'aussitôt qu'on y touchait, elle y était aussi sensible qu'on l'en croyait détachée; que dans la patience avec laquelle elle écoutait ce qu'on lui disait, elle ne pouvait souffrir que l'on touchât, pour peu que ce fût, à son honneur, tant elle était enivrée de l'estime d'elle-même; et qu'elle avait une si grande curiosité de savoir tout ce qui se passait, et prenait tant de plaisir d'être à son aise, que je ne comprenais pas comment il était possible qu'elle pût, seulement une heure, demeurer en solitude. Elle justifiait de telle sorte ses actions, que si on l'en eût voulu croire, on n'aurait pu, sans lui faire tort, en considérer aucune comme un péché. Ainsi, tandis que presque tout le monde la considérait comme une sainte, elle me faisait une grande compassion. — Cette personne et deux autres que j'ai vues comme elle se croire des saintes, m'ont plus fait appréhender que les plus grands pécheurs que j'ai connus. Priez Dieu, mes filles, de nous donner la lumière nécessaire pour ne nous pas tromper de la sorte, et remerciez-le beaucoup d'une aussi grande faveur que celle de nous avoir amenées dans une maison consacrée à son service, où, quelques efforts que le démon fasse pour vous tromper, il ne lui est pas si facile d'y réussir que si vous étiez dans le monde.... »

Les personnes les plus élevées en grâce doivent toujours craindre de tomber.

« Peut-il y avoir quelque sûreté de conscience en ce monde? Oh! que cette vie est misérable d'être ainsi obligés, comme ceux qui ont toujours des ennemis à leurs portes, d'avoir sans cesse les armes à la main, pour se garantir de surprise! Mon Dieu et mon tout! comment voulez-vous que nous aimions une vie pleine de tant de misères et que nous ne désirions et ne vous demandions pas que vous nous fassiez la grâce de nous en tirer, si ce n'est que nous puissions espérer de la

perdre pour vous, ou de l'employer tout entière pour votre service, et surtout d'être assurés que nous accomplissions votre volonté? Car, à moins de cela, ne devons-nous pas dire avec saint Thomas : *Allons et mourons avec lui!* Et n'est-ce pas mourir plusieurs fois au lieu d'une seule, que de vivre sans vous et dans cette appréhension de pouvoir être pour jamais séparés de vous? Au milieu de tant de craintes, quel contentement peut avoir celui qui n'en connaît point d'autre que d'être agréable à son Dieu, puisque l'on a vu tomber dans tant de péchés des personnes qui, menant une vie sainte, étaient dans ces craintes et de plus grandes encore? Et qui nous assure que, si nous tombons, Dieu nous donnera la main pour nous relever et pour nous faire faire pénitence? J'entends par un secours particulier.

Cette pensée ne se présente jamais à mon esprit que je ne me trouve dans une extrême frayeur, et elle s'y présente si souvent, que je tremble en écrivant ceci... Rappelez-vous l'exemple de David et de Salomon; ne vous fiez point en votre retraite, en votre pénitence, en vos communications avec Dieu, en vos continuels exercices d'oraison, en votre séparation des choses du monde et en ce qui paraît même que vous en avez de l'horreur : tout cela est bon, mais ne suffit pas, comme je l'ai dit, pour vous ôter toute crainte; et vous devez graver ce verset dans votre mémoire et le méditer souvent : *Heureux celui qui craint le Seigneur!* »

Mépris de l'honneur.

« Quoique je ne doive être considérée que comme une fourmi, je conjure les âmes qui sont encore attachées à l'honneur du monde de croire sur ma parole que, si elles ne se corrigent, le fruit de leur bon exemple ne sera sain, ni de longue durée, parce que ce défaut sera comme une chenille qui, quoiqu'elle n'endommage pas tout l'arbre, le rongera de telle sorte, que non-seulement elle lui fera perdre sa

beauté, mais l'empêchera de profiter, et les autres plantes qui en sont près. J'ajouterai que, quelque petit que soit cet attachement à l'honneur, c'est comme un faux ton dans un jeu d'orgue qui en déconcerte toute l'harmonie, et qui nuisant toujours beaucoup à l'âme, en quelque état qu'elle soit, est une peste pour celles qui s'appliquent à l'oraison.

Nous disons que nous voulons nous unir à Dieu et suivre les conseils de Jésus-Christ, et nous prétendons en même temps devoir conserver notre honneur et notre réputation sans qu'ils souffrent la moindre tache, quoiqu'il n'y ait point d'injures et d'outrages que Jésus-Christ n'ait endurés; peut-on se rencontrer en marchant par deux chemins si différents? »

DU CHATEAU DE L'AME.

L'âme comparée à un superbe château.

Sainte Thérèse compare l'âme à un superbe château dont l'oraison est la porte, et qui a diverses demeures, dans la principale desquelles Dieu habite; et dit qu'il faut, pour entrer dans ce château, commencer par rentrer dans nous-mêmes, afin de connaître notre égarement, et en se détachant des créatures implorer le secours de Dieu.

« Notre âme est ainsi qu'un château bâti d'un seul diamant ou d'un cristal admirable, dans lequel il y a, comme dans le ciel, diverses demeures. Car, si nous y prenons garde, l'âme juste est un véritable paradis où Dieu qui y règne trouve ses délices. — Quelle doit donc être la beauté de cette âme qu'un monarque si puissant, si sage, si riche et si magnifique veut choisir pour sa demeure! Je ne vois rien ici-bas à quoi je puisse la comparer; et comment l'esprit le plus élevé serait-il capable de comprendre toutes ses perfections, puisque

Dieu qui est incompréhensible a dit de sa propre bouche qu'il l'a créée à son image et imprimé en elle sa ressemblance. »

Elle conclut de là que quoiqu'on ne puisse se représenter toutes les merveilles de cet admirable château, il faut néanmoins s'appliquer à le connaître autant que Dieu voudra nous en donner le moyen. « Car, ajoute-t-elle, quelle honte à une personne à qui on demanderait qui elle est, si elle ne le savait pas, ni ne pouvait dire qui est son père, sa mère, ni de quel pays elle a tiré la naissance?... Ainsi, au lieu de travailler à nous connaître et à conserver la beauté de notre âme, nous nous contentons de renfermer nos connaissances dans ce qui regarde notre corps, à en prendre soin, quoiqu'il ne soit que comme la clôture et l'enceinte de ce magnifiqne château.

Mais, pour le bien connaître, il faut considérer qu'il renferme diverses demeures : les unes en haut, les autres en bas, les autres aux côtés, et une dans le milieu qui est comme le centre et la principale de toutes, dans laquelle se passe ce qu'il y a de plus secret entre Dieu et l'âme.

Il faut voir avant tout de quelle sorte on peut s'en procurer l'entrée. Il semble d'abord que ceci soit une extravagance, parce que, si l'âme est elle-même ce château, il est évident qu'elle ne saurait y entrer, puisque l'on n'entre point dans un lieu où l'on est déjà. Mais vous devez savoir qu'il y a diverses manières d'être de ce château. Plusieurs âmes font seulement, comme des gardes, la ronde tout à l'entour, sans se mettre en peine de ce qui se passe au dedans, ni de savoir qui y est, ni quelles en sont les diverses demeures. L'avis que tous les maîtres de la vie spirituelle donnent est que l'âme, pour entrer dans ce château, doit entrer en elle-même, ce qui n'est autre chose que ce que je viens de dire. »

Que l'oraison est la porte de ce château.

« La porte pour entrer dans le château de l'âme est l'oraison tant vocale que mentale, accompagnée d'attention, sans

quoi ce ne peut être une véritable oraison, puisque, pour faire que c'en soit une, il faut considérer à qui l'on parle, ce que l'on est, ce que l'on demande, et à qui on le demande; autrement on ne prie guère, quoique l'on remue les lèvres : et une âme qui ne fait point oraison ressemble à ces paralytiques qui, encore qu'ils aient des pieds et des mains, ne sauraient les remuer. »

De l'Oraison.

Après avoir déploré les dix-huit ans qui s'étaient écoulés dans le combat et qu'elle avait employés à traiter en même temps avec Dieu et avec le monde, elle entre dans les diverses explications toutes admirables de l'oraison.

« Plusieurs personnes fort saintes ont démontré l'avantage qu'il y a de s'exercer à l'oraison mentale, et il y a sujet d'en louer Dieu; sans cela, je n'aurais pas la prétention d'en parler.

Je suis assurée, par l'expérience que j'en ai, que ceux qui ont commencé à faire oraison ne la doivent point discontinuer, quelques fautes qu'ils commettent, puisque c'est le moyen de se corriger, et que sans cela ils y auraient beaucoup plus de peine; mais il faut qu'ils prennent garde à ne pas se laisser tromper par le démon, lorsque, sous prétexte d'humilité, il les tentera, comme il m'a tentée, d'abandonner ce saint exercice.

Quant à ceux qui n'ont pas encore commencé à faire oraison, je les conjure au nom de Dieu de ne pas se priver d'un tel avantage. Il n'y a en cela que tout sujet de bien espérer et rien à craindre, puisque, encore que l'on n'avance pas beaucoup dans ce chemin et que l'on ne fasse pas assez d'efforts pour se rendre parfait et digne de recevoir les faveurs que Dieu accorde à ceux qui le font, on connaîtra au moins le chemin du ciel; et, si l'on continue d'y marcher, la miséricorde de Dieu est si grande, que l'on doit espérer que cette persévérance ne sera point vaine.

Je ne sais d'où peut procéder la crainte de ceux qui appréhendent de faire l'oraison mentale ; mais je n'ai pas peine à comprendre que le démon nous jette dans l'esprit de vaines terreurs pour nous faire un mal véritable, en nous empêchant de penser aux offenses que nous avons commises contre Dieu, à tant d'obligations que nous lui avons, aux extrêmes travaux et aux incroyables douleurs que Notre-Seigneur a soufferts pour nous racheter, aux peines de l'enfer et à la gloire du paradis.

C'était là, dans les périls que j'ai courus, le sujet de mon oraison et à quoi mon esprit s'appliquait quand il le pouvait; il m'est arrivé quelquefois, durant plusieurs années, de désirer tellement que le temps d'une heure que je m'étais prescrit pour faire oraison fût achevé, que j'étais plus attentive quand l'heure sonnerait qu'au sujet de ma méditation; et il n'y a point de pénitence, quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent plutôt acceptée que la peine que j'avais de me retirer pour prier. La répugnance que le démon me causait ou ma mauvaise habitude était si violente et la tristesse que je ressentais en entrant dans l'oratoire était si grande, que j'avais besoin pour m'y résoudre de tout le courage que Dieu m'a donné, que l'on dit aller beaucoup au delà de celui de mon sexe et dont j'ai fait un si mauvais usage ; mais, enfin, Notre-Seigneur m'assistait ; car, après m'être fait cette violence, je me trouvais tranquille et consolée, et j'avais même quelquefois désir de prier.

Que si, étant si imparfaite et si mauvaise, Dieu m'a soufferte pendant si longtemps, et s'il paraît clairement que ç'a été par le moyen de l'oraison qu'il a remédié à tous mes maux, qui sera celui, quelque méchant qu'il soit, qui devra appréhender de s'y engager, puisque je ne crois pas qu'il s'en trouve aucun autre qui, après avoir reçu de Dieu tant de grâces, ait été si ingrat durant tant d'années ? Qui peut, dis-je, manquer de confiance en voyant quelle a été sa patience envers moi, parce que je tâchais de me retirer pour

demeurer avec lui, quoique souvent avec tant de répugnance, qu'il me fallait faire un grand effort sur moi, ou qu'il m'y poussât contre mon gré ?

Si l'oraison est donc si nécessaire et si utile à ceux qui non-seulement ne servent pas Dieu, mais qui l'offensent, comment ceux qui le servent pourraient-ils l'abandonner sans recevoir un grand préjudice, puisque ce serait se priver de la consolation la plus capable de soulager les travaux de cette vie, et comme vouloir fermer la porte à Dieu lorsqu'il vient pour nous favoriser de ses grâces ? »

Continuation de l'oraison durant les infirmités.

« Les infirmités ne doivent point nous dispenser de faire oraison, puisque l'on n'y a point besoin de forces corporelles, qu'il ne faut que de l'amour, et que, pourvu qu'on le veuille et qu'on ne se décourage point, Dieu donne toujours le moyen de s'y occuper. Je dis toujours, parce que la violence des maux empêche bien quelquefois, il est vrai, l'âme de rentrer en elle-même, mais elle ne laisse pas de trouver d'autres moments où elle le peut, même au milieu des douleurs ; et jamais l'oraison n'est plus parfaite qu'en ces rencontres où une âme qui aime Dieu véritablement, offre avec joie à Jésus-Christ ces mêmes douleurs, dans la vue que c'est pour se conformer à sa volonté qu'elle les souffre, qu'elle devient, en quelque sorte par ce moyen, semblable à lui, et mille autres pensées qui se présentent à elle dans ce divin commerce de l'amour qu'elle a pour son Dieu.

Ainsi, l'on voit que ce n'est pas seulement dans la solitude que l'on peut pratiquer utilement l'oraison, mais qu'avec un peu de soin on tire aussi de grands avantages des temps même où Notre-Seigneur nous ôte celui de le faire par les souffrances qu'il nous envoie. »

Les sécheresses dans l'oraison ne doivent ni nous étonner ni nous décourager.

« Un homme ne doit point se déterminer par la sécheresse qu'il éprouve, à abandonner l'exercice de l'oraison ; quand même cette sécheresse durerait toujours, il doit la considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter et que Jésus-Christ lui aide à soutenir d'une manière invisible. On ne peut rien perdre avec un si bon Maître, et un temps viendra où il paiera avec usure les services qu'il lui aura rendus. Que les mauvaises pensées ne l'étonnent donc point; mais qu'il se souvienne que le démon en donnait à saint Jérôme, au milieu même du désert. Notre-Seigneur permet que ces peines et plusieurs autres arrivent aux uns au commencement et aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison ; et cette conduite de Dieu sur nous est sans doute pour notre avantage ; les grâces dont il a dessein de nous honorer dans la suite étant si grandes, il veut auparavant nous faire éprouver quelle est notre misère, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer. »

Moyens d'être recueilli dans l'oraison.

« Lorsque nous nous appliquons à l'oraison, ayons toujours soin de nous imaginer que nous sommes avec Jésus-Christ. Je ne vous demande pas néanmoins de penser continuellement à lui, de former plusieurs raisonnements et d'appliquer votre esprit à faire de grandes et sublimes considérations ; mais je vous demande seulement de le regarder. Qui vous empêche de tenir, au moins durant un peu de temps, les yeux de votre âme attachés sur cet adorable époux de vos âmes? Quoi, vous pouvez bien regarder les choses difformes, et vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables ? »

Elle conseille ensuite à ses filles d'être comme sont les

femmes qui veulent bien vivre avec leurs maris : elles se conforment à tous leurs sentiments ; elles sont tristes quand ils sont tristes, elles ressentent de la joie quand ils sont gais. Il faut suivre Jésus-Christ dans ses divers sentiments, dans ses divers états ; il faut embrasser sa croix, &c. Puis elle ajoute :

« Je vous conseille de choisir entre les images de Notre-Seigneur celle qui vous donnera le plus de dévotion, non pour la porter seulement sur vous sans la regarder jamais, mais pour vous faire souvenir de lui parler fréquemment : il ne manquera pas de vous mettre dans le cœur et dans la bouche ce que vous aurez à lui dire. Puisque vous parlez bien à d'autres personnes, comment les paroles pourraient-elles vous manquer pour vous entretenir avec Dieu ?

C'est aussi un autre fort bon moyen pour s'entretenir avec Dieu, que de prendre un livre en langue vulgaire ; par là on recueille l'entendement : c'est ainsi qu'il faut accoutumer peu à peu l'âme à faire oraison par de saints artifices et de saints attraits, sans se dégoûter ni s'intimider. Il faut ensuite s'adonner au recueillement par la pensée que Dieu est partout. — Pensez-vous qu'il soit peu utile à une âme distraite de comprendre cette vérité, que Dieu est au-dedans de nous-mêmes, et de reconnaître qu'elle n'a pas besoin d'aller au ciel afin de parler à son divin Père, ni de crier de toute sa force pour s'entretenir avec lui ? Il est si proche de nous, que, quoique nous ne parlions que tout bas, il ne laisse pas de nous entendre et nous n'avons pas besoin d'ailes pour nous élever vers lui. Il suffit de nous tenir dans la solitude, de le regarder dans nous-mêmes et de ne nous éloigner jamais de la compagnie de cet hôte divin. Cette manière d'oraison fait qu'on se recueille beaucoup plus tôt et on en retire de grands avantages. On la nomme oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses puissances et entre en elle-même avec son Dieu ; étant là avec lui, elle peut penser à sa passion ; et l'ayant présent devant ses yeux l'offrir à

son Père, sans que son esprit se lasse en allant le chercher ou au Jardin des oliviers, ou à la colonne, ou sur le Calvaire. »

L'action ou le service de Dieu doit être la fin de la contemplation.

« Je souhaite, mes Sœurs, que votre occupation dans l'oraison n'ait point pour but les consolations qui s'y rencontrent, mais que vos désirs tendent à y acquérir de la force pour être plus capables de servir Dieu. Ce serait perdre un temps si précieux que d'en user d'une autre sorte; et pouvons-nous prétendre recevoir de telles faveurs de Notre-Seigneur, en tenant un autre chemin que celui par lequel lui-même et tous les Saints ont marché ? Il faut, pour bien recevoir ce divin hôte, que Marthe et Madeleine se joignent ensemble, c'est-à-dire, l'action et la contemplation. » — Elle prouve ensuite que l'obéissance et la charité peuvent nous élever à la plus haute perfection : ces deux vertus sont préférables à toutes les consolations de l'oraison et aux ravissements même. On ne doit point craindre de quitter l'oraison et la solitude lorsque des occasions de pratiquer ces vertus y obligent.

Plaisir inconcevable de l'âme dans l'oraison d'union.

« L'oraison qu'on appelle *d'union*, parce que l'âme est alors plus intimement unie à Dieu, est comme un sommeil de ces trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, dans lequel, quoiqu'elles ne soient point entièrement assoupies, elles ne savent comment elles opèrent. Le plaisir que l'on y reçoit est incomparablement plus grand que celui que l'on goûte dans l'oraison de quiétude ; et l'âme est alors tellement inondée et comme assiégée de la grâce, qu'elle ne saurait passer outre, ni ne voudrait pas, quand elle le pourrait, retourner en arrière, tant elle se trouve heureuse de jouir

d'une si grande gloire. C'est comme une personne agonisante qui, avec le cierge bénit qu'elle tient à la main, est prête à rendre l'esprit pour mourir de la mort qu'elle souhaite ; car, dans une oraison si sublime, l'âme ressent une joie qui va au delà de toutes paroles ; et cette joie me paraît n'être autre chose que de mourir presqu'entièrement à tout ce qui est dans le monde, pour ne posséder que Dieu seul, ce qui est la seule manière dont je puis m'expliquer. L'âme ne sait alors ce qu'elle fait ; elle ignore même si elle parle ou si elle se tait, si elle rit ou si elle pleure : c'est une heureuse extravagance, c'est une céleste folie dans laquelle elle s'instruit de la véritable sagesse d'une manière qui la remplit d'une consolation inconcevable. Les puissances sont alors incapables de s'appliquer à autre chose qu'à Dieu : il semble que nulle d'elles n'ose se mouvoir ; nous ne saurions, sans leur faire une grande violence, les détourner d'un tel objet, et encore ne sais-je si avec tous nos efforts nous le pourrions. En cet état, on n'a dans la bouche que des paroles d'action de grâces, sans ordre et sans suite, si ce n'est que Dieu lui-même les arrange, car l'entendement n'y a point de part ; et, dans cet heureux état où l'âme se trouve, elle voudrait ne faire autre chose que de louer et de bénir Dieu. C'est alors que l'âme désirerait, pour l'intérêt de la gloire de son Maître, que chacun pût voir quel est le bonheur dont il lui plaît qu'elle jouisse, afin de l'aider à l'en remercier et prendre part à sa joie, dont l'excès est tel, qu'elle en est presque suffoquée....

Mon Dieu, en quel état se trouve l'âme dans un si haut degré d'oraison ! Elle voudrait être toute convertie en langues pour avoir plus de moyens de vous louer ; et elle dit mille saintes extravagances qui ne procèdent toutes que du désir de vous plaire. Je connais une personne qui, quoiqu'elle ne sût point faire de vers, en faisait alors sur-le-champ, pleins de sentiments très-vifs et très-passionnés. Son entendement n'avait point de part à ces vers ; c'était une production de son amour et non pas de son esprit.

Mais, quelle peine n'est-ce point à une âme de se voir contrainte, pour rentrer dans les soins et les occupations du monde, de sortir de cet état de bonheur et de gloire, puisque je crois n'avoir rien dit des joies qu'on y ressent, qui ne soit au-dessous de la vérité ? Soyez, Seigneur, béni à jamais, et que toutes les créatures ne cessent point de vous louer ! je vous supplie, ô mon Roi, que comme en écrivant ceci je me trouve dans cette céleste et sainte folie de votre amour dont votre miséricorde me favorise, vous y fassiez entrer tous ceux à qui je m'efforcerai de le communiquer.

Je prie de considérer qu'on ne doit pas prétendre que je puisse rendre raison de ce que je dis lorsque Notre-Seigneur me tire hors de moi-même; car je ne saurais croire que c'est moi qui parle. Tout ce qui se présente à mon esprit me paraît comme un songe ; et je ne voudrais voir autre chose que des personnes malades de cette heureuse maladie dans laquelle je me trouve. Puissions-nous tous être frappés de cette sainte folie pour l'amour de celui qui a bien voulu pour l'amour de nous passer pour un insensé. »

Oraison de ravissement ou d'extase. — Etat de l'âme dans cette oraison. Réflexions et sentiments admirables de la Sainte.

« Dans l'oraison de ravissement, l'âme est comblée d'une joie parfaite et toute pure : on connaît que l'on en jouit, quoique sans savoir comment on en jouit ; et l'on sait que ce bonheur comprend tous les biens imaginables, sans pouvoir néanmoins concevoir quel il est : tous les sens sont tellement remplis et occupés de cette joie, qu'ils ne sauraient s'appliquer à quoi que ce soit d'intérieur ou d'extérieur. Ils pouvaient dans l'oraison de quiétude et d'union donner quelque marque de joie ; mais en celle-ci, quoiqu'elle soit incomparablement plus grande, l'âme et le corps sont incapables de la témoigner : quand ils le voudraient, ils ne le pourraient sans troubler par cette distraction le merveilleux bonheur

dont ils jouissent ; et, s'ils le pouvaient, cette union de toutes les puissances cesserait d'être. Je ne saurais bien faire entendre ce que l'on appelle en cela *union*, ni comment elle se fait ; et je le laisse à expliquer à ceux qui sont savants dans la théologie mystique dont j'ignore tous les termes. Je prétends seulement rapporter ce que l'âme sent dans cette divine union qui fait que deux choses qui auparavant étaient distinctes et séparées, ne font plus qu'une. » — Elle se livre ici à une longue invocation qu'elle termine ainsi : « Ne mettez pas, ô mon doux Créateur, une liqueur si précieuse dans un vase à demi cassé, puisque vous avez vu si souvent qu'elle n'y peut demeurer sans s'y répandre ; n'enfermez pas un tel trésor dans une âme qui est incapable de le conserver, parce qu'elle n'a pas encore entièrement renoncé aux consolations de la vie présente ; ne confiez pas une place à une personne si lâche qu'elle en ouvrirait les portes aux premiers efforts des ennemis : que l'excès de votre amour ne vous fasse pas, ô mon Roi, en hasardant des pierreries de si grand prix, donner sujet de croire que vous n'en tenez pas grand compte, puisque vous les laisseriez en garde à une créature si faible et si misérable... — Il m'est, comme je l'ai dit souvent, arrivé de tenir de semblables discours à Dieu, comme s'il ne savait pas mieux que moi ce qui m'était propre.

Au sortir de cette oraison qui unit si fortement l'âme à son Créateur, elle demeure dans une si grande tendresse pour lui, qu'elle voudrait s'anéantir afin de se perdre heureusement en lui-même : on se trouve noyé dans ses larmes, sans savoir quand ni comment elles ont commencé à couler, et l'on sent avec un plaisir inconcevable que par un effet incompréhensible ces heureuses larmes, en calmant l'impétuosité du feu de l'amour que l'on a pour Dieu, l'augmentent au lieu de l'éteindre. Ceci peut passer pour de l'arabe ; il n'y a néanmoins rien de plus vrai.

Il m'est arrivé quelquefois, dans ces sortes d'oraisons, de me trouver si hors de moi-même, qu'après qu'elle était

finie, je ne savais si ce n'avait pas été un songe, ou si la gloire à laquelle je m'étais sentie participer était véritable : je me trouvais toute trempée de larmes qui tombaient de mes yeux avec la même abondance qu'on voit une grande pluie tomber du ciel. Et cela me faisait connaître que ce n'avait pas été un songe. Je me sentais alors si encouragée à souffrir pour Dieu, que, pour lui en donner des preuves, j'aurais souffert avec joie que l'on eût mis mon corps en mille pièces. C'est dans cet heureux état que l'on conçoit des désirs fervents, que l'on prend des résolutions de servir Dieu d'une manière héroïque, qu'on le lui promet solennellement, et que l'on commence d'avoir le monde en horreur, par la claire connaissance de sa vanité et de son néant ; et, comme lorsque le soleil donne à plomb en quelque lieu, on y aperçoit jusqu'aux moindres filets de toiles d'araignée, cette heureuse âme connaît jusqu'à ses moindres imperfections et son extrême misère. Cette vue fait disparaître à ses yeux la vaine gloire, parce qu'elle ne saurait plus ignorer qu'elle ne peut rien d'elle-même ; à peine peut-elle croire avoir prêté son consentement à cette extrême faveur qu'elle a reçue, parce qu'il semble que Dieu le lui ait arraché comme par force, et fermé malgré elle la porte à ses sens, afin de la faire jouir du bonheur de sa présence. Elle ne voit rien, elle n'entend rien, à moins qu'on ne lui fasse une grande violence ; il n'y a presque rien qui lui puisse plaire ; sa vie passée et les grandes miséricordes que Dieu lui a faites se représentent à elle dans un plein jour, et son entendement n'a pas besoin d'agir pour en discerner distinctement les plus petites circonstances ; il les envisage toutes d'un seul regard.

Je désirerais pouvoir, avec le secours de Dieu, faire connaître la différence qu'il y a entre l'union et le ravissement que l'on nomme autrement élévation ou le *vol de l'esprit ;* car ces trois différents noms ne signifient que la même chose, et l'on y ajoute aussi celui d'extase. Le ravissement va encore beaucoup au delà de l'union et produit de beaucoup

plus grands effets : il n'opère pas seulement dans l'intérieur, mais aussi à l'extérieur...

Durant l'extase, le corps est comme mort, sans pouvoir le plus souvent agir en aucune sorte, et elle le laisse en l'état où elle le trouve. Ainsi, s'il était assis, il demeure assis, et si les mains étaient ouvertes, elles demeurent ouvertes ; si elles étaient fermées, elles demeurent fermées : on ne perd pas ordinairement le sentiment, comme il m'est arrivé de le perdre entièrement, mais rarement et durant fort peu de temps : il se trouble seulement, et, quoiqu'on ne puisse agir dans l'extérieur, on ne laisse pas d'entendre ; c'est comme si l'on nous parlait de loin, si ce n'est quand on se trouve dans l'état le plus élevé, c'est-à-dire lorsque les puissances sont hors d'état de pouvoir agir, tant elles sont unies à Dieu ; car il me semble qu'alors on ne voit, on n'entend et on ne sent rien. »

Conseils sur les visions et les révélations que quelques personnes prétendent avoir dans l'oraison.

« Le bien ou le mal n'est pas dans les visions, mais dans celui qui, les ayant, en fait ou n'en fait pas son profit. S'il en use comme il doit, elles ne lui sauraient nuire, quoiqu'elles viennent du démon ; elles ne sauraient, au contraire, lui servir, quoiqu'elles viennent de Dieu, si, au lieu de s'en humilier, il s'en glorifie.

Pour m'expliquer davantage, j'ajoute que lorsque Notre-Seigneur, par un effet de sa bonté, se montre à une âme pour se faire mieux connaître à elle et augmenter l'amour qu'elle lui porte, ou qu'il lui découvre quelqu'un de ses secrets, ou qu'il lui fait quelque autre faveur : si, au lieu d'être confuse de recevoir une si grande grâce et de s'en juger indigne, elle s'imagine être une sainte, et que c'est la récompense des services qu'elle lui rend, il est évident qu'elle convertit en poison, comme l'araignée, l'avantage qu'elle en

devait recevoir. Mais quand, au contraire, c'est le démon qui est l'auteur de ces visions pour faire tomber l'âme dans l'orgueil, si, dans la pensée qu'elle a qu'elles viennent de Dieu, elle s'humilie et reconnaît qu'elle n'a point mérité cette faveur, si elle s'efforce de le servir avec encore plus d'affection, si elle s'estime trop heureuse de ramasser les miettes qui tombent de la table de celles à qui Dieu fait de semblables grâces, si elle fait pénitence, si elle redouble ses prières, si elle veille sur elle-même, de peur d'offenser un Dieu si bon, et si elle pratique plus parfaitement l'obéissance, je puis assurer hardiment que cet artifice du démon ne lui nuira point. Si dans ces apparitions il lui dit quelque chose de ce qui se passe en elle, ou lui découvre l'avenir, elle doit le rapporter à un confesseur prudent et savant, et se conduire par ses avis; elle peut aussi en parler à sa supérieure, afin qu'elle lui donne pour confesseur un homme qui ait les qualités que je viens de dire. Mais si, après en avoir usé de la sorte, elle n'obéit pas à ce que lui dira son confesseur, il est évident que ces visions viennent du démon ou d'une profonde mélancolie, puisque, quand même le confesseur se tromperait, elle se tromperait bien davantage en manquant d'exécuter ce qu'il lui ordonne, fût-ce un ange du ciel qui lui eût parlé; car Notre-Seigneur ou l'éclairera, ou disposera les choses de telle sorte, qu'elle ne pourra errer en lui obéissant; au lieu qu'elle ne saurait lui désobéir sans s'engager dans un grand péril, ou au moins en de grands inconvénients.

On doit remarquer que la nature humaine est si faible, particulièrement dans les femmes et plus dans l'exercice de l'oraison qu'en toute autre chose, qu'il ne faut pas prendre pour des visions tout ce qui se présente à notre imagination; mais croire que lorsqu'elles sont véritables, il est facile de le connaître; et, pour peu que ces personnes soient mélancoliques, elles doivent encore beaucoup plus y prendre garde. »

De la manière de chercher Dieu en nous-mêmes.

Sainte Thérèse ayant expliqué divers degrés d'oraison et parlé des moyens d'y faire des progrès, après avoir indiqué la manière de pénétrer dans les demeures du château mystérieux de l'âme et désigné les obstacles qui arrêtent le plus souvent, propose ensuite, comme très-importante, la manière de chercher Dieu en nous-mêmes.

« Lorsque Dieu nous fait la grâce de le chercher dans nous-mêmes, nous l'y trouvons plutôt sans doute que dans les autres créatures, comme saint Augustin dit l'avoir éprouvé. Et ne vous imaginez pas que ce soit par l'entendement que cette recherche se fasse, en tâchant de penser que Dieu est en nous, ni par l'imagination en nous représentant qu'il y est. — C'est une excellente manière de méditer, parce qu'il est vrai que Dieu est dans nous, et chacun peut en user avec son assistance. Mais il y a grande différence entre cela et ce que je dis, qui est qu'il arrive quelquefois qu'avant que nous pensions à élever notre esprit à Dieu, nos puissances sont déjà dans le château, sans que nous sachions par où elles y sont entrées ni comment elles ont ouï la voix de ce souverain Pasteur, ne l'ayant pu entendre de nos oreilles, puisque nous n'entendons alors aucun son, mais que nous sentons seulement au dedans de nous un grand et agréable recueillement, comme ceux qui l'ont éprouvé peuvent le témoigner, et je ne saurais mieux l'expliquer pour tâcher de vous le faire comprendre.

Je pense avoir lu que c'est comme quand un hérisson ou une tortue se retirent au dedans d'eux; et celui qui s'est servi de cette comparaison devait en avoir l'intelligence. Mais ces animaux peuvent, quand ils le veulent, rentrer dans eux-mêmes, au lieu que ceci ne dépend pas de nous, et que cette grâce ne nous peut venir que de Dieu seul. Je crois qu'il ne l'a fait qu'à des personnes qui ont renoncé au monde, sinon en effet, à cause que leur état ne le leur permet pas, au

moins de volonté et d'un désir qui les porte à faire une attention particulière aux choses intérieures. — Ainsi, je suis persuadée que, pourvu que nous laissions agir son adorable bonté, elle ne nous accordera pas seulement cette faveur, mais de plus grandes. Ceux qui connaîtront que cela se passe en eux, doivent extrêmement estimer cette faveur et en remercier Notre-Seigneur, afin de se rendre dignes d'en recevoir qui les surpassent encore. C'est une disposition pour écouter Dieu, comme le conseillent quelques contemplatifs qui veulent qu'on se contente d'être attentif à ce qu'il fait en nous, sans s'occuper à discourir par l'entendement. Car l'eau qui vient de cette source coule de la source même et ne vient pas des aqueducs, &c. »

Sainte Thérèse ne veut pas pour cela qu'on abandonne l'oraison, mais qu'on s'y attache toujours de plus en plus, disant « que l'âme ressemble à un enfant qui tète encore et qui ne saurait quitter la mamelle de sa mère sans courir fortune de la vie. »

Admirable comparaison de l'âme avec un ver à soie, pour faire connaître une partie de ce qui se passe entre Dieu et elle dans l'oraison d'union.

« Quand les âmes à qui Dieu fait tant de grâces dans l'oraison se disposent à en recevoir de plus grandes, que n'opère-t-il pas en elles? J'en dirai quelque chose, comme aussi de la manière dont cela se passe ; et je me servirai, pour me faire mieux entendre, d'une comparaison qui me paraît y être fort propre, parce qu'elle fera voir qu'encore que Notre-Seigneur fasse tout en cela, nous ne laissons pas de faire beaucoup, en nous disposant à recevoir ses faveurs.

Voici donc quelle est la comparaison dont je prétends me servir. Comme vous savez par quelle admirable manière se fait la soie, et dont il n'y a que Dieu qui puisse être l'auteur, vous n'ignorez pas que cette graine qui ressemble à de petits grains de sénevé et qui paraissait morte, étant ani-

mée par la chaleur, produit des vers dans le même temps que les mûriers poussent des feuilles propres à les nourrir ; et qu'après que ces petits animaux sont devenus assez grands, ils tirent la soie de leur propre substance, la filent, en forment une coque, s'y renferment et y trouvent la fin de leur vie ; et qu'ensuite au lieu que ces vers étaient assez grands et difformes, il sort de chacune de ces coques un petit papillon blanc, fort agréable.

Que si nous ne voyions pas cela, et qu'on nous le racontât, comme étant arrivé en des temps fort éloignés de nous, pourrions-nous le croire ? Et quelle raison serait capable de nous persuader qu'un petit animal sans raison, tel qu'est un ver ou une mouche à miel, fussent si industrieux et si diligents à travailler pour notre utilité, et qu'il en coûtât la vie à ce pauvre ver ?

Ce peu suffit pour faire des réflexions sur les merveilles de la sagesse de Dieu. Que serait-ce si nous connaissions les propriétés de toutes les choses qu'il a créées ?

Mais je reviens à la comparaison. Quand ce ver mystérieux, c'est-à-dire notre âme qui était comme morte par le péché et dans les occasions de continuer à le commettre, commence d'être ainsi animée par la chaleur du Saint-Esprit, en profitant de ce secours général que Dieu donne à tous par le moyen des remèdes dont il a laissé la dispensation à son Eglise, tels que sont la fréquentation des sacrements, la lecture des bons livres et les prédications; et que ce ver se nourrit aussi de saintes méditations, jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, qui est ce qui fait mon sujet; alors il travaille à faire la soie, et à former cette coque qui est comme la maison où il doit finir cette vie. Or, c'est de cette maison que j'entends parler, qui n'est autre chose que Jésus-Christ, selon cette parole de saint Paul : *Notre vie est cachée en Dieu ; Jésus-Christ est notre vie.*

Vous voyez donc ce que nous pouvons en ceci, avec l'assistance de Dieu, pour faire qu'il soit lui-même notre

demeure, comme il l'est dans cette oraison (celle d'union), qui est de travailler de notre côté à bâtir cette demeure, ainsi que le ver à soie travaille à faire sa coque.

Courage donc, ne perdons pas un moment pour travailler à un si important ouvrage, en renonçant à notre amour-propre, à notre volonté et à toutes les choses de la terre; en faisant des œuvres de mortification et de pénitence; en nous occupant à l'oraison; en pratiquant l'obéissance et toutes les autres vertus. Que ce ver meure, après avoir accompli l'ouvrage pour lequel il a été créé; sa mort nous fera voir Dieu, et nous nous trouverons abîmés dans sa grandeur, de même que ce ver est caché et comme enseveli dans sa coque. Mais remarquez qu'en disant que nous verrons Dieu, je l'entends en la manière qu'il se donne à connaître dans cette sorte d'union.

Voyons maintenant ce que fait ce ver, lorsqu'après être mort au monde dans cette oraison, il se convertit en un papillon, qui est le sujet auquel se rapporte tout ce que je viens de dire. Qui pourrait exprimer quel est l'état où se trouve une âme, après avoir été unie à cette grandeur incompréhensible de Dieu et comme plongée dans lui-même, quoique ce temps n'ait duré qu'une demi-heure, ne croyant pas qu'il aille jamais à davantage? Je puis vous dire avec vérité que cette âme ne se connaît plus elle-même, parce qu'il n'y a pas moins de différence entre ce qu'elle était auparavant et ce qu'elle est alors, qu'entre un ver laid et difforme et un papillon blanc et très-agréable. Cette âme ne sait comment elle a pu se rendre digne de posséder un si grand bonheur, ni d'où il a pu lui venir. Elle se trouve dans un continuel désir de louer Dieu et de souffrir pour son service de grands travaux et mille morts s'il est possible; elle brûle du désir de faire pénitence; elle a un amour incroyable pour la retraite et la solitude; et elle souhaite avec tant d'ardeur que chacun connaisse et rende à Dieu ce qui lui est dû, qu'elle ne peut, sans en ressentir une extrême douleur, voir qu'on l'offense.

Quoique ce petit papillon n'ait jamais été en si grand repos, on ne saurait voir, sans en donner de grandes louanges à Dieu, quelle est alors son inquiétude. Il ne sait où aller, ni où se reposer, parce qu'après avoir joui d'un si grand bonheur, tout ce qu'il voit sur la terre lui déplaît, principalement quand Dieu l'a favorisé diverses fois de semblables grâces et comme enivré de ce vin délicieux qui produit, à chaque fois que l'on en boit, de si grands effets.

L'âme qui est ce petit papillon ne regarde plus alors que comme méprisable ce qu'elle faisait pour former peu à peu sa coque, lorsqu'elle n'était qu'un ver. Car les ailes lui étant venues, et ainsi pouvant voler, pourrait-elle se contenter de marcher seulement pas à pas? Ses désirs de plaire à Dieu sont si ardents, qu'elle ne trouve rien de difficile en ce qui regarde son service; elle ne s'étonne plus des actions merveilleuses des Saints, parce qu'elle sait que Dieu assiste et transforme de telle sorte les âmes, qu'elles ne paraissent plus être les mêmes...

Faut-il donc s'étonner que ce papillon qui ne trouve rien sur la terre qui lui puisse plaire, ne sache en quel lieu s'arrêter? Car de retourner d'où il est sorti, cela n'est pas en son pouvoir, s'il ne plaît à Dieu de lui faire encore la même grâce. Seigneur, que de nouvelles peines commence alors à souffrir cette âme! et qui croirait qu'elle en dût ressentir après avoir été favorisée d'une faveur si sublime? Mais c'est une nécessité inévitable de porter toujours notre croix en ce monde, d'une manière ou d'une autre. »

Comparaison de l'oraison d'union à un mariage spirituel.

« ... J'ai dit plusieurs fois que Dieu contracte un mariage spirituel entre lui et les âmes. J'avoue que cette comparaison est grossière; mais je n'en sais point qui exprime mieux ce que je veux dire, que le sacrement de mariage, parce qu'encore qu'il y ait cette grande différence entre le mariage dont

je veux parler, et le mariage ordinaire, que l'un est tout spirituel, au lieu que l'autre est tout corporel, ils ont cela de commun que l'amour en est le lien. Les opérations de celui dont j'ai à traiter maintenant sont si pures, si subtiles, si vives, si pénétrantes et si pleines de tant de consolations et de douceur, que nulles paroles ne sont capables de les exprimer; mais Notre-Seigneur sait bien les faire sentir.

Dans le monde, quand on veut faire un mariage, on s'informe de l'humeur des personnes et de leurs inclinations, et l'on fait qu'elles se voient pour être encore plus assuré qu'elles seront satisfaites l'une de l'autre. De même, présupposant que ce mariage spirituel étant déjà en ces termes, l'âme connaît l'extrême bonheur que ce lui sera, et est très-résolue de soumettre entièrement sa volonté à celle du divin Epoux, et que d'un autre côté, cette suprême Majesté la voyant dans cette disposition, veut bien, pour lui faire connaître jusqu'à quel point va l'excès de l'honneur qu'il veut lui faire, en venir avec elle à une entrevue : je puis dire que cela se passe de la sorte dans l'oraison d'union, parce qu'elle dure si peu, que tout ce que l'âme peut faire est de connaître d'une manière ineffable qu'il est ce divin époux qui veut l'honorer de la qualité de son épouse, et les sens et les puissances ne pourraient en mille années acquérir la connaissance de ce qu'elle comprend dans ces moments.... Mais, bien que cette vue dure si peu, l'union devient néanmoins très-étroite à cause des perfections de l'un et de l'amour de l'autre.

Que si, au lieu de se donner tout entière à cet immortel époux, elle était, l'épouse, assez malheureuse que de s'attacher d'affection à quoi que ce soit hors de lui, il l'abandonnerait aussitôt, et elle se trouverait privée de ces faveurs inestimables. »

Sainte Thérèse continue à parler des rapports merveilleux de l'épouse et de l'époux, des visions intellectuelles représentatives dont il la favorise, des peines et des plaisirs qu'il lui ménage, du bonheur qu'il lui fait goûter; mais cela étant

très-relevé et ne pouvant être offert en petites coupures aux yeux du lecteur, nous l'invitons à le voir dans le livre même du Château de l'âme. Cependant voici encore quelques mots admirables sur ce sujet.

Des fiançailles de l'âme et du mariage spirituel. Différence qu'il y a entre eux.

« L'union qui se rencontre dans ces fiançailles ressemble à celles de deux flambeaux allumés qui, se joignant, ne font de leurs deux lumières qu'une seule, mais qui peuvent après se séparer, chacun demeurant tel qu'il était auparavant ; ou comme le feu, la cire, la mèche dont un flambeau est composé et qui peuvent aussi se diviser. Mais le mariage de l'âme avec Dieu, est comme une pluie qui tombe du ciel dans une fontaine ou dans un ruisseau, où elle se mêle tellement que l'on ne saurait plus distinguer ces diverses eaux ; ou comme une rivière qui, après être entrée dans la mer, se trouve si confondue avec elle, qu'il est impossible de les distinguer ; ou comme une grande lumière qui, entrant dans une chambre par deux fenêtres, se mêle de telle sorte que ce n'en est plus qu'une seule. Ainsi lorsque saint Paul dit : *Que celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui*, il entendait peut-être parler de cet admirable mariage par lequel l'âme se trouve inséparablement unie à sa suprême Majesté. »

PENSÉES OU AVIS DE SAINTE THÉRÈSE.

1. L'esprit de l'homme ressemble à la terre, qui, bien que fertile, ne produit jamais néanmoins que des ronces et des épines, lorsqu'elle n'est pas cultivée.

2. Conduisez-vous avec une grande modestie dans toutes les choses que vous ferez et dont vous traiterez.

3. Ne contestez jamais beaucoup, principalement en des choses peu importantes.

4. Parlez à tout le monde avec une gaîté modérée.

5. Ne reprenez jamais personne qu'avec discrétion et humilité, et avec une confusion secrète de vos défauts particuliers.

6. Accommodez-vous toujours à l'humeur des personnes avec qui vous traiterez. Soyez gai avec ceux qui sont gais et triste avec ceux qui sont tristes; et enfin rendez-vous tout à tous pour les gagner tous.

7. Ne dites jamais rien de vous-même qui mérite quelque louange, comme ce qui regarde le savoir, ou les vertus, ou la race, si ce n'est qu'il y ait sujet d'espérer que cela pourra servir à ceux à qui vous le dites; et alors il faut le faire avec humilité et considérer que ce sont des dons que l'on a reçus de la main de Dieu.

8. Ne parlez jamais avec exagération, mais dites simplement et avec chaleur ce que vous pensez.

9. Mêlez toujours quelque chose de spirituel dans vos discours et dans les conversations où vous vous trouverez, pour éviter ainsi les paroles inutiles et les disputes.

10. Faites toutes choses comme si vous voyiez véritablement Dieu présent devant vous, car l'âme en cette manière fait un grand progrès.

11. N'écoutez jamais ceux qui disent du mal de quelqu'un, et n'en dites jamais aussi, si ce n'est de vous-même; et lorsque vous prendrez plaisir d'agir de la sorte, vous avancerez beaucoup.

12. Ne faites aucune action sans la rapporter à Dieu en la lui offrant, et sans lui demander qu'il la fasse réussir à son honneur et à sa gloire.

13. Lorsque vous serez dans la joie, ne vous laissez point emporter à des ris immodérés; mais que votre joie soit humble, douce, modeste, édifiante.

14. En toute action (et chaque jour), examinez votre conscience, et après avoir remarqué vos fautes, tâchez de vous en corriger avec l'assistance de Dieu. En marchant par ce chemin, vous arriverez à la perfection.

15. Ne pensez point aux imperfections des autres, mais seulement à leurs vertus, et ne pensez, au contraire, qu'à vos imperfections.

16. Ayez toujours un grand désir de souffrir pour Jésus-Christ en toutes choses, dans toutes les occasions qui pourront se présenter.

17. Faites chaque jour quelques oblations de vous-même à Dieu, et faites-le avec beaucoup de ferveur et un grand désir de le posséder.

18. Ayez présent durant le jour ce que vous aurez médité le matin, et faites-le avec un soin particulier, parce que vous en tirerez un grand avantage.

19. Fuyez toujours la singularité autant qu'il vous sera possible.

20. Considérez la sagesse et la providence de Dieu dans toutes les choses qu'il a créées, et prenez de toutes un sujet de le louer.

21. Détachez votre cœur de toutes choses, cherchez Dieu et vous le trouverez.

22. Cachez avec soin votre dévotion et n'en témoignez jamais au dehors que ce que vous en ressentez au dedans.

23. Ne faites point paraître la dévotion que vous avez dans le cœur, si quelque grande nécessité ne vous y engage. Mon secret est pour moi, disaient saint Bernard et saint François.

24. Ne faites jamais rien, dans ce qui regarde les mœurs, qui ne se pût faire devant tout le monde.

25. Lorsqu'on vous fera quelque répréhension, recevez-la avec humilité intérieure et extérieure, et priez Dieu pour celui qui vous reprend.

26. Fuyez la curiosité dans les choses qui ne vous regardent point; n'en parlez point et ne vous en informez point.

27. Remettez-vous devant les yeux votre vie passée, pour la pleurer, et songez à votre tiédeur présente et aux vertus qui vous manquent pour gagner le ciel, afin d'être toujours dans la crainte. Cette conduite produit d'excellents effets.

28. Soyez doux envers les autres et rigoureux envers vous-mêmes.

29. Exercez-vous beaucoup en la crainte du Seigneur, parce que de là naissent dans l'âme la componction et l'humilité.

30. Toutes les fois que vous communierez, demandez à Dieu quelque grâce particulière, en suite de cette grande miséricorde par laquelle il a daigné visiter votre âme.

31. Lorsque vous serez dans la tristesse et dans le trouble, n'abandonnez pas pour cela les bonnes œuvres, soit d'oraison ou de pénitence, que vous aviez accoutumé de faire; car c'est le dessein du démon de vous les faire quitter, en remplissant votre esprit d'inquiétude ; mais, au contraire, faites-en plus qu'auparavant, et vous verrez que Notre-Seigneur sera prompt à vous secourir.

32. Souvenez-vous que vous n'avez qu'une âme, que vous ne mourrez qu'une fois, que vous n'avez qu'une vie qui est courte, et qu'il n'y a qu'une gloire qui est éternelle : cette pensée vous détachera de beaucoup de choses.

33. Que votre désir soit de voir Dieu, votre crainte de pouvoir le perdre, votre douleur de ne pas le posséder encore, et votre joie de ce qu'il peut vous tirer à lui, et vous vivrez dans un grand repos.

DU CHEMIN DE LA PERFECTION.

De l'humilité jointe à la mortification et au détachement de soi-même.

« Le renoncement et l'humilité se tiennent toujours compagnie : ce sont deux sœurs qu'on ne doit jamais séparer, et je vous exhorte à les embrasser, à les aimer, à ne jamais les perdre de vue.

O souveraines vertus, reines du monde, et chères amies

de Notre-Seigneur, vous qui dominez sur toutes choses créées et nous délivrez de toutes embûches du démon ! Celui qui vous possède peut combattre hardiment contre tout l'enfer uni ensemble, contre le monde tout entier et tous ses attraits, sans avoir peur de quoi que ce soit, parce que le royaume du ciel lui appartient. Que pourrait-il craindre puisqu'il compte pour rien de tout perdre et ne compte pas même cette perte pour une perte? Son unique appréhension est de déplaire à son Dieu, et il le prie sans cesse de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il ne les perde point par sa faute. Elles ont cela de propre de se cacher de telle sorte à celui qu'elles enrichissent, qu'il ne les aperçoit point, ni ne peut croire les avoir, quoi qu'on lui dise pour le lui persuader. Et il les estime tant, qu'il ne se lasse jamais de travailler pour les acquérir et se perfectionner ainsi de plus en plus. Or, quoique ceux qui possèdent ces vertus ne veuillent pas être estimés tels qu'ils sont en effet, ils se font connaître, contre leur intention, et l'on ne saurait traiter avec eux sans s'en apercevoir aussitôt.

Mais quelle folie me fait entreprendre de louer l'humilité et la mortification, après qu'elles ont reçu de si hautes louanges de celui même qui est le roi de gloire, et qu'il a fait voir par ses souffrances jusqu'à quel point il les estime? C'est donc ici qu'il faut faire tous ses efforts pour sortir hors de l'Egypte, puisqu'en possédant ces deux vertus, elles seront comme une manne céleste qui vous fera trouver de la douceur et des délices dans les choses qui sont les plus âpres et les plus amères au goût du monde. »

Elle prescrit ensuite de renoncer à l'amour de son corps, de ne pas se plaindre pour de légères indispositions, de souffrir les plus grands maux avec patience, de ne point appréhender la mort, et de soumettre le corps à l'esprit ; de se former à la mortification intérieure, de mépriser la vie, d'assujettir sa volonté, et de ne jamais affecter la prééminence.

Du grand bien que c'est de ne point s'excuser, encore qu'on soit repris sans sujet.

« Ayant dessein de vous exhorter maintenant à pratiquer une vertu d'un mérite tel que celle de ne s'excuser jamais, j'avoue, disait-elle, que c'est avec une grande confusion d'avoir si mal pratiqué moi-même ce que je me trouve obligée d'enseigner aux autres, parce qu'il est vrai que je m'imagine toujours d'avoir quelque raison de croire que je fais mieux de m'excuser. Ce n'est pas que cela ne soit permis dans certaines rencontres, et que ce ne fût même une faute d'y manquer ; mais je n'ai pas la discrétion, ou, pour mieux dire, l'humilité qui me serait nécessaire pour faire ce discernement ; car c'est sans doute une action de fort grande humilité et imiter Notre-Seigneur, de se voir condamner sans avoir tort et de se taire. Je vous prie donc de tout mon cœur de vous y appliquer avec soin, puisque vous pouvez en retirer un grand avantage.

Celui qui est véritablement humble, désire d'être mésestimé, persécuté et condamné, quoiqu'il n'en ait pas donné sujet.

Ce qui sert beaucoup pour acquérir cette vertu, c'est de considérer qu'on ne peut rien perdre et qu'on gagne en diverses manières en la pratiquant, et dont la principale est qu'elle nous fait imiter en quelque sorte Notre-Seigneur. Je dis, en quelque sorte, parce que, tout bien considéré, on ne nous accuse jamais d'avoir failli que nous ne soyons tombés dans quelque faute, puisque nous y tombons sans cesse, que les plus justes pèchent sept fois par jour, et que nous ne saurions, sans faire un mensonge, dire que nous sommes exempts de péchés. Ainsi, quoique n'ayant pas fait la faute dont on nous accuse, nous ne sommes jamais entièrement innocents comme l'était notre bon Jésus.

Que si vous pratiquez ce conseil, le temps vous en fera connaître l'utilité ; car on commence par là d'acquérir la liberté

de l'esprit, et on se soucie aussi peu que l'on dise de nous du mal que du bien, parce qu'on n'y prend non plus de part que s'il regardait un autre. — De même que lorsque deux personnes s'entretiennent, nous ne pensons point à leur répondre, parce que ce n'est pas à nous qu'elles parlent ; ainsi, nous étant accoutumés dans ces rencontres où l'on parle contre nous, à ne rien répondre pour notre défense, il nous semble qu'on ne parle point à nous. — Comme nous sommes fort sensibles et fort peu mortifiés, ceci vous pourra paraître impossible; et j'avoue que d'abord il est difficile de le pratiquer, mais je sais pourtant qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur, nous pouvons acquérir ce détachement de nous-mêmes. »

Artifices du démon pour tenter les âmes et arrêter leurs progrès dans la perfection.

Artifices touchant l'humilité.

« Il faut travailler continuellement pour acquérir l'humilité, reconnaître que nous ne sommes pas dignes de ces faveurs et ne les rechercher point. Par ce moyen, le démon, au lieu de gagner des âmes, en perd beaucoup, à mon avis, de celles dont il croit pouvoir procurer la perte, et Dieu tire notre bien du mal qu'il voulait nous faire. Car le Seigneur est fidèle dans ses promesses, et voyant que notre intention dans l'oraison est de le contenter et de le servir, il demeure satisfait de nous. Mais nous devons être sur nos gardes, de peur que notre ennemi n'affaiblisse notre humilité par quelques pensées de vaine gloire dont il faut bien prier Dieu qu'il nous délivre; et il ne faut pas craindre qu'il permette que vous receviez longtemps des consolations qui viennent d'un autre que de lui.

Le plus grand préjudice que le démon nous puisse faire, sans que nous nous en apercevions, est de nous persuader que nous ayons des vertus que nous n'avons pas ; car cette créance

fait un extrême tort, parce qu'elle diminue l'humilité et porte à négliger d'acquérir les vertus que l'on croit déjà posséder. Ainsi, s'estimant très en assurance, on tombe, sans s'en apercevoir, dans un piége d'où l'on ne saurait se retirer. Car, encore que ce ne soit pas un visible péché mortel capable de précipiter l'âme dans l'enfer, il l'affaiblit de telle sorte, qu'elle ne peut plus marcher dans le chemin de la perfection.

Je vous assure que cette tentation est très-périlleuse, et j'en ai tant d'expérience que je puis hardiment vous en parler, quoique ce ne soit pas si bien que je voudrais. Quel remède donc y a-t-il ? Je n'en connais point de meilleur que celui que notre divin Maître nous enseigne, qui est de prier son Père éternel de ne pas permettre que nous succombions à la tentation. J'y en ajoute un autre, c'est que s'il nous semble que Notre-Seigneur nous a donné quelque vertu, nous devons la considérer comme un bien que nous avons reçu de lui et qu'il peut à toute heure nous ôter, ainsi qu'il arrive souvent par l'ordre de sa providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé ? Si vous dites que non, je n'en dirai pas de même. Car quelquefois il me semble que je suis fort détachée, et lorsque j'en viens à l'épreuve, je trouve en effet que je le suis. D'autres fois je me trouve si attachée à des choses dont je me serais peut-être moquée le jour précédent, que je ne me connais plus moi-même. Quelquefois je me sens avoir tant de cœur, qu'il me semble que s'il s'offrait des occasions de servir Dieu, rien ne serait capable de m'étonner, et, en effet, je trouve que cela est véritable en quelques-unes. Mais le lendemain, je me vois dans une telle lâcheté, que je n'aurais pas le courage de tuer une fourmi pour l'amour de lui, si j'y rencontrais la moindre contradiction. Quelquefois je m'imagine que, quoi que l'on pût dire à mon préjudice, et quelques murmures qui s'élevassent contre moi, je le souffrirais sans aucune peine, et j'ai reconnu en diverses rencontres que je ne m'étais pas trompée, puisque j'en avais même de la joie. Et en d'autres temps, les moindres paroles m'affligeaient si fort

que je voudrais être hors du monde, tant tout ce que j'y vois me déplaît. En tout cela, je ne suis pas seule, car j'ai remarqué les mêmes choses en plusieurs personnes meilleures que moi, et je sais qu'en effet elles se passent de la sorte.

Que s'il en est ainsi, qui sera celui qui pourra dire que son âme est enrichie de vertus, puisque dans le temps où l'on en a le plus de besoin on trouve que l'on n'en a point? Gardons-nous donc bien de concevoir de telles pensées; reconnaissons, au contraire, que nous sommes pauvres, et ne nous endettons pas sans avoir de quoi payer en nous attribuant des vertus qui ne nous appartiennent point. Le trésor de notre âme est dans les mains de Dieu et non dans les nôtres; et nous ne savons pas quand il lui plaira de nous laisser dans la prison de notre pauvreté et dans notre misère sans nous rien donner. Que savons-nous si lorsque les autres nous tiennent pour bons et que nous croyons l'être, il continuera à nous faire part de ses grâces, ou s'il ne veut pas les retirer comme un bien que nous ne possédons que par emprunt; ce qui nous rendrait dignes d'être moqués de tout le monde, et particulièrement de ceux qui auraient eu quelque estime pour nous? Il est vrai que, pourvu que nous le servions avec humilité, il nous secourt enfin dans nos besoins; mais, si cette vertu ne nous accompagne et ne nous suit pas à pas, il nous abandonnera, et nous fera en cela même une grande miséricorde, puisque ce châtiment nous apprendra que nous ne saurions trop estimer cette vertu, et que nous n'avons autre chose que ce qu'il nous donne par sa grâce. »

De la patience.

« Voici un autre avis que je vous donne. Le démon nous persuade quelquefois que nous avons une vertu, comme, par exemple la patience, parce que nous nous résolvons de la pratiquer, parce que nous faisons souvent des actes du désir que nous avons de souffrir beaucoup pour Dieu, et parce qu'il

nous semble que ce désir est véritable. Ainsi nous demeurons fort satisfaits, à cause que le démon nous aide à nous confirmer dans cette croyance. Mais gardez-vous bien, je vous prie, de faire cas de ces sortes de vertus, de penser les connaître, si ce n'est de nom, et de vous persuader que Dieu vous les a données, jusqu'à ce que vous le sachiez par expérience. Car il pourra arriver qu'à la moindre parole que l'on vous dira et qui ne vous plaira pas, toute cette prétendue patience s'évanouira. Quand vous aurez beaucoup souffert, rendez alors grâces à Dieu de ce qu'il commence à vous instruire dans cette vertu, et efforcez-vous de continuer à souffrir avec grand courage, puisque ces souffrances font voir qu'il veut que vous lui payiez la patience qu'il vous a donnée par l'exercice de cette même patience, en ne la considérant que comme un dépôt qu'il vous a mis entre les mains. »

De la pauvreté.

« Voici un autre artifice du démon. Il vous représente que vous êtes pauvre, et vous dites : je ne désire rien, et si je possède quelque chose, c'est parce que je ne saurais m'en passer ; car je dois vivre pour servir Dieu, qui veut que nous ayons soin de la santé de notre corps, et mille autres choses semblables que l'esprit des ténèbres transformé en ange de lumière, inspire, et qui, en apparence, sont bonnes. Ainsi il persuade que l'on est véritablement pauvre, que l'on a véritablement la vertu de pauvreté, et que par ce moyen tout est fait. Mais cela ne pouvant se connaître que par les effets, il en faut venir à l'épreuve. On jugera par les œuvres si on est vraiment pauvre ; car si on a trop d'inquiétude pour le bien, on le fera bientôt voir, soit en désirant plus de revenu que la nécessité ne demande, soit en prenant plus de serviteurs qu'on n'en a besoin, soit dans l'occasion d'un procès pour quelque chose de temporel, ou soit qu'un pauvre fermier manque à nous payer. Car il n'en aura pas moins d'in-

quiétude que si autrement il n'avait pas de quoi vivre. Or ce n'est pas là l'esprit de pauvreté ; car s'il l'avait, quand même tout lui manquerait, il ne s'en soucierait pas beaucoup, et ses pensées s'élevant plus haut, il ne s'occuperait à des choses si basses que par contrainte.

Il en est de même de l'humilité ; il nous semble que nous ne nous soucions point de l'honneur, ni de quoi que ce puisse être. Mais s'il arrive qu'on nous blesse en la moindre chose, on voit aussitôt et par nos sentiments et par nos actions, que nous ne sommes point du tout humbles.

Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même pour découvrir cette tentation, tant dans les choses dont je viens de vous parler qu'en plusieurs autres, puisque chacun sait que, lorsque Notre-Seigneur nous donne véritablement une seule de ces vertus, il semble qu'elle attire après elle toutes les autres. A quoi j'ajoute qu'encore que vous croyiez les avoir, vous devez craindre de vous tromper, parce que celui qui est vraiment humble doute toujours de ses propres vertus, et croit celles des autres incomparablement plus grandes et plus véritables que les siennes. »

Avis pour résister aux tentations de fausse humilité.

« Gardez-vous aussi de certaines humilités accompagnées d'inquiétude, que le démon nous met dans l'esprit en nous représentant la grandeur de nos péchés ; car il trouble par là les âmes en plusienrs manières, jusqu'à faire qu'elles se retirent de la communion et discontinuent de faire oraison en particulier, comme s'en jugeant indignes ; et ainsi, lorsqu'elles s'approchent de la sainte Eucharistie, elles emploient à considérer si elles sont bien ou mal préparées, le temps qu'elles devraient employer pour recevoir les faveurs de Dieu. Cela passe même jusqu'à une si grande extrémité, qu'il leur semble qu'à cause qu'elles sont si imparfaites, Dieu les a tellement abandonnées, qu'elles ne peuvent presque plus se

confier en sa miséricorde. Toutes les actions, quelque bonnes qu'elles soient, leur paraissent pleines de péril ; tous leurs services passent dans leur esprit pour inutiles, et elles tombent dans une telle défiance, qu'elles perdent entièrement le courage de faire aucun bien, parce qu'elles condamnent en elles comme mauvaises, les mêmes choses qu'elles louent dans les autres comme bonnes.

Remarquez, je vous prie, mais avec grand soin, ce que je vais maintenant vous dire, et ce que je sais par expérience. Il pourra arriver que cette opinion d'être si imparfaits et si mauvais soit dans un temps une humilité et une vertu, et dans un autre temps une très-forte tentation. L'humilité, quelque grande qu'elle soit, n'inquiète point l'âme, ne l'agite point, ne la trouble point, mais au contraire elle est accompagnée de paix, de plaisir et de douceur. Car, quoique l'on se croie une grande pécheresse, que l'on se reconnaisse digne de l'enfer, que l'on avoue mériter d'être en horreur à tout le monde, que l'on s'en afflige et qu'on n'ose presque pas implorer la miséricorde de Dieu, néanmoins si cette humilité est véritable, cette peine est accompagnée de tant de douceur et de satisfaction que l'on ne voudrait pas ne l'avoir point. Non-seulement, comme je l'ai dit, elle n'inquiète ni ne trouble pas l'âme, mais elle lui donne une plus grande liberté et une plus grande paix, et la rend plus capable de servir Dieu ; au lieu que cette autre peine la presse, l'agite, la tourmente, et lui est presque insupportable. Je crois que le démon prétend par là nous persuader que nous avons de l'humilité, et en même temps nous faire, s'il était possible, perdre la confiance que nous devons avoir en Dieu.

Lorsque vous serez en cet état, détournez le plus que vous pourrez votre pensée de la vue de votre misère, et portez-la à considérer combien grande est la miséricorde de Dieu, quel est l'amour qu'il nous porte et ce qu'il lui a plu de souffrir pour nous. Il est vrai que si c'est une tentation, vous ne pourrez faire ce que je dis, parce qu'elle ne vous laissera pas

en repos et ne vous permettra de penser qu'à ce qui vous donnera de la peine. Encore sera-ce beaucoup si vous pouvez vous apercevoir que c'est une tentation. »

Qu'il faut toujours se défier de soi-même.

« Ce dangereux ennemi nous attaque par une autre tentation très-périlleuse, en nous mettant dans une certaine assurance qui nous fait croire que nous ne retournerons jamais plus à nos fautes précédentes, ni à aimer les plaisirs du monde. Ainsi, nous disons alors que nous le connaissons trop pour en faire cas, que nous savons que tout passe, et que nous trouvons beaucoup plus de satisfaction à servir Dieu. Si cela arrive dans les commencements, c'est un fort grand mal, parce que cette assurance porte les âmes à ne point craindre de se rengager dans les occasions de pécher, et elle est cause qu'elles tombent : Dieu veuille que cette seconde chute ne soit pas pire que la première !

Quelques faveurs donc que vous receviez de Notre-Seigneur, et quelques gages qu'il vous donne de son amour, ne vous tenez jamais si assurés que vous ne soyez toujours dans la crainte, puisque vous pouvez retomber encore; et fuyez avec soin les occasions qui seraient capables de vous engager dans ce malheur. »

Que l'amour et la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remède pour résister aux tentations du démon.

« O mon cher Maître, donnez-nous quelque moyen de nous garantir des embûches de nos ennemis, dans une guerre si périlleuse !

Celui que sa divine Majesté nous donne, et dont nous pouvons user hardiment, est de conserver toujours l'amour et la crainte. L'amour nous pressera de marcher, et la crainte nous fera prendre garde où nous marcherons, afin de ne pas

tomber dans un chemin où tant de choses peuvent nous faire broncher, ainsi que sont presque tous ceux où l'on marche dans cette vie; ce sera là le vrai moyen de ne pouvoir être trompés. »

MÉDITATIONS OU EXCLAMATIONS DE L'AME A SON DIEU.

Plaintes de l'âme qui se voit séparée de Dieu durant cette vie.

« O ma vie, ma vie! comment pouvez-vous subsister étant absente de votre véritable vie! A quoi vous occupez-vous dans une si grande solitude? Que pouvez-vous faire lorsque tout ce que vous faites est si défectueux et si imparfait? O mon âme! qui peut vous consoler, vous voyant ainsi exposée sur une mer si pleine d'orages et de tempêtes? Je ne saurais, sans m'affliger, considérer quelle je suis, et je suis encore plus affligée d'avoir vécu si longtemps sans être affligée? O Seigneur, que vos voies sont douces! Mais, qui peut y marcher sans crainte? Je crains de ne vous pas servir; et lorsque je travaille pour votre service, je ne trouve rien qui me satisfasse, parce que je ne saurais rien faire qui soit capable de payer la moindre partie de ce que je vous dois. Il me semble que je voudrais m'employer tout entière à vous obéir, et quand je considère attentivement quelle est ma misère, je vois que je ne puis rien faire de bon, si vous-même ne me le faites faire.

O mon Dieu et ma miséricorde! que ferai-je donc pour ne pas détruire ce que vous faites de grand dans mon âme? »

Combien cette vie est pénible à qui désire ardemment d'aller à Dieu.

« O souverain Créateur, mon Dieu et mes délices! jusques à quand vivrai-je ainsi dans l'attente de vous voir un jour?

Quel remède donnez-vous à celle qui n'en trouve point sur la terre et qui ne peut prendre aucun repos qu'en vous seul ? O vie longue, vie pénible, vie qui n'est point une vie ! O solitude profonde ! O mal sans remède ! Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand ? Que ferai-je, ô mon Dieu, mon bien, que ferai-je ? Désirerais-je de ne vous désirer pas ? O mon Dieu et mon Créateur ! vous nous blessez par les traits de votre amour, et ne nous guérissez point ; vous faites des plaies d'autant plus sensibles, qu'elles sont plus intérieures et plus cachées ! vous donnez la mort sans ôter la vie !

O mort ! ô mort ! je ne sais qui peut te craindre, puisque c'est dans toi que nous devons trouver la vie ! mais, comment ne te craindra pas celui qui aura employé une partie de sa vie sans aimer Dieu ? »

Image effroyable de l'état d'une âme qui au moment de la mort se voit condamnée à des tourments éternels

« O mon Dieu, mon Dieu ! faites-moi miséricorde ! Comment pourrais-je exprimer quelle est ma douleur lorsque je me représente l'état d'une âme qui, s'étant vue dans le monde toujours considérée, toujours aimée, toujours servie, toujours respectée, toujours caressée, au moment qu'elle sortira de la vie, se verra perdue pour jamais, et comprendra clairement que sa misère n'aura point de fin ; qu'il ne lui servira plus de rien de détourner son esprit des vérités de la foi, ainsi qu'elle avait accoutumé de le faire ici-bas ; qu'elle se verra séparée et comme arrachée de ses divertissements et de ses plaisirs, lorsqu'il lui semblera qu'elle n'avait pas encore commencé seulement à les goûter, parce qu'en effet, tout ce qui passe avec la vie n'est qu'un souffle et une vapeur ; qu'elle se verra environnée de cette compagnie si hideuse et si cruelle avec laquelle elle doit souffrir éternellement ; qu'elle se verra plongée dans un lac puant et plein de serpents, qui exerceront sur elle toute la rage dont ils sont capables ; et, enfin,

qu'elle se trouvera comme abîmée dans cette horrible obscurité, qui, n'ayant pour toute lumière qu'une flamme ténébreuse, ne lui permettra de voir que ce qui peut entretenir pour jamais ses peines et ses tourments.

Oh! que ce que je dis est peu en comparaison de ce qui en est! O supplice sans fin et sans relâche! Est-il possible que ceux-là ne vous craignent point qui craignent tellement les moindres incommodités du corps, qu'ils ne peuvent souffrir de passer seulement une nuit dans un lit qui soit un peu dur? »

Que Dieu peut donner quelque soulagement aux âmes qu'il a blessées par les traits de son divin amour.

« O mon Dieu et mon Seigneur! c'est une grande consolation pour une âme qui souffre avec douleur la solitude où elle se trouve quand elle est absente de vous, de penser que vous êtes présent partout. Mais de quoi lui peut servir cette pensée quand son amour devient plus ardent et que cette peine la presse avec plus d'effort et de violence? C'est alors que son entendement se trouble, et que sa raison, étant comme obscurcie, ne lui permet pas de concevoir et de connaître cette vérité. Toute la pensée qui la possède pour lors, est qu'elle se voit séparée de vous, et elle ne trouve point de remède à un si grand mal; car le cœur qui aime beaucoup ne reçoit ni conseil ni consolation que de celui-là même qui l'a blessé de son amour, sachant que c'est de lui seul qu'il doit attendre le soulagement de sa peine. C'est vous, mon Sauveur, qui causez cette blessure, et vous la guérissez bientôt quand vous le voulez; mais, à moins que cela, il ne nous reste de salut ni de joie que celle que nous trouvons à souffrir en considérant l'objet et la cause de notre souffrance.

O véritable amant de nos âmes! avec quelle bonté, quelle douceur, quelle complaisance, quelles caresses et quelles démonstrations d'un extrême amour guérissez-vous les bles-

sures que vous nous faites avec les flèches de ce même amour? Mais, mon Dieu et ma consolation dans toutes mes peines, que je suis indiscrète de parler ainsi! Car, comment des remèdes humains pourraient-ils guérir ceux qu'un feu divin a rendus malades? Qui pourrait connaître la profondeur de cette blessure? Qui pourrait découvrir d'où elle procède? Qui pourrait connaître les moyens de soulager un tourment si pénible et si agréable tout ensemble, et quelle apparence qu'un mal si précieux se pût adoucir par des remèdes aussi méprisables que sont ceux que les hommes nous peuvent donner? »

Désirs ardents de quitter ce monde pour jouir de la parfaite liberté.

« O vie ennemie de mon bonheur! que n'est-il permis de te quitter! Je te souffre parce que mon Dieu te souffre; j'ai soin de toi parce que tu es à lui; mais ne me trahis pas et ne sois pas ingrate. Hélas! mon Seigneur, que mon bannissement est long! Il est vrai que tout le temps est court pour acquérir votre éternité, mais un seul jour et une seule heure dure beaucoup à ceux qui craignent de vous offenser et qui ne savent pas s'ils vous offensent. O libre arbitre, que tu es esclave de ta liberté, si tu n'es attaché comme avec des clous par l'amour et par la crainte de celui qui t'a créé!..... Hélas! quand viendra cet heureux jour où tu te verras abîmé dans cette mer infinie de la souveraine vérité, où tu n'auras plus la liberté de pécher, ni ne voudras l'avoir, parce que tu seras alors affranchi de toutes misères et heureusement réuni et comme naturalisé avec la vie de ton Dieu, de ton Créateur et de ton Maître?... »

MAXIMES DÉTACHÉES DE SAINTE THÉRÈSE.

— Pour remporter la victoire sur nos ennemis, et pour faire un grand progrès dans la vertu, il faut commencer pour une bonne fois, avec grand courage et beaucoup de résolution.

— Nous n'obtenons pas un pur et parfait amour de Dieu, parce que nous ne donnons pas tout à Dieu, mais seulement l'usufruit, et que nous nous réservons le fonds et l'héritage de nos affections.

— Il n'y a point de chemin qui conduise plus tôt une âme au sommet de la perfection que l'obéissance.

— Celui qui a la conscience pure et nette et qui tâche de faire toutes choses avec obéissance, ne doit pas craindre les illusions du démon.

— Plus quelqu'un s'approche de Jésus-Christ, plus il endure de grandes afflictions et contradictions.

— Pour avoir patience en ses afflictions, il est très-bon de lire les vies et les histoires des Saints qui ont enduré de grands tourments pour Jésus-Christ.

— C'est une chose de grand mérite de se soumettre à un Père spirituel, et de suivre son conseil en tout.

— Il est certain que l'amour de Dieu ne consiste pas à verser des larmes, ni à ressentir une douceur ou tendresse de cœur; mais bien à servir Dieu avec justice, force et humilité.

— Comme il est bon que l'âme connaisse que d'elle-même elle ne peut rien, il est très-bon aussi qu'elle connaisse qu'elle peut tout en Dieu.

— J'ai remarqué que tous ceux qui ont une vraie dévotion à saint Joseph, et qui lui ont rendu quelques services parti-

culiers, se sont fort avancés en la vertu, parce qu'il a un grand soin des âmes qui se recommandent à lui, et jamais je ne l'ai supplié d'aucune chose qu'il ne me l'ait accordée.

— L'humilité a attiré le Fils de Dieu, du ciel, dans le sein de la Vierge ; et par la même humilité, nous le pouvons attirer dans nos âmes. — Les visions, les visites, les faveurs du ciel, ne sont que pour les humbles.

— Plus la fleur de l'humilité croît en une âme, plus elle rend une bonne odeur à celui à qui elle appartient avec le fonds, et à ceux qui le voient et qui n'en sont pas des plus éloignés d'affection.

— Tout notre bonheur dépend du détachement de nous-mêmes, tout consiste en ce point, s'il se fait avec perfection.

— Il n'est pas possible de rien faire en cachette, car Dieu voit tout.

— La liberté d'esprit qu'on acquiert en se soumettant aux autres, en obéissant et en ne désirant autre chose que ce que Dieu veut, rend l'homme très-heureux ; car quand il ne désire rien, il possède tout.

— Les petits services que nous rendons à la glorieuse Vierge Marie, pour petits qu'ils soient, sont très-agréables à son Fils, et il les récompense d'une gloire éternelle.

— Plus une âme reçoit de grâces de Dieu, plus elle est redevable et demeure obligée de lui être fidèle et de lui rendre service.

— Le démon se fait ouverture et se donne entrée par des choses fort petites, par où il en fait après entrer de plus grandes pour se rendre plus grand maître.

— Plus nous nous avançons en la charité du prochain, plus nous profitons en l'amour de Dieu.

— L'exercice de la présence de Dieu est de très-grande

importance, car elle nous excite à un amour tendre envers sa divine Majesté, et nous cause une grande pureté de conscience.

— Une âme qui ne s'exerce pas à l'oraison est fort semblable à un corps paralytique, lequel encore qu'il ait des pieds et des mains, toutefois ne s'en peut servir.

Pensées de sainte Thérèse sur l'Eucharistie.

— Je crois assurément que si nous approchions du très-saint Sacrement avec une grande foi et un amour ardent, une seule fois suffirait pour nous rendre très-riches; à plus forte raison, que ne pourraient pas faire un si grand nombre de communions.

— Dieu nous donne ce très-saint aliment si à propos, que nous le trouvons toujours prêt pour en user quand bon nous semble; c'est pourquoi ce sera notre seule faute, si nous mourons de faim.

— La grâce de l'Eucharistie a été plus grande que celle de l'Incarnation; car en l'incarnation il n'a déifié que son âme et sa très-sainte humanité; mais en ce sacrement, il déifie tous les hommes.

— La viande sacrée de l'Eucharistie n'est pas seulement viande pour notre âme, mais encore pour notre corps; elle est aussi un souverain remède pour les maux corporels.

— Si Jésus-Christ étant au monde guérissait les malades qui touchaient ses habits, pourquoi douterions-nous qu'il ne fasse des miracles, lorsqu'il est aussi véritablement dans nous-mêmes, si toutefois nous avons une vive foi? et pourquoi ne croirions-nous pas qu'il nous accordera ce que nous lui demanderons, puisqu'il est en notre maison? Sa divine Majesté n'a pas coutume de payer si mal son hôte qui lui fait une bonne réception.

— Ne serait-ce pas une grande stupidité, si, ayant le portrait d'une personne que nous aimons beaucoup, et que la même personne nous venant voir, nous ne voulussions point lui parler, afin de nous entretenir seulement avec son portrait? Demeurons donc avec Notre-Seigneur, ne perdons point un temps si favorable de négocier avec lui, comme est l'heure de la sainte communion.

—Puisque nous savons que le bon Jésus est avec nous, jusqu'à ce que la chaleur naturelle ait consumé les accidents du pain, nous devons avoir un grand soin de ne point perdre une si belle occasion de traiter avec lui, et de lui représenter toutes nos nécessités.

— Quand vous avez reçu Notre-Seigneur, tâchez de fermer les yeux du corps et d'ouvrir ceux de l'âme et de le regarder dans votre cœur.

LETTRES SPIRITUELLES.

Au très-révérend Père Pierre d'Alcantara, depuis canonisé, l'un de ses directeurs (1).

Elle explique à ce Saint sa manière d'oraison, son amour pour Dieu, son aversion du péché, son attrait pour ce qu'il y a de plus parfait, et ce qu'elle pense de ses propres visions.

Jésus!

Voici, mon révérend Père, quelle est à présent ma manière d'oraison : il est très-rare que je puisse méditer, parce

(1) Nous plaçons ces lettres les premières parce que sainte Thérèse les a écrites peu de temps après s'être donnée entièrement à Dieu, et qu'elles sont à proprement parler son début dans sa carrière si miraculeuse. Elle était encore dans le couvent de l'Incarnation.

qu'aussitôt que je commence à me recueillir, j'entre dans la quiétude, ou dans un ravissement qui m'ôte entièrement l'usage des sens ; de sorte que si on me parle, j'entends seulement le son de la voix, mais sans comprendre ce qu'on me dit, appliquée uniquement au divin objet qui occupe alors mon esprit.

Lorsque je ne pense point à Dieu, mais à d'autres choses, et que mon âme est dans une si grande sécheresse et mon corps si accablé d'infirmités, qu'il me semble que quelque désir que j'eusse de faire l'oraison, il me serait impossible de m'y appliquer ; il m'arrive très-souvent de me trouver tout d'un coup dans un recueillement et une élévation d'esprit qui me mettent comme hors de moi-même, et qui m'enrichissent en un moment des dons excellents que ces sortes de grâces nous communiquent d'ordinaire, sans néanmoins qu'elles aient été précédées de visions on de ravissements, ni que j'aie rien entendu, et même sans savoir où je suis : il me paraît seulement que mon âme est comme perdue, et qu'en cet état elle profite plus en un moment qu'elle ne pourrait, avec tous ses efforts, faire en une année. D'autres fois je me sens dans de si violents transports d'amour de Dieu, et pressée d'un désir si ardent de mourir pour lui, que je ne sais que devenir ; je jette des cris, et ne pouvant résister à des mouvements si vifs et si impatients, je l'appelle à mon secours. En d'autres temps je ne puis demeurer assise, tant mon agitation et mes inquiétudes sont grandes ; et sans y avoir contribué en rien je souffre une peine si délicieuse, que je ne voudrais jamais la voir cesser. Elle naît du dégoût de la vie que le désir de voir Dieu me cause, et de la pensée que mon mal est sans remède, parce qu'il n'y en a point d'autre que la mort, et qu'il ne m'est pas permis de me la donner. Ainsi il paraît à mon âme affligée que tout le monde est dans la joie, et qu'elle seule est désolée ; que tout le monde trouve de la consolation et du soulagement dans ses maux, et qu'il n'y a que les siens qui n'en peuvent recevoir.

Ces réflexions me jettent dans une si profonde tristesse, et augmentent de telle sorte ma douleur, qu'il me serait impossible de n'en pas mourir, si le Seigneur ne la modérait par des ravissements qui font cesser toutes mes inquiétudes, qui rendent le calme à mon âme, et lui donnent quelquefois la joie de voir une partie de ce qu'elle désire si fort de posséder, et en d'autres temps celle de comprendre des vérités sublimes qui lui étaient cachées.

Je ne puis exprimer avec quelle vivacité je me sens quelquefois agitée du désir de servir Dieu, et la peine que je souffre d'être si inutile à sa gloire ; il me paraît qu'il n'y a ni peines, ni tourments, ni mort, ni martyre que je n'endurasse de bon cœur pour lui donner des marques de mon amour. Ces transports ne sont pas l'effet de mes réflexions, ils m'arrivent subitement, mais avec tant de violence et d'impétuosité, que je ne puis y résister ni en comprendre la cause : je voudrais élever ma voix pour faire entendre à tous les hommes combien il est important de ne se contenter pas de faire peu de chose pour Dieu, et quels sont les biens que nous devons espérer de sa bonté si nous nous disposons à les recevoir.

Ces désirs me consument, de même que le regret de ne pouvoir faire ce que je souhaite avec tant de passion ; il me semble que si j'étais libre, je ferais des choses extraordinaires pour le service de Dieu et du prochain ; mais je me vois comme liée d'une telle sorte, que je suis également inutile et à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Ainsi ma peine est si grande qu'elle ne se peut concevoir ; mais enfin Dieu la fait cesser par des délices, des consolations et des joies charmantes.

Lorsque je me sentais pressée plus vivement du désir de servir Dieu, il m'est arrivé quelquefois de vouloir faire des pénitences qui auraient beaucoup adouci mon martyre ; mais on m'en empêchait à cause de mes infirmités corporelles. Je crois que si on me les eût permises, dans l'ardeur que j'avais de souffrir, elles auraient été excessives ; puisque, encore que

celles que je fais soient médiocres, elles ne laissent pas de me soulager et de me faire goûter une joie et une douceur qui m'enchantent.

La peine que j'ai d'être obligée de converser avec les créatures est quelquefois si amère, qu'elle me fait verser des larmes : la solitude fait mes délices ; et, lors même que je ne prie ni ne lis, je ne laisse pas de prendre plaisir à être seule. L'entretien de mes parents me jette dans une tristesse encore plus profonde, et je ne suis jamais avec eux que par contrainte, excepté quand je puis leur parler de l'oraison ou m'informer des dispositions de leurs âmes ; car ces discours me causent une joie très-sensible. Ce n'est pas qu'en de certains temps ils ne m'ennuient aussi quand je me sens attirée à la solitude, parce qu'alors je ne voudrais ni voir ni parler, mais m'en aller dans un lieu écarté où je ne fusse vue de qui que ce soit : cela néanmoins m'arrive rarement avec les personnes qui traitent de l'oraison, et encore moins avec mes directeurs qui me consolent toujours.

La nécessité de manger et de dormir ne m'est pas un moindre tourment, surtout parce que je ne puis moins que personne m'en dispenser à cause de mes infirmités. Je me soumets à cette dure loi pour plaire à Dieu, et je lui offre la peine que j'en souffre.

Le temps me paraît passer si vite, que je n'en ai jamais assez pour lire, pour prier et pour m'entretenir seul à seul avec Dieu ; ce qui naît de l'amour que j'ai pour la prière, la lecture et la solitude dont je ne me lasserais jamais. Je lis cependant fort peu ; parce que, aussitôt que j'ouvre mon livre, j'entre dans un si grand recueillement, que ma lecture se change en oraison ; mais il ne dure pas aussi longtemps que je voudrais, à cause de la multitude d'occupations dont je suis accablée, qui, bien qu'elles soient bonnes, ne me donnent pas la consolation que je recevrais d'un long commerce avec Dieu. Ainsi, je ne puis voir sans quelque déplaisir que c'est toujours en vain que je désire plus de temps que je n'en ai

pour lire et pour prier. Notre-Seigneur m'a donné avec l'oraison de quiétude et de ravissement les grands désirs dont j'ai parlé, et beaucoup plus de vertu que je n'en avais : ils ont produit dans mon âme, aussi bien que les visions dont j'ai été gratifiée, des effets si merveilleux, que je puis dire que s'il y a quelque chose de bon en moi, ils en sont la cause; car je me trouve si changée en mieux depuis ce temps-là, que je ne puis penser sans horreur à l'état où j'étais avant que Dieu m'eût fait tant de grâces.

Dieu m'a inspiré une si ferme résolution de ne le point offenser, même véniellement, que j'aimerais mieux endurer mille morts que de commettre le moindre péché de propos délibéré. — Cette résolution est telle, qu'il n'y a point de biens que je ne méprisasse, point de tourment que je ne fusse prête d'endurer, plutôt que de manquer de préférer une chose que je croirais plus agréable à Notre-Seigneur et de plus grande perfection à une autre moins parfaite, pourvu que mon directeur l'approuvât. Si j'en usais autrement, je n'aurais pas, ce me semble, la hardiesse de rien demander à Dieu, ni de faire l'oraison. — Je ne laisse pas néanmoins de commettre bien des fautes à cet égard et d'être très-imparfaite en tout le reste.

Quoique mon obéissance soit très-défectueuse, il me paraît que je suis incapable de vouloir manquer à faire les choses que mon confesseur me prescrit, ou même que je puis croire qu'il souhaite de moi; et je me croirais en mauvais état, si j'étais dans une autre disposition.

Il me semble que si j'étais riche, je ne voudrais ni me conserver du revenu, ni garder nul argent pour mon usage particulier; mais que je me contenterais précisément du nécessaire. L'amour que j'ai pour la pauvreté est pourtant imparfait, parce qu'encore qu'il soit vrai que je ne désire rien pour moi, je désirerais néanmoins avoir du bien pour pouvoir le donner : cela me fait sentir que je ne suis pas vraiment pauvre.

Je n'ai presque point eu de visions qui ne m'aient laissée avec plus de vertu que je n'en avais auparavant. Je laisse à mes directeurs de juger si quelques-unes n'ont point été des illusions. Les eaux, les campagnes, les fleurs, les bonnes odeurs, la musique et tant d'autres choses qui passent dans le monde pour ravissantes, le sont si peu pour moi, en comparaison de celles qui se présentent à mon esprit dans les visions que j'ai d'ordinaire, que je voudrais n'avoir point d'yeux pour les voir et point d'oreilles pour les entendre : comme elles ne me touchent point et qu'elles me paraissent, au contraire, très-méprisables, je ne les ai pas plutôt aperçues qu'elles s'effacent de mon imagination.

Je ne puis, sans me faire une extrême violence, avoir de longs entretiens avec les personnes du monde, lorsque je suis contrainte de leur parler, quand même ce serait de l'oraison ou d'autres sujets de piété, à moins que ces entretiens ne soient tout à fait nécessaires.

J'ai tant de dégoût pour les conversations et les discours des choses du monde qui m'étaient autrefois si agréables, que je ne puis plus les soutenir. Les désirs que j'ai d'aimer, de servir et de voir Dieu, ne sont plus accompagnés, comme ils étaient dans le temps que je me croyais si dévote, de méditations et de tendres larmes, mais de mouvements d'amour de Dieu si vifs et si ardents, que, s'il ne les tempérait par les ravissements dont j'ai parlé, qui mettent mon âme dans la quiétude et dans le calme, je ne doute pas qu'elle ne cessât bientôt d'animer mon corps.

J'ai tant d'amour pour les personnes courageuses, que je ne puis les voir marcher à grands pas dans le chemin de la perfection, se détacher de toutes les choses de la terre, et ne trouver rien de difficile pour servir Dieu, que je ne désire de communiquer avec elles, parce qu'il me paraît que leur exemple m'encourage et me fortifie.

L'exemple, au contraire, des âmes molles, lâches et timides qui craignent toujours de s'engager dans ce qu'elles

pourraient raisonnablement entreprendre pour le service de Dieu, me touche de compassion et me fait gémir en sa présence. Je l'appelle à leur secours, j'implore son assistance et celle de ces grands Saints qui, avec un courage et une constance invincibles, ont triomphé de ces terribles obstacles qui nous alarment et nous épouvantent si fort aujourd'hui. Ce n'est pas que je me croie capable de rien faire de bon; mais c'est que je ne doute point que Dieu n'assiste puissamment ceux qui ont le courage de s'engager dans de grands desseins pour sa gloire. Comme donc je suis très-persuadée qu'il ne les abandonne jamais lorsqu'ils ne mettent leur confiance qu'en lui seul, je souhaite trouver des gens qui me confirment dans cette pensée, que par là je puisse négliger le soin de la nourriture et du vêtement et me reposer de tout cela sur la Providence.

Lorsque je dis qu'il faut laisser à Dieu le soin de nos besoins temporels, je n'entends pas qu'on puisse se dispenser de faire les diligences convenables pour se les procurer. — J'entends seulement que ce doit être sans trouble et sans inquiétude. Pour moi, je me trouve si bien de n'en point avoir, que je fais ce que je puis pour m'oublier moi-même : il me semble qu'il y a près d'un an que Dieu m'a inspiré ces sentiments et qu'il m'a donné cette liberté d'esprit.

Pour ce qui est de la vaine gloire, Notre-Seigneur m'a fait la grâce d'être très-convaincue que je n'ai nul sujet d'en avoir : il m'a fait sentir très-vivement mes misères, et connaître encore plus clairement que je ne contribue en rien à tant de faveurs que je reçois de sa bonté; et que, quelques efforts que je fisse, ils ne seraient pas capables d'élever mon esprit à la connaissance de la moindre des vérités dont il m'instruit dans un ravissement.

Il m'a paru autrefois que je devais avoir honte de parler des grâces que Dieu me fait : mais depuis quelques jours je n'en ai plus du tout, et j'en parle aussi librement que si elles regardaient quelqu'autre personne, parce que je ne me trouve pas

meilleure que je l'étais auparavant, au contraire je me trouve encore pire ; et cette profusion de grâces , dont je profite si peu , me fait croire sans hésiter qu'il n'y eut jamais sur la terre une plus méchante créature que moi. Ainsi il me paraît que , quoique je reçoive perpétuellement des grâces de Dieu , les autres sont plus vertueuses et s'avancent davantage dans son service ; cela me fait espérer que Dieu les comblera tout d'un coup de ses dons excellents que j'ai reçus à diverses fois. Je me persuade aussi que c'est parce que je suis faible et si mauvaise , que Dieu m'a conduite par ce chemin ; et je le conjure de tout mon cœur de ne me point récompenser dans cette vie , mais dans l'éternité.

Lorsqu'étant en oraison je me trouve dans la liberté de méditer , je ne pourrais , quand même je le voudrais , désirer du repos , ni en demander à Notre-Seigneur, parce que je vois qu'il n'en a jamais eu sur la terre, mais qu'il a passé sa vie dans de continuelles souffrances. Je le prie donc de ne me les point épargner ; mais de me faire la grâce de m'en envoyer que je puisse soutenir constamment jusqu'à la mort. Toutes les choses de cette nature , et qui sont les plus parfaites , s'offrent à moi dans l'oraison , et font une si vive impression sur mon esprit , que je ne puis voir sans étonnement de si grandes vérités. Ces vérités me sont montrées avec tant de clarté et d'évidence que je trouve que tout ce qui est dans le monde n'est auprès d'elles qu'un néant et une pure folie. Ainsi , j'aurais besoin de me contraindre pour y penser comme j'y pensais autrefois. C'est sur ce pied-là que je regarde comme une rêverie de compter pour quelque chose les pertes , les disgrâces et les malheurs de cette vie, et d'être inconsolable de la mort de nos proches et de nos amis. Cependant , lorsque je considère quels ont été mes sentiments , et en quelles dispositions j'étais avant que Notre-Seigneur m'eût comblée de tant de faveurs, je ne puis m'empêcher de craindre et de veiller avec soin sur ma conduite.

Si je remarque en quelques personnes des choses qui

paraissent visiblement être des péchés, je ne puis me résoudre à croire que ces personnes offensent Dieu, parce qu'il me paraît que chacun désire comme moi de lui plaire. Il m'a fait cette grâce signalée de ne m'arrêter jamais volontairement à penser aux défauts des autres quand ils se présentent à mon esprit; au lieu de m'y arrêter, je considère aussitôt ce qu'il y a de bon dans ces personnes. Ainsi rien ne m'afflige que les péchés publics et les hérésies, dont je suis souvent si vivement touchée, qu'il me semble que c'est la seule peine qu'on doive ressentir; et quoique ce m'en soit une aussi de voir des personnes d'oraison l'abandonner et retourner en arrière, elle ne m'est pas néanmoins si sensible que l'autre, parce que je tâche de n'y point penser; j'ai bien moins de curiosité que je n'en avais, quoique je ne pratique pas toujours à cet égard une entière mortification, mais seulement quelquefois.

Ce que je viens de rapporter, joint à une attention presque continuelle à la présence de Dieu, est, selon ce que j'en puis juger, l'état de mon âme et ma disposition ordinaire. Ainsi, quand je m'occupe d'autres choses, je me sens comme réveiller sans savoir par qui, pour redoubler mon attention : cela ne m'arrive pas toujours, mais seulement lorsque les affaires que je traite sont fort appliquantes; car, grâces à Dieu, je n'en ai pas souvent qui occupent tout mon esprit.

Je me trouve quelquefois quatre ou cinq jours de suite enveloppée de si épaisses ténèbres, que j'oublie entièrement les grâces que Dieu m'a faites; non-seulement je n'ai ni ferveur, ni visions, mais elles sont tellement effacées de ma mémoire, qu'il me serait impossible, quelques efforts que je fisse, de m'en pouvoir souvenir; tout me paraît un songe, mes maux corporels m'accablent, mon esprit s'obscurcit; quoi que je fasse, je ne puis penser à Dieu. Si je lis, je ne comprends rien à ma lecture, et je ne sais, en quelque façon, sous quelles lois je vis; je me vois pleine d'imperfections, sans amour pour la vertu, et cette grande ardeur de souffrir

pour Dieu disparaît de telle sorte, qu'il me semble que je serais incapable de résister à la moindre tentation : il me vient dans la pensée que je ne suis propre à rien, et de quoi je m'avise, de vouloir faire quelque chose de plus que le commun du monde ; je me sens disposée à contester contre tous ceux qui voudraient me contredire ; je m'imagine que je trompe tout le monde, principalement ceux qui ont bonne opinion de moi.

Plongée dans cet abîme de tristesse, je voudrais m'aller cacher en quelque lieu où personne ne me vît. Ce n'est pas par vertu que je désire alors la solitude, mais par lâcheté. Ma consolation au milieu d'une si cruelle guerre, c'est la grâce que Dieu me fait de ne l'offenser pas plus qu'à l'ordinaire ; et qu'au lieu de le prier de me délivrer de ce tourment, je me soumets de tout mon cœur à le souffrir, si c'est sa volonté, jusqu'à la fin de ma vie, pourvu qu'il me soutienne de sa main, en sorte que je ne l'offense point. Je considère aussi comme une très-grande grâce qu'il me fait, de n'être pas toujours dans ce déplorable état.

Voici une chose qui me jette dans le dernier étonnement ; c'est que quelqu'abîmée que je sois dans cette extrême affliction, quelque grande que puisse être ma peine, une seule des paroles que Notre-Seigneur a souvent la bonté de me faire entendre, une vision, un recueillement qui ne dure pas plus d'un *Ave*, *Maria*, ou une approche de la sainte table pour communier, rend une parfaite tranquillité à mon âme, donne de la santé à mon corps, et éclaire de telle sorte mon esprit, qu'il recouvre toute sa force, qu'il rentre aussitôt dans ses dispositions ordinaires, et n'a plus d'inquiétudes sur le passé : je l'ai éprouvé diverses fois ; et toujours, depuis six mois, je me trouve, quand je communie, soulagée de mes indispositions corporelles.

Les ravissements font aussi très-souvent le même effet ; j'en ai eu qui ont duré trois heures, et d'autres tout le jour, pendant lesquels je me portais beaucoup mieux qu'aupara-

vant. Ce n'est point, ce me semble, une imagination ; je me suis appliquée avec un extrême soin à remarquer une guérison si merveilleuse. Ainsi, quand je suis dans cet admirable recueillement, je ne crains rien pour ma santé. La vérité est pourtant que quand je fais l'oraison que je faisais autrefois, je n'éprouve rien d'extraordinaire, et que je ne sens nul soulagement de mes infirmités.

Le récit que je viens de vous faire, mon très-révérend Père, me persuade que ces visions, ces révélations et ces paroles que j'entends viennent de Dieu ; parce que je ne puis ignorer quelles étaient autrefois mes misères, et qu'étant en chemin de me perdre, elles m'ont mise en peu de temps dans l'état où je me trouve, et m'ont donné des vertus qui m'étonnent et qui font aujourd'hui que je ne me reconnais presque plus moi-même. Je sais certainement que je ne les ai pas acquises, ces vertus, par mon travail ; mais je ne sais pas de quelle manière je les ai reçues. Je puis cependant assurer avec vérité que je ne me trompe pas en ceci, et que Dieu ne s'est pas seulement servi de ce moyen pour m'engager dans son service, mais aussi pour me retirer de l'enfer. Ceux de mes confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales, ne l'ignorent pas.

Quand je rencontre des personnes qui savent quelque chose des grandes grâces que Dieu m'a faites, je voudrais qu'il me fût permis de leur raconter toute ma vie ; car il me paraît que je ne crains point la mauvaise opinion que ce portrait pourrait donner de moi, et que je mets toute ma gloire à procurer celle de Notre-Seigneur, et à désirer qu'on lui donne les louanges qui sont si justement dues à sa souveraine Majesté. Comme il connaît le fond de mon cœur, il sait que je dis la vérité, et que, sans me soucier ni des biens, ni des honneurs, ni de la vie, ni de la santé, ni de ce qui concerne les avantages du corps ou de l'âme, ni même de la félicité des bienheureux, je borne tous mes désirs à sa seule gloire.

Je ne saurais croire que le démon m'ait procuré de si

grands avantages pour m'attirer à lui, et pour me perdre ; il est trop habile pour employer des moyens si contraires à ses desseins; et quand mes péchés mériteraient que je fusse malheureusement trompée et séduite par ses artifices, je ne pourrais me persuader que Dieu eût rejeté les instantes prières que quantité d'âmes très-ferventes lui ont faites depuis deux ans ; car je n'ai point cessé de conjurer tout le monde de lui offrir des vœux pour obtenir de sa bonté qu'il me fît connaître si j'étais dans un bon chemin, afin que si je m'égarais, il lui plût de me conduire par un autre et de me redresser. Est-il possible, encore un coup, que, si ce qui se passe en moi ne venait pas de lui, il eût permis que mon égarement augmentât au lieu de diminuer ?

Ces considérations, jointes aux raisonnements solides de tant d'hommes très-saints et très-savants que j'ai consultés là-dessus, me rassurent, lorsque ma mauvaise vie m'épouvante et me fait craindre d'être dans l'illusion. Mais lorsque je fais actuellement l'oraison, et les jours où je jouis d'une douce tranquillité, et où je ne pense qu'à Dieu, quand tous les plus savants et les plus saints hommes du monde s'assembleraient pour me convaincre que je suis dans l'erreur, qu'ils me feraient souffrir tous les tourments imaginables pour me contraindre à le croire, et que de mon côté je m'efforcerais d'entrer dans leurs sentiments, il me serait impossible d'en venir à bout, et de me persuader que les faveurs inestimables que je reçois de Dieu viennent du démon.

Il est vrai qu'en de certains temps, lorsqu'on a voulu effectivement me l'insinuer, j'ai été agitée de très-grandes craintes, considérant, d'une part, le mérite et la sincérité de ceux qui entreprenaient de le prouver, et de l'autre, que mes péchés pouvaient bien mériter une telle punition ; mais une seule de ces paroles surnaturelles ou de ces visions, ou le moindre recueillement effaçait si fort de mon esprit toutes ces craintes, que je me trouvais confirmée plus que jamais dans la croyance que ce qui se passait en moi venait de Dieu.

Ce n'est pas que je ne sache qu'il s'y peut mêler quelquefois certaines choses qui viennent du démon, comme je l'ai vu arriver; mais ces illusions produisent des effets si différents de ceux qui naissent des grâces qu'on reçoit de Dieu, que je ne puis croire qu'une personne qui en a quelque expérience, s'y puisse laisser tromper. Je puis cependant vous assurer, mon révérend Père, que, quelque persuadée que je sois que ce qui se passe en moi vient de Dieu, je ne voudrais pour rien au monde m'engager à quoi que ce soit, que mon directeur, qui est meilleur et plus éclairé que moi, n'approuvât et ne jugeât être du service de Dieu. Les grâces que Notre-Seigneur m'a faites, m'ont confirmée dans ce sentiment; elles m'ont toujours portée à l'obéissance, et fait sentir le besoin que j'ai de ne rien cacher de tout ce qui m'arrive, aux personnes qui ont la bonté de se charger de ma conduite. Dans les visions dont Dieu me gratifie, je suis souvent très-sévèrement reprise de mes fautes, mais d'une manière qui me pénètre le cœur, et qui me touche sensiblement. Les péchés de ma vie passée me sont représentés avec tant d'horreur, que je n'en puis soutenir la vue sans une extrême affliction et amertume de cœur, tant ce spectacle est affreux. D'autres fois je reçois dans ces visions des avis importants, qui me découvrent le péril qu'il y a, ou qu'il peut y avoir, dans les affaires que j'ai à traiter.

Quoique je me sois beaucoup étendue sur ce chapitre, il me paraît néanmoins que je ne l'ai pas encore assez détaillé, et que j'en dis trop peu quand je pense à cet admirable changement que j'aperçois en moi au sortir de l'oraison, changement qui n'empêche cependant pas que je ne me trouve ensuite très-imparfaite et très-mauvaise. Peut-être me séduis-je moi-même faute de savoir discerner le bien du mal, et que je n'en juge que par la différence sensible qui se rencontre dans les divers temps de ma vie.

Rien n'est plus aisé que de reconnaître mes dispositions dans ce que je viens de rapporter, et de discerner les gran-

des grâces que Dieu m'a faites, tout indigne que j'en suis. Je soumets le tout, mon Père, à votre jugement, persuadée que vous connaissez parfaitement l'état de mon âme, et la situation de celle qui est avec la soumission la plus parfaite,

Mon très-révérend Père,

Votre indigne servante et Fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Au R. P. Rodrigue Alvarez, de la Compagnie de Jésus, l'un de ses directeurs.

Elle lui explique par obéissance les différents degrés de l'oraison surnaturelle, tels qu'elle les a éprouvés.

Jésus!

Mon révérend Père,

En matière de spiritualité, il est bien malaisé de s'exprimer d'une manière claire et intelligible, et encore plus difficile de le faire avec brièveté. — Si par hasard je réussis dans une entreprise aussi difficile, j'en devrai tout le succès à mon obéissance. Mais, quand je dirais quelques extravagances, il n'y aurait pas grand inconvénient, puisque ceci doit tomber entre les mains de quelqu'un qui m'en a bien entendu dire de plus grandes. Je vous prie seulement d'être persuadé que je ne me flatte point du tout de m'en bien tirer, d'autant plus que je pourrai vous dire telle chose que je n'entendrai pas moi-même. Tout ce dont je puis vous répondre, c'est que je n'avancerai rien que je n'aie expérimenté plus d'une fois. Si la chose est bonne ou si elle ne l'est pas, vous en jugerez et vous aurez la bonté de m'en dire votre avis.

Je compte vous faire plaisir, mon révérend Père, de commencer d'abord par traiter des choses surnaturelles; car il n'y a personne qui ne sache ce que c'est que dévotion,

attendrissement, don des larmes, méditation et tout ce que l'homme peut acquérir ici-bas avec la grâce de Dieu. — J'appelle surnaturel ce que nous ne pouvons acquérir par nous-mêmes, quelque soin et quelque diligence que nous y apportions. A cet égard, tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous y disposer, et c'est un grand point que cette disposition.

Or, la première sorte d'oraison que j'ai éprouvée et qui m'a paru surnaturelle, est un recueillement intérieur qui se fait sentir à l'âme; en telle sorte, qu'il lui semble qu'elle a au dedans d'elle de nouveaux sens à peu près semblables aux extérieurs, et qu'elle cherche à se débarrasser du trouble que ceux-ci lui causent. Quelquefois même elle les entraîne après elle, et l'envie lui prend de fermer les yeux et les oreilles du corps pour ne voir et n'entendre que ce dont elle est alors occupée, c'est-à-dire, pour traiter avec Dieu seule à seul. Dans cet état on ne perd aucun de ses sens ni aucune des puissances de l'âme : tout est conservé, mais tout est rempli de l'idée de Dieu. Ceci ne peut manquer d'être clair pour quiconque aura eu le bonheur de passer par cet état, mais non pas pour d'autres ; il faudrait bien d'autres discours et quantité de comparaisons pour leur en donner l'intelligence.

De ce recueillement vient, pour l'ordinaire, une quiétude ou paix intérieure dans laquelle il semble à l'âme que rien ne lui manque. Alors elle se lasse de parler, je veux dire de prier et de méditer; elle n'est capable de rien autre chose que d'aimer. Cet état dure quelquefois longtemps : cette oraison de quiétude produit ordinairement un sommeil que l'on appelle sommeil des puissances de l'âme, dans lequel elles ne sont pourtant pas tout à fait si absorbées ni si suspendues, que l'on puisse qualifier cet état de ravissement ou d'union totale. Il arrive même quelquefois et le plus souvent que dans l'oraison de quiétude l'âme comprend clairement, du moins cela paraît ainsi, que sa volonté est unie à Dieu et que cette

puissance est uniquement occupée de lui, sans pouvoir se détourner à aucun autre objet; et cependant les deux autres puissances restent libres et capables de vaquer aux œuvres du service de Dieu. En un mot, Marthe et Marie vont ensemble. La première fois que je passai par cet état, j'en demeurai si surprise, que je demandai au Père François si ce n'était point une illusion; il me répondit que non, et que cela lui arrivait souvent à lui-même.

Mais on éprouve toute autre chose dans l'union de toutes les puissances, car alors elles ne sont capables de quoi que ce soit au monde : l'entendement est comme frappé d'étonnement; la volonté aime plus que l'entendement ne conçoit, mais sans que l'âme comprenne ou puisse dire ni si elle aime ni ce qu'elle sait; la mémoire est, ce me semble, anéantie, il ne reste plus aucune idée; les sens ne servent pas plus que si on en avait totalement perdu l'usage; tout cela, comme je me l'imagine, pour que l'âme puisse se livrer au cher objet dont elle jouit, et qu'elle ne perde rien de ces moments de délices qui malheureusement durent si peu.

L'âme s'aperçoit bien des grands avantages qu'elle retire de cet état précieux; elle est fort enrichie d'humilité, de bons désirs et d'autres vertus; mais on ne peut pas dire précisément ce que c'est. Car, quoique l'âme exprime ordinairement ce qu'elle sent, il y a là quelque chose qu'elle a peine à comprendre et à faire entendre aux autres. Ce que j'en puis dire, c'est que cette union, lorsqu'elle est véritable, est la plus grande faveur que le Seigneur puisse faire à l'homme ici-bas, ou du moins une des plus grandes.

Le ravissement et la suspension des puissances sont termes, selon moi, à peu près synonymes; mais, pour exprimer l'état d'union dont je viens de parler, je me sers plus volontiers du terme de suspension, parce que celui de ravissement me semble plus fort et plus frappant. Voici cependant en quoi diffère le ravissement de la suspension.

Le ravissement dure davantage et se sent plus à l'exté-

rieur : il coupe la respiration, on ne peut parler ni ouvrir les yeux. La même chose arrive dans l'union ou suspension, mais non pas avec tant de force. Dans ces deux manières d'oraison, il n'y a que le plus ou le moins.

Quand le ravissement est considérable, la chaleur naturelle se retire et je ne sais ce qu'elle devient; les mains demeurent froides comme de la glace et quelquefois raides comme des bâtons, et le corps reste debout ou à genoux, selon la posture où il était en entrant dans l'oraison; l'âme est tellement occupée à jouir des objets que le Seigneur lui présente, qu'il semble qu'elle oublie d'animer le corps et qu'elle l'abandonne totalement. Aussi, pour peu que cet état dure, les membres sont longtemps à s'en ressentir.

Il me semble que dans le ravissement la volonté de Dieu est que l'âme ait une connaissance plus parfaite de ce dont elle jouit que dans l'union ou suspension. Dieu dans cet état lui découvre ordinairement les plus grands mystères, ce qui produit en elle de merveilleux effets, comme de s'oublier soi-même pour ne s'occuper que de la gloire d'un si puissant Maître. Pour moi, je pense que Dieu, agissant ainsi sur l'âme, ne peut que lui laisser une forte persuasion de son impuissance, de sa misère et de son ingratitude, de n'avoir pas servi comme elle le devait celui qui, par le seul effet de sa bonté, la comble de tant de bienfaits. La satisfaction et la douceur qu'elle éprouve alors au dedans d'elle sont si fort au-dessus de toute comparaison, que, si le souvenir en restait et ne s'effaçait pas, les plaisirs d'ici-bas n'inspireraient plus que du dégoût, et l'on foulerait aux pieds toutes les choses de la terre. Voici maintenant la différence que je fais entre le ravissement et le rapt. Dans le ravissement, l'âme meurt peu à peu aux choses extérieures et perd insensiblement l'usage de ses sens pour ne vivre que pour Dieu. Mais le rapt vient tout d'un coup, par le seul moyen d'une connaissance que Dieu met dans le plus intime de l'âme, et cela avec une telle promptitude, qu'il semble à l'âme que Dieu

lui arrache sa partie supérieure et que cette partie se sépare du corps. C'est pourquoi elle doit s'armer de courage à l'approche de cet état, et se jeter avec confiance entre les bras du Seigneur pour qu'il l'emporte où il lui plaira. Elle doit même être prête à mourir pour lui, s'il le faut, et se tenir dans cette disposition jusqu'à ce qu'il l'ait mise en lieu de repos, c'est-à-dire, qu'elle soit parvenue au degré de lumière où il veut l'élever, car ce n'est point à elle à pénétrer les desseins que Dieu a sur elle. Le rapt rend les vertus encore plus fortes que le ravissement, parce que la puissance de Dieu y éclate davantage et détermine l'âme plus efficacement à la crainte et à l'amour. Dieu dans le rapt emporte l'âme comme en étant le maître, sans qu'elle y puisse mettre obstacle. Elle demeure pénétrée de douleur et frappée d'étonnement d'avoir osé offenser une si haute Majesté. Elle voudrait bannir le péché de dessus la terre et que tous les hommes ne s'occupassent à autre chose qu'à glorifier Dieu. Je crois que c'est de là que viennent à certaines personnes les désirs violents qu'elles ont que toutes les âmes soient sauvées, d'y pouvoir contribuer en quelque chose, et de faire rendre partout à Dieu l'hommage qui lui est dû. Le vol de l'esprit est encore autre chose : c'est un je ne sais quoi qui s'exhale du plus profond de l'âme. Voici, autant que je puis m'en souvenir, car j'ai la mémoire fort mauvaise, voici la comparaison que j'en ai donnée ailleurs : Il me semble que l'âme et l'esprit doivent être une même chose ; je n'y trouve d'autre différence que celle qui se rencontre entre un feu bien allumé et sa flamme. On distingue dans le feu ce qui demeure en bas et ce qui monte en haut, quoique l'un et l'autre soient toujours du feu et qu'ils ne diffèrent que par leur situation. Il en est de même de l'âme : quand Dieu l'a disposée à brûler de son amour et que ce feu vient à s'allumer, elle produit et lance hors d'elle-même quelque chose d'extrêmement vif et subtil qui monte en haut et va où Dieu veut. C'est ce que j'appelle le vol de l'esprit : je ne puis m'exprimer autrement, et véritablement cela

ressemble à un vol. Je ne sais point de comparaison qui y vienne mieux ; je sais seulement qu'on sent cela très-clairement dans cet état et qu'on ne peut y résister.

Vous diriez que ce petit oiseau de l'esprit s'est échappé de cette misérable cage du corps, et qu'ayant recouvré sa liberté il est plus propre à obéir au Seigneur. Cet état est quelque chose de si délicat et de si subtil, qu'il s'empare de l'âme sans lui laisser le moindre doute ni la plus petite appréhension d'avoir été trompée. Ce n'est pas qu'au sortir de cet état, quand elle vient à considérer sa misère et son indignité, elle ne trouve assez de sujets de craindre; mais il lui reste au fond d'elle-même une certaine certitude, une sécurité qui la soutient et à laquelle elle peut se livrer sans inconvénient, pourvu qu'elle continue d'apporter ses soins pour ne point tomber dans l'illusion.

Ce que j'entends par transport est un désir impétueux que Dieu donne quelquefois à l'âme sans même que l'oraison ait précédé. C'est presque toujours un souvenir qui lui vient tout d'un coup que Dieu est absent d'elle, soit que ce souvenir vienne sans cause naturelle, soit qu'il soit occasionné par quelque parole qu'on ait entendue. Ce souvenir est quelquefois si violent, qu'il met l'âme hors d'elle-même dans le moment, comme il arriverait à quelqu'un à qui l'on apprendrait brusquement une nouvelle triste ou à qui on ferait une extrême frayeur. Dans ces occasions, l'esprit ne trouve plus de ressource dans l'oraison et demeure comme absorbé. La même chose arrive ici, excepté que la douleur que l'âme ressent est pour un si juste sujet, qu'elle connaît clairement qu'il lui serait avantageux d'en mourir. De là vient que tout ce qui se présente à elle en cet état ne sert qu'à la tourmenter davantage ; il semble que le Seigneur veuille la priver de toute consolation, et qu'elle n'existe que pour souffrir. Elle a peine à se persuader que la volonté de Dieu soit qu'elle vive ; elle se trouve comme dans une solitude affreuse et dans un abandon qui ne se peut décrire. Toutes les choses d'ici-

bas lui sont pénibles, et elle ne peut trouver de compagnie dans rien de ce qui est créé.

L'âme alors n'aspire qu'à son Créateur, mais elle conçoit en même temps qu'il lui est impossible d'en jouir si elle ne meurt ; et, comme il ne lui est pas permis de se procurer la mort, elle meurt du désir de mourir, à tel point, qu'elle est réellement en danger de mort. Elle se voit comme suspendue entre le ciel et la terre, sans savoir que devenir. Dieu lui donne de moment à autre la connaissance de ses perfections, mais uniquement pour lui faire concevoir ce qu'elle perd à être séparée de lui ; et cette connaissance fait sur elle une impression si étrange, que les termes me manquent pour exprimer la douleur qu'elle en ressent. En effet, il n'y a point de souffrances sur la terre, au moins de celles que j'ai éprouvées, qui soient égales à celle-ci ; et, pour en donner une idée, j'observerai seulement que, quand cet état ne durerait qu'une demi-heure, on en sort le corps tout brisé et les os comme déboîtés, avec de grandes douleurs, et qu'il ne serait pas possible de se servir alors de sa main pour écrire.

Mais ces douleurs corporelles, l'âme ne les sent pas que le transport ne soit passé ; elle est trop occupée de ce qu'elle souffre intérieurement : je crois même qu'elle serait absolument insensible a de plus grands tourments extérieurs. Elle a pourtant l'usage de tous ses sens ; elle peut parler, elle peut regarder ; mais non pas marcher, car elle est comme assommée par ce grand coup de l'amour divin. Il faut que cet état vienne de Dieu ; car, quand on mourrait d'envie de se le procurer, on n'y réussirait pas. Il laisse dans l'âme des effets merveilleux, et elle en retire de très-grands avantages. — Les docteurs en parlent diversement, mais aucun ne le condamne. Le père d'Avila m'écrivit, il y a quelque temps, que c'était une excellente chose, et tout le monde est d'accord sur ce point. Enfin, l'âme conçoit clairement que c'est une des plus grandes faveurs qu'elle puisse recevoir de Dieu ;

mais, si cette faveur était souvent répétée, la vie ne durerait pas longtemps.

Il y a un mouvement de l'âme moins violent et plus ordinaire qui arrive lorsque l'âme sent seulement un grand désir, un grand attendrissement et un regret d'être ici exilée, qui lui fait verser des larmes; mais, comme elle reste assez libre pour considérer que c'est la volonté du Seigneur qu'elle vive sur la terre, elle se console et lui offre sa vie en le suppliant de ne pas permettre qu'elle vive pour elle, mais uniquement pour lui. Tel est l'effet de ce mouvement.

Une autre manière d'oraison assez ordinaire est une espèce de blessure que l'âme reçoit, comme si on lui faisait passer une flèche au travers du cœur. Cette blessure excite en elle une douleur si vive, qu'elle en gémit, mais en même temps si délicieuse, qu'elle voudrait en être perpétuellement atteinte. Cette douleur n'est pas dans les sens, et l'on ne doit pas croire que la plaie dont je parle soit matérielle; on ne la sent qu'au fond de l'âme, sans qu'il en reste sur le corps aucune marque. Mais il faut bien que je me serve de ces sortes de comparaisons, puisque je ne pourrais me faire entendre autrement, quoique j'avoue qu'elles soient bien grossières pour le sujet que je traite; mais comment faire? Ce n'est point chose qu'on puisse dire ni écrire; il faut l'avoir éprouvée pour la bien comprendre; car la différence est extrême des peines de l'âme à celles du corps; et c'est ce qui me fait aisément concevoir qu'on ne peut juger des peines de l'enfer et du purgatoire par celles que le corps peut souffrir en ce monde.

Il y a des temps où cette blessure semble tirer du fond de l'âme de grands sentiments d'amour, des désirs de s'unir à Dieu, si vifs et si délicats, qu'ils sont au-dessus de l'expression. L'âme dans cet état considère combien elle est malheureuse d'être attachée à ce misérable corps qui l'empêche de jouir de son Créateur, comme elle le souhaiterait; et cette considération lui donne pour son corps une aversion mortelle. Son corps lui semble une haute muraille qui la sépare

de l'objet qu'elle aime et qui met obstacle à cette félicité suprême dont elle sent les avant-goûts. — C'est alors qu'elle connaît le coup terrible qne nous a porté le péché d'Adam, qui est la cause d'une séparation si cruelle. Au reste, il en est de cet état comme de ceux dont j'ai parlé précédemment. C'est Dieu seul qui les donne, et il ne dépend pas plus de nous de nous les procurer que de nous y soustraire.

Cette manière d'oraison, je veux dire celle de la blessure d'amour, précède ordinairement celle de ravissement et de transport; et j'oubliais de dire que le transport se termine presque toujours par un ravissement, Dieu voulant par cette faveur consoler l'âme et l'engager à vivre pour lui.

Tout ceci ne peut être une imagination, et j'en pourrais apporter plusieurs raisons, si je ne craignais d'être trop longue. Dieu sait si ces états sont bons ou s'ils ne le sont pas; mais au moins on ne peut pas nier qu'ils ne produisent d'excellents effets, et que l'âme n'en retire de grands avantages.

Dans ces états, je vois les trois Personnes de la très-sainte Trinité distinctement comme je vous vis hier, mon révérend Père, vous et le Père provincial, excepté que je ne vois ni n'entends rien, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous dire; mais, quoique je ne les voie point, non pas même des yeux de l'âme, j'ai une certitude extraordinaire de leur présence; et, quand cette présence vient à manquer, mon âme s'en aperçoit aussitôt. De vous dire comment cela se fait, c'est ce qui m'est impossible; mais je sais, à n'en point douter, que ce n'est point une imagination; et c'en est si peu une, que, quelque effort que je fasse pour me rappeler la même représentation, je ne puis y réussir. C'est ce que j'ai éprouvé plus d'une fois. Il en est de même de tout ce que j'ai pu vous dire dans cette lettre; il y a tant d'années que les mêmes choses m'arrivent, que je crois pouvoir vous en attester la réalité. Il est bien vrai, et remarquez ceci, je vous supplie, mon révérend Père, il est bien vrai que, quant à la personne qui me parle toujours, je puis dire affirmativement qui elle me paraît

être ; mais je ne pourrais pas parler des deux autres avec la même certitude ; il y en a une que je sais qui ne m'a jamais parlé ; la raison, je l'ignore. Je ne m'occupe jamais à demander à Dieu plus qu'il ne me donne, je craindrais trop que le démon ne me fît illusion ; et j'espère, moyennant cette crainte, que je ne serai jamais plus curieuse. Il me semble que la première Personne m'a quelquefois parlé ; mais, comme je ne m'en souviens pas bien, ni de ce qu'elle m'a dit, je n'ose l'assurer. Tout cela est écrit où vous savez, et plus au long. Au reste, quoique ces trois Personnes se présentent à mon âme distinctement et d'une manière si extraordinaire, mon âme conçoit clairement que ce n'est qu'un seul Dieu. Je ne me souviens pas que le Verbe éternel m'ait parlé, mais bien son humanité ; et je crois pouvoir affirmer que ce n'est point une imagination.

Je ne puis répondre à la question que vous me faites sur l'eau, et je n'ai point appris non plus où était situé le paradis terrestre. J'ai déjà dit que j'entends seulement ce qu'il plaît au Seigneur de me faire entendre, parce que je ne puis faire autrement et qu'il ne dépend pas de moi de ne l'entendre pas ; mais de lui demander l'intelligence de telle ou telle chose, je ne l'ai jamais fait ni oserais le faire ; j'aurais trop peur, je le répète, d'être la dupe de mon imagination et que le démon ne me trompât. Jamais, grâce à Dieu, je n'ai eu de curiosité ; je ne me soucie point d'être plus savante que je ne suis : ce que j'ai appris, sans le vouloir, m'a trop coûté, quoique j'aie eu lieu de croire que c'est un moyen dont Dieu s'est servi pour me sauver, me voyant si méchante, car les bonnes âmes n'ont pas besoin de tous ces secours surnaturels pour pratiquer la vertu.

Il ne faut pas que j'oublie une sorte d'oraison qui précède la première dont je vous ai parlé, et qui consiste en la présence de Dieu. Ce n'est point une vision, mais c'est l'état où se trouve quiconque se recommande sincèrement à Dieu, au commencement de sa prière, quand ce serait même une

prière vocale, à moins que l'âme ne soit dans une sécheresse absolue. Dieu veuille me faire miséricorde, et ne pas permettre que je perde par ma faute le fruit de tant de grâces qu'il m'a faites !

Je suis avec beaucoup de respect,

Mon révérend Père,

Votre indigne et très-soumise servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

A monseigneur l'illustrissime dom Alonso Velasques, évêque d'Osme, l'un de ses directeurs.

Elle l'entretient de la manière de faire l'oraison.

Jésus !

Monseigneur et mon Père,

Je regarde comme une des plus grandes grâces que le Seigneur m'ait faites, celle de m'avoir donné le goût de l'obéissance. Je trouve un contentement et une consolation inexprimables dans la pratique de cette vertu qui est celle qu'il nous a le plus recommandée. Ainsi, Monseigneur, quoique je sois fort exacte à prier le Seigneur pour vous, il est certain que le commandement que vous m'en fîtes l'autre jour m'y a rendue encore plus ardente. Je me suis acquittée depuis de ce devoir, sans m'arrêter à mon peu de mérite, et uniquement parce que vous l'aviez ordonné. C'est ce qui me donne lieu d'espérer que vous obtiendrez de sa bonté divine ce que j'ai cru lui devoir demander pour vous, et que mon zèle vous sera d'autant plus agréable qu'il est le fruit de ma soumission.

J'ai donc exposé aux yeux de Dieu les grâces que je sais qu'il vous a faites, en vous donnant l'humilité, la charité et ce zèle infatigable tant pour le salut des âmes, que pour sa

gloire ; et connaissant vos bonnes intentions, je lui ai demandé pour vous l'accroissement de toutes ces vertus, afin que vous fussiez aussi parfait que l'exige la dignité où il lui a plu de vous élever ; mais on m'a fait connaître que le principal vous manquait, c'est-à-dire le fondement de toutes ces vertus ; et vous savez qu'où manque le fondement, l'édifice est bientôt renversé. Or, ce principal qui vous manque c'est l'oraison avec la lampe allumée qui est la lumière de la foi, c'est la persévérance dans l'oraison avec la force nécessaire pour rompre et briser tout ce qui s'oppose à l'union de l'âme qui n'est autre chose que l'onction du Saint-Esprit, par le défaut de laquelle l'âme n'éprouve que sécheresse et dissipation.

Il faut souffrir patiemment cette foule de pensées, d'imaginations importunes et de mouvements naturels et impétueux dont les uns viennent de l'âme à cause de sa sécheresse et de sa dissipation, les autres du corps par le défaut d'assujettissement à l'esprit. Nous ne nous apercevons pas de toutes ces imperfections ; mais, quand Dieu nous ouvre les yeux de l'âme, comme il a coutume de faire dans l'oraison, c'est alors qu'elles se présentent à nous telles qu'elles sont.

Voici l'ordre qu'on m'a montré que vous deviez tenir dans le commencement de votre oraison. Après que vous aurez fait le signe de la croix, vous vous accuserez de tous les péchés que vous aurez commis depuis votre dernière confession. Vous vous dégagerez de toutes les choses d'ici-bas, comme si vous deviez mourir à l'heure même : vous exciterez en vous un regret sincère de toutes vos fautes, et pour pénitence, vous réciterez le *Miserere*. Ensuite vous direz à Dieu : Je viens à votre école, Seigneur, pour apprendre et non pas pour enseigner ; j'oserai m'entretenir avec votre souveraine Majesté, quoique je ne sois que cendre et poussière et un misérable ver de terre. Daignez, Seigneur, manifester en moi votre puissance, quoique je ne sois qu'une misérable fourmi. — Cela dit, vous vous offrirez à Dieu en perpétuel sacrifice d'holocauste,

et vous mettrez devant vos yeux, soit de l'âme, soit du corps. l'image de Jésus crucifié, que vous considérerez attentivement et en détail, avec tout le recueillement et l'amour dont vous serez capable.

Vous considérerez d'abord la nature divine du Verbe éternel unie avec la nature humaine qui, par elle-même, n'était rien, si Dieu ne lui eût donné l'être. Vous réfléchirez sur cet amour ineffable et cette humilité profonde d'un Dieu qui s'est anéanti en se faisant homme pour faire de l'homme un Dieu. Enfin, vous ferez attention à cette magnificence et à cette libéralité avec laquelle Dieu a usé de son pouvoir pour se communiquer aux hommes et les rendre participants de sa gloire, de sa puissance et de sa grandeur.

Si cette considération produit en vous l'admiration qu'elle produit ordinairement, arrêtez-vous-y; vous ne sauriez trop méditer sur l'élévation de celui qui s'abaisse et sur la bassesse de celui qui est élevé.

En voyant la tête de ce divin Sauveur couronnée d'épines, vous penserez à la faiblesse et à l'aveuglement de votre esprit; vous lui demanderez qu'il lui plaise de nous ouvrir les yeux et d'éclairer notre esprit de la lumière de la foi, afin que nous puissions comprendre avec humilité ce que c'est qu'un Dieu et ce que nous sommes; et que cette humble connaissance nous porte à garder ses commandements, à suivre ses conseils, à faire en tout sa volonté.

A la vue de ses mains clouées, vous penserez à sa libéralité et à notre insuffisance, et vous comparerez ce qu'il nous donne avec ce que nous lui donnons. A la vue de ses pieds pareillement cloués, vous considérerez la promptitude avec laquelle il nous cherche, et la lenteur avec laquelle nous le cherchons. La plaie de son côté par laquelle il nous laisse voir son cœur à découvert, vous fournira d'utiles réflexions sur l'amour extrême qu'il nous a marqué, lorsqu'il a voulu que cette sacrée plaie fût notre nid et notre asile, et qu'elle nous servît de porte pour entrer dans l'arche au temps du

déluge des tentations et des tribulations. Vous le supplierez que, comme il a voulu que son côté fût ouvert pour preuve de l'amour qu'il nous portait, il donne ordre que le nôtre s'ouvre à son tour, que nous lui découvrions notre cœur, que nous lui déclarions nos misères et que nous lui en demandions avec succès le remède.

Vous devez, Monseigneur, vous présenter à l'oraison avec résignation et soumission, et vous laisser conduire sans résistance par le chemin où Dieu voudra vous faire marcher, vous confiant absolument en sa divine Majesté; vous écouterez avec attention les leçons qu'il vous donnera, soit qu'il se retire en vous fermant la porte et vous laissant dehors, soit qu'il vous montre son visage en vous prenant par la main et vous conduisant dans l'intérieur de son palais. — Il faut tout prendre de sa part avec une parfaite égalité d'esprit; et, quand il vous fera quelque réprimande, approuver avec humilité son jugement équitable.

Lorsqu'il daignera vous consoler, vous vous en reconnaîtrez indigne, et en même temps vous louerez sa bonté qui l'engage à se manifester aux hommes, et à les rendre participants de sa puissance et de ses perfections. C'est lui faire une grande injure que de douter de son inclination libérale à nous favoriser. Il se plaît davantage à faire éclater sa magnificence que sa justice; et comme ce serait un horrible blasphème de nier le pouvoir qu'il a de venger les injures qui lui sont faites, c'en est encore un beaucoup plus grand de douter de ce même pouvoir dans l'objet où il cherche le plus à le faire connaître, je veux dire dans la distribution de ses bienfaits. Ne vouloir point soumettre son entendement dans l'oraison, ce serait vouloir instruire et ne vouloir pas être instruit, tandis que c'est l'instruction que l'on doit principalement chercher. Ce serait aller directement contre la fin qu'on doit se proposer.

Il ne suffit pas de reconnaître que l'on est cendre et poussière, il faut encore en avoir les qualités, dont la première

est de s'attacher à la terre : mais comme c'est le propre de la poussière de s'élever quand le vent souffle, de se soutenir en l'air tant qu'il dure, et de retomber à terre quand il cesse, de même l'âme dont elle est l'emblème, doit demeurer dans l'oraison, bassement assise sur la connaissance de son néant, et quand le doux souffle du Saint-Esprit l'élève, la met dans le cœur de Dieu, et l'y soutient en lui découvrant sa bonté et lui manifestant son pouvoir, il faut qu'elle sache jouir d'une aussi précieuse faveur avec reconnaissance, puisqu'alors Dieu l'introduit pour ainsi dire dans ses entrailles, en la serrant contre sa poitrine ; comme fait un tendre époux à son épouse bien-aimée.

Ce serait sans doute une incivilité et une grossièreté impardonnable à la femme d'un roi, femme qu'il aurait choisie dans une basse condition, de ne pas paraître à la cour un jour où le roi aurait désiré qu'elle y parût, comme l'Ecriture nous apprend que fit la reine Vasthi, et ce qui lui attira l'indignation de son mari. Notre-Seigneur regarde du même œil les âmes qui se retirent de lui, et il nous le déclare lui-même en disant que ses plus grands plaisirs sont d'être avec les enfants des hommes. Il suit de ce passage que si toutes les âmes s'éloignaient de lui, elles le priveraient de ses plaisirs. Et cette conduite ne pourrait même être excusée par un sentiment d'humilité ; car ce serait plutôt une indiscrétion, une incivilité, et une espèce de mépris de ne pas recevoir de la main de Dieu ce qu'il veut bien nous donner. Quelle idée aurait-on du jugement d'un homme qui, ayant besoin d'une chose pour le soutien de sa vie, la refuserait quand on la lui présenterait.

J'ai dit encore que vous devez être comme un ver de terre. Or, la propriété du ver est d'avoir toujours le ventre contre terre, d'être toujours humble et soumis, non-seulement au Créateur, mais à toutes créatures, et de ne jamais s'élever, quoiqu'on le foule aux pieds et que les oiseaux le piquent. De même on peut dire que celui qui prie est foulé aux pieds

lorsque la chair se révolte contre l'esprit, et que par mille tromperies et mille inquiétudes, elle lui représente qu'il pourrait s'occuper à toute autre chose avec plus de profit, comme par exemple à secourir le prochain dans ses nécessités, à étudier pour se mettre en état de prêcher, ou à régler les affaires dont il est chargé.

On peut répondre à cela que nous devons être plus touchés de nos propres besoins que de ceux des autres ; que la charité bien ordonnée commence par soi-même; et qu'enfin le pasteur qui fait son devoir doit se tenir sur le lieu le plus élevé, pour de là découvrir son troupeau, et voir si les loups ne l'attaquent point. Or ce lieu élevé c'est celui de l'oraison.

Reprenons la comparaison du ver de terre; il a beau être piqué des oiseaux du ciel, il ne s'élève pas pour cela, il ne se dérange point de la soumission qu'il doit au Créateur, laquelle consiste à ne point quitter le lieu qui lui a été assigné ; de même l'homme doit demeurer ferme dans son poste, qui est celui de l'oraison, quoique les oiseaux, qui sont des démons, le piquent, le fatiguent par des imaginations et des pensées importunes, et détournent son attention par mille inquiétudes en le faisant errer tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Le malheur est que le cœur suit la pensée ; mais c'est toujours tirer beaucoup de fruit de l'oraison, que de souffrir avec patience toutes ces importunités ; et c'est ce que j'appelle s'offrir en holocauste, c'est-à-dire consumer totalement la victime dans le feu de la tentation, de manière qu'il n'en reste rien.

En effet, il ne faut pas croire que ce soit un temps perdu que de demeurer en oraison, sans en tirer aucune consolation sensible. C'est au contraire gagner beaucoup, parce que c'est travailler sans intérêt, et pour la seule gloire de Dieu. Car, quoiqu'il semble qu'on travaille alors inutilement, il en arrive à l'âme comme aux enfants qui travaillent dans le champ de leur père, ils ne sont pas payés à la journée comme les autres, mais ils reçoivent leur récompense tout à la fois à la fin de l'année.

Ceci a beaucoup de rapport à l'oraison de Notre-Seigneur dans le Jardin des Oliviers. Il priait son Père de lui épargner l'amertume et la peine extrême qu'on éprouve quand il est question de vaincre la faiblesse de la nature humaine. Il ne demandait pas à être délivré des souffrances, mais de la répugnance que la nature lui donnait pour les souffrances. Il désirait pour la partie inférieure de l'homme, que la force de l'esprit se communiquât à la chair, de manière que celle-ci se trouvât disposée, comme l'esprit, à tout souffrir; mais il ne reçut d'autre réponse, sinon qu'il fallait boire le calice, c'est-à-dire surmonter le découragement et la faiblesse de la chair, pour nous faire entendre que quoiqu'il fût vraiment Dieu, il ne laissait pas d'être aussi vraiment homme, puisqu'il était assujetti comme nous aux peines du péché.

Celui qui se dispose à l'oraison, doit encore être laborieux comme la fourmi. Il doit, comme elle, ne jamais se lasser de travailler, tant que durent l'été et les beaux jours; et d'amasser des provisions pour l'hiver, et pour le temps des grandes eaux; afin de ne pas mourir de faim dans ces mauvais temps, comme les animanx sans prévoyance. La mort et le jugement sont pour l'homme le temps des grandes eaux. Enfin, pour aller à l'oraison il faut prendre la robe nuptiale, l'habit des grandes fêtes, des jours de repos et de délassement. En ces jours-là, chacun se pare du mieux qu'il lui est possible; on n'épargne rien pour honorer la fête, et si l'on y réussit, l'on ne regrette point son argent. Il n'est pas possible dans le monde de devenir un grand homme de lettres, ou un courtisan distingué, sans beaucoup de dépense et de travail. De même pour devenir courtisan du ciel, et pour acquérir la science des anges, il faut qu'il en coûte beaucoup de temps et de travaux. Je n'en dirai pas davantage, Monseigneur, et je demande pardon à votre grandeur, de la hardiesse que j'ai eue de lui faire ces remontrances. Elles sont sans doute bien défectueuses et bien indiscrètes; mais elles sont l'effet du zèle et de l'attachement que je dois avoir pour

vous, comme étant une de vos brebis. Je me recommande à vos saintes prières; je prie Dieu qu'il augmente en vous sa grâce, et je demeure avec la vénération la plus parfaite, et le plus profond respect,

Monseigneur,

De votre grandeur

L'indigne et soumise servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

A don François de Salcède, gentilhomme d'Avila.

Jésus

Soit toujours avec vous, Monsieur!

Dieu soit loué de ce qu'après avoir écrit sept ou huit lettres d'affaires accablantes et indispensables, il me reste un moment pour me délasser de cette fatigue en m'entretenant avec vous, et pour vous assurer que je reçois toutes vos lettres avec une vraie joie.

Ne pensez donc pas, s'il vous plaît, que ce soit temps perdu de m'écrire; sûrement, j'ai quelquefois besoin que vous me donniez cette consolation, à condition cependant que vous ne me répéterez pas sans cesse que vous êtes vieux : ce discours me chagrine d'autant plus que je ne crois pas les jeunes gens plus assurés de vivre longtemps. Je souhaite que Dieu vous conserve jusqu'à ce que je meure; mais comptez que dès que je serai morte, je le prierai ardemment de vous appeler à lui au plus tôt, afin de ne me trouver pas sans vous en l'autre monde.

Obligez-moi, Monsieur, de parler au Père Jean de la Croix et de le favoriser de tout votre pouvoir dans l'affaire dont il s'agit. Il est très-petit de corps, mais il est très-

grand aux yeux de Dieu, fort sage et fort judicieux. Il pratique depuis quelque temps de si étranges austérités, que je le crois très-propre à notre saint Ordre auquel il paraît que Dieu l'appelle.

(Elle continue l'éloge de ce Saint, puis elle ajoute :)

Soyez cependant persuadé que je ne compte pas pour peu que vous ayez voulu donner six ducats pour me venir voir; quoique je puisse vous assurer que je donnerais avec plaisir une bien plus grosse somme, si je l'avais, pour avoir la consolation de vous entretenir; et ce serait avec justice, car vous valez infiniment plus que moi. De bonne foi, quel cas peut-on faire d'une pauvre religieuse, telle que je suis, qui n'est bonne à rien et qui ne possède rien?

Plaise à Dieu de confirmer la santé du nouveau marié! Ne soyez pas, Monsieur, si incrédule; l'oraison peut tout, et j'espère que le sang et la parenté pourront beaucoup. Nous prierons le Seigneur de signaler sa toute-puissance en sa faveur. Le croiriez-vous? La maladie de son épouse me paraît plus incurable que la sienne : rien cependant n'est impossible à Dieu.

Je baise très-respectueusement les mains à madame votre épouse et je salue la bonne Aspedal. Dieu veuille vous conserver bien des années! Peut-être que celle-ci ne se passera pas sans que j'aie l'honneur de vous aller voir, tant est grand l'empressement qu'a la princesse d'Ebulie que j'aille établir des Carmélites à Pastrane.

Je suis, avec mille respects,

Monsieur,

Votre véritable servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS, Carmélite.

On voit par cette lettre et par plusieurs autres que la douce gaîté et l'amabilité, comme nous l'avons dit, ne sont point incompatibles avec la sainteté.

A monsieur Alonso Ramirez, bourgeois de Tolède.

Jésus

Soit toujours avec vous, Monsieur, pour vous combler de ses saintes grâces !

Si j'avais autant de loisir que vous en avez, je ne serais pas aussi négligente à vous écrire que vous êtes paresseux à me donner de vos nouvelles, car j'ai un soin continuel de vous recommander au Seigneur dans mes faibles prières. La part que je prends à tout ce qui vous regarde me rendrait très-sensible à cette indifférence, si je n'apprenais souvent par d'autres voies l'état de votre santé. Je prie Dieu de vous la conserver à tous, afin que vous ayez le plaisir de voir un jour toute votre famille avantageusement établie, et de jouir un grand nombre d'années de cette belle église que vous avez fait bâtir et qui est si louée pour sa magnificence. Dieu soit béni de tout !

Je me réjouis de ce que notre révérendissime Père Général a si heureusement terminé notre affaire. C'est un très-saint homme dont la conservation nous est infiniment précieuse. — Quelque envie que j'aie de me rendre à Tolède, il m'a été impossible de me donner cette consolation ; je n'ai pas eu un jour de repos et qui n'ait été traversé par bien des afflictions. — On a fondé depuis peu des monastères dont celui-ci est le moins bien établi. Plaise au Seigneur que ce soit pour sa gloire !

Je ne comprends pas pourquoi on ne porte pas le corps de feu M. Martin Ramirez dans la nouvelle église, car je désire qu'il y soit inhumé : faites-m'en savoir la raison, et si ce que nous avons concerté ensemble a été exécuté. Vous ne croiriez jamais combien je pense à vous dans nos fondations et avec quelle ardeur je prie Dieu de vous récompenser de ce que

vous avez accompli ce que vous n'aviez promis qu'en vous divertissant. Que j'aurais de joie d'être à portée de vous entretenir souvent, vous que j'aime très-sincèrement dans le Seigneur!

J'oubliais de vous dire que M. d'Ovallé vous baise très-humblement les mains. Il ne cesse de parler à tout le monde de l'obligation qu'il vous a. Que ne devrais-je point faire moi-même qui vous en ai de si sensibles! Je prie Dieu de vous conserver, de vous soutenir toujours de sa main, et de vous combler d'autant de grâces que vous en souhaite

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

A mademoiselle Isabelle Chimène, à Ségovie.

Elle avait le dessein de se faire Carmélite. La Sainte la fortifie et lui donne son agrément.

Jésus!

Que l'Esprit-Saint soit toujours avec vous, Mademoiselle, et vous fasse la grâce de comprendre combien vous êtes redevable au Seigneur! C'est en éclairant votre âme de sa divine lumière, qu'il vous a fait souhaiter d'échapper aux affreux périls qui vous environnent, je veux dire, la jeunesse, les grands biens et la liberté. C'est par sa miséricorde que la pénitence, la clôture et la pauvreté, tous objets qui inspirent ordinairement l'horreur et l'épouvante, n'ont fait d'autre impression sur vous que de vous donner une haute idée des biens célestes et un souverain mépris pour les biens trompeurs et dangereux de ce monde : Dieu en soit béni à jamais! Il ne m'en faut pas davantage pour me persuader que vous êtes un excellent sujet, que vous avez les qualités requises

pour entrer dans notre saint Ordre, et que vous serez une digne Fille de la sainte Vierge. Dieu vous fasse la grâce d'avancer toujours dans vos saints désirs et dans la pratique des bonnes œuvres, en sorte que je n'aie que des grâces à rendre au Père Jean-de-Léon. Son témoignage me suffit, je n'ai pas besoin d'une plus ample information ; et j'ai si fort dans l'esprit que vous serez un jour une grande Sainte, que je ne voudrais d'autre caution que vous-même.

Je prie Dieu de vous rendre l'aumône que vous avez résolu de faire au couvent où vous entrerez. Elle est considérable, et c'est pour vous un grand motif de consolation de suivre si exactement le conseil du Seigneur, en vous donnant à lui sans réserve et tout ce que vous possédez aux pauvres pour l'amour de lui. Il est vrai qu'à la vue de tant de grâces que vous avez reçues de sa miséricorde, vous ne pouviez moins faire pour lui marquer votre reconnaissance; mais aussi, c'est beaucoup faire que de faire tout ce qu'on peut; et, sans doute, ce Dieu puissant qui n'est jamais en reste, récompensera votre zèle par de nouveaux bienfaits.

Puisque vous avez lu nos constitutions et notre règle, il ne me reste rien à vous dire sinon que vous pouvez vous rendre dans celle de nos maisons qui vous conviendra le mieux, si vous persistez dans votre résolution. C'est le moins que je puisse faire pour le P. Jean-de-Léon que de vous en laisser le choix. La vérité est que je serais charmée que vous prissiez l'habit dans le couvent où je serais, parce que j'ai grande envie de vous connaître. Mais je remets le tout entre les mains de Dieu, et le prie d'en ordonner pour sa plus grande gloire.

Je suis avec respect,

Mademoiselle,

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS, Carmélite.

A des demoiselles qui désiraient être Carmélites.

La Sainte leur donne de sages avis pour surmonter les obstacles qu'on formait à l'exécution de leur dessein.

Jésus!

La grâce du Saint-Esprit fasse éternellement sa demeure dans vos âmes et vous affermisse de plus en plus dans le dessein qu'elle vous a fait concevoir de vous consacrer pour jamais au service de Dieu!

Il me paraît cependant, Mesdemoiselles, que votre vocation n'est pas assez éprouvée, et que vous êtes très-éloignées d'avoir soutenu d'aussi rudes combats que la fille de M. Quarés, laquelle souffre depuis six ans avec une fermeté étonnante et une constance inébranlable les rebuts de son père et de sa mère, qui ne veulent pas qu'elle soit religieuse, et qui, pour l'en dégoûter, l'ont exilée depuis ce temps dans un village où elle n'a pas la liberté que vous avez de s'aller confesser à Saint-Gilles, ce qu'elle désire passionnément.

Croyez-moi, Mesdemoiselles, il n'est pas aussi aisé qu'il vous paraît de prendre l'habit de la religion malgré sa famille. Pouvez-vous me répondre, après avoir pris cet habit fort courageusement, d'être assez parfaites pour n'avoir pas ensuite bien du chagrin de vous être attiré la disgrâce de tous vos proches? Il vaut donc bien mieux ne rien précipiter, recommander cette affaire à Dieu, et tâcher par des prières ardentes d'obtenir de sa bonté qu'il fasse agréer cette entreprise à messieurs vos parents. Il a tout pouvoir sur les cœurs; il les manie et les remue comme il lui plaît. Ainsi, j'ose espérer qu'il les fera consentir à seconder votre pieux dessein, et que lorsque vous y penserez le moins il fera tourner les choses d'une manière qui vous surprendra et dont tout le monde sera également content.

Vivez donc, Mesdemoiselles, dans l'attente de cet heureux jour, vous soumettant aux ordres de Dieu dont les desseins sont souvent très-différents des nôtres. Contentez-vous aussi pour le présent de la promesse que je vous fais de vous garder des places, et jetez avec confiance toutes vos inquiétudes dans le sein de Dieu, afin qu'il dispose de vous et de tout ce qui vous regarde selon son bon plaisir. C'est en cela que consiste la perfection ; et tout ce que vous entreprendriez sans cet abandon, serait une pure illusion.

Faites-moi cependant la justice d'être persuadées que si votre réception dépendait de moi uniquement, je ne différerais pas à vous accorder cette grâce que vous me demandez avec tant d'instance ; mais je suis obligée, comme je vous l'ai fait voir, d'avoir bien des égards. Plaise au Seigneur de faire réussir ce projet à sa plus grande gloire, de vous conserver et de vous faire croître de jour en jour en grâce et en sainteté ! Je suis toute à vous en qualité de

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

A la révérende Mère Marie de Saint-Joseph, prieure du monastère de Séville.

La Sainte lui fait de tendres amitiés et lui parle de la réception de quelques filles.

Jésus

Soit toujours avec votre révérence, ma chère Fille !

Vous me rendez justice d'être touchée de mon absence, car je sens la vôtre avec tant de vivacité, que je ne connais point de termes qui puissent l'exprimer. Plaise au Seigneur d'agréer la violence que je me fais lorsque je suis contrainte de me séparer de mes filles qui me sont toutes très-chères !

Je vous souhaite, ma chère Mère, et à votre communauté une santé parfaite ; la mienne est assez bonne, grâces à Dieu. Je n'ai pas le loisir de m'entretenir longtemps avec vous, devant partir plus tôt que je ne pensais, à cause qu'il est dimanche la fête de Saint-Jean. Je ne doute pas que vous n'ayez reçu, à l'heure qu'il est, toutes les lettres que nous vous avons adressées par les rouliers : celle-ci vous sera rendue encore plus exactement, car c'est le P. Grégoire qui en est porteur.

Je songe, ma chère Fille, perpétuellement à vous et aux moyens de vous exempter de payer cette année la rente que vous devez ; je me flatte que l'année prochaine la Providence y pourvoira, en vous envoyant quelques postulantes qui vous aideront à vous en acquitter.

La sœur de Saint-Ange a une sœur d'un mérite rare qui veut être religieuse ; la Mère prieure de cette maison en est charmée ; elle l'estime beaucoup plus que la sœur de Saint-Ange qui fera ici profession dans le mois d'août. On dit que la dot de cette postulante ne sera, comme celle de sa sœur, que de trois cents ducats. Quelque peu considérable qu'elle soit, elle ne laisserait pas de vous aider à vous tirer d'affaire. De plus, c'est que, si cette demoiselle est aussi accomplie et a autant de mérite que la renommée le publie, quand même elle n'aurait pas un sol, il ne faudrait pas laisser de la recevoir : le seul défaut que je lui trouve, c'est qu'elle est bien jeune, car elle n'a que quatorze ans. Ainsi, je ne pense pas qu'on doive se presser si fort de la faire entrer, à moins, encore une fois, que vous n'ayez point d'autres ressources pour vous tirer de l'étrange embarras où vous met ce payement. Ne faites rien cependant sans consulter le Père provincial.

Il me paraît qu'il serait à propos pour mille raisons de prier ce Père d'ordonner qu'on fasse faire profession à la sœur Béatrix : c'est l'unique moyen de faire cesser toutes ces tentations qui autrement ne finiront jamais. Faites-lui, je vous prie, mes amitiés, à madame sa mère et à toutes nos

bonnes amies lorsque vous les verrez. Je salue la mère sous-prieure et toutes nos chères sœurs, surtout mon infirmière. — Dieu veuille vous conserver et vous rendre une très-grande sainte !

Mon frère vous écrivit il y a quelques jours; il est plus équitable que sa fille Thérèse qui ne peut aimer que vous et votre communauté dont elle est enchantée. Comme la Mère prieure de cette maison vous écrit et que le P. Grégoire, porteur de cette lettre, pourra suppléer à tout ce que j'aurai oublié, je ne vous en dirai pas davantage. Je vous supplie seulement de m'écrire à Tolède et de me procurer des lettres du Père provincial au cas où vous le puissiez; sinon, mandez-moi d'une manière bien étendue tout ce que vous apprendrez de lui; il me paraît qu'il y a bien du temps que je n'ai appris de ses nouvelles.

Je suis, ma révérende Mère, avec le plus tendre attachement, toute à vous.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

A dom Laurent de Cépède, son frère.

Elle lui parle de ses dispositions de corps et d'esprit, lui donne une espèce de direction pour la vie spirituelle, et l'entretient de diverses affaires.

Jésus

Soit toujours avec vous, mon cher Frère !

De peur de l'oublier, comme j'ai déjà fait, je commence cette lettre par vous prier de dire à votre fils aîné qu'il me fera plaisir de m'envoyer de bonnes plumes bien taillées : celles d'ici sont si méchantes, que j'ai de la peine à m'en servir. Obligez-moi aussi de ne lui défendre pas de m'écrire : il peut en avoir besoin, et une lettre qui ne me fatigue presque point, le contente infiniment.

Je me flatte que la maladie que j'ai eue me sera avantageuse, parce qu'elle m'a accoutumée à me servir d'une main étrangère pour écrire mes lettres : je m'en trouve si bien que j'ai envie de continuer ; je l'aurais pu faire il y a longtemps à l'égard des choses d'une mince conséquence, si je m'en étais avisée.

Je suis mieux, Dieu merci, que je n'ai été il y a longtemps ; on commence à me purger avec des pilules que j'ai prises aujourd'hui. La cause de mon mal est d'avoir trop tôt commencé à jeûner le carême ; car je n'ai pas seulement de grands maux de cœur, mais aussi une extrême faiblesse de tête ; mes maux de cœur sont diminués, et ma tête depuis deux ou trois jours est un peu moins faible.

Cette faiblesse extraordinaire m'a donné de l'inquiétude, et m'a fait appréhender vivement de demeurer le reste de mes jours incapable d'application ; car, depuis que je suis tombée malade, je n'ai point fait l'oraison ; ç'aurait même été une espèce de témérité de la vouloir faire dans l'état où je me suis trouvée. Dieu connaît bien l'impuissance où il m'a mise de m'y appliquer, et il sait que je ne pourrais faire oraison sans préjudicier beaucoup à ma santé.

Je n'ai présentement aucun recueillement surnaturel, et je m'en trouve aussi éloignée que si je n'en avais eu de mes jours : j'en suis d'autant plus étonnée qu'il ne serait pas en mon pouvoir d'y résister en quelqu'état que je fusse, s'il plaisait au Tout-puissant de m'en gratifier.

Ne vous affligez point, mon cher Frère, de ma maladie : j'espère qu'elle ne sera pas longue, et que peu à peu ma tête se fortifiera. J'ai un soin de moi que vous ne pourriez jamais imaginer, et je fais tout ce que je crois pouvoir contribuer à mon rétablissement, sans considérer qu'on n'en fait pas tant pour nos autres malades.

Comme c'est à vos dépens que je suis bien traitée, j'ai un double intérêt d'être bientôt guérie, non-seulement pour faire oraison, mais aussi pour ne vous être pas à charge. De l'hu-

meur dont je suis, je crains toujours d'incommoder, et de faire la moindre peine. Mon mal cependant ne vient que d'épuisement, et d'avoir jeûné depuis la Sainte-Croix du mois de septembre. Le chagrin que j'ai de sentir que je ne suis plus propre à rien, est cause en partie que j'ai voulu jeûner; car je me fâche quelquefois contre moi-même de ce que la faiblesse de ma complexion m'empêche de pratiquer les austérités et les bonnes œuvres que je voudrais et devrais faire.

Cette faiblesse cependant ne m'ôtera pas aujourd'hui la consolation de vous écrire de ma propre main, car je n'ai pas envie pour vous mortifier de me mortifier la première. Après donc vous avoir prié de me pardonner la liberté que je prends, je commencerai par vous défendre de porter le cilice que vous avez accoutumé de porter : les pénitences, vous le savez, ne doivent point être de notre choix; néanmoins, pour accorder quelque chose à votre ferveur, je vous envoie un cilice d'une autre façon, que vous pourrez porter deux jours de la semaine, depuis votre lever jusqu'à ce que vous vous couchiez; mais gardez-vous bien de le porter dans le lit, ce n'est qu'à condition que vous ne l'y porterez pas, que je vous permets de vous en servir.

Quand je vous permets de porter le cilice, j'entends encore une fois que ce ne soit pas le vôtre, que vous devez garder pour un autre temps, mais celui que je vous envoie; s'il descend jusqu'à la ceinture, mettez s'il vous plaît un mouchoir de toile sur votre estomac, autrement il nuirait beaucoup à votre santé. Dans vos douleurs de reins ne le mettez point du tout, et ne prenez pas même la discipline; et lorsqu'en santé vous vous en servirez, ne le serrez pas sur vos reins; quand on le met tous les jours, on s'y accoutume, et il n'est pas si piquant que lorsqu'on ne le met que de fois à autres. Enfin, faites en sorte, je vous prie, qu'il ne vous fasse pas tomber malade.

Pour la discipline, le temps que vous la prendrez doit être si court qu'elle se fasse sentir plus vivement. C'est l'ordi-

naire, lorsqu'elles ne sont pas longues, de faire plus de douleur et d'incommoder moins. Ne vous la donnez pas non plus d'une si grande force, et ne pensez pas qu'il y ait de l'imperfection à y aller un peu plus doucement. Ce n'est pas en cela, je vous en réponds, que la perfection consiste; je n'ai pu, au reste, m'empêcher de rire de ce que vous savez si bien compter les jours; il s'en faut bien que nos sœurs soient aussi habiles à calculer.

Ne manquez jamais, s'il vous plaît, de dormir un temps suffisant, et de faire une collation raisonnable. L'ardeur qu'on sent pour la pénitence empêche quelquefois qu'on ne s'aperçoive du tort qu'une trop grande abstinence apporte à la santé; et souvent on s'efforce d'y remédier lorsqu'il n'y a plus de remède. Je dois sur ce chapitre-là avoir de l'expérience et pour moi et pour les autres. La volonté de Dieu, mon cher Frère, est que vous vous conserviez par obéissance, et non pas que vous vous tuiez par des pénitences corporelles. Souvenez-vous de ce qui arriva à Saül; et faites, je vous prie, ce que je vous prescris. Croyez-moi, vous ne ferez pas peu en pensant ne rien faire, si vous supportez avec fermeté la mauvaise humeur de la personne que vous savez. J'attribue à pure mélancolie la peine qu'elle vous donne, et je ne pense pas qu'il y ait de sa faute; vous devez donc en avoir pitié, et rendre grâces à Dieu de vous avoir jugé digne d'une telle croix.

J'envoie avec votre agrément un cilice à Thérèse, avec une discipline qu'elle m'a fait demander. Elle me prie qu'elle soit de celles qui font sentir plus de douleur. Faites-lui, je vous prie, mille amitiés de ma part; le père Julien d'Avila m'a écrit des merveilles de cette chère enfant; j'en ai remercié Dieu, et l'ai prié de la soutenir sans cesse de sa main en la comblant de faveurs; il en fait une très-sensible à toutes les personnes qui la chérissent. Il faut vous dire que j'ai désiré ces jours-ci que Dieu vous fît sentir des sécheresses dans l'oraison; et j'ai été ravie d'apprendre par votre

lettre que mes vœux étaient exaucés, quoique ce que vous me marquez ne puisse pas vraiment porter ce nom. Ne vous imaginez pas que je vous aie fait un mauvais souhait; rien n'est plus avantageux à la perfection, surtout Dieu vous laissant la grâce de les soutenir avec autant de courage et de fermeté que vous les soutenez, et de ne point vous chagriner de l'impuissance où il vous met de faire l'oraison aussi longtemps que vous le souhaiteriez : tout cela est une marque de votre soumission aux ordres de Dieu; soumission qui est le fruit le plus excellent qu'on puisse tirer de l'oraison la plus éminente et la plus sublime.

J'ai reçu, mon cher Frère, de bonnes nouvelles de mes papiers. Ç'a été un bien pour plusieurs choses que je sois restée ici, mais non pas pour ma santé, car j'y ai plus de lettres à écrire qu'en pas un autre lieu. Vous verrez par la lettre de la prieure de Séville qu'elle a payé la moitié de la maison, et que comme le prix ne monte pas à ce que Béatrix et sa mère ont promis, elle pourra dans peu achever le payement.

J'ai reçu avec une vraie joie la lettre de mon frère dom Augustin, ravie qu'il ne soit pas là où vous savez. Quant à nos réformatrices, quoique toutes choses ne réussissent pas à souhait, elles font néanmoins le principal, qui est d'empêcher que Dieu ne soit offensé.

J'ai changé de tant de plumes en écrivant cette lettre, que le caractère vous paraîtra encore pire qu'à l'ordinaire : il ne le serait pas néanmoins sans cela; j'écrivis hier cette lettre et aujourd'hui je suis mieux. La crainte d'être toute ma vie incapable d'application a été plus grande que le mal même. Plaise à Dieu, mon cher Frère, de vous conserver en parfaite santé pour l'employer entièrement à son service!

Notre Mère prieure et toutes nos Sœurs vous offrent leurs respects; je voudrais être auprès de vous pour vous faire voir jusqu'où va leur tendresse et leur affection que j'estime infiniment davantage que leurs présents; je serais

bien aise néanmoins de vous faire part des régals qu'elles me font.

Je suis très-respectueusement,

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Au révérend Père Marian de Saint-Benoît, Carme Déchaussé.

Elle parle de deux postulantes qu'il lui avait recommandées.

Jésus, Marie!

La grâce de l'Esprit-Saint soit avec votre révérence.

Il paraît bien, mon révérend Père, que vous ignorez les obligations que j'ai au P. Oléa, et l'amitié que je lui porte, puisque vous prenez la peine de m'écrire sur les mêmes choses dont il est question ou dont il a été question entre lui et moi; vous savez que ce n'est pas mon défaut que l'ingratitude. Je puis vous assurer que l'affaire dont vous me parlez serait déjà terminée s'il n'y allait que de mon repos ou de ma santé; mais quand la conscience est intéressée, il n'y a amitié qui tienne; je dois plus à Dieu qu'à qui que ce soit.

Et plût à Dieu qu'il n'y eût d'autre inconvénient que celui de la dot! vous savez (ou si vous ne le savez pas, tout le monde vous le dira), que nous avons dans nos maisons beaucoup de religieuses qui n'ont rien apporté; et, d'ailleurs, c'est une assez bonne dot que cinq cents ducats: il n'y a point de monastère où cette fille ne puisse être reçue pour ce prix-là. Le père Oléa ne connaît point nos sœurs, ainsi je ne suis point étonnée de son incrédulité; mais moi qui sais que ce sont de vraies servantes de Dieu, et qui connais toute leur candeur, je ne croirai jamais qu'elles soient capables d'ôter

l'habit à une novice, sans de bonnes raisons. Je sais jusqu'où elles portent le scrupule sur cet article, et assurément ce n'est pas sans sujet qu'elles ont pris une telle résolution. Comme nous sommes en petit nombre dans chaque maison, le trouble que causent celles qui ne sont pas propres pour la religion, est quelque chose de si insupportable que la conscience la moins timorée se fera toujours un scrupule d'en recevoir de pareilles, à plus forte raison quiconque craindra de déplaire en rien à Notre-Seigneur. Dites-moi, je vous prie, si nos sœurs lui refusent leur suffrage, est-ce que je puis leur faire prendre une religieuse par force? aucun supérieur n'aurait ce pouvoir.

Au bout du compte, quand la chose serait faisable, on ne rendrait pas un bon office à cette fille de lui faire passer sa vie avec des personnes qui ne veulent point d'elle. J'ai peut-être même plus fait dans cette occasion que la raison n'aurait voulu, puisque j'ai engagé nos sœurs à la garder encore un an contre leur gré, pour l'éprouver davantage et pour m'instruire par moi-même de toutes choses.

Vous savez aussi qu'il n'est pas nouveau de voir des novices sortir de nos maisons; c'est chose assez ordinaire, et celle-ci n'en sera pas moins estimée quand elle dira que sa santé ne lui a pas permis de suivre les austérités de la règle; du moins je n'en ai encore vu aucune qui ait rien perdu par là de sa réputation. Je vous réponds que ceci me servira de leçon, et que dorénavant j'y regarderai de plus près que je n'ai encore fait; et, par exemple, j'empêcherai qu'on ne reçoive la demoiselle que propose le seigneur Nicolas, quoiqu'il paraisse que cela vous fasse plaisir, parce que je suis informée d'ailleurs que ce n'est point un sujet qui nous convienne, et que je ne veux pas me faire des ennemis en cherchant à obliger mes patrons et mes amis.... Ne m'en parlez donc plus, pour l'amour de Dieu, mon révérend Père; avec une dot aussi bonne que celle qu'on lui donne, elle peut bien entrer dans un autre couvent; mais elle ne convient nullement dans

le nôtre, où nous ne devons prendre que des sujets choisis, attendu notre petit nombre....

Vous me faites rire, mon révérend Père, de dire que vous connaîtriez le caractère de cette demoiselle, rien qu'à la voir; croyez-moi, nous ne sommes pas si faciles à connaître, nous autres femmes; et tel a confessé une femme pendant plusieurs années, qui est étonné après ce temps-là de l'avoir méconnue. Cela vient sans doute de ce que les femmes, la plupart du temps, ne savent pas même se confesser, et que les confesseurs ne peuvent porter leur jugement que sur ce qu'on leur dit. Enfin, mon Père, quand vous voudrez que nous fassions quelque chose pour vous dans nos maisons, présentez-nous des sujets qui aient les qualités convenables, et vous verrez que nous serons bientôt d'accord sur la dot; autrement ne comptez point sur nous.... »

Elle traite ensuite de plusieurs autres affaires, très-longuement.

A la révérende Mère de Saint-Joseph.

La Sainte reçoit ses excuses avec bonté, l'assure de son amitié et lui recommande le soin de sa santé.

Jésus

Soit avec votre révérence, ma chère Mère!

Si vous regrettez ma compagnie, je vous rends bien le change, je vous assure. Comme j'achevais d'écrire la lettre qui accompagne celle-ci, j'ai reçu les vôtres. Elle m'ont fait plaisir jusqu'à m'attendrir. Vous êtes bien bonne de me demander tant de pardons. Pourvu que vous m'aimiez autant que je vous aime, je vous pardonne du meilleur de mon cœur tout ce que vous pouvez m'avoir fait et tout ce que vous

pourriez me faire à l'avenir. Le plus grand sujet de plainte que vous m'ayez donné, c'est d'avoir paru peu satisfaite de vous trouver avec moi; mais je suis persuadée que ce n'est point votre faute, et je l'ai même dit à la prieure de Magalon. Sans doute, cela n'est arrivé que par la permission de Dieu, qui, au milieu des peines et des afflictions qu'il m'a envoyées durant mon séjour à Séville, a voulu me sevrer de la consolation que j'aurais reçue des témoignages de votre amitié. — Je tiendrais ces peines pour bien récompensées, et je voudrais en avoir souffert encore davantage, si je pouvais me flatter à ce prix de vous avoir procuré quelque soulagement à vous et à nos sœurs. Croyez qne je vous suis extrêmement attachée, et que, pourvu seulement que vous m'aimiez, je regarde le reste comme une bagatelle qui ne mérite aucune attention. J'avoue que lorsque j'étais à Séville et qu'à l'occasion de vos affaires je traitais avec vous comme avec ma fille bien-aimée, il m'était bien dur d'apercevoir que vous n'en usiez pas avec moi avec la même franchise et la même amitié; mais soyez sûre que votre lettre a effacé tout cela de ma mémoire, et qu'il ne m'est resté que ma tendresse pour vous qui est même si vive, que j'aurais besoin du souvenir des choses passées pour en modérer l'excès.

Je ne puis vous exprimer, ma chère Fille, combien je suis contente du bon succès de vos affaires. Croyez-moi, ne perdez point de temps à passer la transaction, quoiqu'il n'y ait pas une sûreté entière pour l'avenir; car c'est une triste chose pour des Religieuses que de plaider, surtout dans les commencements d'un établissement. Mettez-vous bien cela dans l'esprit, et que nous nous trouverons toujours mieux d'un accommodement que d'un procès, quelque bon droit que nous puissions avoir....

Vous ne direz pas, je l'espère, que je suis paresseuse à vous écrire; écrivez-moi aussi souvent; vous savez le plaisir que me font vos lettres. Je ne savais rien de ce qui se passait dans vos quartiers; notre Père ne m'en avait rien marqué : il

est toujours extrêmement laconique; apparemment il ne peut pas faire autrement. Dieu soit avec vous et vous rende sainte. Ménagez votre santé pour l'amour de moi; rien ne saurait me faire plus de peine que si elle venait à vous manquer. Dieu veuille vous en donner une aussi parfaite que je la désire. Bien des compliments à la mère Béatrix et à Delgade. La prieure vous fait les siens : toutes nos sœurs sont charmées d'apprendre le bon état de vos affaires. Je souhaite que cela continue, et je suis bien tendrement,

Ma révérende Mère,

Votre servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Au révérend P. Rodrigue Alvarez, de la Compagnie de Jésus.

Dans cette lettre, où notre Sainte rend compte de sa conduite par rapport aux choses spirituelles qu'elle a éprouvées en faisant l'oraison et lui nomme les personnes dont elle a pris conseil, nous avons remarqué l'explication suivante sur les visions. (Page 66, t. 1er.)

Jésus!

Voici maintenant, mon révérend Père, comment se fait la vision, puisque vous voulez le savoir. On ne voit rien ni intérieurement ni extérieurement, parce qu'elle n'est point imaginaire, c'est-à-dire ne réside pas dans l'imagination; mais l'âme, sans rien voir, conçoit l'objet et sent de quel côté il est, plus clairement que si elle le voyait, excepté que rien de particulier ne se présente à elle; mais c'est comme si étant dans l'obscurité on sentait quelqu'un auprès de soi; car, quoiqu'on ne le pût pas voir, on ne laisserait pas pour cela d'être sûr de sa présence. Cette comparaison n'est pourtant pas tout à fait juste; car, celui qui est dans l'obscurité peut

juger qu'une personne est auprès de lui par quelque moyen, soit par le bruit qu'elle fait, soit parce qu'il l'entrevoit et la connaît d'auparavant; au lieu qu'ici il n'y a rien de tout cela, et sans le secours d'aucunes paroles, ni intérieures ni extérieures, l'âme conçoit très-clairement quel est l'objet qui se présente à elle, de quel côté il est, et même quelquefois ce qu'il veut dire. Par où et comment elle conçoit cela, c'est ce qu'elle ignore; mais la chose se passe ainsi et sans qu'elle puisse juger du temps que cela dure; et, quand une fois l'objet s'est éloigné d'elle, elle a beau vouloir se le représenter encore de la même façon, elle n'en peut venir à bout. Ce n'est plus que l'effet de son imagination et non pas comme auparavant une représentation indépendante du concours de l'homme. Il en est de même de toutes les choses surnaturelles; et de là vient que l'âme à qui Dieu fait ces sortes de grâces, loin de s'en glorifier, en devient plus humble qu'auparavant, parce qu'elle reconnaît que c'est un don de Dieu dont elle ne peut se dégager, comme elle ne peut se le procurer en aucune manière. — Cette considération redouble son amour et son zèle pour un si puissant Seigneur, qui peut faire ce que nous ne pouvons seulement pas concevoir, du moins en ce monde. C'est ainsi que, quelque savant qu'on soit, on reconnaît toujours qu'il y a des sciences où l'on ne peut atteindre. Que celui qui donne ces biens précieux soit à jamais béni!

Je suis avec la vénération la plus parfaite,

Mon révérend Père,

Votre indigne servante et Fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

A la révérende Mère Marie de Saint-Joseph.

Jésus !

La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec votre révérence, ma chère Fille!

Faites-moi la justice d'être persuadée que vos lettres ne m'ennuient jamais et que je les reçois toutes avec une joie sans égale. Pour preuve de cette vérité, je vous dirai qu'après avoir lu votre dernière avec bien du plaisir, je crus qu'il n'y en avait point d'autres; un moment après je trouvai votre seconde lettre qui ne me donna pas moins de joie que si je n'avais point lu la première : j'en fus surprise, ne croyant pas vous aimer avec tant de tendresse. Ne doutez donc point que vos lettres ne me soient très-agréables et qu'elles ne me donnent bien de la consolation. Mettez cependant, s'il vous plaît, dans un papier séparé les choses de conséquence qui demandent une réponse, afin que je ne perde pas de temps à les chercher dans une grande lettre.

A l'égard de votre postulante, il me paraît, ma chère Mère, que le Père provincial a déclaré que son intention était qu'on reçût la mère de la sœur Béatrix : j'en ai une vraie joie, persuadée qu'on ne saurait mieux faire que de lui donner l'habit.

Pour ce qui est des cousines de M. N., je ne sais si vous vous souvenez que l'une d'elles était si prodigieusement mélancolique (1), qu'elle en avait perdu l'esprit : je ne crois pas que ce soit Mlle Constance. Je n'ai point de nouvelles de sa nièce. Informez-vous de tout cela, ma chère Mère, et lorsque vous en serez parfaitement instruite, si vous les jugez appelées de Dieu à notre saint Ordre, et que vous les vouliez

(1) Notre Sainte n'aimait pas les filles de ce caractère, elle les regardait comme les fléaux de l'Ordre et de la société. (Remarq. t. 2-85.)

recevoir, demandez-en la permission au Père provincial qui est à Almadouar pour le chapitre qu'on y doit tenir. J'ai écrit à une autre de vos postulantes une lettre qui l'a sans doute effrayée, car elle ne m'a point fait de réponse.

J'ai un vrai chagrin que vous n'ayez pas terminé votre affaire avant la mort de la personne que vous savez; j'ignore cependant si d'un autre côté ce n'est point un bien pour vous.

Quoi qu'il en soit, soyez persuadée de ce que je vais vous dire et ne l'oubliez pas, s'il vous plaît : c'est qu'il vous sera toujours mille fois plus avantageux de vous accommoder que de plaider; non-seulement parce que votre cause n'est pas bonne, au jugement d'un des plus habiles hommes de la cour, mais aussi parce que rien ne sied plus mal à des religieuses que de plaider. Je vous conjure donc, ma chère Mère, de n'y plus songer et de n'oublier jamais cet avis que je vous donne.

Je ne puis exprimer avec quelle consolation et quel plaisir j'ai lu les lettres que nos Sœurs m'ont écrites : elles sont toutes charmantes. Faites-leur, je vous prie, mes amitiés, et assurez-les que je ne manquerais pas d'y répondre exactement si je pouvais me dispenser d'écrire à M. votre confesseur. Que j'ai de joie que vous en soyez contente et qu'il soit de si belle humeur! Je vous conseille cependant de prendre garde à ce que vous lui direz; car il est si parfait, que je crains qu'il ne se scandalise de ce que vous croiriez le devoir édifier; d'ailleurs, les gens de son pays ne sont pas naturellement fort francs et fort sincères.

Témoignez, je vous prie, à Mgr l'Évêque la joie que j'ai du rétablissement de sa santé et les actions de grâces que j'en ai rendues à l'auteur de tous les biens. — Je ne me lasse pas de vous dire que les lettres de nos Sœurs m'ont charmée : chacune me rapportait quelque chose de particulier que je ne trouvais point dans les autres; elles m'ont fort divertie.

Ma nièce Thérèse se porte bien : nous sommes dans l'ad-

miration de la sagesse qu'elle a fait paraître dans le voyage. Elle s'y est conduite comme une personne d'une vertu et d'une prudence consommées. Sans mentir, si vous avez eu bien de la peine à l'élever, elle vous fait à présent bien de l'honneur d'avoir si bien profité de vos saintes instructions : la reconnaissance qu'elle en a est très-grande ; elle ne cesse point de s'en louer à tout le monde et de parler de la bonne éducation que vous lui avez donnée.

Je suis si aise que votre maison soit fraîche, que la joie que j'en ai me fait souffrir de bon cœur le chaud excessif de celle où je suis. Comme on vous écrit de Malagon, je ne vous dirai rien des travaux que nos Sœurs ont à soutenir et du peu de santé qu'elles ont. Je prie Dieu, ma révérende Mère, de vous conserver et de vous rendre toutes de grandes saintes. On ne peut être plus à vous que je le suis.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Au roi d'Espagne Philippe II.

Je souhaite avec ardeur que la grâce du Saint-Esprit accompagne incessamment votre Majesté.

Jésus !

Sire,

Lorsque je recommandais à Dieu, dans l'amertume de mon âme, les affaires de notre saint Ordre et que je considérais en particulier le péril visible dont notre réforme est menacée si elle n'est puissamment soutenue de votre royale protection, il m'est venu dans l'esprit que Votre Majesté ne désapprouverait pas que je prisse la hardiesse de lui représenter très-humblement que pour donner un fondement solide et inébranlable à ce nouvel institut, il serait nécessaire qu'elle eût

la bonté d'ordonner qu'on fît une province séparée de Carmes Déchaussés et qu'on leur donnât au plus tôt pour les gouverner un provincial à part pris de leur corps.

Comme il y a quarante ans, Sire, que j'ai le bonheur d'être Carmélite, je connais clairement que le moyen que j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté est le plus sûr et le plus prompt pour l'affermissement de notre réforme et pour augmenter les heurenx progrès dont le Ciel a daigné la favoriser depuis ses commencements. Ainsi, j'ose espérer de la piété éminente de Votre Majesté qu'elle ne me refusera pas une grâce que je lui demande au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et au nom de la très-sainte Vierge sa Mère qui vous a choisi, Sire, pour être l'appui et le protecteur d'une religion qui a la gloire de lui être consacrée d'une manière spéciale.

Je puis donc me flatter que Votre Majesté donnera ordre incessamment à cette séparation qui nous est de la dernière importance, et que le démon s'efforce d'empêcher en faisant naître cent obstacles et en faisant appréhender mille inconvénients d'une séparation qui promet la paix et le repos à tout l'Ordre en général et à notre réforme en particulier : repos qui consiste présentement à donner à cette réforme pour provincial le P. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, Carme Déchaussé. Il est d'un mérite distingué, quoiqu'il soit encore jeune; je crois que Dieu l'a destiné pour rendre de grands services à cet Ordre naissant. Je le connais fort et j'ai souvent loué le Seigneur de l'avoir comblé avec tant de profusion de ses dons précieux et de s'être servi de lui pour faire des actions aussi utiles à sa gloire que sont celles de travailler avec succès au salut d'une infinité de personnes.

Souffrez, Sire, que je vous rende de très-humbles actions de grâces de la faveur que Votre Majesté m'a faite de me permettre de fonder un monastère de Carmélites à Caravaque, et que je vous conjure très-respectueusement de me pardonner la liberté que je prends : je sens bien qu'elle est excessive;

mais ayant fait réflexion que Dieu écoute volontiers les pauvres, j'ai pensé que Votre Majesté qui le représente et qui tient sa place sur la terre, ne se rebuterait pas de mes importunités.

Je supplie le Monarque éternel de disposer le cœur de Votre Majesté à lui rendre un service qui lui doit être si agréable, et de l'en récompenser par une longue suite d'années, d'où dépend le bonheur universel de la chrétienté et l'accomplissement des vœux de celle qui est avec le plus profond respect,

Sire,

De votre Majesté,

L'indigne servante et sujette,

THÉRÈSE DE JÉSUS, Carmélite.

A dom Laurent de Cépède, son frère.

Elle lui parle de ses ravissements, répond à quelques questions, et lui donne des conseils de direction.

Jésus!

... Que ce grand Dieu a de bontés pour nous, mon cher Frère! je croirais volontiers qu'il veut faire éclater sa puissance, en élevant à un si haut degré de faveur, des sujets aussi peu méritants que vous et moi, car je n'en connais guère de plus indignes. Je vous dirai que depuis plus de huit jours je suis dans un tel état, que je ne vois pas comment je pourrais fournir aux affaires, si cela durait plus longtemps. Dès auparavant ma dernière lettre, mes ravissements m'ont reprise, ce qui n'a pas laissé de me mortifier, parce que cela m'est arrivé quelquefois en public et même à Matines. Ils me prennent de façon qu'il n'est pas en mon pouvoir ni de

résister ni de dissimuler. Aussi je demeure après si honteuse que je ne sais où je n'irais pas pour me cacher. Je prie Dieu de tout mon cœur, pour obtenir de sa miséricorde que cela ne me prenne plus en public. Demandez-lui la même grâce pour moi. Il en peut arriver quantité d'inconvénients, et dans le fond ce n'est plus là l'oraison, à ce qu'il me semble. Je me suis sentie tous ces jours-ci à peu près comme une personne qui serait ivre. Je sais que l'âme est alors en bon état, mais aussi, comme ses puissances ne sont pas libres, elle éprouve une forte peine à s'occuper de plus qu'elle ne voudrait.

J'étais demeurée près de huit jours auparavant dans une très-grande sécheresse, à tel point que j'étais incapable d'avoir seulement une bonne pensée; et je vous dirai que, d'une certaine façon, j'en étais charmée. En voici la raison : c'est que je m'étais trouvée précédemment dans le même état où je suis à présent, et que ce changement me faisait connaître clairement le peu que nous pouvons par nous-mêmes. Que béni soit à jamais celui à qui tout est possible! Ainsi soit-il. J'en ai assez dit, le reste ne se peut écrire, ni même se dire de bouche. Nous devons, mon cher Frère, remercier Dieu l'un pour l'autre. Je vous prie au moins de le faire pour moi; car je suis dans l'impuissance absolue de lui marquer ma reconnaissance, comme je le devrais et comme je le voudrais. Ainsi j'ai grand besoin que l'on m'aide.

Je ne sais trop que vous dire sur ce que vous me marquez qui vous est arrivé. Ce n'est pas chose qui soit à votre portée pour le présent. Mais ce sera pour vous une source de biens, à moins que vous ne les perdiez par votre faute : j'ai éprouvé moi-même cette sorte d'oraison ; elle laisse une grande paix dans l'âme et la porte quelquefois à des exercices de pénitence, surtout si le mouvement a été impétueux. L'âme alors ne peut se souffrir elle-même, si elle ne fait quelque chose pour Dieu. C'est un coup d'amour que Dieu lui donne ; et cet état si désirable vous donnera avec le temps, si vous y faites du progrès, l'intelligence de l'endroit de mes couplets

que vous dites n'avoir point compris. C'est précisément dans cet état que l'âme ressent une grande peine, une douleur bien vive sans savoir d'où cela vient, peine et douleur qui sont cependant pleines de délices. C'est dans cet état qu'elle se sent véritablement blessée de l'amour de Dieu, sans pouvoir dire ni où, ni comment, ni même si c'est une blessure qu'elle a reçue. C'est alors que, partagée entre la douleur et la joie, elle se plaint amoureusement en disant :

Pour vous je souffre un tourment enchanteur;
Et vos attraits me détachent du monde
Sans qu'il en coûte un soupir à mon cœur.

En effet, quand l'âme vient à être véritablement frappée de l'amour de Dieu, elle ne sent pas la moindre peine à renoncer aux créatures, quelque attachée qu'elle leur fût auparavant; mais ôtez l'amour divin, plus l'âme est attachée aux créatures, plus elle a de peine, et cette peine devient bien plus grande lorsqu'il faut les quitter. Enfin, lorsque Dieu s'empare de l'âme, il la rend supérieure à tout ce qui est créé.

Vous vous plaignez de ce que cette présence de Dieu et cette joie de l'âme passent rapidement sans qu'il en reste rien. Cela peut être vrai quant aux sens extérieurs à qui Dieu avait bien voulu faire part du bonheur de l'âme; mais cela n'est point vrai quant à l'âme. Dieu ne l'abandonne pas; elle demeure enrichie de ses grâces, comme les effets le font voir avec le temps...

Au révérend Père Gratien de la Mère de Dieu, premier provincial des Carmes Déchaussés.

Sur le caractère de la bonne oraison.

Jésus!

Après l'avoir entretenu de quelques affaires, elle lui dit : « N'est-ce pas une merveille que Paul, avec autant d'occupations qu'il en a, puisse conserver toute sa tranquillité en traitant avec Joseph ? J'en bénis Dieu de tout mon cœur. Dites-lui, je vous prie, mon révérend Père, qu'il prenne son parti de se contenter de sa manière d'oraison, et qu'il ne s'embarrasse pas si son entendement reste sans action, quand c'est la volonté de Dieu de le favoriser d'une autre manière. Vous lui direz aussi, s'il vous plaît, que je suis fort contente de ce qu'il m'écrit. Le grand principe dans ces matières intérieures et spirituelles, c'est que l'oraison la mieux faite et la plus agréable à Dieu est toujours celle qui laisse après elle les meilleurs effets. Je n'entends point parler des grands désirs; car quoique ce soit une bonne chose que les désirs, ils ne sont pas toujours tels que notre amour-propre nous les présente. J'appelle de bons effets ceux qui s'annoncent par les œuvres ; de sorte que l'âme fasse connaître le désir qu'elle a de la gloire de Dieu par son attention à ne travailler que pour lui, à n'occuper sa mémoire et son entendement que de choses qui lui soient agréables, et à lui marquer de plus en plus l'amour qu'elle lui porte.

Oh ! que c'est bien là la véritable oraison, et non pas ces goûts qui n'aboutissent qu'à notre propre satisfaction. Quand l'oraison n'a pas le caractère que je viens de dire, il reste souvent dans l'âme beaucoup de lâcheté, de vaines frayeurs, et même de l'aigreur contre ceux qui font peu de cas de nous. Pour moi, je ne désirerais point d'autre oraison que celle

qui me ferait croître en vertus. Quand elle serait accompagnée de grandes tentations, de sécheresse et de tribulations, je la regarderais comme la meilleure, parce qu'elle me rendrait plus humble, et, par conséquent, plus agréable à Dieu; car il ne faut pas croire que celui qui souffre ne prie pas, lorsqu'il offre à Dieu ses souffrances. Souvent il prie beaucoup plus que celui qui se rompt la tête dans un coin de sa cellule, pour s'exciter à l'oraison, et qui croit avoir beaucoup fait, s'il a tiré par force quelques larmes des yeux.

Au révérend Père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu.

Son estime pour ce Père; danger des longs et fréquents entretiens des religieuses avec les hommes même les plus saints.

Jésus!

La grâce du Saint-Esprit accompagne sans cesse votre révérence, mon Père!

Il y a fort longtemps que j'eus l'honneur de vous écrire une fort grande lettre par le courrier de Tolède : celle-ci sera succincte parce qu'il est tard, et que le beau-frère de M. Ruis qui veut bien s'en charger, part demain dès la pointe du jour. Je mourais d'envie qu'il m'apportât de vos lettres; et je ne me suis consolée d'en être privée que par les bonnes nouvelles qu'il m'a données de votre santé, et de vos prédications dont on dit des merveilles. Il m'a récité presque entièrement votre sermon de Saint-Eugène, qui m'a charmée. Que celui qui est la source de tout ce qu'il y a de bon dans les hommes, en soit loué à jamais. C'est une grande grâce que Dieu vous fait, de vouloir bien se servir de vous pour le salut des âmes.

J'oubliais de vous dire, mon révérend Père, que la sœur N. se porte bien, et que les autres sont fort en paix et fort contentes, depuis que j'ai défendu que nulle ne parlât, ni ne se confessât à la personne que vous savez. Je lui fais en tout le reste mille honnêtetés, et je l'entretiens souvent : il nous a même prêché aujourd'hui d'une manière très-édifiante, et son sermon était très-bon ; car il n'a point de malice, et je suis sûre qu'il est incapable de vouloir faire tort à personne.

Je ne laisse pas d'être persuadée qu'il est avantageux aux Carmélites d'avoir peu de commerce avec les hommes, quand même ce serait avec Paul, ou avec de vrais saints, parce que Dieu les instruira lui-même. Les longues et les fréquentes conversations, pour spirituelles qu'elles soient, ne sont pas d'ordinaire d'une fort grande utilité, à moins que ce ne soit en chaire : souvent, loin de profiter, elles font perdre l'estime qu'on doit avoir des personnes les plus vertueuses et les plus dignes d'être estimées.

Ma santé n'est pas pire qu'elle était, au contraire elle est un peu moins dérangée ; nous nous trouvons fort bien dans la nouvelle maison qui sera un jour fort commode, si l'on achève de la bâtir ; de la manière qu'elle est à présent, elle n'est point mal, et il y a beaucoup de logement.

La Mère prieure et toutes nos Sœurs se recommandent à vos saintes prières, et moi aux prières du Père recteur. La nuit s'avance fort : je finis donc par vous assurer que j'aurais bien du plaisir d'entendre les sermons que vous ferez à Noël. Plaise à Dieu de vous combler d'autant de grâces et de bénédictions que je vous en souhaite.

Votre indigne servante et fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Au révérend P. Jean de Jésus Rocca, Carme Déchaussé, à Pastrane.

Que Jésus, Marie et Joseph soient dans l'âme de mon Père Jean de Jésus !

J'ai reçu la lettre de votre révérence dans cette prison où je me trouve extrêmement contente en considérant que tout ce que je souffre est pour l'amour de Dieu et de mon Ordre. Si quelque chose, mon Père, me fait de la peine, c'est de savoir que vos révérences sont dans l'affliction par rapport à moi. Ne vous affligez donc point, mon Fils, ni vous ni les autres Religieux ; car je puis bien dire comme un autre saint Paul (quoiqu'il n'y ait nulle comparaison à faire de lui à moi pour la sainteté), que les prisons, les souffrances, les persécutions, les tourments, les ignominies et les affronts sont pour moi des régals et des faveurs, quand c'est pour Jésus-Christ et pour mon Ordre que je les endure.

Jamais je ne me suis vue si dégagée de soins et d'embarras que je le suis présentement : c'est le propre de Dieu d'accorder son secours et sa protection à ceux qui vivent dans la peine et dans les fers. Je lui rends mille grâces, et il est juste que vous lui en rendiez tout autant pour les faveurs qu'il me fait dans cette prison. O mon cher Fils et mon cher Père, y a-t-il une plus grande satisfaction, un plus grand régal, un plus grand plaisir que de souffrir pour un si bon Maître ! Dans quel temps les Saints ont-ils été au comble de leur joie, si ce n'est quand ils ont souffert pour leur Sauveur et leur Dieu ! C'est là le chemin le plus sûr pour arriver au ciel, puisque la croix doit faire un jour notre félicité. Ainsi, mon Père, cherchons la croix, soupirons après la croix, embrassons les souffrances ; et malheur à nous et à notre réforme, si jamais elles viennent à nous manquer !

Vous me marquez par votre lettre que Mgr le Nonce a défendu que l'on fondât dorénavant aucun couvent de réformés,

et qu'il a même donné ordre, à la réquisition du Père général, qu'on détruisît ceux qui ont été fondés jusqu'à présent; que ce prélat est furieusement irrité contre moi; qu'il me traite de femme inquiète et qui ne demande qu'à courir. — Vous ajoutez que tout le monde s'arme contre moi et contre mes enfants, et que ceux-ci sont obligés de se cacher dans les cavernes les plus inaccessibles des montagnes ou dans les maisons les plus écartées pour n'être point découverts et arrêtés. Voilà ce qui fait couler mes larmes; voilà ce qui me fait saigner le cœur de voir mes chers enfants en butte aux persécutions et aux travaux, et cela pour une pécheresse, pour une mauvaise religieuse telle que je suis. Mais, si tout le monde les abandonne, Dieu ne les abandonnera pas. C'est de quoi je suis bien certaine : il n'abandonnera pas ceux qui l'aiment. »

Elle parle ensuite d'une vision où elle avait appris qu'elle serait délivrée dans vingt jours, et termine par ces paroles :

« Ainsi, réjouissons-nous tous tant que nous sommes, puisqu'à compter de ce jour la réforme du Carmel fera tous les jours de nouveaux progrès.

Ce que je vous recommande, mon révérend Père, c'est de vous tenir chez Mme Marie de Mendoça jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles. Le P. Marian ira porter cette lettre au Roi et l'autre à la duchesse de Pastrane. Surtout ne sortez point de la maison, de peur qu'on ne vous arrête, et soyez sûr que dans peu nous nous verrons en liberté.

Je me porte à merveille, Dieu merci, mais ma compagne n'a point d'appétit. Recommandez-nous, je vous prie, à Notre-Seigneur et dites une messe d'action de grâces à mon père saint Joseph. Ne m'écrivez point sans nouvel avis. Je prie Dieu qu'il vous donne la perfection de votre état et qu'il fasse de vous un grand saint; et je demeure avec beaucoup de respect,

Mon révérend Père,

Votre très-humble servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Aux Religieuses Carmélites Déchaussées du monastère de Séville.

Elle les félicite, les console, les encourage à l'occasion d'une violente persécution qu'elles essuyaient.

Jésus!

La grâce du Saint-Esprit, &c.

Mes chères Sœurs et mes chères Filles.

Je suis bien aise de vous dire que je ne vous ai jamais tant aimées que je vous aime présentement, et que vous n'eûtes jamais une si bonne occasion de servir Notre-Seigneur comme vous avez à présent, qu'il vous fait la grâce de vous associer pour quelque chose aux souffrances de sa croix et de vous faire éprouver une partie de cet abandon général où il s'est trouvé lui-même sur le Calvaire. Heureux le jour où vous entrâtes à Séville, puisqu'un temps si favorable vous était préparé! Que je vous porte envie! Rien de plus vrai que le jour que j'appris tous ces changements, surtout qu'on voulait vous chasser de votre maison et quelques autres particularités de ce goût-là; au lieu d'en être chagrine, j'en sentis au dedans de mon âme une joie inexprimable, voyant que, sans vous faire traverser les mers, Notre-Seigneur vous faisait découvrir des mines d'or qui allaient vous enrichir pour l'éternité, et dont vous pourriez aussi nous faire part à nous autres; car je suis bien persuadée que Dieu par sa miséricorde vous fera surmonter toutes ces traverses, sans l'offenser en aucune manière. Ne vous affligez donc pas si vous éprouvez en vous-mêmes un peu trop de sensibilité. Sans doute, Dieu veut vous faire entendre par là que vous présumiez un peu trop de votre force dans le temps que vous désiriez tant de souffrir pour lui.

Courage, courage, mes chères Filles! Souvenez-vous que

Dieu ne nous envoie jamais des peines au delà de ce que nous en pouvons supporter, et qu'il habite avec ceux qui sont dans l'affliction. Si cela est certain, comme il n'est pas permis d'en douter, loin d'avoir rien à craindre, vous avez tout lieu d'espérer que Dieu, par sa miséricorde, fera connaître la vérité de toutes choses, et qu'avec le temps il dévoilera certaines manœuvres que le démon a tenues cachées jusqu'à présent et qui me font plus de peine que ce que vous souffrez actuellement.

A l'oraison, mes chères Sœurs, à l'oraison ! c'est maintenant que doit éclater votre humilité et votre obéissance, en montrant l'exemple aux autres de la parfaite soumission à l'autorité de la nouvelle supérieure qu'on vous a donnée, à commencer par l'ancienne prieure. Oh ! le beau temps pour cueillir le fruit de la résolution que vous avez prise en vous consacrant à Notre-Seigneur, de le servir en toute occasion ! Considérez qu'il se plaît souvent à éprouver les âmes pour voir si les effets répondent aux promesses.

Tendez la main aux enfants de la Vierge qui sont vos frères, pour les aider à se tirer avec honneur de l'affreuse persécution qu'ils endurent. Si vous les secourez, le bon Jésus vous secourra. Il semble dormir sur la mer au plus fort de la tempête ; mais le moment viendra où il commandera aux vents de s'arrêter. Il veut que nous ayons recours à lui ; et il nous aime tant, qu'il va toujours cherchant ce qui peut nous procurer quelque avantage. Que son saint nom soit à jamais béni ! Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

On ne cesse de prier pour vous dans toutes nos maisons. Ainsi, j'espère que vous verrez bientôt la fin de vos peines. Tâchez donc de vous tenir joyeuses, et considérez que, tout bien examiné, ce qu'on peut souffrir pour un Dieu si bon et qui a tant souffert pour nous, est toujours bien peu de chose ; car, enfin, vous n'en êtes pas venues au point de verser votre sang pour lui ; vous n'êtes pas non plus à Alger, vous êtes avec vos Sœurs. Laissez faire votre Epoux ; vous verrez bientôt la

mer engloutir ceux qui nous font la guerre, comme il arriva au roi Pharaon. Bientôt le peuple de Dieu recouvrera sa liberté, et l'amour des souffrances s'allumera de plus en plus dans vos cœurs à la vue des grands avantages que vous aurez retirés de vos afflictions passées.

Je suis bien tendrement,

Mes chères Filles,

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES SUR LES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES

Dont Sainte Thérèse fut la réformatrice.

De toutes les réformes du Mont-Carmel, la plus célèbre est celle qu'opéra sainte Thérèse. — Ce qui la détermina à exécuter ce dessein qu'elle nourrissait depuis longtemps, furent les maux que les Luthériens et les Calvinistes causaient en Allemagne et en France. A leur rage pour détruire les autels du vrai Dieu, elle voulut opposer un zèle plus actif encore pour en élever de nouveaux et de plus saints. Soutenue par une vertueuse dame, Guiomar de Villoa, elle y mit la main; et qui pourra dire les difficultés que l'enfer suscita pour étouffer cette réforme dès le berceau? Enfin, le doigt de Dieu se fit voir, et cette entreprise est devenue la gloire du Carmel, celle de l'Eglise, et de l'Espagne en particulier. Saint Pierre d'Alcantara fut celui qui encouragea le plus notre Sainte et qui voulut se rendre comme le fondateur et le protecteur du premier monastère d'Avila.

Dès que Thérèse eut pris l'habit de la réforme et commencé de goûter un peu de tranquillité, elle fit des constitutions qui furent approuvées par Pie IV, le 11 juillet 1562.

Mais l'infatigable héroïne ne se borna pas à la réforme de celles de son sexe, elle entreprit encore celle des Religieux. Jean de Saint-Mathias, si connu sous le nom de Saint Jean de la Croix, fut le premier qui embrassa cette réforme, et devint un puissant instrument pour l'œuvre de sainte Thérèse. C'est lui qui a partagé avec elle l'honneur de cette réforme. Elle date du mois de septembre 1564. Quoique le couvent de *Durvelle* ait été le premier fondé, c'est pourtant celui de *Pastrane* qui a été le premier de la réforme où la régularité a été parfaitement établie.

Saint Jean de la Croix ne fut point à l'abri des persécutions des Carmes mitigés. Traité par eux comme un fugitif, il fut arraché du couvent et renfermé dans un cachot à Tolède; mais le crédit de sainte Thérèse lui fit bientôt retrouver la liberté.

Sainte Thérèse ne jouit pas longtemps de sa réforme : elle mourut à Albe, l'an 1582, en revenant de Burgos. Avant sa mort, elle eut cependant la consolation de voir dix-sept couvents de filles et quinze

d'hommes de la réforme. Son institut fut porté de son vivant aux Indes, et après son décès il s'étendit en Italie, en France, dans les Pays-Bas et dans toutes les provinces de la chrétienté.

Les Religieuses, aussi bien que les Religieux, ont une tunique et un scapulaire de couleur minime et un manteau blanc étroit : les Religieux mettent par-dessus le manteau un capuce aussi blanc, et les Religieuses le scapulaire par-dessus la guimpe; les uns et les autres couchent sur des paillasses posées sur trois ais. Les Religieux vont nu-pieds avec des sandales de cuir, et les Religieuses ont pour chaussure des souliers ou sandales de cordes que les Espagnols appellent *alpergatas*, et des bas d'une étoffe grossière comme la robe.

Le corps de sainte Thérèse fut enterré dans l'église des Carmélites d'Albe et y resta jusqu'en 1585. Le chapitre général de son Ordre le fit alors transporter au couvent de Saint-Joseph d'Avila, chef-lieu de la réforme. Mais le duc d'Albe s'étant plaint à Rome de cette translation qui s'était faite à son insu, d'après un ordre du souverain Pontife, les dépouilles vénérées de la sainte fondatrice furent de nouveau transportées, l'année d'après, à Albe, et restituées aux Carmélites. C'est là qu'elles sont placées dans un très-riche mausolée. Dans l'église de Sainte-Marie de la Victoire à Rome, près des Thermes de Dioclétien, on voit une riche chapelle de sainte Thérèse où l'on admire un groupe considéré comme le chef-d'œuvre *du Bernin*. Il représente sainte Thérèse dans une attitude d'extase, tandis qu'un ange, la main armée d'une flèche, est sur le point de lui percer le cœur.

ESPRIT

DE

SAINTE MARIE MAGDELEINE

DE PAZZI,

RELIGIEUSE CARMÉLITE

DU MONASTÈRE DE SAINTE MARIE DES ANGES,

A FLORENCE.

NOTICE.

—

1607.

Marie-Magdeleine de Pazzi, issue d'une des plus illustres familles de la république de Florence et alliée à la maison souveraine de Médicis, naquit à Florence en 1566. La charité, vertu divine qui sert comme de précurseur à toutes

les autres vertus, s'annonça en elle dans un degré peu ordinaire dès ses plus tendres ans : elle donnait tout aux pauvres jusqu'à sa nourriture et à ses vêtements. — Lorsque son père la prenait à la campagne, elle appelait immédiatement autour d'elle de petites filles pauvres pour leur enseigner ce qu'elle avait déjà appris sur la religion. En grandissant elle ne fit que croître en amour, en mortification et en étude assidue de la passion de Jésus-Christ. Ses plus chères délices étaient de parler à Dieu ou de Dieu. Rien n'est capable de donner une idée suffisante de son amour et de ses transports pour approcher de la divine Eucharistie : elle disait que si pour la recevoir il fallait entrer dans la caverne d'un lion et s'exposer à toutes sortes de souffrances, elle ne balancerait pas un instant. A peine à sa douzième année, elle se consacra à Dieu par un vœu perpétuel de virginité. Elle entra d'abord en qualité de pensionnaire au couvent de Saint-Jean, à Florence ; mais, ayant persisté dans son projet d'embrasser la vie religieuse et ayant obtenu à la fin le consentement de son père, gouverneur de Cortone, elle fixa son choix sur l'Ordre du Carmel. Elle avait alors quinze ans. Sa vie, pendant la durée du noviciat, excita l'admiration de toutes ses compagnes. Bientôt Dieu récompensa tant de ferveur, d'abnégation et d'obéissance par les plus précieuses faveurs. Elle eut plusieurs ravissements ; Jésus-Christ lui fit part de sa croix et l'éprouva par de grandes peines soit intérieures, soit extérieures ; mais, comme l'or s'épure davantage au feu ardent du creuset, les peines ne firent qu'accroître ses vertus et les rendre plus éclatantes. Persuadée que l'amour ne se manifeste jamais plus sûrement que dans les souffrances, elle avait une ardeur insatiable pour les croix. Comment faire comprendre quelle était l'ardeur de son zèle pour la gloire de Dieu, pour la

conversion des pécheurs et la délivrance des âmes retenues dans les flammes expiatrices ! Quel feu que celui qui dévorait son cœur ! Pendant plusieurs années elle fut aux prises avec le cruel ennemi de son âme qui ne lui laissait aucun calme ; mais, dans cette lutte acharnée où elle sut employer les armes du jeûne, de la prière, de l'humilité, de la patience, la victoire tourna toujours à sa gloire: Si rien n'est plus beau, comme le dit le Sage, que de voir le juste aux prises avec l'adversité, n'est-ce pas plus admirable encore de voir une vierge, faible d'âge, de sexe et de santé, soutenir tous les assauts, tous les bouleversements, toutes les tempêtes les plus affreuses avec une majestueuse sérénité ! Cependant, à la voix du Seigneur, la mer agitée de son âme s'apaisa ; elle se trouva inondée de consolations, et Dieu la favorisa en outre du don de prophétie et de plusieurs grâces singulières. — En 1598, elle fut choisie pour être mère des novices. En 1604, on l'élut sous-prieure, et elle fut conservée dans cette charge jusqu'à sa mort.

Marie-Magdeleine de Pazzi était douée d'un esprit vaste et orné ; son imagination très-riche et très-vive se fait jour dans tous ses écrits. On est surpris de tant d'élévation dans la pensée, de tant de hardiesse dans les conceptions : son style est onctueux et nerveux selon les sujets ; nous osons espérer qu'on sera frappé des matières sur lesquelles elle a exercé sa plume. Nous avons ses œuvres en quatre parties : elles renferment des traités, des explications mystiques, des avis spirituels, des commentaires et des lettres. Après un travail des plus pénibles, nous avons eu la joie de pouvoir offrir des extraits assez nombreux, très-rares et intéressants.

Cette illustre amante de Jésus et de sa croix fut appelée au

festin des noces éternelles, à l'âge de quarante-un ans, le 25 mai 1607. Urbain VIII la béatifia en 1626, et Alexandre VII la canonisa en 1669. Le P. Pacini a écrit sa vie, le P. Salvi a publié ses œuvres. Nous avons traduit de l'italien sur l'édition de *Maestro fra Lorenzo-Maria Brancaccio Carmelitano,* Venise, 1675. C'est la plus complète et la plus estimée.

ESPRIT

DE

SAINTE MARIE-MAGDELEINE DE PAZZI,

TIRÉ DE SES DIVERSES ŒUVRES.

PREMIÈRE PARTIE.

De la contemplation des principaux mystères de notre foi appliqués aux diverses opérations de Dieu envers l'âme et à l'ordre que l'âme doit suivre pour parvenir à la perfection.

Harmonies des œuvres de la création et des opérations de l'âme, et explication mystique des divers points et degrés de perfection, &c.

Voici comment débute notre Sainte : c'est presque à la façon des Prophètes, et elle s'élève quelquefois aussi haut qu'eux :

« Je vois et je comprends que le grand Dieu, créateur de toutes choses, a suivi le même système dans la formation de l'immense machine du monde, que dans celle de la créature raisonnable, et que le Verbe incarné l'a suivi lui aussi à son tour, pour recréer l'homme, pour le glorifier et lui donner des règles de conduite et de vie, afin de mériter un jour la gloire, et qu'il a mis également six jours pour cette œuvre, après lesquels il s'est reposé le septième. Et dans quoi est-ce que le Verbe a placé ses complaisances, comme Dieu les a placées dans la création ? N'est-ce pas dans son ouvrage ?

Oui, la créature, ô Verbe incarné, est votre petit monde; un petit monde créé à l'image et à la ressemblance du grand, et l'un et l'autre représentent en leur manière, étant de parfaits ouvrages, ce qu'est le suprême ouvrier qui les a faits. D'abord, Dieu forma toute la machine du monde sans aucune proportion ou mode, puis il la prit avec la main de sa puissance et de sa sagesse, et d'un peu de terre il forma une créature à son image et à sa ressemblance, et cette image fut si belle et représenta si vivement l'expression de Dieu, que les Anges l'admirèrent. Mais le peu d'amour qu'elle eut pour la vérité la fit bientôt tomber sur la terre. Cependant Dieu avait donné à ce petit monde qui est sa créature un ciel semblable à celui qui était déjà créé et que je vois en ce moment, parce que Dieu a daigné me le montrer. Ce ciel de la créature, c'est la volonté libre que vous lui avez donnée, Seigneur, et qui est véritablement un ciel lorsqu'il se rend conforme à votre divine volonté. Dans ce ciel on distingue des étoiles, la lune et le soleil, et de plus quelques nuages qui l'obscurcissent. Quant aux étoiles de la volonté, j'ai connu que ce sont les nombreuses inspirations divines que nous recevons et au moyen desquelles se forment les bonnes et saintes résolutions. Dans l'inconstance des désirs de l'homme j'ai vu les changements ordinaires de la lune qui n'est pas plus changeante que lui. Et j'ai vu le soleil dans la connaissance et l'intelligence qui vous fait choisir, à vous, mon Dieu, pour Seigneur et pour époux. Car la raison que vous avez donnée à l'homme, lui fait non-seulement embrasser et comprendre le ciel avec le soleil du ciel et tous les autres astres; mais le ciel des cieux, c'est-à-dire vous-même, par la connaissance qu'il en a et qu'il n'aurait jamais pu avoir, ni pour connaître Dieu, ni pour agir, choisir et vouloir, si vous ne lui aviez donné cette lumière, sans laquelle il ne pourrait que vous offenser. Vous avez affermi ce petit monde au milieu des eaux, en lui donnant les eaux vivifiantes de la grâce; et dans ces eaux vivent comme autant de poissons les

affections de l'âme qui y naissent en grand nombre comme la multitude des poissons. Et parmi ces affections il en est de nobles et de précieuses, comme la pureté qui enfante la joie de l'âme, et dans laquelle le Verbe se plaît tant, lui qui est la fontaine de pureté... Je vois encore dans ce petit monde des plantes fertiles que le Verbe très-aimant y a plantées, comme les sages pensées, les souvenirs de la mémoire, dont les uns sont agréables, les autres utiles, les uns joyeux, les autres nuisibles, les autres salutaires pour guérir les maladies. Le souvenir de vos bienfaits, ô Verbe adorable, est le grand attrait de l'âme; le souvenir de votre sang est un fruit délicieux; le souvenir de la félicité céleste est un fruit de joie, car qu'elles viennent toutes les tribulations, les peines, les adversités, les tentations : ô impatience! l'âme en pensant aux biens célestes auxquels nous préparent les maux présents, ne ressent plus rien : tout passe légèrement et avec facilité, et l'on embrasse la peine avec joie afin d'avoir la gloire. Le souvenir des richesses et des biens temporels est nuisible à l'homme, comme le sont sur la terre certaines plantes vénéneuses; mais il devient salutaire à ceux qui en savent user modérément et qui en connaissent la caducité, la frivolité, et qui les méprisent courageusement : le souvenir de l'éternité est salutaire, il guérit les affections présentes en nous mettant devant les yeux une gloire éternelle et nous faisant porter tous nos désirs, tous nos soupirs, tous nos amours en haut. Mais comme il y a des arbres qui portent du fruit, des arbres très-hauts, des arbres agréables, des arbres qui nourrissent, des arbres qui par la hardiesse de leurs tiges signifient l'intelligence, les extases, les visions, de même il y en a d'autres qui ne donnent que de l'ombre, pour se délasser, se réjouir... Mais je dois le dire, la considération de l'amour du Verbe incarné, est comme un arbre qui produit un fruit très-nourrissant. La considération de la grandeur du très-saint Sacrement donne aussi un fruit plus nourrissant encore et qui n'a pas besoin de fleurs; car, comme

si les fleurs tombent, le fruit ne vient point à perfection, de même il ne faut point s'arrêter à l'origine du Sacrement, parce que cela pourrait nuire à l'âme, en favorisant sa curiosité, en faisant naître quelque doute sur la foi, mais il faut en considérer la merveille, l'amour et les fruits. »

Notre Sainte parcourt encore divers autres points de la création et arrive aux montagnes et aux collines dont elle parle ainsi :

« Il y a aussi, dit-elle, des montagnes et des collines dans ce petit monde. La prudence est une haute montagne qui fait que celui qui se fixe sur son sommet conserve son corps; car l'air y est plus pur et il voit et prévoit à l'avance ce qu'il doit faire et il y pourvoit, et les fruits qui y viennent sont plus rares. De même aussi la prudence conserve l'âme, la rend plus forte dans les vertus, lui fait porter des fruits précieux, &c., &c. Il y a, ajoute-t-elle, la vallée de la tempérance qui fait éviter ce que l'orgueil et l'appétit désordonné voudraient faire ou posséder, qui humilie celui qui voudrait, par une prudence sophistique, s'élever pour se livrer à l'investigation des œuvres de Dieu... Il y a de plus dans ce petit monde des volatiles ou des vertus qui prennent leur essor vers le ciel comme des oiseaux : telles sont les vertus théologales, la foi, l'espérance, la charité, et les quatre vertus cardinales, la justice, la force, la tempérance et la prudence. » Elle prolonge encore beaucoup ces détails. Nous passons au chap. II, pag. 8.

Dieu vit tout ce qu'il avait fait; il le trouva très-bon et il le bénit (Gen. 1). Je vois Dieu, dit-elle, créant l'homme, je vois Dieu le créant de nouveau, et il fait dans ce petit monde en le recréant par la grâce la même chose qu'il faisait dans l'autre monde en le créant selon la nature. Oui, Dieu garde, recréant ce monde par la grâce, l'ordre qu'il avait observé en le créant par nature, et même dès le principe tout conduisait à la grâce. Trois règnes ont existé dans le monde : le règne de la nature, le règne de la loi, le règne de la grâce; et

Dieu fait tout cela dans ce petit monde par la nouvelle création selon la grâce. Dans le premier temps, celui de nature, l'homme fut créé en état d'innocence; mais il y resta peu, car, commettant le péché, il gâta en quelque sorte sa nature. Vint ensuite le déluge pour punir tant de péchés qui l'irritaient, et Dieu ordonna à Noé de construire une arche de salut, &c. Au second temps ou à la seconde époque, celle de la loi, Moïse vint et monta sur le Sinaï pour recevoir la loi écrite sur des tables de pierre, et Dieu lui apparut au milieu des éclairs et de la foudre qui faisait trembler la montagne. Ensuite il lui apparut dans le buisson qui brûlait sans se consumer. Le peuple hébreu reste captif en Egypte : Dieu commande à Moïse d'aller parler à Pharaon. (Elle cite ici l'histoire du peuple hébreu et des Prophètes jusqu'à la venue de Jésus-Christ.) Mais, quand le temps de la grâce fut venu, Dieu vous envoya, ô Verbe éternel, et vous, vous avez opéré toutes vos merveilles dans ce petit monde de l'âme, comme dans l'ancien, et vous avez laissé douze colonnes pour le soutenir, ce monde. Puis viendra l'Antechrist et il entrera encore dans les âmes par ses ruses, mais vous reviendrez, ô Verbe divin, avec votre puissance pour juger le monde et donner la gloire et la peine, et vous donnerez la gloire ou la punition selon que l'âme se sera conduite.

Vous avez donc tenu, ô Verbe incréé, le même ordre en créant de nouveau le monde par la grâce, et vous voulez conduire l'âme à une particulière perfection, comme vous avez conduit le monde physique à sa perfection aussi; mais je ne le comprends pas, je ne puis le concevoir, c'est pourquoi je demande quelques gouttes de votre sang pour me le faire entendre et saisir. O Verbe! l'âme pourra-t-elle arriver à cette haute perfection à laquelle vous l'appelez et que vous avez prescrite? Oui, elle le pourra. — En créant l'homme, Dieu le fit en état d'innocence, il lui donna une compagne pour se multiplier, enfin, il lui fit la défense de manger du fruit de l'arbre prohibé. Or, le Verbe en a fait

autant pour l'âme; car, en échange de son innocence, il lui a donné par participation sa pureté, et pour marcher avec sincérité il lui a donné pour compagne la Sagesse et le libre arbitre, afin qu'avec la Sagesse elle pût connaître et choisir ce qui conduit à la perfection et qu'elle s'y appliquât, et qu'avec le libre arbitre elle pût mériter, et avec un peu de violence qu'elle se ferait pour suivre ce que la Sagesse lui dicterait, elle pût obtenir récompense de Dieu. Car, sans le libre arbitre, toutes ses actions seraient entièrement l'œuvre de Dieu et, par conséquent, elles n'auraient aucun mérite. Il a voulu encore que par cette compagnie de la Sagesse et du libre arbitre l'âme multipliât ses bonnes œuvres comme une heureuse postérité, et qu'elle conduisît par elles beaucoup d'âmes à Dieu. Puis il lui a fait des commandements, et si elle les viole elle sera punie; et ce commandement consiste à ne pas vouloir scruter curieusement l'essence divine, ni à se complaire dans sa propre excellence, mais à rester enseigné de Dieu dans le jardin de son humanité. Adam tint quelque temps, mais ensuite il tomba et perdit l'innocence : l'âme aussi perd l'innocence quand elle dévie du chemin que Dieu lui a tracé, qu'elle n'a pas la droiture ou pureté d'intention que Dieu a mise en elle, et qu'elle refuse de reconnaître ou de garder ce don. Vient ensuite le serpent qui trompa l'homme et le fit désobéir, et l'âme aussi avec cette Sagesse s'en va discutant, cherchant, s'enorgueillissant et puis tombant dans l'erreur, le péché ou la désobéissance, et Dieu condamna l'homme à manger son pain à la sueur de son front; et le Verbe condamne l'âme à se nourrir de la sueur de ses larmes et du pain de la pénitence, &c., &c. » Nos lecteurs voient l'identité de ces deux créations et les harmonies que notre Sainte y trouve; il suffit de les avoir fait entrevoir; le développement de toutes les circonstances du déluge, de l'arche, des animaux, de la colombe, &c., &c., serait bien trop long. « Le nouveau Noé c'est Jésus-Christ sauvant du déluge par un déluge de sang. La colombe c'est la volonté qui

se soumet à Dieu. L'arche qui s'arrête sur une montagne, c'est l'âme sur la miséricorde de Dieu. Le rameau d'olivier, c'est la paix par la confession. Le sacrifice sur la montagne, c'est Jésus-Christ immolé sur le Calvaire..... » Elle passe ensuite à Moïse figurant Jésus-Christ : la servitude du peuple hébreu, c'est la crainte servile : les briques et les vases de terre que fabriquaient les Israélites sont les œuvres terrestres que cette crainte fait faire : le passage de la Mer Rouge ce sont les sentiments de l'âme passant par la mer de l'amour ; les passions qui sont les ennemis de l'âme, veulent traverser, mais elles demeurent anéanties dans cette mer d'amour qui submerge tout au profit de Dieu : le désert, c'est la solitude intérieure de l'âme : la manne, le divin sacrement de l'Eucharistie : le rocher que frappe Moïse et dont il coule de l'eau, c'est la pauvre âme par la soustraction de la grâce ; qui la touchera ? Dieu lui donne des sentiments affectueux, et puis les eaux de la grâce coulent, le cœur devient sensible, &c. Cette pierre, c'est Jésus-Christ : *Petra autem erat Christus.* Et la verge ce sont ses promesses..... Les tables sont dans le cœur de l'âme fidèle dans laquelle Jésus-Christ écrit ce qu'il veut, fait toutes les opérations de sa grâce, envoie des inspirations, rétablit la pureté, &c. »

Au chapitre IIIe, c'est l'application des opérations du Verbe incarné ayant pour fin l'incarnation même avec l'âme par l'union spirituelle et par les effets qu'il produit en elle.

« Alors viennent les Prophètes qui annoncent à l'âme que Dieu ne veut point laisser imparfaite l'œuvre déjà commencée : ils annoncent. Qu'annoncent-ils ? La venue du Verbe dans l'âme. Ces Prophètes sont les plaies du Verbe imprimées dans l'âme ou effectivement ou affectivement, ou par amour, ou par intention et désir. Viennent ensuite les figures qui sont les divers effets ou les divers biens de l'âme. Avant que Marie vienne, les Prophètes l'ont annoncée, et l'âme doit s'annoncer aussi au prochain, comme le soleil, par la lumière de ses œuvres et de ses exemples, et être semblable à des étoiles

fixes qui étant unies à Dieu par la pureté d'intention, en tirent tout leur éclat et leurs opérations. Heure pleine de consolation que celle de la venue de Marie, comme aussi l'âme a ses consolations après ses tristesses. Marie! oh! quelle grande distance de notre perfection avec la sienne! Le Verbe épouse l'âme comme Marie et la donne à garder. Et à qui la donne-t-il à garder le Verbe? Au conseil, à l'époux de l'âme, et ce conseil, un des sept dons du Saint-Esprit, conserve en elle la pureté, la charité, afin que par l'ardeur de son amour elle enfante le Verbe. Il envoie un Ange à Marie, et à l'âme il envoie les dons de sa droite qui lui annoncent la venue de la grâce et de Dieu en elle. Et le Verbe descend bientôt du ciel et s'unit à elle comme à Marie; et l'âme, se réputant indigne comme Marie, répond : Je suis la servante du Seigneur. Car le Verbe doit être attiré par l'humilité; et, quand le Verbe voit cette humilité comme en Marie, il y vient porter le comble de la pureté, de la charité : à la place de la chair et du sang il établit son esprit, et de cette manière il est conçu en elle et s'y repose. Marie enfante le Verbe, l'âme l'enfante par l'amour. Marie repose Jésus dans la crèche, l'âme le repose dans son cœur : les anges viennent l'adorer, elle l'adore par ses sentiments affectueux et par les grâces que Dieu lui envoie du ciel. La gloire est chantée en l'honneur de Dieu, et elle aussi renvoie toute gloire à Dieu. Les pasteurs viennent adorer Jésus-Christ, et elle l'adore dans sa simplicité et son ignorance. Les Mages viennent adorer le Verbe, et les trois Personnes de la sainte Trinité viennent dans l'âme sainte lui apportant d'abondantes richesses, des dons et des grâces du ciel. Marie fait circoncire Jésus-Christ, et l'âme circoncit ses affections et ses goûts. Marie le porte dans le temple, et l'âme y porte son cœur et s'offre à la très-sainte Trinité. Marie fuit en Egypte, et l'âme fuit en cachant ses opérations.....» Enfin, elle poursuit ainsi jusqu'à la passion de Jésus-Christ, à sa résurrection et à son ascension, en faisant ressortir les harmonies sacrées des mystères de la foi avec l'âme.

De l'unité de l'essence et de la trinité des personnes divines mystiquement appliquées l'une et l'autre à l'âme.

O hauteur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, que ses œuvres sont incompréhensibles et ses voies ineffables! Ainsi unie à Dieu, et ayant Dieu en elle-même, ce Dieu communique à l'âme son épouse et ses dons et ses grâces, et c'est là comme la seconde préparation. Dans la très-sainte Trinité, il y a une unité de puissance, de sagesse et de bonté, et ces trois perfections pourraient chanter ce verset : *Qu'il est doux et agréable d'habiter ainsi toutes dans l'unité.* Or l'âme réunit en elle seule ces trois facultés, la puissance, la sagesse et la bonté. Mais la hauteur qui est contenue dans cette parole, *altitudo,* ne peut être comprise et ne le sera jamais d'aucune créature, parce qu'elle embrasse l'essence même de Dieu qui est éternel, sans principe et sans fin, *alpha et omega, primus et novissimus.* Et l'on peut en dire presque autant de l'unité et de la trinité de l'âme par proportion à celle de Dieu, comme étant son épouse. *O altitudo!* Et que veulent dire ces richesses de sagesse et de science de Dieu? richesses de la part du Père qui met en elle les mêmes complaisances qu'il a placées en son Fils; richesses du Saint-Esprit qui s'unit et se complaît en elle comme dans le Père et le Fils. Richesses nouvelles qui la rendent semblable à la sainte Trinité; je ne dis pas cette fois richesses de sagesse et de science, mais de charité et de paix qui font réellement que le bien de l'une est le bien de toutes, et le bien de toutes le bien d'une seule, et qu'on se complaît ainsi dans un bien commun, la puissance dans la sagesse, la sagesse dans la puissance, et la bonté dans l'une et dans l'autre, et les autres deux en elle... La richesse éternelle de Dieu est de faire miséricorde, la richesse de l'âme est de correspondre à la grâce. Oh! quelles grandes richesses sont celles de l'âme, puisque la très-sainte Trinité se complaît elle-même en elles! »

Dans le chapitre VII, où elle traite du prix de la vérité et de ces paroles de Jésus-Christ : *Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre*, elle s'écrie :« Oh ! que l'homme est grand ! il est si semblable à Dieu, qu'on ne peut regarder Dieu sans voir l'homme, ni regarder l'homme sans voir Dieu. Mais qu'on ne dise pas qu'on aime Dieu si on n'aime pas la vérité ; car comment peut-on dire qu'on aime un Seigneur si on n'aime pas la chose qui est la plus proche et la plus chère à son cœur ? O vérité qui es abandonnée à la moindre petite tentation, et pour la moindre poussière ! la créature ne veut pas connaître la vérité qui est de Dieu et Dieu lui-même, car il dit : Je suis la vérité : *Ego sum veritas*. Et pour cela l'époux de l'âme lui prépare un vêtement de vérité, lui donne un anneau de vérité, qui n'est autre que lui-même, et lui dit : Je suis la vérité, je vous donne la vérité, aimez la vérité, et comme l'anneau n'a ni commencement ni fin, mais ne fait qu'une chose, de même la vérité n'a ni commencement ni fin, comme Dieu lui-même qui est la vérité, et c'est pourquoi dans l'anneau de la religion est renfermée la grâce la plus précieuse du Verbe. »

Elle s'étend ensuite sur ces paroles : *Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre*. Elle y découvre de grands mystères, elle en demande l'intelligence, elle y trouve toutes les merveilles de Jésus-Christ dans les âmes, et commence à suivre toute sa carrière en faisant sur sa fuite en Egypte, sur son retour, sur son Baptême, sur toutes les périodes de sa vie, des rapprochements et des allusions qui se rapportent toujours à l'âme. Nous arrivons à l'institution du sacrement de l'Eucharistie.

SECONDE PARTIE.

Sur l'institution du très-saint Sacrement.

« Il me faudrait en ce moment, ô mon Dieu, la pureté de saint Jean pour oser contempler la grandeur des trésors que vous avez renfermés dans le très-saint Sacrement de votre corps et de votre sang, et le nombre infini de pensées ou de desseins qui vous ont porté à l'instituer. S'il contient tant de trésors, tant de grandeurs, tant de démonstrations d'amour, que vous avez eu besoin de dire : *Qui potest capere capiat*, que celui qui peut le comprendre le comprenne, quelle haute économie, que de merveilles doivent avoir présidé à cette institution ? puisque vous seul l'avez fait et que nul autre que l'amour n'y est intervenu, cet immense amour qui vous a porté à vous laisser tout entier et *à demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles*. Et quel plus grand amour peut-on avoir que celui qui vous faisait dire : *Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en mémoire de ma passion ;* et je trouve ce bienfait si grand, que je ne crois pas vous devoir moins pour m'avoir donné votre corps et tout vous-même, que pour m'avoir créée; car si vous m'aviez créée et que vous ne vous fussiez pas donné à moi, que serais-je ? et qui m'expliquera combien sont grandes vos largesses divines, lorsqu'après avoir bien voulu vous communiquer à nous pendant trente-trois ans que vous êtes resté sur la terre, vous avez encore voulu laisser votre corps et votre sang à l'âme, afin de pouvoir être continuellement avec elle, et par là vous l'avez en quelque sorte déifiée, transformée; et vous ne cessez jamais de communiquer avec elle, et vous la tenez toujours unie à vous. Oh ! quel délicieux et amoureux colloque fait avec vous cette âme lorsqu'elle demeure ainsi appuyée sur votre poitrine et vous sur la sienne ! Oh ! c'est l'épuisement de l'amour. Et comment ne serait-elle pas embrasée par les flammes les

plus ardentes de votre charité, cette âme, puisqu'elle a au dedans d'elle-même une montagne de feu, un volcan d'amour, comme elle l'a lorsque vous entrez dans son sein de cette manière si amoureuse et si merveilleuse ! il me paraît qu'on peut bien appliquer à ceci ces paroles de l'Apôtre : *Les souffrances de cette vie ne sont pas une peine en rapport avec le poids immense de la gloire future ;* pour moi, je dis avec la participation même de votre corps dans l'auguste sacrement ; car si toutes les souffrances de ce monde se réunissaient, non-seulement pour le temps présent mais pour toute l'éternité, elles me paraîtraient une chose très-juste, pour avoir le bonheur de recevoir même une seule fois votre corps et votre sang. Aussi, ô mon Verbe amoureux et crucifié dans ce sacrement, je dis que si j'avais à entrer comme Daniel dans la fosse aux lions, et qu'au milieu d'elle fût votre corps et votre sang, j'y entrerais moi-même; oui, certainement, j'irais sans rien craindre. Mais que dis-je? que fais-je ? et pourquoi me préparer et chercher des idées lorsque je ne veux parler autrement que par l'amour, puisque celui qui vous reçoit participe en quelque sorte à votre capacité et à vos communications divines.... O amour sans mesure ! et quels doivent être, et en quel nombre et de quel prix, les trésors que pourrait nous donner de plus le Père éternel, le Dieu richissime, ayant un tel moyen que celui que nous avons, ayant au dedans de nous son propre Fils, son Fils unique dont il disait : *C'est ici mon Fils bien-aimé en qui reposent toutes mes complaisances.* Il est impossible de les compter, et c'est bien le cas de dire : vous ne pouvez maintenant soutenir la vue d'un tel prodige, *non potestis portare modo.* L'âme ne le peut pas, à moins qu'elle ne soit d'une capacité infinie, capable de comprendre un Dieu, car en le recevant seulement elle est forcée, si elle l'aime, de s'écrier avec un grand Saint : *Assez, assez, Seigneur, pas davantage*, car : *non potestis portare modo.* Nous n'en pouvons point contenir davantage dans un cœur si étroit...

De la prise du divin Sauveur et de sa comparution devant divers tribunaux.

Voilà donc que celui qui gouverne l'univers et qui tient tout le monde dans sa main, est enchaîné par un traître. Mon époux est pris ? Au moins puissé-je avoir été prise ensemble avec lui ! Qui vous suivra, ô mon cher époux ? Oh ! je vous vois seul, car dans votre tendresse vous ne voulez point que d'autre que vous souffre pour moi. Seul, seul, vous voulez boire le calice d'amertume qu'on vous présente, parce que seul vous l'avez accepté de la main de votre Père : *Calicem quem dedit mihi Pater non vis ut bibam illum?* Et nous encore nous sommes des traîtres pour vous ; car nous ne sommes pas avec vous : non, il ne manque pas de Judas, et le plus grand traître qu'ait notre âme, c'est le méchant amour-propre, lequel fait exactement comme Judas qui trahit, qui enchaîne et qui livre à la mort... Mais nous avons encore bien d'autres ennemis : d'abord les appétits sensuels et les divers mouvements de la nature ; le monde aussi est un dangereux ennemi ; mais le plus contagieux de tous c'est ce traître Judas, cet ennemi caché, l'amour-propre. O mon Christ ! faites-le-moi connaître ce traître, comme vous connaissiez le vôtre et lui disiez : *Judas, tu me trahiras par un baiser !* et si quelquefois ce perfide s'enveloppe et se cache sous la peau de l'agneau, j'ai bien besoin d'avoir les yeux éclairés et rendus perçants par votre grâce pour le voir et le connaître. Qui pourra le détruire ? votre connaissance, ô mon Dieu, et celle de ma profonde misère. Et voilà que mon Christ se livre par une pensée de douceur et d'amour qui l'accompagne toujours.

Oh ! oui, c'est lui, l'amour, je le vois, c'est lui qui va suivant, accompagnant le Verbe depuis sa conception jusqu'à la fin qu'il expire sur la croix. Oh ! comme il est beau ! admirez quels yeux lumineux et ardents, quel visage étincelant ! Le soleil dans son plus grand éclat, auprès de lui, ressemble

à un charbon éteint. Oh ! comme il est prompt et vite ; il l'est plus qu'une flèche lancée du ciel. Considérez, comme il est joyeux et riant ; comme il est réjoui de se manifester à nous ; il tient d'une main une bannière toute brodée et parsemée de flammes plus brillantes que les étoiles, et on y voit écrits ces mots : *Fortis est ut mors dilectio :* L'amour est fort comme la mort. De l'autre main il tient tous les instruments de la passion, et il va parcourant tout l'univers, appelant avec une voix très-douce (mais l'un l'écoute, l'autre ferme l'oreille), et voulant communiquer à tous les instruments de la passion, et cela avec une si grande douceur qu'elle excite plutôt à la joie qu'à la douleur. O amoureux Jésus, vous ne voulez donc pas que je partage votre amour, moi, avec vous ; ô amour ! ô amour !....

Il s'en va ensuite le béni Jésus-Christ, de pontife en pontife, de chez Anne chez Caïphe, de chez Caïphe chez Pilate, de chez Pilate chez Hérode et de chez Hérode encore chez Pilate, mais je les vois tous d'accord sur un point : *Omnes adversarii congregati sunt in unum* : ils sont assemblés dans un seul but, contre un seul, et ils ne savent pas que c'est contre Dieu... Mais qui peut dire et combien de pensées et d'exemples d'amour, de patience, de douceur, d'humilité, de silence, de vérité et de manifestations de vérité nous a laissés Jésus-Christ, lorsqu'il dit quel était son royaume, et par conséquent quel est le vôtre, ô ses fidèles sujets ? *Regnum meum non est de hoc mundo :* Mon royaume n'est pas de ce monde.

Votre royaume n'est pas de ce monde, ô mon Verbe incarné ? Il n'est pas de ce monde ! Mais d'où est-il donc ? Ah ! je le sais, votre royaume est éternel, votre règne est immortel, et dans ce royaume est le siége de votre majesté et de votre gloire. Vous y êtes adoré par les Anges : les Dominations tremblent en votre présence, les Trônes les plus élevés vous forment un trône royal, les Vertus publient vos louanges, les Principautés vous environnent, les Chérubins brûlent de transports devant vous,

et les Séraphins vous rendent sans cesse gloire et honneur. Votre commencement ou votre génération éternelle ne peut être raconté, et nul ne peut comprendre votre fin, parce que tout cela est éternel. Il nous l'a bien dit le grand ambassadeur des cieux, l'archange Gabriel : *Et regni ejus non erit finis.* Avant que le monde fût fait, votre règne était déjà éternel. Il est éternel et il n'est pas comme ceux-ci de quelques jours qui sont pleins de misères, de calamités et de déshonneur ; mais celui-là est tranquille, heureux et joyeux à l'infini. On ne peut la décrire la beauté de ce règne ; et si l'apôtre saint Jean a essayé de le faire, il a dû dire : *Les murs de ce royaume sont de jaspe, et la cité est d'or pur semblable à du verre très-pur, et les fondements de la muraille de cette ville sont ornés de toutes sortes de pierres précieuses, et la place est aussi d'or pur comme du verre transparent* (Apoc. 21). Il y manquait une fontaine dans ce royaume pour l'arroser, et voilà que vous l'avez ouverte et la faites couler avec votre sang ! Quelle belle fontaine que celle qui baigne la terre et puis le ciel ! O torrent de consolation et de délices ! Quelle fontaine jaillira de cette fontaine ! O mon Jésus, quand je verrai ensuite votre couronnement d'épines, oh ! quelles souffrances j'endurerai !

De la couronne d'épines du Sauveur.

Votre couronne d'épines sera un casque glorieux pour nos têtes ; car nous pouvons dire de vous : *Il porte à sa tête une couronne de pierres précieuses.* Qu'elles sont précieuses ces épines puisqu'elles ont touché et traversé votre chef adorable où sont tous les trésors de la sagesse de Dieu ! Elles sont plus précieuses que toutes celles qu'on peut trouver ou imaginer dans ce monde. O pierres précieuses les plus pures de toutes ! Rubis très-ardents que couvre le sang adorable qui découle de votre tête sacrée et se verse le long de ces épines qui le font distiller en cent endroits ! O rubis plus resplendissants que toutes les étoiles du ciel ! O joyau, ô perle avec laquelle on peut

acheter le paradis ! Votre couronne d'épines m'a mis en tête la couronne de gloire *que vous préparez à ceux qui vous aiment*. Nous avons donc tout sujet de nous réjouir avec vos élus de cette couronne que vous portez ; car vous aussi , à cause de votre grand amour pour nous , vous estimez cette couronne pour très-précieuse , et , la regardant comme telle , vous invitez toutes les âmes qui sont amoureuses de vous à la contempler en leur disant : *Egredimini, filiæ Sion, et videte Jesum vestrum in diademate quo coronavit eum synagoga mater sua :* Filles de Sion , sortez de vos demeures et considérez votre Jésus portant le diadème dont l'a couronné la synagogue sa mère. Je dis que nous devrions nous en réjouir , nous, parce que nous acquérons par cette couronne d'épines une couronne de gloire, et que c'est vous qui nous la donnerez de votre main. Mais , qu'est-ce qui vient m'empêcher de me réjouir ? Je vois que votre tête est pour moi un très-grand fleuve ou bien une source qui va arrosant le ciel et la terre ; le ciel par la gloire , la terre par la grâce , afin qu'ayant jeté sur la terre la semence de votre parole, cette irrigation la fît fructifier , et y fît germer des plantes et des fleurs , et puis tous les fruits ardemment désirés. Aussi, encore que le Père éternel vît votre tête si maltraitée par nous , ô mon Verbe bien-aimé , il ne laissa pas de nous aimer, parce qu'avec les flammes , de vos épines et de vos ronces , il voyait les flammes ardentes de votre amour qui les environnait : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem ;* l'abondance des eaux ne put éteindre la véhémence du feu de votre amour. Donc , ô mon Jésus béni , ce sang que vous avez versé pour nous avec tant de profusion , nous a enrichis de toutes sortes de biens. Votre Père répand tous ses trésors et ses douceurs dans votre humanité , à tel point que dans votre pèlerinage parmi nous il ne se trouve plus d'amertume. Le Saint-Esprit, de son côté, environne votre humanité , ô mon Epoux, de toutes sortes de bontés, de douceurs et de miel, par le moyen de votre sang, et il fait qu'il découle jusqu'à nous

de cette source très-abondante de continuels ruisseaux de grâces. »

Avant de terminer, elle s'écrie : « O belle et précieuse couronne qui as touché les cheveux du Verbe fait homme, qui as été toute baignée de son sang, qui as pénétré dans le cerveau de mon Jésus avec tant de souffrances et de douleurs de sa part ! — O mon époux, combien vous êtes beau avec cette couronne ! O mon bel époux, ô mon amour, ô les délices de mon âme, que vous êtes beau ! Cette couronne d'épines a fait dans votre tête divine trois ouvertures, six cavernes très-vénérables, et je crois que les piqûres ou déchirures furent sans nombre, car on avait frappé votre tête innocente... »

Elle dit ensuite que trois de ces ouvertures correspondaient l'une au front, deux autres au côté droit et au côte gauche, une au milieu de la tête et les deux autres derrière, de sorte que sa tête divine en était entourée comme d'une guirlande.

Après les autres détails touchant le drame de la passion, elle passe à un dialogue entre l'âme et Dieu le Père pour apprendre de lui ce que fit Jésus quand son âme fut séparée de son corps. Elle lui adresse encore plusieurs autres questions et fait répondre le Père éternel. Nous ne pouvons suivre ces dialogues, très-diffus quelquefois, mais nous allons donner une demande et une réponse qui ne pourront qu'intéresser.

« L'âme :

Je ne puis comprendre ce que c'est que cette fontaine de lait que vous dites être votre pureté et qui découle de votre sein. Je voudrais un peu entendre, touchant cette pureté, quel est son principe, sa cause. Vous me parlez tant de cette pureté, et moi, par moi seule, je ne puis la discerner, puis, tantôt vous m'en entretenez beaucoup, et moi je ne puis vous écouter ; maintenant, si cela vous est agréable, je désirerais vivement le comprendre. »

« Le Père :

O ma fille, ô épouse du Verbe mon Fils unique, vous me demandez une chose si haute et si sublime, que personne n'est capable de la comprendre pendant la vie; car ma pureté est un attribut intrinsèque et si intime, que ni vous ni personne, quelque saint qu'il soit, quelque orné qu'il puisse être de sagesse, de science, de puissance et de vertu, ne pourra jamais, non jamais, l'entendre ni le pénétrer pleinement. Néanmoins, pour vous contenter, je vous en dirai quelque chose que vous pourrez comprendre maintenant, et puis, quand vous serez affranchie de ce corps et que vous jouirez de ma présence, alors vous l'entendrez quelque peu mieux, parce qu'à présent vous ne pouvez avoir cette capacité; mais au ciel, seul à seul avec moi, face à face, je vous l'expliquerai et vous serez en état de me comprendre. La pureté est proprement dit mon essence distinctive, mon être propre, comme je vous l'ai montré (1), sous le symbole d'une sonrce de lait très-abondante qui émanait de mon sein, provenait de moi et coulait dans mon Verbe divin; et, si je compare ma pureté au lait, c'est qu'il n'y a rien de plus délicat, de plus blanc à quoi je puisse la comparer pour vous la faire saisir; toutefois, ce n'est nullement du lait, mais mon être pur, mon essence particulière, ma divinité enfin; et ce n'est pas une fontaine, une source, mais je l'assimile à une fontaine, parce que c'est de mon sein qu'elle coule comme les autres grâces, et que c'est moi qui communique la pureté, comme les eaux coulent d'une fontaine et que c'est la fontaine qui les donne. Cette pureté donc, ma fille, est, selon que je vous l'ai dit, une chose si intrinsèque, si immense, qu'aucune créature ne peut la concevoir, mais je puis par ma grâce et ma libéralité faire que certaines âmes, en proportion des dispositions de chacune, du désir qu'elles ont de s'unir à moi, de me ressembler et d'y participer, en aient quelques idées et en reçoivent quel-

(1) Elle avait eu une révélation à ce sujet.

ques écoulements ; car l'homme a été fait à mon image; il fut créé en innocence, avec la droiture originelle qui faisait que je me communiquais et me complaisais en lui ; mais l'homme ayant péché, s'étant révolté, il perdit l'innocence et la pureté avec tous les autres dons et autres grâces dont je l'avais enrichi, et il fut dès lors privé de voir mon essence et d'y participer selon que j'en avais conçu le dessein de toute éternité.

La pureté est telle, ô ma fille, épouse de mon Fils unique, que si la créature n'avait point perdu cette innocence dans laquelle elle fut créée, non-seulement les esprits bienheureux, mais l'humanité elle-même de mon Verbe qui n'est pas, il est vrai, divine par elle-même, mais étroitement unie à la divinité, en seraient émerveillés et en resteraient, pour ainsi dire, dans l'admiration ; mais, après qu'elle eut perdu l'innocence première, il n'y avait point d'autre remède pour retrouver cette pureté, sinon de se baigner et de se noyer dans cette seconde source de pureté qui est son sang provenant du Verbe fait chair et appliqué par le moyen des sacrements de baptême et de pénitence qui ont la propriété d'être des fontaines de ce sang. »

L'âme insiste encore ; elle voudrait obtenir ce don de pureté non-seulement pour elle, mais pour le communiquer à toutes les créatures et les rendre par là plus agréables à Dieu.

Dieu lui répond que s'il se trouvait une âme si bien disposée, qu'elle mérità de participer à sa pureté divine, selon la mesure qu'une créature pourrait le permettre en restant ce qu'elle est, elle aurait tant de puissance auprès de lui, que, si elle le priait de pardonner au démon, il ne pourrait le lui refuser à cause du grand amour qu'il aurait pour cette âme et tant ce degré de pureté lui serait agréable.

L'âme lui dit qu'elle comprend cela, mais qu'elle ne sait comment faire pour obtenir cette pureté qu'elle voudrait pourtant bien avoir. Elle ajoute qu'elle sait ce qu'elle va faire, qu'elle va s'adresser à son Verbe, à son époux bien-aimé,

qu'elle la lui demandera avec lui, qu'elle prendra de son sang, qu'elle le mettra sous les yeux de Dieu, et qu'étant ainsi riche, elle s'attend à l'obtenir.

Dieu lui répond ces belles paroles : « O fille et chère épouse du Verbe, si tu veux bien entendre, bien prêter attention à ce que je vais te dire, si tu écoutes avec l'esprit fixe, l'intelligence ouverte, la volonté morte et le cœur brûlant d'amour et tout ce qu'il faut encore de plus pour comprendre ce que je désire t'expliquer, tu verras comment on peut acquérir cette pureté et comment la créature peut en devenir capable. Je t'ai déjà dit que de ce même regard d'amour qui fait que le Verbe est en moi, et moi dans le Verbe, découle ce flux si abondant de pureté d'où sont nées deux fontaines, l'une de lait, l'autre de sang, lesquelles deux fontaines vont arrosant les deux épouses, l'épouse qui est l'âme et l'épouse qui est l'Eglise, y produisant non-seulement ces deux fruits que je vous ai montrés, l'abnégation dans l'une et la force dans l'autre, mais encore ceux que je vais vous dire qui sont pour l'une une nourriture et pour l'autre la fécondité. C'est pourquoi cet écoulement est si abondant, qu'il fait naître dans ces deux épouses deux autres fontaines, l'une encore de lait et l'autre de sang, lesquelles sources les rendent très-fertiles et les font engendrer de nombreux enfants spirituels... »

Sur l'ascension de Jésus-Christ Notre-Sauveur.

« O heureuse assemblée des saints Apôtres, dans laquelle je vous vois en particulier, ô Jean, avec qui je demande d'échanger la parole et que je veux écouter beaucoup. Où est Jésus, là est aussi le paradis; il convient donc, par conséquent, qu'à l'endroit où se trouve Jésus, les Anges s'y trouvent aussi. O grande multitude d'esprits bienheureux si éblouissants de blancheur et de splendeur (et qui pourra vous compter !) De chœur en chœur, de hiérarchie en hiérarchie, descendez. Oh ! quels grands préparatifs on fait

pour l'ascension du Verbe de Dieu ! Quelles ombres délicieuses sous leurs ailes.

O Verbe, quel entretien doit être celui-là que je vous vois avoir avec Marie ! Vous laissez Marie séparée de vous quant au corps, mais vous la consolez et fortifiez pour plus tard : non certes que je croie qu'elle eût besoin de force, car, quoiqu'elle demeurât encore revêtue de cette chair mortelle, elle était en tout point si soumise à votre volonté, que, si tel eût été votre bon plaisir, elle se serait contentée de demeurer éternellement sur la terre ; mais vous la fortifiiez afin qu'elle-même fortifiât la volonté des Apôtres et qu'elle attirât à elle les vierges. Elle demeura si consolée, que maintenant quiconque la contemple se trouve consolé de tous ses maux, de toutes ses tribulations, de toutes ses angoisses, et surmonte toutes les tentations. C'est pourquoi quiconque ne trouve pas de consolation ou d'indulgence, recourt aussitôt à Marie ; quiconque vient à tomber par faiblesse, a recours à Marie qui est toute forte, toute-puissante ; quiconque se trouve dans une guerre perpétuelle, se tourne vers Marie qui est une mer pacifique ; quiconque est fatigué des joies et des plaisirs du monde, s'approche de Marie qui est une mer d'amertume ; quiconque est possédé du démon de l'orgueil, s'adresse à Marie qui est la mère de l'humilité, et on sait que rien ne chasse plus vite le démon que l'humilité. Que chacun donc recoure à Marie, qu'il accoure dans les bras de Marie ; car grands et merveilleux ont été les secrets que mon doux époux lui a confiés. O Marie, l'entretien que vous eûtes avec Jésus quand il marchait au supplice, fut de conformité ; quand il ressuscita, il fut de joie ; mais ce dernier que vous avez eu, comme le dernier, est le plus glorieux. »

Notre Sainte fait ici une petite digression sur les vierges à l'occasion de Marie, représentant qu'elles sont pendant la vie exposées aux mêmes peines que Marie, à cause de leur Bien-aimé, mais qu'elles participeront aussi à une gloire dont l'éclat effacera celui des rayons du soleil. Ensuite elle reprend ainsi :

« O grand Dieu ! ô Dieu admirable en tout ! Jésus confirme et fortifie dans cet entretien ses Apôtres, parce qu'ils allaient devenir les colonnes de votre église : avec votre sagesse il les exhorte, avec l'exemple de sa passion il les prépare aux souffrances, par sa résurrection il leur donne la paix, par son ascension il les remplit de joie et il leur promet les dons du Saint-Esprit.

Mais voilà donc que de chœur en chœur, les Anges prennent les trophées et les enseignes du Verbe. Marie voit monter au ciel cette humanité qu'elle a formée de son plus pur sang et nourrie de son lait. Marie voit la multitude des Anges et la belle et nombreuse compagnie des anciens Pères, et particulièrement saint Jean-Baptiste, à l'occasion duquel elle fut louée et sentit son enfant tressaillir dans son sein..... O Verbe, pourquoi ne prenez-vous pas avec vous votre épouse? Prenez-la, ô Verbe, prenez-la avec vous ! O mon Dieu, ô mon Jésus, vous partez de ce monde, et aucun de nous ne part avec vous ! Oh ! quelle joie serait la sienne si Marie était à côté de vous ? Mais non, ô Marie, vous restez encore sur la terre ; et vous, ô saints Anges, prenez-nous aussi, car nous voulons suivre votre maître qui est notre époux. — O Verbe éternel, ô sagesse infinie, que vous a donc fait votre créature pour laquelle vous avez fait tant de choses et à laquelle en montant au ciel vous allez préparer une si grande gloire ? Oui, dites-le moi, qu'a-t-elle fait pour que vous l'aimiez tant, que vous lui donniez tant, que vous la recherchiez tant ?.... Il l'aime tant, qu'il se donne tout lui-même à elle, et que, s'il y avait hors de lui quelque bien aussi précieux que lui ; si sa sagesse, sa puissance, sa volonté pouvaient faire davantage, il les lui donnerait. O sagesse infinie, ô bonté souveraine, ô amour, ô amour peu connu, encore moins aimé et possédé d'un petit nombre ! O amour incarné ! O Verbe fait homme ! O ingratitude de notre part, cause de tous les maux ! O pureté peu appréciée et peu désirée ! O mon époux, mon époux, à présent que vous êtes au ciel avec votre humanité,

résidant à la droite de votre Père éternel, *créez en moi un cœur pur, et renouvelant le fond de mon âme, mettez-y un esprit droit !* » (Ps. 50-12.)

Sur la cause de la venue du Saint-Esprit et sur les merveilleux effets qu'il produit.

« O Dieu de pureté ! c'est le souvenir que conservait votre divin Verbe de la promesse venue de vous et qu'il avait faite lui-même à ses Apôtres, moyennant sa passion et en vous montrant les cinq plaies qu'il avait reçues et surtout celle de son côté comme étant voisine du cœur et l'habitation de son amour, qui vous a porté à envoyer votre Esprit-Saint. Car la Vérité infaillible a dit : Là où est le trésor, là est le cœur, et par conséquent, où était votre cœur sinon là où était votre Verbe qui est votre trésor ? — Dans le Verbe, en effet, étaient renfermées, contenues, conservées toutes les vertus venant du Père, et de plus, là étaient aussi tous les désirs de la divinité pour le salut du monde Or, le Verbe n'avait pas voulu abandonner les hommes, et s'il demande ardemment l'envoi du Saint-Esprit, c'est pour faire éclore et paraître au jour en chacun de ses membres les fleurs des vertus qui étaient renfermées dans le jardin de son cœur et qu'il avait transplantées en nous. Oh ! quelles fleurs, quels parfums ! *Christi bonus odor sumus.* O quel parterre secret, car il n'en est pas beaucoup qui le connaissent ! *Hortus conclusus.* »

Après cela notre Sainte passant à l'action merveilleuse du Saint-Esprit, aborde ainsi ce difficile sujet :

« J'ai vu un hôte divin assis sur un trône élevé, et ce trône était formé d'un assemblage de nuées artistement distribuées, habilement accommodées, et dont quelques-unes environnées de splendeurs, étaient agitées par un doux zéphyr. C'est sur ce trône que repose ce très-noble et très-digne Maître qui est le Saint-Esprit, et avec le poids et cependant l'agilité de sa bonté et de sa charité envers nous, il se meut rapidement et se porte en tous les lieux où sont des âmes propres et prêtes à

le recevoir. Qui pourrait dire quelles opérations et quels effets il produit en quiconque a dignement reçu sa grâce ? Il parle, et cependant il se tait, et son silence sublime est entendu de tous. Il est immobile et un mobile très-puissant en même temps, et son immobile mobilité se communique néanmoins à tous et toujours. En repos et toujours agissant, dans son repos il fait les choses les plus grandes, les plus dignes, les plus admirables ouvrages. Avec son immense et pénétrant savoir et son ouïe, il écoute et il pénètre tout, et toutefois il n'écoute point, et en n'écoutant point, il entend et connaît ce qui se dit de moindre et ce qui se profère dans le plus intime du cœur. Il penche et abaisse sa tête par un abaissement de compassion, et en s'abaissant il vient élever ceux qui sont humiliés, et il abaisse, au contraire, ceux qui étaient les plus superbes et les plus élevés. Cet hôte noble et aimable qui habite dans chaque âme, sans jamais se reposer, repose, et il est toujours en mouvement lorsqu'il semble très-fixe : il ne se fixe pas dans le Père, ni dans le Verbe, ni dans les esprits bienheureux, ni dans les autres créatures, de manière à ne point se communiquer aux autres par sa grâce ; il va se communiquer à qui il veut, et dès qu'il trouve une créature disposée, il va promptement lui faire part de ses richesses. »

Après plusieurs autres considérations analogues, elle ajoute :

« Mais vous ne vous reposez point sur la créature brutale et défigurée par le péché, ô Esprit-Saint, c'est seulement sur celles qui se rendent propres à recevoir en elles par la communication de vos dons la ressemblance de votre pureté, et en celles qui ont reçu les effets du sang du Verbe divin. C'est dans celles-là, dis-je, qui sont de dignes habitations pour vous, que vous descendez et que vous vous reposez, non point, sans doute, à la façon des autres créatures qui sont portées par elles-mêmes au péché, mais par communication, par opération, par sagesse, par puissance, par libéralité, par bonté, par charité, par amour, par pureté, et, enfin, par

votre infinie tendresse qui fait que, répandant ces grâces précieuses dans la créature, vous la rendez capable de vous recevoir. Et ce trône embrasse et entoure tout l'univers ; il remplit le ciel et il environne la terre, de la même manière que fait le soleil qui est fixe aux cieux et qui répand ses rayons sur toute la terre ; de manière que cet esprit est dans le ciel et sur la terre : il est au ciel en lui-même et dans les esprits bienheureux, et il est sur la terre dans toutes les créatures. Si vous regardez le commencement de celui qui est assis sur ce trône, vous verrez d'abord que c'est la fin qui est sans fin depuis l'éternité qui est son commencement même ; et si vous voulez ensuite considérer l'éternité de son commencement sans commencement, vous verrez la fin sans fin. »

Dans le chapitre suivant elle continue à faire sur ce sujet d'intéressantes réflexions ; elle dit que le Saint-Esprit se repose comme un hôte dans toute créature ; qu'il se repose sur le ciel et sur la terre ; qu'il se repose sur la créature par similitude : ainsi, il se repose sous la figure du pélican, il monte vite comme le cerf, il fixe d'un regard comme l'aigle, il enfante comme la simple brebis, il se délecte avec la colombe, il se plaint avec la tourterelle, il est fort comme l'éléphant (et dans la personne de chaque animal, j'entends, dit-elle, l'âme qui par la vertu et les dons du Saint-Esprit leur est semblable). Puis elle dit que ce qui empêche le plus les communications du Saint-Esprit avec l'âme, c'est l'amour-propre. — Elle le voit régner dans tous les cœurs, dans tout le monde, et c'est la cause de la stérilité des âmes, comme dès l'origine, il a été la cause de tous les maux. Elle explique ensuite ce texte : *Omnes sitientes venite ad me : fluet in eo fons aquæ vivæ.* On comprend déjà que la source est le Saint-Esprit, et l'eau, la grâce qui fait arriver à l'éternelle vie. « Eau précieuse, s'écrie-t-elle, qui êtes devenue par la charité une fontaine inépuisable, vous vous communiquez, vous vous répandez sur toute la terre, vous êtes devenue non-seulement une fontaine, mais un fleuve large, rapide, qui entraîne et

roule avec lui vers la mer du bonheur toutes les âmes de ce monde vers l'éternité : *Fons aquæ salientis in vitam æternam.* Qu'est-ce qui arrête donc le cours de ce fleuve, que nous n'en ressentions plus la violence ? C'est le maudit amour-propre, c'est notre volonté contraire à la volonté divine. » Elle explique plus bas comment Jésus-Christ pendant la vie n'a fait en tout que la volonté de son Père; comment il appelait cette soumission sa nourriture : *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei.* Elle demande au Verbe de lui donner sa bonne volonté et sa soumission, afin de pouvoir mieux communiquer avec le Saint-Esprit. « Et alors, dit-elle, le Saint-Esprit s'insinuera, s'introduira dans mon cœur par l'opération du Verbe, et ensuite le Verbe par l'opératiou du Saint-Esprit y entrera avec sa grâce, et ainsi s'uniront ensemble avec tout mon être.

O Dieu ! vous avez tout fait avec sagesse : *Omnia in sapientia fecisti...* C'est la sagesse qui a élevé le trône du Très-haut : *Sapientia ædificavit thronum Altissimi...* Et sur ce trône est assis le Verbe, *car le Verbe était en Dieu et Dieu était dans le Verbe.* Il est assis sur ce trône avec une sagesse éternelle, forçant doucement ses créatures, sans leur ôter leur liberté, à recevoir les dons sacrés du Saint-Esprit. Il va frappant à tous les cœurs, et en frappant si doucement, il fait en sorte qu'aucun ne se refuse à recevoir ses dons. Il va suavement chantant de douces plaintes ; tantôt il se réjouit, tantôt il s'afflige, et toujours il cherche et s'efforce afin que chacun se dispose à recevoir ses grâces. Il admire l'intelligence, il voit la volonté, il considère la mémoire, que le Saint-Esprit prépare par ses dons, afin de pouvoir entrer lui-même dans cette âme avec toutes ses richesses. Et cet Esprit procédant du Père et du Verbe se répand d'une manière si suave dans les âmes, qu'on ne peut le comprendre, et c'est parce qu'on ne le comprend pas qu'on l'estime si peu. »

Dans le chapitre XXIX, parlant des opérations merveilleuses du Saint-Esprit qui entre dans les âmes, elle l'explique

ainsi : « Le Saint-Esprit qui est toujours fixe quoique toujours en mouvement, attire, pour parler de la sorte, du sein de la gloire du Père un rayon très-pur et très-lumineux de cette gloire ; et du sein du Verbe incarné, il en tire un dard ou une flèche très-ardente et très-pénétrante d'amour, pour illuminer et obscurcir, pour frapper et pour guérir, pour échauffer et pour refroidir, pour abaisser et pour éblouir et pour rendre glorieuse, par toutes sortes de moyens, l'âme qui le reçoit en son cœur et la faire marcher par amour. Du lien dont le Saint-Esprit se sert pour unir de toute éternité par le nœud de la plus parfaite union et de l'identité de la charité, le Père et le Fils, il attire aussi, par aspiration, et par un sacré lien qui établit une ressemblance d'union avec Dieu, les âmes qu'il veut remplir, et il s'unit en même temps par une parfaite relation toutes leurs facultés, il s'unit leur mémoire, leur intelligence, leur volonté, de manière qu'elles ne veulent et ne peuvent en quelque sorte vouloir autrement à cause de la grâce qui les tient comme embrassées et unies à Dieu. Elles ne peuvent se souvenir d'un autre, ni en écouter, ni en vouloir d'autre, que son unique objet par le plus parfait amour, lequel est la source de tout bien et qui est la charité elle-même dont il est dit : *Vulnerata caritate ego sum :* Je suis blessée par la charité. » Elle voudrait comprendre ce nœud de charité qui unit l'âme à Dieu dans le ciel, et s'élève encore à de hautes considérations qui nous laissent un immense regret. Mais nous devons passer outre pour ne point nous écarter de notre plan.

Dans le chapitre XXX, elle demande au Verbe quelles sont les causes qui empêchent les effets du Saint-Esprit dans les âmes, et elle se fait à elle-même ces réponses en faisant parler ainsi la personne du Verbe.

« Ma très-chère Epouse, il y a diverses sortes d'empêchements et diverses grandeurs de ces obstacles, parce qu'il y a divers états et diverses sortes de créatures ; mais sachez qu'un des empêchements de ceux qui sont éloignés de moi, c'est la

malice dont ils ont le cœur tellement plein que mon esprit ne peut se reposer en eux. Quelques autres opposent l'empêchement de leur volonté propre ; d'autres non-seulement de leur volonté propre, mais de leur science, de manière qu'ils veulent me servir à leur mode. Ils veulent bien mon esprit, mais ils le veulent en la manière qui leur convient, et quand il leur plaît, et de telle sorte ils se rendent inhabiles à le recevoir. Quelques autres qui sont plus proches de moi opposent un autre empêchement qui ne me déplaît pas moins que les autres, c'est la mauvaise tiédeur qui fait qu'au lieu de me servir à moi, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils se servent eux-mêmes, et ils me servent sans sincérité, sans humilité, sans abnégation. Or, mon esprit ne se plaît jamais que dans un cœur anéanti dans son centre, et il fuit les âmes superbes, et s'il y descend quelquefois il ne fait qu'y passer. »

Elle demande au Verbe son époux, comment on peut détruire ces empêchements et quels en sont les remèdes ; l'époux lui répond :

« Au premier empêchement qui est la méchanceté, il faut opposer la pureté d'intention, parce que cette pureté d'intention ne peut s'imprimer dans un cœur qui reste toujours mauvais. Contre la volonté propre, il faut se faire à une volonté morte, si bien qu'on ne veuille plus rien que ce que je veux moi-même. Quant à l'amour de sa sagesse et de sa science propre, qui fait qu'on veut servir Dieu à sa mode, il faut prendre la résolution de ne plus vouloir, de ne plus entendre, de ne plus savoir à sa manière, mais bien selon celle de Dieu. Contre la tiédeur, il faut opposer une charité ardente que j'offre moi-même à Dieu en union de mon amour pour lui. Et cette charité étant offerte par moi, fera, si l'âme est docile, que comme le feu, elle embrasera le cœur et en fera disparaître toute indifférence, toute tiédeur. » (Du ch. 30.)

Parallèle entre la croix et le sein de la très-sainte Vierge. Elle y montre les soins amoureux que le Verbe incarné a reçus dans l'un, et les outrages qu'il a reçus sur l'autre pendant la Passion.

« O Marie, objet sacré des complaisances de la très-sainte Trinité, l'admiration des patriarches et des prophètes qui ne soupiraient qu'après votre venue, qui ne prononçaient leurs oracles que pour vous et pour le Messie qui devait naître de vous, vous êtes non-seulement la gloire d'Israël, mais la gloire du genre humain tout entier... O Marie! qui pourra jamais comprendre votre beauté ? Quelle oreille pourra jamais entendre ces paroles sublimes que vous vous disiez mutuellement et intérieurement avec le Père éternel ? Quelle langue pourra jamais vous louer assez? Quelles autres mains que celles qui ont construit le ciel et la terre n'auraient été trop petites, et qui jamais a pu embrasser un tel ouvrage ?.... » Elle arrive ensuite à ce rapprochement. « La croix, dit-elle, fut plantée sur une horrible montagne, dans une terre sèche, aride et stérile; et le sein de Marie était une terre agréable, douce, bénie, fertile, qui avait à porter le fruit de vie. Vous étiez nu dans le sein de Marie, vous fûtes nu sur la croix; mais dans le sein de Marie votre visage resplendissait plus que les rayons du soleil, et sur la croix vous n'aviez ni beauté, ni éclat. Dans le sein de Marie, vos membres allaient croissant et recevant la nourriture, sur la croix vos membres s'exténuaient et vous perdiez tout votre sang. Dans le sein de Marie quelles suaves odeurs vous respiriez parmi les fruits de ses innombrables vertus, et sur la croix vous ne sentiez que l'odeur infecte et fétide qui s'élevait sur cette montagne. Dans le sein de Marie, vous goûtiez cette suave liqueur qui découlait continuellement de son cœur très-pur dans la bouche de votre âme, et sur la croix vous étiez abreuvé de fiel et de vinaigre. Dans le sein de Marie, vous receviez les dignes louanges qu'elle vous donnait sans cesse, et sur la

croix vous n'entendiez que d'horribles blasphèmes et des imprécations que vomissaient les juifs. C'est pourquoi, ô Verbe incarné, dites-moi, je vous prie, où vous vous trouviez avec plus de plaisir; est-ce dans le sein de Marie ou sur la croix? Sur la croix! sur la croix! sur la croix! me répond-il. Car s'il se plaisait dans le sein de Marie c'était pour aller ensuite à la croix. Du sein de son Père, il désirait le sein de Marie, et du sein de Marie, il désirait aller à la croix. » Elle reprend son parallèle depuis la salutation de l'ange jusqu'aux sept paroles qu'il prononça sur la croix, et en trouve sept autres qu'il aurait prononcées dans le sein de Marie, et qu'on sera curieux sans doute de connaître.

« Les sept paroles de la croix furent comme sept demandes. Or, en étant dans le sein de Marie il prononça aussi sept paroles ou sept demandes d'une voix intérieure, silencieuse, et voici quelles elles étaient.

La première fut qu'aussitôt enfanté vous demandâtes à Marie de vous poser sur du chaume, dans une crèche, car jamais elle ne vous aurait déposé dans un lieu si dur et si ignoble, si de votre voix intérieure vous ne l'aviez choisi le premier.

La seconde fut, qu'aussitôt né elle vous adorât et puis vous portât à son sein pour vous nourrir, car Marie n'aurait jamais osé vous donner de son lait, si vous ne l'aviez demandé, sachant que vous étiez celui qui nourrit toute créature.

La troisième fut, qu'elle vous manifestât aux bergers et aux mages pour qu'ils vous adorassent, et Marie ne vous aurait certes pas manifesté, si de votre douce voix intérieure vous ne le lui aviez fait connaître, car elle aurait craint que, ne vous croyant pas le Fils de Dieu, on vous méprisât en vous voyant dans un lieu si vil, si abject.

La quatrième, c'est qu'étant jeune à peine de huit jours, elle voulut que vous accomplissiez la loi, en donnant de votre sang.

La cinquième, qu'elle vous sauvât la vie lorsque l'impie

Hérode cherchait à vous égorger, afin que vous pussiez vous conformer aux volontés de votre Père.

La sixième fut, qu'à votre premier miracle aux noces de Cana, où vous changeâtes l'eau en vin, vous voulûtes qu'elle vous le demandât, car si vous ne le lui aviez fait entendre dans le cœur, elle n'aurait pas osé vous prier d'une telle chose.

La septième fut, que lorsque vous alliez au dernier supplice elle se conformât à votre volonté et à celle de votre Père, et qu'elle-même vous offrît volontiers à la mort, parce que si vous ne le lui aviez inspiré dans le cœur par votre demande, étant dans son sein, elle n'aurait pu avoir tant de conformité, voyant les autres commettre tant de crimes à votre mort, et vous, souffrir si cruellement.

Dans la première demande, en posant son Fils dans la crèche, Marie fait preuve d'une profonde humilité; en lui donnant le sein, elle lui montre un grand amour; en le faisant connaître aux pasteurs, elle montre une grande libéralité; en voulant que son Fils encore naissant verse son sang, elle fait preuve d'une prompte obéissance; en le portant en Egypte pour lui conserver la vie, elle témoigne une grande patience; en le priant de se manifester au monde par les miracles, elle démontre une grande miséricorde; en étant résignée lorsque vous alliez souffrir jusqu'à la mort, elle montre enfin la plus parfaite conformité au bon plaisir de Dieu. » (Du ch. 31.)

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. III. — Sur la paix.

Expliquant ces paroles de l'Evangile : *Pacem meam do vobis*,

Elle dit d'abord que cette paix a été donnée dès l'éternité et dans le temps; que c'est le don le plus grand, le plus cer-

tain, le plus glorieux, car il émane de la très-sainte Trinité. Elle a été donnée par le Verbe fait chair, reçue par l'homme régénéré, agréée par l'unité de la Trinité, conférée et manifestée dans la partie la plus intime de l'âme.

« La paix, dit-elle, fut donnée dans le ciel sur le trône de la très-sainte Trinité ; depuis elle a été faite entre la divinité et l'humanité, entre le Verbe et Marie, entre Marie et le Verbe, entre le Verbe et la créature, entre la créature et le Verbe, et c'est du trône de l'auguste Trinité qu'elle est descendue. Et quand ? Dès l'éternité. On n'en peut comprendre ni scruter le principe ; elle a été donnée, pour ainsi dire, par un amoureux soupir, du Verbe au Père, du Père au Verbe, du Père et du Fils au Saint-Esprit. Et elle fut donnée par toute la Trinité ne faisant qu'une essence, une paix, une amoureuse respiration. Cette paix éternelle fut résolue en même temps que la création, et puis elle a été souvent redonnée dans les divers âges du monde, et dans le ciel, puisqu'elle s'est donnée toujours, se donne et se donnera sans cesse entre l'éternelle Trinité. Mais comment cette paix fut-elle premièrement donnée! Elle le fut sur le trône éternel par un mutuel regard des trois Personnes décidant la création, et formant l'homme dans leur sublime idée. Et cette paix ne fut pas de respiration mais de regard, plus tard elle fut faite par la résolution d'unir le Verbe à l'homme déjà destiné à être l'image et la ressemblance de Dieu. Et ce fut la plus grande marque de prédilection donnée à la créature....

Mais si la première paix fut donnée sur le trône éternel, la seconde le fut dans le sein du Verbe, non encore incarné, mais l'ayant dans son cœur. Plus tard, comme il n'aurait pas suffi de l'avoir donnée par paroles, le Verbe vint l'inculquer par l'exemple, et il dit : *Je suis la voie* par laquelle la Trinité vient à vous et par laquelle vous pouvez aller à la Trinité, et la paix fut faite entre Marie et le Verbe, non par regard, par respiration, mais par complaisance de la part de la très-sainte Trinité.

Et Marie reçut la paix du Verbe et la lui rendit en répondant à son Messager : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Et dans la réponse de Marie se trouva celle du genre humain entrant en paix avec Dieu par l'union avec le Verbe. Aussi la paix fut-elle chantée par les Anges à la naissance du Fils de Dieu ; car voyant que Dieu s'unissait à l'homme dans le sein de Marie, ils se prirent d'une grande joie, entourèrent la mère du Verbe de leur chant, et cimentèrent l'union du ciel avec la terre. En ce moment, en effet, la paix partout fut conclue entre la nature angélique et la nature humaine, et l'homme et l'ange se rencontrant ensemble au berceau du Fils de Dieu, se donnèrent la paix l'un à l'autre avec grande allégresse, et ils glorifièrent Dieu, et le tout arriva par l'intermédiaire de Marie. Cette paix fut faite alors, il est vrai, mais elle le fut bien plus parfaitement et pleinement, lorsque le Verbe de Dieu s'en revint au ciel en grand triomphe, accompagné par les Anges et amenant avec lui les âmes des saints Pères qu'il voulait introduire avec lui dans son royaume, comme le premier fruit de sa conquête.

Mais quelle est cette paix que le Verbe a donnée ? C'est une paix d'union, laquelle union rend la créature un Dieu par participation, et Dieu un homme par amour. Et cette paix d'union donnée à la créature la rend capable de recevoir la régénération et la glorification, union qui s'est opérée par l'union du Verbe avec notre nature dans le sein de Marie. Union enfin qui rend l'homme apte à recevoir les communications divines et tous les dons de la grâce que Dieu veut bien lui conférer. O union haute et sublime autant qu'elle en est digne ! aucune créature ne peut l'approfondir, car elle surpasse l'étendue et la capacité de notre intelligence. Et cependant elle est faite pour nous, au milieu de nous, toute à notre avantage pour nous unir à Dieu. O union ! ô union ! »

Dans le chapitre IV, elle poursuit ce sujet et dit, touchant la paix de Jésus-Christ, et la paix du monde : « Vous la donnez votre paix, ô Jésus ! mais vous ne la donnez pas

comme prétend la donner le monde. Lui la donne avec des délices, des richesses, des plaisirs, mais ce n'est point là la véritable paix, c'est une véritable guerre au contraire, parce qu'en la suivant elle conduit à une atroce, à une continuelle guerre, et celui-là la connaît bien à qui Dieu a donné sa lumière, et qui, par sa grâce, en est en quelque sorte en dehors. Je dis en dehors, car c'est là qu'on connaît cette guerre; autrement, tant qu'on est au milieu du monde, on s'y plaît, on croit jouir de cette paix, lors même qu'on n'en jouit pas et qu'on est esclave des passions et du monde; je dis plus, esclave du démon, qui nous tient chargés de chaînes et ne nous permet plus de penser à notre liberté, liberté vraie, dans laquelle se trouve la paix avec Dieu et avec nous-mêmes. Mais la paix que donne le Verbe est toute opposée, parce que ce monde est rempli de peines, de tribulations et de persécutions. Cependant, il conduit ensuite à un repos, à une paix tranquille: que dis-je? c'est au milieu même de ces afflictions qu'il donne la paix, parce qu'à la fin le Saint-Esprit *nous rend en quelque sorte le témoignage que nous sommes les enfants de Dieu.* Et ne nous a-t-il pas dit: *Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés!* Et non-seulement dans l'avenir, mais encore dès à présent. — Et ne voyons-nous pas qu'au milieu des feux ardents de la tribulation celui qui aime Dieu éprouve un vent rafraîchissant et une rosée de céleste consolation, comme autrefois les enfants de Chaldée ou de Babylone? O paix! ô paix! Et qu'est-ce que c'est que la paix? Une tranquillité de cœur, un calme, une sérénité de conscience, une lumière, et une participation de la lumière et de la splendeur céleste qui nous fait sentir et reconnaître de toutes les manières que nous sommes véritablement les enfants de Dieu: *Sumus filii Dei.* — Et quiconque jouit de cette paix vit tranquille et se repose en Dieu de toutes choses. Et la créature rend ensuite à son tour la paix au Créateur. Mais qu'est-ce à dire? Je ne la comprends pas cette paix; et dans quel sens la créature peut-elle donner la paix

à son Créateur? Paix de louange, remercîments de paix, paix à l'intérieur et à l'extérieur, union intime, fruits de salut, etc. »

Puis elle entre en matière touchant la paix donnée aux Apôtres, touchant la paix du monde entier par la descente du Saint-Esprit et la prédication évangélique. Qu'il nous suffise d'avoir offert ici ses plus nobles, ses plus belles pensées. (Ch. 4, p. 180.)

Sur ces paroles, *Consummatum est*, appliquées à l'âme qui reçoit la divine Eucharistie.

« Lorsque l'âme a reçu le pain de vie dans le très-saint Sacrement de l'Autel, et qu'elle a fait avec Dieu une union si étroite que celle-là, alors elle peut bien s'écrier : *Tout est consommé.* Dans ce céleste aliment, tout est rassemblé, là tous les désirs sont satisfaits et accomplis en Dieu; et qu'est-ce que l'âme pourrait demander autre chose, portant en elle celui qui renferme toutes choses : si elle désire la charité, ayant en elle celui qui est la charité, *Deus charitas est*, elle a en même temps la plus haute perfection de cette charité; il en est de même de la foi, de l'espérance, de la pureté, de la patience, de l'humilité et de la douceur, puisque Jésus-Christ, dans l'âme, au moyen de cette nourriture céleste, produit toutes les vertus. Et que peut-elle vouloir davantage l'âme, si elle possède, avec celui qui est le Dieu admirable, caché dans ce sacrement, toutes les vertus, tous les dons et toutes les grâces qu'elle peut désirer et vouloir posséder, et qui s'y trouvent réunis? Car c'est en vérité celui-là même qui est assis dans le ciel à la droite de son Père, et en qui il est dit que sont renfermés *tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu.* Oh! quel grand bonheur donc pour l'âme que d'avoir en soi et de posséder réellement le vrai Dieu! Elle peut bien s'écrier avec raison, que *tout est consommé!*

Visitasti terram et inebriasti eam. Vous avez visité la terre,

est-il écrit, et vous l'avez enivrée. Oh! que cela est vrai, qu'elle a été visitée de Dieu du haut du Calvaire par la grande effusion de sang du Rédempteur, et ce n'est pas étonnant qu'elle ait été enivrée par la puissance de ce sang, quoiqu'elle fût bien insensible, car aucune langue ne peut suffire à rendre grâce pour un tel bienfait. Elle fut visitée et enivrée la terre du Calvaire par le sang de Jésus-Christ : oui, oui, mais la terre de notre cœur bien plus que celle du Calvaire a été enivrée d'amour divin par l'effusion de ce sang précieux. Et comme ceux qui ont bu du vin en quantité, dominés par son énergie, sont ivres et poussent fréquemment au dehors des paroles ardentes, de même l'âme enivrée de ce sang généreux, sent monter à sa bouche les louanges divines et les actions de grâces qu'elle adresse à son Créateur; et si grande est la véhémence de l'amour qui règne dans son cœur, que sa langue prononce sans cesse des paroles saintes et édifiantes : *Eructavit cor meum verbum bonum.* Oh qu'il est doux cet enivrement! Oh quelle agréable ivresse que celle qu'opère le sang de mon Jésus! Oh! que n'en suis-je toujours ivre, car je sentirais brûler sans cesse dans mon cœur cet ardent feu d'amour divin; et me mettant peu en peine de paraître folle et extravagante par amour, je m'écrierais : O amour! ô sang! ô sang! ô amour! » (P. 208).

Au chapitre II, elle s'écrie : « O mon époux, vous voudriez et moi je le voudrais aussi, que toutes les offenses que vous font toutes les autres créatures fussent punies sur moi; mais comment faire lorsque je ne vois pas même en enfer des supplices assez grands pour punir mes propres fautes? Je n'ai pas besoin d'appeler à mon secours les autres créatures, puisque je sais bien que je mérite tous les tourments possibles pour mes propres fautes détestables, mortelles, capitales. J'en suis en effet à considérer et à m'étonner que la terre veuille me supporter, et comment il se fait que l'enfer ne s'entr'ouvre pas pour m'engloutir dans ses abîmes; peut-être est-ce pour ne pas devenir encore plus dégoûtant et plus abo-

minable par ma présence. Je ne trouve en vérité aucune chose plus vile dans l'enfer, que je ne me reconnais l'avoir été pendant toute ma vie. Oh ! dans quelle mer d'amertume j'entre lorsque je repasse dans ma mémoire les années de ma vie si indignement employées à vous offenser ! J'y entre moi, mais jetez-y-moi vous-même au fond, et submergez-moi dans ses gouffres profonds, afin que je connaisse quelle misérable chose je suis... »

Quelle humilité ! on se sent confondu en lisant ces lignes, et malgré soi il se remue dans le cœur quelque chose qui nous accuse. Hélas ! que sommes-nous auprès d'une telle âme ?

Sur la parole de Dieu.

« *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole.* Votre parole, ô Verbe, comme tout ce qui vient de vous, n'est autre chose qu'une certaine émanation très-suave de votre sagesse et de votre science éternelle ; et qu'est-ce qui est renfermé dans votre parole si ce n'est un abrégé de toute perfection, un enseignement sublime et enfin notre règle en toutes choses ? Votre parole est un angle sur lequel l'âme se pose et se soutient ; c'est une pierre très-ferme et très-solide sur laquelle on bâtit deux édifices, l'un très-haut, l'autre très-bas. Le haut, c'est la connaissance de vos grandeurs ; le bas, c'est la connaissance de notre misère. C'est la nourriture de l'âme, car elle lui est nécessaire puisque vous venez en nous et que pour nous unir à vous, il nous faut nous nourrir de vous. Mais, voilà que je vois faire à Dieu ce que fait un père très-tendre : lorsqu'il veut faire un voyage dans des pays lointains, non-seulement il laisse à ses enfants de quoi se réjouir, se soulager et se nourrir, il les pourvoit encore d'armes défensives et offensives. C'est là aussi ce qu'a fait le Verbe, car il a commencé dès son enfance à nous pourvoir de toutes choses, si ce n'est par sa parole, par ses exemples ; ensuite il nous a soutenus avec ses sages et ineffables paroles,

avec ses miracles et les œuvres de sa puissance, avec son sang très-efficace, et par ce bouclier impénétrable et cette épée il nous a fourni des armes pour la défense et pour l'attaque. Quelle est donc la créature, quel est donc l'animal féroce, quel est le démon qui pourra nuire à cette âme qui est couverte d'un tel sang? Quelle est l'arme qui soit plus défensive que celle de la croix? Et que serait la créature sans ce Verbe provenant du Verbe de Dieu, je veux dire sans votre parole? Elle serait certainement comme un poisson hors de l'eau, comme un soldat sans armes, comme un chasseur sans le faucon. Que celui qui est coupable d'infidélité ait recours à cette parole; que celui qui ne croit pas à elle se regarde déjà comme jugé et condamné; que celui qui a la foi commande aux montagnes, car il en sera obéi, et tout ce qu'il demandera au nom du Verbe lui sera accordé. *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.* Que celui qui est emporté par la haine contre son frère s'applique cette parole : *C'est à ceci que tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.* Que celui qui est fatigué, celui qui ne peut agir comme il voudrait et qui fait le mal lorsqu'il voudrait le bien, que celui qui est affligé ou dévoré par le doute ou par l'orgueil, &c., que tous recourent à la parole de Dieu. Oh! quels boucliers excellents! Oh! quelles bonnes armes pour se défendre que vos divines paroles, ô Verbe, mon époux!

La parole de Dieu est comme l'échelle mystérieuse que vit Jacob, par laquelle les anges descendaient et montaient aux cieux, dont le sommet touche au ciel et les extrémités à la terre. C'est par elle que l'âme humble descend et par elle que Dieu s'élève jusqu'à lui. Trois grands personnages sont descendus par cette échelle : le premier qui la descendit, c'est le Verbe par ces paroles qu'il dit à Abraham : *Per memetipsum juravi.* Je jure par moi-même. *Multiplicabo semen tuum sicut stellas cœli.* Je multiplierai votre postérité comme les étoiles du ciel. *In semine tuo benedicentur omnes gentes.* Tou-

tes les nations seront bénies en votre race. Paroles par lesquelles je jurai d'envoyer mon Verbe.

L'autre fut le noble, le gracieux, le digne paranymphe, l'archange Gabriel qui porta la nouvelle de la descente du Verbe qui se faisait homme par amour. Et ce fut le second qui descendit par cette échelle.

Pour la troisième fois ce ne fut pas un seul, mais des milliers et des milliers d'anges et d'esprits bienheureux, que dis-je, toute la céleste hiérarchie qui descendit par cette échelle ; et comme les anges vinrent pour exciter les âmes fidèles à s'élever vers le ciel, mon Verbe monta et retourna dans mon sein, lorsqu'il dit : *Je vais à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu.* » (3e P. 369.)

Sur l'amour divin, à l'occasion de la naissance de la sainte Vierge qu'elle vit tenant en main un cœur comme un vase rempli de précieuse liqueur.

« Je vois Marie toute petite et je la contemple déjà à la droite de son Fils. O Marie, comme je vous vois bien ! Vous avez dans vos mains un beau vase d'une douce liqueur. Donnez, donnez-nous-en en abondance, ô Marie, car il ne se videra pas, mais il demeurera toujours plein. Mais dites-moi, je vous prie, d'où avez-vous tiré ce vase qui contient une liqueur si pure, si attrayante, si douce ? Ah ! je le comprends, c'est du côté gauche de la poitrine de votre Fils unique, de la caverne du doux côté de Jésus ! Cette liqueur est pour ceux qui renoncent à la sagesse et à la prudence humaine, et ceux-là l'attirent à eux qui désirent avec une grande ardeur la justice et la pureté du cœur et qui deviennent insensés pour Jésus-Christ. C'est dans cette liqueur que se délectent et se complaisent ceux qui sont doux et pacifiques de cœur, et ceux qui aiment tendrement leur prochain s'en nourrissent et s'en enivrent.... Mais, quels sont encore les autres effets que cette précieuse liqueur produit dans l'âme ? Les voici : elle satisfait tous les désirs, elle guérit toutes les infirmités, elle allége

toutes les peines, elle établit la paix entre l'âme et Dieu. Cette liqueur rend encore capable de recevoir l'amour de Dieu, cet amour qu'il a porté et qu'il porte à son image. L'âme qui possède cette liqueur, reçoit dès la terre même des arrhes du paradis et est ornée de toutes les vertus. Mais, ô tendre et divine Marie, je voudrais bien savoir le nom de cette précieuse liqueur, quoique ma faiblesse ne me rende pas digne de le connaître et de savoir un nom si pur !

O ma chère âme (lui répond Marie) ! cette liqueur est le très-pur et très-simple amour de Dieu, tant de fois nommé sur la terre et si négligemment recherché par les hommes, malgré ses opérations merveilleuses.

Maintenant, ô Marie, dites-moi, quel est le nom du vase qui contient cette liqueur si pure, si abondante ? Ce vase dans lequel se répand une liqueur si abondante et qui est si petit, c'est le cœur du Verbe en tant qu'il est formé de chair et qu'il aspire à se verser dans un autre vase bien plus petit encore qui est le cœur de la créature. Et quand est-ce qu'il vous fut donné ce vase, ou bien quand est-ce qu'il naquit ? Ce fut à l'instant même que ce petit cœur du Verbe naquit de votre chair et de votre sang, et dès ce moment ce vase sacré, ô Marie, renfermé dans votre sein, fut rempli de cette divine liqueur. Oh ! qu'il en fut abondamment rempli ce cœur de la liqueur de l'amour ! Sur quelle montagne fertile voit-on une plus copieuse quantité de rameaux verdoyants ? Dans quelle vallée voit-on couler de plus nombreux ruisseaux ? De quelle fontaine plus abondante voit-on jaillir une eau plus limpide que de ce divin amour ? Ces ruisseaux sont en si grand nombre, sont si larges et si pleins, qu'ils arrosent le ciel et la terre. Dans le ciel ils enivrent, consument et béatifient ; sur la terre ils font porter du fruit à la créature. Mais, quelle fut la voie, le canal par lequel est descendu sur la terre ce divin et très-pur amour ? C'est par vous, ô petite Marie, qu'il est venu à nous, c'est en vous que fut mis l'hameçon qui le prit. Et quelle est la nourriture par laquelle les créatures sont atti-

rées à désirer ce divin amour ? C'est la gloire qui leur est préparée. — Mais, dites-moi enfin, ô petite Marie, quelle route peut-on prendre pour arriver à un amour si élevé ? C'est un amour ardent, inquiet et continuel de cet amour et un dégagement de notre amour-propre, parce que l'un de ces deux amours empêche l'autre. Or, l'amour qui empêche celui de Dieu est de trois sortes :

1° Un amour de soi-même trop grand et désordonné ;

2° Un amour pour la créature trop grand et trop inquiet ;

3° Un trop grand et excessif amour des biens de la terre. »

Elle développe ensuite d'une manière un peu diffuse ces trois sortes d'amours. (4e P., ch. 22.)

Des divers modes d'union de Dieu avec l'âme et de l'âme avec Dieu.

« En combien de manières vous insinuez-vous à l'âme, ô Verbe de Dieu, et quelles sont les causes qui tiennent l'âme unie à vous et vous à l'âme ? De votre côté, ô Verbe, il y a cinq raisons qui vous tiennent uni à l'âme, et du côté de l'âme il y en a trois qui la tiennent unie à vous.

De votre côté, ô Verbe, la première raison qui vous porte à vous unir et demeurer avec l'âme, c'est le regard continuel et assidu que vous avez de vous-même sur vous-même. La seconde raison qui vous porte à cette union, c'est votre union même avec le Père et le Saint-Esprit. Car cette union que vous avez en vous avec le Père et le Saint-Esprit vous provoque à faire votre union avec l'âme. La troisième raison, c'est votre propre sang dont chaque goutte est comme une langue qui crie sans cesse : Union, union avec ce que vous avez racheté ! — Ces gouttes de sang du Verbe ont comme une voix suave, une musique enchanteresse qui rappelle au Verbe l'amour avec lequel il l'a répandu ; et ce sang fait naître au Verbe un si grand amour pour la créature, qu'il le lui donne sans cesse pour qu'elle le répande mystiquement. Et comme

Dieu est le centre de l'âme, de même l'âme est le centre du sang du Verbe qui par le mouvement de son amour à elle, dit à son Père : *Me voici : c'est de moi qu'il a été écrit, en tête du livre, que je ferai en tout votre sainte volonté.* Et c'est ce mouvement d'amour qui a été la première cause de l'effusion du sang du Verbe. La quatrième raison qui porte le Verbe à s'unir avec l'âme, est la gloire de son humanité ; parce que cette humanité ayant été unie à la nôtre et étant devenue une même chose, il faut pour la glorifier qu'il s'unisse avec elle par le moyen de l'âme, puisque l'humanité ne peut être glorifiée si elle est séparée de Dieu. La cinquième cause de cette union du Verbe avec l'âme, c'est son égalité, c'est-à-dire l'égalité de science, de bonté, de puissance avec le Père et le Saint-Esprit, qui fait qu'il est véritablement *Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu.* Et par cette égalité il veut que l'âme aidée par sa grâce devienne en quelque sorte égale à Dieu, et pour obtenir cette ressemblance et cette perfection, il faut que le Verbe s'unisse à l'âme et que l'âme demeure unie au Verbe.

Trois causes maintenant se présentent du côté de l'âme, qui portent le Verbe à s'unir à elle. C'est la conservation de son être ou de son existence ; car, ne pouvant vivre sans être unie à Dieu, elle appelle sans cesse à elle l'union avec Dieu. Dieu qui veut d'une volonté ferme qu'elle ait la vie qu'il lui a donnée pour tout le temps qu'il la lui donne, est obligé de s'unir à elle, puisqu'elle est de Dieu et ne vit que de Dieu.

La seconde raison qui porte le Verbe à cette union, c'est l'humilité, laquelle est dans l'âme comme un aimant qui attire Dieu ; parce que, regardant toujours avec complaisance son ouvrage, lorsqu'il le voit par humilité sans connaissance, anéanti et comme perdu, alors il vient lui-même, et à la place de ce non-être volontaire il lui donne un être plus noble et plus parfait. Alors il s'unit à l'âme et l'élève à lui, non par principe, non par nature, mais par communication et par union de volonté, ce qui fait que l'âme est très-ennoblie, car

il est dit : *Qui adhæret Deo unus spiritus est cum illo ;* quiconque est uni à Dieu est un même esprit avec lui.

Enfin, la troisième et dernière raison de la part de l'âme, c'est le désir ou la recherche, la connaissance et l'amour de la vérité, qui est comme l'essence de Dieu lequel est proprement vérité. Et l'âme, en recherchant, entendant et aimant la vérité, ne peut ne pas être unie au Verbe de Dieu; et le Verbe ne peut ne pas s'unir à elle, puisqu'elle est semblable à lui, étant la vérité. Et il l'aime encore par création, par rédemption et par grâce. » (4e P., ch. 23.)

QUATRIÈME PARTIE.

De ses Exclamations pieuses.

Exclamation IIIe.

Elle prie Dieu de vouloir bien sculpter son très-saint nom sur le cœur de son épouse.

« O mon Époux bien-aimé, couvrez votre épouse de votre précieux sang, et avec lui écrivez sur son cœur votre nom très-aimable, ce nom si doux et si puissant qu'aucune créature ne peut comprendre ni expliquer. Toutes les célestes hiérarchies ne semblent former qu'un seul corps, tant elles sont unies pour s'incliner à votre doux nom, et tous ceux qui sont en enfer et qui ne sont nullement propres à rendre cet hommage, furent néanmoins saisis d'un certain tremblement et furent forcés à s'incliner lorsque votre saint nom y fut porté. Et les créatures qui ont reçu le fruit de ce saint nom sont si ingrates!

Votre nom, ô mon aimable Époux, apaise votre Père; il fait tressaillir les anges, il réjouit les justes et fait trembler les démons. Par votre nom nous obtenons de votre Père tou-

tes sortes de grâces, par conséquent ne refusez pas de graver votre nom avec votre sang sur le cœur de votre épouse. O mon petit Époux.... ne manquez pas de l'écrire ce nom, et mettez à chacune de nos affections une lettre de ce nom : car, comme l'a si bien dit votre dévot serviteur saint Bernard, ce nom est la joie et les délices de nos cœurs et un miel à notre bouche. Oh comme elles sont douces les paroles de ceux qui ont votre nom dans le cœur ! Quelle plus suave et douce mélodie que d'entendre prononcer votre doux nom ! En l'entendant sortir de notre bouche, de suite le Père éternel tourne ses yeux vers nous et les esprits célestes, les anges brûlent, pour ainsi dire, de nous voir en leur compagnie et de nous savoir, par ce doux nom, redoutables aux démons. » (Exc. 3e, p. 311.)

Exclamation VII.

De la beauté de l'époux de l'âme, Jésus-Christ.

« O mon bel Époux, comme vous êtes doux, clément et tendre ! O Époux, ô Verbe, je veux vous appeler toujours de cette manière, ô Verbe, ô Époux ; ô Époux, ô Verbe, que chacun vienne et qu'il regarde le mien Époux, le Verbe : comme il est beau, comme il est grand, comme il est digne et distingué ! Son visage brille comme le soleil et même devant sa splendeur le soleil ne devient que ténèbres. Ses yeux sont comme des étoiles, ses vêtements comme la neige jettent un éclat sans pareil ; que toutes les nations applaudissent, battent des mains, qu'elles se livrent aux plus vifs transports au seul nom de leur Dieu ! O Époux, ô mon Verbe bien-aimé ! O cieux ! regardez un peu mon Époux ! O soleil, ô lune, ô étoiles, ô planètes, eh ! regardez donc, contemplez sa beauté, admirez-la, car vous resterez étonnés de tant de beauté ! O créatures qu'il a formées, que faites-vous donc ? Je vous invite toutes à admirer, à considérer sa magnificence ;

regardez comme ses désirs sont tendres et passionnés pour notre salut et pour toutes ses créatures. Si je pouvais le faire bien comprendre, je m'y emploierais continuellement : O mon Verbe bien-aimé, ô Époux, ô Époux, ô Verbe! Vos affections et vos bontés sont les ornements de votre épouse; votre grandeur, votre beauté, votre magnificence, votre gloire, sont l'unique apanage de votre divinité : votre épouse ne peut les recevoir, mais vous en réfléchissez une partie sur sa beauté et sur sa gloire, et vous lui en faites éprouver un grand bonheur. O mon Époux, je puis bien grandement me glorifier de ce que vous êtes si grand, que votre grandeur ne peut être comprise. C'est là en effet la plus grande gloire que je puisse avoir. Encore une fois, ô ciel, ô étoiles, ô planètes, je vous invite à admirer sa gloire, sa grandeur, et à vous en réjouir ensemble avec moi, puisque toute la beauté, l'étendue, l'éclat que vous avez, c'est de lui que vous les recevez. Je n'y invite pas les anges ni les âmes bienheureuses qui sont au ciel, parce que là-haut leur continuelle occupation consiste à l'admirer et que c'est sa vue même qui fait tout leur bonheur. Mais vous qui n'êtes pas appelés à cette béatitude, vous qui ne jouissez pas de cette vision et qui cependant êtes créés par lui, qui participez à sa grandeur, à sa beauté et à sa gloire, je vous invite, je vous appelle.... » Elle fait intervenir après l'amour de Marie, celui de saint Augustin et de sainte Catherine de Sienne. (P. 313.)

Exclamation XI.

Comment Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie.

« *Ego sum via, veritas et vita.* Je commence par le dire, ô vie vitale, douce et aimable, vous êtes toujours délectable! O douce vérité, vérité qui avez donné à vérifier toutes les vérités que vous aviez annoncées et qui avez prouvé notre mensonge. Vérité qui pénétrez le cœur de quiconque possède

l'humilité. Vie, qui donnez la vie; vérité qui manifeste le Verbe! O voie qui dirigez les aveugles, voie dans laquelle sont plusieurs sentiers, qui mènent l'âme à sa nourriture, le corps à sa santé, l'esprit à la lumière, la volonté à l'accomplissement de ses désirs et la mémoire à l'extinction de ses souvenirs! Mais pour nourrir l'âme il faut qu'elle devienne comme une tourterelle; pour réjouir le corps il faut devenir comme la colombe; pour satisfaire la volonté, devenir semblable à l'aigle, et pour éclairer l'intelligence il faut être agile et prompt comme le cerf. La tourterelle conduit au gémissement et à la plainte; la colombe à la caverne où elle dépose son nid en l'essence de la divinité; l'aigle fait arriver à Dieu, et le cerf fait courir à l'éternité. Oh! que ces sentiers sont agréables! ô que ces voies sont douces! qu'elles sont belles et glorieuses les choses qu'on raconte de toi, cité de Dieu! mais qu'elles sont plus glorieuses encore, ô Verbe, les opérations qu'on nous raconte de vous! » (P. 316.)

Exclamation d'amour divin.

Quoique nous ne puissions rapporter ici toutes les diverses paroles qu'on a recueillies dans sa longue vie par *Vicenzo Puccini* et qu'on a prodiguées dans plusieurs livres de piété, nous croyons devoir citer ces exclamations d'amour qui prouvaient combien son cœur en était embrasé.

On la surprenait quelquefois parcourant le monastère, en s'écriant: « Amour, amour, amour! » Et ne pouvant maîtriser cet incendie d'amour, elle continuait à s'écrier: « O Seigneur, mon Dieu, c'est assez d'amour, c'est assez d'amour! Il est trop grand, ô mon Jésus, l'amour que vous portez à la créature; ce n'est pas trop pour votre grandeur infinie, mais c'est trop pour une créature aussi vile et aussi méprisable. » Et se reconnaissant indigne de cet amour, elle poursuivait ainsi: « Pourquoi me donnez-vous tant d'amour à moi qui suis si indigne? O Dieu d'amour, non, je ne puis

jamais cesser de crier à l'amour, ô vous, mon amour, la joie de mon cœur, mon espérance et la consolation de mon âme ! » — Ailleurs elle s'écrie : « O amour, amour ! donnez-moi une telle voix, ô mon Dieu, que criant à l'amour, je sois entendue depuis l'Orient jusqu'à l'Occident et dans toutes les parties du monde et jusque dans l'enfer, afin que vous soyez reconnu et révéré comme le véritable amour. O amour, c'est vous qui pénétrez et qui traversez, qui brisez et qui fortifiez, qui maîtrisez et gouvernez toutes choses ; c'est vous qui êtes le ciel et la terre, et le feu et l'air, et le sang et l'eau ; vous êtes Dieu et homme ; et, qui pourrait jamais comprendre et expliquer votre grandeur, étant infini et éternel ? »

« O amour, amour, que tu es peu connu et aimé ! Si tu ne sais où te reposer, viens, ô amour, viens tout entier en moi qui te recevrai bien. » Un peu plus loin on entend ces cris brûlants : « O âme créée par l'amour, pourquoi n'aimes-tu pas l'amour ? Et qu'est-ce donc que l'amour si ce n'est Dieu ? *Dieu est charité.* O amour, tu me fais fondre, tu me dissous, tu me consumes, tu me fais mourir, et plus je vis, plus je sens de la peine de voir que tu n'es ni connu ni aimé. Venez, âmes chéries, venez aimer mon amour, venez aimer votre Dieu. O âmes, aimez-vous l'amour ? ou plutôt, comment faites-vous pour vivre sans l'amour ? Ne vous sentez-vous pas consumées et mourantes d'amour ? Oh ! venez, venez aimer l'amour dont vous êtes tant aimées ! » Si à de pareilles étincelles on ne connaît pas la violence de l'amour qui l'embrasait, quelles autres preuves en faudra-t-il ?

PENSÉES ET SENTENCES MÉMORABLES,

Extraites de sa vie et de ses écrits, et utiles à tous les fidèles, mais particulièrement aux Religieuses.

§ I.

— L'âme qui est unie à Dieu et pleine de son amour à l'intérieur, le fait paraître au dehors par un air de sérénité, et en ne se troublant jamais d'aucun événement.

— L'œil de l'intention pure attire sur nous l'œil de Dieu.

— Heureuses les âmes qui habitent continuellement dans le côté ouvert de Jésus-Christ et qui y font toutes leurs actions.

— Le plus court et le plus sûr moyen d'attirer Dieu dans son âme, c'est de s'éloigner le plus possible de la moindre imperfection et de fuir jusqu'à l'ombre du péché.

— Tout ce qui déplaît à Dieu est faute et péché, et nous devrions mourir d'horreur en entendant seulement nommer le péché.

— La moindre imperfection, serait-elle aussi petite qu'un cheveu de la tête, est un obstacle à notre intime union avec Dieu.

— L'âme doit avoir deux yeux, l'un pour connaître l'énormité de ses fautes, l'autre pour considérer les continuels bienfaits qu'elle reçoit de Dieu, le peu de profit qu'elle en retire et dont les autres retirent tant d'avantages.

— En toutes choses il faut se dépouiller de son propre jugement, et pour ce qui regarde l'intérieur, ne chercher que la parfaite conformité avec la volonté divine.

— La sainte et triomphante Eucharistie est comme notre place forte, notre citadelle et notre arsenal.

— Quand on va confesser ses fautes, on ne doit pas oublier qu'on va se laver dans les plaies et le sang de Jésus-Christ.

— La confession doit être fréquente, exacte, diligente; humble et pleine de confusion.

— C'est un énorme péché de mépriser les indulgences qui sont le prix du sang de Jésus-Christ et le dépôt des trésors de l'Église.

— Le malheureux respect humain est comme un loup affamé et un lion furieux qui dévore et détruit la majeure partie de nos bonnes œuvres.

§ II.

— La vocation à la vie religieuse est, après le baptême, la plus grande grâce que Dieu puisse faire à ses élus.

— La vie religieuse est un paradis terrestre où l'âme s'unit plus étroitement à Dieu; où elle participe plus abondamment aux trésors de l'Église; où elle goûte la paix la plus douce, qui l'embaume divinement et la fait devenir comme une petite divinité sur la terre.

— La vie religieuse est un saint trafic, et un négoce où l'on gagne cent pour un quand on sait bien manier le talent que Dieu confie.

— Cette vie claustrale purifie, éclaire et perfectionne tout l'homme, soit intérieur, soit extérieur.

— Le fiel et le miel doivent avoir à la bouche d'une religieuse le même goût, car elle ne doit désirer d'autre liqueur que celle qui découle de la mamelle de la religion.

— Qnand une fois on a revêtu l'habit religieux, on doit adopter cette maxime et cette règle générale qui est, qu'on ne doit jamais ni penser, ni dire, ni faire jamais quoi que ce soit qui ne soit digne de la noblesse de l'état religieux.

§ III.

— Tout ce dont on se sera privé en religion, pendant la vie, nous sera donné dans le ciel.

— Les nouvelles, les contes frivoles, les paroles vaines, les présents, les largesses, sont pour l'âme religieuse autant de filets pour la prendre et l'entraîner jusqu'à l'enfer. Mais pour le moins, toujours elle en éprouve une grande perte et une diminution de degrés de gloire.

— Malheur ! malheur, malheur à quiconque fait entrer la vanité et la propriété dans les maisons religieuses, et dans celles surtout où doivent régner la simplicité et la pauvreté !

— La chasteté est une rose qui ne fleurit que dans les jardins fermés et au milieu des épines. — Elle prépare à l'âme religieuse un trône d'ivoire dans le ciel. — Oh ! si on savait combien grand est son mérite aux yeux de Dieu, tout le monde voudrait s'enfermer dans des monastères !

— La pureté ne se trouve que dans l'âme qui vit d'une vie vraiment spirituelle, et la marque d'une telle vie, c'est de ne jamais dire ni écouter du mal du prochain, mais de l'aimer comme soi-même.

— La vérité est si pure, que pour peu qu'on la mêle avec autre chose, elle ne s'appelle plus vérité.

— Ne vous abusez pas, on n'entre dans le temple de la pureté que par celui de la simplicité ; l'une de ces vertus ne s'acquiert pas sans l'autre. La plus petite imperfection est une grande tache à la pureté intérieure.

— La pureté divine s'acquiert par la mortification intérieure et extérieure, par la garde du cœur, la pureté du corps et l'humilité.

— L'obéissance est le lit mystique de Salomon. — La parfaite obéissance demande une âme sans volonté, une volonté sans jugement, un jugement sans esprit, un esprit sans yeux et des yeux fermés à toutes choses, afin d'obéir à tout le monde. — L'obéissance doit être accompagnée de joie, d'humilité, de simplicité, de promptitude et de persévérance. Une petite goutte d'obéissance vaut un million de fois plus qu'un plein vase de la plus fine contemplation.

— O bon Jésus! que d'ineffables douceurs vous avez renfermées dans cette simple parole, *volonté de Dieu !*

— La singularité est l'ombre de la mort.

— Le bon exemple est un des plus grands honneurs qu'on puisse rendre à Dieu.

§ V.

— O âmes ! qui désirez en peu de temps faire de grands progrès dans la vertu, choisissez pour votre maître Jésus-Christ sur la croix ou dans le très-saint Sacrement de l'autel.

— Dieu sur les vertus d'humilité et de simplicité, crée le monde de perfection.

— Accuser ses propres vertus et excuser les défauts des autres, sont deux bons effets de l'humilité et le propre de l'âme religieuse.

— L'âme qui en s'accusant découvre ses fautes, mérite que Jésus-Christ les lui pardonne et les couvre de son sang précieux.

— Qu'est-ce qu'une âme religieuse ? Une forteresse inexpugnable.

— La vertu sans épreuve n'est pas une vertu, et la patience sans souffrance n'est qu'une légère teinture, qui le plus souvent n'a que l'écorce et l'apparence du bien sans en avoir l'essence et la réalité.

— La vertu n'a de féminin que le nom, pour tout le reste elle est fort virile.

— Les caresses et les douceurs de l'époux céleste sont les affronts, les croix et les tourments.

— La souffrance la plus excessive devient glorieuse et savoureuse quand on fixe Jésus-Christ sur la croix.

— La mort de Jésus-Christ est la vie de l'âme religieuse, et celle qui l'est véritablement ne veut goûter d'autre miel que le fiel de sa passion.

— Toutes nos prières doivent être conditionnelles, ne devant demander à Dieu que sa très-aimable volonté.

— Oh ! la grande grâce que Dieu nous fait lorsqu'il ne nous exauce pas dans nos prières !

— Oh ! qu'elle est excellente et sublime cette parole : *Volonté de Dieu !*

— La compassion est la fille de la charité. — Toutes choses doivent être faites en la charité et par la charité.

— La vraie prudence des religieux dépend de leur intime union avec Dieu.

— L'âme revêtue de charité est toute-puissante.

— Ce n'est point assez de se taire de bouche, si l'on ne garde pas le silence du cœur.

— Que votre conversation soit douce, gaie, humble, patiente, prudente et réfléchie.

— On ne doit jamais découvrir les défauts de qui que ce soit.

— Avec les séculiers, usez de la prudence du serpent; avec les religieux ayez la simplicité de la colombe.

Autres pensées choisies.

— La parole de Dieu est une semence, dit l'Évangile. Or, c'est ce bon grain qui est sorti de la bouche de Jésus-Christ, comme autant de petits grains d'or très-fin ; et la terre sur laquelle le Bien-aimé jette cette semence d'or, est l'âme de chacun de nous ; et cette terre a été arrosée du sang de Jésus-Christ, afin qu'elle produise abondamment du fruit. Le mauvais grain ou la zizanie que l'homme ennemi sème dans l'âme, c'est l'amour-propre, l'attachement à son propre jugement, l'orgueil en un mot. (3e part., 206.)

— Toute notre beauté nous vient de la souveraine beauté de Dieu ; car, comme la terre est éclairée par le soleil et tire de lui tous ses charmes, de même nos corps, et nos âmes surtout, étant éclairés par la lumière de Dieu, reçoivent avec

elle toute leur beauté et tout leur éclat, parce qu'il est la splendeur souveraine, la suprême beauté (*Ibid.* 203.)

— Les créatures qui reçoivent en elles le plus de beauté de Dieu, sont les vierges, parce que la pureté est ce qui attire le plus les dons de Dieu. Les autres sont ceux qui ont le plus d'amour. (4e part.)

— L'ingratitude tarit la source des grâces et des compassions divines : et que ferons-nous si nous trouvons tarie cette fontaine si abondante? Que ferons-nous si nous nous trouvons sans la *vie*, sans la *voie* et sans la *vérité ?* (Lettre V.)

— La pureté n'est autre chose qu'avoir les pensées, les désirs, l'intention pure et conforme à la droiture et à la sincérité. Il faut donc pour l'avoir, marcher toujours en droiture et vérité ; car la pureté ne peut exister là où ne se trouve point la rectitude et la vérité. (Lettre I, *in ext.*)

— La voie la plus courte pour acquérir la perfection, c'est la pureté du cœur, mais elle est aussi la plus laborieuse, car pour l'avoir, l'âme doit être toute purifiée des affections terrestres et de son affection propre, et elle doit faire comme le sculpteur qui taille une statue ; pour la faire parfaite, il la lève souvent, il regarde son ouvrage, il l'examine pour voir s'il y a des défauts ; de même l'âme qui aspire à s'unir à Dieu, doit enlever soigneusement avec le ciseau de la mortification intérieure de ses passions et de son amour-propre, non moins que de ses sentiments extérieurs, toutes les imperfections et jusqu'à la moindre ombre du péché. (Lettre IV.)

Vingt règles pour acquérir la sainteté, que le Seigneur donna à la Sainte dans un ravissement.

Moi, époux de ton âme, et Verbe de mon Père éternel, je vais te donner une règle dans ce même sentiment d'amour, par lequel je t'ai fait participer à la grandeur de ma pureté. Bien-aimée de ton Bien-aimé, observe ma règle et la tienne.

Elle est mienne, parce que je te la donne; elle est tienne parce que tu dois l'observer :

1. Je veux de toi, que dans toutes tes actions, intérieures et extérieures, tu aies l'œil sur la pureté dont je t'ai donné l'intelligence, et que dans toutes tes œuvres et tes paroles tu t'imagines qu'elles sont les dernières de ta vie.

2. Tu procureras, selon tes forces et celles de ma grâce, d'avoir autant d'yeux que je te donnerai d'âmes à garder.

3. Tu ne donneras jamais un conseil ni un commandement quelconque, avant d'en avoir communiqué avec moi, au pied de la croix, où je suis suspendu.

4. Tu ne remarqueras aucun défaut d'une créature mortelle, et tu ne le reprendras jamais, sans avoir confessé auparavant que tu es encore au-dessous de cette créature.

5. Tes paroles seront sincères, vraies, graves, sans flatterie, et tu me proposeras toujours pour exemple dans les actions que doivent faire les créatures.

6. Avec les personnes qui te sont égales, tu ne permettras pas que la complaisance excède la gravité ; mais tu feras excéder la mansuétude et l'humilité.

7. Que toutes tes actions soient faites avec tant de douceur et d'humilité, qu'elles soient comme un aimant pour attirer à moi les créatures ; et qu'elles soient si pleines de prudence, que tous mes membres, c'est-à-dire les âmes religieuses et ton prochain, y trouvent une règle pour eux-mêmes.

8. Sois altérée jour et nuit des exercices de la charité, comme le cerf est altéré des eaux. Ne fais pas plus de cas de la faiblesse et de la fatigue de ton corps que de la terre que tu foules.

9. Tu t'efforceras, selon les moyens que je te donnerai, d'être l'aliment des affamés, la boisson des altérés, le vêtement des nus, le jardin des prisonniers, le soulagement des affligés.

10. Avec ceux que je laisse dans la mer du monde, tu seras prudente comme le serpent, et avec mes élues tu seras

simple comme la colombe, craignant ceux-là comme la face d'un dragon, et aimant celles-ci comme le temple du Saint-Esprit.

11. Sois la dominatrice de tes passions, et demande-moi cette grâce ; car je suis le dominateur de toutes les créatures.

12. Tu condescendras à toutes mes créatures comme je le faisais sur la terre, ayant toujours à tes oreilles cette sentence de l'Apôtre : *Quis infirmatur, et ego non infirmor.*

13. Tu ne priveras jamais personne de ce qu'il sera en ton pouvoir de donner à autrui, lorsqu'on te le demandera ; et tu ne priveras jamais personne de ce qui lui appartient, avant d'avoir réfléchi que je suis le scrutateur de ton cœur, et que je dois te juger avec puissance et majesté.

14. Tu estimeras ta règle, tes constitutions et tes vœux autant que je veux être estimé moi-même, et tu chercheras à graver dans le cœur de chaque Sœur le zèle de la vocation et de la religion à laquelle je l'ai appelée.

15. Tu auras un grand désir d'être soumise à toutes, et tu auras en horreur d'être préférée à la moindre.

16. Tu ne feras consister ton repos, ta récréation et ton soulagement que dans le mépris et l'humilité.

17. Tu ne feras connaître aux créatures, ni tes désirs, ni tes volontés ; mais seulement les volontés et les désirs de Jésus crucifié.

18. Tu seras dans une oblation continuelle de tes désirs, de tes opérations, avec tous mes membres, et en union avec moi.

19. Depuis l'heure où je me séparai de ma très-pure Mère, c'est-à-dire, depuis la vingt-deuxième heure du jour, jusqu'au moment où tu me recevras, tu feras une continuelle offrande de ma passion, de toi-même, de mes créatures, à mon Père Éternel ; et ceci sera ta préparation à la communion. Entre le jour et la nuit, tu visiteras trente-trois fois mon corps et mon sang (c'est-à-dire dans les vingt-quatre heures.)

20. La dernière règle sera que dans toutes tes opérations

intérieures et extérieures que je te permettrai, tu sois toute transformée en moi.

Voilà la règle que ton Bien-aimé te donne dans son amour. Tu la prendras, tu la mettras dans ton cœur, tu l'observeras, à moins que la charité et l'obéissance ne t'enlèvent le moyen de la pratiquer.

Préparation que faisait sainte Magdeleine de Pazzi, pour la venue du Saint-Esprit.

« O saints Apôtres, lorsque le Seigneur s'éleva dans les cieux, il vous apprit ce que vous deviez faire pour recevoir le Saint-Esprit : veuillez me l'enseigner maintenant à moi-même. O Jean, l'Apôtre de la pureté, ô Philippe dont le cœur brûlait de tant d'amour, dites-moi quel doit être mon cénacle? Quelles doivent être mes opérations intérieures et extérieures, et de plus quelles élévations d'esprit je dois pratiquer? Quant à mon cénacle, il sera beau de le construire en haut. Mais où sera-ce? Ah! mon cénacle sera dans le côté du Verbe, dans lequel je dois me fixer par l'union de l'amour. Quelle sera ma nourriture et quel sera mon breuvage spirituel? Ah! je veux la prendre agréablement comme avec les dents, cette nourriture, et ce sera la considération des œuvres admirables et des actes profonds d'humilité que le Verbe incarné a faits tant qu'il a demeuré parmi nous; et mon breuvage sera son sang, ce sang qui coule des quatre fontaines sacrées de ses mains et de ses pieds, et lorsque je le pourrai, j'irai boire à cette autre fontaine qui a tant de canaux, je veux dire à celle de sa tête vénérable.

O Verbe amoureux! vous êtes resté avec nous trente-trois ans, et moi je dois donc faire trente-trois actes d'anéantissement, durant la nuit et le jour, et ce sera mon occupation intérieure.

C'est huit jours après votre naissance que vous commençâtes à répandre votre sang, et moi je dois faire pendant huit fois l'examen de conscience, soit de nuit soit de jour, parce

que si l'âme n'est pas bien examinée et purifiée de ses défauts, elle n'est point propre à donner son sang pour vous, ou à s'offrir elle-même par un désir du martyre. Et chaque fois que je ferai l'examen de conscience, je renouvellerai mes vœux de religion.

Vous avez demeuré quarante jours sur la terre depuis votre résurrection, et moi je dois élever nuit et jour quarante fois mon esprit vers vous.

Il s'écoule quarante jours aussi depuis votre naissance jusqu'à votre présentation au temple, et moi je dois m'offrir, soit de jour soit de nuit, quarante fois au bon plaisir de votre volonté : ma nourriture spirituelle sera la méditation quotidienne de votre très-sainte Passion, accompagnée de la méditation de l'amour ardent qui vous a porté à vous incarner, de l'humilité que vous avez pratiquée pendant toute la vie, de la douceur avec laquelle vous avez prêché l'Evangile, de la bonté avec laquelle vous avez exaucé la Chananéenne et la Samaritaine. Je méditerai encore ces paroles : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances ; ma nourriture c'est de faire toujours la volonté de mon Père ; apprenez de moi à être doux et humble de cœur.*

Vous avez attendu jusqu'à douze ans à manifester votre haute sagesse, et moi je ferai douze actes d'amour envers mon prochain ; ensuite douze actes d'humilité, également intérieurs. Oh! que d'occasions nous avons de faire de ces actes intérieurs, de ces élans d'intelligence et de volonté! Je devrai aussi adorer pendant sept fois le très-saint Sacrement pour ceux qui ne l'adorent pas, et sept fois j'adorerai Jésus portant sa croix tête baissée, pour tous ses élus.

Je louerai pendant trois fois la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, afin qu'elle nous aide particulièrement à tenir nos trois vœux de religion.

Autant de fois que je le pourrai, je ferai avec toute la joie et le plaisir possible des actes de dévouement au prochain ; je serai toujours prête à pratiquer ces résolutions, en prenant

garde toutefois de ne point paraître singulière. Je le ferai aux heures et au temps propres et de la manière convenable pour ne point attirer les regards des autres.

Trois fois par jour, je rappellerai aux sœurs avec lesquelles je converserai la dignité de notre vocation.

Toutes les fois que l'occasion de consoler les affligés, soit pour l'extérieur, soit pour l'intérieur, se présentera, je le ferai avec empressement et je me tiendrai toujours dans des dispositions de charité, et garderai soigneusement mon cœur. »

Notre Sainte pratiquait ensuite chaque jour divers exercices spirituels envers la très-sainte Trinité. C'étaient des élévations amoureuses au Père, au Fils et au Saint-Esprit selon les divers bienfaits que nous en retirons ; ces exercices étaient suivis de résolutions ou protestations en grand nombre, et qu'elle rapporte ; comme de s'appliquer à être la plus humble, la plus pauvre, la plus désireuse d'afflictions et de tribulations, la plus intérieure, la plus patiente ; d'être toujours unie à la sainte Trinité, éloignée des pensées du monde, joyeuse dans les outrages, affligée des injures qu'on fait à la majesté de Dieu, &c., &c.

Elle faisait encore souvent des actes d'humilité et d'amour qu'elle adressait aux divers chœurs de la céleste hiérarchie, aux Anges, aux Archanges, aux Principautés, aux Puissances, aux Vertus, aux Dominations, aux Trônes, aux Chérubins et aux Séraphins. Enfin, après ces actes elle faisait de nouvelles protestations, voulant imiter chacun des chœurs de ces esprits célestes.

LETTRES CHOISIES.

A la très-honorée et très-chère Sœur en Jésus-Christ, sœur Diamant Mazzinghi, du monastère de Saint-Jean-Baptiste, à Florence.

Ma très-honorée Sœur en Jésus-Christ, salut dans le Seigneur !

Au nom du Christ crucifié. Je me suis réjouie avec une affectueuse compassion de ce que vous m'avez écrit dans votre lettre, par où j'apprends que depuis déjà neuf ans le Seigneur vous a admise à la faveur de vous tenir à sa table et de vous donner à goûter de cette nourriture qu'il a prise lui-même pendant qu'il est resté sur la terre, laquelle ne fut autre que les peines, les opprobres, la passion de la croix, de cette croix à laquelle le Seigneur vous fait participer. Je vous exhorte, ma très-chère et bien-aimée Sœur en Jésus-Christ, à suivre soigneusement celui qui a dit dans l'Evangile : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* D'où nous voyons combien il se plaît à prouver à ses élus, au nombre desquels je vous compte, que les tribulations ne sont autre chose qu'une fournaise où l'âme se purifie de toutes ses imperfections. J'espère bien que vous pourrez dire comme David dans un psaume : *Vos consolations sont venues me donner de la joie selon la mesure de mes douleurs.* Oui, selon la grandeur de vos afflictions et de vos peines, vous serez consolée par le Seigneur : mais d'un autre côté, ma Sœur en Jésus-Christ, je ne saurais vous exprimer toute la peine que j'en ai ressentie, et combien j'ai compassion de votre état; parce que je crois que c'est une sorte de martyre de ne pouvoir, selon ses désirs, s'appliquer à des actes de vertu et de perfection. Je vous invite à le recevoir de la main du Seigneur, comme l'effet de sa grâce et de sa permission particulière, sachant bien que ce Père très-clément et très-bon ne permet point que nous

soyons éprouvés au delà de nos forces, et servez-vous de ce moyen, au contraire, pour vous élever à d'autres degrés de vertu, afin de pouvoir dire avec l'apôtre saint Paul : « Que vous ne voulez d'autre gloire que celle de la croix de Jésus-Christ ; » mais vous vous plaignez à moi de ce que vous ne pouvez plus supporter une telle croix ! vous devez vous rappeler que les souffrances de cette vie ne sont en rien comparables au poids immense de gloire qui sera réservé à ceux qui auront courageusement combattu.

Je vous envoie avec la présente un petit traité spirituel appartenant à une de nos religieuses ; je me plais à croire qu'il vous sera très-agréable et très-utile ; s'il en est ainsi, vous pourrez en faire part à toutes celles que vous désirez. Pour le moment, je n'en dirai point davantage. Saluez sœur Marie-Fidèle, la nièce de notre Mère prieure, &c., &c. Car nous vous aimons toutes dans les entrailles de Jésus-Christ ; et nous vous souhaitons d'être toujours enflammée de son saint amour.

Votre très-humble et très-affectueuse
sœur en Jésus-Christ,
SŒUR MARIE-MAGDELEINE DE PAZZI (1).

De notre monastère de Sainte-Marie des Anges,
à Florence, le 15 mars 1590.

A une religieuse nouvellement élue supérieure.

Elle l'invite à se conduire doucement au milieu des affaires de sa supériorité et à ne jamais troubler son esprit. Elle lui donne aussi plusieurs bons avis.

A ma révérende Mère en Jésus-Christ, salut dans le Seigneur.

J'ai reçu votre lettre du 22 du présent, par laquelle je vois, selon que sœur Marie-Françoise me l'avait déjà annoncé, que

(1) L'original de cette lettre que nous avons un peu abrégée, se conserve audit couvent de Saint-Jean-Baptiste de l'ordre de Jérusalem, à Florence.

le Seigneur s'est plu à vous choisir pour guider et conduire ce tout petit troupeau. On ne peut croire véritablement autre chose que ce ne soit sa volonté, puisque l'élection a été si unanime et si paisible ; et, si vous pesez bien cette circonstance, comme vous devez le faire, vous ne pourrez douter que celui qui vous a confié cette charge ne doive vous aider à la porter, si vous vous confiez en lui en tout et pour tout, comme je crois que vous le faites. Ne vous tourmentez donc point d'avoir à pourvoir au soin du monastère, sachant qu'il est écrit que le Seigneur ne laisse jamais au besoin ceux qui le craignent ; et, s'il venait, au reste, quelquefois à manquer quelque chose à vos Filles, réjouissez-vous de ce qu'elles ont l'occasion de mettre un peu en pratique ce qu'elles ont promis à Dieu par leurs vœux de religion, je veux dire la sainte pauvreté que notre divin Epoux a pratiquée lui-même à un si sublime degré. Quant au désir de satisfaire tout le monde, voici ma règle : il faut placer avant tout l'honneur et la gloire de Dieu, faisant en sorte que cela convienne à tous ; et puis, quant au reste, soyez toujours en repos quoi qu'il arrive. Je pense encore que votre occupation sera, ma très-chère Mère, d'agir selon la volonté de Dieu et le salut des âmes. Or, toutes les fois que vous agirez, agissez par la sainte charité, mettant en pratique toutes les autres vertus, les inspirant aux autres par vos paroles, et mieux encore par vos exemples.

Demandez le secours de Dieu en tout ce que vous ferez; frappez souvent à la porte de la divine miséricorde, et soyez assurée que vous n'invoquerez jamais Dieu en vain. Recommandez-moi à lui ainsi que vos Sœurs. Pardonnez-moi les avis que j'ai osé vous donner ; et lorsque vous vous trouverez dans les plus intimes embrassements avec l'Epoux, faites mémoire de moi, misérable pécheresse, qui vous en prie de tout le cœur.

De votre révérence, &c.,

MARIE-MAGDELEINE DE PAZZI.

De notre monastère de Sainte-Marie-des-Anges,
à Florence, le 10 juillet 1592.

Au P. Virgile Cepari, de la Compagnie de Jésus.

Il lui avait écrit de Rome, en 1598, qu'étant prié d'accepter le collége de Florence, il ne savait que faire, connaissant ses imperfections et son insuffisance à remplir une telle charge. C'est pourquoi il lui recommande de prier pour lui et de lui faire savoir ce que le Seigneur lui a inspiré de lui conseiller.

Jésus, Marie!

Mon révérend Père en Jésus-Christ.

Selon votre désir et pour vous être docile, je vous écris, touchant votre demande, ce dont je puis me rappeler; le voici :

1° Que vous acceptiez de régir ce collége avec le même amour que Jésus-Christ accepta la croix;

2° Que vous y restiez avec le même amour et le même contentement que Jésus-Christ Notre-Seigneur resta sur la croix;

3° Que vous ne cherchiez autre chose en cela que ce que chercha Jésus-Christ en demeurant attaché à la croix, qui fut de souffrir, d'aimer, de glorifier son Père et de prier pour ses bourreaux.

Priez Dieu pour moi, afin qu'il éclaire mon âme sur une chose particulière qui me laisse du doute et de l'ennui. Que Jésus vous remplisse de son saint zèle! (1)

(1) La copie de cette lettre se trouve chez le R. P. Laurent Capelli, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, à Florence.

A la Reine Marie de Médicis, épouse d'Henri IV le Grand, roi de France (1).

Elle la félicite de son heureuse arrivée en France, lui envoie un Saint tiré au sort, et lui recommande la dévotion à la très-sainte Vierge.

Reine très-chrétienne, salut !

Je viens par ces quatre lignes me réjouir avec Votre Majesté de l'heureuse issue de votre voyage que le Seigneur a daigné favoriser, et afin de vous prouver aussi que, quoique absente de corps, vous m'êtes toujours présente par l'esprit, et que j'offre sans cesse à Dieu des prières pour vous, lesquelles je le prie ardemment d'exaucer. Je n'ai pas voulu manquer à l'usage des autres années, quand Votre Majesté était en cette ville, qui est de vous envoyer un Saint pour la solennité de l'Epiphanie, afin qu'il vous garde pendant toute l'année ; et j'ai voulu par là assurer Votre Majesté que je conserve toujours précieusement son souvenir selon qu'elle le désire. Mais, me connaissant incapable de vous aider, je vous ai placée sous la protection de la très-sainte Vierge, et je désire vivement que vous vous unissiez à moi, en ayant pour elle une grande affection puisque vous portez son nom. Et pour ne point trop prolonger ma lettre, je vous salue dans le Seigneur. La révérende Mère prieure, ainsi que toutes les autres Mères et Sœurs se joignent à moi pour en faire de même, et pour vous dire que le souvenir de votre très-honorable et très-flatteuse visite est gravé dans leur cœur, et que nous ne manquons point d'offrir au Seigneur Votre Ma-

(1) Cette Reine était très-attachée à notre Sainte, et avant de partir pour la France elle la visita plusieurs fois. Marie de Médicis vit réaliser les prédictions que Marie-Magdeleine de Pazzi lui avait faites touchant ses fils, au nombre desquels était Louis XIII. La copie de cette lettre se trouve à Florence, au couvent de Sainte-Marie-des-Anges.

jesté avec celle du Roi votre époux, le suppliant de vous combler de toute sorte de félicité.

De Votre Majesté très-chrétienne,
La très-humble servante,
Sœur Marie-Magdeleine de Pazzi.

De Florence, en notre monastère de Sainte-Marie-des-Anges, le 12 janvier 1600 de l'incarnation de Notre-Seigneur.

A la très-honorée sœur en Jésus-Christ sœur Marguerite de Médicis, du vénérable monastère de Candeli.

Ma très-honorée Sœur en Jésus-Christ, salut.

J'ai appris par votre lettre quels sont vos désirs, et telles qu'elles sont, je n'ai pas manqué et ne manquerai point à l'avenir d'offrir mes prières au Seigneur, car il est vraiment très-juste et très-saint que chaque créature et particulièrement nous autres Religieuses aspirions à posséder ces sortes de vertus; mais j'espère que le Seigneur qui vous en a donné le désir vous en donnera encore la grâce, puisque quand il envoie d'abord le désir, c'est qu'il veut ensuite accorder la grâce, et il se plaît à nous la voir demander par de ferventes prières, ayant dit de sa propre bouche : *Demandez et vous recevrez.* — J'apprends aussi par votre lettre que notre bon Dieu vous fait part (à l'aide de la maladie) de ce qu'il estime le plus en ce monde, je veux dire des tribulations et des peines. A cause de cela, soyez donc contente et joyeuse, car vous êtes dans la voie royale qui mène au ciel, qui est de souffrir : c'est pourquoi le Fils de Dieu lui-même a dû souffrir avant d'entrer dans la gloire, comme il l'a déclaré lui-même. D'ailleurs, vous savez qu'il se trouve auprès de ceux qui sont dans la tribulation, comme nous le disons chaque jour à Complies; aussi je vous exhorte à tout recevoir de la bénigne main du Seigneur; car de cette manière toutes les inquiétu-

des et les angoisses deviennent douces et légères, en pensant quel est celui qui vous les envoie, et quel est l'amour infini avec lequel il vous les envoie.

Je vous fais passer l'image de Jésus crucifié que vous m'avez demandée, et je vous prie de me recommander à ce divin Époux sur la croix, le priant de vouloir bien me faire la grâce de me tenir toujours cachée dans ses plaies amoureuses. Je n'ajoute pas autre chose ; encore une fois je me recommande à vous.

Votre très-affectionnée Sœur,

MARIE-MAGDELEINE DE PAZZI.

De notre monastère de Florence, le 10 janvier 1601.

A Géri de Pazzi, son frère.

Très-honoré et très-cher Frère, salut.

Je vous écris la présente pour vous offrir mes salutations et pour vous donner des nouvelles de ma santé qui va bien maintenant, grâces à Dieu, sauf que je me sens encore un peu faible. Mais ce qui m'a particulièrement pressée de vous écrire ces quatre lignes, c'est qu'étant revenu à Florence en ce saint temps, j'ose me persuader et je me plais à croire que vous vous êtes confessé, quoique d'un autre côté, au contraire, j'aie lieu d'en douter. C'est pourquoi, si ce doute est fondé ou s'il est vrai, je vous prie par le fond des entrailles de Jésus-Christ de ne plus apporter de délai, et j'aurais même pour agréable que vous fussiez aux RR. PP. de Jésus. Ah ! puisque nous sommes au saint temps du carême, temps de pénitence et où l'on fait mémoire de la passion de Notre-Seigneur, je désire, mon très-cher Frère, que vous ne le laissiez point écouler sans vous être accusé et avoir détesté tout ce que vous savez offenser en vous la divine Majesté ; car

c'est une chose horrible que de tomber entre les mains du Seigneur sans l'avoir satisfait et lui être attaché.

Je ne puis me contenir de vous supplier par les clous et la lance qui ont traversé les mains, les pieds et le côté sacré du Sauveur, d'être vigilant afin d'empêcher que le temple de votre cœur, qui est consacré au Saint-Esprit, ne devienne celui de l'ennemi de Dieu, et que vous, qui êtes le membre de Dieu, ne vous sépariez pas de votre divin chef qui est si noble et si digne.

Excusez-moi, mon très-cher Frère, si j'ai laissé trop courir la plume, et n'en attribuez la faute qu'à l'amour que j'ai pour vous, non-seulement parce que vous êtes mon frère, mais comme étant une créature chérie de Dieu et qu'il a créée pour la faire jouir du souverain bien. Aussi, croyez-le bien certainement, je donnerais volontiers, si cela était possible, plusieurs fois ma vie pour vous voir marcher dans la droite voie afin de jouir du souverain bien. Je n'en dis pas davantage; je désire que vous me répondiez, et soyez assuré que personne ne verra votre lettre, car j'ai la permission de ne pas la montrer; et pour finir je me recommande à vous.

Votre très-affectionnée Sœur,

Sœur Marie-Magdeleine de Pazzi.

De notre monastère de Sainte-Marie-des-Anges,
à Florence, le 7 mars 1602.

NOTES

SUR LES CARMÉLITES DE LA PREMIÈRE FONDATION,

Et sur les reliques de sainte Magdeleine de Pazzi.

Lezana et plusieurs écrivains de l'Ordre des Carmes ont voulu assigner aux Religieuses Carmélites presque la même antiquité qu'aux ermites du Carmel; cependant il est indubitable, et le P. Louis de Sainte-Thérèse, dans sa *Succession d'Elie*, en est convenu, que c'est le B. Jean Soreth, vingt-sixième général, qui obtint du pape Nicolas V, vers 1452, les mêmes priviléges que les Ordres de Saint-Dominique et de Saint-Augustin pour la réception des couvents de Religieuses. C'est donc le P. Jean Soreth qui les a instituées, et elles ne datent que depuis ce célèbre général (1470, 1471). C'est en France que le premier monastère fut établi. Jean Soreth, qui était originaire de Normandie et qui avait pris l'habit chez les Carmes de Caen, les établit à la prière de Françoise d'Amboise, épouse de Pierre II, duc de Bretagne. Ce fut à Vienne qu'elle fit fonder le premier établissement de Carmélites de l'ancienne observance, et elle en prit elle-même l'habit après la mort de son mari.

Ces Religieuses étaient habillées à peu près comme les Religieux : elles portaient une robe et un scapulaire de couleur minime ou tannée, et au chœur elles mettaient un manteau blanc avec un voile noir. Sainte Magdeleine de Pazzi a été une des principales gloires de cet Ordre. (Voyez Lezana, Louis de Sainte-Thérèse, Hélyot, etc.)

Sur le tombeau de sainte Magdeleine de Pazzi, à Florence.

Après la mort de cette illustre Sainte, son corps fut renfermé dans une bière de bois doré et enseveli derrière le grand autel du monastère de Sainte-Marie-des-Anges, à Florence. Le 27 mai 1608, année anniversaire de sa sépulture, on l'exhuma et on la trouva dans un état de conservation parfaite. Une huile odoriférante coulait de ses genoux. On la déposa ensuite dans un nouveau sarcophage. Quelque temps après on la plaça dans une grande châsse de cristal, afin de seconder la piété de ceux qui désiraient la voir. Les formalités pour la canonisation étant terminées, on lui éleva un magnifique mausolée qu'on admire encore

aujourd'hui et qui est percé à jour. Ce monument est placé dans une chapelle d'une grande richesse, élevée par les ordres du grand duc de Toscane. Cyrus Ferri, architecte de Rome, fut chargé de ce beau travail. Les marbres en sont de la plus exquise beauté : ils coûtèrent vingt mille ducats, à peu près deux cent mille francs de notre monnaie, et toute la chapelle coûta au moins soixante-dix mille ducats. Elle fut encore enrichie par Côme de Pazzi, ce qui fait que nous n'osons en donner la description dans une courte note, car il faut voir et revoir de tels monuments pour juger de leur magnificence et de leur prix. (On voit le véritable portrait de sainte Magdeleine de Pazzi dans les Bollandistes, au 25 mai, t. 6. Vincent Puccini et Virgile Cepari ont écrit sa vie.)

ESPRIT

DE

SAINTE JEANNE DE CHANTAL,

FONDATRICE

DE L'ORDRE DE LA VISITATION-SAINTE-MARIE.

NOTICE.

—

1641.

Une des plus illustres fondatrices d'ordre des temps modernes, Jeanne de Chantal, reçut le jour à Dijon, le 23 janvier 1572, de Bénigne Frémiot, président au parlement de Bourgogne, et de Marguerite de Berbisy, l'un et l'autre recommandables par leur naissance et leur attachement à la foi catholique. Jeanne montra dès ses tendres années un zèle peu ordinaire pour la défense de la religion ; on sait la réponse pleine d'énergie qu'elle fit à un Calviniste qui s'entretenait avec son père et qui niait la présence réelle de Jésus-

Christ dans la divine Eucharistie. Quand elle eut atteint l'âge de vingt ans, son père réserva sa main au baron de Chantal, l'aîné de l'illustre maison des Rabutin ; c'était un jeune et brave officier rempli d'honneur et de religion qu'Henri IV honorait d'une affection particulière : les jeunes époux fixèrent leur résidence à Bourbilly. Le ciel bénit leur union et les dota de six enfants. La baronne de Chantal fut le modèle des épouses et des mères ; elle prit un soin religieux de ses domestiques et établit dans sa maison, qui n'en connaissait guère auparavant, un ordre et une régularité admirables. Devenue veuve à l'âge de vingt-huit ans, après un accident des plus malheureux qui enleva son mari par un faux coup de feu à la chasse, elle s'offrit à Dieu comme une victime dévouée à toutes les croix, et ne songea plus qu'à faire au Seigneur l'holocauste complet d'elle-même; elle disait souvent à Dieu : *Seigneur, vous avez brisé mes liens, je peux donc maintenant vous présenter une hostie de louanges* (Ps. 115.)

La baronne de Chantal ayant adopté un nouveau plan de vie, demandait avec larmes à Dieu un directeur habile et selon son esprit pour la conduire dans la route qui mène au ciel : étant allée à Dijon pour visiter le vieux baron de Frémiot son père, et pour entendre la suave parole de saint François de Sales qui devait y prêcher le carême de 1604, là Dieu lui ouvrit la direction glorieuse où elle devait entrer, et lui fit connaître ses volontés suprêmes.

Deux grandes âmes s'étaient rencontrées : celui qui conduit tout avec douceur vers les fins les plus fortes, leur avait ménagé cette entrevue ; l'ordre de la Visitation, devenu si célèbre, fut bientôt le résultat de leurs entretiens religieux. Nous omettrons ici, trop pressés dans une Notice, tout ce qui se rattache à la direction de saint François de Sales, aux

vertus de sainte Chantal, aux détails de la fondation de l'Ordre de la Visitation ; ces faits, connus de tous, nous dispensent de les reproduire.

Avant de quitter le monde, la baronne de Chantal avait marié l'aînée de ses trois filles au baron de Thorens, frère de l'évêque de Genève, une autre mourut peu de temps après, l'autre épousa le comte de Toulonjon, et le jeune baron de Chantal, faisant alors son éducation, embrassa plus tard la carrière des armes.

Ces arrangements pris, la baronne obtint le consentement de son père, de son beau-père et de l'archevêque de Bourges son frère, pour se séparer d'eux et entrer dans le saint asile de la vie religieuse. Qui ne devine ici les déchirements, les sanglots de ses enfants et de tous ses amis ; la pieuse veuve se rendit à Annecy, où elle commença l'établissement de son institut le jour de la très-sainte Trinité 1610; la maison lui fut donnée par le saint évêque de Genève ; deux femmes pieuses s'associèrent à elle et y prirent l'habit ; dix autres femmes augmentèrent bientôt cette communauté naissante et furent comme les premières mères d'un ordre si étendu et si fameux. La sagesse de la règle qu'elles suivirent est un chef-d'œuvre de saint François de Sales. Sainte Chantal se rendit, peu de temps après la première fondation, à Grenoble, à Bourges, à Dijon, à Moulins, à Nevers, à Orléans, à Paris, pour satisfaire aux demandes pressantes d'y établir des maisons de son institut. Femme de caractère, de jugement, de tact, de haute piété, de cœur, de persévérance, elle était encore femme d'esprit et de talent. Ses *lettres* que nous allons donner d'après l'édition la plus authentique et les maximes qu'on nous a conservées dans sa vie par Marsollier, en seront une preuve. On y voit comme un reflet

de la lumière, de la douceur, de l'ingénuité de saint François de Sales.

Après avoir perdu sa belle-fille, ses filles, son père, son beau-père, son fils, tout ce qu'elle avait de plus cher, après de longues et pénibles maladies et des fatigues incessantes, elle alla enfin goûter la paix du ciel dans les embrassements de celui qu'elle avait choisi pour son unique bien, le 13 décembre 1641.

Ce fut à Moulins que la mort la surprit; son corps fut transporté au monastère d'Annecy, où il est encore l'objet de la vénération publique; son cœur est précieusement conservé à celui de la Charité-sur-Loire. Béatifiée par Benoît XIV, en 1751, Clément XIII la canonisa en 1767.

ESPRIT

DE

SAINTE JEANNE DE CHANTAL,

TIRÉ DE SES LETTRES SPIRITUELLES (1).

A saint François de Sales, évêque et prince de Genève.

Elle lui parle du livre de l'amour divin et des bons mouvements de son âme.

Monseigneur,

Je prie Notre-Seigneur qu'il vive à jamais glorieux au milieu de votre cœur, parmi ces fâcheuses affaires, ce que je crois qu'il fera sans doute, et qu'il vous portera à une excellente sainteté. Mon Dieu, que nous avons d'occasions de mériter! Je suis puissamment mortifiée, quand je sais que l'on vous détourne d'écrire au livre de l'amour divin, amour que mon cœur désire toujours plus ardemment; je suis toute accablée d'affaires, mais je crois que tout ira bien; j'ai un grand désir d'accomplir la volonté de Dieu, c'est pourquoi je vous prie derechef de me marquer tout ce qu'il faut que je fasse pour cela, car j'ai des mouvements que je ne puis exprimer, et certaine joie qui dit à mon âme que ce grand Dieu me

(1) Le choix que nous offrons a été fait sur le recueil formé par les soins des religieuses du premier monastère d'Annecy, comme on peut en voir l'attestation en tête de l'édition in-4°, par la mère Aimée de Blonnay.

conduira et rendra capable de son amour, encore que je voie mon inhabileté; priez-le qu'il me donne la force de faire ce qu'il requiert de moi; je vous demande votre sainte bénédiction. Dieu vous conserve toujours dans son amour. (Du 1er livre, lettre 1re.)

Au même prélat.

Elle lui parle d'une grande tribulation intérieure.

Monseigneur,

Je vous écris et ne m'en puis empêcher, car je me trouve ce matin plus ennuyée de moi qu'à l'ordinaire; je vois que je chancelle à tout propos dans l'angoisse de mon esprit, qui m'est causé par mon intérieure difformité, laquelle est bien si grande, je vous assure, Monseigneur et très-unique père, que je me perds quasi en cet abîme de misère; la présence de mon Dieu, qui autrefois me donnait des contentements indicibles, me fait maintenant toute trembler et frissonner de crainte; il me semble que cet œil divin, lequel j'adore de toute la soumission de mon cœur, outreperce toute mon âme et regarde avec indignation toutes mes œuvres, mes pensées et mes paroles, ce qui me tient en une telle détresse d'esprit, que la mort même ne me semble point si pénible à supporter et me semble que toutes choses ont pouvoir de me nuire; je crains tout, j'appréhende tout, non que je craigne que l'on me nuise à moi, comme à moi, mais je crains de déplaire à mon Dieu. Oh! qu'il me semble que son assistance est éloignée de moi! ce qui m'a fait passer cette nuit dans de grandes amertumes, et n'ai fait autre chose, que dire : Mon Dieu, mon Dieu! hélas! pourquoi me délaissez-vous? je suis vôtre, faites de moi comme de chose vôtre. Au point du jour, Dieu m'a fait goûter (mais presque imperceptiblement), une petite lumière en la très-haute et suprême pointe de l'esprit;

tout le reste de mon âme et ses facultés n'en ont point joui, mais elle n'a duré qu'environ un demi *Ave Maria*, que mon trouble s'est rejeté à corps perdu sur moi et m'a tout offusquée, obscurcie; nonobstant la longueur de cette déréliction, mon très-cher Seigneur, j'ai dit, mais sans sentiment : Oui, Seigneur, ce qui vous agréera; — faites, faites, je veux; anéantissez-moi, j'en suis contente; accablez-moi, je le veux bien : arrachez, coupez, brûlez tout ce qu'il vous plaira, oui, je suis à vous.

Dieu m'a appris qu'il ne fait pas grand état de la foi quand on en a l'expérience par les sens et sentiments; c'est pourquoi contre mes contrariétés je ne veux point de sentiment : non, je n'en veux point, puisque mon Dieu me suffit. J'espère en lui, nonobstant mon infinie misère; j'espère qu'il me supportera encore; enfin, sa volonté soit faite!

Voilà mon faible cœur entre vos mains, mon vrai Père et Seigneur; vous lui donnerez, s'il vous plaît, la médecine qu'il doit prendre. (Lettre 2e.)

Au même.

Elle lui dit ses vues sur le dépouillement intérieur que Dieu voulait faire en elle.

Monseigneur,

Mon unique père, M. Grandis m'a dit aujourd'hui que nous eussions encore bien soin de vous, que vous ne deviez plus faire une si grande diète, qu'il fallait vous bien tenir et contregarder à cause de la fluxion qu'il faut craindre. Je suis bien aise de toutes ces ordonnances et que vous gardiez votre solitude, puisqu'elle sera encore employée au service de votre cher esprit; je n'ai su dire notre, car il me semble n'y avoir plus de part, tant je me vois nue et dépouillée de tout ce qui m'était le plus précieux. Mon Dieu, mon vrai Père, que le

rasoir a pénétré avant! Pourrai-je demeurer longuement en ce sentiment; au moins notre bon Dieu me tiendra dans les résolutions, s'il lui plaît, comme je le désire. Ah! que vos paroles ont donné de force à mon âme! Que celles-ci m'ont touchée et consolée quand vous me dites : Que de bénédictions et de consolations votre âme a reçues de me savoir toute dénuée devant Dieu! Oh! Jésus vous veuille continuer cette consolation et à moi ce bonheur! Je suis pleine de bonne espérance et de courage, bien paisible et bien tranquille. Grâces à Dieu, je ne suis pas pressée de reprendre ce que j'ai abandonné : je demeure assez simple : je le vois comme une chose éloignée, mais, s'il ne laisse pas de me venir toucher, soudain je me détourne. Que béni soit celui qui m'a dépouillée! Que sa bonté me confirme et me fortifie à l'exécution quand il la voudra. Quand Notre-Seigneur me donna cette douce pensée que je vous mandai mardi, de me laisser à lui, hélas! je ne pensais pas qu'il commencerait à me dépouiller par moi-même, me faisant ainsi mettre la main à l'œuvre. Qu'il soit béni de tout et me veuille fortifier! Je ne vous disais pas que je suis avec peu de lumière et de consolation intérieure : je suis seulement paisible partout, et il me semble même que Notre-Seigneur tous ces jours passés avait un peu retiré cette petite douceur et suavité que donne le sentiment de sa chère présence; aujourd'hui encore plus, au moins il me reste fort peu pour appuyer et reposer mon esprit. Peut-être que ce bon Seigneur veut mettre sa sainte main par tous les endroits de mon cœur pour y prendre et le dépouiller de tout. Sa très-sainte volonté soit faite!

Hélas! mon unique Père, il m'est venu aujourd'hui en la mémoire qu'un jour vous me commandiez de me dépouiller; je dis, je ne sais plus de quoi, et vous me dites : Ne vous l'avais-je pas bien dit, ma fille, que je vous dépouillerais de tout? O mon Dieu, qu'il est aisé de quitter ce qui est autour de nous; mais quitter sa peau, sa chair, ses os, et pénétrer dans l'intime de la moelle qui est (ce me semble) ce que

nous avons fait, c'est chose grande, difficile et impossible, sinon à la grâce de Dieu (1). La seule gloire donc lui en est due et lui soit rendue à jamais! Mon vrai Père, ne me revêts-je point sans votre congé de cette consolation que je prends à vous entretenir? Il me semble que je ne dois plus rien faire, ni avoir pensée, ni affection, ni volonté, qu'ainsi qu'elles me seront commandées. Je finis donc en vous donnant mille bonsoirs et vous disant ce qui me vient en vue. Il me semble que je vois les deux portions de notre esprit n'être qu'une, uniquement abandonnée et remise à Dieu. Ainsi soit-il, mon très-cher Père, et que Jésus vive et règne à jamais! AMEN. (Lettre 3e.)

A monseigneur l'Archevêque de Bourges, son frère.

Elle lui répond dans la douleur où elle était à l'occasion de la mort du bienheureux François de Sales.

Monseigneur,

Vous voulez savoir ce que fait mon cœur en cette occasion? Hélas! il a, ce me semble, adoré Dieu, en profond silence de sa très-dure angoisse. Certes, il n'avait jamais ressenti amertume si grande, ni mon pauvre esprit reçu une secousse si pesante. Ma douleur est plus grande que je ne saurais jamais dire, et il me semble que toutes choses servent pour accroître mon ennui et me porter au regret. Il me reste pour toute consolation de savoir que c'est mon Dieu qui a fait ou permis que ce coup ait été fait. Mais, hélas! que mon cœur est faible pour porter ce pesant fardeau, et qu'il a bien besoin de force! Oui, mon Dieu, vous aviez prêté cette belle âme au monde, maintenant vous l'avez retirée : votre saint nom soit béni! Je ne sais point d'autre cantique que celui-là : Le nom

(1) Elle avait quitté son père et ses enfants.

de Notre-Seigneur soit béni ! Mon très-cher Père, mon âme est pleine d'amertume, mais aussi pleine de paix à la volonté de mon Dieu à laquelle je ne voudrais pas contredire d'un seul clin d'œil, je vous assure, mon très-cher Père. Il lui a plu de nous ôter ce grand flambeau de ce misérable monde pour le faire luire en son royaume (comme nous croyons assurément) : son nom soit béni ! Il m'a châtiée comme je méritais, car vraiment je suis trop misérable pour jouir d'un si grand bien et d'un contentement tel qu'était celui que j'avais de voir mon âme entre les mains d'un si grand homme, vraiment homme de Dieu. Je pense que cette bonté suprême ne veut plus que j'aie de plaisir sur la terre, et je n'y en veux plus avoir aussi que celui d'aspirer après le bonheur de voir mon très-cher Père dans le sein de son éternelle bonté. Je veux bien pourtant demeurer dans cet exil : oui, mon très-cher Frère, oui, véritablement ce m'est un exil bien dur, l'exil de cette misérable vie ; mais j'y veux demeurer, dis-je, autant que la souveraine Providence le voudra, lui remettant le soin de disposer de moi selon son bon plaisir.

Je me recommande à vos saints sacrifices, et cette petite famille qui est toute en douleur, laquelle fait son petit gémissement avec tant de douceur et de résignation que j'en suis toute consolée ; nous en partirons bientôt pour retourner en notre petite demeure d'Annecy, là où ma douleur se renouvellera en voyant nos très-chères sœurs. Dieu soit béni de tout ! Vive sa volonté, vive son bon plaisir ! Je soulage bien mon pauvre cœur de vous parler de la sorte, et béni soit mon Dieu qui me donne encore cette consolation. Je vous remercie de votre charitable lettre ; croyez que vous avez bien gagné les œuvres de miséricorde, car elle m'a fait grand bien, et à vos chères filles de recevoir de vos nouvelles. Continuez-nous cette sainte affection, s'il vous plait, et vous assurez, mon très-cher Père, que nous vous porterons toujours en notre Sauveur devant Dieu, car c'est de cœur que nous sommes vos petites filles et moi spécialement, qui, comme la plus

nécessiteuse de toutes, me confie en votre paternelle affection. (Lettre 4e.)

Je suis en l'amour du Sauveur,

Monseigneur,

Votre très-humble, &c.

Sœur JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT.

Au même.

Elle lui donne confidemment de très-utiles instructions pour se tenir bien avec Dieu.

Mon très-cher Seigneur, puisque l'éternelle Bonté vous a donné le mouvement et la résolution de lui consacrer sans réserve toutes vos affections, toutes vos actions, vos œuvres et tout vous-même, sans vouloir prétendre en tout ce que vous faites à aucun intérêt particulier, mais seulement à la plus grande gloire de Dieu et à son saint contentement, demeurez ferme là-dedans et avec la plus filiale et constante confiance qu'il vous sera possible. Reposez-vous aux soins et à l'amour que sa divine Providence a pour vous en tous vos besoins; regardez-la comme fait un enfant à sa mère dont il serait tendrement aimé, car vous devez humblement vous assurer que Dieu vous aime incomparablement davantage, étant une chose inimaginable l'amour que cette souveraine bonté a pour les âmes qui se donnent et se délaissent ainsi à sa merci et qui n'ont point de plus grands souhaits que de faire tout ce qu'elles peuvent et qu'elles pensent lui être agréable, lui laissant celui de tout ce qui les concerne pour en faire au temps et à l'éternité selon son bon plaisir. Ensuite de quoi tous les jours en votre exercice du matin ou à la fin d'icelui, vous confirmerez vos résolutions et unirez votre volonté à celle de Dieu pour toutes les œuvres et actions que vous ferez ce

jour-là et en tout ce qu'il lui plaira de vous envoyer, par telle ou semblable parole :

O très-sainte volonté de mon Dieu, qui m'avez environné de vos miséricordes, je vous rends d'infinies actions de grâces ; je vous adore du profond de mon âme et de toutes mes forces et affections ; j'unis dès maintenant et pour jamais ma volonté à la vôtre, particulièrement en tout ce que je ferai et en tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer en cette journée, consacrant derechef à votre souveraine gloire, mon âme, mon esprit, mon corps et toutes mes actions et pensées, paroles, œuvres et tout mon être, vous suppliant de toute l'humilité de mon cœur d'accomplir en moi vos éternels desseins, sans me permettre que j'y donne aucun empêchement ; vos yeux qui pénètrent les plus intimes replis de mon cœur, voient que tout mon désir est d'accomplir cette sainte volonté, mais ils voient aussi mon imbécillité et impuissance ; c'est pourquoi, prosterné aux pieds de votre infinie miséricorde, je vous conjure, mon Sauveur, par la douceur et équité de cette même volonté votre, de m'octroyer la grâce de l'accomplir parfaitement, afin que, comme au feu de votre céleste amour, je lui sois un holocauste agréable qui sans fin vous loue et bénisse avec la glorieuse Vierge et les Saints. Amen.

Parmi ces actions de la journée, tant spirituelles que temporelles, faites, mon cher Seigneur, le plus souvent que vous pourrez, des réunions de votre volonté à celle de Dieu, par manière de confirmation de celles que vous aurez faites le matin, soit par un simple et amoureux regard en Dieu, soit par quelque courte parole prononcée doucement, la jetant dans le cœur de Dieu par manière d'acquiescement ; comme serait : Oui, Seigneur, je veux faire cette action parce que vous le voulez ; ou simplement : Oui, mon Père ; ou bien : O volonté sainte, vivez et régnez en moi ; ou telle autre que le Saint-Esprit vous suggérera. Vous pouvez aussi simplement faire le signe de la croix sur votre cœur, ou baiser celle que vous portez, car tout cela signifiera que vous voulez souveraine-

ment la sainte volonté de Dieu, et ne prétendez que sa pure gloire en tout ce que vous faites.

Pour ce qui est de l'oraison, ne vous peinez point à faire des considérations ; votre esprit ni le mien n'y sont pas propres ; suivez votre train de parler à Notre-Seigneur à la bonne foi, amoureusement, confidemment et simplement, selon que votre cœur vous le dictera, et quelquefois contentez-vous de demeurer quelque petit espace de temps en sa divine présence, avec une contenance dévote et rabaissée, comme un enfant devant son père, qui attend ses commandements et dépend totalement de sa volonté en laquelle il a tout son amour et confiance ; vous pouvez, si vous voulez, dire quelques paroles, mais fort doucement sur ce sujet : Vous êtes mon père et mon Dieu, de qui j'attends tout mon bonheur. — De là, à quelque moment (car il faut un peu attendre pour écouter ce que Dieu dira à votre cœur) : Je suis votre enfant, tout vôtre, &c., &c.

Quand vous serez tombé en quelque coulpe, allez à Dieu avec abaissement d'esprit, lui disant : J'ai péché, mon Dieu, je me repens... ; puis, avec une amoureuse confiance, vous ajouterez : Mon Père, versez l'huile de votre abondante miséricorde sur mes plaies, car vous êtes mon unique espérance, guérissez-moi.

Quand vous aurez quelque douleur de cœur ou de corps, tâchez de les souffrir devant Dieu, vous ressouvenant le plus que vous pourrez qu'il vous regarde en ce temps d'affliction, surtout des maladies corporelles, où bien souvent le cœur est bien élangouri et ne peut prier ; ne vous efforcez pas de le faire, car les simples acquiescements à la volonté de Dieu, faits de temps en temps, suffisent, outre qu'une souffrance portée dans la volonté avec douceur et patience, est une continuelle et très-puissante oraison devant Dieu, nonobstant les plaintes et inquiétudes de la partie inférieure.

Enfin, mon très-cher Seigneur, tâchez de faire toutes vos actions tranquillement et doucement, et tenez votre esprit

toujours joyeux, paisible et content. Ne soyez point en souci de votre perfection ni de votre âme, car Dieu à qui elle est et à qui vous l'avez toute confiée, en aura soin et la comblera de toutes les grâces, consolations et bénédictions de son saint amour, selon qu'elles lui seront utiles en cette vie, et la fera jouir en l'autre de son éternelle félicité, selon les souhaits de celle à qui votre âme est précieuse comme la sienne propre. Priez pour elle, car elle ne prie point sans vous. (Let. 5e.)

Monseigneur,

Votre très-humble, &c.,

Sœur Jeanne-Françoise Frémiot.

Au même.

Elle se réjouit du bon état de son intérieur et lui donne cordialement des avis spirituels.

Monseigneur très-honoré et chèrement aimé, le divin Sauveur qui s'en va glorieux et triomphant s'asseoir à la droite de son Père, veuille tirer à lui nos cœurs et toutes nos affections pour les fixer dans le sein de son amour.

Quelle consolation ai-je ressentie en lisant votre lettre, voyant les grâces et miséricordes que ce débonnaire Sauveur exerce envers vous! Je l'ai béni et remercié et le fais encore de tout mon cœur et le ferai sans cesse. C'est une bonne marque quand une âme aime la solitude. C'est signe qu'elle goûte Dieu et se plaît en sa conversation. Hélas! voyez, mon très-cher Seigneur, que c'est là où la divine douceur communique ses lumières et ses grâces plus abondantes. Oh! que celle que vous avez reçue est grande en cette revue et renouvellement de votre âme avec une due préparation! Vous en sentez les fruits qui sont cette paix et repos en votre conscience, laquelle étant si saintement préparée, Dieu se plaira de la remplir de ses plus saintes et précieuses faveurs. Mon Dieu, que

je ressens cette grâce et que j'ai une grande espérance qu'elle vous conduira à une entière pureté et perfection ! Il faut avoir une fidèle correspondance à la suite des lumières que Dieu vous donnera, et quoi qu'il vous coûte. Car vraiment, l'amour que cette souveraine bonté vous porte et qu'elle vous témoigne si ouvertement par des grâces si excellentes et solides, requiert un réciproque, selon votre faiblesse et pauvreté. Cela veut dire qu'il ne faut rien refuser de tout ce que vous connaîtrez qu'il voudra. Ce parfait abandonnement de vous-même entre les bras de la divine Providence, cet acquiescement amoureux à tout ce qu'il lui plaira faire de vous et de toutes choses, ce repos de conscience, cette sainte affection de lui plaire par les actes de toutes les vertus, selon les occasions qu'il vous en donnera, surtout de la très-sainte charité et humilité, tout cela est le bois qui entretiendra en votre âme le feu de ce sacré et céleste amour que vous ressentez et désirez incessamment. En ce saint exercice de chaleur ne m'oubliez point, mon très-cher Seigneur, afin que nous nous puissions voir un jour, que Dieu sait, en cette bienheureuse éternité pour l'aimer, louer et bénir de toutes nos forces... (Lettre 17e.)

Au même.

Elle l'exhorte à modérer ses austérités corporelles et spirituelles.

Or sus, mon très-bon et très-cher Frère, ne vous voilà-t-il pas tombé au point que j'ai toujours appréhendé que votre grande ferveur vous réduirait ! Et puis, vous dites encore que vous craignez de vous flatter et de ne pas assez craindre vos craintes ! Mon Dieu ! mon vrai Père, pour l'amour de sa bonté ne faites point ces réflexions ; car, croyez-moi, que Notre-Seigneur aura pour plus agréable votre soumission dans les soulagements qui sont requis à votre corps et à votre esprit, que toutes ces petites appréhensions de ne faire pas assez.

Dieu ne veut que notre cœur ; notre inutilité et impuissance lui agréeront davantage, quand nous les chérirons pour l'amour et révérence que nous portons à sa très-sainte volonté, que si nous nous brisions et faisions de plus grandes œuvres pénales. Enfin, vous le savez, que le haut point de la perfection consiste à nous vouloir comme Dieu veut que nous soyons. Or, il vous a fait d'une complexion faible; il veut que vous la ménagiez et que vous n'en vouliez pas exiger ce que sa douceur ne veut pas. Il faut souffrir cela au lieu de ces trop grandes applications d'esprit qui vous ont mis violemment où vous êtes. — Sa volonté requiert de vous une douce et suave inutilité auprès de lui, sans attention quelconque ni action de l'entendement et de la volonté, sinon quelques paroles d'amour, de fidélité et simple acquiescement, proférées doucement et tranquillement, sans aucun effort, ni à vouloir sentir aucun goût ni aucune satisfaction. — Et cela, mon très-cher Père, doit être pratiqué avec paix et repos d'esprit, et sera très-agréable à Dieu et plus (comme je crois) qu'aucune chose que vous puissiez faire.

Encore ce mot : si vous me croyez, au lieu de quatre ou cinq heures que vous étiez chaque jour à genoux, vous n'y serez plus qu'une, un quart d'heure après que vous serez levé, un quart pour la préparation de la sainte Messe et autant pour l'action de grâces ; un petit quart d'heure pour l'examen du soir, c'est bien assez. Et tâchez, pour l'amour de Dieu, de vous remettre, par repos de corps et d'esprit et par bonne et fréquente nourriture, dans vos premières forces ; je vous en conjure par tout ce qui vous est plus cher au ciel et en la terre.

Je prie Dieu que par sa douce miséricorde il vous conserve à longues années pour le service de sa gloire et le bonheur de notre congrégation. Amen. (Lettre 18e.)

Je suis,

Monseigneur, &c.,

Sœur Jeanne-Françoise Frémiot.

A madame la Princesse royale de Carignan.

Elle l'exhorte à la résignation en Dieu.

Madame, je remercie très-humblement Votre Altesse qui a daigné nous faire part de ses nouvelles, et de l'honneur de ses recommandations par N., laquelle m'a dit la peine où vous étiez, Madame, sur le jugement que les médecins ont fait de l'incommodité de M. le Prince votre cher petit ; certes, nous en avons été affligées, mais non toutefois hors d'espérance de sa guérison, en regardant la divine miséricorde, qui peut-être réserve cette grâce à votre humilité et soumission à son bon plaisir ; c'est une très-puissante oraison devant Dieu, que la totale résignation d'un cœur maternel en une occasion si sensible : ne doutez point, Madame, que vous n'obteniez cette guérison si elle doit être pour la gloire de Dieu et au profit éternel de ce cher enfant. A cette intention, nous joindrons au dessein de Votre Altesse, les vœux, les prières et les communions de tous nos monastères et pour la conservation de Monseigneur le Prince, pour la vôtre et pour l'accroissement de toutes vos prospérités. C'est, Madame, de Votre Altesse sérénissime, la très-humble, &c. (Lettre 20e.)

A une Dame de distinction.

Elle la console en une affliction sensible.

Madame, ce m'eût été un honneur très-grand de recevoir le bien de vous voir ; mais puisque Dieu ne l'a pas permis, je tâcherai de réparer cette perte par des prières et communions que je ferai à la divine Majesté pour votre consolation, à laquelle je voudrais pouvoir contribuer ; mais je crois que Dieu aura soumis sa main pour vous soutenir dans l'effort

d'une si sensible touche, et que vous réciproquement, Madame, aurez aussi soumis toutes vos volontés à la sienne très-sainte, adorant du profond de votre âme les décrets de sa souveraine providence, qui sont toujours très-justes et tendent au bien éternel, où, je m'assure, vous jetez toutes vos affections et prétentions ; vous nous en donnez une preuve certaine, Madame, par le dessein que vous faites de l'établissement d'une de nos maisons pour votre retraite, ainsi que nous dit hier de votre part, M. N... ; nous rendons grâces à Dieu du choix que votre bonté fait de notre petite congrégation, et vous assurons, Madame, de contribuer de tout ce qui sera en notre pouvoir, pour votre contentement, sur une si digne entreprise qui regarde la seule gloire de Dieu et votre richesse spirituelle.

Je supplie sa divine bonté de répandre les richesses de son saint amour sur votre âme et de la faire abonder en saintes consolations, demeurant en tout respect et de toutes mes affections,

Madame,

Votre très-humble, &c. (Lettre 9.)

A la même.

Elle l'exhorte à aimer Dieu fortement et tendrement.

Madame, que dirai-je à votre bonté, sinon que tous les jours, plus, ce me semble, je me sens intimement portée à révérer et chérir ce que Dieu a mis en vous, et à vous souhaiter toute fondue en son saint amour? car, puisque la divine providence vous a avantagée d'un naturel et disposition si capables d'aimer et a retiré à soi les objets qui vous occupaient pour vous attirer toute à lui, ô ma très-chère Dame, aimez incessamment, fortement et tendrement celui qui ne peut jamais être assez aimé ; votre cœur est fait pour cela et

je supplie celui qui l'a créé pour une fin si excellente, de le porter jusqu'à l'extrémité de son saint amour, auquel je suis et demeure en tout respect,

Madame, votre, &c.

A madame la Maréchale de Chartres.

Elle la supplie de prendre consolation en la volonté de Dieu.

Madame, à ce que j'apprends par ma Sœur supérieure de N...., Dieu visite et remplit votre cœur de beaucoup d'angoisses et afflictions; mais puisque vos douleurs procèdent d'une main et d'une affection paternellement toute incomparable en sa sainte dilection, j'espère que vous les souffrirez en paix, par le moyen de l'amoureuse et très-humble soumission de notre volonté à celle de Dieu en laquelle dès longtemps je sais que vous vivez. Hélas! Madame, que pouvons-nous attendre en cette chétive vie, que mort, qu'affliction et renversement de nos desseins et contentements, puisqu'il n'y a rien de stable, de solide; vous avez considéré et expérimenté cette vérité, je le sais bien, et qu'aussi vous avez jeté en Dieu et en la sainte éternité tous vos désirs, votre amour et vos prétentions; c'est ce qui me fait espérer que la divine bonté aura soutenu votre cœur devant les cuisants efforts de votre affliction, et qu'enfin elle vous fera abonder en ses saintes et douces consolations, qui font l'onguent précieux, seul capable de guérir les grandes douleurs de nos âmes, surtout quand elles sont mêlées avec une parfaite résignation de tout votre être et de toutes choses au bon plaisir divin.

C'est le bonheur et le secours que je vous souhaite dans vos travaux, et vous supplie de me croire toujours, pour ce que je veux et dois être sans fin, d'une affection incomparable; c'est Madame, votre, &c.

A monsieur le Marquis de Lullin.

Elle le console sur la mort de Mlle sa fille.

Eh bien ! Monsieur , voilà qu'il a plu à Dieu de mettre votre chère âme sous le pressoir de la plus sensible et pénétrante douleur qu'on puisse imaginer, il est vrai ; mais considérez que cette pure et blanche colombe a pris son vol sur les hautes montagnes de la très-sainte éternité , et s'est allée reposer dans le sein de son Epoux céleste. Considérez, Monsieur , que ce bon Père a voulu que son très-cher Fils ait été cloué à la croix et y soit mort pour nous racheter de la mort éternelle ; veuillez donc, par un réciproque amour , le trépas de cette unique fille , en faveur et l'honneur de la très-adorable et toute sainte volonté de Dieu ; offrez et sacrifiez à son immortelle gloire tous les contentements que Votre Excellence espérait recevoir d'une fille si bien née , et vous expérimenterez les richesses de sa bonté par de nouvelles et très-abondantes bénédictions ; mais surtout j'ai confiance que sa douceur paternelle aura mis sous sa main , pour soutenir votre cœur à la rencontre d'un si violent assaut , et que là où la douleur aura abondé , il fera surabonder les suavités de ses divines consolations ; en sorte, Monsieur , que votre amertume se passera en paix ; c'est pour cela que nous offrirons nos prières et communions , compatissant à votre juste douleur , avec des ressentiments très-grands et ensuite de l'intime dilection et révérence que Dieu m'a donnée pour vous , Monsieur, à qui je suis et serai sans fin.

Monsieur, &c.

Au Baron de Chantal son fils.

Elle le console sur certaines douleurs corporelles et l'exhorte à penser au ciel.

Il me tarde infiniment de savoir de vos nouvelles ; je ne puis m'empêcher d'en être en peine, à cause de l'incommodité qui vous travaille, que je ressens dans mon cœur, et j'aurais moins de peine de la souffrir en mon corps, le désirant pour votre soulagement, si c'est le bon plaisir de Dieu. Croyez-moi, mon très-cher Fils, Dieu ne vous envoie ces douleurs que pour le profit de votre âme ; portez-les le plus doucement et patiemment qu'il vous sera possible, afin que par ce moyen elles vous aident à gagner le ciel : les travaux de cette vie passeront bientôt, et la félicité de celle que nous attendons est éternelle ; aspirez bien souvent à cette bienheureuse patrie, je vous en conjnre, mon très-cher Fils, uniquement aimé de mon âme, et tant qu'il vous sera possible, n'avalez point les eaux de la mer tempêtueuse de ce monde sur laquelle votre condition vous oblige de voguer, mais buvez au contraire souvent les eaux salutaires de la divine grâce, vous adressant en tous vos besoins à la source de miséricorde avec un amour et confiance toute filiale ; aimez souverainement, et craignez de déplaire à cette heureuse bonté, qui seule peut vous bien-heurer en cette vie et en l'autre ; je la supplie de vous combler de ses plus riches grâces, c'est le souhait continuel de celle qui vous aime et chérit uniquement et très-parfaitement.

Votre bonne Mère et incomparable en affection,

Sœur Jeanne-Françoise Frémiot.

A madame la Marquise de Lullin.

Elle la console sur la mort de mademoiselle sa fille.

Madame,

J'ai confiance que Dieu tient votre âme si saintement unie à sa sainte volonté, que la grandeur de votre affliction n'aura rien ébranlé en vous. Il est vrai, Madame, que le sujet de votre douleur est incomparablement sensible, et personne ne peut ni ne doit trouver étranges vos ressentiments : pour moi, je m'assure que votre piété les fait tenir dans les termes d'une parfaite soumission au décret de la divine Providence. Hélas ! Madame, que peut-on espérer de cette vie fragile et misérable, qu'affliction et douleur ? Que bienheureux sont ceux qui en partent avec innocence, ainsi qu'a fait cette chère et petite âme, qui comme un ange est volée dans le ciel ! et maintenant ce gage si précieux vous servira comme d'aimant pour attirer votre cœur et vos affections aux choses éternelles ; et peut-être déjà vous ressentez les effets du crédit qu'elle a auprès de Dieu, duquel elle vous impétrera les saintes consolations dont vous avez besoin. Et je supplie encore son infinie bonté de les faire abonder en vous jusques à la perfection d'une sainte et accomplie constance et résignation parfaite à la divine volonté. Que si la part que nous prenons à votre affliction pouvait vous apporter quelque soulagement, ce nous serait aussi d'une grande consolation. Nous supplions Notre-Seigneur incessamment par nos instantes prières qu'il vous conserve heureusement, étant de cœur et d'affection incomparable,

Madame,

Votre, &c.

A madame de Toulonjon, sa fille.

Elle l'exhorte à aimer la conduite de Dieu en ce qu'il lui plaira de lui envoyer.

Votre lettre, ma très-chère Fille, a grandement touché mon cœur de vous voir dans une si sensible douleur. A la vérité, vos afflictions sont grandes et les sujets en sont pénétrants, les regardant selon les choses de cette vie; mais, si vous éleviez votre considération au-dessus des choses si basses et si caduques qui n'ont point de durée, pour regarder la bienheureuse éternité où sont les grandeurs et consolations infinies, vous seriez toute pleine de douceur parmi les accidents de cette mortalité, et vous réjouiriez de voir en lieu d'assurance ceux que vous regrettez. Mon Dieu, quand serons-nous un peu attentives à ces vérités de la foi? Quand sera-ce, ma chère Fille, que nous savourerons la douceur de la volonté divine en tout ce qui nous arrivera, n'y voyant que son bon plaisir, qu'il nous départ avec un amour égal et incompréhensible, tant dans les prospérités que dans les adversités, le tout pour notre mieux? Mais, misérables que nous sommes, nous convertissons en poison les remèdes que ce grand médecin nous applique pour guérir nos maladies! Ne faisons plus de la sorte; mais, comme enfants, obéissons, soumettons-nous amoureusement à la volonté de notre Père céleste, et correspondons à ses desseins qui sont de nous unir plus intimement à lui par le moyen des afflictions; et, faisant ainsi, il nous sera tout et nous tiendra lieu de frère, de fils, de mari, de mère et de toutes choses. Prenez donc courage et vous fortifiez par ces considérations. Je supplie le Seigneur qu'il vous donne la connaissance des riches trésors que sa bonté enclôt dans les afflictions reçues de sa main. Je me porte bien; la maladie passe, mais on craint le renouvellement de la lune. Dieu est sur tout.

A une Religieuse.

Elle lui parle de plusieurs points de vraie spiritualité.

Ma très-chère Fille, j'ai fait lire votre grande lettre devant moi par une sœur de confiance, n'ayant pas maintenant des yeux pour le faire moi-même. Je vous réponds en toute sincérité aux principaux points que vous me proposez. Si, comme vous dites, ma chère Fille, vous voyez si distinctement les trois parties agir en vous et que la supérieure tienne le dessus sans s'étonner ni ébranler, voilà qui va fort bien; mais il faut prendre garde à une parole que vous dites, que, tandis que cette maîtresse partie tient le dessus, les choses mauvaises qui s'offrent ont leur effet. Ma Fille, il faut entendre ceci : si elles font leur effet seulement vous donnant de la peine et de la souffrance, cela n'est rien; mais, si elles font leur effet en vous et par vous, vous poussant jusques aux actions et paroles, cela ne vaut rien et le faut corriger; et, bien que vous ne deviez pas vous mettre en peine de tous les sentiments d'estime de vous-même et des désirs que les autres vous estiment et emploient; si faut-il que la négligence de tels sentiments soit de ne rien faire de tout ce qu'ils vous suggèrent et reconnaître que ceux-là sont des rejetons d'une grande racine d'orgueil qui est en vous, laquelle il faut très-soigneusement arracher par la pratique de la sainte humilité : et vous tenant très-basse en votre propre estime, vous réjouir dans l'humiliation et les petits emplois.

Je dis vous réjouir, non par sentiment de cette joie, mais par vraie affection à l'humiliation. J'en dis de même de la confiance en Dieu, laquelle il faut avoir intimement, et quoique nous ne la sentions pas, dire à Notre-Seigneur : Mon Dieu, je veux me confier entièrement en vous.

Je remarque, ma très-chère Fille, qu'en un autre endroit de votre lettre, vous dites que vous êtes tellement à Dieu,

que vous n'êtes plus à vous-même et que vous lui dites que vous n'avez plus à faire de rien, non pas même de lui-même. O Jésus ! ma Fille, il faut que je vous le confesse, je n'ai pas agréé cette parole. Hélas! il n'a jamais à faire de nous, mais nous avons toujours à faire de lui, et si le moindre de tous les moments, ce bon Dieu nous laissait, nous tomberions dans l'abîme du non-être. Croyez-moi, ma Fille, ne vous amusez point à ces subtilités de spiritualité qui ne sont rien moins que la spiritualité, mais suivez le chemin de votre bienheureux fondateur; demeurez vraiment sans soin de vous-même, mais dans la dépendance de Dieu, par l'amoureuse acceptation de chaque événement permis par sa bonté, dans l'humble soumission à ceux qui vous tiennent sa place, très-douce, aimable et serviable envers tous et très-méfiante de vous-même : voilà le nœud, et le solide de toute bonne et véritable spiritualité.

Quant à ces paroles si distinctes que vous entendez dans votre tête, ce n'est à mon avis que votre imagination qui fait cela. Pour ces connaissances que vous dites avoir après la communion de la transformation déifique des bienheureux et de toute la grandeur de la divinité, ma Fille, ô bon Dieu, que vous allez haut ! Toute la grandeur de la divinité, tout le ciel ne peut la comprendre, non pas même la sainte Vierge. Dieu est compréhensible à lui seul; à nous il convient de l'adorer en toute crainte et révérence, nous contentant de la simple et sainte lumière de la foi....

Et de ce qui se passe en vous, ma Fille, pour bien suivre la conduite de la grâce, il faut marcher en esprit de très-profonde humilité, allant toujours devant vous, opérant le bien sans réfléchir ni sur vous, ni autour d'autrui. C'est par ce droit chemin que tant de Mères et de Sœurs que nous avons en l'autre monde sont arrivées au ciel, &c. Il faut donc travailler bien humblement et très-simplement à votre perfection et Dieu vous bénira.

Votre, &c.

A une Religieuse.

Elle lui donne des avis pour son intérieur.

Ma vraie chère Fille, nous avons lu votre grande lettre selon l'ordre que vous désirez, je vois que la divine bonté vous continue ses grâces et favorables consolations ; je l'en bénis et remercie de tout mon cœur et la supplie de vous y donner une fidèle correspondance, et vous, ma Fille, d'y apporter de votre part, ce qu'un bon cœur comme le vôtre doit à une si grande douceur et débonnaireté paternelle : or sus, je suis fort aise que vous m'ayez dit au long les principaux mouvements de votre âme, il n'est pas besoin de répondre sur tout. Conservez invariablement la lumière de regarder Dieu en qui que ce soit qui vous conduise et d'y avoir une égale soumission, encore que vous n'y puissiez pas avoir une sensible confiance, pourvu que vous ayez une vraie obéissance ; vous ne laisserez pas d'expérimenter combien Dieu a pour agréable que l'on se fie et se repose en la fidélité de ses paroles. Quant à votre oraison, n'exhalez pas beaucoup vos sentiments en les poussant au dehors par des paroles ou actes ; car, outre qu'il est souvent pénible, aussi peut-il laisser l'âme sèche. Il vaut mieux les retenir au dedans, toujours se calmant, s'adoucissant et simplifiant, arrêtant l'esprit en Dieu seul et non en ses dons, cela veut dire, ne faites aucune réflexion sur ce qui se passe en vous pour voir ce que c'est ; soyez comme un vaisseau vide devant Dieu pour recevoir ce qu'il lui plaira vous donner, et ne permettez à votre esprit aucun retour, ni réflexion sur vous-même ni sur ce qui se passe en vous, je vous le répète, parce que si vous le faites, outre que c'est un temps perdu, vous vous entortillerez et ouvrirez vous-même la porte de votre esprit aux tentations ; c'en est déjà une que cette crainte que vous me marquez. Tranchez court à tout cela et n'y répondez rien ; mais tournez doucement votre esprit au sein de

son époux, vous contentant qu'il sache ce qui se passe en vous et comme il s'y passe. Deux choses vous sont nécessaires : suivre fidèlement l'attrait intérieur sans retour sur vous-même, et opérer des actes de vertus sans relâche et gaîment, selon la lumière que Dieu vous donnera. N'écoutez point ces désirs d'austérité et de souffrance, mais soyez fidèle à faire ce que vous devez et à souffrir humblement et sans ennui, mais avec complaisance, ce que Dieu vous présentera. Or sus, ma vraie et chère Fille, en voilà assez; continuez à prier pour moi, qui suis d'une affection tendre et invariable toute vôtre.

A la même.

Elle l'exhorte à demeurer dans une vraie nudité intérieure.

N'êtes-vous pas bien heureuse, ma très-chère Fille, d'être dépouillée de ce qui vous tenait le plus au cœur, pour être revêtue de la très-sainte volonté de Dieu? Je vous conjure de demeurer en cette bienheureuse nudité, avec toute la paix, douceur, résignation et soumission qu'il vous sera possible, et vous estimez trop honorée d'être employée de Dieu, par la sainte obéissance, pour un si digne service que celui où vous êtes. Dites souvent à ce divin Sauveur : Mon Dieu, mon doux maître, que je suis heureuse que vous soyez ma seule et unique consolation! Tenez votre cœur en courage et joie dans cette sainte affection. Tâchez d'être en santé et ne soyez pas tendre, mais aussi ne soyez pas tant âpre ni trop sévère sur vous-même, mais faites ce que vous approuveriez en un autre.

A une supérieure.

Que notre plus grande richesse doit être Dieu.

O ma très-chère Fille, si nous lisions et pratiquions fidèlement nos saintes règles, que nous serions heureuses ! elles nous guériraient de tout. C'est notre voie ; cheminons-y sans nous en détourner, quelque difficulté qui nous puisse arriver. Si nous cherchions bien dans ce petit livret, nous y trouverions tous les remèdes ; allez joyeusement et ne regardez point si vous avez de la clarté, de l'intelligence, et semblable ; contentez-vous que Notre-Seigneur est riche de tous ces dons et grâces ; aimez-les en lui, et ne les désirez nullement pour vous. Bienheureux sont les pauvres d'esprit ! Oh, la grande richesse de ne vouloir chose quelconque que Dieu ! En cela consiste notre bonheur. Il faut que je vous dise la vérité, ma très-chère Fille ; je suis grandement touchée de vous voir toujours marcher avec les ennuis et abattements d'esprit. Ne sauriez-vous faire cet entier et irrévocable délaissement de vous-même entre les mains de Dieu, vous dépouillant de tout soin de vous et du désir des vertus, n'en voulant que celles qu'il vous donnera et selon les occasions qui se présenteront, auxquelles il faut être fidèle ? Nue et sans vertus je suis venue au monde, et sans vertus quelconques, je me remets, mon Dieu, entre vos mains. Dites cela, ma Fille, quand vous verrez que votre esprit se voudra revêtir, à cause qu'il s'est dépouillé ; ne faites autre chose que de le retourner simplement à son Dieu, et demeurez entre les bras de sa Providence comme un enfant, lui laissant, sans réserve, le soin de ce qui vous regarde ; car ces ennuis d'esprit ne procèdent que de ce que vous n'avez pas la perfection que vous désirez. Or, il faut vous contenter de celle que Notre-Seigneur veut que vous ayez, étant la vraie perfection, que cette résignation et ce repos d'esprit. Je vous écris ceci

avec un extrême désir que vous le pratiquiez soigneusement, et ne rêviez jamais autre exercice que celui qui vous est grandement propre et servira de remède à tout ce qui vous pourra arriver. Que si votre travail n'est suivi de la victoire, embrassez ces croix amoureusement, et soyez joyeuse de n'être pas joyeuse. Bienheureux sont les nus, parce que Dieu les revêtira. Sa bonté nous fasse la grâce d'être parfaitement dépouillées !

A une religieuse.

Elle lui donne des avis pour ses infirmités corporelles et pour l'oraison.

Ce mot n'est que pour vous saluer chèrement sur le lit de la croix où je m'assure, ma chère Sœur, que la douceur de Notre-Seigneur vous aura fait recueillir mille bonnes vertus, et aura grandement accru son saint amour dans votre âme. Car jamais cette main paternelle ne frappe nos corps par les souffrances et maladies que pour nous enrichir de ses dons spirituels. Ma Fille, nonobstant vos combats, demeurez haut élevée dans l'acquiescement du bon plaisir divin. Il faut demeurer là fermement et avoir patience avec vous-même. Pourvu que vous soyez fidèle à ne point faire de fautes volontaires, il couvrira celles de votre fragilité, desquelles vous ne devez nullement vous affliger, mais en nourrir l'amour de votre abjection dont la pratique est riche devant Dieu. N'entretenez point ce désir de la mort. L'amour-propre en peut tirer de vaines complaisances et satisfactions. Quant à votre oraison, je vous ai toujours dit, selon qu'il a plu à Dieu m'en donner la lumière, qu'elle était fort bonne, que vous y devez continuer avec grande paix et tranquillité d'esprit; par cette manière vous tenez votre âme en disposition de ce qu'il plaira à la divine bonté d'y verser. Aussi voyez-vous les grâces qu'elle vous y fait, lesquelles vous devez recevoir simplement

sans vous amuser à les savourer; mais tenez votre cœur fixement à lui; moins vous agirez, mieux vous ferez, et remarquez que vous devez demeurer également contente, soit que vous soyez consolée ou désolée, qu'il vous remplisse de lui-même ou qu'il vous laisse vide. En voilà certes plus que je ne croyais faire. Je suis entièrement vôtre, ma Fille.

A une autre religieuse.

Elle lui donne des avis pour son intérieur.

Ma très-chère Fille, j'ai reçu votre reddition de compte, de votre solitude; il n'importe pas que Dieu nous fasse faire notre chemin intérieur par terre ou par eau, pourvu qu'il soit avec nous. Or, il est avec nous assurément. C'est lui qui nous donne ce désir d'être toutes siennes; il faut être selon qu'il veut. Et puisqu'il veut que vous cheminiez dans la simplicité et dénûment de tout acte, il faut obéir. J'admire que, nonobstant tant d'expérience et de lumières que Notre-Seigneur vous donne de la voie où il vous conduit, vous regardiez encore les doutes qui vous viennent comme inutiles : que la pensée en vienne, cela ne se peut empêcher non plus que l'inclination de l'amour-propre à vouloir, pour sa satisfaction, y faire quelque chose, bien qu'elle n'y soit pas attirée; et cela sous le beau prétexte de correspondre aux attraits et lumières intérieures, lesquelles toutefois se cachent ou leur sentiment se diminue et leurs progrès s'arrêtent par cette coopération d'actes excités par l'amour-propre. Ma chère Fille, écoutez-moi, je vous prie, ne suivez plus cela; au lieu de vous regarder, ainsi que vos craintes, regardez Dieu. Au lieu de correspondre par acte et considération, faites-le en laissant faire Notre-Seigneur, en vous tenant dans cette paix profonde où il agit et lui laissant faire son œuvre; il n'a pas besoin de votre assistance, mais de votre simple délaisse-

ment. Tenez votre âme fermée en cela, et n'ouvrez la porte à rien que ce soit qui vous puisse inquiéter. Dieu est avec vous vraiment, demeurez avec lui et priez pour mes besoins, je vous en prie.

Votre, &c.

A deux religieuses.

Avis cordiaux pour la vie spirituelle.

Ma très-chère Fille, Dieu me donnera ce qu'il lui plaira que je vous dise. Et premièrement, ma Fille, je vous dirai que ce que notre divin Sauveur désire de vous et de vous toutes, c'est l'humble et tranquille soumission à sa sainte volonté, en toutes les choses qui nous arrivent sans exception. Donc, qu'il nous soit dorénavant indifférent d'être en santé ou en maladie, en consolation ou desolation, en jouissance ou privation de ce qui nous est le plus cher, et que notre cœur n'ait plus qu'un seul désir, qui est que Dieu fasse en nous, de nous, et sur nous, tout ce qui lui plaira; et partant ne philosophons point sur ce qui vous peut arriver ou aux autres; mais comme j'ai déjà dit, demeurons douces, humbles et tranquilles en l'état où Dieu nous mettra. En la peine, patienter; en la souffrance, souffrir; en l'action, agir; en la jouissance, jouir humblement sans penser que nous faisons faute à ceci, à cela, car ce n'est que l'amour-propre qui fait telle réflexion; mais demeurez doucement confuse et abaissée devant Dieu, vous relevant soudain par un acte de courage et de confiance. Or sus, ma chère N., faites bien ceci : et ma chère Cadette N. aussi. Car je sais que vos cœurs ne se cachent rien. C'est pourquoi cette lettre vous sera commune, &c.

A une autre religieuse.

Sur les marques auxquelles on connaît les vraies grâces de Dieu dans les âmes.

Ma très-chère Fille, la bonté de Notre-Seigneur est si grande que non-seulement il peut faire en une âme les grâces que vous m'écrivez, mais de bien plus excellentes et précieuses, et parce qu'on dit communément que les bons arbres portent de bons fruits, je ne vous puis dire autre chose pour l'assurance de ces grâces, sinon que vous regardiez aux œuvres, et si vous êtes bien humble, obéissante et observante, assurément l'esprit de Dieu agit en vous. Mais si tout cela vous manque, tenez-vous extrêmement humble, et tâchez de l'acquérir.

Quant à ce que vous me dites, qu'il vous semble qu'il n'y a plus d'humilité à tenir ces choses-là cachées, je vous en dirai ce que nous enseigne notre bienheureux Père, disant que la première chose qu'enseigne l'esprit de Dieu, c'est de se découvrir sincèrement de tout à ceux qui dirigent notre âme, et ce qu'enseigne l'esprit malin, c'est de garder le secret. Vous voyez donc, ma Fille, qu'il faut suivre l'instinct de l'esprit de Dieu et fuir les tentations du malin esprit. Soyez donc bien humble, mais surtout à bien faire toutes choses en parfaite sincérité et droiture. Dieu vous en donne la grâce, et en cette affection, je demeure, votre, &c.

A une supérieure.

Comment on doit recevoir les consolations et les sécheresses.

Ma très-chère Fille, je vois que votre chère âme est toujours dans ces vicissitudes de consolation et de bonnes lumières

et aussi de délaissement, de ténèbres et de sécheresses; toutes les bonnes âmes passent par là. Je vois que la vôtre a toujours un peu de peine quand elle est réduite aux impuissances, par la crainte que vous avez que cela ne vous arrive par votre faute et d'offenser Dieu par vos lâchetés et infidélités. Hélas! où en serions-nous si les ténèbres et impuissances nous rendaient coupables devant Dieu? Au contraire, sa divine bonté nous les ménage pour nous purifier et faire mériter, et cette souffrance portée humblement et doucement vaut mieux que tout autre état. Qui ne sait que les goûts, les lumières et les agilités spirituelles ne sont pas en notre pouvoir et que nous n'y avons que le seul acte de la volonté? De quoi donc nous tourmenter quand nous ne pouvons agir? Mais je vois que Notre-Seigneur ne vous laisse pas de fort loin, et que dans vos sécheresses il vous donne toujours de quoi passer chemin. Que cela vous suffise, et ne vous regardez point tant; vous voyez trop ce qui se passe en vous; vous devriez recevoir le bien et le mal, la consolation et la désolation également, sans y vouloir prendre garde, mais bien tenir votre esprit simplement attentif à Dieu, en sorte que vous ne voyiez ni sachiez dire ce que c'est. Tâchez, ma Fille, de faire cela et de ne point laisser entrer ces craintes du péché si avant dans votre cœur; il faut éviter le mal quand on le voit ou son ombre : hors de là, n'y pensez point. Je le vois bien que vous ne faites pas tout ce que vous voulez de votre esprit; mais c'est aussi une peine qu'il faut souffrir sans s'amuser.

Votre, &c.

A une religieuse.

Qu'elle se garde de s'étonner des tentations, ni de disputer avec l'ennemi.

Dieu soit au milieu de votre cœur, ma chère Fille, et y répande ses dons précieux, afin que fortifiée et encouragée par

le céleste amour, vous marchiez et couriez fermement au lieu où sa bonté vous désire ? Il y a longtemps que je souhaitais de vous écrire, surtout depuis que j'ai su par votre bonne mère que la divine Providence exerce votre cœur de diverses attaques de tentations. Oh ! que voilà qui va bien, ma Fille ! Ce fondement est nécessaire où l'on veut élever la perfection de l'amour divin, afin que les misères et faiblesses expérimentées par nous-mêmes, nous portent à une douce et charitable humilité. Ayez un grand courage et ne perdez point la constance ni ne vous étonnez point des attaques de votre ennemi. Ne disputez point avec lui, et au lieu de lui répondre, parlez à votre époux d'autre chose ; souffrez patiemment. Ma Fille, j'ai compassion de votre cœur, parce que je crains que, comme jeune novice en l'école du Sauveur, vous ne vous étonniez de sentir tant de combats. Mais non, ne craignez rien, ne vous troublez ni ne vous laissez aller à la mélancolie. Pour mon contentement je vous dis ces choses et pour le grand désir que j'ai que vous avanciez chemin parmi les troubles des tentations. C'est le temps le plus propre ; n'agrandissez point votre mal par des appréhensions. Ma Fille, la parfaite soumission de jugement et de volonté est la monnaie avec laquelle Notre-Seigneur veut que nous acquérions le précieux trésor de la sainte paix du cœur. Qu'importe-t-il que nous ayons goût ou dégoût, consolation ou désolation, pourvu que nous fassions ce que nous devons ? Au contraire, la vertu pratiquée avec contradiction est plus puissante et plus parfaite, et par conséquent plus agréable à Dieu, lequel je supplie de vous fortifier afin qu'il soit glorifié en vous.

Votre, &c.

A une autre religieuse.

Que la fidélité de l'âme se fait mieux voir parmi les sécheresses que dans les consolations.

Eh bien ! ma très-chère Fille, voilà votre âme, ce vous semble, toute renversée et troublée et inquiétée, sans espoir de la revoir jamais dans la paix et quiétude. C'est Dieu qui fait ou qui permet ce renversement et discorde pour y établir l'ordre de la seule régence de son bon plaisir plus solidement qu'il n'y était parmi les douceurs et consolations de votre noviciat. Car, ma Fille, quand Dieu contente, il n'y a rien de plus facile à le contenter ; mais quand il retire un peu le sentiment de sa divine présence et le secours sensible pour faire voir à l'âme ce qu'elle peut d'elle-même et sa misère, oh ! certes, c'est à ce point où la vraie fidélité se montre et où se fait voir l'acte du vrai abandonnement de vous-même à la merci de cette divine volonté.

Voilà donc ce que Dieu veut de vous, ma Fille, qu'à yeux clos, sans jamais regarder volontairement ce qui se fait en vous ni autour de vous, vous demeuriez à sa merci et le laissiez faire tout ce qu'il lui plaira, ne faisant de votre côté que le regarder simplement en la manière que je vous dis, sans vous remuer ni animer à faire des actes, sinon à mesure qu'il vous excitera à cela. Et tenez ferme en cette pratique, souffrant paisiblement la peine que vous donnent vos passions et cette fourmilière d'attaques dont vous êtes assaillie. Car c'est par les tourments que votre Époux vous veut purifier, comme l'or dans la fournaise. Ne faites aucun avertissement de cette année : si vous rencontrez quelque chose en votre chemin, détournez-vous-en simplement et allez à Dieu comme je vous ai dit : faites tout avec gaîté et sans pointillerie les œuvres de l'obéissance, et Dieu vous bénira. Faites bien ce que vous dit ici votre chétive mère, Sœur Jeanne-Françoise Frémiot, qui vous aime de tout son cœur.

Votre, &c.

A une autre religieuse.

Elle la sollicite de s'adonner à l'humilité.

Ma toute chère Fille, il me serait impossible de vous flatter ou traiter mollement, puisque votre chère âme me donne tant de confiance et de liberté, et qu'il m'est avis que Notre-Seigneur vous a donné un esprit qu'il veut que vous teniez au-dessus de toutes choses, surtout de vous-même, de vos passions et inclinations, pour bonnes apparences qu'elles aient ; c'est le plus grand sacrifice et le plus agréable que vous puissiez faire à Notre-Seigneur : quant à ce désir ancien de vous voir Sœur domestique, ma Fille, croyez-moi, la pratique du bienheureux saint François de Sales de ne rien demander et ne rien refuser, est au-dessus de tout cela, et de toute sorte de pratiques d'humilité ; j'avoue que Dieu veut que vous soyez extrêmement humble, et il est vrai, mais c'est par les voies qu'il a choisies pour vous et non par celles dont vous ferez élection. Employez donc bien ce mépris, ces calomnies et toutes ces autres occasions que sa providence vous présentera tant en vous que de la part des créatures, et soyez assurée que c'est l'unique moyen d'avoir l'humilité véritable et solide que Dieu veut de vous ; le vrai siége de l'humilité est dans le centre de notre esprit, et si nous avons la vraie connaissance et amour de notre bassesse, vileté et abjection, et d'être tenues et traitées comme cela, vous pourrez vous assurer d'avoir la vraie humilité.

Ne pensez donc plus, à moins d'une pensée arrêtée, à ces humiliations extérieures, ni au changement de lieu pour cela, puisque Dieu vous a destinée à d'autres services ; rien n'est égal en grandeur et dignité à Dieu et à sa sainte Mère, et rien n'égalera jamais leur humilité ; abandonnez tous vos désirs à son soin et demeurez en paix.

A une supérieure.

Elle lui donne des instructions fort utiles pour les solitudes annuelles.

Ma très-chère Fille, vous voulez que je vous dise ce que vous devez faire pour votre retraite. Hélas ! vous savez que je ne suis pas capable de vous beaucoup dire là-dessus ; toutefois, pour contenter votre bon cœur et condescendre à votre humilité, je vous dirai que le premier jour qu'on entre en solitude, il ne faut pas promptement se mettre à faire sa confession, il le faut employer à bien tout ramasser et calmer son âme devant Dieu, afin que par après, comme une eau bien rassise opposée à ce beau soleil, l'on en voie clairement le fond ; le lendemain, il faut faire son examen sans empressement, effort, ni curiosité ; je n'aime pas beaucoup qu'on s'accoutume à écrire tout au long sa confession annuelle, bien que cela soit en liberté à celles qui ne pourraient faire autrement.

Puisque les trois ou quatre premiers jours se doivent employer à la vie purgative, vous pourrez prendre les premières ou dernières méditations de Philotée, ou telles autres conformes à celles-là ; les jours suivants, il faudra s'entretenir à ce que notre doux Sauveur a fait pour notre amour et à ce qu'il a fait pour nous racheter.

Les derniers jours, vous prendrez quelques livres qui traitent de l'amour infini et des richesses éternelles de Dieu, car, sur la fin de la solitude, il faut s'essayer à dépouiller son cœur de tout ce que nous connaissons qui le revêt, et mettre aux pieds de Notre-Seigneur tous ces vêtements, l'un après l'autre, le suppliant de les garder et vous revêtir de lui-même ; et ainsi toute dénuée et dépouillée devant cette divine bonté, il faut derechef nous jeter entre les bras de sa providence, lui laissant le soin et le gouvernement de tout notre être, et croyez-le, ma Fille, rien ne nous manquera : ne

nous chargeons, ni revêtons jamais d'aucun soin, désir, ni affection, ni contrainte ; car, puisque nous avons tout remis à Notre-Seigneur, laissons-le gouverner, et pensons à lui plaire, soit en souffrant, soit en agissant... Pour les méditations, il faut donner aux filles des points moelleux, doux, solides, affectifs. Je suis en l'amour divin,

Votre, &c.

A une religieuse.

Elle lui donne huit marques, pour connaître le bon attrait intérieur.

Oui-da, ma très-chère Fille, je le veux bien de tout mon cœur, vous donner quelques marques par lesquelles vous verrez si votre repos et quiétude est bon et de Dieu.

La première marque sera donc, si, quoique la communauté vous prépare votre point, néanmoins vous ne vous en peinez, mais sentez que sans artifice de votre part, ni de celle des créatures, votre cœur, votre esprit, l'intime de votre âme est tiré suavement à ce sacré repos, jouissant saintement de celui qu'il a tant désiré, il y a, par la grâce de Dieu, déjà plusieurs années.

La deuxième, si vous remarquez que cet attrait vous porte à la petitesse ou ravalement de vous-même.

La troisième, si vous apprenez, parmi les suavités et saint repos, à n'être qu'à Dieu, à lui obéir, et à vos supérieurs sans exception d'aucune chose, à ne dépendre que de sa providence et à ne vouloir que sa volonté.

La quatrième, si ce repos vous fait tout quitter et vous ôte toute affection aux créatures et choses créées, pour vous unir et conjoindre seulement à l'amour du Créateur ; car, ma Fille très-chère, il n'est pas raisonnable que l'âme qui se plaît à goûter Dieu, se plaise plus au goût des choses plus basses et au-dessous de Dieu.

La cinquième, si cela vous porte à vous mieux découvrir, et à être très-simple, très-sincère, très-cordiale, bref comme un petit enfant.

La sixième, si, nonobstant la suavité que vous recevez de ce doux repos, vous n'êtes pas prête à retourner aux imaginations et sécheresses quand Dieu voudra.

La septième, si vous n'êtes pas plus patiente et humble à souffrir vos infirmités et désireuse de davantage souffrir, sans vous soucier d'autres soulagements ou contentements que de contenter votre époux.

La huitième, voyez brièvement et simplement si votre attrait et sommeil amoureux vous rend plus méprisante du monde et des vanités, s'il ne vous semble pas qu'il met toute la gloire du siècle sous vos pieds et vous fait plus estimer la bassesse et les travaux de la croix que tout cela; pour fin, ma très-chère Fille, je vous donne ces marques, non pour le besoin que je crois que vous en ayez, car je crois et tiens votre attrait de Dieu très-bon, mais je vous les donne pour vous condescendre et parce que vous les désirez.

Ne vous mettez point en peine, ma Fille, de vouloir nourrir votre âme, car ce sommeil vaut mieux que toute autre viande, et je vous dis que quoiqu'il vous semble qu'elle dorme, elle ne laisse pas de prendre nourriture et de manger, voire de fort bonnes et délicates viandes, et c'est ainsi qu'il faut faire, car autrement on se mettrait en danger de perdre sa place.... Je suis en l'amour, &c.

Votre, &c.

Sentiments, maximes et sentences de sainte Chantal.

Un jour qu'elle se promenait seule par la campagne aux environs de son château, selon sa coutume; comme Dieu était sans cesse présent à son esprit et à son cœur, et qu'elle le voyait en toutes choses, touchée de la vue des objets qui se

présentaient à elle : « Est-il possible, se dit-elle, qu'on puisse douter sérieusement s'il y a un Dieu présent à tout et agissant en toutes choses ? Qui a donc fait tout ce que je vois et tout ce que le monde renferme ? qui le maintient, qui le conserve depuis tant de siècles ? Oh ! d'où vient donc cet ordre admirable, cette constance, cette uniformité, cette régularité dans tous ses mouvements, cette variété de choses données si libéralement, dont les unes servent aux besoins, les autres aux plaisirs de l'homme et de toutes les autres créatures, à la conservation desquelles le Père commun veille sans cesse ? Si j'entendais une musique bien concertée, une symphonie d'instruments bien d'accord, quoique je ne visse ni ceux qui les touchent, ni ceux qui chantent, me serait-il possible de croire que personne ne s'en mêle, et que le seul hasard produit tant de sons si agréables et si touchants ! et ce concert si merveilleux de toutes les parties du monde n'est pas conduit, soutenu, et perpétué par un être intelligent, dont la puissance égale la sagesse et la bonté ! c'est (ajoutait-elle) non-seulement ce que je ne comprends point, mais ce que je ne crois pas que personne puisse comprendre. »

Voici ce qu'elle disait, le jour de son départ pour Annecy, à la communauté rassemblée, de laquelle elle allait prendre congé :

« Je vous en prie, mes très-chères Filles, soyez humbles, basses et petites à vos yeux, étant bien aises qu'on vous tienne pour telles et qu'on vous traite ainsi. Oui, mes Sœurs, nous sommes très-petites en nous-mêmes et les dernières venues en l'Eglise de Dieu ; gardez-vous bien de perdre l'amour du mépris, car vous perdriez votre esprit et rendriez inutile le dessein que Dieu a eu de toute éternité sur vous, qui est de faire des religieuses très-humbles et très-petites à l'exemple de la très-sainte Mère que nous servons. Ne soyez donc jamais si aises que quand on vous méprisera, qu'on dira du mal de vous, qu'on n'en fera nul état. Recevez ce mépris comme un gage très-aimable de l'amour de notre di-

vin Sauveur et comme une chose très-propre et très-convenable à votre indignité. Aimez-le, dis-je, chèrement pour votre particulier, et pour le général de votre institut. Car notre éclat est de n'avoir point d'éclat; notre grandeur de n'avoir point de grandeur, et notre excellence de n'avoir point d'excellence. Prenez courage, mes très-chères Sœurs, au service de celui qui s'est fait si petit pour notre amour, lui qui était si grand, cachant toujours l'éclat de sa grandeur pour paraître abject sous notre petitesse; et nous qui sommes ses servantes, ne voudrions-nous pas nous rendre humbles pour le glorifier et l'imiter par l'humilité, qui produit la parfaite obéissance?

Je vous exhorte donc, mes très-chères Filles, ajoutait-elle, d'obéir en toutes choses à Dieu par vos supérieurs; à Dieu par l'obéissance à vos règles; à Dieu, par le tranquille acquiescement aux événements que sa providence ordonne.... Sa bonté (continua-t-elle), se veut servir de nous en divers lieux; n'y résistons pas, je vous prie, mais disons-lui plusieurs fois le jour : Je suis prête, Seigneur; que vous plaît-il que je fasse? Bref, supportez-vous les unes les autres courageusement; et lorsque vous sentirez des répugnances et des contradictions en votre chemin, ne vous étonnez point : car la vertu se perfectionne dans l'infirmité, dans les contradictions et les répugnances à un naturel hautain et orgueilleux. Oui, l'humilité et la soumission de l'esprit, nonobstant ce naturel, est très-solide et très-forte; une seule action pratiquée en cette manière vaut dix fois le ciel. Que dis-je, le ciel! elle vaut plus, car elle vaut le Dieu du ciel! Je vous prie, mes très-chères Filles, de retenir ces dernières paroles. Que si les enfants du monde observent si exactement celles qu'ils entendent dire à leurs pères et mères quand ils meurent, je ne meurs pas, mais la pratique de ces enseignements me fera mourir et nous aussi si nous y sommes exactes, d'une mort qui nous donnera la vie éternelle. »

Après qu'elle eut parlé de la sorte, joignant ses mains et

élevant les yeux au ciel : « Mon Dieu, mon cher Sauveur, s'écria-t-elle, je vous recommande ces âmes que vous m'avez confiées, et demande très-humblement pardon à votre Majesté des fautes que j'ai commises à leur service, par mon mauvais exemple ; vous suppliant aussi, mes chères Sœurs, de me pardonner et de prier sa bonté pour mon amendement. Seigneur, elles sont vôtres, bénissez-les de votre bénédiction éternelle ; je les remets entre vos mains ; conduisez-les, mon Dieu, selon votre divine providence. Rendez-les très-obéissantes à votre bon plaisir et à leurs règles, et aux ordonnances de leurs supérieurs ; très-souples et très-condescendantes à leurs égaux et inférieurs, très-amoureuses du mépris. Faites, mon Sauveur, qu'en tout ce qu'elles feront, elles cherchent à s'anéantir elles-mêmes pour vous glorifier. Sainte et sacrée Vierge, Mère de mon Sauveur et maître, ces Filles sont vôtres, prenez-les donc sous votre protection ; présentez-les à votre cher Fils ; protégez leur cœur, afin de les lui rendre agréables. Adieu, mes chères Filles, je vous laisse sans vous laisser ; demeurez fermes et fortes entre les bras de Dieu, et conformes à son bon plaisir ; soulagez vos cœurs, que je prie Notre-Seigneur de combler de ses grâces, par la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen. »

Ayant ainsi parlé, elle embrassa ses filles et partit de Paris pour Annecy.

Sainte Chantal venait de perdre son fils ; elle fut vivement touchée de cette perte, mais son éminente piété prenant aussitôt le dessus, elle se mit à genoux, et, les yeux élevés vers le ciel, elle dit ces paroles si visiblement empreintes de soumission aux ordres de Dieu : « Mon Seigneur et mon Dieu, souffrez que je parle pour donner un peu d'essor à ma douleur ; mais que dirai-je, mon Dieu, sinon que je vous remercie de la grâce que vous avez faite à cet unique Fils de mourir, non pas dans ces duels détestables où il s'est trouvé si souvent engagé, mais en combattant pour la foi et pour la

véritable Eglise. » Après ces paroles, prenant un crucifix et lui baisant tendrement les pieds, « Mon Sauveur, dit-elle, j'accepte vos coups avec toute la soumission de mon âme, et vous prie de recevoir cet enfant entre les bras de votre infinie miséricorde. O mon cher Fils, que vous êtes heureux d'avoir scellé de votre sang la fidélité que vos aïeux ont toujours eue pour la véritable Eglise; en cela je m'estime vraiment favorisée, et je rends grâces à Dieu d'avoir été votre Mère. »

Voici comment elle parlait à sa fille, qu'elle savait comblée d'une grande prospérité :

« J'apprends, lui écrit-elle, ma chère Fille, que Dieu verse à pleines mains les prospérités chez vous; je veux croire que vous reconnaissez cette grâce, comme venant de la main de Dieu qui vous les envoie, non pas pour paraître, ni pour les employer à la vanité, mais pour vous avancer par reconnaissance à l'humilité et à l'amoureuse crainte de celui qui donne et qui ôte quand il lui plaît.

Dites-le-moi, ma chère Fille, mais dites-le-moi avec toute franchise et vérité; à quoi en êtes-vous sur ce point-là? car je crains toujours que l'abondance des biens et des dignités ne vous offusque de leur fumée, ne vous étouffe même, si vous n'êtes bien sur vos gardes et attentive à leur inconstance, et à l'incertitude du départ de cette vie. Pensez souvent à ce passage, ma très-chère Fille, et à la bienheureuse éternité de ceux qui auront fait plus d'état de la véritable félicité que des moments des faux plaisirs de cette vie. »

Mais comme elle portait ses vues plus loin que les autres mères ne le font d'ordinaire, elle ajoutait : « Ayez soin d'imprimer de bonne heure ces vérités dans le cœur de votre fille; c'est le meilleur et plus solide héritage que vous lui puissiez acquérir et laisser. Faites-lui craindre sur toutes choses d'offenser Dieu; faites-lui estimer le bonheur de vivre en son saint amour : vous savez, ma Fille, que dès votre tendre jeunesse je me suis appliquée à graver dans votre cœur cet amour de Dieu, et que je vous ai toujours recommandé depuis

d'obéir à ses volontés, et surtout en aimant, et honorant, et respectant M. votre mari, qui mérite tant tout cela. Pour l'amour de Dieu, ma chère Fille, et pour l'amour de moi, je vous conjure que les biens et les honneurs ne vous jettent pas dans un air de mépris pour personne. La plus solide richesse, c'est l'amitié de tout le monde; recevez cet avis de votre chère Mère, qui vous aime comme elle-même, et qui veut que vous soyez toute parfaite dans votre condition. »

Ainsi, quoique tout occupée des devoirs de religion, sainte Chantal n'oubliait pas ce qu'elle devait aux enfants qu'elle avait laissés dans le monde...

Les religieuses de son ordre désiraient passionnément d'avoir son cœur après sa mort; plusieurs monastères prétendaient à ce bonheur, c'est ce qui fit qu'une religieuse lui en ayant fait la demande pour la maison d'Annecy, elle lui répondit : « O Dieu, ma Fille! à quoi pensez-vous ? que dites-vous ? que feriez-vous de ce misérable cœur, qui, par ses infidélités, mérite bien plutôt d'être jeté à la voirie que d'être gardé ? » La religieuse lui répondit, qu'elle ne le demandait pas seulement pour le garder, mais comme une marque d'affection, et pour contribuer à perpétuer l'union entre les deux monastères d'Annecy et de Paris, si l'un avait son corps et l'autre son cœur, et que le dernier le reçût du premier. « O ma Fille, répondit la vénérable Mère, je me rends à un pareil motif; pour vous unir ensemble, je donnerais volontiers mille cœurs si je les avais; et plût à Dieu que le mien pût être partagé en mille pièces pour un si beau sujet ! »

Voici ce qu'elle disait à une personne dont l'espérance en la miséricorde de Dieu était trop facilement ébranlée.

« Quand je vois le Sauveur mourant d'amour pour nous sur la croix, ce n'est jamais sans espérer qu'il nous fera vivre d'amour en la gloire. Si je me regarde moi-même, je frémis et je connais que sans ressource je mérite l'enfer. Mais quand je me regarde aux pieds de la croix, embrassant ce signe de notre salut, l'espérance du ciel qu'il m'a acquis, se rend si

vive, que j'oublie l'enfer ; et entre toutes les choses dont Dieu m'a donné une horreur particulière, c'est le désespoir, d'autant que ce manque de foi est insupportable, et que la crainte excessive aux âmes déjà avancées, est une barrière à l'espérance et un refroidissement à la charité ; comme au contraire l'humble espérance en Jésus-Christ est un aiguillon de l'amour.

J'ai établi deux maximes en mon esprit, continue-t-elle, l'une de David, et l'autre de notre bienheureux père (saint François de Sales). La première : *Fais bien et espère en Dieu.* La seconde : *Dieu veut que notre misère serve de trône à sa miséricorde.* Avec ces deux pensées fidèlement pratiquées, je vous conseille de ne jamais regarder le ciel sans l'espérer. »

Elle ajoutait, que ces paroles que Job dit par rapport à Dieu : *Quand il me tuerait, j'espérerais toujours en lui*, l'avaient consolée et fortifiée dans les travaux intérieurs, quand elle les prononçait.

On lui disait un jour qu'une jeune personne qu'on lui nommait, aimait Dieu et qu'elle en recevait de grandes consolations. « Goûter, dit-elle, et savourer les suavités de Dieu, n'est pas un amour solide ; mais s'humilier, souffrir pour lui, être exacte à la pratique de la règle, mourir à soi, vivre sans intérêt, vouloir n'être connu que de Dieu seul, c'est véritablement l'aimer, et avoir les marques infaillibles de son amour. »

Elle disait souvent, « *Dieu nous a aimés d'un amour éternel*, cela doit porter l'âme au désir de l'aimer éternellement. *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique ;* l'âme doit donc correspondre à cet amour, en sorte que l'on puisse dire qu'elle a tant aimé Dieu, qu'elle lui a sacrifié, par un don absolu, irrévocable, sa vie, sa volonté, sa liberté, etq ue comme le monde a traité âprement et à son gré le Fils de Dieu, sans que ce bon Sauveur y ait résisté non plus qu'un agneau qu'on mène à la boucherie, de même Dieu fasse en nous, de nous, par nous, et pour nous, tout ce qu'il lui plaira sans que nous y résistions. »

Voici comment elle parlait de l'amour divin : « J'affaiblis

le nom de Dieu par mes paroles : oh ! que c'est une chose pénible à l'amour que cette barrière de l'impuissance ; tout le monde mourrait d'amour pour ce Dieu tout aimable , si je pouvais faire sentir la douceur qu'il y a à l'aimer.

Que n'ai-je, disait-elle à ses religieuses , un dard enflammé pour jeter dans vos cœurs l'amour de la perfection et de la vertu que notre état demande ; car , mes très-chères Filles , l'état religieux est une académie de toute vertu et perfection , et un droit chemin pour conduire nos âmes à l'union de notre époux céleste. C'est son école, où lui-même se rend maître de nos cœurs, les instruisant de ses divines volontés, par le moyen de ses inspirations , des règles et des supérieurs. »

« La vraie religieuse, ajoutait-elle, ne doit regarder les plaisirs de la terre qu'au travers de la croix de son époux ; c'est-à-dire d'un œil de mépris. »

Une religieuse mécontente lui écrivait un jour qu'elle avait quitté une abbaye et un prieuré pour être religieuse de Sainte-Marie, et qu'ayant refusé la crosse que lui offrait saint Benoît, elle n'avait trouvé qu'une croix. Sainte Chantal lui répondit : « Ma Fille, c'est votre bonheur d'avoir trouvé la croix ; la crosse n'ouvrit jamais le ciel à personne ; la croix l'ouvre à tout le monde. En vain êtes-vous venue à la Visitation , si vous y prétendez autre chose que la vie humble et cachée de la croix ; car la congrégation est fondée sur le calvaire. »

Elle appelait l'humilité , « *la générale de son Ordre.* »

Elle disait : « Je voudrais graver cette maxime de mon sang ; qui maintiendra tout l'institut en union et en conformité , si elle n'est observée. Plût à Dieu que l'on me perçât les lèvres d'un fer rouge , et qu'à jamais la bouche des folles de cette congrégation fût fermée à la moindre parole contre l'humilité , rien n'étant plus capable d'abréger mes jours , que de voir la vanité entre elles !

L'humilité est la mère de toute sainteté ; elle ne s'attribue rien ; au contraire, elle rapporte la gloire de toutes choses à Dieu. L'humilité est la clé des trésors de Dieu : si l'âme se

présente devant lui sans cette clé, elle ne participera point aux biens renfermés dans les coffres éternels, demeurant pauvre et misérable... »

Après avoir longuement parlé de la violence qu'il faut se faire pour remporter le ciel, elle conclut en disant : « Nous sommes dans la vallée des larmes, où il faut combattre, souffrir et travailler pour gagner le ciel. L'Église est appelée militante, parce que les fidèles qui en sont les membres doivent continuellement faire la guerre, et se mortifier pour assujettir la nature à l'esprit, et nous ne serons jamais agréables à Dieu que par une forte, violente et persévérante pratique de cette vertu. »

Exhortant sans cesse ses religieuses au désintéressement et à la pauvreté des monastères, elle disait ces belles paroles : « C'est la piété qui a comme enfanté les richesses dans l'Église, mais ces malheureuses filles ont étouffé leur mère. » Elle ajoutait que la pauvreté des monastères y avait toujours produit et conservé toutes les vertus, et que les richesses et l'abondance n'avaient jamais manqué de les détruire et d'y introduire toute sorte de désordres.

« Accoutumons-nous, disait-elle, aux petites disettes et contradictions journalières qui se rencontrent selon l'ordre de la Providence de Dieu; chérissons-les tendrement, comme des moyens qu'il nous a destinés de toute éternité pour parvenir à la perfection.

Oh! qu'il fait beau voir (disait-elle dans une autre occasion), les servantes de Dieu, comme l'Apôtre, gagner leur vie au travail de leurs mains et n'avoir d'autre lendemain que celui de la Providence.

Providence! Providence! volonté de Dieu dans les bons succès, dans les douloureux événements, dans les rencontres fâcheuses, il faut toujours anéantir son cœur et adhérer à Dieu!

La confiance des âmes chrétiennes doit être un parfait abandon en lui, au delà et par dessus toute vue et prudence humaine.

Oh ! que c'est un grand bonheur de marcher dans cette parfaite dépendance de la souveraine Providence, demeurant à jamais sous sa divine protection !

Il faut aimer souverainement cette suave conduite, embrassant avec égal amour les choses fâcheuses et agréables, en sorte qu'elle vous fasse aimer davantage l'espérance de la béatitude : car Dieu dispose de tout pour le bien de ses enfants.

Si nous suivions ses desseins sur nous, quand le ciel et la terre se renverseraient, nous ne nous désisterions pas de les regarder, puisqu'il n'importe de souffrir, ou de jouir, pourvu que la volonté divine s'accomplisse.

L'âme qui est bien abandonnée à la volonté céleste est inébranlable à toute sorte d'événements ; elle ne veut que Dieu, ne voit que Dieu, ne s'attache qu'à Dieu, enfin, elle est à Dieu.»

Avant sa mort, elle pria son confesseur d'écrire les derniers sentiments qu'elle adressa à tous les monastères de l'ordre. Les voici dans les termes qu'elle les dicta :

« Que nos Sœurs observent leurs saintes règles, parce qu'elles sont leurs règles, et non parce qu'elles sont selon leur inclination. Qu'elles vivent en grande union et amour entre elles, avec simplicité, sincérité et droiture de l'esprit de l'institut. Qu'elles n'admettent jamais en leur esprit aucun désir des charges ; je ne crains rien tant sinon qu'il y ait quelque supérieure qui gouverne selon son inclination et non selon l'esprit de la règle, qui est toute douceur et charité. Enfin, que la confiance en Dieu ne leur laisse aucun souci que celui de lui plaire. »

Nota. Ayant donné les détails touchant l'ordre de la Visitation après saint François de Sales, nous y renvoyons le lecteur. Voy. t. 3, p. 487.

ESPRIT

DE LA

BIENHEUREUSE BAPTISTE VARANI,

RELIGIEUSE

DE L'ORDRE DES PAUVRES CLARISSES D'URBIN.

NOTICE.

—

1527.

Baptiste Varani, ou de Varano, fille de Jules-César de Varano, seigneur de Camérino, et descendant d'une des premières familles de noblesse de l'Ombrie, fut une de ces âmes privilégiées que Dieu se plaît à faire passer par les voies les plus extraordinaires et les plus admirables. A l'âge de neuf ans, ayant entendu prêcher la passion de Jésus-Christ, elle conçut un si grand désir de participer à ses douleurs, qu'elle ne cessa de verser des larmes abondantes le reste de sa vie sur

cet objet sacré. Dans le commencement, cet exercice lui fit quelque peine ; mais elle s'y accoutuma tellement, qu'elle ne pouvait plus se retenir de pleurer dès qu'elle entendait ou lisait quelque chose de la passion de ce divin Maître. Les deux premiers directeurs qu'elle eut l'entretinrent dans cette ferveur, mais elle augmenta encore beaucoup sous la conduite de François d'Urbin, célèbre prédicateur. C'est alors que Baptiste Varani commença à se livrer à des austérités qui lui attirèrent plusieurs faveurs signalées de la part de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Cependant, trop jeune encore pour entrer dans la vie religieuse, elle flotta pendant trois ans entre les caresses de ses parents et les attraits du monde qu'ils savaient mettre en usage pour l'y retenir, et les pensées célestes qui l'appelaient à une vie plus parfaite.

Dès qu'elle eut donné la préférence à Jésus-Christ, en le choisissant pour époux dans l'ordre de Sainte-Claire d'Urbin, il lui donna trois vertus qu'il planta dans son cœur comme trois beaux lis, savoir : une grande haine pour le monde, un mépris très-humble d'elle-même, et un désir ardent de souffrir pour ce chaste époux. Elle eut bientôt l'occasion de satisfaire ce dernier vœu ; car une maladie qui la saisit presqu'aussitôt, la retint dans la plus pénible langueur pendant treize ans. Elle avait appris le latin dès son enfance, ce qui lui donnait le moyen d'exprimer en cette langue, par des versets de l'Écriture, tantôt les douceurs dont son âme jouissait, tantôt la patience qu'elle pratiquait dans ses douleurs. Rien n'égale les délicieux épanchements de cette âme tendre et embrasée. Elle disait, à cause des consolations que Jésus-Christ lui accordait et dont elle avait scrupule de jouir : « J'aime mieux avoir Dieu pour débiteur que pour créancier,

et remettre dans le ciel un dépôt de bonnes œuvres que recevoir tant de bienfaits, car les bonnes œuvres peuvent me faire espérer une grande récompense, et les grâces m'obligeront à rendre un compte bien exact de leur emploi. » Ce sentiment l'obligea à prier son Sauveur de changer ces douceurs en autant d'amertumes, afin qu'à l'imitation de l'épouse sainte, il fût sur son sein comme un bouquet de myrrhe. Sa prière fut exaucée ; elle eut beaucoup à souffrir pendant toute sa vie, et Jésus-Christ lui manifesta les douleurs dont son âme avait été inondée, avec ordre de l'écrire et de le transmettre à la connaissance des hommes. C'est ce beau *Traité des douleurs intérieures de Jésus-Christ,* écrit de sa propre main, que nous allons donner. — On voit, en outre, dans les Bollandistes, une lettre et quelques fragments rappelant quelques-unes de ses exclamations et de ses avis aux Religieuses dont elle était abbesse. Cependant son premier titre à l'admiration, c'est le présent traité. Il n'est pas moins rempli d'onction, que d'élévation de pensées, de tendresse d'âme et de pureté de style.

Mais les desseins du divin époux sur les âmes étant pleins de sagesse, après l'avoir tant favorisée, il crut devoir l'abandonner tout à coup. Les tentations intérieures commencèrent à assaillir son cœur, et les démons eurent la permission d'attaquer son corps par des coups et des blessures; de sorte que, après être montée jusqu'au ciel, comme saint Paul, par ses révélations pour y goûter les délices du divin amour, elle se vit précipitée comme au plus profond de l'abîme. Le reste de ses jours s'écoula dans la situation la plus lamentable, jusqu'à ce qu'enfin, touché de l'amour de son épouse et de son héroïque fidélité, Jésus-Christ, lui apparaissant plein de bonté,

vint l'arracher aux douleurs de l'exil pour la faire entrer dans la patrie radieuse et éternellement heureuse où il récompense ses élus, et lui fit savourer l'ineffable repos de son royaume. C'était le 31 mai 1527, à l'âge de soixante-neuf ans.

Voyez les notes très-intéressantes sur son tombeau et ses reliques, à la fin de son traité.

ESPRIT

DE LA

BIENHEUREUSE BAPTISTE VARANI,

TIRÉ DE SON TRAITÉ DES DOULEURS INTÉRIEURES

DU COEUR ADORABLE DE JÉSUS-CHRIST.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

La Bienheureuse attribuait les révélations qu'elle avait eues, et l'ordre qu'elle avait reçu de les écrire, à une sœur du couvent d'Urbino, pour empêcher qu'on ne les lui *adjugeât*, selon son expression ; elle y parle donc à la troisième personne pour se mettre à couvert de l'honneur qui aurait pu lui en revenir, et lorsqu'elle qualifie cette personne du nom de sainte et bénite, c'est toujours en voulant parler de cette personne tierce et pour mieux obtenir la confiance des lecteurs.

Ce traité avait été écrit pour le présenter à son père spirituel ; mais ce père n'étant point venu auprès d'elle de longtemps, elle le lui envoya comme une lettre, ce qui explique les quelques raisonnements et détails qui précèdent et suivent ce traité.

Révélations sur les douleurs intérieures du cœur adorable de Jésus-Christ.

Il fut une âme dévote, fort affamée des aliments que procure la passion du très-aimant et très-doux Jésus, qui, après un grand nombre d'années employées à sa réforme spirituelle, fut enfin admise, par une faveur admirable, à la communication des peines intérieures du cœur affligé de cet

Homme-Dieu ; c'est d'elle que je tiens tout ce que je vais en dire. Après l'avoir prié longtemps de l'introduire et de la submerger dans la mer de ses douleurs intimes, ce bon Maître, par pitié, par miséricorde et par grâce, consentit enfin à la plonger dans cet océan sans rives et sans fond, où elle fut bientôt obligée de pousser ce cri de détresse : « Assez, Seigneur, assez ; ma faiblesse ne saurait supporter le poids accablant de vos peines. » Cela suppose la surabondance des communications qu'il lui faisait. Or, je n'ai pas de peine à y croire, parce que je sais combien il est communicatif avec ceux qui savent solliciter humblement et persévéramment ces sortes de faveurs.

Un jour donc que cette âme dévote était en oraison, elle lui dit avec anxiété de cœur : « Laissez-vous fléchir, Seigneur, et introduisez-moi dans le lit sacré de vos douleurs intérieures ; submergez-moi dans cette mer d'amertume que renferme votre cœur ; c'est là que je veux mourir. O la douce vie de mon âme ! dites-moi, Jésus mon espérance, combien furent cruelles les peines qui affligèrent votre cœur sacré ? » Puisque vous ignorez, ma Fille, lui répondit ce bon Maître, la grandeur de mes peines, je vous dirai qu'elles furent aussi grandes que l'amour que je portais à mon Père et aux pauvres humains. Or, cette âme dévote me dit, à cette occasion, que ce doux Sauveur lui avait déjà fait comprendre longtemps auparavant la complaisance qu'il prend dans son amour pour les créatures, et elle me communiqua sur ce point tant de belles et dévotes pensées, que si je voulais les retracer ici, je serais infinie : je les tairai donc, pour ne parler que des douleurs de mon bon Maître. Or, pour revenir à mon sujet, je dis qu'en attendant, Jésus lui donna pour mesure de ses douleurs son amour pour les hommes : comme elle connaissait d'avance la grandeur et l'immensité de cet amour, elle éprouva un saisissement qui lui fit perdre connaissance, et et elle serait tombée par terre, si elle n'eût pris soin de s'appuyer sur un meuble qui se trouvait à sa proximité. Lors-

qu'elle eut un peu repris ses sens, elle se mit à dire : « O mon Dieu ! je ne saurais me contenter de cette connaissance générale ; veuillez me faire connaître chacune des peines qui accablèrent votre cœur sacré. »

Jésus lui répondit avec cette douceur qui le rend si aimable : « Sachez, ma Fille, que les peines que j'ai portées dans mon cœur, furent innombrables et infinies ; il vous sera facile de le comprendre, si vous faites attention que je suis le chef d'un corps dont tous les chrétiens sont les membres ; membres qui sont innombrables comme vous le voyez, et dont la plupart me furent, me sont et me seront arrachés par le péché mortel. »

Première peine. — « Cette peine fut pour mon cœur une des plus cruelles et des plus sensibles : figurez-vous en effet quel est le supplice d'un criminel à qui l'on arrache les membres par violence, et vous saurez quel fut mon martyre, à la pensée profondément sentie de tant d'âmes qui me sont arrachées pour toujours et tant d'autres qui se séparent de moi pour un temps, et me causent autant de déchirements qu'elles commettent de fautes mortelles. Or, il faut que vous sachiez que la douleur causée par l'abscission d'un membre spirituel, l'emporte d'autant sur celle d'un membre corporel, que l'âme est supérieure à la matière ; vous ne sauriez comprendre, ni vous, ni personne, combien est grande cette supériorité ; moi seul je sais apprécier la noblesse de l'âme et la bassesse du corps, parce que c'est moi qui ai fait l'une et l'autre ; vous ne sauriez donc comprendre ni vous, ni personne, l'atrocité et l'amertume de la peine dont je parle, peine pourtant si souvent renouvelée que le nombre en est incalculable ; pour ne parler ici que des damnés, autant d'âmes perdues, autant de membres arrachés à mon corps, avec les douleurs qu'il vous est facile d'imaginer ; je dois dire cependant que ces séparations ne me furent pas toutes également cruelles ; comme les péchés mortels ne sont pas tous égaux entre eux, comme il y a diverses manières de les commet-

tre, les séparations qu'ils opèrent m'ont causé des déchirements plus ou moins douloureux, et, pour le dire en passant, de là viennent les diversités que l'on remarque en enfer, dans la qualité et la quantité des tourments qu'on y endure, et parce que leur volonté demeurera éternellement perverse, leurs supplices aussi seront éternels. Oh! combien cette triste pensée que ces membres innombrables m'étaient arrachés sans retour, m'était insupportable; aussi ce fatal *jamais* est ce qui tourmente et tourmentera le plus éternellement ces âmes réprouvées; tous les autres maux ne sont rien en comparaison de cette pensée désespérante.

Dans l'accablement de douleur que me causait ce fatal *jamais*, j'aurais volontiers consenti à souffrir de nouveau toutes ces cruelles séparations avec leurs déchirements divers, non pas une seule fois, mais une infinité de fois, pour recouvrer une seule de ces âmes et la voir réunie à l'intégrité de mes membres vitaux, je veux dire à mes élus qui conserveront éternellement la vie qu'ils tiennent de moi; c'est moi en effet qui suis la vie vitale, c'est-à-dire la vie de tous les êtres qui jouissent de ce grand bienfait : vous pouvez juger par tout ce que je viens de dire, par les dispositions de mon cœur que je viens de vous manifester, combien les âmes humaines me sont chères; notez bien cette confidence et n'en perdez jamais le souvenir, il faut aussi que vous sachiez que ce douloureux *jamais* afflige tellement les âmes perdues par un effet de ma justice, qu'il n'en est pas une seule qui ne voulût souffrir mille enfers à la fois, pour recouvrer l'espérance de m'être réunie dans un temps quelconque; mais, hélas! leur triste séparation est sans retour, et je le répète, c'est là le plus affreux de leurs supplices. Voilà, ma Fille, quelle fut ma première peine intérieure, qui ne cessa, depuis ma conception jusqu'à ma mort, de déchirer mon cœur. »

Après ce discours, la Religieuse à qui ce bon Jésus l'adressait, éprouva un vif désir, dont elle n'eut pas de peine à

deviner la source, de lui proposer un certain doute. En conséquence, elle osa lui dire, non sans respect et sans crainte, mais cependant avec confiance et simplicité : « O aimable et affligé Jésus ! j'ai souvent entendu dire que vous aviez enduré toutes les peines des damnés ; mais à ce sujet je voudrais savoir, pourvu toutefois que cette curiosité ne puisse vous déplaire, si vous éprouviez les sentiments divers qu'opèrent dans ces âmes malheureuses le froid, le chaud, l'action du feu, les grincements de dents et les autres tortures auxquelles elles sont condamnées? Dites-moi donc, mon Jésus, si vous faisiez le discernement de toutes ces sensations douloureuses ? »

Cette interrogation ne parut pas lui déplaire, et, d'une voix gracieuse, il fit la réponse qui suit : « Je n'ai pas senti, ma Fille, la diversité des supplices que souffrent les damnés, de la manière que vous l'entendez; cela même ne pouvait pas être, puisqu'il s'agit de membres morts et séparés de moi qui suis leur chef. Je vous expliquerai ma pensée par la comparaison suivante : si un de vos membres était dévoré par quelque douleur atroce, vous la sentiriez vivement jusqu'à ce que le chirurgien l'eût retranché de votre corps ; mais, ce retranchement une fois fait, on pourrait le couper ou le déchirer, le soumettre à l'action du feu ou à celle de la glace, sans que votre âme éprouvât le sentiment de ces tourments divers; parce que le sentiment suppose l'union qui n'existerait plus entre cette partie de votre corps et l'âme qui l'anime. Cependant, vous ne seriez pas insensible à ces divers traitements faits à un membre qui fut le vôtre ; et, plus on le tourmenterait, plus, sans doute, votre cœur y serait sensible. — Faites-moi maintenant l'application de cette figure, et vous comprendrez ce qui s'est passé dans mon cœur au regard des réprouvés. Lorsque le péché mortel les arracha de mon corps, la douleur fut terrible; et, parce qu'ils conservèrent tant qu'ils vécurent le pouvoir de se réunir à moi, je ressentais tous leurs maux et partageais toutes leurs peines ; mais, depuis que leur mort eut rendu cette union impossible, je fus

délivré de ce sentiment douloureux ; j'éprouvais cependant une autre peine ineffable et incompréhensible en considérant qu'ils avaient été mes vrais et propres membres, et que cependant ils étaient tombés sous la puissance des esprits infernaux qui les rendaient excessivement malheureux. »

Deuxième peine. — « Une autre douleur qui transperça mon cœur, me fut causée par mes élus eux-mêmes; car il faut que vous sachiez que tous ceux d'entre eux qui ont péché ou pécheront mortellement, m'ont fait le même mal par leur séparation que ceux qui sont tombés au fond des abîmes, puisque ce sont autant de membres que ce cruel péché arrachait de mon corps. Plus était grand l'amour que je leur portais et qui devait s'étendre jusqu'au siècle des siècles, ainsi que celui qui devait les unir éternellement à moi, et plus j'étais affligé de les voir me quitter pour s'attacher aux objets les plus vils et les plus méprisables. Aussi, puis-je dire que la douleur que je ressentis dans tous ces membres me causa les plus cruels déchirements. Je souffrais, en effet, bien davantage en eux que dans les réprouvés ; parce que, outre le déchirement que me causait leur séparation de mon corps, lorsqu'ils se rendaient coupables de fautes mortelles, je sentais habituellement et partageais tous leurs maux ; je sentais tous les tourments des martyrs, toutes les mortifications des pénitents, toutes les tribulations de ceux qui étaient tentés, toutes les souffrances de ceux qui étaient malades : je partageais leurs persécutions, leurs infamies, leurs travaux, leurs dangers, leurs fatigues, et, en un mot, toutes les afflictions petites et grandes dont ils étaient accablés. — Voulez-vous maintenant, ma Fille, avoir une idée de ces peines ? Supposez que vous eussiez mille yeux, mille pieds, mille mains et ainsi de vos autres membres, et que tous fussent torturés à la fois par des moyens aussi atroces que variés ; n'est-ce pas que ce supplice vous paraîtrait intolérable ? Eh bien ! ma Fille, mes membres ne se comptent pas par milliers et par millions, ils sont innombrables ; il est de même impossible de compter les pei-

nes des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les autres élus : cela va presqu'à l'infini. Concluez donc que, comme personne n'est capable d'énumérer tant de souffrances, personne aussi ne peut comprendre la peine qu'elles causèrent à mon divin cœur.

Mais elle ne se borna pas encore à sentir toutes ces afflictions de leur vie, elle sentit également la diversité et la multiplicité des tourments qui leur restent à subir dans le purgatoire, selon la qualité et le nombre de leurs péchés ; car ces âmes ne sont pas des membres morts et séparés de mon corps, comme celles des damnés ; ce sont des membres vivants, spirituellement unis à moi, et dont j'endure, par conséquent, toutes les souffrances. Voilà, ma Fille, ma réponse à votre question. Vous m'avez demandé quel sentiment j'avais de toutes ces peines, je vous ai répondu que je ne sentais pas les souffrances des réprouvés, mais bien celles de mes élus. Du reste, il n'y a nulle différence entre les peines de l'enfer et celles du purgatoire, si ce n'est que les premières dureront toujours, tandis que les dernières ne dureront qu'un temps, et que les habitants de l'enfer sont réduits au désespoir, pendant que les âmes du purgatoire demeurent résignées et contentes, souffrent en paix et rendent grâces à la justice de Dieu. Mais c'en est assez sur cette peine. »

Cette Religieuse, comprenant combien ses péchés avaient déplu à Dieu et quelle souffrance ils avaient causée au cœur de son Jésus bien-aimé, en se séparant de lui pour s'attacher aux choses méprisables de ce monde, était inconsolable ; et dans sa douleur disait des choses si touchantes, que je voudrais pouvoir les rapporter, mais elles se sont échappées de ma mémoire; je me rappelle seulement qu'elle dit à son Sauveur : « O mon Dieu, que je vous aurai donc fait de mal, soit que je me sauve, soit que je me damne ! Ah ! je n'avais jamais compris que le péché produisît des effets aussi effroyables ; car, si je l'avais su, je ne l'aurais certes pas commis avec autant de facilité. Cependant, Seigneur, n'ayez

pas égard à cette excuse, car, si votre main bienfaisante ne me retenait, je ferais pis encore que je n'ai jamais fait. O Jésus, mon véritable ami, qu'elles sont douces à mon cœur les peines qui ont affligé le vôtre !

Troisième peine. — Cet aimable Sauveur, continuant son récit, ajoute : « Ecoutez, écoutez, ma Fille; je n'ai pas dit encore tout ce que vous désirez savoir; il me reste à vous raconter d'autres peines qui me furent aussi bien amères. Quel glaive aigu transperçait mon cœur toutes les fois que je pensais à la douleur que mes souffrances et ma mort devaient causer à ma pure et innocente Mère ! Car personne ne compatit aussi douloureusement qu'elle au supplice de son Fils. C'est donc à bon droit que nous l'avons exaltée dans les cieux et couronnée reine des anges et des hommes. Plus une créature est affligée et humiliée dans ce monde pour l'amour de moi, plus elle est exaltée, glorifiée et récompensée dans le royaume céleste. Telle est la règle de la justice de Dieu. Or, comme personne sur cette terre n'a souffert autant pour moi que cette Mère chérie, personne aussi ne l'égalera dans la gloire; et, parce qu'elle fut un autre moi-même dans le cours de mes opprobres et de mes douleurs, elle est dans le ciel un autre moi-même par la puissance et par la gloire. Il ne lui manque que la divinité, dont aucune créature ne saurait être participante; elle ne convient qu'à nous, Père, Fils et Saint-Esprit. Du reste, sachez que je n'ai souffert aucune douleur, pendant ma vie mortelle, que ma bonne Mère n'ait partagée. Seulement je souffrais dans un degré plus haut et plus parfait, parce que j'étais Homme-Dieu et que ma Mère n'était qu'une pure et simple créature. Oh ! que j'eusse voulu prendre sur moi ses peines et l'en décharger ! C'eût été pour moi un rafraîchissement, une consolation inexprimable; mais, parce que je ne devais trouver aucun soulagement dans mon cruel martyre, cette faveur ne me fut pas accordée, quoique je la demandasse plusieurs fois et avec abondance de larmes. »

A ces mots, la servante de Dieu fut pénétrée d'une si vive compassion pour la sainte Vierge, qu'elle se sentit défaillir; et dans l'accablement de sa douleur, elle ne put que prononcer ces courtes paroles : « O Marie! les hommes ne devraient plus vous appeler Mère de Dieu, mais bien mère des douleurs, mère des afflictions et des peines, puisque vous en avez tant souffert qu'il est impossible de les comprendre et de les compter! O Marie! si votre Fils est une sorte d'enfer par ses douleurs, vous en êtes un autre. Quel nom puis-je vous donner qui vous convienne mieux que celui-là? O mon Sauveur! assez, assez sur les douleurs de votre Mère chérie; veuillez ne m'en plus parler; je ne saurais en entendre davantage. D'ailleurs, ce que vous venez de m'apprendre est plus que suffisant pour me faire pleurer toute ma vie, dût-elle encore durer mille ans. »

Quatrième peine. — « Jésus voyant, en effet, qu'elle succombait à sa compassion, changea de matière et lui dit : « Si vous saviez, ma Fille, combien mon cœur eut encore à souffrir de l'affliction de ma disciple bien-aimée, la tendre Marie-Madeleine. Mais c'est un mystère que vous ne pouvez comprendre ni vous ni personne; parce que c'est notre amour mutuel qui a servi de principe et de fondement solide à tous les amours spirituels des saints.

Ceux qui ont l'expérience active et passive du saint et spirituel amour, peuvent bien se faire quelque idée de la perfection de celui de Madeleine pour moi; mais en pratique, personne ne saurait y atteindre! Jamais un tel maître ne rencontra et ne rencontrera une semblable disciple. Après le cœur de ma divine Mère, celui de Madeleine fut le plus compatissant à ma passion.

C'est pour cela qu'après ma résurrection elle reçut ma visite avant toutes les autres, ce qui ne serait pas arrivé, si elle eût été surpassée par quelque personne en compassion. Mais parce qu'elle fut la plus affligée de mon trépas après ma Mère, elle fut aussi la première après elle que je m'empres-

sai d'aller consoler. Vous serez peut-être étonnée, ma Fille, que je lui aie donné la préférence sur mon disciple bien-aimé; mais elle le méritait, et vous allez le comprendre. Lorsque Jean se reposa sur mon sein pendant la dernière cène, je lui fis clairement connaître ma résurrection et les fruits abondants qui devaient résulter de mes souffrances et de ma mort. Il y fut néanmoins plus sensible que les autres, mais moins que mon amante Madeleine qui n'était pas capable de recevoir et ne reçut pas en effet de si hautes communications. Si Jean avait pu empêcher ma passion, très-certainement il ne l'aurait pas voulu, connaissant les grands biens qui devaient être produits par elle. Il n'en était pas ainsi de ma chère Madeleine; elle ne connaissait d'autre bien que moi seul. Aussi quand elle m'eut vu rendre le dernier soupir, elle crut avoir tout perdu au ciel et sur la terre; parce qu'en moi était toute son espérance, tout son amour, toute sa paix, toute sa consolation: pouvais-je ne pas la porter cordialement dans mon âme cette fille dont le cœur était tout à moi? Aussi éprouvai-je à mon tour toute la tendresse dont un saint et spirituel amour est capable.

Si vous désirez, ma Fille, mieux comprendre encore ce que je viens de dire, observez la différence qu'il y avait alors entre mes disciples et cette pécheresse, en fait de détachement de tout ce qui n'était pas moi. Après ma mort, ceux-là retournèrent à leurs filets; celle-ci ne voulut point s'éloigner de mon sépulcre. Tout ardente et enflammée par son saint désir, elle me cherchait sans cesse, et n'espérant plus me posséder vivant, elle voulait du moins m'avoir mort; sentant bien que sans son cher maître vif ou mort, il ne pouvait plus y avoir de consolation pour elle sur la terre. Cela est si vrai, qu'elle laissait la compagnie de ma très-douce Mère, c'est-à-dire ce qu'il y avait au monde de plus aimable, de plus désirable et de plus délectable après moi, pour aller à la recherche de mon saint corps. Je lui envoyai des anges pour la consoler par leurs doux entretiens; mais

elle était si occupée de moi qu'elle ne voulait ni les voir ni les entendre. Enfin, sa peine était si excessive qu'elle serait morte de douleur, si ma puissance suprême ne lui eût miraculeusement conservé la vie. Jugez combien je devais l'aimer cette chère disciple, et combien sa souffrance devait affliger mon cœur. Ma compassion pour elle fut extrême. Cependant, je ne pus me résoudre à terminer sa peine, en la laissant mourir; parce que je voulais faire d'elle, comme je le fis en effet, l'apôtre de mes apôtres; puisque ce fut elle qui leur annonça ma résurrection, et qu'ils l'annoncèrent ensuite à leur tour par tout le monde. Je voulais en faire le miroir, l'exemple et la forme de toute vie contemplative et bienheureuse, par sa retraite de trente-trois ans dans le désert, où elle vécut inconnue au monde, où elle goûta et sentit ce qu'il y a de plus délicieux dans l'amour divin, tel qu'il peut être possédé dans cette vie mortelle. Voilà, ma Fille, un aperçu des peines que me causa ma disciple bien-aimée. »

Cinquième peine. — « Une autre douleur qui déchirait mon âme, était la pensée fixe et continue de ce qui devait arriver à mes apôtres, au temps de ma passion et de ma mort. Je les voyais ébranlés, je les voyais tomber, eux qui étaient les colonnes du ciel et les fondements de mon Eglise militante. Je les voyais dispersés comme des brebis qui n'ont plus de pasteur; je pensais à tout ce qu'ils auraient à souffrir par amour pour moi; je contemplais d'avance leurs tourments et leurs martyres. Or, il faut que vous sachiez, ma Fille, que jamais père n'a eu pour ses enfants, ni frère pour ses frères, ni maître pour ses disciples, un amour aussi tendre et aussi cordial que celui que je portais à ces disciples, à ces frères, à ces enfants chéris. Aussi la douleur que me causaient toutes mes prévisions à leur égard était-elle accablante; vous pourrez en juger par ce seul fait : Vous savez, ma Fille, que dans mon agonie, au Jardin des Olives, je m'écriai : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Or, ce qui causait en moi cette tristesse amère, c'était moins la considération de mes propres

maux que celle de ces êtres qui m'étaient si chers. Je les voyais sans moi, c'est-à-dire sans chef, sans maître et sans père ; et ce délaissement m'était si pénible, qu'il me semblait une autre mort. Quiconque voudra lire le dernier discours que je leur adressai après la dernière cène, ne pourra, quelque dur qu'il soit, retenir ses larmes : parce que toutes les paroles qui composent ce discours respirent la compassion. Et ce ne pouvait être autrement ; car elles sortaient du fond de mon cœur, qui me semblait se fendre d'amour pour ces chers amis.

Ce n'était pas d'une vue confuse que j'apercevais de loin leurs cruels martyres ; je voyais crucifier Pierre, décapiter Paul, écorcher Barthélemi, précipiter Jacques d'une terrasse du temple ; je voyais enfin par quel genre de mort chacun d'eux devait finir sa vie ; jugez par là de la peine que j'éprouvais dans mon âme : si vous étiez étroitement unie à quelque personne par les liens d'un saint amour, et que vous la vissiez injurier, torturer, supplicier pour vous, combien vous seriez désolée d'être l'occasion de ses souffrances ; oui, votre désolation serait d'autant plus amère que vous voudriez au contraire pouvoir lui procurer toutes sortes de biens, d'honneurs et de consolations. Or, c'était moi, ma Fille, qui devais être la cause des infortunes de mes apôtres : que faut-il de plus pour vous initier au secret de ma douleur, et vous faire comprendre combien elle est digne de votre compassion ? »

. Sixième peine. — « En voici une autre qui ne me fut pas moins sensible, ce fut la trahison de Judas, qui après avoir été mon disciple devint mon meurtrier. Oh ! ma Fille, un glaive empoisonné que l'on eût enfoncé et retourné continuellement dans mon cœur ne m'aurait pas fait souffrir plus que cette prévision déchirante. Fut-il jamais ingratitude plus noire que la sienne envers moi ? après lui avoir pardonné tous ses péchés, je le choisis pour un de mes apôtres ; il mangeait avec moi, logeait sous le même toit et était admis

à ma familiarité, je lui confiai le pouvoir des miracles, et en fis le dispensateur des dons qui m'étaient offerts par ceux qui me portaient quelque intérêt. Lorsque je vis le dessein de me trahir se former dans son cœur, je redoublai les preuves de ma tendresse pour le détourner de cette pensée criminelle ; mais j'eus beau faire, rien ne put toucher son mauvais cœur ; au contraire, plus je lui témoignais d'attachement et plus il s'affermissait dans sa résolution perfide. Enfin, vint la cène où je fis cette humiliante et lamentable cérémonie du lavement des pieds ; lorsque son tour fut arrivé, je m'humiliai devant lui comme je l'avais fait devant les autres ; mais mon cœur n'y tint plus ; je pleurai amèrement et arrosai les pieds de ce malheureux de mes larmes ; ce qui me faisait pleurer, c'est que je disais intérieurement : O Judas ! que vous ai-je donc fait pour que vous me traitiez d'une manière si perfide ? O infortuné disciple ! voilà donc la dernière preuve que je vous donnerai de mon amour ! O fils de perdition, ne suis-je pas votre père et votre maître ? pourquoi donc voulez-vous m'abandonner ? O Judas, si vous désirez trente deniers, que n'allez-vous les demander à ma mère qui est aussi la vôtre ? son cœur est si parfait qu'elle se vendrait elle-même pour vous épargner un crime et me sauver la vie. Ah ! Judas, disciple ingrat et insensible, je vous lave aujourd'hui les pieds et les baise avec tant d'amour, et vous allez me baiser dans quelques heures pour me livrer à mes ennemis ! O mon cher et bien-aimé fils, quel retour pour un père qui pleure votre perte avec plus de douleur que sa passion et sa mort, parce que c'est pour vous sauver qu'il est venu en ce monde !

Pendant que mon cœur parlait ainsi, mes larmes arrosaient ses pieds ; mais il n'y prenait pas garde, parce que j'étais à genoux devant lui, la tête inclinée, et que mes longs cheveux retombant sur mon visage, l'empêchaient de s'apercevoir que j'étais tout éploré. Mais Jean, mon disciple bien-aimé, à qui j'avais confié tous les mystères de ma pas-

sion, pendant cette douloureuse scène, observait ma douleur, voyait couler mes larmes sur les pieds d'un traître et comprenait très-bien qu'elles provenaient de mon tendre amour pour ce malheureux. Lorsqu'un père, en effet, voyant que son fils se meurt, s'empresse à le servir, c'est avec une effusion d'amour extraordinaire, et il ne peut guère s'empêcher de dire dans son cœur : Adieu, mon fils; voici le dernier service qu'il me sera donné de vous rendre : c'est ainsi que j'en agissais avec cet infortuné que je savais à la veille de mourir éternellement; ce témoignage d'amour que je lui donnais devait être le dernier, puisque son désespoir allait bientôt le ravir pour toujours à ma tendresse. Voilà pourquoi je caressais en quelque sorte ses pieds, et les baisais avec une tendre compassion. Or, Jean qui épiait avec son regard d'aigle toutes mes actions et tous mes gestes, était plus mort que vif en me voyant traiter avec tant de bonté mon plus grand ennemi; lorsque j'approchai de lui le dernier, car son humilité lui avait fait prendre la dernière place, voyant que je m'inclinais pour laver ses pieds, il ne put plus se contenir; à peine eus-je fléchi les genoux qu'il me prit entre ses bras, où il me tint assez longtemps enlacé, pleurant, sanglotant et me disant dans son cœur, sans proférer aucune parole extérieure : O mon père! ô mon cher maître! ô mon frère bien-aimé! ô mon Seigneur et mon Dieu! comment avez-vous eu le courage de laver et de baiser de votre bouche sacrée, les pieds maudits de cet infâme traditeur? O mon Jésus! quel parfait exemple de charité vous nous laissez en héritage! mais comment le suivrons-nous lorsque nous ne vous aurons plus, vous qui êtes tout notre bien. Ah! cette humilité me tue; et votre divine mère, que va-t-elle devenir, lorsque je lui raconterai ce que vous venez de faire? je crains bien qu'elle ne puisse l'entendre sans mourir. O mon cher maître! je n'en puis plus, faites-moi grâce du service que votre humilité veut me rendre. Assurément mon cœur va se fendre, si je vous vois laver mes pieds infects et appliquer votre bouche sacrée

sur ces objets si méprisables. O mon Dieu! chaque nouvelle preuve de votre amour ne sert qu'à augmenter mon inconsolable douleur. Après ces paroles et plusieurs autres semblables, empreintes d'une sensibilité capable d'amollir un cœur de pierre, il se déchaussa cependant par obéissance et me présenta en rougissant ses pieds à laver. Je vous ai dit tout cela, ma fille, pour que vous sachiez combien mon cœur eut à souffrir, dans cette circonstance, de la part d'un disciple qui semblait prendre à tâche de me montrer d'autant plus de haine que je lui témoignais plus d'amour : jugez, en voyant la douleur de Jean, quelle dut être la mienne à l'aspect d'une si noire ingratitude, d'une si monstrueuse insensibilité. »

Septième peine. — « La haine obstinée du peuple juif fut aussi pour mon cœur un supplice intolérable, et vous le comprendrez facilement, si vous prenez garde à l'ingratitude qu'elle supposait. J'avais fait des juifs un peuple saint, un peuple sacerdotal ; je les avais choisis parmi tous les peuples de l'univers, pour la portion de mon héritage ; ce fut moi qui les délivrai de la servitude d'Égypte et des mains de Pharaon ; s'ils traversèrent la Mer Rouge à pied sec, ils en furent redevables à ma puissance; avec quelle tendresse je pris soin d'eux pendant leur voyage à travers le désert, les nourrissant d'un pain miraculeux, éclairant leur marche pendant la nuit par une colonne de feu, et les protégeant contre les ardeurs du soleil à la faveur d'un nuage ; je leur donnai l'ancienne loi sur le Mont Sinaï, et lorsque le temps fut arrivé, je vins leur annoncer la loi évangélique de ma propre bouche ; je voulus naître de leur race; je demeurai trente-trois ans au milieu d'eux pour leur donner l'exemple de toutes les vertus : de quels bienfaits ne les comblai-je pas pendant les trois dernières années de ma vie, rendant la vue à leurs aveugles, l'ouïe à leurs sourds, la parole à leurs muets, la vie à leurs morts et la santé à leurs malades : après cela j'avais bien droit sans doute d'espérer quelque retour de leur part. Quelle fut donc

ma douleur, lorsque je les entendis crier avec une rage incroyable : Nous ne voulons point de cet homme ; crucifiez-le et donnez-nous Barabbas. Personne ne sait, ma Fille, sinon celui qui en a fait l'expérience, combien il est douloureux de recevoir toutes sortes de maux de ceux-là mêmes à qui on a fait toutes sortes de biens; mais y a-t-il quelque chose de plus révoltant que d'entendre tout un peuple crier contre un juste et un innocent : Qu'il meure! qu'il meure! et en faveur d'un homme digne du dernier supplice : Qu'il soit délivré! qu'il soit délivré! Voilà de ces choses qui déconcertent, qui révoltent et brisent le cœur. »

Ce discours inspira à la servante de Dieu une humilité extraordinaire, qui mérite bien d'être connue. S'étant mise en parallèle avec Judas et les juifs déicides, il lui sembla qu'elle était beaucoup plus coupable qu'eux; parce qu'ayant reçu plus de grâces et plus de bienfaits, elle n'avait pas laissé que de trahir et de crucifier son divin maître. Dans cette persuasion, elle descendit par la pensée dans l'enfer, se mit sous les pieds du perfide Judas, d'où elle cria d'une voix plaintive et déchirante : « O mon Seigneur plein de bonté, que vous rendrai-je pour m'avoir supportée, moi, mille fois plus criminelle que le traître Judas? Vous l'aviez choisi pour votre disciple, et vous m'avez adoptée pour fille et pour épouse. Vous lui aviez pardonné ses péchés, et vous m'avez aussi pardonné les miens. Vous lui confiâtes la dispensation de vos ressources temporelles, et vous m'avez confié vos richesses spirituelles; car c'est de vos trésors que sont sortis tant de faveurs, tant de dons inappréciables que j'ai reçus. Vous remîtes en ses mains le pouvoir d'opérer des miracles; mais vous avez fait pour moi le plus grand de tous, en me retirant du monde et me plaçant dans ce saint lieu. Et après tant de grâces, ô mon Dieu! j'ai eu le courage de vous trahir et de vous vendre, non pas une fois, comme ce disciple perfide, mais tant de fois que je ne les saurais compter. Ah! si l'ingratitude des juifs vous sembla si noire et si insupportable,

quelle a dû vous paraître la mienne ? car je vous ai traité certainement plus mal qu'eux, après avoir reçu de votre libéralité beaucoup plus de bienfaits, ou du moins des bienfaits d'une toute autre importance. Oui, c'est vous, mon très-doux Jésus, qui m'avez délivrée de la servitude de mes péchés, et des mains du démon qui courbait ma pauvre âme sous son joug tyrannique. C'est vous qui, entr'ouvrant devant moi les eaux de la mer du siècle, m'avez introduite dans le désert de la religion. A peine y fus-je entrée que vous fîtes pleuvoir dans mon cœur une manne délicieuse, et qui prenait tous les goûts que je pouvais désirer. Je veux parler, Seigneur, de vos consolations spirituelles qui me rendirent insipides les plaisirs du monde, plaisirs qui, tous ensemble ne valent pas en vérité la moindre de vos faveurs. C'est vous qui m'avez donné, sur la montagne de la sainte Oraison, votre loi spirituelle, gravée par le doigt de votre miséricorde sur les tables de pierre de mon mauvais cœur. C'est vous qui m'avez protégée contre l'ardeur de mes passions, en me couvrant du nuage rafraîchissant de votre grâce. C'est vous qui avez dissipé les ténèbres de mon âme, en y répandant la lumière de votre esprit de sainteté. N'est-ce pas vous encore qui m'avez fait vaincre mes passions et mes vices ? Oui, et je me plais à le confesser ; tous mes succès furent votre ouvrage, et quand je succombai, cela vint de ma malice et de la faiblesse de mon amour pour vous. Vous prîtes naissance dans mon cœur par votre grâce ; puis vous avez éclairé par votre divine lumière la voie que je devais suivre pour aller à vous qui êtes le paradis des cœurs. Vous m'avez fait voir, parler, entendre et marcher ; car j'étais vraiment aveugle, sourde, muette et paralysée d'esprit, et par conséquent incapable de toute opération de la vie spirituelle. Que dirais-je de plus, ô mon Dieu ! est-il possible que vous fissiez pour moi davantage ? Cependant, qui vous a trahi ? moi ; qui vous a flagellé ? moi ; qui vous a couronné d'épines ? moi ; qui vous a abreuvé de fiel et de vinaigre ? moi ; qui vous a crucifié ? moi. O mon

Dieu ! vous savez pourquoi je dis que j'ai fait toutes ces choses. C'est que j'ai vu une lumière dans votre lumière, et j'ai connu que mes péchés vous ont fait plus de peine que ceux qui vous firent souffrir ces tourments corporels. Ne me parlez donc plus, mon Dieu, de l'ingratitude des hommes ; je ne la connais que trop depuis que vous m'avez fait la grâce de connaître la mienne ; et cela me suffit pour concevoir l'affliction accablante de votre divin cœur. O mon Jésus ! quand je considère à votre lumière le mal que moi et tant d'autres vous avons fait, j'ai peine à concevoir la patience admirable dont vous avez usé envers de si ingrates créatures ; et je demeure toute stupéfaite à la vue de votre charité, qui n'a pas cessé un seul instant de pourvoir à nos nécessités tant spirituelles que corporelles. Pour comprendre, ô mon Dieu ! la noirceur de nos ingratitudes, il faudrait connaître toutes les merveilles que vous avez opérées dans le ciel et sur la terre, dans l'eau et les autres éléments en notre faveur. Mais qui peut se flatter de posséder une telle science ? Il n'y a que vous, Seigneur, je le confesse et le crois, il n'y a que vous au monde pour qui ce mystère n'en soit pas un. Mais si vous êtes seul à connaître le nombre et l'étendue de vos bienfaits, il n'y a que vous qui puissiez apprécier l'énormité de nos ingratitudes ; et par conséquent il n'y a que vous qui sachiez le mal horrible que vos créatures ont fait à votre cœur. Oui, mon Jésus, je confesse cette vérité, en mon nom et en celui de toutes les créatures, que comme il n'y a pas un instant dans la vie où nous n'abusions de vos bienfaits, nous nous rendons à chaque instant coupables envers vous de la plus noire ingratitude ; ingratitude qui, je le sens, fut une de vos douleurs intérieures les plus cruelles et les plus insupportables. » Je termine cet écrit, à la louange de mon Jésus, ce vendredi, 12 septembre de l'année 1488.

Post-scriptum. « Ce que j'écris ici, me fut un jour révélé, tandis que je méditais la douloureuse agonie de mon divin Maître.

« Lorsque le soleil est arrivé au signe du lion, sa chaleur est plus grande que jamais, parce qu'il est entré dans son propre domicile; de même, lorsque Jésus fut mis en oraison au jardin des Olives, les douleurs de son cœur prirent une intensité qu'elles n'avaient pas eue pendant tout le cours de sa vie, parce qu'il était arrivé au point le plus élevé de sa charité souffrante. Le signe du lion fut donc pour ce beau soleil le point de son agonie.

Il me fut dit encore, dans la révélation dont je parle, qu'il y a la même différence entre une âme qui médite les douleurs intérieures du cœur de Jésus et une autre qui s'arrête au crucifiement de son humanité sainte, qu'entre le miel renfermé dans un vase et celui qui l'humecte extérieurement. Celui donc qui désire se nourrir de la passion du Sauveur, ne doit pas se borner à lécher les bords du vase, je veux dire ses plaies admirables et le sang qui coule sur son très-saint corps; car, de cette manière, il ne pourrait jamais apaiser la faim qui le dévore. Qu'il entre dans le vase lui-même, c'est-à-dire, dans son sacré cœur; il y trouvera sans aucun doute de quoi se rassasier et au delà.

Je n'ai pas voulu insérer cette révélation dans mon écrit même, de peur de nuire à la dévotion de ceux qui s'arrêtent à la contemplation de la seule humanité, et y trouvent une nourriture suffisante. Ne navigue pas qui veut sur la mer sacrée du cœur de Jésus. Il faut pour cela une capacité que tout le monde n'a pas et qui est rare, surtout parmi nous autres femmes. Il est cependant vrai que Dieu la donne à quiconque le désire et le cherche dans la vérité.

O mon Père! vous ne devinerez jamais combien il m'en a coûté pour esquisser, comme je l'ai fait, les peines intérieures de mon divin Maître. Je puis dire en toute vérité que ces souvenirs déchirants ont produit dans mon âme une douleur aussi vaste que la mer. »

Il paraît que ce post-scriptum ne fut ajouté au manuscrit précédent qu'en 1491, lorsque la Bienheureuse dut rendre compte de toute sa vie spirituelle à son confesseur.

NOTES

SUR LES RELIQUES DE LA BIENHEUREUSE BAPTISTE VARANI.

C'est dans le chœur du monastère de Sainte-Marie-la-Neuve de Camérino que le corps de la bienheureuse Baptiste Varani fut déposé avec tous les honneurs qui étaient dus à sa haute naissance et à son éminente sainteté. Trente ans après cette inhumation, on l'exhuma avec un grand respect, afin de ne point laisser un dépôt si précieux enfoui dans la terre. On la trouva dans un état de parfaite conservation, les yeux étincelants comme ceux d'une personne pleine de vie, le visage vermeil et souriant comme si elle eût voulu marquer le bonheur qu'elle éprouvait de sortir de ce cachot et de revoir ses religieuses. Cependant, pour bien s'assurer du prodige qu'attestait l'éclat de son corps, le confesseur de la Bienheureuse exigea qu'on l'enterrât de nouveau ; on plaça le saint corps entre deux planches, on remplit la fosse de terre, on y versa une grande quantité d'eau, on le foula aux pieds pour le niveler avec le sol. Il y resta jusqu'en 1593, et alors en enterrant un autre corps tout près de celui-là, une odeur très-suave s'exhala de sous ces planches, on visita ce corps sacré et on y trouva ses chairs en poussière, il est vrai, conformément au désir qu'elle en avait exprimé à Dieu avant sa mort, mais sa langue était demeurée fraîche, molle et vermeille. On lui appliqua avec raison ces paroles, à peu près semblables à celles de saint Bonaventure en pareil cas (1) : « O langue précieuse qui avez » toujours béni le Seigneur et appris aux autres à le bénir, il paraît » bien maintenant que vos services ont été agréables à sa Majesté » sainte. » La dévotion des religieuses une fois satisfaite, elles déposèrent ces restes précieux dans un riche tombeau de marbre qu'elles avaient fait élever dans le chœur, et la langue fut conservée et placée dans un reliquaire d'or orné de pierres précieuses où on la vénère encore aujourd'hui. (Voyez les Bollandistes, t. 7, 31 mai. Lectures ascétiques, vie spirituelle de la bienheureuse Varani, p. 218.)

(1) C'est-à-dire lors de la translation des reliques de saint Antoine de Padoue dont on trouva aussi la langue fraiche et vermeille. (Voyez t. 2, p. 253, Esprit de saint Antoine de Padoue.)

ESPRIT

DE LA

BIENHEUREUSE MARIE

DE L'INCARNATION,

CONVERSE PROFESSE

ET FONDATRICE DES CARMÉLITES RÉFORMÉES DE FRANCE.

NOTICE.

—

1618.

Barbe Avrillot (c'est le nom de la Bienheureuse) naquit à Paris, sous le règne de Charles IX, le vendredi 1er février 1565. Elle eut pour père Nicolas Avrillot, seigneur de Champlatreux, maître des comptes de la chambre de Paris et chancelier de la reine de Navarre. La mère de la Bienheureuse se nommait Marie Luillier, et la famille de ce nom était une des plus anciennes de la capitale, plus ancienne même que celle des Avrillots. Barbe fut élevée à l'Abbaye de Longchamps près de Paris, et puisa dans cette maison ce goût pour la piété et les exercices religieux qui se manifesta plus tard dans

toute sa vie. Dès l'âge de quatorze ans, elle témoigna le désir d'entrer en religion et d'être admise au nombre des hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Paris. Mais elle éprouva sur ce point-là, les plus vives résistances de sa famille. Elle fut même obligée, par déférence pour son père, d'épouser M. Acarie, maître des Comptes à Paris, homme estimable, digne de recevoir pour trésor la main d'une femme si vertueuse. Acarie prit une part trop large dans la fameuse Ligue, et fut obligé de quitter Paris lorsque Henri IV se fut emparé de cette ville. Cette disgrâce jeta sa famille dans le plus grand des embarras. Mme Acarie, mère de six enfants, fut réduite à une telle pauvreté qu'elle manqua souvent du nécessaire, et se vit obligée plus d'une fois de recourir à la charité publique. Toutefois sa vertu l'élevant au-dessus de toutes ces épreuves, elle ne perdit jamais courage. La Providence ne l'abandonna point, ses fils et ses filles prirent chacun leur direction : les unes se firent Carmélites, les autres entrèrent dans la magistrature ou embrassèrent la carrière des armes. Lorsque l'état de sa fortune se fut relevé, elle fit d'abondantes aumônes, visita les hôpitaux et devint l'instrument de la divine Providence auprès des malheureux.

Henri IV et Marie de Médicis lui confièrent leurs aumônes et avaient pour elle la plus haute estime. Le pieux Cardinal de Berulle trouva en elle une coopératrice zélée pour l'institution des filles de sainte Thérèse en France. Rapportons maintenant l'inscription qu'avait composée M. de Marillac pour la placer sur sa tombe, et qui est la légende la plus fidèle et la plus parfaite. Nous la donnons avec sa couleur propre :

« A la mémoire perpétuelle de la sœur Marie de l'In-
» carnation, Religieuse du Voile Blanc, née de la noble

» famille des Avrillots, de Paris, veuve de M. Acarie, con-
» seiller du roi et maître ordinaire en sa chambre des comp-
» tes : laquelle, incontinent après la mort de son mari,
» ayant heureusement disposé des affaires de sa famille, de-
» manda la religion, avec cette condition qu'elle ne serait
» que Sœur converse, ne voulant condescendre à être du
» chœur ; prit l'habit le 7 avril 1614, et fit son noviciat et
» profession au monastère du Saint-Esprit, à Amiens, au-
» quel elle fut après nommée par toutes les sœurs pour
» prieure, ce qu'elle refusa. Ses grandes maladies, extrêmes
» et non connues, furent cause que les supérieurs l'envoyè-
» rent en ce monastère pour essayer d'y trouver quelque sou-
» lagement, et elle y a demeuré un an quatre mois et onze
» jours, avec grande bénédiction pour la maison et singulière
» édification de toutes les Sœurs. Elle a été la principale fon-
» datrice de l'Ordre en France. — Attirée à la perfection dès
» les premiers ans de sa jeunesse, elle fut douée d'une très-
» claire lumière et d'un très-efficace conseil pour le secours
» et la consolation des âmes en leurs peines et nécessités et
» en toutes sortes d'affaires. Sa vie pleine de travaux et de
» merveilles, ses maladies et sa mort ont été une école de
» vertu éminente, un miroir d'humilité très-profonde et
» véritable, un exemple d'infatigable charité, et le portrait
» d'une parfaite Religieuse. Sa dernière maladie a duré deux
» mois et demi, passés en douleurs intolérables, sans aucune
» cesse, en divers accidents fréquents, violents et fort ex-
» traordinaires, avec une défaillance sensible de la nature et
» souffrances en toutes les parties du corps : délaissée inté-
» rieurement, sans aucun repos, aise ou consolation, ou
» quoi que ce pût être, et se trouvant presqu'à tous les mo-
» ments au point d'expirer. En tout ce temps-là, il n'a jamais

» été vu en elle un mouvement déréglé, une ombre de » plainte ni aucune imperfection. Elle décéda le mercredi » après Pâques, 18 avril 1618, à l'âge de cinquante-deux » ans deux mois dix-sept jours. »

Plusieurs miracles opérés sur son tombeau inspirèrent à plusieurs Prélats français la pensée de solliciter sa canonisation. Le Pape Pie VI, se rendant à leurs vœux, publia, le 29 mai 1791, le décret de sa béatification. On trouve dans le Bréviaire parisien la fête de cette Bienheureuse.

Telle est cette notice dans toute sa simplicité; nous aurions pu, sans doute, ajouter beaucoup d'autres détails intéressants pour nos lecteurs, mais nous aimons à respecter les anciens monuments. D'ailleurs André Duval, professeur de Sorbonne, et Maurice Marin, Barnabite, ont écrit sa vie très au long. Après celles-là d'autres ont paru encore; les plus récentes sont celles de J. B. A. Boucher et de M. l'abbé Troit. Nous n'avons pu trouver de notre Bienheureuse autre chose que quelques paroles, maximes, conseils et lettres en petit nombre. Nous nous faisons toutefois un devoir de les donner à nos lecteurs. Les paroles des Saints sont esprit et vie comme celles de Jésus-Christ, puisqu'elles ne sont qu'un écoulement ou une imitation des siennes. N'est-ce pas d'ailleurs l'Esprit-Saint qui les a mises dans leur bouche ? N'y trouve-t-on pas les plus précieux enseignements ?

ESPRIT

DE LA

BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION,

TIRÉ DE SES ÉCRITS

ET DES

PAROLES REMARQUABLES RECUEILLIES DE SA BOUCHE.

« On ne doit jamais paraître ému d'aucune affaire, à moins que la gloire de Dieu n'y soit intéressée.

— Oh ! qu'il importe de communier dans l'innocence, surtout la première fois ! l'âme est alors susceptible des plus grandes grâces ; Dieu la prend particulièrement sous sa protection , et il la prémunit par sa miséricorde contre les tentations du reste de la vie.

— Le désir de vivre en religion est toujours un trait de miséricorde de la part de Dieu sur une âme, parce qu'en lui inspirant le dégoût pour le monde , il la tient plus en garde contre le péché et la rend capable des plus hautes vertus.

— Gémissant dans son intérieur de la perte de temps et d'argent que causent les misérables frivolités du monde , elle disait avec vivacité : « Ne peut-on pas avoir une robe qui puisse s'habiller tout de suite ? A quoi bon tant d'atours , de colliers , de bracelets ? tout ce vain étalage ne sert qu'à perdre du temps. Oh ! que ne suis-je née dans un village ! je serais dispensée de toutes ces modes frivoles ! »

— Elle répétait souvent : « Trop avare est celui à qui Dieu ne suffit. »

— « O mon Dieu, s'écriait-elle fréquemment, qui pourra nous suffire si vous ne nous suffisez pas ? et si nous vous suffisons, puisque votre unique désir est de nous sauver, comment se peut-il faire que vous ne nous suffisiez point vous-même ? »

— Si on lui parlait de ses souffrances, elle s'écriait d'un cœur épanoui et d'un visage gai : « Oh ! quel temps ! quels heureux jours ! qu'il faisait bon alors, et qu'on trouve Dieu aisément en pareille circonstance !.... Ce temps a été le plus heureux de ma vie ! »

— Contre les opérations extraordinaires qui écartent de l'obéissance et qui viennent du père du mensonge elle disait : « Comment, en effet, nous uniraient-elles à Dieu, lorsque nous nous séparons de lui, en manquant à nos devoirs ? »

— « Je n'ai jamais l'esprit plus libre, disait-elle, pour servir Dieu, que lorsque je suis malade ; il m'est doux alors d'être entre ses mains, ses souffrances me rendent sa sainte présence plus intime. »

— Touchant les avantages de la concorde qu'elle recommandait sans cesse : « Il faut toujours céder, disait-elle, excepté quand l'honneur de Dieu demande qu'on résiste ; celui qui cède, a toujours la victoire sur son adversaire. »

— « Il ne convient point à une fille bien élevée, disait-elle un jour à une de ses filles qui témoignait de la répugnance à rester avec elle dans une maison ; il ne convient pas de s'ennuyer en la compagnie de sa mère, ni d'avoir une autre volonté que la sienne. »

— « J'ai, disait-elle, une espèce de corde qui lie mon cœur à ma tête. » C'était la présence de Dieu qui servait à entretenir son amour.

— Si dans le monde, disait-elle (blâmant les détours et le défaut de franchise), on paraît faire cas d'un homme qui se conduit avec finesse, Dieu l'a en horreur, et ne l'assiste jamais

de son esprit. Le meilleur moyen de réussir en tout est d'y mettre de la droiture. Quand on voit quelqu'un agir ainsi, on est disposé à prendre ses paroles en bonne part ; tandis que celui qui déguise la vérité n'est pas content de lui-même et ne contente pas les autres. Enfin la droiture seule peut faire du bien et procurer la paix.

— N'avez-vous que peu à donner aux pauvres, donnez-le du moins volontiers, et désirez de pouvoir donner davantage.

— Le nom seul d'Hôtel-Dieu lui donnait des ravissements. Hôtel-Dieu ! s'écriait-elle, maison de Dieu ! maison de charité ! Y en a-t-il de plus belle sur la terre ?

— Lorsque l'esprit de propriété, disait-elle, s'introduit dans un monastère, le temporel y diminue à vue d'œil ; et lorsque la pauvreté y règne et que tout y est en commun, le temporel y augmente visiblement.

— Elle disait à des personnes d'un rang distingué, dont le moindre revers abattait le courage : « Que vous êtes malheureux dans votre élévation même ! quelle servitude ! quelle captivité ! aujourd'hui haut et demain si bas que vous ne savez où vous en êtes. Qu'il est déraisonnable d'avoir tant de vanité, et de s'attacher à des choses si frivoles !... Personne n'ose leur dire la vérité, disait-elle à sa fille étonnée de sa franchise ; ils s'oublient dans la prospérité et se désespèrent dans l'adversité. »

— Quand on veut reprendre utilement les personnes qui ont commis une faute, on doit se mettre de moitié avec elles et se considérer comme ayant fait la même faute ; la correction est plus douce et réussit mieux.

— J'ai vu, dit-elle, pour faire distinguer les larmes que fait verser l'impression de la grâce, de celles que produit la sensibilité naturelle ; j'ai vu quelques personnes pleurer des péchés qu'elles allaient commettre. Il ne faut point se fier à ces larmes, elles viennent de l'amour-propre et de la crainte de l'enfer. Les pécheurs se trompent en croyant que par ce

moyen ils obtiendront de Dieu le pardon de leurs fautes, et qu'après avoir commis pendant la vie les plus énormes péchés ils les expieront à la mort en pleurant. Qui est-ce qui pleure davantage que les femmes de mauvaise vie? ne versent-elles pas souvent des larmes amères sur leur honteux état, dont elles sont dégoûtées sans néanmoins en sortir? Au contraire, les larmes d'une vraie contrition font prendre à l'âme une ferme résolution de quitter le péché et de dompter ses passions.

— Sur les pensées déshonnêtes dont les plus parfaits ne sont pas exempts, elle disait : « Aux pensées que produit le tempérament, il faut opposer le jeûne, les pénitences corporelles et tout ce qui peut soumettre la nature; aux pensées que fait naître l'habitude, il faut opposer un prompt désaveu qui est plus utile pour conserver la chasteté que des actes formels; aux pensées que suggère le démon, il faut opposer une prière fervente qui est le remède souverain pour mettre en fuite le tentateur. »

Et comme on lui demandait quelles étaient celles dont il était le plus aisé de se défaire, elle répondit : « Les pensées qui viennent du démon sont celles dont il est plus facile de se délivrer, parce que la prière suffit pour cela; mais pour venir à bout des autres, il faut des pratiques de mortification, ou au moins un long espace de temps. »

— Contre les bons désirs que l'on forme et le peu de bien que l'on fait, elle disait un jour : « Ces sortes de résolutions ne tendent qu'à contenter l'amour-propre, qui veut bien former des desseins vagues de mieux faire par la suite, mais qui, dans l'occasion, ne veut pas exécuter les desseins qu'il a formés. Faisons bien chaque action : commençons par celle du moment; après que nous l'aurons faite, nous en ferons une autre; on agira facilement de cette manière, si l'on n'agit que pour Dieu et en présence de Dieu. »

— Parlant de quelques personnes du sexe, qui, après s'être données à Dieu, s'étaient encore livrées au monde, elle dit

un jour : « Ces âmes n'avaient qu'une dévotion sensible et croyaient arriver à la perfection par cette voie, sans faire la guerre à leurs inclinations vicieuses ; leurs passions, qu'elles ne travaillaient pas à dompter, ont fini par les perdre. »

Touchant les chutes que Dieu permet pour l'humiliation et la perfection des âmes, elle disait : « C'est ainsi que Dieu pelotonne et manie les âmes, en les faisant avancer par les fautes mêmes qu'elles commettent. »

— Elle disait touchant la fondation d'un monastère : « Je ne m'inquiète point de l'argent dont on a besoin pour construire le bâtiment matériel, je m'inquiète seulement des pierres vivantes qui sont nécessaires pour bâtir l'édifice spirituel. Si je connaissais une âme qui fût propre à cette construction, je donnerais tout l'or de l'univers pour l'acheter ; et pour en exclure une qui n'y serait pas propre, je donnerais autant d'or. »

— « Quand on reçoit des sujets en religion, ajoutait-elle, il faut pénétrer jusqu'au fond du cœur et voir si Dieu y est, ou du moins s'il y sera quand l'âme sera cultivée par la religion. »

— C'était sur la divine providence qu'elle comptait principalement et dont elle disait : « Sa bourse est grande et bien remplie ; tous les trésors de la terre y sont contenus. »

— Sur ces paroles de l'Evangile : *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert*, elle disait : Nos fautes et nos imperfections sont la voix qui crie dans le désert de notre âme ; elles y font retentir ces paroles : *Vois ta misère spirituelle et apprends à te connaître ;* cette voix nous frappe, nous réveille et dissipe les songes qui nous font illusion. »

— Une novice lui disant qu'elle acquerrait de la vertu à quelque prix que ce fût, elle lui répondit : « Dites, ma Sœur, que vous désirez acquérir de la vertu, et que vous travaillez à faire cette précieuse acquisition. Quand nous parlons de la vertu, nous devons en parler avec humilité et défiance de nous-mêmes. »

— « Allons doucement, disait-elle à une autre qui se livrait à une ferveur mal réglée ; marchons à petits pas ; il faut être modeste dans ses prétentions et se borner à désirer de désirer : le Prophète s'estimait heureux d'avoir le désir du désir; devons-nous porter nos vues plus haut que lui, et prétendre à de plus grandes grâces ? »

— « Qu'une âme est belle, disait-elle, lorsqu'elle est innocente et pure ! qui peut dire combien elle est agréable à Dieu ? »

— O mes Sœurs, il est bien vrai que l'âme qui s'humilie et qui cherche Dieu dans le silence et la solitude peut jouir ici-bas des délices du ciel. Oh ! quelles délices ! quelle bonté de la part de Dieu !

— On l'interrogeait sur la peine qu'on éprouvait à prendre un parti dans certaines circonstances ; elle répondit : « Dans les cas difficiles, lorsqu'on ne sent rien au fond de son âme sur la chose proposée, on doit se mettre dans une entière indifférence par rapport au oui ou au non, et puis examiner ce qu'il est plus convenable de faire; le jugement que l'on porte ensuite est plus sûr, et il arrive rarement qu'on se trompe en le portant; au reste, si l'on se trompe, Dieu ne rend pas responsable de l'erreur, parce qu'on a suivi la marche qu'on devait suivre.

— Quand on se met en oraison, disait-elle, il ne faut pas considérer Dieu d'une vue générale; il faut le considérer tantôt comme un père qu'on craint et qu'on aime, tantôt comme un médecin auquel on expose ce qu'on souffre, tantôt comme un homme riche à qui on parle de sa misère, et tantôt comme à un roi, à qui on demande du secours contre ses ennemis.

— Pour permettre à une personne de communier chaque jour, disait-elle, il faut qu'elle y soit portée, ou du moins qu'elle en ait besoin ; dans l'un et l'autre cas, on doit examiner les progrès qu'elle fait dans la vertu ; si elle n'en fait pas, on doit diminuer le nombre de ses communions, car c'est

une preuve qu'elle n'apporte pas à la table sainte les dispositions convenables et qu'elle n'y vient que par habitude ou par goût naturel ; ce qui nuit beaucoup à l'âme.

— Dans les affaires, disait-elle, parlant d'une fondation, il faut prendre le temps que Dieu donne et ne pas contrarier les dispositions de la Providence. Le démon a le pouvoir de traverser les meilleures entreprises avant qu'elles se fassent ; mais quand elles sont faites, il ne peut plus rien ; nous l'avons éprouvé en différentes circonstances : avant d'agir, on voyait des montagnes de difficultés ; après avoir agi, on n'en apercevait plus aucune, et les personnes qui avaient été opposées à notre bonne œuvre, y devenaient favorables.

— Elle disait, en parlant de l'humilité, qu'elle consiste dans la connaissance de sa misère, et ajoutait : Le seau d'un puits ne s'emplit pas, à moins qu'il ne s'abaisse ; de même on reste vide d'humilité, faute de s'abaisser.

— Ne faites pas ce que je fais, disait-elle ; faites ce que je devrais faire.

— Nous ne sommes réellement que ce que nous sommes devant Dieu ; souvenons-nous de cette maxime. Eh ! pourquoi voulons-nous donc toujours paraître grands devant les créatures, puisque nous ne sommes réellement que ce que nous sommes devant Dieu ?

— Ah ! mon Dieu, s'écriait-elle, les larmes aux yeux, vous donnez tant, qu'il n'y a pas moyen de cacher vos dons ; cachez-les donc vous-même !

— Elle disait sur la vertu :

Qu'il faut se faire violence pour l'acquérir.

Que les commencements sont pénibles, mais qu'il est doux ensuite d'avoir assujetti sa volonté à celle de Dieu.

Que quoique la vertu ne puisse venir que de Dieu, il faut cependant travailler à l'acquérir comme si on pouvait le faire par ses propres forces.

Qu'en fait de vertu il faut toujours s'efforcer d'y faire des progrès, autrement on recule sans s'en apercevoir ; que,

quelque avancé qu'on y soit, il y a toujours quelques lumières à acquérir et quelques progrès à obtenir.

Que ce qui nuit plus à son acquisition, c'est d'examiner et de juger les actions des autres.

Qu'il ne faut pas cependant s'inquiéter trop pour l'acquérir; que cette inquiétude est un signe d'orgueil, et qu'il vaut mieux agir simplement et avec liberté de cœur.

— Sur les fautes qui nous échappent elle disait :

Qu'elles servent à réveiller l'âme dans la pratique de la vertu, et comme d'aiguillon pour y avancer.

Qu'il ne faut point s'en attrister, mais seulement s'en humilier.

Que les remords que Dieu en donne sont une grâce de sa part.

Qu'il faut aimer aussi d'être repris par les autres ; que c'est une preuve de la solidité de leur amitié et de la grandeur de leur zèle, et que l'âme qui rejette les avis montre qu'elle a bien de l'orgueil.

Qu'enfin on ne doit point s'étonner qu'il nous échappe des fautes, puisqu'elles sont comme l'apanage de notre faible nature.

— Sur les délaissements extérieurs elle disait :

Qu'il fallait être plus fidèle à Dieu dans ces moments d'épreuve, parce que les vrais amis se montrent davantage dans l'adversité que dans la prospérité.

Que celui qui ne voudrait servir Dieu que pour en obtenir des consolations, ne mériterait aucune récompense, puisqu'il serait évident qu'il aimerait plus les consolations que Dieu même.

Que les sécheresses et les désolations sont faites pour nous faire connaître notre misère et la dépendance où nous devons être de Dieu, sans l'assistance duquel nous ne pouvons avoir une bonne pensée.

Que cette alternative de consolations et de désolations qui partage notre vie, doit nous détacher de la terre et nous

faire soupirer après le ciel où les consolations dont jouissent les bienheureux sont éternelles.

— Sur l'état religieux elle disait :

Qu'on doit le regarder comme un moyen d'arriver à sa fin et non comme sa fin.

Qu'on croit n'avoir plus rien à faire pour la vertu lorsqu'on est entré dans cet état, et que c'est une grande erreur.

Qu'un Religieux qui oublie la sainteté de son état, doit trembler, parce que Dieu pèse plus ses paroles que celles des gens du monde.

Qu'un bon Religieux doit toujours être prêt à trois choses : à mourir, à dire ses fautes et à en être repris.

— Sur l'obéissance religieuse elle disait :

Qu'il suffirait de manquer une seule fois à cette vertu pour être censé ne l'avoir pas ; parce que le vrai obéissant obéit en tout temps, en tout lieu et à tous ses supérieurs.

Pour bien obéir, ajoutait-elle, il faut se tenir dans l'indifférence par rapport aux diverses choses qu'on peut nous commander.

Un bon Religieux devrait être comme une pierre d'attente ou une table rase dont les supérieurs pussent faire ce qu'ils voudraient.

— Sur les supérieurs elle disait :

Qu'ils doivent plus mortifier l'esprit que le corps de leurs inférieurs.

Qu'ils ne doivent rien introduire de nouveau dans une communauté, mais se contenter de faire observer ce qu'ils y trouvent établi.

— Sur l'ouverture d'âme elle pensait :

Qu'il est bon de s'ouvrir à ses supérieurs sur les dispositions de son âme ;

Qu'il faut le faire surtout dans le moment de la tentation ou de la peine ; et que, pour le faire utilement, il faut le faire avec humilité et confiance, et non en soutenant ses défauts et en se laissant abattre dans ses peines.

— Il faut se fier à la Providence comme s'il n'y avait point de moyens humains; et employer les moyens humains comme s'il n'y avait point de Providence.

— Il ne faut jamais abandonner les choses qu'on a commencées pour le Seigneur.

— L'âme qui est vraiment humble et qui se défie d'elle-même est toujours courageuse et prête à faire de grandes choses; elle compte sur la grâce divine et non pas sur les forces humaines.

— On ne doit pas seulement se défier de sa propre faiblesse, on doit encore épargner celle des autres.

— Il y a des personnes qui ne pensent jamais à rentrer en elles-mêmes quand elles prient, et qui ne s'attachent qu'à avoir de grandes vues dans l'oraison. Ces personnes veulent bâtir leur maison en commençant par le toit.

Sur le choix d'un état.

Le premier principe est que le choix d'un état est une obligation qu'on doit remplir; car, si l'on doit servir Dieu dès qu'on a atteint l'âge de raison, on doit en conséquence penser au moyen de le faire. Or, le principal de ces moyens est le choix d'un état; parce que de ce choix dépend notre avancement dans les voies spirituelles et l'accomplissement de la volonté de Dieu sur nous.

Le second principe est que dans le choix d'un état on ne doit prendre conseil, ni du monde qui est ennemi de Dieu, ni de la chair qui est aveugle et ne cherche que ce qui lui est commode, ni de ses parents qui sont presque toujours intéressés à ce qu'on reste dans le monde : on ne doit consulter que Dieu, parce qu'il n'y a que lui qui sache ce qui peut le mieux contribuer à notre salut.

Le troisième principe est que Dieu, pour nous éclairer dans le choix d'un état, exige de nous certaines dispositions intérieures. La première disposition est une sainte indiffé-

rence ou pour un état ou pour un autre, parce que si nous avons déjà du penchant pour un état, nous ramènerons tout à ce penchant dans l'examen que nous ferons. La seconde disposition est une générosité d'âme qui nous porte davantage à choisir le mépris que la gloire, l'état religieux que l'état séculier, la solitude que la compagnie, la voie étroite de l'Evangile que la voie large du monde. Cette disposition ne nuit point à l'indifférence dont nous venons de parler; elle redresse nos mauvais penchants : c'est ainsi qu'un jardinier qui veut redresser un arbre, le courbe dans un sens contraire beaucoup plus qu'il ne faut.

Le quatrième principe est que Dieu ne fera pas de miracle pour nous aider dans le choix d'un état. Il suffit de peser les raisons pour et contre, en se conformant aux maximes et aux exemples des Saints, et d'être attentifs aux mouvements intérieurs que le Saint-Esprit excite dans nos cœurs.

Lettre à son Eminence le cardinal de Berulle.

La Bienheureuse lui rend compte des grâces qu'elle avait reçues le samedi saint précédent (1) en présence d'un crucifix. Elle lui parle aussi de ses douleurs stigmatiques.

Mon révérend Père,

Celle-ci sera pour ne pas manquer à l'obéissance de vous écrire de temps en temps notre disposition ; aussi je me suis trouvée en quelque changement, où il nous a semblé avoir grand besoin de communiquer, pour être éclairée sur les doutes et craintes qui nous surviennent. Avant que de vous dire nos doutes, je vous dirai, si je puis, quelques dispositions en l'oraison, qui vous feront mieux entendre ce que j'aurai à vous dire après.

Le samedi saint y étant, je me sentis reprise d'avoir eu les

(1) Hervé prouve (liv. 2, chap. 9), que cette lettre fut écrite d'Amiens quelques jours après Pâques de l'année 1615.

jours précédents si peu de sentiments des douleurs et tourments qu'avait soufferts Notre-Seigneur Jésus-Christ pour mes péchés et pour ceux de tous les hommes. Mon ingratitude et mon insensibilité me donnèrent grande douleur. Quelque temps après, jetant l'œil extérieur sans dessein sur un crucifix, l'âme fut touchée si subitement, si vivement, que je ne pus pas même l'envisager davantage extérieurement, mais intérieurement. Je m'étonnai de voir cette seconde personne de la très-sainte Trinité, accommodée de cette sorte pour mes péchés et ceux des hommes. Il me serait du tout impossible d'exprimer ce qui se passa en l'intérieur, et particulièrement l'excellence et dignité de cette seconde personne. Cette vue était si efficace et avait tant de clarté, qu'elle ne pouvait sentir et encore moins comprendre, qu'ayant tant d'autres moyens pour racheter le monde, il avait voulu ravilir une chose si digne et si précieuse, jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de soulager les angoisses auxquelles elle était, (et je crois que si cela eût duré plus longtemps, elle ne l'eût pu porter) l'informant si particulièrement, et si efficacement, et surtout avec tant de clarté, qu'elle ne pouvait nullement douter que ce fût lui qui donnait jour à ces ténèbres, et l'enseignait, comme ferait un bon père son enfant, ou un bon maître son disciple. Ce qui se sentait intérieurement ne se peut exprimer et encore moins dire. Il me souvient bien que l'âme admirait sa sagesse, sa bonté et particulièrement l'excès de son amour envers les hommes. La joie et la douleur tout ensemble faisaient divers effets et rendaient l'âme fertile en conception. Que ne disait-elle à ce Seigneur qui lui était si efficacement présent? quels besoins oubliait-elle? quels désirs et souhaits! quels remercîments, où elle employait tout le ciel et particulièrement cette très-sainte Trinité? Oh! combien elle lui demandait l'efficace de ce qu'il avait opéré pour notre salut et celui de tous les hommes! Les douleurs aux extrémités dont nous nous sommes plaintes depuis tant d'années, furent rendues douces et suaves quoique bien aiguës; de quoi

elle remerciait Notre-Seigneur. Elle était lors sans crainte et sans ténèbres. Bref, je ne saurais dire comment j'étais; cela dura le temps de l'oraison du matin qui fut bien de quatre ou cinq heures. Depuis ce temps-là, il m'est demeuré plus grande aide et facilité en l'oraison qu'auparavant, où je trouve une nourriture si solide, si fructueuse et si pleine de suavité, et particulièrement après la sainte communion, où je sens une efficace si grande qu'il ne faut point de foi pour croire que cette réalité ne soit dans l'âme, où tous les autres sens se ramassent pour l'y adorer. L'on démentirait tout pour soutenir cette vérité qui est si fortement dans l'âme, qu'elle se sent toute consommée, ne pouvant souventes fois soutenir l'efficace de cette présence. Il y a une telle sérénité et paix en l'âme que nous qui le ressentons ne pouvons le dire. Il y a tant de choses qui se passent dans l'intérieur pour lesquelles j'aurais grand besoin d'aide et que je ne puis nullement écrire. Si vos saintes occupations pouvaient permettre quelques jours d'absence, je vous supplierais humblement de la prendre, remettant le tout à ce que Notre-Seigneur en ordonnera. Depuis que nous sommes en ce lieu, nous avons été fort affligées de ces douleurs d'entrailles et avec telle extrémité que je ne puis comprendre comment je suis en vie. Depuis quelque temps je suis mieux et goûte un peu de repos pendant la nuit. Ce feu que je ressens au dedans et que je croyais que l'âge pourrait diminuer, va augmentant, de telle sorte que je ne puis quelquefois vivre. J'ai grand besoin d'avis sur ce point pour dire ce qui s'augmente et ne pense pas qu'il se puisse donner par écrit. »

Elle finit en le suppliant de nouveau de venir afin qu'elle puisse lui ouvrir son cœur et dissiper la crainte où elle est de se tromper.

Lettre à la mère Marie de Jésus, sous-prieure du couvent d'Amiens et fille aînée de la Bienheureuse.

Jésus, Marie, Joseph! Ma Mère, ma Sœur et ma Fille, je supplie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous donner pour jamais l'assistance de ses divines grâces et qu'il vous fortifie de son amour; c'est ce dont je le prie tous les jours pour vous; faites-le semblablement pour nous, s'il vous plaît.

Que ce divin amour soit si puissant, qu'il nous détache de tout ce qui n'est point Dieu, afin que nous puissions jouir de la paix que Notre-Seigneur laissa à ses Apôtres, quand il voulut monter au ciel. Si nous ne cherchons que lui, notre consolation sera pleine, je dis quant à la partie supérieure, Dieu permettant souventes fois, pour le bien de ses élus, que la partie inférieure ait du combat et de la difficulté. Mais bon courage, ma Mère, la vie est brève et la récompense éternelle! Je vous prie de nous recommander à toutes nos chères Sœurs...

Je suis, ma Mère, votre plus petite sœur pour vous servir en Notre-Seigneur.

Sœur Marie de l'Incarnation, R. C. I.

Lettre à M. T. ch. C. (1)

Elle y parle humblement d'elle-même et de ses imperfections.

M. T. ch. C., que vous dirai-je, sinon que mes innombrables ingratitudes m'ont tant souvent éloignée de cette divine et actuelle présence, que souvent, sans m'en apercevoir, je me trouve toute d'une aliénation qui me fait précipiter selon

(1) Ce qui peut signifier à mon très-cher cousin ou à mon très-charitable confesseur. Elle est sans autre indication.

mon sens ; dépourvue d'esprit intérieur, voyant mes fautes quand elles sont faites et ne les prévenant pas comme je devais pour m'y laisser tomber. J'y commets plusieurs autres excès, comme légèretés, inconstances, inutilités, perte de temps; la nature s'amusant de bagatelles, et laissant les choses principales, contre même les bonnes résolutions que l'âme avait prises auparavant. Je m'y trouve si faible, que c'est pitié de ma misère, ne pouvant parfois surmonter le moindre empêchement; et tout le mal, mon Dieu, m'arrive pour n'avoir pas su faire usage de vos grâces. Les distractions et divertissements m'éloignent souventes fois de cette divine présence et familiarité avec vous, mon Seigneur, et ce par mes innumérables ingratitudes. Je me trouve d'autres fois si abrutie et si sujette à ce corps, que l'esprit en est offusqué et moins libre pour s'élever à Dieu. Mais c'est bien pis, quand je rentre plus avant dans mon intérieur, où je ne vois ni actions, ni œuvres où je me sois entremise, quoique par obéissance, que je n'aie bien manqué à Dieu, et que je ne m'y sois recherchée, encore que mon intention n'ait été telle. O mon Dieu! je vous confesse que tous les jours je découvre en moi de nouveaux engagements que je ne voyais pas auparavant. Pour l'oraison, je la fais souvent avec si grande nonchalance que c'est pitié. Mon indévotion m'en fait quelquefois retirer, sous prétexte de révérence ou de charité. D'autres fois j'y suis inutile et perdant le temps, et cela m'arrive quand l'âme n'est pas vide, en quoi je reconnais le peu d'amour que je porte à Dieu. O bonté infinie ! si je vous étais fidèle et que je vous servisse avec plus d'amour, je ne serais pas ainsi : d'autant que je crois, mon Dieu, que la fin principale de l'oraison est de se conformer entièrement à votre divine volonté, non pas pour y recevoir des consolations, ni goûts, ni sentiments, ou pour satisfaire notre esprit, mais pour ce qu'elle demande de nous et pour pratiquer la vertu; comme au temps des sécheresses y souffrir la fatigue du corps et de l'esprit, s'humilier lors de ce que peut produire la nature, comme distrac-

tions, inutilités, pensées déréglées et hors de raison, et ainsi faire bon usage de toutes les autres dispositions de l'âme. Hélas ! est-il possible, mon Dieu, que je croie ces vérités et que je les mette si mal en pratique ? Je sens un reproche en mon intérieur presque continuel et une langueur de vivre séparée de cette actuelle et divine présence ; et de là vient tout mon mal. C'est pourquoi, je vous supplie, au nom de Dieu, et par les entrailles de son infinie miséricorde, d'obtenir de lui que je ne me sépare jamais plus de sa divine présence ; et je le prierai pour vous. Excusez-moi puisque j'écris pour obéir, et brûlez, s'il vous plaît, ce brouillon.

MARIE DE L'INCARNATION, R. C. I.

Voilà comment parlait d'elle cette âme si pure, si fervente, dont le saint Évêque de Genève, saint François de Sales, disait dans une de ses lettres : « J'ai vu plusieurs âmes bien examinées ne dire rien que je puisse remarquer être péché, et entre autres l'heureuse servante de Dieu, mademoiselle Acarie (Marie de l'Incarnation). Je ne dis pas que peut-être il ne se passât quelques coulpes vénielles ; mais je dis qu'elle ne pouvait les remarquer en son examen ni moi les reconnaître en sa confession, et que partant j'avais raison de lui faire répéter l'accusation de quelques coulpes anciennes. »

Nous terminons par quelques maximes qu'elle avait écrites et qu'on conserve encore à Pontoise sur les papiers manuscrits. Elles sont toutes prises des livres saints. On les trouve dans Hervé, liv. XI, ch. I.

« Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.

— En vérité je vous le dis, si le grain de froment ne meurt pas, après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruit.

— A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, et moi crucifié pour le monde.

— Conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair.

— La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair.

— N'éteignez pas l'esprit.

— Éprouvez tout et attachez-vous à ce qui est bon.

— Abstenez-vous de toute espèce de mal.

— Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même en toute manière !

— Dieu est fidèle ; après vous avoir appelés, il vous perfectionnera. »

Ces maximes étaient écrites sur de petits papiers, et elle les donnait souvent aux personnes qui venaient la consulter.

NOTES

SUR

LE TOMBEAU DE LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION,

Chez les Religieuses de Pontoise.

A peine le Seigneur eut-il retiré cette sainte âme des angoisses de cette vie, que M. de Marillac, alors garde-des-sceaux, plein de respect pour la digne Religieuse, fit mouler son visage. Plusieurs artistes se mirent à le graver d'après ce moule, et les nombreux pèlerins qui venaient dans la suite visiter ce tombeau, avaient la consolation d'emporter avec eux cette image vénérée.

Mais bientôt les nombreux miracles qui s'y opéraient, le concours du peuple, la confiance et la dévotion qui allaient toujours croissant, firent concevoir le dessein, pour répondre aux désirs ardents des fidèles, de construire dans l'église des Carmélites de Pontoise où elle était déposée, une petite chapelle où serait placé le monument destiné à renfermer ces restes précieux. Mme la présidente de Lamoignon en fit les frais.

En même temps M. de Marillac, qui avait été autorisé par Louis XIII à puiser dans les ateliers de l'état, fit élever à grands frais un magnifique mausolée du plus beau marbre blanc. A sa sollicitation, Marie

de Médicis fit sculpter deux belles statues en marbre de même couleur, représentant Marie de l'Incarnation, en grandeur naturelle, les mains jointes, à genoux devant un prie-Dieu et en habit de Religieuse. Ces statues reposaient sur une table de marbre portée par quatre colonnes posées sur une même base et qui renfermaient dans leur encadrement une magnifique urne funèbre de même matière et de cinq pieds de longueur dans œuvre. Ce monument avait deux faces parfaitement semblables : l'une au dedans du couvent dans la chapelle des fondateurs, et l'autre au dehors dans celle de Sainte-Thérèse. Sous l'urne dont nous avons parlé et qui renfermait les restes sacrés de la Bienheureuse, était gravée sur un marbre noir, encadré d'un autre en marbre blanc, l'inscription suivante :

Maria Medicea,
Francorum et Navarræ regina,
Sororem Mariam ab Incarnatione,
Carmelitam conversam,
Illustrem miraculis,
Illustrare magnificentiâ voluit.
MDCXXVI.

Ou en français :

Marie de Médicis,
Reine de France et de Navarre,
A voulu que la sœur Marie de l'Incarnation,
Religieuse converse des Carmélites,
Déjà illustrée par ses miracles,
Reçût un nouveau lustre de la munificence royale.
MDCXXVI.

D'habiles artistes travaillèrent aussi à enrichir la chapelle où fut élevé ce somptueux mausolée, de plusieurs beaux tableaux représentant les différents traits de la vie de notre Bienheureuse. Ce beau monument fut terminé en 1626. Cependant, le décret de béatification ne fut rendu par Pie VI qu'en 1791. La solennité fut fixée au 5 juin.

ESPRIT

DE LA

VÉNÉRABLE MARIE MARGUERITE

DU SAINT SACREMENT,

CARMÉLITE DE LA RÉFORME DE SAINTE THÉRÈSE.

NOTICE.

—

1660.

La vénérable mère Marguerite Acarie, plus tard appelée de son nom de religion, Marguerite du Saint-Sacrement, naquit à Paris, l'an 1590. La piété de sa mère (la bienheureuse Marie de l'Incarnation) et la vertu qu'elle suça, pour ainsi dire, avec le lait, furent des faveurs dont elle ne se montra pas indigne. On dit que son berceau fut environné de flammes et de lumières visibles qui présageaient de quel amour son âme serait un jour embrasée. Son intelligence fut si précoce, qu'à l'âge de six ans elle fut trouvée digne d'être ad-

mise au banquet eucharistique, et qu'elle continua à s'en approcher à cet âge une fois la semaine, ensuite trois fois et enfin tous les jours (1).

Marguerite Acarie ayant appris que sa mère l'avait vouée à Dieu lorsqu'elle était encore dans ses entrailles, n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle eut fait ses vœux et consommé son sacrifice. Elle fit profession entre les mains de la mère Anne de Saint-Barthélemi, dans le monastère du faubourg Saint-Jacques, à Paris, le 18 mars 1607. Dès ce moment on la vit s'avancer à pas de géant dans la carrière des vertus et des austérités claustrales. Mais dans cette vie si sublime d'abnégation, de pauvreté, de douceur et d'amour, l'humilité et la charité étaient comme deux astres principaux, dit son biographe, qui brillaient d'un éclat impérissable et la couvraient d'une splendeur céleste. — Au mois de juin 1615, elle fut élue supérieure du monastère de Tours. En 1620, elle fut envoyée à Bordeaux; en 1622, à Saintes; car c'était par ses mains que les supérieurs aimaient à faire passer les affaires les plus importantes.

Enfin, revenue à Paris en 1624, pour remplir les fonctions de prieure au couvent de la rue Chapon, faubourg Saint-Jacques, la réputation de sa sainteté attira autour d'elle des princes, des princesses et tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la capitale. Mais, que sont pour une amante de Jésus crucifié ces honneurs de la terre? Elle les foulait aux pieds; n'en entourons pas sa mémoire. Ce qui était plus glorieux, c'étaient les lumières rares, extraordinaires que Dieu lui accordait sur les questions les plus hautes et les plus relevées

(1) Voyez sa vie par le P. J. M. de Vernon, Religieux du Tiers Ordre de Saint-François, p. 13, à la tête des œuvres de notre Vénérable.

de la théologie. Plusieurs ecclésiastiques qui l'avaient entretenue nous en ont révélé le prodige. Nulle n'était plus versée qu'elle dans la connaissance des voies intérieures et de la direction des âmes. On en verra des preuves éclatantes dans les écrits admirables dont nous allons rapporter les principaux articles et qui ont été conservés par un dessein spécial de Dieu qui a voulu glorifier l'humilité de sa servante et donner en même temps un guide toujours vivant, même après sa mort, à ses zélées imitatrices du Carmel.

Nous avons de cette vénérable mère un précieux recueil intitulé *Conduite chrétienne et religieuse*, qui renferme un grand trésor de maximes, de conseils et de règles pour la vie spirituelle. On peut réduire à quatre chefs les matières de ce traité : 1° à la connaissance de notre néant et de nos misères ; 2° à la confiance en la bonté de Dieu ; 3° à l'exercice de l'oraison ; 4° à la pratique fidèle de ces moyens. Ces diverses maximes ont été extraites de ses lettres, de ses entretiens, de ses élévations, de certaines pièces appelées défis, de ses billets et de ses sentences. Son style est pur et noble, quoique portant l'empreinte de son siècle ; mais ce n'est point là ce qu'on doit le plus rechercher en elle, c'est la profondeur des pensées et la connaissance finie des voies secrètes de la perfection chrétienne et religieuse.

Cette belle âme, toute consumée des feux célestes et ne tenant depuis longtemps à la terre que par le corps, après la vie la plus mortifiée et la plus sainte, après de longs travaux et de grandes souffrances, s'éleva, comme le parfum odoriférant du plus agréable sacrifice, vers le ciel où elle était attendue, le 24 mai 1660, le jour de la très-sainte Trinité ; elle était alors dans sa soixante et dixième année. L'Époux des vierges se plût à manifester l'héroïcité des vertus

de sa chaste épouse par plusieurs miracles authentiques, et peut-être le jour n'est-il pas éloigné où de vénérable qu'elle a été déclarée, elle prendra rang définitivement parmi les Saints de la céleste patrie.

M. Tronson, curé de Saint-Sulpice à Paris, si connu par ses œuvres, a écrit sa vie. (Paris, 1690, in-8°.)

Pour les notes sur les Carmélites, voyez après l'Esprit de sainte Thérèse, ci-dessus, page 157.

Nous n'avons pas d'épitaphe de son tombeau ; sur les cendres des Saints, les prodiges parlent plus haut que les plus pompeuses inscriptions.

ESPRIT

DE LA

VÉNÉRABLE MÈRE MARGUERITE

DU SAINT SACREMENT,

TIRÉ DE SA CONDUITE CHRÉTIENNE ET RELIGIEUSE.

CONSEILS GÉNÉRAUX.

Principes de la Vie spirituelle.

« Le partage de notre vie est la patience et la confiance en Dieu, au milieu de nos misères ; c'est à nous à les supporter, et à Notre-Seigneur de nous en donner du soulagement ; ne laissez point de l'espérer quoique vous n'y voyiez point de jour.

Si dans les diverses dispositions de l'âme, la volonté se mouvait et s'arrêtait à tous ses desseins, elle serait toujours agitée sans jamais trouver de repos.

Quoique vous soyez environnés de misères, ne cessez point d'agir ; elles seront enfin anéanties, et la gloire de Dieu triomphera sur leurs ruines : le courage et la patience sont les caractères du fidèle qui le rendent digne de servir son maître.

Notre remède étant plus en Dieu qu'en nous, tournons-nous vers lui et nullement vers nous, pour attendre les moments de son secours et pour anéantir tout ce qui n'est point de lui en nous, et pour détruire ce qu'il veut que nous détruisions ; mais cette attente du moment de la grâce de Dieu doit

être avec patience et confiance en lui. Le discernement de toutes nos peines et de tous nos défauts appartient à Jésus, qui seul peut y apporter le remède.

Le propre des Saints, c'est de demeurer stables au service de Dieu et d'être fidèles dans les petites choses, se séparant de tous les retours superflus et importuns qui leur viennent comme procédant de l'amour-propre, et les souffrant en patience. » (1 et 2.)

De quelle manière on doit se comporter dans les croix intérieures.

« L'usage de nos misères doit être en la manière que l'âme le peut attendre de la miséricorde de Dieu, puisque le remède à nos travaux, de toutes les façons qu'ils surviennent, n'est pas en notre puissance et que nous ne pouvons rien ajouter ni changer dans ce qui se passe dans l'esprit.

Nous devons demeurer exposés à la vue de Dieu, dans la vérité de ce que nous sommes, sans aucun discernement sur quoi que ce soit, nous supportant nous-mêmes dans l'humble dépendance de sa divine miséricorde et la direction de ceux qui nous conduisent de sa part. Moins nous userons de violence sur nos raisons, plus nous serons doux et tranquilles.

Il nous importe fort de ne pas nous aigrir contre nous-mêmes ; le démon se joint bien assez à nous pour nous troubler ; nous le devons souffrir sans lui répondre et sans coopérer avec lui pour nous inquiéter ; nous en serons après plus à Dieu, et le démon perdra sa force, lorsqu'il verra qu'il perdra sa puissance à nous tourmenter. Les choses que nous supportons ne nous empêcheront point d'aimer Dieu et de le servir, c'est une voie pour être davantage à Dieu ; la peine que nous souffrons nous est un témoignage que nous n'y péchons pas et n'y avons nulle part. Jésus qui vous est caché dans sa présence même en vous, vous assistera et ne vous laissera point : supportez-vous doucement vous-mêmes et commencez peu à peu à vous oublier aussi vous-mêmes dans le discernement

et le sentiment de tout ce qui se passe en vous ; c'est une des grandes fautes et une perte de temps que nous faisons en la vie de l'employer presque toute à l'occupation de nous-mêmes ; ne soyons plus si sensibles à nos maux, et nous vidant de ce qui est plus cher à notre amour-propre, désirons d'entrer dans nos devoirs. Dieu nous fera la grâce de nous mettre dans l'exercice de la charité et dans l'application de ses mystères quand il voudra et selon les voies qu'il lui plaira. »

Ici notre Sainte condamne les plaintes continuelles qu'on fait touchant ses misères, les troubles de cœur et les craintes qu'on a de perdre les personnes qui nous aident dans les voies de Dieu, les retours continuels de l'esprit sur soi, les longs discours pour en entretenir les autres, et conseillant de suivre dans la conduite celle d'autrui et non notre propre satisfaction, elle dit ces belles paroles :

« Comme tout d'un coup on ne peut ruiner en soi les défauts dont Dieu nous donne lumière, il faut une grande humilité intérieure et une longue patience pour se pouvoir souffrir. La connaissance de nos défauts ne nous donne pas la puissance d'y remédier, c'est de Dieu de qui l'âme l'attend et la demande, puisque notre état de misère nous réduit à cette indigence et dépendance. N'est-ce pas manquer de fidélité, que de se plaindre incessamment à soi-même de soi-même ? Apprenez à souffrir en silence et à vous oublier pour Jésus-Christ, dans un grand mépris de vous-même.

Ce serait beaucoup si en toute notre vie nous pouvions ruiner en nous un seul défaut, étant aidés de la grâce de Dieu. Ce que vous avez à faire lorsqu'on vous a donné avis de quelque besoin en vous, c'est de demeurer tranquille, pour en attendre l'amendement, vous contentant dans l'occasion de faire cesser doucement l'imperfection dont vous avez reçu l'avis, en essayant de ne vous lasser à retenir vos mouvements et déréglements pour Jésus-Christ. » (5 et suiv.)

De la tristesse et de la joie du cœur.

« Prenez garde de ne vous pas aigrir contre vous de vos manquements, mais ce que vous avez manqué une fois réparez-le en une autre, lorsque vous avez plus de puissance sur votre esprit. Si vous vous tourmentez de la bonne opinion que vous avez de vous-même, vous entreprenez un grand ouvrage pour vous faire de la peine : l'orgueil est notre élément et l'humilité est la vertu de Jésus-Christ dont toute notre vie nous sommes dépourvus, si ce n'est que nos défauts nous y donnent entrée. Car en nous sentant dans l'orgueil, il est force que nous nous voyions dépourvus d'humilité ; et ainsi du reste.

L'avis que je vous ai proposé, de retrancher les exagérations de vos défauts naturels, n'est pas pour vous gêner, mais pour accoutumer peu à peu votre esprit par le souvenir de cet avis, de s'arrêter lorsqu'il s'aperçoit qu'il s'étend sur cette matière qui n'a pour utilité que votre satisfaction.

Ne vous considérez pas impuissants ni incapables d'amendement. Vous n'avez qu'à faire dans les moments que vous pouvez pour Dieu quelque chose de ce qu'on vous conseille, le reste demeurera à sa miséricorde. L'âme ne doit pas avoir pour fin l'acquisition des vertus, ou son avancement, mais elle doit être jusqu'à la mort en usage et disposition, dans le travail que Dieu demande d'elle, sans jamais se lasser de se relever de ses défauts pour aller à Dieu.

Le désir d'être à Dieu et de changer de vie doit être simplement présenté à Notre-Seigneur. Nous devons porter nos misères en patience et humilité, ne nous lassant pas de nous-mêmes tels que nous sommes, et rendre par cet hommage à la dépendance qui assujettit notre âme à la miséricorde de Dieu ce qui lui est dû, acceptant de bon cœur d'être éternellement l'objet de cette infinie miséricorde.

Cette disposition doit être inséparablement le fonds de vo-

tre âme et vous devez y rentrer tout autant de fois que vous vous apercevez en sortir... Il faut vous adoucir et vous calmer vous-même pour accepter vos misères sans les examiner... Ce sont suggestions de l'orgueil pour nous détourner du fonds de l'humilité, que tous ces examens et ces inquiétudes; faisons provision d'un fonds si bas et si tranquille, que rien ne soit capable de nous faire sortir de notre partage. »

De la tranquillité intérieure.

« Nous avons des imperfections en tout. Il faut éviter les plus importantes et demeurer en paix dans notre humiliation.

L'âme doit demeurer à Dieu toujours ouverte, afin de recevoir de temps en temps quelque nouvelle grâce pour son amendement. Tout ne se fait ni ne se défait en un jour. Pour notre disposition elle doit être supportée de nous humblement, sans discernement ni actes contraires avec violence, mais avec tranquillité.

Il faut que Dieu mette tout le bien qui est en nous; nous le devons attendre avec patience; et au lieu de nous faire de la peine et de nous inquiéter de cet état et d'y vouloir remédier, nous devons, sans nous arrêter à ce que nous sentons, attendre de Jésus-Christ sa grâce, pour être expliqués à lui.

Aimez bien cet état comme très-nécessaire à votre âme, et sachez que vous êtes soumis à Dieu, non par acte mais par vérité.

Ne perdez plus de temps, afin que vous serviez Dieu en la manière que vous pouvez et non plus dans l'impossible. Les créatures sont si fragiles qu'elles ne peuvent rien donner de solide sans Dieu. — Tout doit céder où l'impuissance se trouve de nous donner ce que nous cherchons. Je vous dirais volontiers ce que l'on dirait aux enfants : Donnez-vous à Dieu et à sa volonté, afin qu'il fasse la vôtre. Faites-le par votre devoir solide, et non pour l'espérance d'obtenir ce que vous prétendez. Vous aurez fait une grande chose et vous vous en trouverez très-bien. Que le ciel et la terre se renversent; tout

cela n'est rien à l'âme qui a ses desseins fermes de ne jamais quitter le travail qu'elle embrasse pour Jésus-Christ. » (11 et 12.)

Des mouvements et troubles de l'âme qui devient enfin calme par la docilité et parfaite soumission.

« Après que nous nous sommes bien laissés aller à notre activité, nous sommes contraints de nous reposer, sans y avoir rien gagné, que le déplaisir de nous être rendus et d'avoir succombé à l'imperfection. L'on apprend avec l'âge et à ses dépens à devenir sage. N'agissons point envers notre esprit par pensées ni par raisons pour détruire ce qui est défectueux, mais par patience. Ne faisons pas semblant de nous voir et de nous sentir, pour y remédier. — Souffrons tout ce que nous souffrons sans nous y amuser, puisque nous sommes à Dieu et que nous avons à vivre à lui; la créature ne peut rien si Dieu ne nous tend les bras.

Plusieurs se mettent entre les mains d'autrui pour en jouir et y trouver le repos; en quoi ils se trompent fort. Car la direction est le vrai effet de l'obéissance, qui tend à la mort. Voyez-le en Jésus-Christ qui est l'exemple de l'obéissance à Dieu son Père.

Le plus sûr est de nous abaisser en silence et de nous souffrir avec douceur : nous trouverons que cette manière nous rendra tranquilles, l'humiliation nous obligeant à l'humilité et non au désespoir. Ouvrons notre cœur à l'une et fermons-le à l'autre. » (13.)

La paix intérieure et le don de soumission au conseil du directeur sont des faveurs de Dieu qui doit être le principal directeur.

« Il faut que ce soit Notre-Seigneur Jésus-Christ qui apaise les tempêtes de votre âme; vos forces n'y peuvent rien. Attendez, en demandant à Dieu, comme vous pouvez, sa

grâce et son secours; vous n'avez besoin que des miséricordes de Dieu, abandonnez-vous-y comme vous devez.

Les violences n'étant point de Dieu, il ne les faut pas entretenir, il nous est avantageux de nous conduire par conseil au milieu de nos répugnances; Dieu nous donnera facilité ou difficulté comme il lui plaira; ce n'est pas avec égard à tout cela qu'on doit travailler, mais pour la gloire de Dieu qui bénit notre travail selon sa volonté; quand même tout se ruinerait après, nous n'y avons que voir, mais il faut aller notre chemin, nous sanctifiant par les voies d'abaissement et d'assujettissement : tout le monde se perd à suivre sa tête et à faire des choses nouvelles. Suivons contre notre sens et notre raison, avec actions de grâces, les choses qui nous sont présentées par la conduite de Dieu; nous ne devons avoir d'autre part dans les bonnes affaires que l'humiliation; c'est une grande science que d'oublier sa propre peine et de ne la pas considérer. Dieu nous fait une grâce particulière, quand il donne la docilité pour suivre le conseil par-dessus les intérêts de la nature; ce que nous avons à faire, c'est de le prier qu'il remédie à nos faiblesses par les voies de sa sagesse et de ses miséricordes.

Les naturels tendres et sensibles ont besoin d'une conduite bien solide, si on ne les veut ruiner et perdre par une trop longue attention à leurs plaintes : les filles spirituelles ont de la joie d'avoir bien de quoi dire et entretenir leurs pères spirituels : je confesse que j'en aurais plutôt de ne savoir que dire, tant j'ai d'aversion d'employer le temps si mal; s'occuper de soi le moins qu'on peut, c'est bien le meilleur..... Soyons fidèles à Dieu aux dépens de tout notre amour-propre qui ne demande qu'à parler de ses peines, il nous fait bien souffrir quand on lui donne vie par un trop grand attachement à ses sentiments. (18.)

Le principal besoin de nos âmes est dans l'intérieur, et il est avantageux de sentir l'importance de sa nécessité intérieure et de se savoir continuellement environné de périls,

pour chercher en autrui conseil et créance entière, sur l'intérieur de l'âme ; cela est un grand ouvrage de la miséricorde de Dieu, jusqu'à ce qu'on cherche en autrui ce qu'on n'a pas, qui est la lumière de vérité; tout le reste n'est rien faire.

L'on choisit des remèdes qu'on trouve expédients, parce qu'on les élit agréablement plutôt qu'une autre conduite qu'on n'agrée pas et qu'on ne trouve pas facile, faute d'humilité et de se bien déterminer d'agréer à Dieu : dans la conduite qui répugne aux sens et aux inclinations, ce n'est pas à nous à discerner ce qui se passe en nous; ceux qui nous dirigent en jugeront selon l'esprit de Dieu. » (17.)

Il faut fixer et affermir l'instabilité de notre cœur, par un solide attachement à Dieu seul.

« L'esprit actif travaille toujours et voit mille choses qui ne servent qu'à l'agiter et non à l'amender; nous devons connaître que notre misère est de cette nature qu'elle nous oblige à attendre en patience l'amendement de la pure miséricorde de Dieu, et non de nos efforts et dévotions : elles sont bonnes en quelques-uns, mais non pas en ceux qui ruinent la grâce de Dieu par des travaux inutiles qu'ils font.

L'humble attente des moments de la miséricorde de Dieu est la seule chose où nous avons à nous rendre et à persister; ainsi toutes les vues de nos misères et de notre mauvais état, ne doivent être portées que comme une multitude de mauvaises pensées qui agitent l'esprit où l'on n'a nulle puissance de remédier.

On mène aux prisons et au gibet ceux qui n'y sont guère disposés, et néanmoins il y en a plus de sauvés par cette voie que de ceux qui sont abandonnés à leurs plaisirs ; ainsi il en est de la conduite de Dieu sur nos âmes, il nous souffre et nous laisse en des choses bien disproportionnées à notre avantage selon notre sentiment et intelligence : néanmoins il faut subir ces choses, nous rendre et soumettre à Dieu en toutes ses occupations quoi qu'elles nous coûtent.

Vous ne devez espérer de vous que faiblesses et misères, mais cela ne vous doit ni étonner ni décourager : tant que vous aurez un moment libre pour espérer et demander miséricorde à Dieu, vous le devez employer à le faire et porter le reste comme l'on peut. » (31.)

L'entière soumission aux ordres de la providence de Dieu apaise les inquiétudes intérieures.

« La paix de notre cœur doit croître au milieu des besoins où il n'y a que le recours à Dieu pour remède ; laissons-lui notre âme entre les mains : pour les instincts ou les agitations qui nous tourmentent tant, on n'a d'autre chose à dire, sinon que nous souffrions ce que nous ne pouvons effacer, sachant que si Dieu en veut l'effet aussi-bien que la souffrance que nous portons, il conduira le tout au point que nous ne pouvons imaginer ; nous n'avons pas le pouvoir de nous séparer de cet instinct et de cette peine qui est en nous : souvenons-nous que notre exercice est une humble patience en tout.

L'esprit de ténèbres nous jette souvent en des désordres et des tempêtes ; nous avons tort de suivre cet esprit, on le doit souffrir lorsqu'on est accablé sous ses sentiments, mais non pas le suivre.

Se conduire à sa tête, quoique pour le bien, c'est la confusion des confusions, il n'y a point de doute que le tourment que l'on souffre alors n'est point de Dieu, en ces violences et ces extrémités ; le démon s'en sert pour accroître nos impatiences et nos murmures, il ne faut répondre à rien de tout cela, mais supporter ces tempêtes jusqu'à ce qu'elles passent et s'adoucissent comme il plaît à Dieu. — Dieu est plus fort en son ombre que toute notre malignité en sa violence.

N'écoutez pas vos pensées qui vous disent que vous gâtez tout ; ce sont des multiplicités quoique véritables qu'il faut passer, et faire toujours tout ce qu'il faut et qu'on vous conseillera, vous défiant de vous-mêmes et regardant Dieu

comme réparateur de toutes nos misères en vous et en autrui.

Vouloir toujours avoir du goût ici-bas, ce n'est pas un vouloir raisonnable, ce n'est pas en la terre où on le peut avoir : tout y est fatigue, ennui, hors l'amour de Dieu et la fidélité à son service. Pourquoi vous livrez-vous au découragement et à la multitude de vos pensées ? vous ne les pouvez pas arrêter, mais bien ne pas vous y livrer ni vous y abandonner. » (35.)

La patience véritable doit garder le silence et demeurer gaie et constante dans l'attente du secours divin.

« Souvenons-nous que notre confiance en Dieu doit être plus intérieure que sensible et plus profonde et plus véritable que la peine n'est grande : ne nous laissons jamais tomber dans les extrémités et les accablements par nos infidélités ordinaires ; il faut porter nos misères en bons chrétiens et ne pas obliger Dieu par nos impatiences à se retirer de nous.

La peine même que nous avons de nos défauts, est un effet de la miséricorde de Dieu ; si nous ne l'avions point, nous entrerions en d'autres passions de la terre qui nous tireraient à la vie séculière et ne nous rendraient pas fort heureux en ce monde ; pour l'avenir je ne sais pas ce que c'en serait, notre salut serait en péril sans cette humiliation qui nous tient en bride ; mais enfin Dieu nous donne des peines par sa miséricorde qui nous empêchent de prendre part à la vanité, aux aises et aux grandeurs de la terre.

Vous n'appelez point cela grâce de Dieu sur vous? Oh qu'elle est grande! les gens du monde qui ne souffrent rien pour le ciel, ne laissent pas de souffrir plus que ceux qui sont dans la solitude ; nous sommes bien obligés à Dieu de ce que nous ne pouvons quelquefois sortir de nos peines, car si nous le pouvions faire, notre infidélité nous tirerait à en sortir à quelque prix que ce fût.

Nous ne devons point nous décourager, quoique nous

n'ayons pas quelquefois la capacité d'agir comme nous voudrions ; il suffit seulement d'adhérer au mouvement intérieur qui nous lie à Dieu et nous sépare de nous-mêmes et de nos imperfections, lesquelles, plus elles sont en nombre, plus l'âme les avoue humblement sans inquiétude, sachant que son salut et sa miséricorde, qu'elle espère, sont et viennent de Dieu. » (49.)

Il faut toujours et en toutes rencontres regarder Dieu seul avec persévérance et humilité.

« Sur la peine que nous avons quelquefois de voir qu'en recherchant le bien, Dieu permet que nous ne rencontrions pas ce que nous avons espéré, souvenons-nous, autant qu'il plaira à Dieu de nous donner de grâce, que nos âmes doivent entrer dans une paisible humiliation intérieure, sachant que notre amour-propre est une tromperie perpétuelle, et qu'il n'y a que Dieu qui nous en puisse préserver.

Que l'âme se réjouisse de son rien, dépendant continuellement de sa sainte grâce, et que nos fautes nous servent à aimer Dieu ; vu qu'il n'y a qu'un petit fil de miséricorde qui nous a empêchés de périr, nous devons demeurer contents de n'avoir d'autre soutien que la main de Dieu ; nous confiant en lui de tout notre cœur, nous ne serons point confondus dans cette espérance.

Nous sentons souvent en nous des choses pénibles et contraires à nos inclinations qui nous porteraient au désespoir, sans la vue de Dieu ferme et humble; le plus humble nous convient le mieux : tenons-nous constamment dans une humble soumission à la volonté de Dieu pour nous présenter à lui tels que nous sommes, cherchant à l'aimer, avec tout ce que nous avons de défectueux, sans inquiétude.

Si nous pouvons entrer en cette voie humble, nous aurons trouvé un trésor caché qui contient la profonde humilité.

Ne sortons jamais du plus intime de nous-mêmes où Dieu

se fait sentir à nos âmes pour y établir la foi et l'espérance en lui, comme étant notre Dieu, notre amour et notre conduite ; c'est ce que dans le ciel les Saints adorent et possèdent, c'est de quoi sur la terre les serviteurs et servantes de Dieu portent l'impression très-secrète, par laquelle ils subsistent et adhèrent à Dieu au milieu de leurs misères, impatiences et extrémités qui servent à les délivrer de la mort éternelle et des péchés dont ils sont accablés de toute part : cet état tient l'âme très-humble et craintive devant Dieu, qui lui donne le salut, parce qu'il daigne regarder la misère de ceux qui le cherchent en vérité : suivons-le par ce chemin qui est pénible aux sens, mais très-convenable et très-utile à l'âme pécheresse.

Si nous avions moins de peine, il y aurait moins de protection de Dieu sur nous.

Les voies par lesquelles il plaît à Dieu de conduire les âmes et de les faire souffrir sont bien autres que celles que nous recevons ordinairement.

Dieu nous est père et maître, nous attirant à la perfection, et les créatures ne sont que pour nous aider par leurs conseils à s'établir en nous et en ôter les imperfections que l'amour-propre y fait glisser continuellement. Si Dieu ne faisait le principal ouvrage en nous, les créatures ne feraient rien pour les résistances de la nature qui se laisse toujours emporter dans des désordres, si elle n'est pas fortifiée par la grâce. »

Elle invite, par conséquent, à ne se confier qu'en Dieu, à vivre dans une continuelle dépendance de Dieu, disant : « Que c'est l'état le plus excellent, parce qu'il lui rend hommage en souverain, et tient l'âme petite et basse en sa présence. » (52.)

« C'est à Dieu à éprouver la petitesse de ses créatures, car il leur donne en même temps ce qu'elles n'ont pas de vertu. Il faut tomber pour se connaître et se relever incessamment. Ne vous découragez pas de vos fautes, et recourez à Dieu afin qu'il vous tienne de sa main dans les occasions les plus importantes.

Nous avons un bon maître que notre conscience ; si nous le suivions, nous n'aurions rien à souhaiter davantage.

Nous sommes par le péché assujettis à la contradiction de notre propre volonté et au démon qui tend à nous perdre partout. C'est pourquoi souffrons notre misère et ne nous efforçons pas de régler ce qui est hors de notre pouvoir. Dieu le fera par sa miséricorde s'il lui plaît ; il est notre Père aussi bien que notre Dieu. » (57.)

La félicité de la terre est une misère quand la croix ne s'y trouve pas.

« Oh ! que la vie mortelle est pleine de périls, de travaux et de misères ! De quelque côté qu'on se tourne, l'on ne trouve rien qui console et fortifie, que de recourir à Dieu en la manière qu'on le peut. S'il était en notre pouvoir de nous rendre sensiblement soumis à Dieu, ce serait notre paix et notre repos entier. Celui auquel nous pouvons tendre, est de désirer supporter le choix de sa sainte volonté sur nous et attendre ce saint mouvement de paix qu'il nous donnera au temps qu'il l'a élu pour nous.

Notre vue est courte, et celle de Dieu bien grande ; tenons-nous à la sienne avec confiance. Comme nous ne devons pas juger par nous-mêmes nos dispositions pour bonnes, nous ne devons pas aussi les condamner, mais laisser tout ce que nous sommes à la vue de Dieu et à la conduite de sa sainte ordonnance qui nous est cachée jusqu'au moment qu'il lui plaira.

Allons toujours notre chemin, faisant tout ce que la conscience et Dieu montrent lui être agréable : apprenons à faire le bien pour Dieu qui nous doit être toutes choses ; il suffit que dans notre ignorance nous adorions Dieu et attendions l'événement de ses saintes volontés.

La plus véritable spiritualité est d'aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ et de connaître la grande nécessité que nous avons de sa grâce, pour en être mendiants par un état pauvre et humble en sa sainte présence. » (64.)

La patience humble dans les croix intérieures et extérieures est merveilleusement forte quand elle est animée de la confiance en Dieu.

« Soyons comme le paralytique de l'Évangile, qui attendait celui qui devait le jeter dans la piscine pour être guéri. Plus nos misères croissent, plus nous devons avoir recours et confiance en Dieu. Il bénit ceux qui espèrent en lui. C'est une étrange chose que notre misère : la voir, et ne s'en pouvoir retirer par un excès de faiblesse et d'impuissance où le péché nous a réduits. O le grand sujet d'une profonde humiliation ! Prions la sainte Vierge de nous garder et de nous environner de sa sainte protection ; l'accès qu'elle nous procurera auprès de son Fils, nous sera la chose la plus avantageuse. Voilà cette petite lueur qui ne nous est point déniée et qui nous conduira dans la jouissance des grâces de la divine miséricorde et qui nous éloignera du péché.

Notre-Seigneur, dit à ses Apôtres : « Il est expédient que je m'en aille. » Il est aussi expédient que Dieu nous gouverne quelquefois, comme il fait, sans appui et sans consolation, pour éviter la ruine que l'amour-propre ferait en nous de toutes les choses intérieures. Plus nous nous confierons en Notre-Seigneur par-dessus toutes espérances, plus il nous fera sentir qu'il ne nous délaisse point et qu'il fait nos affaires. La foi et la confiance doivent faire en nous ce que les sens nous cachent.

La conduite de Dieu sur nous dans la privation intérieure et extérieure nous est très-nécessaire ; j'ajoute qu'elle nous est la voie du salut pour ruiner l'orgueil et l'amour-propre épouvantable qui cherche partout sa vie et sa satisfaction. Jusques à quand nous débattrons-nous contre Dieu, en voulant trouver le soulagement dans les choses visibles et sensibles, soit qu'elles viennent des créatures, soit du côté de Dieu même ? Il ne nous permet ni l'un ni l'autre (68.)

Ici-bas nos esprits sont si mal faits, qu'encore que nous voulions tous aller en paradis, c'est par des chemins si im-

parfaits, que cela est digne de compassion de voir les applications et les conduites de plusieurs qui ne se conforment pas exactement aux intentions de Dieu.

Je trouve un grand soulagement de n'avoir à faire qu'à Dieu seul : ceux qui en sont là, possèdent un bonheur admirable et deviennent merveilleusement forts par la confiance qu'ils prennent en Dieu. Il faut avoir l'esprit bien ferme et bien assisté d'en haut pour subir un traitement qui détruise la nature, les propres inclinations et nos sens.

Nous aurons cette fermeté si nous nous conduisons humblement en Dieu par-dessus toutes nos misères, et si nous adhérons au mouvement libre de notre intérieur, quand il s'attache à cette grande miséricorde.

Dieu nous veut bien humbles ; il permet que nous n'ayons plus rien à lui présenter que notre extrême misère, pour être l'objet et le motif pour lequel nous lui demandons miséricorde. De la vraie humilité vient l'espérance et la confiance, non en nos œuvres, mais aux mérites et aux miséricordes de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (75.)

La véritable humilité produit la contrition et regarde purement la volonté de Dieu.

« Adorons la providence de Dieu sur nous, lorsqu'il veut sanctifier nos âmes, dans les travaux qu'il nous envoie de toute part ; d'en ôter les ressentiments de la nature, ce n'est pas à quoi nous devons travailler, mais à les souffrir humblement entre Dieu et nous, comme ne méritant pas autre chose que toute humiliation.

Ayons patience, faisons selon Dieu tout ce que nous jugeons plus utile ; humilions-nous profondément, c'est une excellente manière de nous disposer à la contrition véritable. Pour les actes de contrition, je les tiens à si grande et souveraine grâce, que nous ne la méritons pas. Ainsi, nous la révérons et la demandons à Dieu par l'intercession de la sainte Vierge, comme une miséricorde, sans l'oser jamais espérer de nous-mêmes.

Je ne trouve point que cela s'apprenne par science, et les actes que j'en trouve dans les livres ne me sont rien ; ma manière c'est de m'humilier d'en être dépourvue et de demander pardon à Dieu de ne l'avoir point. Voilà toute ma pauvre science : je ne laisse pas d'espérer aux miséricordes de Dieu.

L'âme véritablement humble et contrite ne voit rien de meilleur en toutes les affaires, que de les faire pour Dieu le mieux qu'elle peut, et puis avoir l'esprit résolu à tous les discours que chacun fait selon son sens.

C'est une grande science que de savoir souffrir humblement devant Dieu en sa propre misère : la créature est si petite et si faible, qu'elle n'a qu'à avancer cela devant Dieu, et se réjouir de n'être que pure misère, attendant ses miséricordes par un seul regard intérieur, et puis l'âme demeure libre et se laisse pour ce qu'elle est. » (90.)

La vue de nos misères tranquille, humble et pleine de soumission à Dieu est une voie sûre pour parvenir à la perfection.

« Notre esprit est trop vif et trop vivant ; il a à mourir et à s'abaisser en étant content de dépendre de la sainte volonté de Dieu et de ses miséricordes.

Oh ! voilà notre ouvrage jusqu'à la fin ! Ne désespérer de rien et attendre tout des miséricordes de Dieu, les adorant sans les connaître, voilà notre joie et notre espérance.

Les Saints dans le ciel voient leurs amis souffrir dans le purgatoire et dans l'enfer ; cependant, les Saints demeurent toujours dans une paix et dans une parfaite adoration des grandeurs de Dieu : ils sont dans la charité de Dieu et n'en sortent point ; imitons-les et sachons que les instincts contraires que nous avons sont imparfaits. Laissons-lui le soin de nous et des autres, adorons sa bonté et sa sagesse infinie.

La vue du bon plaisir de Dieu rend les âmes merveilleusement égales et constantes : si nous suivions les mouvements de la grâce, nous serions dans cette fermeté au milieu de nos misères.

La nature et l'esprit ayant repris toute leur vie, il faut cacher et perdre cette vie en Dieu, et pour son amour nous laisser dans l'ordre de sa divine volonté, pour détruire la nôtre et la captiver en toute manière volontaire. Dieu sera le maître de notre cœur. Oh ! que nous lui sommes obligés lorsqu'il nous donne quelque syndérèse qui nous fait un peu sentir et entrevoir notre infidélité !

C'est un grand plaisir de pouvoir servir Dieu dans le secret et d'aimer autant à ramasser des pailles pour son amonr, que de convertir tout le monde. Ne regardons que Dieu seul en toute rencontre et ne mettons notre espérance qu'en lui seul. Tout ce qui vient de lui est secret dans les âmes, mais nous en tirons un très-grand profit. (101.)

J'admire la conduite de Dieu, qui dans le rien, fait et soutient ses œuvres. Il nous laisse quelquefois seuls, accablés et surchargés de misères intérieures, pour établir et régir nos âmes en son amour, et pour nous faire parvenir à la grâce de la perfection qu'il lui plaît nous donner.

Les conduites de Dieu que nous sentons et voyons rudes sont plus aimables et plus utiles que les douces. Aimons-le partout ; notre espérance étant appuyée sur la secrète conduite de Dieu, nous en attendrons les effets selon sa sainte volonté. Cette règle et cet appui sont les véritables soutiens de l'âme en toutes ses nécessités, quoique notre impatience nous porte à en juger autrement. (113.)

O Dieu, que la terre est lassante et ennuyeuse ! On n'y voit rien de la vie du ciel ; car les Saints sont rares et cachés ici-bas. Le tumulte de ce monde est chose pitoyable ; les épines et les travaux nous environnent de toute part ; quand Dieu nous mettra au ciel, c'est là que nous commencerons à jouir de la béatitude et à goûter le vrai repos éternel. Apprenons à porter les misères de cette vallée de larmes avec adoucissement d'esprit. (117.)

Nous ne tenons que par un filet à la miséricorde de Dieu ; il ne le faut pas rompre par désespoir, quoique notre esprit

croie avec raison de ne plus espérer ; cela vient du démon ; ne l'écoutons point, soyons toujours attachés par ce petit filet à la bonté divine, attendant la délivrance de toute misère jusqu'au moment qu'il lui plaira, et la suppliant de ne pas permettre que nos âmes se lient aux pensées de désespoir. (121.)

Dans les occasions fâcheuses, ne tournez pas votre esprit aux pensées que vous êtes la cause du malheur, mais portez humblement ces conduites et sa sainte volonté, sans l'appliquer sur vous avec inquiétude et découragement. Prenez garde que le démon ne perd pas une occasion de vous affaiblir et inquiéter pour vous retirer de Dieu en qui doit être votre force. (124.)

C'est l'ordre de Dieu que nous n'ayons point d'appui en aucune chose créée : c'est Dieu qui dans la vérité nous est et nous sera éternellement toute chose : joignons-nous et attachons-nous à cette vérité ; notre faiblesse nous tient dans l'humilité, ne nous en lassons point ; c'est à Dieu à y remédier quand il le voudra. Mais je tiens cet état nécessaire au salut. Plus il est vil et pénible, plus nous le devons embrasser avec amour : prions Dieu de nous y fortifier selon ses miséricordes. (134.)

Ne nous plaignons point des pauvretés intérieures. Jésus en a bien souffert d'autres pour notre salut. Voyez celles du Jardin des Olives et de la croix ! »

Elle invite à imiter et à s'unir à Jésus crucifié, à s'attacher uniquement à Dieu et à son Fils unique, et nullement aux créatures ; puis elle passe à l'usage des croix et à tout ce qui est regardé comme le privilége des âmes religieuses. Enfin, elle clôt son traité par quelques pratiques de vertus propres aux Carmélites, et sur les exemples de quelques Saints et Saintes. Tout cela ne nous a rien fourni pour notre cadre, attendu que cela tient purement du livre d'église ou de piété.

ESPRIT

DE LA

BIENHEUREUSE MARIE

DE L'INCARNATION,

FONDATRICE ET PREMIÈRE SUPÉRIEURE

DES URSULINES DE LA NOUVELLE FRANCE.

NOTICE.

—

1672.

Marie Guyard, si célèbre sous le nom de Marie de l'Incarnation et d'Institutrice, et première supérieure des Ursulines de la nouvelle France, naquit à Tours, le 18 octobre 1599, de parents plus recommandables par leurs vertus que par les avantages de la fortune. Florent Guyard, son père, était marchand de soie, et Jeanne Michelet sa mère, descendait de la maison de la Bourdaizière : elle annonça, dès son en-

fance, une grande piété et beaucoup d'éloignement pour le monde; toutefois, elle céda aux instances réitérées de sa famille, en épousant, à l'âge de dix-sept ans, un fabricant d'étoffes de soie. Devenue veuve d'une union mal assortie, elle serait entrée sur-le-champ dans un couvent, si son fils jeune encore n'avait réclamé tous ses soins. Dès qu'elle le crut en état de se suffire à lui-même, elle n'hésita plus à suivre sa vocation, et prit l'habit chez les Ursulines nouvellement fondées à Tours. Bientôt après sa profession, on la nomma maîtresse des novices, et ses exemples et ses instructions leur firent faire en peu de temps des progrès très-remarquables dans la vie spirituelle.

Cependant *l'amour*, qui, d'après Salomon, *est fort comme la mort* (Cant. 8-6), et qui communique à ceux qu'il anime un courage auquel rien ne peut résister, lui inspira la résolution de passer en Amérique, pour s'y dévouer à l'instruction et au salut des pauvres sauvages. Elle communiqua son dessein à son directeur spirituel qui l'approuva; des personnes amies des œuvres saintes et sublimes lui facilitèrent le moyen de l'exécuter. Elle s'embarqua à Dieppe, le 3 avril 1639, et emmena avec elle quelques jeunes religieuses qui avaient sollicité la faveur de l'accompagner. Après trois mois d'une navigation périlleuse, elle arriva à Québec, où elle fut accueillie par les habitants avec une grande joie. Aussitôt on mit la main à la construction d'un monastère, dont Marie de l'Incarnation fut reconnue la supérieure. Dès son arrivée, elle s'était appliquée à apprendre les langues des indigènes du Canada; mais ce ne fut pas sans une grande difficulté qu'elle parvint à se faire entendre et à converser avec ceux à qui elle brûlait d'être utile. La relation de son voyage, qu'elle adressa en France, enflamma le zèle de plusieurs religieuses qui regar-

dèrent comme une grâce la permission d'aller partager ses travaux. Il serait difficile de donner tous les éloges mérités, dans une courte Notice, à une femme aussi distinguée par sa haute sagesse, sa prudence et son habileté dans le gouvernement de sa maison, que par ses vertus héroïques et sa science éminente dans les voies de Dieu et de la direction des âmes. Nous avons d'elle : 1° *des Lettres* (Paris 1677, in-4°), qui sont bien dignes de la réputation de cette femme extraordinaire ; le style en est plein d'onction et souvent vif et élevé ; on y remarque une raison saine, un génie sublime et des pensées nobles, et portées quelquefois jusqu'aux plus grandes hauteurs de la théologie mystique. La première partie contient ses beaux enseignements, la deuxième, les événements arrivés de son temps au Canada ; 2° une *Retraite avec une exposition succincte du Cantique des cantiques* (*ib.* 1682, in-12) ; 3° l'*École chrétienne, ou explication familière des mystères de la foi* (*ibid.* 1684, in-12.) C'est un catéchisme qu'elle avait composé pour l'usage des jeunes religieuses ; et c'est peut-être, dit le P. Charlevoix, le meilleur que nous ayons dans notre langue. D. Martin est l'éditeur des ouvrages de sa mère, et il les a publiés sur des Mémoires qu'elle avait rédigés par ordre de son confesseur et qui lui furent adressés. Le P. Charlevoix a écrit une histoire très-intéressante de cette femme apostolique. On la préfère à la première.

Mais, disons-le en terminant, de combien d'angoisses ne fut pas remplie sa vie ! Que de traverses n'eut-elle pas à souffrir de la part des Anglais et des Iroquois, qui menaçaient tour à tour la colonie ! Le monastère qu'elle avait construit devint la proie des flammes, ses compagnes furent exposées au froid et à la faim ; mais, courageuse et résignée, elle acheva de remplir son trésor de mérites devant Dieu, en supportant

avec fermeté et patience tant de maux. Après quoi elle alla demander à Dieu le salaire de sa pénible mais glorieuse journée d'ici-bas, le 30 avril 1672. (V. la Biogr. univ., t. 27; Charlevoix, Vie de la Mère Marie de l'Incarnation, Paris, 1724, et Dom Martin.)

ESPRIT

DE LA

BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION,

TIRÉ DE SES LETTRES SPIRITUELLES.

ÉLÉVATION A JÉSUS-CHRIST EN FORME DE LETTRE.

Que Jésus-Christ par ses regards allume dans les cœurs le feu de l'amour ; que cet amour est une espèce de martyre, et que ce martyre, quoique crucifiant, ne laisse pas d'être délicieux.

A mon très-chaste amour le Verbe incarné, dont les yeux sont comme la flamme du feu.

Qu'est ceci, ô mon cher amour ! vos yeux sont purs et pénétrants comme la flamme du feu ! Aussi ce sont eux qui font tant de blessures dans les cœurs que vous vous êtes assujettis. O mon adorable époux ! ne guérissez jamais les plaies que vous avez faites dans le mien, mais plutôt renforcez cet heureux martyre par les regards de vos yeux, et par les flammes qui en sortent. Mon cher amour ! que vos impressions sont charmantes, quoique crucifiantes ! Oh, qui pourrait voir ce qui se passe dans l'âme quand l'on y ressent vos ardeurs ! Celui-là brûlerait des mêmes flammes, ou son cœur serait plus froid et plus insensible que le marbre. Vos desseins adorables sur les âmes que vous aimez, sont de les faire mourir et remourir sans cesse, et pourtant vous vous plaisez à les retenir

dans la prison de leur corps qui est le purgatoire où vous voulez purifier les désirs trop ardents qu'elles ont d'aller se consommer éternellement en vous. O grand abîme de feu! le tempérament que vous donnez à cette grande croix est que vous leur ôtez le pouvoir de rien désirer que leur aimable martyre : elles regardent vos desseins avec amour, et elles tiendraient à gloire de leur céder, non-seulement pour une heure, mais encore pour toute l'éternité, parce que vous êtes très-digne d'avoir l'empire sur ceux qui vous aiment et ils sont très-heureux d'être vos captifs et de se voir retenir dans vos liens. Dans vos liens, dis-je, que j'adore, puisqu'ils ne sont autres que votre Esprit-Saint qui les charme et les enivre en mille manières. O mon amour ! cent fois mon amour ! mille fois mon amour, infinité de fois mon amour, et toujours mon très-chaste et sur-adorable amour ! Oh! il faudrait voir mon cœur à nu pour connaître le doux commerce de votre amour et de son aimable captivité. Vous le savez, ô mon grand Dieu, cela me suffit, et je demeure pour jamais collée à mon grand amour le sacré Verbe incarné de qui je suis la très-humble esclave.

Avertissement.

Le recueil des lettres de notre Bienheureuse en renferme plusieurs, soit touchant sa vocation, soit touchant son séjour au Canada. Nous avons cru ne devoir extraire que celles qui traitent de spiritualité et de matières propres à édifier toute sorte de lecteurs.

A D. Raymond de Saint-Bernard, son directeur.

Elle lui représente, avec une respectueuse liberté, que pour parvenir à une parfaite nudité d'esprit, il ne se faut point attacher aux dons de Dieu, particulièrement à celui des larmes.

Mon révérend Père, je crois que Dieu vous veut conduire par la voie d'un grand dénuement et je suis extrêmement

consolée de la disposition où il vous met touchant le don des larmes. Car, bien que ce soit un don, la nature néanmoins s'y peut prendre, parce que ces sortes de larmes délectent en quelque façon, en ce qu'elles sortent d'un cœur piqué dans la vue d'un Dieu offensé et aimé. Un esprit épuré de toutes choses ne s'arrête pas aux dons, mais il s'élance en Dieu par un certain transport qui ne lui permet pas de s'attacher à ce qui est moindre que cet objet pour lequel il a été créé. C'est en cela que consiste la vraie nudité de l'âme. Une fois que j'étais fortement unie à cette divine majesté, lui offrant, ainsi que je crois, quelques âmes qui s'étaient recommandées à mes froides prières, cette parole intérieure me fut dite : Apportez-moi des vaisseaux vides. Je reconnus qu'elle voulait parler des âmes vides de toutes choses qui, comme saint Paul, courent sans relâche et sans empêchement au but afin d'y arriver. C'est dans ces âmes-là que Dieu fait sa demeure et qu'il prend plaisir à se familiariser. Et quand il nous dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*, ne nous instruit-il pas que comme il est un et éloigné de la matière, ainsi il veut que les âmes qu'il a choisies pour une haute perfection, soient unes, c'est-à-dire simples, pures, dégagées de l'affection de toutes choses et même de celle de ses dons; afin qu'étant attachées à lui seul, elles soient faites un même esprit avec lui et qu'elles puissent dire avec le Prophète : *J'ai vu la fin de toute consommation ;* c'est-à-dire, j'ai vu l'anéantissement de toutes les appropriations par lesquelles la nature pourrait prendre quelque part aux dons de Dieu, et les souiller par de certaines attaches à ces choses-là, qui enfin amusent l'âme, et, s'il faut ainsi parler, appesantissent ses ailes pour l'empêcher de voler si haut. Je bénis notre bienfaiteur de ce que son amour vous ouvre cette voie à laquelle il est bon de consentir, car c'est une aimable liaison, qui rendra l'âme semblable à celui qui l'attire, si elle se rend fidèle. Mais, pardon pour l'amour de notre cher Jésus, si je suis si téméraire que de m'avancer à parler de la sorte à celui

que Dieu m'a donné pour père et pour maître, et de qui, par conséquent, je dois être la très-obéissante fille et la très-humble servante (1).

Au même.

Elle lui rend compte de sa disposition intérieure, qui était une insatiabilité d'amour et une souffrance de cœur de ne pas assez aimer.

Mon très-révérend Père, je prie le doux Amour de nos cœurs de vous transformer en lui. Je n'ai pas voulu laisser passer votre cher frère N. sans vous déclarer mes dispositions intérieures, ou du moins quelques-unes, en attendant le bien de vous voir, et de mettre entièrement mon âme à découvert entre vos mains.

Premièrement, j'ai souffert une peine extrême de ne pas assez aimer, qui est une peine qui martyrise le cœur. Là-dessus Notre-Seigneur me donna un si puissant attrait, qu'il me semblait que je tenais mon cœur en mes mains lui en faisant un sacrifice. Ne pouvant faire davantage, je voyais en esprit l'amour que tant de saints et de saintes ont eu pour lui, et tout cet amour ne me suffisait pas, ne me pouvant souffrir avec un amour limité. Tout cela, pour grand qu'il fût en effet, me paraissait petit et comme rien à l'égard de mon Jésus. Enfin mon âme était insatiable, ne voulant que la plénitude de l'amour. En cet attrait, ces angoisses intérieures me servaient étrangement par la présence amoureuse de Notre-Seigneur qui m'était si intimement uni que je ne le puis exprimer. Oh! que ce martyre est doux dans lequel l'âme se trouve toute transportée en son objet! c'est un goût sans goût; aussi c'est ce que je ne puis expliquer. Après cette occupation d'esprit, je fus deux ou trois jours que je ne pouvais faire autre chose que dire à l'amour : Eh quoi! un chétif cœur est-il digne de Jésus? Des personnes aussi chétives que je suis

(1) Cette lettre et la précédente ont été faites avant son entrée en religion.

pourront-elles aimer Jésus ? Il m'est demeuré dans l'âme une impression qui m'a toujours continué depuis, qui est que je me vois comme immobile et impuissante à rien faire pour le Bien-aimé. Je me vois comme ceux qui sont anéantis en eux-mêmes, et cela me met dans un extrême abaissement qui me fait encore davantage aimer; car je vois très-clairement qu'il est tout et que je ne suis rien, qu'il me donne tout et que je ne puis lui rien donner. Ne suis-je donc pas bien riche dans ma pauvreté, puisque j'ai le tout dans mon néant? Je le dis encore une fois, je suis comme les petits enfants dans mon impuissance; tout ce que je puis faire, c'est d'attendre les volontés de l'amour sur moi, où il fera tout par sa pure bonté. Nous parlerons de cet anéantissement quand Notre-Seigneur vous aura fait revenir à nous et que son œuvre qui vous en éloigne sera achevée. Cependant pardonnez à mon enfance et à ma folie; si je me voulais croire, je vous en dirais bien d'autres, mais la confusion me saisit et m'impose silence.

Encore à son directeur.

Mon révérend Père, un dessein entrepris pour Dieu, se doit aussi laisser pour Dieu, surtout quand on voit de l'impossibilité à l'exécuter. Puisque le nôtre (celui d'aller au Canada), est de cette nature, j'acquiesce, sans perdre pourtant la volonté de l'embrasser, s'il arrive que celui qui est tout-puissant rompe les obstacles qui s'y opposent; car ce ne sont que des pailles et des toiles d'araignée qu'il peut détruire en un moment...

Allez, mon très-cher Père, allez à la bonne heure; que le Saint-Esprit vous conduise de ses doux et agréables zéphyrs; je n'en aurai point de jalousie puisque je me reconnais entièrement indigne de ce bonheur, et je ne regarde en cela que la volonté de Dieu que je veux aimer et adorer de toute l'étendue de mon affection. (De la lettre XV.)

À une de ses nièces religieuse.

Avis pour se perfectionner dans la vie spirituelle.

Ma très-chère et bien-aimée Fille, la paix et l'amour de Jésus soient votre part et votre héritage éternel. Béni soit cet objet sur-aimable de nos cœurs qui veut purifier votre âme avec tant de miséricorde; pensez-vous que je dise vrai, ma chère Fille? Oui, assurément, les souffrances par lesquelles vous avez passé sont les marques du bien qu'il vous veut. Il me semble que ci-devant je vous avais parlé comme si vous eussiez dû entrer dans cet état. Sachez donc encore une fois que toutes les âmes à qui Dieu veut faire de grands biens sont conduites par ce chemin. Premièrement, il vous a appelée par un grand attrait intérieur, et il vous a donné ensuite de fortes impressions et des désirs ardents d'entrer dans la parfaite imitation de son Fils, vous donnant l'expérience de ce que ce même Fils a dit autrefois : *Nul ne vient à moi si mon Père ne le tire.* Il vous a donc tirée dans la solitude, où il vous a parlé au cœur par les saints mouvements qu'il vous a donnés dans votre enfance spirituelle, où néanmoins, quelque vertu qu'on ait, on commet beaucoup d'imperfections, comme de présomption, d'amour de propre excellence, de gloutonnerie et d'avarice spirituelle; on boit tous ces défauts comme de l'eau et sans qu'on s'en aperçoive, parce que l'enivrement intérieur offusque de telle sorte qu'on ne voit rien de mauvais. Un certain mélange des opérations de Dieu et des sentiments de la nature éblouit et fait tout voir le plus parfait du monde au jugement de la raison imparfaite; et au fond, quoique tout cela ne soit pas coupable, n'étant pas voulu ni recherché, ce sont néanmoins de très-grandes impuretés en matière de choses spirituelles, et des imperfections qui rendent l'âme faible quand il faut opérer de grands actes intérieurs dans la pureté de sa foi, puis-

qu'elle est embarrassée dans les sens. Si l'âme demeurait toujours dans cet état, elle ne ferait pas grand chemin dans la voie de l'esprit. Mais Dieu, qui vous veut plus parfaite que vous n'êtes, vous a prévenue par un excès de sa bonté pour vous y faire avancer.... Or, vous connaîtrez si vous faites du progrès et si la purgation a son effet par degrés, si vous êtes bien fidèle, bien douce, bien paisible; si vous êtes obéissante à l'opération de celui qui vous purifie, si vous êtes exacte à l'observance de vos saintes règles, surtout si vous êtes bien humble dans le temps de la souffrance et du délaissement; enfin, si vous fortifiez votre âme contre une certaine humeur plaintive et contre de certaines tendresses sur soi-même que l'on a dans les peines que l'on ressent; car dans ce temps-là, le démon ne dort pas; il tâche, lorsque l'âme est dans l'impuissance d'agir, de donner mille adresses à la partie inférieure qu'il lui représente comme des choses bonnes, justes et permises, et surtout qu'il faut s'intriguer pour passer pour personne de mise et d'esprit. Les âmes faibles se perdent quelquefois là dedans et souvent elles s'écartent du chemin que la grâce leur traçait. Et c'est de là que plusieurs reculent, et ne font aucun progrès dans la vie spirituelle, après plusieurs années de conversion, et ainsi ils perdent la grande et avantageuse part que Dieu voulait leur donner dans ses bonnes grâces et dans son amour. Si donc vous êtes courageuse dans les temps de purgation semblables à celui que vous me marquez, vous ferez ce que Dieu veut de vous, car son dessein en ces rencontres n'est que de vous rendre plus capable de ses faveurs et des impressions saintes qui conduisent l'âme à grands pas à la perfection à laquelle les âmes lâches ne pourront jamais arriver. Voilà pour le temps d'affliction.

Quant à celui de la bonace, ce que vous avez à faire est de ne vous appuyer jamais, non pas même un seul moment, sur vos propres forces; au contraire, défiez-vous continuellement de vous-même, car il y a des démons qui travaillent

puissamment, en ce temps auquel on croit être plus en assurance, à gagner quelque chose sur l'âme, quand ce ne serait qu'un soupir, un coup d'œil en sa faveur, c'est-à-dire par amour-propre ou par un motif humain; une âme qui aime Jésus, doit toujours avoir un œil pointé sur lui et un autre sur elle-même et sur sa propre bassesse; c'est-à-dire que notre union avec Dieu, si elle est véritable, bien loin de nous fermer les yeux à nos bassesses, elle nous les ouvre au contraire à mesure que nous approchons de cette incompréhensible pureté, pour nous faire voir clair dans nos faiblesses et infirmités, et c'est par ce moyen que nous devenons abjects à nous-mêmes et humbles à nos yeux. (De la lettre XLIII.)

A une de ses parentes, ursuline à Tours.

De l'utilité des croix et délaissemeuts intérieurs.

Ma très-chère Mère, la paix et l'amour de Jésus pour mon très-intime salut.

Les croix et les délaissements nous font des biens non pareils, surtout quand nous y expérimentons nos faiblesses; car elles nous font devenir humbles, et si nous sommes délaissés des créatures, même de celles en qui nous trouvions notre plus ferme et plus ordinaire appui, ce délaissement nous oblige, par une heureuse nécessité, de ne nous plus appuyer que sur Dieu seul; mais vous dites qu'il vous semble que Dieu vous ait délaissée aussi bien que les créatures; ne vous trompez pas en cela, car, encore que vous n'ayez le sentiment de sa présence, ni de paix intérieure, ni d'acquiescement à vos peines, il ne laisse pas d'être avec vous, de vous assister, de vous soutenir, autrement vous ne subsisteriez jamais : il est vrai que nous devons prendre garde à une chose qui est très-importante aux personnes spirituelles, savoir, que bien souvent nous nous causons nous-mêmes nos croix et nos délaissements, ce qui arrive lorsque l'imagi-

nation se représentant quelque chose qui lui déplaît, l'entendement raisonne ensuite là-dessus; et enfin ces deux puissances s'excitent quelquefois si fortement à cause qu'on s'est trop arrêté à cette première opération imparfaite, qu'on ne s'en peut tirer que par un effort de la grâce et avec une forte coopération de notre part; car ce n'est pas peu d'avoir les passions émues, et quand elles le sont une fois, il n'est pas facile de les calmer. Au reste, c'est par l'oraison persévérante jointe à la mortification intérieure que l'on acquiert cette paix toute souhaitable qui fait porter avec égalité d'esprit toutes sortes d'événements, qui nous fait vivre au-dessus de nous-mêmes, et qui fait que nous nous trouvons en Dieu comme des enfants dans le sein de leur père bien-aimé. (De la lettre XLVII.)

A une dame de ses amies.

Sur l'oraison du cœur plutôt que sur celle de l'esprit; manière de faire ses actions. — Sacrifices mystiques au Père éternel.

Voici un mot qui n'est que pour vous, puisque vous le désirez de moi. Parlons donc, ma très-chère Fille, de notre très-aimable Jésus et des moyens de nous unir inséparablement à celui à qui vous voulez être sans réserve, car je sais que vous lui avez voué votre cœur et vos affections : arrière donc tout autre amour que celui du très-aimable Jésus!

Je suis très-aise que vous vous adonniez à l'oraison mentale, mais plus cordiale qu'autrement, car je pense que c'est là la disposition de votre âme et celle que Dieu demande de vous, je veux dire que vous n'employiez pas de si longs espaces de temps à discourir, à méditer; mais, qu'ayant employé un espace raisonnable, vous entriez en votre cœur et que vous parliez amoureusement à notre bon Jésus sur les choses que vous avez considérées ou sur celles qu'il vous fera affectionner; pour lors, je vous dis ceci afin que vous vous

accoutumiez à parler à Dieu et à imiter les anges et les saints, qui transportés des beautés de cette divine majesté et de ses infinis bienfaits, lui chantent un cantique qui n'a point de fin : or, vous les imiterez en parlant et chantant en votre cœur. Je vous avoue, ma chère Fille, que j'ai trouvé un grand trésor en faisant comme je vous dis, car au commencement que Dieu me fit l'honneur de m'appeler et de me toucher le cœur de son amour, je lui parlais sans cesse, et c'est ce qui me fit vous conseiller, l'an passé, de vous accoutumer à faire des oraisons jaculatoires, et je vous le dis encore, il faut que cette pratique soit la vie de votre âme et que vous fassiez ici-bas ce que par la miséricorde de Dieu vous ferez dans l'éternité, si vous lui êtes fidèle.

Afin de vous rendre digne de cette pratique, il faut que vous ayez une grande pureté de cœur, laquelle consiste à ne vous point arrêter à aucunes pensées oisives, à n'avoir point de convoitises des choses de la terre, à mortifier vos passions, à étouffer les sentiments de l'amour-propre, comme sont le point d'honneur, les petites vanités, les jactances et autres semblables défauts qui sont les ennemis de la vraie pureté et de la demeure de Dieu : cela ne vous empêchera pas de penser aux petites affaires de votre maison, mais il faut les faire sans empressement. Représentez-vous que Jésus-Christ vous voit et qu'il faisait les actions de sa vie voyageuse bien d'une autre façon que vous ne faites les vôtres ; cependant il veut que vous l'imitiez; dites-lui donc amoureusement : Mon cher Jésus, je fais cela pour votre amour, oh ! que je suis éloignée de votre pureté. Vous êtes ma vie exemplaire, et cependant je ne vous imite pas en la pureté ni en la perfection que vous voulez de moi; je m'en accuse, mon cher Jésus. D'autres fois, dites-lui : Mon bon Jésus, par la sainteté de vos actions, sanctifiez les miennes; je veux absolument qu'elles dépendent de vous et qu'elles soient pour vous, ô mon Jésus...

Il faut aussi que vous aimiez les sacrifices; mais sur quel autel les immolerez-vous ? Prenez avec un très-grand respect

le cœur du Fils de Dieu, et après que vous l'aurez présenté à son Père, offrez sur ce divin et très-sacré cœur comme sur un autel vos victimes, qui sont vos intentions, vos affections, vos désirs, vos actions, vos amis : offrez-y-moi avec tout le reste, ma chère Fille, car je vous y offre aussi chaque jour. En voilà assez pour cette année; je voudrais vous pouvoir loger dans le cœur de Dieu; vous y logerez par l'humilité, car il est le père des petits et des humbles, et il porte ses enfants dans son cœur. (Lettre LIV.)

A son fils.

Elle répond à quelques questions qu'il lui avait faites sur des matières spirituelles.

Après le préliminaire accoutumé des lettres, elle ajoute :

Ne vous étonnez pas s'il se trouve des âmes telles que vous me les décrivez, retenues et stupides, lorsqu'on les veut jeter sur quelque discours de Dieu; je ne sais pas ce que vous en avez pu expérimenter, mais il est vrai qu'il y a des dispositions durant lesquelles il n'est pas possible de dire ce que l'on ressent dans l'intérieur, non pas même en termes généraux; en voici deux raisons dont je vous puis parler affirmativement : la première est que la disposition ou état spirituel où l'on est, n'est plus dans le sensible, ni dans cette chaleur qui échauffe le cœur, et le rend prompt à déclarer ce qu'il ressent; ce qui fait que ceux qui ont déjà fait quelque progrès dans la vie spirituelle, et qui ont de nouvelles et fréquentes lumières, se trouvent heureux de rencontrer quelqu'un en qui ils puissent répandre ce qu'ils estiment ne pouvoir contenir en eux-mêmes. Leur sens peine, parce qu'il n'est pas encore spiritualisé, et quelquefois leur abondance est si grande, que s'ils n'évaporaient, par la parole ou par des soupirs, la ferveur de leur esprit, ils mourraient sur le champ, la nature n'en pouvant supporter la violence.

Je connais une personne que vous connaissez bien aussi (1) qui a autrefois été contrainte de chercher des lieux écartés pour crier à son aise de crainte d'étouffer. Cela se fait sans réflexion et sans dessein, par un transport d'esprit dont la nature n'est pas capable. Hors ce transport, ces personnes-là sont éloquentes à parler de Dieu dans les rencontres; mais dans le transport, si elles parlaient à quelqu'un de la chose qui les occupe, cela serait capable de leur aliéner les sens.

La seconde raison est qu'il se trouve des dispositions intérieures si simples et spirituelles que l'on n'en peut parler, et on ne peut trouver des termes assez significatifs pour se faire entendre. L'onction intérieure que l'on possède, ou dont l'on est possédé, est si sublime, que tout ce que l'on voudrait dire, de celui de qui on veut parler, paraît bas et indigne de lui. De là vient qu'on se sent impuissant d'en parler. On se plaît à entendre ceux qui en parlent, et cependant sans dire mot on jouit dans l'intérieur de ses embrassements et de sa conversation familière. C'est encore une troisième raison qui me vient de cette impuissance, parce que l'occupation intérieure retenant l'esprit, ne lui permet pas de s'entretenir extérieurement. Il y a bien d'autres raisons; mais, outre mon incapacité, je suis dans un tracas d'affaires qui ne me permet pas de m'étendre...

Faites que ce commerce spirituel prévale à ce qui lui est inférieur. Vivons unanimement dans le sacré cœur de Jésus pour y concevoir ce que produit dans une âme la fidèle pratique des maximes que vous savez. Sachez ce qu'elles portent suavement dans l'état que vous dites vous être inconnu. Je vous y répondrai en son temps.

Il est vrai que les ferveurs immodérées font l'effet que vous dites, mais lorsque Notre-Seigneur donne un talent pour cela, ce qu'il fait d'ordinaire pour un temps, l'esprit em-

(1) C'est elle-même.

porte le dessus et fait suivre la nature après soi ; je veux dire qu'il ne se passe rien qui ne soit dans la conduite du Saint-Esprit. Cette conduite ôte toute impétuosité pour se régler au gré de celui qui donne le mouvement, et l'âme qui se laisse ainsi conduire à un si puissant maître, demeure par état dans une paix et tranquillité que l'on peut bien sentir et expérimenter, mais qu'il est difficile d'exprimer. Il y a des âmes que Dieu appelle doucement sans des attraits aussi puissants que ceux-là, mais les unes et les autres sont menées par un même esprit. Elles n'affectent en cet état aucune imperfection volontaire, et si elles en commettent, ce sont des surprises et des effets de la fragilité humaine dont on ne se peut faire quitte qu'avec la vie. Car, comme on ne demeure pas toujours dans un même état, chacun a ses faiblesses qu'il ne découvre qu'à mesure que Dieu lui communique sa lumière, et il ne la communique que par degrés, si ce n'est que par une voie extraordinaire et par un don de sagesse tout particulier, il ne découvre ses secrets à l'âme en un instant pour la mettre dans un amour actuel et dans un état de lumière et de chaleur tout ensemble. Mais après tout, c'est une vérité, qu'encore qu'en cet état extraordinaire de lumière, on découvre les plus petits atomes d'imperfection tout d'un coup et sans réfléchir, on voit néanmoins qu'il y a toujours à détruire en nous un certain nous-même qui est né avec nous, et sans lequel nous serions déjà bienheureux en cette vie. On tombe, on se relève ; c'est comme si vous disiez qu'il s'élève de petites nuées sur le soleil qui font des demi-ombres qui passent et repassent vite. En tombant on se relève, et lors même que l'on tombe, on parle et on traite avec Dieu de ce misérable nous-même, qui nous fait faire ce que nous ne voulons pas, en la manière, comme je crois que dit saint Paul : *Je fais le mal que je ne veux pas faire ;* mais suivant l'ordre de votre lettre.

Il est vrai que la nature cache en soi des ressorts inconcevables ; mais on les découvre à mesure que l'on avance dans

les voies de Dieu et que l'on passe par les différents états de la vie spirituelle ; c'est un effet de la bonté de Dieu de nous les cacher de la sorte, car si nous les voyions tout à la fois, notre faiblesse ne les pourrait supporter sans un abattement de cœur pour la pratique de la vertu ; au lieu que les voyant peu à peu et successivement, la nature en est moins effrayée. Il faut tâcher de faire le bien quand on le connaît, et d'étouffer les mauvaises inclinations de ce misérable nous-même quand on le découvre ; et persévérant avec fidélité dans cet exercice, on arrivera au royaume de la paix et de la véritable tranquillité intérieure où l'on goûte et savoure Dieu, où l'on meurt vraiment au monde et à soi-même et où la nature, après avoir été mortifiée, ne ressuscite plus à sa première vie. Là l'intention pure et droite servira de rempart à la corruption et aux attachements où la nature se pourrait porter ; on y trouve toutes les finesses de l'amour-propre et l'on y distingue facilement le vrai d'avec le faux. (De la lettre LVII.)

A une jeune Ursuline.

Il faut mourir à soi-même et s'avancer sans relâche dans la perfection.

Ma très-chère et bien-aimée Fille, puisque vous le voulez j'en suis contente ; je vous donne cette qualité et je vous embrasse comme telle dans l'aimable cœur de Jésus, notre unique et suradorable Sauveur. Ce m'est toujours une nouvelle joie de ce que vous lui appartenez et de ce que vous le voulez suivre sans réserve. Qu'il fait bon, ma très-chère Fille, de l'aimer, mais de l'aimer de la bonne manière, c'est-à-dire en mourant à soi-même mille fois le jour en esprit de sacrifice. L'état où sa divine bonté nous a appelées vous et moi nous donne le moyen, *par préciput* à tous les autres états, de le faire. Que nos cœurs n'aient donc plus de mouvement que par l'esprit de ce divin maître qui absolument et sans réserve veut être l'esprit de notre esprit. Il y a des jalousies qui ne

se peuvent exprimer, à ce que nous ne nous écartions jamais dans la voie du saint amour; je lui demande qu'il perfectionne encore en vous cette sainte disposition, parce qu'il y a de continuelles ascensions à faire dans le chemin de la perfection, qui ne trouvera de terme que dans l'éternité. (De la lettre XCV.)

A son Fils.

Sur la dévotion au Verbe incarné et à la Sainte Vierge.

Vous me demandez quelques pratiques de mes dévotions particulières : si j'avais une chose à souhaiter dans le monde, ce serait d'être auprès de vous afin de verser mon cœur dans le vôtre; mais le bon Dieu a fait nos départements où il nous faut tenir (elle était au Canada). Vous savez bien que les dévotions extérieures me sont difficiles, je vous dirai néanmoins avec simplicité, que j'en ai une que Dieu ma inspirée, c'est celle au suradorable cœur du Verbe incarné; il y a plus de trente ans que je la pratique, et voici l'occasion qui me la fit embrasser :

Un soir que j'étais dans notre cellule, traitant avec le Père Eternel de la conversion des âmes et souhaitant avec un ardent désir que le royaume de Jésus-Christ fût accompli, il me semblait que le Père Eternel ne m'écoutait pas et qu'il ne me regardait pas de son œil de bénignité comme à l'ordinaire. Cela m'affligeait; mais en ce moment j'entendis une voix intérieure qui me dit : Demande-moi par le cœur de mon Fils, c'est par lui que je t'exaucerai. Cette divine touche eut son effet, car tout mon intérieur se trouva dans une communication très-intime avec cet adorable cœur, en sorte que je ne pouvais plus parler au Père Eternel que par lui. Cela m'arriva sur les huit à neuf heures du soir, et depuis environ cette heure-là, c'est par cette pratique que j'achève mes dévotions du jour. Voici à peu près comme je m'y comporte lorsque je suis libre en parlant au Père Eternel.

« C'est par le cœur de mon Jésus, ma voie, ma vérité et ma vie, que je m'approche de vous, ô Père Eternel. Par ce divin cœur je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent pas; je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment pas; je vous adore pour tous les aveugles volontaires qui par mépris ne vous connaissent pas. Je veux par ce divin cœur satisfaire aux devoirs de tous les mortels. Je fais le tour du monde pour y chercher toutes les âmes rachetées du sang très-précieux de mon divin Epoux. Je veux vous satisfaire pour elles toutes par ce divin cœur. Je les embrasse toutes pour vous les présenter par lui. Je vous demande leur conversion : voulez-vous souffrir qu'elles ne connaissent point mon Jésus ? Permettez-vous qu'elles ne vivent point en celui qui est mort pour tous? Vous voyez, ô divin Père, qu'elles ne vivent pas encore, ah ! faites qu'elles vivent par ce divin cœur ! »

C'est ici que je parle de cette nouvelle église (le Canada) et que j'en représente à Dieu toutes les nécessités, puis j'ajoute :

« Sur cet adorable cœur je vous présente tous les ouvriers de l'Evangile; remplissez-les de votre esprit saint par les mérites de ce divin cœur. »

Elle offre encore des vœux par ce divin cœur, pour les Iroquois, puis pour les âmes de son fils et de sa fille, enfin, pour les amis et pour les bienfaiteurs de sa maison et de la nouvelle Eglise, et là se termine l'exercice du cœur de Jésus.

« J'envisage ensuite, dit-elle, ce que je dois au Verbe incarné, et pour lui rendre mes actions de grâces, je lui dis :

« Que vous rendrai-je, ô mon divin Epoux, pour les excès de vos grâces envers moi ? C'est par votre divine mère que je vous en veux rendre mes reconnaissances. Je vous offre donc son sacré cœur, ce cœur, dis-je, qui vous a tant aimé. Souffrez que je vous aime par ce même cœur, que je vous offre les sacrées mamelles qui vous ont allaité et ce sein virginal que vous avez voulu sanctifier par votre demeure avant que

de paraître dans le monde. Je vous l'offre en actions de grâces de tous vos bienfaits sur moi, tant de grâce que de nature; je vous l'offre pour l'amendement de ma vie et pour la sanctification de mon âme et afin qu'il vous plaise me donner la persévérance finale dans votre grâce et dans votre saint amour. Je vous rends grâces, ô mon divin Epoux, de ce qu'il vous a plu choisir cette très-humble et très-sainte Vierge pour votre mère, de ce que vous lui avez donné les grâces convenables à cette haute dignité, et enfin, de ce qu'il vous a plu nous la donner pour mère. J'adore l'instant sacré de votre incarnation dans son sein très-pur et tous les divins moments de votre vie voyageuse sur la terre. Je vous rends grâces de ce que vous vous êtes voulu faire non-seulement notre vie exemplaire par vos divines vertus, mais encore notre cause méritoire par tous vos travaux et par l'effusion de votre sang. Je ne veux ni vie ni moments que par votre vie. Purifiez donc ma vie impure et défectueuse par la pureté et perfection de votre vie divine et par la vie sainte de votre divine mère. » C'est par là que je ferme ma retraite du soir. Dans les autres temps mon cœur et mon esprit sont attachés à leur objet et suivent la pente que la grâce leur donne.

Je porte au col une petite chaîne de fer il y a plus de vingt et trois ans, pour marque de mon engagement à la sainte Mère de Dieu : je n'y ai point d'autre pratique, sinon, en la baisant, de m'offrir pour esclave à cette divine Mère.

Accommodez-vous, je vous prie, mon cher Fils, à ma simplicité, et excusez ma facilité. Je puis dire, comme saint Paul, que je fais une folie; mais je dirai aussi avec lui que c'est vous qui me contraignez à la faire. (De la lettre XCVII.)

A son Fils.

Simplicité de son oraison, perte de son âme en Dieu.

Par le peu que je viens de vous dire (elle a parlé de son

commerce familier et continuel avec Dieu), vous pouvez voir l'état présent de la conduite de Dieu sur moi. Il me serait bien difficile de m'étendre beaucoup pour rendre compte de mon oraison et de ma disposition intérieure, parce que ce que Dieu me donne est si simple, si dégagé des sens, qu'en deux ou trois mots j'ai tout dit. Ci-devant je ne pouvais rien faire dans mon oraison, sinon de dire dans ce fond intérieur en forme de respir : Mon Dieu ! mon Dieu ! mon grand Dieu ! ma vie ! mon tout ! mon amour ! ma gloire ! Aujourd'hui je dis bien la même chose, ou plutôt je respire de même, mais de plus, mon âme proférant ces paroles très-simples et ces respirs très-intimes, elle expérimente la plénitude de leur signification ; et ce que je fais dans mon oraison actuelle, je le fais tout le jour, à mon coucher, à mon lever et partout ailleurs. Cela fait que je ne puis entreprendre des exercices par méthode, tout s'en allant à la conduite intérieure de Dieu sur moi. Je prends seulement un petit quart-d'heure le soir pour présenter le cœur du Fils de Dieu à son Père, pour cette nouvelle Eglise, pour les ouvriers de l'Evangile, pour vous et pour mes amis. Je m'adresse ensuite à la sainte Vierge, puis à la sainte Famille, et tout cela se fait par des aspirations simples et courtes. (De la lettre XXVIII.)

A son Fils.

Elle explique les circonstances du ravissement admirable dans lequel Dieu lui donna la connaissance du mystère de la très-sainte Trinité, dont il est parlé au chap. 19 du 1er livre de sa vie. Elle parle encore de son oraison de respir, où elle montre que pour si sublime que soit une oraison, l'on n'est pas exempt de distraction. Qu'elle a gardé son vœu de faire ce qui est de plus parfait, absolument et sans restriction.

Mon très-cher Fils,

Puisque vous désirez que je vous donne quelques éclaircissements sur ce que je vous ai dit dans mes écrits touchant

le mystère de la très-sainte Trinité, je vous dirai que lorsque cela m'arriva, je n'avais jamais été instruite sur ce grand et suradorable mystère; et quand je l'aurais lu et relu, cette lecture ou instruction de la part des hommes ne m'en aurait pu donner une impression telle que je l'eus alors et qu'elle m'est demeurée depuis. Cela m'arriva par une impression subite qui me fit demeurer à genoux comme immobile. Je vis en un moment ce qui ne se peut dire ni écrire qu'en donnant un temps ou un intervalle successif pour passer d'une chose à une autre.

En ce temps-là mon état était d'être attachée aux sacrés mystères du Verbe incarné. Les cinq heures de temps se passaient à genoux sans me lasser ni penser à moi, l'amour de ce divin Sauveur me tenant liée et comme transformée en lui. Dans l'attrait dont il est question, j'oubliai tout, mon esprit étant absorbé dans ce divin mystère et toutes les puissances de l'âme arrêtées et souffrantes de l'impression de la très-auguste Trinité, sans forme ni figure de ce qui tombe sous les sens. Je ne dis pas que ce fût une lumière, parce que cela tombe encore sous les sens, et c'est ce qui me fait dire impression, quoique cela me paraisse encore quelque chose de la matière; mais je ne puis m'exprimer autrement, la chose étant si spirituelle, qu'il n'y a point de diction qui en approche.

L'âme se trouvait dans la vérité et entendait ce divin commerce en un moment sans forme ni figure. Et lorsque je dis que Dieu me le fit voir, je ne veux pas dire que ce fut un acte, parce que l'acte est encore dans la diction et paraît matériel, mais c'est une chose divine qui est Dieu même. Le tout s'y contemplait et se faisait voir à l'âme d'un regard fixe et épuré, libre de toute ignorance et d'une manière ineffable. En un mot, l'âme était abîmée dans ce grand océan où elle voyait et entendait des choses inexplicables. Quoique pour en parler il faille du temps, l'âme néanmoins voyait en un instant le mystère de la génération éternelle, le Père engendrant son Fils,

et le Père et le Fils produisant le Saint-Esprit, sans mélange ni confusion. Cette pureté de production et de spiration est si haute, que l'âme, quoique abîmée dans ce tout, ne pouvait produire aucun acte, parce que cette immense lumière qui l'absorbait la rendait impuissante à lui parler. Elle portait dans cette impression la grandeur de la majesté qui ne lui permettait pas de lui parler; et, quoique ainsi anéantie dans cet abîme de lumière, comme le néant dans le tout, cette suradorable majesté l'instruisait par son immense et paternelle bonté, sans que sa grandeur fût retenue par aucun obstacle de ce néant, et elle lui communiquait ses secrets touchant ce divin commerce du Père au Fils, et du Père et du Fils au Saint-Esprit, par leur embrassement et mutuel amour; et tout cela avec une netteté et pureté qui ne se peut dire. — Dans cette même impression j'étais informée de ce que Dieu fait en lui-même dans la communication de sa divine majesté, dans la suprême hiérarchie des anges composée des Chérubins et Séraphins et des Trônes, lui signifiant ses divines volontés par lui-même, immédiatement et sans l'interposition d'aucun esprit créé.

Je connaissais distinctement les rapports qu'il y a de chacune de ces trois personnes de la très-auguste Trinité dans chacun des chœurs de cette suprême hiérarchie; la solidité inébranlable des pensées du Père dans les uns, qui de là sont appelés Trônes; les splendeurs et les lumières du Verbe dans les autres, qui en sont nommés Chérubins; et les ardeurs du Saint-Esprit dans les autres, qui pour ce sujet sont appelés Séraphins; et enfin, que la très-sainte Trinité en l'unité de sa divine essence se communiquait à cette hiérarchie, laquelle ensuite manifestait ses volontés aux autres esprits célestes selon leurs ordres.

Mon âme était toute perdue dans ses grandeurs, et la vue de ces grandes choses était sans interruption de l'une à l'autre. Dans un tableau où plusieurs mystères sont dépeints, on les voit en gros; mais, pour les bien considérer en détail,

il faut s'interrompre, tandis que dans une impression comme celle-ci l'on voit tout nettement, purement et sans interruption. J'expérimentais comme mon âme était l'image de Dieu ; que par la mémoire elle avait rapport au Père éternel, par l'entendement au Fils le Verbe divin, et par la volonté au Saint-Esprit ; et que comme la très-sainte Trinité était trine en personnes et une en essence, ainsi l'âme était trine en ses puissances et une en sa substance.

Il me fut encore montré que, bien que la divine Majesté ait mis de la subordination dans les anges pour recevoir l'illumination les uns des autres, néanmoins, quand il lui plaît, elle les illumine par elle-même selon ses adorables volontés. Ce qu'elle fait pareillement à quelques âmes choisies en ce monde ; et, quoique je ne sois que boue et fange, mon âme avait une certitude qu'elle était de ce nombre. Cette vue m'était si claire, qu'encore que je fusse certaine que je n'étais qu'un néant, je n'en pouvais douter. Ainsi se termina cette grande lumière qui me fit changer d'état.

Quant à la seconde chose que vous me demandez touchant mon état présent, je vous dirai que, quelque sujet d'oraison que je puisse prendre, quoique je l'aie lu ou entendu lire avec toute l'attention possible, je l'oublie. Ce n'est pas qu'au commencement de mon oraison, je n'envisage le mystère, car je suis dans l'impuissance de méditer, mais je me trouve dans un moment et sans y faire réflexion dans mon fond ordinaire où mon âme contemple Dieu dans lequel elle est. Je lui parle selon le mouvement qu'il me donne, et cette grande privauté ne me permet pas de le contempler sans lui parler, et en ce parler de suivre son attrait. Si l'attrait est de sa grandeur et ensemble que je voie mon néant, mon âme lui parle conformément à cela. (Je ne sais si ce sont ces sortes d'actes qu'on nomme anagogiques, car je ne m'arrête point à ces distinctions.) S'il est de son souverain domaine, il en est de même ; s'il est de ses amabilités et de ce qu'en soi il n'est qu'amour, mes paroles sont comme à mon Epoux, et il

n'est pas en mon pouvoir d'en dire d'autres ; cet amour n'est jamais oisif et mon cœur ne peut respirer que cela.

J'ai dit que les respirs qui me font vivre sont de mon Epoux ; ce qui me consume de telle sorte par intervalle, que si la miséricorde n'accommodait sa grâce à la nature, j'y succomberais, et cette vie me ferait mourir, quoique rien de tout cela ne tombe dans les sens ni ne m'empêche de faire mes fonctions régulières. Je m'aperçois quelquefois, et je ne sais si d'autres le remarquent, que marchant par la maison, je vais chancelant ; c'est que mon esprit éprouve un transport qui le consume. Je ne fais presque point d'actes dans ces occasions, parce que cet amour consumant ne me le permet pas. D'autres fois mon âme a le dessus et elle parle à son Epoux un langage d'amour que lui seul lui peut faire produire ; mais, quelque privauté qu'il me permette, je n'oublie point mon néant, et c'est un abîme dans un autre abîme qui n'a point de fond. En ces rencontres je ne puis me tenir à genoux sans être appuyée ; car, bien que mes sens soient libres, je suis faible néanmoins et ma faiblesse m'en empêche. Que si je me veux forcer pour ne point asseoir ou appuyer, le corps qui souffre et est inquiet me cause une distraction qui m'oblige de faire l'un ou l'autre, et pour lors je reviens dans le calme. Comme rien de matériel ne se trouve en cette occupation intérieure, parfois mon imagination me travaille par des bagatelles qui n'ayant point de fondement s'en vont comme elles viennent. La raison est que comme elle n'a pas de part à ce qui se passe au dedans, elle cherche de quoi entretenir son activité naturelle et inconstante ; mais cela ne fait rien à mon fond qui demeure inaltérable.

En d'autres rencontres je porte un état crucifiant : mon âme contemple Dieu, qui cependant semble se plaire à me rendre captive ; je voudrais l'embrasser et traiter avec lui à mon ordinaire, mais il me tient comme une personne liée, et dans mes liens je vois qu'il m'aime, mais pourtant je ne le puis embrasser. Oh ! que c'est un grand tourment ! mon âme

néanmoins y acquiesce, parce qu'il ne m'est pas possible de vouloir un autre état que celui où sa divine majesté me veut. Je regarde celui-ci comme un état de purgation, ou comme un purgatoire, car je ne le puis nommer autrement; cela étant passé, je me trouve à mon ordinaire.

Quand je vous ai dit ci-dessus ce que mon âme expérimente de la signification des actes qu'elle produit, j'ai voulu dire qu'étant poussée par l'Esprit, qui me conduit conformément à la vue que j'ai et à ce que je ressens dans son attrait, qui ne me permet pas d'en faire d'autres; si cette vue et cette expérience est d'amour, comme celui que j'aime n'est qu'amour, les actes qu'il me fait produire sont tous d'amour, et mon âme aimant l'amour, conçoit qu'elle est toute amour en lui : en voilà l'explication. Je voudrais me pouvoir mieux exprimer, mon très-cher Fils, mais je ne le puis...

A son Fils.

Vous voulez que je demande pour vous à Notre-Seigneur le don d'oraison. Je lui demande pour vous celui de l'humilité et de la vraie abnégation de vous-même, sans laquelle il n'y a point de vraie oraison, ni de vrai esprit intérieur. L'oraison et l'humble abnégation doivent aller du même pas, autrement tous nos devoirs sont suspects. Et c'est la leçon que nous donne notre divin Maître pour posséder entièrement son esprit.

A une religieuse.

Sur la manière de surmonter les inclinations de l'amour-propre.

Prenez courage et suivez Dieu en vous quittant vous-même, car nous avons un certain nous-même dans nous-mêmes, lequel est plus préjudiciable à la perfection que toute autre chose. Vous le connaîtrez en étudiant tous les mouvements, tant de votre intérieur que de votre extérieur; c'est là le vrai

secret, car depuis qu'une âme a acquis cette connaissance et que son esprit en est convaincu, elle quitte bientôt ce soi-même pour mettre Dieu en sa place. Alors la pureté de cœur l'emporte par-dessus toutes les souillures qui la tenaient auparavant embarrassée en mille choses de néant. Voilà mes pensées à votre égard ; ce que je pourrais vous dire davantage serait superflu.

A son Fils, religieux Bénédictin.

Après quelques détails qui concernent son fils, elle dit : Pour persévérer dans la première ferveur de sa vocation, il est besoin d'une continuelle mort de soi-même, qui est cet anéantissement et consommation (au service de Dieu) dont je vous parle, pour lequel il faut avoir un grand courage et une générosité sans relâche. Mais aussi, agissant de la sorte, avec le secours de notre divin Jésus, l'âme se trouve enfin dégagée de ses liens, en suite de quoi elle court, elle vole au-dessus des sens et de l'amour-propre. Ce n'est pas qu'elle ne ressente encore quelquefois des attaques de la nature corrompue, mais la force que Dieu lui donne surmonte tout. Elle opère avec facilité et même avec plaisir, en sorte qu'elle expérimente la vérité des paroles de notre adorable Seigneur : *Mon joug est doux et mon fardeau est léger*. Cette force même s'augmente dans l'exercice des deux points que je viens de vous marquer.

Mais ne pensez pas qu'il faille regarder les maximes de l'Evangile et ce qui est de plus grande perfection dans une spéculation de vertus qui ne sont pas conformes à notre condition ni à notre perfection intérieure, mais en de certains points où il faut s'attacher fortement, selon notre état présent.

Or, voici les maximes où je m'exerce à présent, même par obligation de vœu :

I. Etant accusée d'avoir fait quelque faute, ne s'en point excuser, encore qu'on soit innocente, et n'en accuser point

ceux qui les auraient faites, pour s'en décharger; si ce n'est qu'il y aille de la gloire de Dieu au jugement de qui il appartient.

II. Veiller sur son esprit et sur son cœur pour ne se laisser pas surprendre à dire des paroles plaintives et exagérantes lorsqu'on pense être, ou qu'on est en effet, offensé, choqué, rebuté et humilié, soit de paroles, soit par des actions.

III. Ne rien dire à sa louange, ni ravaler autrui tacitement ou apparemment lorsqu'il est loué de quelqu'un ou qu'il est question selon l'ordre de la charité de le louer et d'en dire du bien.

IV. Fuir l'émulation et la jalousie des biens et des satisfactions d'autrui, soit intérieures soit extérieures, mais plutôt s'en réjouir et s'estimer indigne d'en posséder autant.

V. S'exercer à une pieuse et charitable affection envers ceux pour qui l'on a de l'antipathie naturelle : prendre innocemment leurs actions et juger de leurs intentions selon l'ordre de la charité.

VI. S'exercer à un esprit de patience envers le prochain, selon les maximes prescrites dans l'Evangile.

VII. Travailler au retranchement des tendresses sur soi-même, et des réflexions superflues sur ce qui pourrait donner de la peine.

VIII. Travailler tout de bon à la douceur intérieure et extérieure et à la mansuétude et humilité de cœur, conformément à l'Evangile.

IX. Ne prendre pas de l'ombrage volontairement, ni de la défiance pour de petites apparences, et ne point s'en laisser aller à l'inquiétude.

X. Souffrir avec amour et douceur les douleurs du corps et les afflictions de l'esprit; les humiliations et les mortifications de la part de Dieu et du prochain.

XI. Mortifier certains petits appétits, inclinations et pentes naturelles en tout ce qui se pourra sans faire tort au spirituel et corporel.

XII. Obéir avec fidélité aux mouvements et inspirations de Dieu, et en tout ce que dessus, suivre l'obéissance et la direction du père spirituel.

Quand je vous dis qu'il ne faut pas s'attacher à une suite de vertus spéculatives, c'est que comme il y a divers degrés et états dans la vie spirituelle, il y en a un entre les autres où l'entendement a plus de part que la volonté; et si l'âme n'est fidèle et généreuse, elle ne se peine guère à faire des réflexions sur la pratique des vertus solides; ce qui fait qu'elle bronche souvent, et qu'elle donne sujet de croire qu'elle n'a pas de mortification. Au lieu que dans l'état où l'entendement et la volonté agissent de concert, l'âme travaille et avance beaucoup, sans se peiner toutefois, dans la pureté de cœur, dans la pratique des vertus et dans la droiture sur ses actions.

Mais ensuite il y a encore un autre état qui la met dans une espèce de nécessité de la fidèle pratique de l'imitation de Jésus-Christ, et cette nécessité est dans une paix intérieure qui ne se peut exprimer. Car il n'est plus ici question d'une certaine exaltation de tête qu'on a lorsqu'on commence, ni d'une certaine ferveur qu'on expérimente dans les sens et qui fait qu'on s'examine soigneusement et par certains actes; mais l'âme dans sa paix voit tout d'un coup en son Jésus les vertus divines qu'il a pratiquées; elle les voit, dis-je, dans un attrait très-doux qui la porte à suivre dans ses actes son divin prototype; et enfin, elle ne veut et ne peut être qu'un continuel holocauste à la gloire de Dieu, en l'honneur de celui de Jésus, depuis le moment de son incarnation jusqu'à la mort de la croix.

Elle a donc deux choses en cette imitation, savoir : la pratique extérieure des maximes de l'Evangile, et la familiarité intérieure par rapport à la vie intérieure de Jésus. Je n'aurais jamais cru, mon très-cher Fils, que la vie la plus sublime consiste en cela; si je n'en étais assurée par une voie que je ne puis écrire sur ce papier, car dans l'apparence il y

a des temps d'extase et de ravissement qui sembleraient être quelque chose de plus sublime. Mais non, notre Jésus, sa sainte Mère et les saints Apôtres nous sont des témoins du contraire. Quoique toutes ces choses soient bonnes et saintes quand elles proviennent de l'esprit de Dieu, ce n'est rien en comparaison des susdites vertus ni des dispositions intérieures de grâce dont j'ai parlé et qui sont toute ma vie, ma force, mon soutien.

Au même.

Recourir dans les peines spirituelles au Père sacré pour conserver la paix de l'âme.

Le démon, ennemi de la paix des âmes, pêche, comme l'on dit, en eau trouble, et jamais il ne dort, afin de faire perdre à l'âme ce riche trésor de paix, parce qu'il sait que c'est là que Dieu fait sa demeure. C'est pourquoi, soit en vos scrupules, soit en vos troubles, soit en vos abandonnements intérieurs, recourez promptement à votre directeur avec une ferme résolution de croire et de faire tout ce qu'il vous dira ; car, *les obéissants*, dit l'Ecriture, *chantent les victoires*, et Dieu bénira votre obéissance par de signalées faveurs.

Au même.

Soyez ignorant tant qu'il vous plaira des choses de la terre ; pourvu que vous sachiez et connaissiez le vrai Fils de Dieu, le maître et souverain amateur des âmes, vous êtes savant de la science des Saints... Quand on est parvenu, dit-elle (parlant du cœur de Jésus), à cet aimable séjour, on se repaît et on se plaît en celui qui se repaît et se plaît parmi les lis. Il s'y fait des repas mutuels de l'âme et de Jésus, et de Jésus et de l'âme, qui donnent une vie qui fait perdre à la créature la vie sensuelle qu'elle avait par l'attachement aux choses du

monde. Lorsque vous y serez arrivée par la miséricorde de notre très-aimable Jésus, ayez compassion des âmes qui ne le connaissent pas, qui ne le louent pas, qui ne l'aiment pas. (Elle invite à prier pour la propagation de la foi chez les infidèles.)

Au même.

Sur trois points ou trois états d'oraison.

Dans la même lettre vous me parlez de quelques points d'oraison, dit-elle, qui sont assez délicats. Je vous y répondrai autant que ma faiblesse me le pourra permettre. Je vous dirai donc, selon mon petit jugement, qu'en matière d'oraison surnaturelle je remarque trois états qui se suivent et qui ont leur perfection particulière. Il y a des âmes qui ne passent pas plus avant que le premier, d'autres sont élevées jusqu'au second, d'autres enfin parviennent heureusement jusqu'au troisième. Mais en chacun de ces états il y a divers degrés ou opérations où le Saint-Esprit les élève selon qu'il lui plaît pour sa plus grande gloire et pour leur perfection particulière, toujours avec des caresses qui n'appartiennent qu'à un Dieu d'une bonté infinie.

Le premier état est l'oraison de quiétude où l'âme qui dans ses commencements avait coutume de s'occuper à la considération des mystères, est élevée par un attrait surnaturel de la grâce, en sorte qu'elle s'étonne elle-même de ce que, sans aucun travail, son entendement est emporté et éclairé dans les attributs divins, où il est si fortement attaché qu'il n'y a rien qui l'en puisse séparer. Elle demeure dans ses illustrations sans qu'elle puisse opérer d'elle-même, mais elle reçoit et souffre les opérations de Dieu autant qu'il plaît à sa divine bonté d'agir en elle par elle; après cela elle se trouve comme une éponge dans ce grand océan, où elle ne voit plus par distinction les perfections divines; mais toutes ses vues distinctes sont suspendues et arrêtées en elle, en sorte

qu'elle ne sait plus rien que Dieu en sa simplicité, qui la tient attachée à ses divines mamelles. L'âme étant ainsi attachée à son Dieu comme au centre de son repos et de ses plaisirs, attire facilement à soi toutes ses puissances pour les faire reposer avec elles. D'où elle passe à un silence où elle ne parle pas même à celui qui la tient captive, parce qu'il ne lui en donne ni la permission ni le pouvoir. Ensuite elle s'endort avec beaucoup de douceur et de suavité sur ses mamelles sacrées : ses aspirations néanmoins ne reposent point, mais plutôt elles se fortifient, tandis que tout le reste se repose, et elles allument dans son cœur un feu qui semble la vouloir consumer, d'où elle entre dans l'inaction et demeure comme pâmée en celui qui la possède.

Cet état d'oraison, c'est-à-dire l'oraison de quiétude, n'est pas si permanent dans ses commencements que l'âme ne change quelquefois, pour retourner sur les mystères du Fils de Dieu ou sur les attributs divins; mais, quelque retour qu'elle fasse, ses opérations sont beaucoup plus relevées que le passé, parce que les opérations divines qu'elle a souffertes dans sa quiétude l'ont mise dans une grande privauté avec Dieu, sans travail, sans effort, sans étude, mais seulement attirée par son divin esprit. Si elle est fidèle dans la pratique des vertus que Dieu demande d'elle, elle passera outre et elle entrera plus avant dans le divin commerce avec son Bien-aimé. Cette oraison de quiétude durera tant qu'il plaira à celui qui agit sur l'âme, et dans la suite de cet état il la fera passer par diverses opérations qui feront en elle un fond qui la rendra savante en la science des saints, quoiqu'elle ne le puisse distinguer par paroles et qu'il lui soit difficile de rendre compte de ce qui se passe en elle.

Le second état de l'oraison surnaturelle, est l'oraison d'union dans laquelle Dieu, après avoir enivré l'âme des douceurs de l'oraison de quiétude, *l'enferme dans les celliers de ses vins pour introduire en elle la parfaite charité.* En cet état, la volonté tient l'empire sur l'entendement, qui est tout

étonné et tout ravi des richesses qu'il voit en elle, et il y a, ainsi qu'au précédent, divers degrés qui rendent l'âme un même esprit avec Dieu : ce sont des touches, des paroles intérieures, des caresses, d'où naissent les extases, les ravissements, les visions intellectuelles et d'autres grâces très-sublimes qui se peuvent mieux expérimenter que dire, parce que les sens n'y ont point de part, l'âme n'y faisant que souffrir et ressentir ce que le Saint-Esprit opère en elle. Quoique le sens ne peine pas en cet état comme il faisait dans les occupations intérieures qui ont précédé l'oraison de quiétude, l'on n'y est pas néanmoins entièrement libre, parce que s'il arrive que l'âme veuille parler au dehors de ce qu'elle expérimente dans l'intérieur, l'esprit qui la tient occupée, l'absorbe, en sorte que les paroles lui manquent et les sens même se perdent quelquefois.

Il se fait encore un divin commerce entre Dieu et l'âme par l'union la plus intime qui se puisse imaginer, ce Dieu d'amour voulant être seul le maître absolu de l'âme qu'il possède, et qu'il lui plaît de caresser et d'honorer de la sorte et ne pouvant souffrir que rien prenne part à cette jouissance. Si la personne a de grandes occupations, elle y travaille sans cesser de sentir ce que Dieu fait en elle ; cela même la soulage, parce que les sens étant occupés et divertis, l'âme en est plus libre ; d'autres fois les affaires temporelles et la vie même lui sont extrêmement pénibles, à cause du commerce qu'elles l'obligent d'avoir avec les créatures ; elle s'en plaint à son Bien-aimé, se servant des paroles de l'Epouse sacrée : *Fuyons, mon Bien-aimé, allons à l'écart ;* ce sont des plaintes amoureuses qui gagnent le cœur de l'époux pour faire à son épouse de nouvelles caresses qui ne se peuvent exprimer, et il semble qu'il la confirme dans ces grâces les plus excellentes, et que les paroles qu'il a autrefois dites à ses apôtres soient accomplies en elle, comme en effet elles le sont au fond de l'âme : *Si quelqu'un m'aime, je l'aimerai, et mon Père l'aimera, nous viendrons en lui, et y ferons notre demeure ;*

l'âme, dis-je, expérimente cette vérité, d'où naît le troisième état d'oraison, qui est le mariage spirituel et mystique.

Ce troisième état de l'oraison passive ou surnaturelle est le plus sublime de tous; les sens y sont tellement libres, que l'âme qui y est parvenue, peut agir sans distraction dans les emplois où sa condition l'engage : il lui faut néanmoins avoir un grand courage, parce que la nature demeure dénuée de tout secours sensible du côté de l'âme, Dieu s'étant tellement emparé d'elle, qu'il est comme le fonds de sa substance : ce qui se passe est si subtil et si divin, que l'on n'en peut parler comme il faut; c'est un état permanent, où l'âme demeure calme et tranquille, en sorte que rien ne peut la distraire; ses soupirs et ses respirs sont à son Bien-aimé dans un état épuré de tout mélange, autant qu'il le peut être en cette vie, et par ces mêmes respirs, elle lui parle sans peine de ses mystères et de tout ce qu'elle veut; il lui est impossible de faire les méditations et les réflexions ordinaires, parce qu'elle voit les choses d'un simple regard, et c'est ce qui fait la félicité dans laquelle elle peut dire : *Ma demeure est dans la paix.* Elle expérimente ce que c'est que la véritable pauvreté d'esprit, ne pouvant vouloir que ce que la divine volonté veut en elle; une chose la fait gémir, qui est de se voir en cette vie sujette à l'imperfection et d'être obligée de porter une nature si corruptible, encore que ce soit ce qui la fonde dans l'humilité.

Je reviens au sujet qui m'a fait faire cette digression et je dis : Que quand une âme est parvenue à ce dernier état, ni l'action, ni les souffrances ne la peuvent distraire ou séparer de son Bien-aimé : s'il faut souffrir les douleurs de la maladie, elle est comme élevée au-dessus du corps, et elle les endure comme si ce corps était séparé d'elle-même, ou comme s'il appartenait à un autre.

Voilà ce que peut vous en dire ma petite expérience et ma très-grande faiblesse qui ne me permet pas de faire une application forte et sérieuse à quoi que ce soit.

Sur la demande de son fils qui désirait connaître tous les secrets desseins de Dieu sur elle.

Elle lui envoie ce qu'elle appelle, *un index*, ou table sommaire.

Là, dit-elle, je vous parle de toutes mes aventures, c'est-à-dire non-seulement de ce qui s'est passé dans l'intérieur, mais encore l'histoire extérieure, savoir des états où j'ai passé, dans le siècle et dans la religion, des providences et conduites de Dieu sur moi, de mes actions, de mes emplois, comme je vous ai élevé (son fils), et généralement je fais un sommaire par lequel vous me pourrez entièrement connaître, car je parle des choses simplement et comme elles sont; les matières que vous verrez daus cet abrégé y sont comprises, chacune dans le temps qu'elle est arrivée...

Au reste, il y a bien des choses, et je puis dire que presque toutes sont de telle nature, qu'il me serait impossible d'écrire entièrement, d'autant que dans la conduite intérieure que la bonté de Dieu tient sur moi, ce sont des grâces si intimes et des impressions si spirituelles, par voie d'union avec la divine majesté dans le fond de l'âme, que cela ne se peut dire. Et de plus il y a de certaines communications entre Dieu et l'âme, qui seraient incroyables si on les produisait au dehors comme elles se passent intérieurement. »

Elle envoya cet index dans une lettre, et elle y parle d'elle, comme si c'était d'une tierce personne.

Premier état d'oraison.

1. Par lequel Dieu fait perdre à l'âme l'affection des choses vaines et des créatures qui la tenaient attachée.

2. Inclination grande à la fréquentation des sacrements et les grands effets que ces sources de sainteté opéraient en elle, particulièrement l'espérance et la confiance en Dieu.

3. Elle se sent puissamment attirée par les cérémonies de l'église.

4. Du puissant attrait qu'elle a pour entendre les prédications, et les effets que la parole de Dieu opérait en elle.

Second état d'oraison.

5. Changement d'état, par lequel Dieu illumine l'âme, lui faisant voir la difformité de sa vie passée.

6. Puissants effets par une opération et illumination extraordinaire causée par le sang de Jésus-Christ.

7. Confession de ses péchés, en suite de l'opération précédente.

8. Dieu lui accorde le don d'une oraison actuelle et continuelle par une liaison avec Jésus-Christ.

9. Diverses illuminations, en suite de cet esprit d'oraison; plusieurs vertus lui sont aussi données, particulièrement la patience, l'humilité, et surtout un grand amour pour la pauvreté d'esprit.

Troisième état d'oraison.

10. Par lequel Dieu lui donne un esprit de pénitence intérieure et extérieure extraordinaire.

11. Des vues et des motifs qui la portent à cet esprit de pénitence.

12. Des occasions que Dieu fait naître pour la faire entrer dans la pratique de l'humilité, de l'abnégation, et de la patience.

13. Elle a tant d'amour pour les humiliations qu'elle craint d'en perdre les occasions.

Quatrième état d'oraison.

14. Par lequel Dieu ayant illuminé l'âme, il la dirige par des paroles intérieures tirées de l'Écriture-Sainte.

15. Profonde vue de son néant en suite de ces paroles intérieures.

16. D'une manière de privauté avec Dieu, où l'âme se sent poussée passivement, sans qu'elle puisse agir d'une autre manière.

Cinquième état d'oraison.

17. Par lequel Dieu applique l'âme à la pratique des maximes et vertus de l'Évangile enseignées par Jésus-Christ.

18. En cet état le corps étant dans le monde, l'esprit est dans la religion où se pratiquent ces saintes et divines maximes du Verbe incarné.

19. Le grand tracas du monde n'est pas capable de divertir l'âme de la vue de son objet spirituel, par lequel elle est portée à de plus grands actes de vertu.

20. Elle souffre un martyre dans le monde, le voyant si contraire à la vie et aux maximes de Jésus-Christ.

Sixième état d'oraison.

21. Par lequel Dieu appelle l'âme à un état de pureté intérieure extraordinaire, laquelle par sa miséricorde il opère en elle.

22. En suite de l'opération précédente, les trois personnes de la très-sainte Trinité se manifestent à elle d'une façon extraordinaire et lui donnent diverses vues des opérations de Dieu dans les anges et dans les âmes pures.

23. Diverses connaissances lui sont données sur la distinction des attributs divins.

24. Des dispositions qui sont passivement données à l'âme pour la mettre dans un état de pureté capable des grandes opérations que Dieu veut faire en elle, qui la font languir d'amour, et aspirer au divin mariage.

Septième état d'oraison.

25. Par lequel la très-sainte Trinité se découvre de nouveau à l'âme d'une manière plus haute et plus sublime que la première, et en cette opération la deuxième personne divine la prend pour son épouse.

26. Les effets que ce divin mariage de l'âme avec la sacrée personne du Verbe opère en elle.

27. En cet état d'oraison, l'esprit est totalement abstrait des choses de la terre, d'où s'ensuit une continuelle extase dans l'amour de la seconde personne divine.

28. Le Saint-Esprit, par une motion continuelle, lui fait chanter un épithalame par rapport à celui du Cantique des cantiques.

29. Langueurs amoureuses de l'âme dans lesquelles elle ne vit plus en elle, mais en celui qui l'a toute absorbée en ses amours.

30. D'une suspension ou opération qui fait agoniser l'âme, la tenant dans un martyre d'amour extrême.

31. Du soulagement qui lui est donné dans cette opération si crucifiante, sans lequel il ne lui serait pas possible de vivre sur la terre.

32. Nouvelles souffrances et angoisses de l'âme, de se voir encore retenue dans le monde, puisque le corps ne meurt pas, et du soulagement que Dieu lui donne à ce sujet.

33. Des moyens dont Dieu se sert pour lui faire quitter le monde et ses parents, afin de l'attirer dans la religion.

34. Des piéges que le démon lui dresse pour s'y opposer.

Huitième état d'oraison.

35. Où est compris ce que Dieu opère en l'âme dans ce nouvel état de vie.

36. Troisième grâce par l'opération de la très-sainte Trinité,

où les trois personnes divines se communiquent à l'âme d'une manière plus sublime qu'auparavant.

37. De l'intelligence que Dieu lui donne de plusieurs passages de l'Écriture-Sainte, au sujet du sacré Verbe incarné.

38. Elle souffre de grandes peines intérieures, et comme la divine Majesté se sert des R. P. J. pour l'aider.

Neuvième état d'oraison.

39. Qui porte une grâce particulière d'aider spirituellement le prochain.

40. Vocation particulière pour procurer le salut des âmes.

41. Dieu lui manifeste sa volonté, lui révélant qu'il se veut servir d'elle dans la mission du Canada.

42. Les moyens dont Dieu se sert pour venir à l'exécution de cette vocation.

43. Désirs qui consument l'âme touchant le salut du prochain, et l'exécution de la volonté de Dieu sur ce dessein.

Dixième état d'oraison.

44. Par lequel Dieu fait mourir l'âme à ses désirs, et en ce zèle qui semblait la dévorer, voulant triompher d'elle en lui ôtant sa volonté.

45. Elle demeure heureusement captive dans les volontés de Dieu, qui lui fait voir qu'il veut être le maître dans l'exécution de ses desseins. (Touchant le Canada.)

46. Révélation que Dieu donne à un saint homme touchant la vocation de le servir au salut des âmes, dans la mission du Canada, ce qui s'accorde avec les opérations que la divine Majesté fait en N. (c'est elle-même) à ce sujet.

Onzième état d'oraison.

47. Par lequel Dieu oblige l'âme de poursuivre l'exécution de son dessein.

48. Ce qui se passe en l'âme dans cette poursuite, Dieu exécutant ce dessein après l'examen et l'approbation des supérieurs.

49. Disposition et visite de Dieu, qui fait voir à l'âme ce qu'elle aura à souffrir en Canada, et comme il lui manifeste sa volonté.

50. L'amour avec lequel elle s'abandonne aux dispositions et ordonnances divines, et à l'inclination qu'elle ressent de se consumer pour Jésus-Christ en revanche de ses faveurs.

Douzième état d'oraison.

51. L'âme expérimente ce que Dieu lui avait fait connaître des abandonnements qu'elle devait souffrir en Canada.

52. Diverses contradictions : dispositions intérieures à ce sujet.

53. La nature pâtit beaucoup et l'esprit encore plus par la révolte des passions.

54. Elle expérimente des tentations très-rudes et de longue durée.

55. Comme elle se comporte dans ses longues croix avec le prochain et dans ses fonctions du service de Dieu.

56. L'âme pâtit extrêmement dans la pensée qu'elle est déchue de la perfection et de la pratique de la vertu ; ce que Dieu lui inspire à ce sujet.

Treizième état d'oraison.

57. Dans lequel, par une grâce spéciale que l'âme reçoit par l'entendement de la sainte Vierge, elle est délivrée en un moment de ses crucifiantes dispositions.

58. La grande paix qu'elle possède dans un nouvel amour que le sacré Verbe incarné lui donne pour ses divines maximes.

59. Le grand amour et union de sa volonté en ce que Dieu fait et permet en elle, hors d'elle, dans les accidents, etc.

60. L'âme ayant connu la volonté de Dieu, qui se veut servir d'elle, l'exécute avec amour, et sa divine Majesté lui fournit des grâces pour cette exécution.

61. Présence et assistance de la sainte Vierge, qui accompagne l'âme dans cette exécution, d'une manière extraordinaire.

62. L'âme se consume de plus en plus dans les amours du sacré Verbe incarné. Divers effets de cet amour consommatif.

63. Les différences qu'il y a de cet état aux précédents, quoiqu'ils semblent avoir quelque ressemblance, au sujet du sacré Verbe incarné.

Honneur, gloire et louange au suradorable Verbe incarné!

PORTRAIT DE LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION.

Le lendemain des obsèques de la Bienheureuse mère supérieure, M. de Bernières, gouverneur, et le père l'Allemant, son confesseur, se transportèrent dans le caveau, où le saint corps avait été déposé. Ils firent ouvrir la bière, et un peintre qu'ils avaient amené, tira le portrait de la défunte, dont le visage n'avait rien perdu de son premier éclat; en voici une idée : la Bienheureuse mère Marie de l'Incarnation était d'une taille haute et d'un port grave et majestueux, mais d'une majesté tempérée par une douceur humble et modeste; lorsqu'elle était encore dans le siècle, tout son air avait quelque chose de si grand et de si admirable, qu'on ne pouvait s'empêcher, quand elle passait dans les rues de la ville, de la considérer; ses traits étaient réguliers, mais c'était une beauté mâle et l'on y voyait toute la grandeur de son courage; elle était forte et bien constituée, d'une humeur très-agréable, et quoique la présence de Dieu lui donnât je ne sais quoi de céleste et qui imprimait le respect, on n'était cependant jamais embarrassé ni gêné avec elle. Telle fut cette femme extraordinaire dont l'histoire présente peu de femmes qu'on lui puisse comparer. (Ce portrait se voit en tête de sa vie, par le P. Charlevoix.) Ses dépouilles mortelles reposent à Québec.

ESPRIT

DE LA

BIENHEUREUSE MARGUERITE MARIE ALACOQUE,

RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE-MARIE.

NOTICE.

—

1690.

Ce fut le 22 juillet de l'an 1647, à Lauthecourt, paroisse de Veroure, au diocèse d'Autun, dans cette partie de la Bourgogne qu'on nomme le comté de Charolois, que vint au monde la bienheureuse Marguerite-Marie, dont nous ébauchons l'histoire. Son père se nommait Claude Alacoque, et sa mère Philiberte Lamyn. La bénédiction de Dieu fut répandue sur ce mariage, et elle y était attirée par les vertus les plus solides et par le meilleur usage des bienfaits déjà reçus.

Marguerite-Marie fut élevée chrétiennement. Sa raison

commençait à peine à poindre qu'elle eut grande horreur du péché, et ses parents profitaient de cette horreur même pour corriger en elle ses petites vivacités et ses autres défauts d'enfance, en lui disant que tout cela offensait Dieu. Dès l'âge de quatre ans, elle montra un attrait décidé pour la prière et pour la solitude. Elle était aussi tendrement affectionnée au culte de la Mère de Dieu. L'*Ave*, *Maria* était une prière si suave pour elle, qu'elle la répétait sans cesse et se prosternait souvent contre terre pour la baiser à chaque *Ave*, lorsqu'elle se croyait seule.

A peine à sa huitième année, le ciel lui enleva son père, et sa maison tomba dans l'embarras des affaires et la désolation. — Sa mère la plaça pensionnaire dans un couvent de Sainte-Claire à Charolles. A l'âge de dix ans, Dieu opéra en sa faveur deux guérisons miraculeuses. Elle était très-austère envers elle-même. Cependant sa ferveur se ralentit un peu, et Dieu pour la retirer de cet état lui envoya des persécutions domestiques. — Elle se refroidit encore davantage à l'âge de dix-huit ans; le goût des plaisirs se glissait dans son cœur, elle était recherchée à cause de sa rare beauté et de ses qualités aimables. — Mais se souvenant que dès son bas âge elle s'était consacrée au Seigneur par un vœu, elle rompit entièrement avec le monde, et Dieu permit ce moment de relâchement dans sa piété pour la rendre ensuite plus fidèle pendant toute sa vie, par le souvenir même de ces jours de froideur qu'elle expia par les plus grandes mortifications.

Le 25 mai 1671, elle entra au monastère de la Visitation Sainte-Marie de Paray-le-Monial en Charolois; elle avait alors vingt-trois ans. — Dieu la favorisa des grâces les plus extraordinaires, et c'est à cause d'elles que mille contradictions lui étaient suscitées et qu'on la soumit à toute sorte d'épreuves

et d'humiliations. Mais son obéissance, son humilité et sa ferveur furent inaltérables. Sa sainteté éclatait de jour en jour davantage ; elle passait les nuits en oraison. — On la força d'écrire les grâces qu'elle recevait du ciel ; elle obéit. — Son cœur était brûlé d'une ardeur incomparable pour la communion. Elle était aussi consumée d'amour pour le cœur de Jésus. Elle ne soupirait qu'après les croix et les souffrances. Enfin elle remplit divers emplois dans le monastère avec une fidélité qui la rendit admirable aux yeux de toutes ses compagnes.

La sainte Vierge distingua son amante dévouée par les plus précieuses faveurs.

Jésus-Christ la choisit pour ranimer et propager la dévotion à son divin cœur. — Il se révéla à elle et lui parla du désir qu'il avait d'établir cette dévotion qui lui est la plus agréable, comme elle est la plus avantageuse aux hommes. — Dès ce moment elle se consacra à ce divin cœur par un testament et une donation entière qu'elle lui fit de tout elle-même : Jésus-Christ l'instruisit sur son divin cœur et lui en prescrivit les pratiques. Nous citerons à la fin de ses instructions tout ce qui peut intéresser sur ce sujet.

On verra aussi combien elle était versée dans la connaissance de la vie intérieure et des voies de la perfection, par les avis qu'elle donnait aux novices.

Nous avons cru devoir retrancher ses lettres, comme peu intéressantes pour la majorité des lecteurs de nos jours, et ne renfermant rien d'important pour la spiritualité.

Enfin, après une vie si remplie de vertus, de sacrifices et de miracles, Dieu voulut l'appeler à lui pour la récompenser. Il lui fit connaître sa mort prochaine. Elle s'y prépara par

une retraite de quarante jours ; et après les plus ferventes aspirations, les oraisons jaculatoires presque continuelles, toute embrasée d'amour, elle s'endormit dans le Seigneur, le 17 octobre 1690, à l'âge de quarante-trois ans deux mois vingt-quatre jours. Son tombeau est célèbre par ses miracles.

ESPRIT

DE LA

BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE,

TIRÉ DE SES DIVERS OUVRAGES.

AVIS DIVERS POUR LA PERFECTION (1).

Pour porter au détachement.

Le sacré cœur de Notre-Seigneur demande que vous le serviez et aimiez constamment, pour rendre quelque retour à l'amour qu'il a pour vous. Il veut que vous viviez dans le dénuement de tout ce qui n'est pas Dieu, parce qu'il veut être lui seul votre ami, votre appui, votre plaisir. Il le sera, pourvu que vous n'en cherchiez pas d'autre dans les créatures, sans pourtant vous rendre plus gênées ni contraintes à leur égard, mais douces, humbles et charitables envers ce cher prochain. Souffrez en silence et dans l'amour de l'aimable cœur de Jésus-Christ toutes les humiliations, les peines, les contradictions que vous en pourrez recevoir à l'avenir, ne vous en plaignant point; mais, lorsqu'il vous en arrivera,

(1) Ces avis ont été donnés aux novices pendant qu'elle en était maîtresse. Mais ils ne renferment que d'utiles conseils pour toutes les conditions.

recevez-les comme des gages de son amour, et sans vous troubler recourez à l'amour de votre abjection, car il prend plaisir à faire sa demeure dans notre petitesse et dans notre néant ; tenons-nous-y donc toujours joyeuses et contentes ; soyez fidèles à toutes vos saintes observances sans rien négliger ; tâchez de marcher cependant dans la sainte liberté des enfants de Dieu, vous unissant et conformant à son saint amour et à sa volonté. Référez-lui la gloire de tout, sans rien prendre pour vous que l'impuissance et la pauvreté, le mépris et la douleur. Ne vous amusez point à vouloir toujours de nouveaux moyens de perfection ; souvenez-vous que la vôtre consiste toute en un mot : à conformer votre vie et vos actions aux saintes maximes du cœur de Jésus, surtout à sa douceur, son humilité et sa charité.

A une novice imparfaite et peinée particulièrement sur sa vocation.

C'est de toute l'affection de mon cœur qui vous aime dans celui de Notre-Seigneur, que je voudrais, en contentant votre désir, pouvoir vous donner tout ce qui est le plus utile à la perfection que notre bon Maître désire de vous, avec la force et le courage de l'accomplir. Après m'être adressée au sacré cœur de Notre-Seigneur, à l'oraison et à la communion, je vous dirai simplement ma pensée, laquelle, j'espère, vous profitera selon l'attention que vous y ferez.

Premièrement, ne vous faites pas de la peine à examiner si votre vocation vient de Dieu : vous ne pouvez douter que vous ne soyez une de ces plantes que le Père céleste a mises dans son parterre, pour la cultiver de sa main, la conserver par sa providence, la faire croître par sa grâce et la faire fleurir en odeur de suavité par les ardeurs de son saint amour, pourvu que votre volonté résiste courageusement aux empêchements que l'ennemi tâchera d'y mettre. Ce sera par les oppositions de votre nature corrompue où il suscite de nouvelles répugnances, dégoûts et aversion du bien : il tâche

par là de nous décourager et de nous troubler, afin de nous empêcher de croître en la vertu et d'avancer l'œuvre de notre perfection. Il faut vous faire une généreuse violence pour remédier à cela, en vous rendant plus fidèle à Dieu, à vos saintes règles et à vous-même.

Fidèle à Dieu, en ne disputant point avec la grâce lorsqu'elle vous presse de faire le bien ou d'éviter le mal ; pensez souvent que cette même grâce qui vous sollicite à présent si vivement et à laquelle vous avez déjà résisté tant de fois, se retirera enfin de vous et vous laissera comme une terre sèche et stérile.

Dieu vous garde de ce malheur ! J'espère qu'il ne vous arrivera pas, si lorsque vous entendez sa voix vous n'endurcissez point votre cœur ; car cette voix vient et passe en même temps, et quelquefois elle ne retourne plus. Nous la cherchons après, nous la demandons, et elle se joue de nous à son tour comme nous nous sommes joués d'elle. Voilà ce qui arrive aux âmes lâches que le Seigneur a commencé de vomir de son sacré cœur.

Soyez, en second lieu, fidèle à la règle, jusqu'à ne négliger rien de tout ce qu'elle demande de vous, quelque répugnance que la nature y puisse ressentir.

En troisième lieu, il faut être fidèle à vous-même en vous jugeant, vous condamnant, vous imposant des pénitences pour les fautes que vous aurez faites. Si vous pratiquez cet article, il servira à rassurer votre âme contre la crainte qu'elle a des jugements de Dieu. Dieu vous aime, il veut vous sauver, mais c'est par une voie toute semée d'épines : ces épines produiront des roses qui ne flétriront jamais. Il ne faut pour cela que le sacrifice de votre volonté et de tous les vains amusements qui occupent votre cœur inutilement. Tenez votre âme dans un parfait dénuement de tout ce qui est superflu, retranchant à votre cœur toutes ses vaines inclinations et affections, non-seulement aux créatures, mais aux choses même que vous faites et que vous croyez avoir bien

faites. Tout cela tient en vous la place de Dieu et vous empêche de le trouver et de le posséder ; car il ne vous enrichira de ses dons et de lui-même qu'autant que vous vous dépouillerez des créatures et de vous-même. Rompez l'attache que vous avez à votre volonté et soumettez votre jugement autant de fois que vous en trouverez l'occasion ; car il me semble que cela sera bien agréable à Dieu. Parlez de lui avec vénération, de votre prochain avec estime, et jamais ou très-peu de vous-même et toujours avec mépris.

Ayez une grande confiance en Dieu ; sa miséricorde surpasse infiniment toutes nos misères : jetez-vous souvent entre ses bras et dans son divin cœur en vous abandonnant à tout ce qu'il veut faire de vous; ne vous abattez point parmi toutes les peines et sécheresses, souffrez-les en esprit de patience, comme tout le reste qui s'opposera à votre inclination ; je vous exhorte fortement à garder les résolutions que vous avez faites. Dieu ne veut point qu'on se moque de lui ; il vaudrait mieux ne rien promettre que de le faire toujours et de ne rien tenir. Notre écrit est notre propre condamnation. Ayez recours au sacré cœur de Jésus ; demandez-lui conseil en toutes vos difficultés; conformez-vous le plus qu'il vous sera possible à son humilité, à sa douceur envers le prochain, surtout envers ceux et celles pour qui vous aurez plus d'antipathie ; aimez ceux qui vous humilient et contrarient, car ils sont plus utiles à votre perfection que ceux qui vous flattent. Sur toutes choses ne faites jamais de faute volontaire.

A une autre plus élevée dans l'amour de la perfection.

Tout à la plus grande gloire du sacré cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! C'est pour suivre ces saints mouvements, ma chère Sœur, que je vais vous dire en sa sainte présence ce qu'il me fera connaître vouloir de vous.

Premièrement, il veut que vous lui fassiez un entier sacrifice de tout votre être spirituel et corporel, pour ne plus vou-

loir vous en servir qu'à lui rendre et procurer tout l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir, lui faisant une donation entière et sans réserve de tout ce que vous avez pu faire de bien jusqu'à présent par sa grâce, et de tout ce que vous pourrez faire à l'avenir, parce que, dit-il, ces biens ne sont pas capables d'enrichir une âme qu'il appelle à le suivre dans les voies de son saint amour; c'est pour cela qu'il a revêtu votre âme de la robe d'innocence et qu'il veut vous enrichir des trésors inépuisables de sa miséricorde et de son amour : il veut de vous plus de sacrifice d'esprit et de volonté que d'austérité et de pénitence corporelle; n'en faites jamais aucune que par l'ordre de votre supérieur, auquel vous devez être soumise et obéissante en tout ce qu'il lui plaira vous ordonner, après lui avoir manifesté avec simplicité ce qu'il y a en vous de bien et de mal : ceci s'étend à toutes choses, car l'on ne peut être trompé en obéissant.

Je crois que vous contenterez le cœur sacré de Jésus, quand il sera le regard de vos yeux, la lumière de votre entendement, les affections de votre volonté, le souvenir de votre mémoire et tout l'amour de votre cœur, le laissant faire pour vous, selon son bon plaisir; ne vous réservez rien que le désir de lui plaire et de l'aimer par-dessus toutes choses; bannissez toute réflexion d'amour-propre et de retour sur vous-même, qui font tant d'obstacle aux opérations de la grâce en votre âme; allez donc simplement avec notre Seigneur, il ne vous perdra pas, car il vous aime; confiez-vous en lui, en vous oubliant et méprisant vous même; bornez-vous à l'aimer, laissez-le faire, et cela vous suffit.

A une autre.

Elle l'invite à étudier et imiter le cœur de Jésus-Christ.

J'ai lu votre écrit, ma chère Sœur, selon votre désir; je n'y refuse pas ce mot de réponse, pour vous inviter à imiter tou-

jours de plus en plus le sacré cœur de Jésus, lequel, j'espère, ne vous rejettera pas, pourvu que vous vous confiiez humblement à sa bonté ; il prend un grand plaisir à faire du bien aux pauvres, et à enseigner ceux qui désirent profiter en l'école de son saint amour ; il nous invite incessamment à être doux et humbles de cœur comme lui : ainsi je crois que vous ne sauriez rien faire qui gagne plus son amitié et qui vous rende plus sûrement sa disciple, que d'être véritablement douce et humble, mais humble de cette vraie humilité qui vous rende soumise à un chacun et qui vous fasse souffrir en silence les petites humiliations qui vous arriveront, gaîment de bon cœur, sans vous excuser, sans vous plaindre, pensant toujours que vous en méritez davantage, et lorsque vous y aurez manqué et que vous aurez témoigné en quelque manière vos répugnances, vous baiserez cinq fois la terre, en disant ces paroles : *Miserere meî, Deus, secundùm magnam misericordiam tuam.*

Toute votre vie, soyez bien reconnaissante de votre vocation, car c'est une grâce très-particulière qu'il ne fait pas à tous et dont il faudra rendre compte à l'heure de la mort ; pensez-y bien. Pour témoigner à Dieu que vous l'aimez, vous serez fidèle à la pratique de toutes nos observances sans en négliger aucune ; je vous recommande la pratique du recueillement intérieur et extérieur, qui retranchera toutes ces vaines curiosités, qui sont la source de vos distractions dans vos exercices. Je suis bien aise que Notre-Seigneur vous attire, dans votre oraison, à regarder votre misère dans la grande miséricorde du sacré cœur ; demandez-lui bien qu'il l'exerce sur vous et sur tous les pécheurs dont je suis la plus méchante ; priez-le qu'il me donne son saint amour et qu'il me pardonne mes péchés.

A une autre, pour la porter à la confiance en Dieu.

Jetez-vous souvent, ma très-chère Sœur, entre les bras de l'amoureuse providence de Jésus, surtout après la sainte

communion, où il vous ouvre son cœur pour gagner le vôtre. Abandonnez-vous et livrez-vous totalement à la puissance de son amour pour tout ce qui vous regarde : qui dit pur amour, dit pures souffrances. Nous devons chérir nos peines et nous unir aux desseins de Dieu sur nous. Dites dans vos peines : *Dominus illuminatio mea, et salus mea, quem timebo ?*

Le cœur adorable de Jésus veut que les cœurs qui sont à lui soient détachés de tout et d'eux-mêmes. Notre amour-propre est si fin, qu'il nous fait croire que c'est Dieu que nous cherchons en nous attachant trop aux choses de son service. C'est ce qui nous cause du trouble lorsqu'il les faut quitter, parce que nous avons cherché notre propre satisfaction plus que Dieu. Un cœur qui ne veut que lui le trouve partout; et, comme notre but en nous faisant Religieuses a été de nous donner toutes à Jésus-Christ, aussi faut-il qu'il nous soit tout en toutes choses.

A une autre qui commençait son noviciat.

Puisque Dieu vous a mise dans la barque de la sainte religion, vous n'avez plus qu'à vous abandonner et vous laisser conduire aveuglément par la sainte obéissance, vrai signe de la volonté de Dieu sur vous. — N'ayez en tout ce que vous faites de désirs ni de vues que de plaire à Dieu; ne regardez que lui en tout ce qui vous arrive, sans vous soucier de quelle matière sont composées les croix qu'il vous donne. Son bon plaisir vous doit suffire en tout événement : reposez-vous dans son sein, comme un enfant sans souci; son amour prendra soin de vous. Soyez humble envers Dieu et douce au prochain ! ne jugez et n'accusez que vous-même, et excusez toujours les autres : parlez toujours de Dieu en le louant et glorifiant, du prochain en l'estimant, et jamais de vous-même ni en bien ni en mal.

Si vous souhaitez honorer le sacré cœur de Jésus-Christ, rendez-le dépositaire de tout ce que vous ferez et souffrirez,

lui offrant toutes vos actions, afin qu'il en dispose et qu'il les applique selon son bon plaisir, vous unissant toujours à ses saintes intentions en tout ce que vous ferez et en tout ce qui vous arrivera. Faites votre demeure dans ce cœur adorable ; portez-y vos petits chagrins et amertumes ; tout y sera pacifié ; vous y trouverez le remède à vos maux, la force à vos faiblesses et votre refuge en toutes vos nécessités.

Traitez avec Notre-Seigneur avec une entière confiance et simplicité : ne vous amusez point à réfléchir sur vos fautes, cela ne sert souvent qu'à contenter l'amour-propre et à nous décourager. Quand nous en avons fait, il faut nous en humilier devant Dieu, lui demandant pardon, et puis, comme dit notre saint fondateur, se remettre à travailler avec un nouveau courage. Oubliez vos intérêts et le soin de vous-même entre les bras de votre bon Père céleste.

Encore une fois, je vous en prie, regardez Dieu et non vous-même : plus vous vous éloignerez de vous-même, et plus vous vous approcherez de Dieu ; il prendra soin de vous, à mesure que vous vous oublierez. Aimez à être tenue comme un néant dans la maison de Dieu. Chérissez et honorez ceux qui vous humilieront ou qui vous mortifieront ; regardez-les comme vos plus grands bienfaiteurs, et dites en vous-même : Si on me connaissait, l'on verrait que j'en mérite bien davantage.

Lorsqu'on vous accusera, pensez que Jésus-Christ ne s'est pas excusé ; qu'à son exemple vous ne devez pas le faire, quand même vous ne seriez pas coupable de ce dont on vous accuse. D'ailleurs, combien d'autres fautes avez-vous commises dont on ne vous a pas accusée ?

Songez en toutes les obéissances que vous pratiquez que Jésus a été obéissant jusqu'à la mort de la croix ; regardez-vous comme une pauvre à qui on donne tout par charité, et que si on vous dépouillait de tout on ne vous ferait point d'injustice. Enfin, tâchez de vous conformer en tout à votre amour Jésus et Jésus crucifié : faites tout par amour et pour

l'amour, et employez bien le moment présent sans vous inquiéter de l'avenir.

A une autre qui souffrait de grandes peines intérieures.

Je prie le sacré cœur de Jésus-Christ que, puisque ce n'est pas son bon plaisir de faire cesser la tempête chez vous, qu'il soit lui-même votre soutien et votre force, afin que vous demeuriez ferme et même tranquille au milieu de l'orage. Cet orage ne vous doit point troubler, car il ne vous renversera pas; le cœur de Jésus-Christ est un bon pilote; tenez-vous attachée à lui constammeut par une amoureuse confiance et grande humilité, quoique vous ne sembliez tenir à lui que par la pointe de l'esprit, sans goût, sans sentiment; laissez crier votre ennemi : c'est bon signe quand il fait tant de bruit, c'est marque qu'il n'a pas son compte.

Renoncez à toutes les suggestions par un simple désaveu, sans vous tourmenter à produire avec effort des actes sensibles. Le sacré cœur de Jésus connaît bien ce qui se passe dans le vôtre; c'est lui qui permet toutes ces peines, pour vous apprendre à vous abandonner à lui et à tous ses desseins sur votre âme; espérez en sa bonté : à mesure que vos peines augmentent, que votre confiance redouble. Regardez-vous comme un arbre planté le long des eaux, qui porte son fruit en sa saison : plus il est battu des vents, plus il enfonce ses racines en terre. De même, plus vous êtes combattue par les tentations, plus il vous faut enfoncer vos racines par une profonde humilité dans le cœur et selon le cœur de Jésus-Christ : je le supplie de vous environner de sa puissance, comme d'un mur impénétrable à tous vos ennemis.

A une autre, sur le parfait abandon à la volonté de Dieu.

Je veux bien vous répondre, ma chère Sœur, selon votre désir. Premièrement, vous devez vous attacher inviolable-

ment à ces paroles de saint François de Sales : *Ne demandez rien, ne refusez rien :* mais vous tenir prête et disposée à tout faire et tout souffrir dans le silence d'une âme parfaitement abandonnée.

Abandon pour le corps, prenant et recevant indifféremment la maladie comme la santé, le travail comme le repos.

Abandon pour l'esprit, chérissant les sécheresses, les insensibilités, les désolations, quand Dieu vous veut dans cet état ; les acceptant avec les mêmes actions de grâces que vous feriez les consolations : tenant toujours votre âme en paix et la faisant agir dans la parfaite nudité de la foi, sans vous arrêter aux goûts sensibles qui ne servent qu'à nous amuser dans le chemin de la perfection.

Abandon pour le cœur : c'est lui qui est le siége de l'amour et de la volonté, que vous devez faire tellement mourir dans le sacré cœur de Jésus, que vous le laissiez faire pour vous tout ce qui sera de son bon plaisir, ne vous procurant ni plaisir ni souffrance ; mais prenant indifféremment tout ce qu'il vous présentera, soit l'un, soit l'autre, pour vous sanctifier à son gré.

Si vous voulez, pour votre oraison, vous pourrez vous en tenir à ce que je vous ai dit. Au milieu des égarements de votre esprit, demeurez dans cette disposition que vous me marquez, paisible et tranquille, simplifiant votre esprit par ce seul acte d'abandon à la volonté de Dieu, demeurant en sa présence comme une servante inutile sans vous violenter à produire des actes, sinon de temps en temps, et il vous les suggérera. Ne vous mettez point en peine des suggestions de l'amour-propre, qui vous dit que vous perdez le temps, n'y faisant rien. Au reste, faites en sorte que votre principal soin soit de vous quitter vous-même et de retrancher toutes ces réflexions d'amour-propre, qui font un grand obstacle aux desseins de Dieu sur vous. Abîmez toutes vos misères dans le cœur miséricordieux et compatissant de l'aimable Jésus. Ne pensez plus qu'à l'aimer en vous oubliant vous-même. Pre-

nez pour devise ces paroles : L'amour divin m'a vaincu, lui seul possédera mon cœur.

A une autre.

Règles de conduite pour la perfection, qu'elle lui prescrit.

Je vous recommande, ma chère Sœur, d'être constamment fidèle à la pratique de tout ce que vous avez promis au sacré cœur de Jésus, afin qu'il règne absolument dans le vôtre. Soyez courageuse à ne vous point laisser abattre, ni pour vos fautes ni pour les contradictions. Recourez toujours à l'amour de votre propre abjection, vous estimant heureuse lorsque notre Sauveur vous en fournira les occasions. Embrassez amoureusement ce qui vous anéantira le plus aux yeux des créatures, comme les moyens les plus propres et les plus nécessaires à votre perfection. La vaine complaisance est très-dangereuse pour vous : c'est pourquoi vous devez être bien aise lorsqu'on vous oubliera et méprisera.

Soyez toujours soumise, en tous les événements, à la volonté de Dieu et de vos supérieurs, les laissant disposer de vous à leur gré.

Soyez constante à mortifier vos sens, si vous voulez acquérir l'esprit intérieur et le don d'oraison que je vous souhaite de tout mon cœur. Ah! si vous pouviez comprendre le grand bonheur qu'il y a d'aimer le cœur sacré, de s'en occuper, d'être tout à lui, vous auriez bientôt méprisé tout le reste.

Abandonnez-vous à la divine providence, étant prête à recevoir indifféremment de sa part, la jouissance et la souffrance, la paix et le trouble, la santé et la maladie ; *ne demandez rien, ne refusez rien.* Travaillez en parfait dénuement de vous-même, et tâchez de prendre le vrai esprit (de la visitation) qui est une profonde humilité devant Dieu et une grande douceur envers le prochain.

Cette humilité vous tiendra anéantie au dedans de vous-

même, comme indigne de tout bien et des grâces et miséricordes du Seigneur : elle vous fera mépriser toute recherche de vaine estime et complaisance des créatures : elle vous fera réjouir lorsqu'on vous contredira, qu'on vous humiliera, qu'on vous méprisera, n'opposant à tout cela qu'un profond silence, par conformité à Notre-Seigneur souffrant sans se plaindre, et y joignant un aveu intérieur de tout ce que vous méritez pour vos péchés.

La douceur envers le prochain vous rendra condescendante à son égard, charitable à lui rendre vos petits services, à l'excuser dans ses défauts, à supporter ses mauvais offices ; c'est ainsi que vous gagnerez le cœur de Jésus-Christ. Tenez-vous dans ce cœur sacré, comme dans un fort assuré ; vous y trouverez la force nécessaire pour ne vous point laisser abattre ni troubler de rien, pas même de vos propres défauts. Quand on voit ses défauts, au lieu de s'en décourager il faut s'humilier, étant bien aise qu'ils soient connus et qu'ils nous fassent paraître tels que nous sommes. Cette pratique tiendra votre âme en paix et fera de votre cœur le trône de Dieu qui se plaît avec les humbles. Soyez bien aise qu'il vous fournisse des occasions de souffrir, soit à l'égard du prochain, soit en vous-même : recevez ces occasions comme un gage de son amour, qui prétend par de tels moyens rendre votre cœur conforme au sien.

Faites un bon emploi du temps destiné pour l'oraison et autres exercices spirituels : cette fidélité vous soutiendra dans tous vos devoirs, et pour vous en faciliter la pratique, faites de votre cœur le trône de l'amour de Jésus-Christ, vous y retirant souvent pour vous entretenir avec lui, pour l'adorer, pour l'aimer de toutes vos forces et puissances, et pour écouter en silence ce qu'il vous dira. Le moyen d'y arriver à ce saint amour, c'est de retrancher en vous toute réflexion d'amour-propre, et de vous enraciner de plus en plus dans l'amour de votre propre abjection.

Mettez sur les yeux de votre âme le bandeau de la sainte

et amoureuse soumission à Dieu, et pour son amour à l'obéissance ; la vraie obéissance ne se permet ni les murmures, ni les réflexions. Suivez votre chemin, qui est celui de l'exactitude à l'observance de vos devoirs religieux. Vous ne devez point vous en dispenser, à moins que la charité ou la nécessité ne l'exige ; car tout le reste n'est qu'accessoire et doit lui céder. Agissez avec la simplicité d'un enfant, avec ceux et celles qui vous conduisent. Ne leur cachez jamais rien, ni le bien ni le mal, et Dieu vous bénira ; car il est ennemi de tout détour et de toute duplicité ; et rien ne rendra votre cœur plus conforme à celui de Jésus-Christ que la sincérité et l'humilité.

Tenez-vous toute cachée dans ce sacré cœur et comme anéantie aux yeux des créatures, sans vous mêler de rien, que de vous humilier et de faire tout ce que l'obéissance et vos saintes règles exigent de vous. Ne négligez pas les plus petites ; souvent Dieu y attache de grandes grâces. Soyez toujours disposée à tout faire, à tout porter, à tout souffrir, sans vous plaindre jamais ni croire qu'on vous fasse tort. Ne recherchez point d'être louée ou approuvée en ce que vous ferez, et s'il arrive qu'on vous loue, dites en vous-même : cela ne m'est pas dû. Au contraire, lorsqu'on vous méprisera, dites en vous-même : voilà ce qui m'appartient.

Anéantissez soigneusement en vous toutes les vues de respect humain et d'amour-propre qui vous empêchent de devenir intérieure. Prenez-y garde : la vertu ne consiste pas à faire de belles résolutions ni à dire de belles paroles, mais à venir aux effets ; les belles paroles et les belles résolutions feront elles-mêmes votre condamnation. — Fuyez l'empressement dans vos actions, tâchant de former votre extérieur comme votre intérieur sur le modèle de Jésus-Christ et de son cœur. Agissez en tout avec la même tranquillité que si vous n'aviez que cette action à faire, et faites-les toutes comme si chacune était la dernière de votre vie. Quelle serait alors la pureté et la ferveur de votre amour en cette action ?

Voilà, ma chère Sœur, les moyens d'être toute à Dieu qui veut être l'unique possesseur de votre cœur, &c., &c.

A une autre, pour la fortifier dans ses désolations et ténèbres intérieures.

Vous devriez, ma chère Sœur, vous anéantir d'amour et de reconnaissance pour tant de miséricorde et de tendresse que le cœur de Jésus a pour vous; je l'ai encore plus reconnu dans tout ce qui est marqué dans votre écrit. Tout ce que vous regardez comme des rigueurs de sa justice, je le tiens pour des gages de son amoureuse bonté pour vous. Il prétend par ces moyens si contraires à la nature vous détacher de vous-même et de toutes les choses créées pour vous rendre entièrement dépendante de sa grâce. Attendez tout de son secours, sans mettre votre confiance ni votre ressource en vous-même, sans que pour cela vous négligiez rien de tout ce qui sera en votre pouvoir. Ah! ma chère Sœur, si vous pouviez comprendre l'ardente charité de Notre-Seigneur à votre égard, vous verriez bien que toutes ces dispositions qu'il fait de vous ne sont qu'amour. Ces insensibilités que vous éprouvez sont pour vous apprendre que pour être bien avant dans son amour, il faut être comme insensible à toutes les choses créées et surtout aux mouvements de votre amour-propre. Il veut que vous lui fassiez le sacrifice de votre volonté autant de fois qu'il vous en fournira l'occasion, jusqu'à ce qu'enfin vous l'ayez comme anéantie pour n'en avoir plus d'autre que celle du divin cœur.

Toutes ces sécheresses sont pour vous apprendre que si vous voulez être une plante fertile dans le parterre du cœur de Notre-Seigneur, il faut que vous fassiez mourir premièrement toute affection pour les créatures.

Ces ténèbres où vous vous trouvez sont pour éteindre en vous ces fausses lueurs du raisonnement humain qui contrarient les desseins cachés de Dieu : il veut que comme une aveugle vous vous laissiez conduire par la main de son bon plaisir.

Ce silence que Notre-Seigneur paraît garder à votre égard, vous laissant dépourvue de bonnes pensées et dans la difficulté de vous appliquer à aucune, vous apprend que si vous voulez entendre la voix du Bien-aimé, il faut faire taire entièrement en vous les réflexions et les vues de l'amour-propre ; après quoi, l'amour divin vous en apprendra plus dans cet heureux silence que toute l'éloquence des créatures. Tenez-vous donc dans ce silence ; parlez peu aux créatures, mais beaucoup à Dieu par les œuvres et par la souffrance. Soyez pauvre et dénuée de tout, et il vous remplira. Embrassez amoureusement tout ce qui vous mortifiera et humiliera le plus ; c'est là le moyen de faire triompher le cœur de Jésus dans le vôtre, malgré vos peines, vos sécheresses et vos ténèbres. — Tenez votre âme en paix, sans vous troubler de vos défauts ; ils servent dans les desseins de Dieu à entretenir en vous l'amour de votre abjection ; c'est pour cela que, excepté l'offense de Dieu, nous devons être bien aises de nous voir fautives et défaillantes.

Encore une fois, ma chère Sœur, que vous êtes obligée à Dieu de ce qu'il use envers vous de tant de miséricorde! Il vous conduit par le droit chemin, pour vous faire arriver à lui bon gré, mal gré. Ce bon Maître, voyant que vous le quittez souvent pour vous donner à un autre, vous attache par les cordes de son amour, avec lesquelles il vous attire à lui; et parce qu'il vous mène par un chemin raboteux et un peu rude et épineux, vous tournez la tête en arrière pour voir si vous pourrez trouver quelqu'un qui puisse vous l'adoucir. Mais c'est en vain : il en faut passer par là, puisqu'il le veut pour vous purifier et vous perfectionner. Qu'avez-vous à craindre, puisqu'il vous environne de toutes parts de sa divine puissance, comme d'un mur impénétrable à l'ennemi ? Souvenez-vous que nul ne peut soulager ni consoler celui que Dieu veut faire souffrir. Abandonnez-vous donc de grand cœur à sa conduite, puisque vous êtes dans l'état où il vous veut, qui est de vivre sans appui, sans ami, sans désirs, que

ceux qu'il vous donnera lui-même. Faites cela et vous vivrez comme il le veut.

Laissez là l'avenir et ne pensez qu'à bien employer le moment présent. Le sacré cœur vous demande pour pratique la douceur et l'humilité. Faire, et souffrir, et humblement se taire. »

C'est ainsi qu'en instruisant des novices, la bienheureuse Marguerite-Marie, comme sous la dictée du Saint-Esprit, ménageait à tous les fidèles les plus efficaces moyens de perfection.

Vœu que fit la Bienheureuse avec la permission de son directeur.

S'il y a peu de personnes en état de suivre un tel modèle, toutes du moins peuvent en retirer quelque fruit, soit en admirant les grâces de Dieu envers les âmes fidèles, soit en se confondant et s'humiliant intérieurement à la vue de tant de sainteté; voilà pourquoi nous croyons édifiant de le rapporter.

Vœu fait la veille de la Toussaint de l'an 1686, pour me consacrer et m'immoler plus étroitement, absolument et plus parfaitement au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

1. O mon unique amour, je tâcherai de vous tenir soumis et de vous assujettir tout ce qui est en moi, en faisant ce que je croirai être le plus parfait ou le plus glorieux à votre sacré cœur, auquel je promets de ne rien épargner de tout ce qui est en mon pouvoir, et de ne rien refuser de faire ou de souffrir pour le faire connaître, aimer et glorifier.

2. Je ne négligerai ni n'omettrai aucun de mes exercices et observances de mes saintes règles, sinon par charité ou vraie nécessité, ou par obéissance à laquelle je soumets toutes mes promesses.

3. Je tâcherai de me faire un plaisir de voir les autres dans l'élévation, bien traités, aimés et estimés, pensant que cela

leur est dû et non à moi qui dois être toute anéantie dans le cœur sacré de Jésus-Christ, faisant ma gloire de bien porter ma croix et d'y vivre pauvre, inconnue, méprisée, humiliée et contrariée, quelque répugnance que la nature orgueilleuse y fasse sentir.

4. Je veux souffrir en silence, sans me plaindre, quelque traitement qu'on me fasse; n'éviter aucune souffrance ni peine, soit de corps ou d'esprit, soit d'humiliation ou mépris ou contradiction; ne me chercher ou procurer aucune consolation, plaisir ou contentement que celui de n'en point avoir en la vie. Lorsque la Providence m'en présentera, je les prendrai simplement, non pour le plaisir auquel je renoncerai intérieurement, soit que la nature en rencontre en prenant ses nécessités ou autrement, ne m'amusant point à penser si je me satisfais ou non, mais plutôt à aimer mon Souverain qui me donne ce plaisir.

5. Je ne me procurerai aucun soulagement, sinon quand la nécessité me fera croire ne pouvoir faire autrement; je le demanderai dans la simplicité de nos constitutions : ceci est pour m'affranchir de la peine continuelle que je sens de trop flatter et trop donner à mon corps qui est mon plus cruel ennemi.

6. Je laisserai l'entière liberté à ma supérieure de disposer de moi comme bon lui semblera, acceptant humblement et indifféremment les occupations que l'obéissance me donnera, malgré la répugnance effroyable que je sens d'aller au parloir ou d'écrire des lettres, faisant désormais tout cela comme si j'y avais bien du plaisir.

7. Je m'abandonne totalement au sacré cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour me consoler ou m'affliger selon son bon plaisir, me contentant d'adhérer à toutes ses saintes opérations et dispositions, me regardant comme sa victime qui doit toujours être dans un continuel acte d'immolation et de sacrifice, selon son bon plaisir, ne m'attachant à rien qu'à l'aimer et le contenter en agissant et souffrant en silence.

8. Je ne m'informerai jamais des fautes du prochain; et, lorsque je serai obligée d'en parler, je le ferai dans la charité du cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en me mettant dans la pensée si je serais bien aise qu'on me fît ou que l'on dît cela de moi ; et lorsque je verrai commettre quelque faute, j'offrirai au Père éternel une vertu contraire du cœur sacré de Jésus pour la réparer.

9. Je regarderai tous ceux qui m'affligeront ou parleront mal de moi comme mes meilleurs amis, et tâcherai de leur rendre tous les services et tout le bien que je pourrai.

10. Je tâcherai de ne point parler de moi, ou que ce soit fort courtement, et non jamais, s'il se peut, pour me louer ou justifier.

11. Je ne chercherai l'amitié d'une créature, que lorsque le sacré cœur de Jésus-Christ m'y invitera pour la porter à son amour.

12. Je ferai une continuelle attention de conformer et soumettre en tout ma volonté à celle de mon Souverain.

13. Je ne m'arrêterai point volontairement à aucune pensée, non-seulement mauvaise, mais seulement inutile ; je me regarderai comme une pauvre dans la maison de Dieu, qui doit être soumise à toutes et à qui l'on fait et on donne tout par charité, et je penserai que j'ai toujours trop.

14. Tant que je le pourrai, je ne ferai ni plus ni moins par le respect humain ou vaine complaisance des créatures.

15. Comme j'ai demandé à Notre-Seigneur de ne rien laisser paraître en moi de ses grâces extraordinaires que ce qui m'attirera le plus de mépris, de confusion et d'humilité devant les créatures, aussi tiendrai-je à grand bonheur quand tout ce que je dirai ou ferai sera méprisé, censuré et blâmé; tâchant de tout souffrir pour l'amour et la gloire du sacré cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et dans ses saintes intentions auxquelles je m'unirai en tout.

16. Je ferai attention à rendre mes actions et paroles glorieuses à Dieu, édifiantes au prochain et salutaires à mon

âme, en me rendant fidèlement constante à la pratique du bien que mon divin Maître me fait connaître qu'il désire de moi, n'y faisant point, si je peux, de faute volontaire ; et je ne m'en pardonnerai point sans m'en venger sur moi par quelque pénitence.

17. Je me rendrai attentive à n'accorder à la nature que ce que je ne pourrai pas légitimement lui refuser sans me rendre singulière, ce que je veux fuir en tout. Enfin, je veux vivre sans choix, ne tenir à rien, dire en tout événement : *Fiat voluntas tua.*

Dans la multitude de toutes ces choses je me suis sentie saisie d'une si grande crainte d'y manquer, que je n'avais pas le courage de m'y engager, si je n'avais été fortifiée et rassurée par ces paroles qui me furent dites dans le plus intime de mon cœur : « Que crains-tu, puisque je réponds pour toi et me suis rendu ta caution? L'unité de mon amour te tiendra lieu d'attention dans la multiplicité de toutes ces choses : je te promets qu'il réparera les fautes que tu y pourrais commettre, et s'en vengera lui-même sur toi. »

Ces paroles imprimèrent en moi une si grande confiance et assurance que cela serait ainsi, que, nonobstant ma grande fragilité, je ne crains plus rien, ayant mis ma confiance en celui qui peut tout et duquel j'espère tout et rien de moi.

TESTAMENT SPIRITUEL

ou donation que Notre-Seigneur exigea de sœur Marguerite, et celle qu'il lui fit en récompense.

Cet acte, écrit de la main de la mère Greffier, alors supérieure, signé du sang de sœur Marguerite, était conçu en ces termes :

Vive Jésus ! dans le cœur de son épouse, ma sœur Marguerite-Marie, pour laquelle et en vertu du pouvoir que Dieu m'a donné sur elle, j'offre, dédie et consacre purement et inviolablement au

sacré cœur de l'adorable Jésus tout le bien qu'elle pourra faire pendant sa vie et celui que l'on fera pour elle après sa mort, afin que la volonté de ce cœur divin en dispose à son gré selon son bon plaisir et en faveur de quiconque il lui plaira, soit vivante, soit trépassée; ma sœur Marguerite protestant qu'elle se dépouille volontiers généralement de tout, excepté de sa volonté d'être à jamais unie au divin cœur de son Jésus et de l'aimer purement pour l'amour de lui-même. En foi de quoi, elle et moi signons cet écrit, fait le dernier jour de décembre 1678. Signature de la mère Greffier et ensuite celle de sœur Marguerite-Marie, *disciple du divin cœur de l'adorable Jésus* — (avec son sang).

La sœur continue : *Mon divin Maître me témoigna un grand contentement de cet acte et me dit qu'il voulait en disposer selon ses desseins et en faveur de qui il lui plairait; mais que, puisque son amour m'avait dépouillée de tout, il ne voulait plus que j'eusse d'autres richesses que celles de son sacré cœur desquelles il me fit une donation à l'heure même, me la faisant écrire de mon sang selon qu'il la dictait.*

Cet acte, ainsi écrit et dicté, est conçu en ces termes :

Je te constitue héritière de mon cœur et de tous ses trésors, pour le temps et l'éternité, te permettant d'en user selon ton désir. Je te promets que tu ne manqueras de secours que lorsque je manquerai de puissance. Tu en seras pour toujours la disciple bien-aimée, le jouet de son bon plaisir et l'holocauste de son amour : lui seul sera l'objet de tous tes désirs : il réparera et suppléera à tes défauts et t'acquittera de tes obligations.

Pratiques sur les cinq plaies de Notre-Seigneur pour chaque jour de la semaine.

Le lundi, vous prendrez la plaie de la main droite de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle servira comme de miroir à votre âme; elle s'y regardera de temps en temps, pour y découvrir, par la comparaison des souffrances et de la pa-

tience de Jésus-Christ, les mouvements déréglés de votre cœur et y reconnaître ce qui empêche qu'il ne soit véritablement uni à lui. Vous vous présenterez à lui avec la qualité d'une criminelle devant son juge : vous lui demanderez grâce et le prierez d'être lui-même votre justice et votre justification : vous lui direz de temps en temps : O Juge plein de clémence et de miséricorde, par le mérite de la rigoureuse sentence et du jugement injuste qui a été porté contre vous, détournez de moi la condamnation que mes péchés ont méritée. D'autres fois vous direz : O Dieu, sauvez par bonté celle que vous pouvez damner avec justice. Vous répéterez souvent pendant le jour ces aspirations; vous les repasserez en présence de ce juge souverain pour négocier avec lui l'affaire de votre salut. Vous lui témoignerez la douleur de l'avoir offensé par de fréquents actes de contrition; vous les produirez en secret, sans interrompre les autres occupations; vous supporterez en esprit d'expiation tout ce qui se présentera à souffrir, et vous ferez ce jour-là toutes vos actions dans cet esprit.

Le mardi, votre demeure sera dans la main gauche de Jésus-Christ. Vous prendrez devant lui la qualité de l'enfant prodigue devant son père; vous vous reprocherez à vous-même votre pauvreté venue de votre mauvaise conduite; vous demanderez pardon à votre Père d'avoir dissipé ses biens en abusant de ses grâces et en méprisant ses volontés. Avec une grande confiance vous vous jetterez entre ses bras que son amour lui a fait étendre sur la croix, comme pour recevoir ses enfants qui reviennent à lui. Vous lui direz souvent : Mon Dieu, vous êtes mon Père, ayez pitié de moi selon la grandeur de vos miséricordes; je m'abandonne, ne me rejetez pas; l'enfant ne peut périr entre les bras d'un père qui l'aime et qui est tout-puissant. D'autres fois vous direz : O mon Père, je suis votre enfant, rendez-moi digne de ce titre; que j'accomplisse désormais en tout et toujours votre sainte volonté, car je suis toute à vous! Vous vous exercerez ce jour-là à la pratique de la douceur et de la patience.

Le mercredi, il faut vous retirer avec un profond abaissement dans la plaie du pied droit de notre bon pasteur. Vous y contemplerez ce qu'il a souffert pour courir après sa brebis égarée. Cette brebis c'est vous-même, et vous vous regarderez comme rapportée au bercail par la bonté du pasteur; vous vous cacherez près de lui, pour vous y tenir à l'abri, dans la crainte du loup : ce loup c'est le démon; c'est encore plus votre orgueil et votre amour-propre. Pensant ensuite combien ce bon pasteur a fait de pas pour vous chercher, vous l'en remercierez : vous unirez vos pas aux siens, vous lui demanderez qu'il ne permette pas que vous marchiez vous-même ailleurs que dans la route de son amour. Vous lui direz : O mon aimable pasteur, détachez-moi de tout ce qui est créé, et de moi-même, afin que rien ne puisse m'attirer en m'éloignant de vous; je ne veux plus d'autres pâturages que ceux que vous me donnerez! D'autres fois vous lui exposerez les blessures que vous avez reçues dans votre égarement, et vous lui direz : O mon Seigneur, guérissez mes plaies par le mérite des vôtres; si vous le voulez, vous pouvez me guérir tout d'un coup. Ce jour, allant et venant, vous penserez que vous marchez à la suite de votre pasteur. Ne perdez pas d'occasion en ce jour de vous humilier.

Le jeudi, vous vous retirerez dans la plaie du pied gauche. Vous considérerez Jésus-Christ comme un vainqueur à qui les blessures ont mérité la victoire. Vous vous regarderez comme un soldat destiné à combattre sous les yeux de votre capitaine, et pour la même cause. Vous considérerez tous vos ennemis qui vous entourent; mais vous n'en serez effrayé qu'autant qu'il le faut pour vous tenir serré près de votre chef; il est lui-même notre bouclier et notre force; il pourrait nous exempter de combattre, mais il ne le veut pas, afin que nous faisant triompher, tout faibles que nous soyons, sa force paraisse dans notre faiblesse. Puis donc qu'il met son plaisir à nous voir combattre et vaincre, faisons le nôtre d'avoir à combattre avec lui; dites-lui souvent : *O Seigneur*,

je suis à vous, sauvez-moi; je n'ai de force qu'en vous, et je n'aurai de victoire que par vous : soutenez ma faiblesse et je ne crains plus. D'autres fois dites avec ardeur : *Mon Dieu, je souffre violence, répondez pour moi.* Et encore : *Seigneur, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir :* la pratique du jour sera la mortification des moindres mouvements de vos passions.

Le vendredi, vous entrerez dans la plaie du côté de Jésus; vous vous y retirerez comme un voyayeur qui cherche un port assuré, qui le désire pendant la tempête et qui est transporté quand il l'a trouvé; mais le voyage n'est pas fini, il faut encore essuyer des orages et éviter des écueils; chaque jour en présente de nouveaux. Jésus sera votre pilote; abandonnez-vous absolument à sa conduite, ne vous mêlez d'autre chose que de l'aimer et de chercher à le contenter, comme les passagers font aveuglément, dans la tempête, tout ce que le pilote leur prescrit; dites-lui de temps à autre : O mon amour, *sauvez-moi, ne me laissez pas périr;* ou bien : *Les eaux pénètrent jusqu'à mon âme, les vagues sont prêtes à me submerger, tendez-moi votre main secourable.* La pratique du jour sera d'étudier les mouvements de ce cœur divin où vous vous êtes retirées et d'y conformer en tout votre intention et vos désirs.

Le samedi, vous envisagerez la blessure que ressentit Jésus-Christ par le poids de la croix, lorsqu'il la porta sur le Calvaire, et qu'elle ouvrit sur son épaule décharnée une large plaie; vous penserez que le poids de vos péchés lui était encore plus douloureux; vous vous le représenterez dans l'accablement où il était alors, et vous vous reprocherez à vous-même de l'avoir réduit à cet état, en le surchargeant encore par vos fautes journalières; vous admirerez sa bonté qui l'a engagé à tout prendre et à se charger de tout par amitié pour nous; vous lui direz : O généreux ami, porterez-vous tout le poids de la justice de Dieu, et n'en partagerai-je rien ? soulagez-vous en me purifiant. D'autres fois : Que puis-je *rendre*

à mon Dieu, pour tout le bien qu'il m'a fait, et pour le mal qu'il a souffert pour moi? Je prendrai son calice, et je le boirai avec lui s'il le faut jusqu'à la lie. La pratique sera la mortification des sens, vous privant de quelque plaisir, satisfaction ou commodité.

Le dimanche, vous considérerez Jésus expirant, et dans ce moment même, consommant notre rédemption et notre délivrance et commençant celle des âmes saintes qui étaient dans les limbes. Nous adorerons les derniers mouvements de son cœur mortel, et le dernier soupir de sa vie qui scella l'arrêt de notre salut, et qui fut la consommation de sa victime et de son triomphe. O Jésus! vos ennemis sont vaincus, mais ils espèrent me vaincre à leur tour; triomphez encore en moi, et rendez-les encore confus. Dites-lui quelquefois : Mon Dieu et mon époux, conformez mon cœur au vôtre; vous avez donné pour moi jusqu'à la dernière goutte de votre sang, prenez pour vous jusqu'à la plus petite affection de mon cœur qui ne veut plus être partagé; il vous est dû tout entier. Pour pratique vous étudierez vos attachements pour les combattre et les détruire, s'ils ne sont formés par la volonté de Jésus-Christ; vous vous redirez souvent à vous-même ces paroles : l'amour règne dans la souffrance, il triomphe dans l'humilité, il jouit dans l'unité.

Demeures dans le sacré cœur de Jésus pour tous les jours de la semaine.

Le Dimanche.

Vous entrerez dans le cœur ouvert de Jésus, comme dans une fournaise d'amour, pour vous y purifier de toutes les souillures que vous avez contractées pendant la semaine et pour consumer cette vie de péché, afin de vivre de celle du pur amour, amour qui vous transformera tout en lui; ce jour sera destiné à rendre un particulier hommage à la sainte Trinité.

Le Lundi.

Vous vous regarderez comme une criminelle qui désire apaiser son juge par le regret de ses fautes et qui consent à satisfaire à sa justice; vous entrerez en cet esprit dans le cœur de Jésus, pour vous renfermer dans cette prison d'amour, pour y participer aux amertumes dont ce cœur sacré a été inondé; vous consentirez à y être liée et garrottée si étroitement, qu'il ne vous reste, pour ainsi dire, plus de liberté que pour aimer, plus de lumière, plus de mouvement ou de vue, que celle du pur amour, de cet amour qui le tient lui-même comme captif et sans mouvement dans le saint Sacrement : par le mérite de cette divine captivité, vous lui demanderez la liberté pour les âmes du purgatoire, et vous ferez toutes vos actions en esprit de pénitence dans cette vue.

Le Mardi.

Vous entrerez dans le cœur de Jésus comme dans une école dont vous êtes le disciple ; cette école est celle où l'on apprend la science des Saints, la science du pur amour, qui fait oublier toutes les sciences mondaines; vous écouterez avec attention la voix de votre maître qui vous dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le vrai repos de votre âme.

Le Mercredi.

Vous entrerez dans le cœur de Jésus comme un voyageur dans un navire ; l'amour en est le pilote; il vous conduira heureusement sur cette mer orageuse par laquelle il faut passer pour arriver au port ; les tempêtes que vous avez à craindre ne viennent que de l'amour-propre, de la vanité, de l'attache à sa volonté ; le pilote vous en défendra si vous êtes fidèle; il vous fera voguer dans le calme et la tranquillité.

Le Jeudi.

Vous entrerez dans le cœur de Jésus comme un ami qui est invité au festin de son ami ; vous y trouverez des délices qui vous sont préparées et qui surpassent vos désirs et vos connaissances ; vous y serez enivrée du vin délicieux de son amour ; ce vin charme les amertumes du siècle et inspire le dégoût de toutes les voluptés terrestres ; l'ami qui vous reçoit est aussi libéral qu'il est tendre ; il vous dira : Tout ce qui est à moi est à toi, mes mérites, mes plaies, mon sang, mes douleurs ; l'amour rend tous ces biens communs entre nous ; mais la libéralité doit être réciproque, et je veux aussi te posséder tout entière sans tant de réserve et de partage. En ce jour vous ferez toutes vos actions en esprit d'amour.

Le Vendredi.

Vous considérerez Jésus-Christ sur la croix, comme la mère tendre qui vous y a enfanté dans son cœur avec des douleurs infinies ; vous vous reposerez entre ses bras et sur son cœur, comme un enfant dans les bras de sa mère et qui y trouve sa consolation et son assurance. Abandonnez-vous donc à ce cœur sacré sans tant de retour, d'inquiétude et de défiance pour l'avenir ; il le prévoit pour vous et c'est assez ; bornez-vous à l'aimer avec confiance dans le moment présent, assurée que vous êtes qu'il ne veut pas vous abandonner. Vous passerez ce jour dans cet esprit d'abandon pour tous les événements de votre vie, ne vous réservant rien que l'amour.

Le Samedi.

Vous vous présenterez au cœur sacré de Jésus comme une victime qui arrive au temple pour y être immolée et qui est présentée devant le sacrificateur ; ce divin prêtre doit en l'é-

gorgeant spirituellement, faire mourir en elle la vie animale, et ensuite en la consumant dans le feu de l'amour, lui rendre une vie nouvelle et divine ; prenez plaisir à remplir les devoirs de l'holocauste; aimez à mourir au monde et à tout ce qu'il y a de sensible, et à être consumée dans l'amour pour honorer Dieu et pour y trouver la nouvelle vie que l'amour seul anime ; heureuse si après cela vous pouvez dire avec vérité : *Non, ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus qui vit en moi,* et qui y vit par son amour ; c'est en lui et par lui que j'agis, que je souffre et que j'aime.

Au reste, voulez-vous savoir qui entrera plus avant dans cette sacrée demeure du cœur de Jésus ? ce sera la plus humble et la plus méprisée ; la plus dénuée de tout sera celle qui le possédera davantage; la plus mortifiée en sera le plus tendrement caressée; la plus charitable en sera le plus aimée; la plus silencieuse en sera le mieux enseignée; enfin la plus obéissante sera celle qui aura le plus de crédit et de pouvoir. »

Ici se trouvent placées, dans les écrits de la Sainte, les différentes vies mystiques de Jésus-Christ dans le saint Sacrement et la manière de les honorer pendant l'octave de sa fête.

Nous aurions bien cédé au désir de les rapporter en entier; mais comme elles semblaient particulières aux religieuses, nous nous sommes borné à les énumérer et à donner les premières pensées du titre avec les pratiques.

Les vies de Jésus-Christ au Saint Sacrement.

I. — Vie d'Amour.

Vous êtes l'épouse bien-aimée de Jésus, honorez sa vie d'amour au saint Sacrement. Rendez-vous toute pure et innocente pour plaire à ce divin époux; donnez-lui tout sans réserve si vous voulez qu'il se donne tout à vous. (S'imposer quelque privation.)

II. — Vie de Gloire.

Là, dans ce Sacrement, Jésus-Christ renouvelle sa glorieuse passion... il veut vous associer à sa royauté (sur les puissances ennemies), et pour cela il veut que vous fassiez votre trône sur la croix ; vous y serez glorieuse avec lui, si vous portez comme lui toutes celles qui vous seront présentées, &c.... (Cinq pratiques en cette vue, et s'offrir au cœur glorieux de Jésus-Christ.)

III. — Vie cachée.

Vous participerez à cette vie en vous ensevelissant si avant dans la solitude de son cœur, que vous ne désiriez plus d'être vue que de lui seul... Cachez avec soin le bien que vous ferez, de peur qu'il ne vous soit dérobé ; aimez à vivre inconnue et oubliée, &c. (Cinq pratiques d'anéantissement et de privation.)

IV. — Vie de Sacrifice.

Là, Jésus-Christ est la victime de propitiation pour notre salut ; offrez-vous à son sacré cœur comme une victime qui veut être immolée avec lui..... Priez-le qu'il accomplisse en vous ses desseins, quelque rigoureux qu'ils puissent être, &c. (Offrir cinq pratiques au cœur immolé de Jésus.)

V. — Vie de Grace.

Notre-Seigneur vous appelle à honorer sa vie de grâce ; le saint Sacrement est le trône de la grâce et de la miséricorde, et c'est pour inviter les pécheurs à venir la demander, qu'il reste toujours dans ce saint mystère ; offrez-vous à lui, comme une esclave, une criminelle, &c. (Cinq pratiques de mortification, de charité, d'humilité pour offrir à Jésus-Christ.)

VI. — Vie d'Humilité.

Dans ce sacrement Jésus-Christ voile pour nous sa puissance et sa gloire et s'expose par amour à toutes les insultes des hérétiques et des faux chrétiens. Entrez dans son esprit; offrez-vous devant lui, comme le néant devant son tout, comme la boue devant le soleil, pour être foulée aux pieds de tout le monde s'il le veut ainsi. (Cinq pratiques d'humiliation en allant le visiter.)

VII. — Vie agissante et opérante.

Là Jésus-Christ glorifie son Père, conduit son Eglise, anime les Saints, invite les pécheurs et change les cœurs. Travaillez comme lui, avec lui, et s'il est possible autant que lui, comme si vous pouviez le soulager dans les immenses occupations de son cœur. Comment le ferez-vous, pauvre créature, faible, languissante et à demi morte? Vous le pourrez par l'amour; l'amour suppléera à tout; il vous dictera ce qu'il faut faire. Imitez son action par votre exactitude à vos devoirs, &c. (Cinq pratiques de charité envers le prochain que vous lui offrirez.)

VIII. Vie de consommation.

L'état d'une victime, c'est d'être entièrement consumée par le feu, à la gloire de celui à qui elle est offerte. Jésus est au saint Sacrement comme la victime de Dieu; et le feu de l'amour l'y consumerait, s'il n'était immortel et impassible. Il n'en est pas de même de nous qui devrions languir, dessécher d'amour et y être consumées jusqu'à la mort. Offrez-vous à Jésus-Christ pour porter cet état si c'est son bon plaisir, pour être devant lui comme de ces cierges allumés qu'on brûle à son honneur et qui se consument en servant à la gloire de Dieu. Vous vous abandonnerez sans réserve à Jésus pour

qu'il fasse de vous selon sa volonté. La victime est à lui ; il l'immolera dans le temps et la manière que ce souverain prêtre sait le devoir faire. Il vous suffit d'être prête et d'aimer par avance l'espèce de consommation qu'il vous destine : la plus souffrante est pour vous la plus heureuse. Faites en ce jour cinq pratiques d'amour et d'abandon, et vous les offrirez à Jésus-Christ.

Les abîmes du cœur sacré de Jésus pour toutes les dispositions et pour suppléer à toutes nos misères.

Le cœur de Jésus est un abîme où vous trouverez tout ; surtout c'est un abîme d'amour où nous devons abîmer tout notre amour, et principalement l'amour-propre qui est en nous, avec ses mauvaises productions qui sont le respect humain et le désir de nous élever et de nous contenter. C'est en noyant ces penchants dans l'abîme de l'amour divin, que vous y trouverez toutes les richesses qui vous seront nécessaires selon vos états différents.

Si vous êtes dans un abîme de privation et de désolation, ce divin cœur est un abîme de toute consolation dans lequel il faut vous perdre sans désirer d'en sentir la douceur.

Si vous êtes dans un abîme de sécheresse et d'impuissance, allez vous abîmer dans le cœur de Jésus-Christ qui est un abîme de puissance et d'amour, sans vous embarrasser à goûter la douceur de cet amour que lorsqu'il lui plaira.

Si vous êtes dans un abîme de pauvreté et dénuée de tout, abîmez-vous dans le cœur de Jésus ; il est rempli de trésors, il vous enrichira si vous le laissez faire.

Si vous êtes dans un abîme de faiblesse, de rechutes et de misères, allez aussi souvent au cœur de Jésus ; il est un abîme de miséricorde et de force, il vous relèvera et vous fortifiera.

Si vous éprouvez en vous un abîme d'orgueil et de vaine estime de vous-même, abîmez-la promptement dans les

anéantissements profonds du cœur de Jésus ; ce cœur humble est l'abîme de l'humilité.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'ignorance et de ténèbres, le cœur de Jésus est un abîme de science et de lumières ; apprenez surtout à l'aimer et à ne faire que ce qu'il désire de vous.

Si vous êtes dans un abîme d'infidélité et d'inconstance, celui de Jésus en est un de constance et de fidélité ; abîmez-vous-y et vous y trouverez un amour constant à vous aimer et à vous faire du bien.

Si vous vous trouvez comme abîmée dans la mort, allez au cœur de Jésus, vous y trouverez un abîme de vie et vous y puiserez une vie nouvelle, vie où vous ne regarderez plus que par les yeux de Jésus-Christ, vous n'agirez plus que par son mouvement, vous ne parlerez plus que par sa langue, vous n'aimerez que par son cœur.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'ingratitude, le cœur de Jésus est un abîme de reconnaissance ; puisez-y de quoi offrir à Dieu pour tous les biens que vous en avez reçus, et priez Jésus de suppléer pour vous de son abondance.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'agitation, d'impatience ou de colère, allez au cœur de Jésus qui est un abîme de douceur.

Si vous êtes dans un abîme de dissipation et de distraction, vous trouverez dans le cœur sacré de Jésus un abîme de recueillement et de ferveur qui suppléera à tout, qui fixera votre cœur et votre imagination en les unissant à lui.

Si vous vous trouvez plongé dans un abîme de tristesse, abîmez la tristesse elle-même dans le cœur de Jésus qui est un abîme de joie céleste et le trésor de toutes les délices des Saints et des Anges.

Si vous êtes dans le trouble et dans l'inquiétude, le cœur divin est un abîme de paix, et cette paix vous sera communiquée.

Lorsque vous serez dans un abîme d'amertume et de souf-

france, unissez-les à l'abîme de souffrances infinies du cœur de Jésus, et vous apprendrez de lui à souffrir et à être content en souffrant.

Quand vous serez dans un abîme de crainte, le cœur de Jésus est un abîme de confiance et d'amour; abandonnez-vous-y, là vous apprendrez que la crainte doit céder à l'amour.

Enfin, en tout et partout abîmez-vous dans cet océan d'amour et de charité, et, s'il est possible, n'en sortez plus que vous ne soyez pénétrée du feu dont ce cœur est embrasé pour Dieu et pour les hommes, comme le fer dans la fournaise ou comme une éponge plongée dans la mer et pénétrée de ses eaux (1). »

Nous aimons à finir ce long et pénible ouvrage, inspiré, si nous ne nous trompons, par le désir de faire aimer Dieu, en nous précipitant nous-mêmes dans ces abîmes du cœur sacré de Jésus-Christ, où l'on trouve le repos, la paix et la félicité anticipée du ciel.

(1) Les actes de consécration, aspirations et amende honorable se trouvent dans tous les livres de dévotion au sacré cœur, ainsi que les paroles de Jésus-Christ : *Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes;* nous avons cru devoir nous dispenser de les rapporter ici.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

3e SÉRIE.

		Pages.
I.	Sainte Catherine de Gènes	1
II.	Sainte Thérèse	37
III.	Sainte Magdeleine de Pazzi	159
IV.	Sainte Jeanne de Chantal	231
V.	Bienheureuse Baptiste Varani	279
VI.	Bienheureuse Marie de l'Incarnation, carmélite	303
VII.	Vénérable Marguerite du Saint Sacrement, carmélite	325
VIII.	Bienheureuse Marie de l'Incarnation, ursuline	347
IX.	Bienheureuse Marguerite Marie, visitandine	389

FIN DE LA PREMIÈRE TABLE.

TABLE SYNOPTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

3e SÉRIE.

SAINTE CATHERINE DE GÊNES.

Pages.

Notice..... 1

Jugement porté sur ses œuvres..... 3

Traité du purgatoire..... 5

Comment, par la comparaison du feu divin qu'elle sentait en elle-même, elle comprenait quel était celui du purgatoire et en quel état y sont les âmes contentes et cependant tourmentées..... *Ibid.*

La conformité à la volonté de Dieu fait que les âmes du purgatoire ne sont point sensibles à ce qui les touche..... 6

Tranquillité et paix dont elles jouissent au milieu de leurs tourments..... 7

Le péché originel et le péché actuel, cause et fondement de toutes les peines..... 8

Différence entre les âmes du purgatoire et les âmes damnées..... 10

Comment se fait l'union des âmes du purgatoire avec Dieu..... *Ibid.*

Idée du ciel et de l'enfer..... 12

Quoique l'amour divin se déborde dans les âmes du purgatoire, cependant leur supplice n'est pas diminué..... 16

Les âmes du purgatoire abandonnent tout ce qui les concerne à la disposition de Dieu..... 17

Invitation qu'elle adresse à ceux qui se laissent tyranniser par le monde, à le quitter au plus tôt..... 18

Deux opérations que la grâce produit dans les âmes du purgatoire. 19

Ce qu'éprouvent les âmes du purgatoire d'après ce qu'elle expérimentait elle-même..... *Ibid.*

De ses Dialogues.

Combien il est funeste de retourner aux délices du monde, quand on est une fois dans le chemin de la vertu, et autres sujets.... 22

Pages.
Contre le goût trop vif des douceurs spirituelles..... 27
Admirable opération de l'amour divin dans l'homme..... 30
Ce que l'amour divin opérait en elle..... 31
Détails intéressants sur d'autres effets de l'amour..... 32
Comment elle fut transformée en Dieu..... 33
Merveille de l'amour divin dans le cœur qu'il possède.....*Ibid.*
Notes sur son corps et son monument..... 34

SAINTE THÉRÈSE.

Notice..... 37
Importance de ne lire dans la jeunesse que de bons livres. — Dangers de mauvaises compagnies..... 41
Nécessité de communiquer avec des personnes vertueuses..... 44
Union entre les personnes qui servent Dieu..... 45
Combien il est avantageux d'avoir un directeur savant.....*Ibid.*
Confiance dans la bonté et la puissance de Dieu, et mépris que nous devons faire du démon..... 46
Que la voie de la perfection est plus douce qu'on ne pense..... 47
Déplorable état d'une âme qui est en état de péché mortel..... 48
Les péchés véniels délibérés ne sont pas de fautes légères..... 49
Liberté sainte et ennemie des scrupules avec laquelle doivent agir ceux qui servent le Seigneur..... 50
Dévotions suspectes ou mal entendues.....*Ibid.*
Les personnes les plus élevées en grâce doivent toujours craindre de tomber..... 51
Mépris de l'honneur..... 52

Du château de l'âme.

L'âme comparée à un superbe château..... 53
Que l'oraison est la porte de ce château..... 54
De l'oraison..... 55
Continuation de l'oraison durant les infirmités..... 57
Les sécheresses dans l'oraison ne doivent ni nous étonner ni nous décourager..... 58
Moyen d'être recueilli dans l'oraison.....*Ibid.*
L'action ou le service de Dieu doit être la fin de la contemplation. 60
Plaisir inconcevable de l'âme dans l'oraison d'union.....*Ibid.*
Oraison de ravissement ou d'extase. — Etat de l'âme dans cette oraison. Réflexions et sentiments admirables de la Sainte..... 62

Pages.

Conseils sur les visions et les révélations que quelques personnes prétendent avoir dans l'oraison. 65
De la manière de chercher Dieu en nous-mêmes..... 67
Admirable comparaison de l'âme à un ver à soie, pour faire connaître une partie de ce qui se passe entre Dieu et elle dans l'oraison d'union..... 68
Comparaison de l'oraison d'union à un mariage spirituel..... 71
Des fiançailles de l'âme et du mariage spirituel; différence qu'il y a entre eux..... 73
Pensées ou avis de sainte Thérèse.....*Ibid.*
Du chemin de la perfection..... 76
De l'humilité jointe à la mortification et au détachement de soi-même.....*Ibid.*
Du grand bien que c'est de ne point s'excuser, encore qu'on soit repris sans sujet..... 78
Artifices du démon pour tenter les âmes et arrêter leurs progrès dans la perfection..... 79
Artifices touchant l'humilité.....*Ibid.*
De la patience..... 81
De la pauvreté..... 82
Avis pour résister aux tentations de fausse humilité..... 83
Qu'il faut toujours se défier de soi-même..... 85
Que l'amour et la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remède pour résister aux tentations du démon.....*Ibid.*

Méditations ou exclamations de l'âme à son Dieu.

Plaintes de l'âme qui se voit séparée de Dieu durant cette vie.... 86
Combien cette vie est pénible à qui désire ardemment d'aller à Dieu.*Ibid.*
Image effroyable de l'état d'une âme qui au moment de la mort se voit condamnée à des tourments éternels 87
Que Dieu peut donner quelque soulagement aux âmes qu'il a blessées par les traits de son divin amour..... 88
Désirs ardents de quitter ce monde pour jouir de la parfaite liberté. 89
Maximes détachées de sainte Thérèse..... 90
Pensées sur l'Eucharistie..... 92

Lettres spirituelles.

Au R. P. Pierre d'Alcantara, depuis canonisé. Elle explique à ce saint sa manière d'oraison, son amour pour Dieu, son aversion du péché, son attrait pour ce qu'il y a de plus parfait, et ce qu'elle pense de ses propres visions..... 93

Pages.

Au R. P. Rodrigue Alvarez, de la compagnie de Jésus, l'un de ses directeurs. — Elle lui explique par obéissance les différents degrés de l'oraison surnaturelle, tels qu'elle les a éprouvés..... 106

A Monseigneur Alonzo Velasques, évêque d'Osme, l'un de ses directeurs. — Elle l'entretient de la manière de faire l'oraison... 116

A don François de Salcède, gentilhomme d'Avila..... 123

A M. Alonzo Ramirez, bourgeois de Tolède..... 125

A Mlle Isabelle Chimène, à Ségovie..... 126

A des demoiselles qui désiraient être Carmélites..... 128

A la révérende mère Marie de Saint-Joseph, prieure du monastère de Séville..... 129

A Dom Laurent de Cepède son frère. Elle lui parle de ses dispositions de corps et d'esprit et d'une sorte de direction pour la vie spirituelle..... 131

Au R. P. Marian de Saint-Benoît, Carme déchaussé, touchant deux postulantes qu'il lui avait recommandées..... 136

A la R. mère de Saint-Joseph. — Excuses, amitiés, recommandations pour sa santé..... 138

Au R. P. Rodrigue Alvarez. Elle lui rend compte de sa conduite par rapport aux choses spirituelles, et donne une explication sur les visions..... 140

A la révérende mère Marie de Saint-Joseph..... 142

Au roi d'Espagne Philippe II. — Souhaits ardents pour sa majesté. 144

A Dom Laurent de Cepède, son frère. — Elle lui parle de ses ravissements, répond à quelques questions et lui donne des conseils de direction..... 146

Au R. P. Gratien de la Mère de Dieu, sur le caractère de la bonne oraison..... 149

Au même. Dangers des fréquents entretiens des religieuses avec les hommes même les plus saints..... 150

Au R. P. Jean de Jésus Rocca, Carme déchaussé, à Pastrane..... 152

Aux Religieuses Carmélites de Séville : elle les félicite, les console et les encourage à l'occasion d'une violente persécution..... 154

Notes sur les Carmélites déchaussées dont sainte Thérèse fut la réformatrice..... 157

SAINTE MARIE-MAGDELEINE DE PAZZI.

Notice..... 159

Harmonies de l'œuvre de la création et des opérations de Dieu dans l'âme. Explication mystique des divers points et degrés de perfection..... 163

Pages.
De l'unité de l'essence et de la trinité des Personnes divines mystiquement appliquées l'une et l'autre à l'âme..... 171
Sur l'institution du très-saint Sacrement..... 173
De la prise du divin Sauveur et de sa comparution devant divers tribunaux..... 175
De la couronne d'épines du Sauveur..... 177
Dialogue entre l'âme et Dieu..... 179
Sur l'Ascension de Jésus-Christ..... 182
Sur la cause de la venue du Saint-Esprit et sur les merveilleux effets qu'il produit..... 185
Parallèle entre la croix et le sein de la très-sainte Vierge..... 191
Sur la paix..... 193
Sur ces paroles *Consummatum est*, appliquées à l'âme qui reçoit la divine Eucharistie..... 197
Sur la parole de Dieu..... 199
Sur l'amour divin et sur la sainte Vierge tenant en main un cœur comme un vase rempli d'une liqueur précieuse..... 201
Divers modes d'union de Dieu avec l'âme et de l'âme avec Dieu... 203

De ses exclamations pieuses.

Exclamation 3e. Elle prie Jésus de vouloir bien sculpter son très-saint nom sur le cœur de son épouse..... 205
Exclamation 7e. De la beauté de l'époux de l'âme, Jésus-Christ... 206
Exclamation 11e. Comment Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie..... 207
Exclamations d'amour divin..... 208
Pensées et sentences mémorables..... 210
Autres pensées choisies 214
Vingt règles pour acquérir la sainteté..... 215
Préparation que faisait sainte Magdeleine de Pazzi pour la venue du Saint-Esprit..... 218

Lettres choisies.

1re Lettre, à une Religieuse..... 221
2e Lettre, à une supérieure..... 222
3e Lettre, à Virgile Cépari, de la Compagnie de Jésus..... 224
A la reine Marie de Médicis, épouse d'Henri IV, roi de France... 225
4e A Marguerite de Médicis, du manastère de Candéli..... 226
5e Lettre, à Géri de Pazzi, son frère..... 227
Notes sur les Carmélites de la première fondation..... 229

SAINTE JEANNE DE CHANTAL.

Pages.
Notice..... 231

De ses lettres spirituelles.

Lettre à saint François de Sales; elle lui parle de livre de l'amour divin et des bons mouvements de son âme..... 235
Au même; elle l'entretient d'une grande tribulation intérieure.... 236
Au même; elle lui dit ses vues sur le dépouillement intérieur que Dieu voulait faire en elle..... 237
A monseigneur l'archevêque de Bourges, son frère; elle lui répond dans la douleur où elle était à l'occasion de la mort de saint François de Sales..... 239
Au même; elle lui donne confidemment de très-utiles instructions pour se tenir bien avec Dieu..... 241
Au même; elle se réjouit du bon état de son intérieur et lui donne cordialement des avis spirituels..... 244
Au même; elle l'exhorte à modérer ses austérités corporelles et spirituelles..... 245
A madame la princesse royale de Carignan; elle l'exhorte à la résignation en Dieu..... 247
A une dame de distinction; elle la console en une affliction sensible.....*Ibid.*
A la même; elle l'exhorte à aimer Dieu fortement et tendrement.. 248
A madame la maréchale de Chartres; elle la supplie de prendre consolation en la volonté de Dieu..... 249
A M. le marquis de Lullin; elle le console sur la mort de sa fille.. 250
Au baron de Chantal, son fils; elle le console sur certaines douleurs corporelles et l'exhorte à penser au ciel..... 251
A madame la marquise de Lullin; elle la console sur la mort de mademoiselle sa fille..... 252
A madame de Toulonjon, sa fille; elle l'exhorte à aimer la conduite de Dieu en ce qu'il lui plaira de lui envoyer..... 253
A une religieuse; elle lui parle de plusieurs points de vraie spiritualité..... 254
A une religieuse; elle lui donne des avis pour son intérieur..... 256
A la même; elle l'exhorte à demeurer dans une vraie nudité intérieure..... 257
A une supérieure : que notre plus grande richesse doit être Dieu. 258
A une religieuse; elle lui donne des avis pour ses infirmités corporelles et pour l'oraison..... 259

Pages.
A une autre religieuse; elle lui donne des avis pour son intérieur. 260
A deux religieuses; avis cordiaux pour la vie spirituelle. 261
A une autre religieuse : sur les marques auxquelles on connaît les vraies grâces de Dieu dans les âmes..... 262
A une supérieure. Comment on doit recevoir les consolations et les sécheresses.....*Ibid.*
A une religieuse. Qu'elle se garde de s'étonner des tentations, ni de disputer avec l'ennemi..... 263
A une autre Religieuse. Que la fidélité de l'âme se fait mieux voir parmi les sécheresses que dans les consolations..... 265
A une autre; elle la sollicite de s'adonner à l'humilité..... 266
A une supérieure; elle lui donne des instructions fort utiles pour les solitudes annuelles..... 267
A une religieuse; elle lui donne huit marques pour connaître le bon attrait intérieur..... 268
Sentiments, maximes et sentences..... 269

LA BIENHEUREUSE BAPTISTE VARANI.

Notice..... 279
Traité ou révélation sur les douleurs intérieures du cœur adorable de Jésus-Christ..... 283
Première peine du cœur de Jésus..... 285
Deuxième peine..... 288
Troisième peine..... 290
Quatrième peine..... 291
Cinquième peine..... 293
Sixième peine..... 294
Septième peine..... 297
Post-scriptum de la Bienheureuse..... 300
Notes sur les reliques de la Bienheureuse Baptiste Varani..... 302

LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION, CARMÉLITE.

Notice..... 303
Paroles remarquables et sentences diverses de la Bienheureuse... 307
Sur le choix d'un état..... 316
Lettre à son éminence le cardinal de Bérulle. Elle lui parle de plusieurs grâces qu'elle a reçues, et de ses douleurs stigmatiques. 317
Lettre à la mère Marie de Jésus, sa fille aînée..... 320

Pages.
Lettre à M. T. ch. C. Elle lui parle humblement d'elle-même et de son imperfection..... 320
Notes sur le tombeau de la Bienheureuse chez les religieuses de Pontoise..... 323

LA VÉNÉRABLE MÈRE MARGUERITE DU St-SACREMENT.

Notice..... 325

Conseils généraux.

Principes de la vie spirituelle..... 329
De quelle manière on doit se comporter dans les croix intérieures. 330
De la tristesse et de la joie du cœur..... 332
De la tranquillité intérieure..... 333
Des mouvements et troubles de l'âme qui devient enfin calme par la docilité et parfaite soumission..... 334
La paix intérieure et le don de soumission aux conseils du directeur sont des faveurs de Dieu qui doit être le principal directeur.... *Ibid.*
Il faut fixer et affermir l'instabilité de notre cœur par un solide attachement à Dieu seul..... 336
L'entière soumission aux ordres de la providence de Dieu apaise les inquiétudes intérieures..... 337
La patience véritable doit garder le silence et demeurer gaie et constante dans l'attente du secours divin..... 338
Il faut toujours et en toutes rencontres regarder Dieu seul avec persévérance et humilité..... 339
La félicité de la terre est une misère quand la croix ne s'y trouve pas..... 341
La patience humble dans les croix intérieures et extérieures est merveilleusement forte quand elle est animée de la confiance en Dieu..... 342
La véritable humilité produit la contrition et regarde purement la volonté de Dieu..... 343
La vue de nos misères tranquille, humble et pleine de soumission à Dieu, est une voie sûre pour parvenir à la perfection..... 344

LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION, URSULINE.

Notice..... 347
Élévation à Jésus-Christ en forme de lettre..... 351

Pages.
Lettre à D. Raimond de Saint-Bernard, son directeur..... 352
Au même..... 354
Encore à son directeur..... 355
A une de ses nièces, religieuse..... 356
A une de ses parentes, Ursuline à Tours..... 358
A une dame de ses amies..... 359
A son fils..... 361
A une jeune Ursuline..... 364
A son fils. Sur la dévotion au Verbe incarné et à la sainte Vierge.. 365
Au même. Simplicité de son oraison, perte de son âme en Dieu.. 367
Au même. Ravissement touchant la très-sainte Trinité. Oraison de respir..... 368
Au même. Courts avis sur l'oraison..... 373
A une religieuse. Sur la manière de surmonter les inclinations de l'amour-propre..... *Ibid.*
A son fils, religieux Bénédictin. Douze maximes spirituelles..... 374
Au même. Recourir dans les peines spirituelles au Père sacré pour conserver la paix de l'âme..... 377
Au même. Sur la connaissance de Jésus-Christ..... *Ibid.*
Au même. Sur trois points ou trois états d'oraison..... 378
Au même. Elle lui envoie ce qu'elle appelle *un index*, ou table sommaire de ce que Dieu a opéré en elle dans treize états d'oraison..... 382
Portrait de la Bienheureuse..... 388

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE.

Notice..... 389
Avis divers pour porter à la perfection..... 393
A une novice imparfaite et peinée particulièrement sur sa vocation. 394
A une autre plus élevée dans l'amour de la perfection..... 396
A une autre. Elle l'invite à étudier et imiter le cœur de Jésus-Christ..... 397
A une autre. Pour la porter à la confiance en Dieu..... 398
A une autre qui commençait son noviciat..... 399
A une autre qui souffrait de grandes peines intérieures..... 401
A une autre. Sur le parfait abandon à la volonté de Dieu..... *Ibid.*
A une autre. Règles de conduite pour la perfection..... 403
A une autre. Pour la fortifier dans ses désolations et ténèbres intérieures..... 406
Vœu que fit la Bienheureuse avec la permission de son directeur.. 408

Pages.
Testament spirituel ou donation que Notre-Seigneur exigea de sœur Marguerite et celle qu'il lui fit en récompense..... 411
Pratiques sur les cinq plaies de Notre-Seigneur pour chaque jour de la semaine..... 412
Les demeures dans le sacré cœur de Jésus pour tous les jours de la semaine..... 416
Les vies de Jésus-Christ au saint Sacrement. — Vie d'amour. — Vie de gloire. — Vie cachée. — Vie de sacrifice. — Vie de grâce. — Vie d'humilité. — Vie agissante et opérante. — Vie de consommation..... 419
Les abîmes du cœur sacré de Jésus pour toutes les dispositions et pour suppléer à toutes nos misères..... 422

FIN DE LA TABLE SYNOPTIQUE.

TABLE PARTICULIÈRE

POUR LES MAISONS RELIGIEUSES.

Pages.
Traité du purgatoire par sainte Catherine de Gênes, t. VI... 5
Le purgatoire dévore la rouille et les taches du péché qui défigurent les âmes. ....*Ibid.*
Les âmes dans le purgatoire ne peuvent désirer une autre demeure que celle où Dieu les a justement renfermées... 5 et 6
Tranquillité où y sont les âmes au milieu même de leurs tourments.... 7
Comparaison très-ingénieuse sur ce sujet....*Ibid.*
Cause et fondement de toutes les peines.... 8
Que les âmes du purgatoire étant exemptes de la coulpe du péché, la peine est le seul empêchement qui s'oppose au rassasiement de leur instinct béatifique.... 9
Que l'âme est fixée pour jamais dans le bien ou dans le mal, selon la disposition de sa volonté à l'heure de la mort...*Ibid.*
Différence entre les âmes du purgatoire et les âmes damnées.... 10
Ce qui produit le tourment des âmes du purgatoire.... 13 et 14
Que l'amour y est continuellement en action.... 14 et 15
Que le retardement de la jouissance de cet amour est la cause de la peine des âmes du purgatoire.... 16
Exclamations et invitation de la Sainte à éviter le purgatoire.... 19
Deux opérations que la grâce produit dans les âmes du purgatoire.... 18
Etat de la Sainte tracé par elle-même.... 19 et suiv.
De ses dialogues entre le corps et l'âme.... 22
Combien il est funeste de retourner aux délices du monde, quand on est une fois dans le chemin de la vertu.....*Ibid.*
Tableau de ce que la bonté divine a fait en elle.... 23

Pages.
Langage de la vraie humilité..... 24
Etincelles d'amour jaillissant de son cœur..... 27
Sur les opérations de l'amour divin..... 30
Progrès de cet amour..... 32
Sainte Thérèse. — Importance de ne lire dans sa jeunesse que de bons livres. Danger des mauvaises compagnies.... 41
Conseils aux pères et aux mères..... 42
Avantages de communiquer avec des personnes vertueuses.. 44
Union très-souhaitable entre les personnes qui servent Dieu. 45
Combien il est avantageux d'avoir un directeur savant.....*Ibid.*
Confiance en Dieu et mépris du démon..... 46
Que la voie de la perfection est plus douce qu'on ne pense.. 47
Déplorable état d'une âme qui est en péché mortel..... 48
Que les péchés véniels délibérés ne sont pas des fautes légères..... 49
Liberté sainte et ennemie des scrupules..... 50
Des dévotions suspectes ou mal entendues.....*Ibid.*
Que les personnes les plus élevées en grâce doivent toujours craindre de tomber..... 51
Du mépris de l'honneur du monde..... 52
Du château de l'âme, de sa beauté, de ses demeures, de son entrée qui se fait par la porte de l'oraison..... 53, 54
De l'oraison; explications admirables sur ce sujet..... 55
Qu'il faut continuer l'oraison même durant les infirmités... 57
Que les sécheresses dans l'oraison ne doivent ni nous étonner ni nous décourager..... 58
Moyens d'être recueilli dans l'oraison.....*Ibid.*
Quelle doit être la fin de la contemplation?..... 60
Plaisir inconcevable de l'âme dans l'oraison d'union.....*Ibid.*
Oraison de ravissement ou d'extase. Etat de l'âme dans cette oraison..... 62
Conseils de sainte Thérèse sur les visions et les révélations que quelques personnes prétendent avoir dans l'oraison.. 65
De la manière de chercher Dieu en nous-mêmes. — Admirable comparaison de l'âme avec un ver à soie pour faire connaître ce qui se passe entre Dieu et elle dans l'oraison d'amour..... 68
Comparaison de l'oraison d'union à un mariage spirituel.... 71
Des fiançailles de l'âme et du mariage spirituel..... 73

Pages.
Pensées ou avis de sainte Thérèse sur divers sujets..... 73
De l'humilité et du détachement de soi-même..... 77
Que c'est un grand bien de ne point s'excuser encore qu'on soit repris sans sujet..... 78
Artifices du démon pour tenter les âmes et arrêter leurs progrès dans la perfection..... 79
Artifices touchant l'humilité.....*Ibid.*
Touchant la patience..... 81
Touchant la pauvreté..... 83
Avis pour résister aux tentations de fausse humilité.....*Ibid.*
Qu'il faut toujours se défier de soi-même..... 85
L'amour et la crainte, puissants remèdes contre les tentations du démon..... 85
Exclamations de sainte Thérèse. Plaintes de l'âme qui se voit séparée de Dieu durant cette vie..... 86
Combien cette vie est pénible à qui désire ardemment d'aller à Dieu..... 86
Image effroyable de l'état d'une âme qui au moment de la mort se voit condamnée à des tourments éternels..... 87
Des âmes blessées par les traits du divin amour..... 88
Désirs ardents de quitter ce monde pour jouir de la parfaite liberté..... 89
Maximes détachées de sainte Thérèse, sur divers sujets de spiritualité..... 90
Lettres spirituelles de sainte Thérèse..... 93
Sur sa manière d'oraison et autres sujets.....*Ibid.*
Sur les différents degrés de l'oraison surnaturelle..... 106 à 116
Sur la manière de faire l'oraison..... 116
Explication sur la manière dont se fait la vision..... 140
Sur les ravissements..... 146 à 147
Sur le caractère de la bonne oraison..... 149
Dangers des longs et fréquents entretiens des religieuses avec les hommes même les plus saints..... 150
Harmonies des œuvres de la création et des opérations de l'âme par sainte Magdeleine de Pazzi..... 163
De l'unité de l'essence et de la trinité de personnes divines mystiquement appliquées l'une et l'autre à l'âme..... 171
De l'institution du très-saint Sacrement..... 175

Pages.
De la prise du divin Sauveur et de sa comparution devant les tribunaux..... 175
Sur la couronne d'épines du Sauveur..... 177
Dialogue entre l'âme et Dieu le Père sur la pureté.... 179 à 180
Sur l'ascension de Jésus-Christ..... 182
Sur la cause de la venue du Saint-Esprit et sur les effets merveilleux qu'il produit..... 185
Parallèle entre la croix et le sein de la très-sainte Vierge... 191
Sur la paix..... 194
Sur ces paroles : Tout est consommé, *consummatum est*, appliquées à l'âme qui reçoit la divine Eucharistie..... 197
Sur la parole de Dieu..... 199
Sur l'amour divin..... 201
Des divers modes d'union de Dieu avec l'âme et de l'âme avec Dieu..... 203
Exclamations pieuses de sainte Magdeleine de Pazzi..... 205
Sur le nom de Jésus.....*Ibid.*
De la beauté de l'époux de l'âme Jésus-Christ..... ... 206
Comment Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie..... 207
Exclamation d'amour divin..... 208
Pensées et sentences mémorables de la même sainte..... 210
Autres pensées choisies..... 214
Vingt règles pour acquérir la sainteté, que le Seigneur donna à la Sainte dans un ravissement..... 215
Préparation que faisait sainte Magdeleine de Pazzi pour la venue du Saint-Esprit..... 218
Autres pratiques qu'elle suivait..... 220
Lettres choisies de sainte Magdeleine de Pazzi..... 221 à 228
Notes sur les Carmélites de la première fondation..... 229
Lettres spirituelles de sainte Chantal..... 235 à 268
Sentiments, maximes et sentences de sainte Chantal.. 269 à 278
Traité des douleurs intérieures du cœur adorable de Jésus-Christ par la bienheureuse Baptiste Varani..... 283
1re Peine..... 285
2e Peine..... 288
3e Peine..... 290
4e Peine..... 291
5e Peine..... 293

Pages.
Les vies de Jésus-Christ au très-saint Sacrement..... 419
Vie d'amour.....*Ibid.*
Vie de gloire..... 420
Vie cachée.....*Ibid.*
Vie de sacrifice.....*Ibid.*
Vie de grâce.....*Ibid.*
Vie d'humilité..... 421
Vie agissante et opérante.....*Ibid.*
Vie de consommation.....*Ibid.*
Les abîmes du sacré cœur de Jésus pour toutes les dispositions et pour suppléer à toutes nos misères..... 422

FIN DE LA DERNIÈRE TABLE.

TABLE GÉNÉRALE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LES SIX VOLUMES.

(Le premier chiffre indique le tome et le second indique la page.)

INTRODUCTION, t. I, 1. Dissertation sur l'origine et le développement de la vie religieuse, t. I, XIII.

A

Abandon. De l'abandon de soi-même entre les mains de Dieu, t. III, 430. Que l'âme fidèle doit s'abandonner à la volonté divine, soit pour la vie, soit pour la mort, t. V, 200. Sur le parfait abandon à la volonté de Dieu, t. VI, 401.

Abandonnement. Du parfait abandonnement de soi-même, selon saint François de Sales, t. III, 461.

Abîme. Les abîmes du sacré cœur de Jésus pour toutes les dispositions et pour suppléer à toutes nos misères, t. VI, 422.

Abnégation. De l'abnégation de la volonté propre en général, t. IV, 283. En quoi consiste cette abnégation et son utilité, *ibid.*, 286. Que l'abnégation n'est pas seulement utile mais aisée à une bonne volonté, *ibid.*, 290.

Abrégé de la perfection religieuse, t. II, 201.

Absolution. Ses effets, t. I, 355.

Abstinence. Du jeûne et de l'abstinence, t. I, 329. La prière aidée du jeûne pénètre plus facilement les cieux, *ibid.* Le jeûne est le trait le plus mortel contre les tentations, *ibid.* L'abstinence tue et vivifie en même temps, *ibid.*

Acquisition des vertus. Qu'on s'élève difficilement aux vertus, mais qu'on descend facilement aux vices, t. I, 326.

Action. Règles pour faire ses actions avec un esprit intérieur, t. IV, 288.

Adversité. L'adversité est un ennemi franc qui combat à force ouverte, t. III, 73. La prospérité est un ennemi caché, perfide et infidèle, *ibid.* Adversité, signe d'élection divine, t. V, 181. L'adversité ôte l'occasion du péché, *ibid.*, 189.

Affaires. S'en remettre à Dieu du soin de ses affaires, t. III, 502.

Afflictions. Bonheur des afflictions, t. III, 506.

Aigle. Du rajeunissement de l'aigle, figure de celui de l'âme, t. III, 69. Comment se fait le renouvellement de la jeunesse de l'aigle, *ibid.*

Air, élément. Un des degrés pour élever notre esprit vers Dieu, t. IV, 485.

Albert, patriarche de Jérusalem; sa mort tragique, t. III, 271.

Alcantara (saint Pierre d'). Sa notice, t. III, 119. Réforme les Franciscains; est l'apôtre de l'Espagne et du Portugal, *ibid.*, 121. Son beau traité sur l'oraison, contenant l'excellence, les avantages, la matière, les parties, les demandes, les auxiliaires, les avis, les tentations, les remèdes pour ce saint exercice, *ibid.*, 123 à 162.

Alcuin, ami de saint Paulin d'Aquilée, notes, t. II, 35.

Allocution. Allocutions du bienheureux Léonard de Port-Maurice sur le très-saint Sacrement, suivies de traits d'histoire, t. IV, 568 et suiv.

Alphabet doré par le bienheureux Jean Taulère, t. IV, 85.

Ambition, ses dangers, douze remèdes contre l'ambition, t. IV, 558-559.

Ame. Excellence de l'âme, III, 8. L'âme qui aime Dieu véritablement, même après mille œuvres de justice ne croit avoir rien fait et se conduit comme si elle n'avait rien fait, t. I, 37. Comment l'âme doit se conduire envers Jésus-Christ son époux, *ibid.*, 39. Etat déplorable d'une âme dans laquelle Jésus-Christ n'habite pas à cause du péché, *ibid.*, 47. Prix et dignité de l'âme; que l'âme est un grand trésor dans un vase d'argile, t. III, 65. Que l'âme par l'oraison se fait toute pure et exempte de l'ordure du péché, *ibid.*, 125. Comment s'y prend le Démon quand il entreprend la ruine d'une âme, *ibid.*, 3. L'âme qui se donne, *ibid.*, 553. L'âme qui soupire après Dieu, *ibid.* L'âme éprise de la beauté de Dieu, *ibid.* L'âme enivrée, *ibid.*, 554. Danger des âmes tièdes, *ibid.*, 595. Que l'âme doit demeurer dans l'obscurité pour arriver à une éminente contemplation, *ibid.*, 229. Ce que c'est que l'union de l'âme avec Dieu, *ibid.*, 230. Ce que fait l'âme qui est généreuse envers Dieu, t. V, 416. Pleurer la perte des âmes, II, 30. Ame embrasée du divin amour, *ibid.*, 233. L'âme de l'homme est une vigne, *ibid.*, 244. Prééminence de l'âme sur le corps, *ibid.*, 399. Ame qui s'élève contre sa propre dureté, *ibid.*, 436. Paroles d'une âme ivre de bonheur, *ibid.*, 439. Extase de l'âme (ce qu'elle est), t. III, 77. Comment Dieu attire à lui les âmes qui s'entendent appelées sans reconnaître sa voix, t. IV, 135. Comment l'âme doit se conduire dans les extases et les jouissances de l'esprit, *ibid.*, 175. De la purgation, illumination et perfection de l'âme sainte, *ibid.*, 179. Des meilleurs biens de l'âme, *ibid.*, 235. De la fixité ou stabilité de l'âme en Dieu, *ibid.*, 269. Ressemblance de l'âme avec Dieu, *ibid.*, 397. L'âme raisonnable, degré pour s'élever à Dieu, *ibid.*, 491. Beauté de l'âme en état de grâce, *ibid.*, 555. Horreur qu'inspire l'âme en état de péché mortel, *ibid.* Comment l'âme peut s'unir à Dieu, t. V, 351. Déplorable

état de l'âme en péché mortel, t. VI, 48. L'âme comparée à un superbe château, *ibid.*, 53. Plaisir inconcevable de l'âme dans l'oraison d'union, *ibid.*, 60. L'âme dans l'état d'extase et de ravissement, *ibid.*, 62. Ses opérations, *ibid.*, 63. L'âme comparée à un ver à soie, *ibid.*, 68.

Ami, Amitié. Amitié véritable, t. II, 10. Du fidèle et véritable ami, t. IV, 234. Que c'est l'amour de Dieu qui crée l'ami fidèle, *ibid.*

Amour de Dieu. Qu'il y a de l'impiété à ne pas aimer un Dieu que nous n'aimons jamais autant qu'il nous aime, t. I, 358. Admirable amour de Dieu pour l'âme, t. V, 410. Exclamation d'amour divin, t. VI, 208. Amour de Dieu et du prochain, t. I, 358. Justice et bonheur d'aimer Dieu, t. II, 5. De la constance dans l'amour de Dieu, *ibid.*, 17. Livre de l'incendie de l'amour divin par saint Laurent Justinien, *ibid.*, 434. Divers degrés et effets de l'amour selon qu'une âme parfaite les connaît et les goûte dans la contemplation, *ibid.*, 442. Douceur, justice et facilité du commandement d'aimer Dieu, t. III, 30. Pourquoi Dieu doit-il être aimé, *ibid.*, 37. Moyens d'obtenir l'amour de Dieu, *ibid.*, 43. Echelle mystique de l'amour de Dieu, *ibid.*, 241. De l'égalité du saint amour, *ibid.*, 412. Amour de Dieu, *ibid.*, 417. Tout par amour et rien par force, *ibid.* Traité de l'amour de Dieu, *ibid.*, 43 et 327. Amour affectif et effectif, *ibid.*, 493. Moyens de parvenir à l'amour de Dieu, t. IV, 337. Sur l'amour de Dieu, la grâce et la justification, *ibid.*, 353. Voie qui conduit à l'amour de Dieu, t. V, 164. Qu'on ne peut être sauvé sans l'amour de Dieu, *ibid.*, 190. Dix motifs pour lesquels Dieu nous commande de l'aimer, t. III, 327 et suiv.

Amour de Dieu envers les pécheurs dans le sacrement de pénitence, t. III, 17. Sur les quatre voix qu'il fait entendre, *ibid.*, 12. Dieu ne nous aime jamais tant que lorsqu'il nous cache son amour, t. IV, 352.

Amour de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie, il donne tant qu'il ne peut donner davantage, t. III, 542. Amour excessif du cœur de Jésus dans la divine Eucharistie; trait d'histoire, t. IV, 581. Ardent amour avec lequel Jésus-Christ se donne, t. V, 185.

Amour de Marie envers nous; discours sur ce sujet, trait d'histoire, t. IV, 582. Amour que nous devons à Marie, trait d'histoire, *ibid.*, 585. Sollicitude de Marie pour notre salut, trait d'histoire, *ibid.*, 589.

Amour du prochain, t. I, 358, t. II, 6. Moyens auxquels on connaît ceux qui aiment véritablement Dieu et le prochain, t. III, 390. Que l'amour du prochain est ou naturel ou surnaturel; ce qu'est l'amour surnaturel, *ibid.*, 440.

Amour des ennemis. Sermon sur ce sujet par le bienheureux Léonard de Port-Maurice, t. IV, 549 et suiv.

Amour des pauvres. Que Dieu aime ceux qui aiment les pauvres, t. III, 511.

Amour-propre. Qu'il consume les bonnes œuvres et nous fait perdre la

récompense, t. I, 11. Que l'amour-propre ne meurt jamais, t. III, 475. Du renoncement à son amour-propre, *ibid.*, 572.

Amour sensuel touchant les choses spirituelles par sainte Catherine de Sienne, t. V, 334.

Amour affectif. Ce qu'il est, ses illusions; qu'il peut être sensuel et trompeur; moyens de se garantir des illusions sur ce sujet, t. IV, 380 et suiv.

Anastase le Sinaïte (Saint). Naquit en Syrie, t. I, 400. Son excellente éducation; son zèle à combattre l'erreur et à réfuter les hérétiques; de l'*Odégos;* de la *Sacrée Synaxe*, *ibid.*, 401. Sur la communion indigne, *ibid.*, 405. Sur le pardon des ennemis, *ibid.*, 412. Sur les jugements téméraires, *ibid.*, 413. Trait d'histoire, *ibid.*, 414. Paraphrase du Psaume 8, *ibid.*, 415. Notes sur les Chevaliers du mont Sinaï, *ibid.*, 423.

André de Crète (Saint). Sa vie, son tendre amour pour la Mère de Dieu, son zèle apostolique, t. I, 425 et suiv. Ses discours sur la sainte Vierge, sur la croix, sur la mort et les derniers moments de la Mère de Dieu; neuf canons en son honneur, *ibid.*, de 429 à 447.

André Avellin (Saint). Naquit au royaume de Naples, t. III, 309. Sa haute sainteté, sa mortification, ses discours pour exciter l'âme à la perfection, *ibid.*, 313. Son Traité sur l'humilité, *ibid.*, 321. Son Traité de l'amour de Dieu, *ibid.*, 327. Neuf raisons très-touchantes qui ont porté Dieu à nous commander de l'aimer, *ibid.*, 327 et suiv. Sur la divine Eucharistie, *ibid.*, 337. Sur l'Oraison Dominicale, *ibid.*, 339. Sur le *Salve*, *Regina*, *ibid.*, 351. Lettres spirituelles, *ibid.*, 361-402.

Angèle de Foligno (Sainte). Sa vie orageuse, ses épreuves, ses tribulations, les desseins merveilleux de Dieu sur elle; son ouvrage très-remarquable, t. V, depuis 111 jusqu'à 176.

Anéantissement de la propre volonté, t. IV, 302.

Anges. Méditation de saint Louis de Gonzague, sur les saints Anges, t. III, 193. Leur excellence, *ibid.*, 195. Leur nombre et leur ordre, leurs rapports avec Dieu et avec nous, *ibid.*, 198. Les diverses hiérarchies et les divers chœurs de ces hiérarchies, *ibid.*, 199. Des Anges en particulier, *ibid.*, 202. Du glorieux prince Michel; des prérogatives de l'Archange Gabriel, *ibid.*, 205. Services que nous rendent les Anges, *ibid.*, 207. Touchantes élévations sur ce sujet, *ibid.* Colloque et fin, *ibid.*, 213. Anges, degré pour s'élever à Dieu, t. IV, 494. Leur nature, leurs dons, leur ministère, leur force, leurs merveilleuses qualités, *ibid.*, 495.

Angoisses des mourants, dont la vie n'a été qu'indifférence, t. III, 604. Spectacle de la vie passée, se présentant à eux, *ibid.*, 605.

Annonciation. Discours sur l'Annonciation, par saint André de Crète, t. I, 433. Suaves émotions qu'inspire ce bienfait, *ibid.*, 434. Sur l'Annonciation, par saint Laurent Justinien, t. II, 406. Sur la très-sainte

Annonciation, par le bienheureux Léonard de Port-Maurice, t. IV, 566, Annonciation de l'heure de la mort à Marie, et de ce qui arriva après, t. V, 229.

Antoine-le-Grand (Saint). Sa Notice, ses vertus, ses tentations, ses miracles, t. I, 1 et suiv. Ses apophtegmes et ses réponses à des philosophes grecs, *ibid.*, 5. Ses sentences, *ibid.*, 9. Ses discours sur la vertu et sur les artifices du démon, *ibid.*, 12. Ses lettres, *ibid.*, 17. Son testament, *ibid.*, 23. Guérison du *feu sacré* par ses reliques, *ib.* 3. Chevaliers de saint Antoine le Viennois, *ibid.*, 25. Notes et remarques critiques sur les tentations de saint Antoine, *ibid.*, 24 et 25. Son manteau et sa tunique légués à saint Athanase, qui a écrit sa vie, *ibid.*, 24.

Antoine de Pade ou de *Padoue* (Saint), naquit à Lisbonne, en 1195, de l'illustre famille de Bouillon, t. II, 227. Son père est élevé sur le trône de Portugal. Antoine passe sa jeunesse dans l'innocence; il se fait Franciscain; Grégoire IX l'appelle l'*Arche du Testament;* succès de ses prédications en Italie, en France et en Espagne, *ibid.*, 229. Genre de ses sermons; il meurt à l'âge de trente-cinq ans; fragments de douze sermons très-intéressants, *ibid.*, 231-253. Sur ses reliques, son église et son mausolée à Padoue, 253-254.

Apparition de l'Ange à Marie, t. I, 435. Ce qu'on entend par apparition, t. V, 1.

Application à la sainte présence de Dieu, t. IV, 535. A avoir des vues de foi dans ses actions, *ibid.* Application à l'Oraison, *ibid.* Aux oraisons jaculatoires, *ibid.* A lire l'Écriture Sainte, t. I, 336.

Approbation des révélations, ce qu'elle est, t. V, 6.

Acquisition des vertus, t. I, 326. Qu'on ne s'élève que par degrés au sommet des vertus, *ibid.* Qu'il faut d'abord extirper le vice et planter ensuite les vertus, *ibid.* Voyez le mot *Vertu.*

Arbre. Traité de l'arbre de vie, par saint Laurent Justinien, où l'on trouve d'admirables choses sur les vertus, t. II, 339.

Armes. Traité des sept armes spirituelles; par sainte Catherine de Bologne, t. V, 441. Armes nécessaires au conflit intérieur, t. II, 397.

Artifices. Du démon, moyens de les rendre inutiles, t. I, 16 et 17. Qu'il faut veiller sur notre cœur de peur qu'il ne se laisse surprendre par les artifices du démon, *ibid.* Obstacles qu'il jette sur notre chemin, *ibid.* Que le démon étend sa toile comme l'araignée, t. II, 245. Ce qu'il faut faire pour éviter les piéges du démon, *ibid.*, 275. Artifices du démon pour tenter les âmes et arrêter leur progrès dans la perfection, t. VI, 79. Trois sortes d'artifices dont se sert le démon pour nous séduire, t. V, 287.

Ascension de Jésus-Christ. Discours par saint Yves de Chartres, t. II, 144; par sainte Marie Magdeleine de Pazzi, t. VI, 182.

Aspiration. Que l'aspiration à Dieu est un moyen d'arriver à l'union di-

vine, t. IV, 293. Que par les ardentes et amoureuses aspirations vers Dieu, on peut arriver promptement à la perfection et à l'union avec Dieu, t. IV, 295.

Assiduité à lire l'Écriture sainte, t. I, 336. Au règlement de vie, t. III, 498.

Assomption. Discours sur l'Assomption, par saint Thomas de Villeneuve, t. III, 54. Sur la fête de l'Assomption et sur la dévotion à la très-sainte Vierge, par saint François de Sales, *ibid.*, 469.

Augustins, *Augustines*, t. III, 79 et 80.

Aumône. Que celui qui fait la charité au pauvre, prête à usure au Seigneur, t. I, 102. Bonté du Seigneur qui veut qu'on lui prête les biens qu'il a donnés, *ibid.*, 103. Avantages et consolations de l'aumône, *ibid.*, 104. Du mérite de l'aumône et de la récompense de ceux qui la font, t. I, 132. Trait d'histoire sur l'aumône; t. I, 345; II, 9. Sur l'aumône, par saint Bernardin de Sienne, *ibid.*, 298. Sa description, ses conditions, ses gratifications, *ibid.* Aumône faite en esprit par les pauvres volontaires, t. V, 27.

Autorité des saintes Écritures, t. V, 452.

Avancement. Du soin et de l'examen journalier de notre avancement spirituel, t. IV, 308.

Avantages et bonheur de la vie solitaire ou du désert, par saint Eucher, t. I, 165. *Idem*, par sainte Claire, t. III, 507, t. V, 97. Gloires du désert, t. I, 167 et suiv. Facilité que l'on y trouve pour vaquer à Dieu et goûter les douceurs et les charmes de son service, *ibid.*, 170. Que la solitude n'est pas aussi infructueuse qu'on le pense, *ibid.*, 173. Avantages et fruits de la confession fréquente, t. III, 18. Avantages des croix, *ibid.*, 507. Avantages d'être à Dieu, *ibid.*, 473. Avantages du dépouillement, t. V, 16. Des avantages de la tentation, *ibid.*, 201.

Avarice. De l'avarice et de la pauvreté, t. I, 283. Causes de l'avarice, t. III, 72. De l'avarice, par Cassien, t. IV, 20. Déréglement de l'avarice, *ibid.*, 23. Beau portrait de l'avare, t. III, 71.

Avénement. Quatre avénements d'après saint Antoine de Padoue, t. II, 231. L'un dans la chair, l'autre en l'esprit, le troisième à la mort, le quatrième, au jour du jugement dernier, *ibid.*

Avertissement. Huit petits avertissements nécessaires pour ceux qui s'adonnent à l'exercice de l'oraison, t. III, 156 et suiv.

Avila. Bienheureux Jean d'Avila, docteur et prédicateur espagnol, Sa Notice, t. IV, 329. Sa haute sainteté, ses mortifications, *ibid.*, 330. Il devient un apôtre dans la force du terme, *ibid.*, 331. Ses succès prodigieux; il fait une multitude de saints, son éloge, *ibid.*, 332. Ses lettres, *ibid.*, 333. Lettres à des religieuses, *ibid.*, 350. Contre les scrupules, *ibid.*, 368. Sur la paix de l'âme, *ibid.*, 369. Sur les dangers de la tiédeur, *ibid.*, 377. Pensées détachées, *ibid.*, 383 et suiv.

Avis. Avis de saint Macaire d'Égypte, suivis d'exemples, t. I, 59 et suiv. Avis de saint Paulin de Nole, sur la manière de supporter les railleries des gens du monde, *ibid.*, 69 et suiv. Avis de saint Isidore de Pelusc aux ecclésiastiques, t. I, 3. Autres à tous les Etats, *ibid.*, 112 et suiv. Avis de saint Dominique à ses disciples, en forme de testament spirituel, t. II, 187. Avis pour avancer dans la vie spirituelle, t. III, 379. Avis de saint Ignace, *ibid.*, 102. De saint Pierre d'Alcantara, sur l'oraison, *ibid.*, 140. Avis de saint François de Sales, sur la tristesse et l'inquiétude intérieure, *ibid.*, 479. Avis pour se rendre digne des faveurs de Dieu, t. IV, 335. Avis très-utiles aux vierges chrétiennes et aux religieuses, t. V, 11-32. Avis de sainte Claire, *ibid.*, 100 et suiv. Avis de sainte Thérèse, t. VI, 73. Avis de sainte Chantal à une religieuse pour son intérieur, t. VI, 256. Avis de la même, touchant les infirmités corporelles et l'oraison, *ibid.*, 259. Autres sur l'état intérieur, *ibid.*, 260. Avis cordiaux pour la vie spirituelle, *ibid.*, 261. Avis pour porter à la perfection, *ibid.*, 393. Avis pour se perfectionner dans la vie spirituelle, *ibid.*, 356.

B

Béatitude. Sur les huit béatitudes en tant qu'elles sont nécessaires à tous les chrétiens, par le Bienheureux Denis le Chartreux, t. IV, 251. Béatitude de la volonté dans le ciel, en quoi elle consiste, *ibid.*, 512.

Beauté de l'âme en état de grâce, t. IV, 555. Que la beauté extérieure a bien peu de valeur aux yeux de Dieu, sans la vertu intérieure, *ibid.*, 204. Beauté de l'époux de l'âme, Jésus-Christ, t. VI, 206.

Bellarmin, Robert, cardinal-archevêque de Capoue. Sa Notice, t. IV, 467. Habile théologien, excellent prédicateur, célèbre controversiste, il fut encore un des plus grands et des plus saints prélats dont s'honore l'Église, *ibid.*, 468. Ses ouvrages, *ibid.*, 469. Son genre, *ibid.*, 470. Ses degrés pour élever son esprit à Dieu, *ibid.*, 471. Ce traité est d'une remarquable beauté. Du livre du bonheur éternel des Saints, *ibid.*, 509. Sur les joies du ciel, *ibid.* Des joies de l'esprit, *ibid.*, 510. De la béatitude de la volonté, *ibid.*, 512. De ce qui réjouit la mémoire, *ibid.*, 513. Du plaisir de la vue, *ibid.*, 614. De l'ouïe, *ibid.*. 515. De l'odorat, *ibid.*, 516. Du goût et du toucher, *ibid.* Parallèle des biens de la terre et des biens du ciel, *ibid.*, 517. Tombeau et épitaphe de Bellarmin dans l'église du Jésus à Rome, t. IV, 519.

Benoît (Saint), patriarche des moines d'Occident. Sa Notice, t. I, 193. Ses talents, ses vertus, sa célébrité, ses bienfaits, *ibid.*, 194. La règle de saint Benoît, louée par Châteaubriand et Côme de Médicis, *ibid.*, 193. Préface de saint Benoît lui-même, sur sa règle, *ibid.*, 197. Des qualités de l'Abbé, *ibid.*, 201. Des instruments des bonnes œuvres, *ibid.*, 205. De l'obéissance, *ibid.*, 209. Du silence, *ibid.*, 210. De l'humilité, *ibid.*, 211. De la prière, *ibid.*, 217. Du soin des mala-

des, *ibid.*, 217. Du bon zèle, *ibid.*, 218. Notes sur l'ordre de saint Benoît, *ibid.*, 218 et suiv.

Benoît sur Loire, ci-devant l'abbaye de Fleury, est le lieu où reposent les reliques de ce saint patriarche, t. I, 196.

Bernardin de Sienne (saint), religieux franciscain. Sa Notice, t. II, 281. Devient un des plns illustres prédicateurs de son ordre, *ibid.* Sa tendresse pour les malheureux se révèle pendant la contagion de 1400; il est appelé le *Charbon brûlant, ibid.*, 282. Il était encore plus saint que savant et éloquent, *ibid.* Il mourut à Aquila, le 20 mai 1444. Ses sermons très-remarquables, *ibid.*, depuis 285 jusqu'à 334. Discours sur la très-sainte Vierge, de la salutation de l'Ange à Marie, *ibid.*, 308. De la suradmirable gloire de la vierge Mère de Dieu (il est rare de trouver rien de plus riche sur ce sujet), *ibid.*, 314. La réforme des Franciscains, son église à Aquila, *ibid.*, 334.

Bérulle (cardinal de). Fondateur de l'Oratoire en France, en 1661; en quoi consistait cet ordre, les grands hommes qu'il a fournis; statue du cardinal de Berulle à genoux, qui passe pour un chef-d'œuvre, t. III, 308.

Besoin et difficulté de garder sa langue, t. IV, 406. Besoin de travailler sans cesse ici-bas, t. IV, 29.

Bienfaits de Jésus-Christ envers nous, t. I, 20. Qu'ils doivent nous porter à faire des progrès dans son amour, *ibid.*, 21. De sept bienfaits spirituels que Dieu a accordés aux hommes, t. V, 171.

Bienheureux. De leur gloire dans l'autre vie, t. V, 357.

Biens. Pourquoi Dieu nous cache quelquefois le bien que nous faisons, t. I, 11. Faire du bien à tous, t. II, 27.

Bienveillance. Des témoignages de bienveillance; en quoi ils doivent consister, t. III, 421.

Blosius ou Louis de Blois (Vénérable). Sa Notice, t. IV, 279. Il était issu de la Maison de Blois et de Châtillon; il était page de Charles-Quint, *ibid.* Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît; sa haute sagesse, ses talents, sa direction, ses livres, son rang élevé parmi les maîtres de la vie spirituelle, *ibid.*, 281. Son livre de l'exercice spirituel, *ibid.*, depuis 283 jusqu'à 326. Enseignements utiles pour la vie spirituelle, *ibid.*, 300. Des combats intérieurs et spirituels, *ibid.*, 303. En quel état il faut être pour parvenir à l'union divine, *ibid.*, 313. Du directeur des âmes religieuses, *ibid.*, 315. Conseils aux religieux, *ibid.* Autres conseils très-sages pour porter à la perfection religieuse, *ibid.*, 322. Trois épitaphes de Blosius, *ibid.*, 326.

Bon, bonne. Bon zèle, t. I, 218, t. III, 411. Bonne mort dépend de bonne vie, t. I, 363. Des bonnes inclinations, t. III, 425.

Bonheur d'aimer Dieu, t. II, 5. Bonheur des afflictions, t. III, 509. Bonheur éternel des Saints, sous le nom de royaume de Dieu, t. IV, 509.

Borgia François de (Saint), duc de Gandie et grand d'Espagne. Sa Notice, t. III, 163. Sa conversion, son entrée en religion, *ibid.*, 164. Son Traité du *Collyre spirituel*, *ibid.*, 167. Considération des choses qui sont au-dessous de la terre, *ibid.*, 169. De celles qui sont sur la terre, *ibid.*, 173. De celles qui sont au ciel, *ibid.*, 183. Paraphrase du Cantique des trois enfants dans la fournaise, *ibid.*, 187.

Brigite (Sainte). Sa Notice, t. V, 207. Sa haute naissance, ses vertus, son voyage à Rome et à la Terre-Sainte, ses fondations, ses révélations si célèbres, surtout celles sur les mystères de la vie de la très-sainte Vierge et de la passion de Notre Seigneur, qu'elle vit à Jérusalem, t. V, 207 à 242. Prière de sainte Brigite à Dieu, son époux, *ibid.*, 215.

Bruno (Saint), patriarche des Chartreux, naquit à Cologne, l'an 1035. Sa Notice, t. II, 53. Devint un savant professeur et un saint du premier ordre; manière très-curieuse dont se fit la fondation de son ordre, *ibid.*, 55. Il fut le directeur et le conseil du Pape Urbain II, *ibid.*, 56. Ses ouvrages, ses psaumes, son livre des vertus, celui du monde nouveau, *ibid.*, 79, 97. Ses lettres, *ibid.*, 97-101. Notes, épitaphes, *ibid.*, 102-104.

But de la perfection et de l'union de l'âme avec Dieu, t. IV, 117.

Buz. César de Buz, fondateur des Pères de la Doctrine chrétienne, t. IV, 387. Sa vie, ses vertus, son apostolat, *ibid.*, 388. Ses instructions très-intéressantes mêlées d'histoires, *ibid.*, 391. Sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, *ibid.*, 414. Ce qu'il y a d'admirable dans la divine Eucharistie, *ibid.*, 415. Du fruit que produit en nous le corps sacré de Jésus-Christ, *ibid.* Voyez le mot *Fruits*; notes, *ibid.* 421.

C

Caloyers grecs, ou moines grecs de saint Basile; le plus considérable de leurs monastères est celui du mont Sinaï, fondé par l'empereur Justinien, t. I, 309. Détails très-curieux sur leur rit, leur carême, leur hiérarchie et leurs funérailles, *ibid.*, 312.

Cana de Galilée, figure de l'âme embrasée de l'amour divin, t. II, 233.

Canons. Très-beaux canons sur la sainte Vierge, par saint André de Crète, t. I, 447.

Cantiques d'amour de saint François d'Assise, t. II, 216 et suiv. De saint Jean de la Croix, t. III, 245. De saint Liguori, *ibid.*, 553.

Cassien. Bienheureux Jean Cassien, scythe d'origine, d'après l'opinion la plus suivie. Sa Notice, t. IV, 1. Se rend à Bethléem, passe dix ans en Palestine, part pour Rome et vient enfin se fixer à Marseille, *ibid.*, 3 et 4. Extraits de ses institutions très-célèbres, *ibid.*, de p. 5 à p. 43. Notes sur l'abbaye de Saint-Victor, t. IV, 43-44.

Catherine de Sienne (Sainte) fut la plus grande femme du XIVe siècle. Sa Notice, t. v, 243. Elle devient par son génie supérieur l'arbitre des peuples, des papes et des rois, *ibid.*, 243 et suiv. Ses lettres, ses traités sont remplis d'une érudition céleste. Voir les lettres et les traités, *ibid.*, depuis 247 jusqu'à 375. Notes sur le tiers ordre de saint Dominique et sur les reliques de sainte Catherine, *ibid.* 376.

Catherine de Bologne (Sainte). Sa Notice, t. v, 437. Devenue dame d'honneur de la princesse Marguerite d'Este, elle quitta la cour et entra dans le tiers ordre de Saint-François, 438. Son beau traité des sept armes spirituelles, 441. Ses échelles mystiques, 456. Son testament, 466. Prodiges qui éclatent à sa mort; culte rendu à ses reliques, 468 et suiv.

Catherine de Gênes (Sainte). Sa Notice, t. vi, 1. Son ardent amour pour Dieu, ses éminentes vertus, son remarquable traité du Purgatoire, *ibid.*, 5. Dialogues de la même, entre le corps et l'âme, *ibid.*, 22. Notes, honneurs dont ses reliques sont l'objet, *ibid.*, 34.

Causes de l'avarice, l'orgueil et l'ambition, t. iii, 72.

Chair. Que la chair se dessèche comme l'herbe, t. ii, 17. Qu'il faut dompter sa chair, *ibid.*, 22. Admirable description des assauts de la chair, *ibid.*, 391. Rôle de la chair; c'est le carquois de Satan, t. iii, 66.

Chantal. Jeanne Fremiot de Chantal (Sainte). Sa Notice, t. vi, 231. Reçut le jour à Dijon; son intelligence, ses vertus précoces, son caractère, son tact; elle quitte le monde. *ibid.*, 233. Devient la coopératrice de saint François de Sales dans la fondation de l'ordre de la Visitation, *ibid.* Surprise à Moulins par la mort, son corps fut transporté à Annecy, *ibid.*, 234. Ses lettres et ses maximes prouvent qu'elle était femme d'esprit et de talent, *ibid.*, 235-278.

Charité. Que la charité c'est Dieu même, t. i, 307. De la charité mutuelle, t. ii, 30. Bonheur d'avoir la charité, ce qu'est la charité, *ibid.*, 64-65. Admirables propriétés de la charité, *ibid.*, 239. De la charité comme amour de Dieu pour Dieu et du prochain à cause de Dieu et en Dieu, *ibid.*, 351. La charité comparée à l'huile, à l'or et au feu, *ibid.* Que la charité est la mère des vertus, *ibid.*, 352. Que la charité nous introduit comme l'Arche d'alliance en la terre céleste, t. iii, 417. Charité mutuelle, âme de toutes les autres, paradis des communautés, *ibid.*, 500. Éloges de la charité, fruits de cette vertu, t. iv, 197. Instruction sur ce qu'est la charité, *ibid.*, 355. De la charité reine des vertus, t. v, 162. Vices de certaine charité, *ibid.*, 163.

Chartreux. Notes sur cet ordre, t. ii, 102 et 104. Ce qu'en ont dit Châteaubriand, Corbin, le cardinal Bona et Pierre-le-Vénérable, *ibid.* Qu'on leur est redevable en grande partie de la conservation des trésors de la littérature antique, *ibid.*, 103. Leur règle, leur habit; description de la grande Chartreuse, *ibid.*, 104.

Chartreuses. Rit de la consécration des vierges chez les Chartreuses, t. ii, 104.

Chasteté. De la chasteté; qu'elle nous fait participer à la nature des purs esprits, t. I, 282. Que la chasteté unit étroitement l'homme avec le ciel, *ibid.*, 319. Que la virginité sans la chasteté ne suffit pas pour mériter la béatitude céleste; bel éloge de la chasteté, par saint Bruno, t. II, 77. De la crainte de la chasteté et de la chasteté de la crainte, t. III, 409. Dignité toute céleste de la chasteté, t. IV, 443.

Château de l'âme, par sainte Thérèse, t. VI, 53. L'âme comparée à un superbe château, *ibid.*

Châtiments. Sur les châtiments à venir, t. III, 68. Châtiments de Dieu; combien la sagesse de Dieu est ingénieuse quand elle nous châtie, t. I, 330.

Chemin de la perfection, par sainte Thérèse; beau traité sur ce sujet, on y trouve les plus sages avis touchant l'avancement spirituel, t. VI, 76.

Chérir. De celui qui chérit vraiment Dieu, t. IV, 297.

Choix d'un conseil, t. II, 9. Sur le choix d'un état, t. VI, 316. Quatre principes pour guider dans cet important sujet, *ibid.*, sur le choix d'un directeur, t. VI, 45, t. II, 413.

Chrétiens. Ce qu'ils doivent faire pour se perfectionner et croître chaque jour en vertu, t. I, 41. Deux guerres pour le chrétien, *ibid.*, 43.

Chutes. Qu'on doit se relever doucement et en paix, t. III, 436.

Claire d'Assise (Sainte). Sa Notice, t. V, 93. Issue d'une famille illustre, elle embrasse de bonne heure la vie religieuse; son inclination à secourir les pauvres, ses autres vertus, son courage, ses fondations, ses instructions très-remarquables, *ibid.*, 97. Son testament, sa mort arrivée en 1253, *ibid.*, 103-110. Notes sur les Clarisses, *ibid.*

Climaque. Saint Jean Climaque, sa notice, t. I, 257. Gagne le désert à l'âge de seize ans; sa vie est celle d'un ange, ses succès prodigieux, *ibid.*, 257. Son Echelle sainte, monument immortel élevé à la perfection, il lui donne trente degrés ou échelons, tous sont traités d'une manière supérieure, *ibid.*, depuis 261 jusqu'à 309, notes, 309-312.

Clôture et solitude du cœur, t. IV, 236.

Cluny. Célèbre abbaye; son origine, sa chronique, la richesse de son église, ses hommes illustres, ses sépulcres, etc., t. II, 48 à 52.

Cœur. De la garde du cœur, t. I, 48. Apostrophe de saint Laurent Justinien au cœur de l'homme, t. II, 441. Ce que c'est que le cœur de l'impie, une mer sans cesse agitée, t. III, 67. Clôture et solitude du cœur, t. IV, 236. Merveilleuses opérations du cœur de Jésus sur les élus, t. V, 408. Dispositions qu'il faut avoir pour entrer dans le cœur de Jésus, *ibid.*, 412.

Colère. De la colère, par Cassien, t. IV, 24. Nécessité de chasser ce poison des plus secrets replis du cœur, *ibid.* Réfutation des faux prétextes de ceux qui prétendent que la colère est permise, *ibid.*, 25. dangers de la colère, *ibid.* Ce qu'il y a de pire dans la colère, t. V, 25.

Catherine de Sienne (Sainte) fut la plus grande femme du XIVe siècle. Sa Notice, t. v, 243. Elle devient par son génie supérieur l'arbitre des peuples, des papes et des rois, *ibid.*, 243 et suiv. Ses lettres, ses traités sont remplis d'une érudition céleste. Voir les lettres et les traités, *ibid.*, depuis 247 jusqu'à 375. Notes sur le tiers ordre de saint Dominique et sur les reliques de sainte Catherine, *ibid.* 376.

Catherine de Bologne (Sainte). Sa Notice, t. v, 437. Devenue dame d'honneur de la princesse Marguerite d'Este, elle quitta la cour et entra dans le tiers ordre de Saint-François, 438. Son beau traité des sept armes spirituelles, 441. Ses échelles mystiques, 456. Son testament, 466. Prodiges qui éclatent à sa mort; culte rendu à ses reliques, 468 et suiv.

Catherine de Gênes (Sainte). Sa Notice, t. vi, 1. Son ardent amour pour Dieu, ses éminentes vertus, son remarquable traité du Purgatoire, *ibid.*, 5. Dialogues de la même, entre le corps et l'âme, *ibid.*, 22. Notes, honneurs dont ses reliques sont l'objet, *ibid.*, 34.

Causes de l'avarice, l'orgueil et l'ambition, t. iii, 72.

Chair. Que la chair se dessèche comme l'herbe, t. ii, 17. Qu'il faut dompter sa chair, *ibid.*, 22. Admirable description des assauts de la chair, *ibid.*, 391. Rôle de la chair; c'est le carquois de Satan, t. iii, 66.

Chantal. Jeanne Fremiot de Chantal (Sainte). Sa Notice, t. vi, 231. Reçut le jour à Dijon; son intelligence, ses vertus précoces, son caractère, son tact; elle quitte le monde. *ibid.*, 233. Devient la coopératrice de saint François de Sales dans la fondation de l'ordre de la Visitation, *ibid.* Surprise à Moulins par la mort, son corps fut transporté à Annecy, *ibid.*, 234. Ses lettres et ses maximes prouvent qu'elle était femme d'esprit et de talent, *ibid.*, 235-278.

Charité. Que la charité c'est Dieu même, t. i, 307. De la charité mutuelle, t. ii, 30. Bonheur d'avoir la charité, ce qu'est la charité, *ibid.*, 64-65. Admirables propriétés de la charité, *ibid.*, 239. De la charité comme amour de Dieu pour Dieu et du prochain à cause de Dieu et en Dieu, *ibid.*, 351. La charité comparée à l'huile, à l'or et au feu, *ibid.* Que la charité est la mère des vertus, *ibid.*, 352. Que la charité nous introduit comme l'Arche d'alliance en la terre céleste, t. iii, 417. Charité mutuelle, âme de toutes les autres, paradis des communautés, *ibid.*, 500. Éloges de la charité, fruits de cette vertu, t. iv, 197. Instruction sur ce qu'est la charité, *ibid.*, 355. De la charité reine des vertus, t. v, 162. Vices de certaine charité, *ibid.*, 163.

Chartreux. Notes sur cet ordre, t. ii, 102 et 104. Ce qu'en ont dit Châteaubriand, Corbin, le cardinal Bona et Pierre-le-Vénérable, *ibid.* Qu'on leur est redevable en grande partie de la conservation des trésors de la littérature antique, *ibid.*, 103. Leur règle, leur habit; description de la grande Chartreuse, *ibid.*, 104.

Chartreuses. Rit de la consécration des vierges chez les Chartreuses, t. ii, 104.

Chasteté. De la chasteté; qu'elle nous fait participer à la nature des purs esprits, t. I, 282. Que la chasteté unit étroitement l'homme avec le ciel, *ibid.*, 319. Que la virginité sans la chasteté ne suffit pas pour mériter la béatitude céleste; bel éloge de la chasteté, par saint Bruno, t. II, 77. De la crainte de la chasteté et de la chasteté de la crainte, t. III, 409. Dignité toute céleste de la chasteté, t. IV, 443.

Château de l'âme, par sainte Thérèse, t. VI, 53. L'âme comparée à un superbe château, *ibid.*

Châtiments. Sur les châtiments à venir, t. III, 68. Châtiments de Dieu; combien la sagesse de Dieu est ingénieuse quand elle nous châtie, t. I, 330.

Chemin de la perfection, par sainte Thérèse; beau traité sur ce sujet, on y trouve les plus sages avis touchant l'avancement spirituel, t. VI, 76.

Chérir. De celui qui chérit vraiment Dieu, t. IV, 297.

Choix d'un conseil, t. II, 9. Sur le choix d'un état, t. VI, 316. Quatre principes pour guider dans cet important sujet, *ibid.*, sur le choix d'un directeur, t. VI, 45, t. II, 413.

Chrétiens. Ce qu'ils doivent faire pour se perfectionner et croître chaque jour en vertu, t. I, 41. Deux guerres pour le chrétien, *ibid.*, 43.

Chutes. Qu'on doit se relever doucement et en paix, t. III, 436.

Claire d'Assise (Sainte). Sa Notice, t. V, 93. Issue d'une famille illustre, elle embrasse de bonne heure la vie religieuse; son inclination à secourir les pauvres, ses autres vertus, son courage, ses fondations, ses instructions très-remarquables, *ibid.*, 97. Son testament, sa mort arrivée en 1253, *ibid.*, 103-110. Notes sur les Clarisses, *ibid.*

Climaque. Saint Jean Climaque, sa notice, t. I, 257. Gagne le désert à l'âge de seize ans; sa vie est celle d'un ange, ses succès prodigieux, *ibid.*, 257. Son Echelle sainte, monument immortel élevé à la perfection, il lui donne trente degrés ou échelons, tous sont traités d'une manière supérieure, *ibid.*, depuis 261 jusqu'à 309, notes, 309-312.

Clôture et solitude du cœur, t. IV, 236.

Cluny. Célèbre abbaye; son origine, sa chronique, la richesse de son église, ses hommes illustres, ses sépulcres, etc., t. II, 48 à 52.

Cœur. De la garde du cœur, t. I, 48. Apostrophe de saint Laurent Justinien au cœur de l'homme, t. II, 441. Ce que c'est que le cœur de l'impie, une mer sans cesse agitée, t. III, 67. Clôture et solitude du cœur, t. IV, 236. Merveilleuses opérations du cœur de Jésus sur les élus, t. V, 408. Dispositions qu'il faut avoir pour entrer dans le cœur de Jésus, *ibid.*, 412.

Colère. De la colère, par Cassien, t. IV, 24. Nécessité de chasser ce poison des plus secrets replis du cœur, *ibid.* Réfutation des faux prétextes de ceux qui prétendent que la colère est permise, *ibid.*, 25. dangers de la colère, *ibid.* Ce qu'il y a de pire dans la colère, t. V, 25.

Colloque du R. P. Jean Taulère avec un mendiant, auquel est compris l'exemple d'un homme parfait, t. IV, 127. Colloque de saint Louis de Gonzague, après la méditation sur les saints Anges, t. III, 213.

Collyre spirituel, par saint François de Borgia; beau traité où il s'élève aux considérations les plus sublimes, pour humilier l'homme et guérir son aveuglement à force de confusion, t. III, 167-183.

Combat spirituel, t. II, 15. Que la vie de l'homme est un combat, *ibid.*, 386. Du combat acharné de la chair et de l'esprit; admirable description des assauts de la chair, *ibid.*, 391. Combats intérieurs comparés aux combats des athlètes, t. IV, 10. Des combats intérieurs et spirituels, *ibid.*, 303. Ce qu'il faut observer dans ces occasions, *ibid.*, 305.

Combattre. Du courage que doivent avoir les combattants spirituels et des ennemis qu'ils ont à combattre, t. II, 387. Qualités que doivent avoir ceux qui veulent combattre dans le stade spirituel, *ibid.*, 404. De la manière de combattre nos propres vices, t. IV, 190.

Combien. Combien nous devons être dégagés, tranquilles, purs et vides de nous-mêmes, afin que Dieu puisse agir dans notre âme, t. IV, 118.

Commandements de Dieu. Obligation de les garder; c'est le tribut qu'on doit payer au Prince, t. I, 225. Observation des commandements de Dieu, t. II, 10. Dix commandements rimés contenant en abrégé les obligations des Frères de la Doctrine chrétienne, t. IV, 524. Commandements, défenses et conseils de Jésus-Christ à sainte Brigite, t. V, 233.

Commerce. Éviter le commerce des méchants, t. II, 26.

Communion. Sur la communion indigne, t. I, 405. Qu'on ne peut comprendre le grand bien que la communion fait à l'âme, t. III, 543. De la communion comme consommation de la vie spirituelle; ruisseau d'eau fraîche qui éteint l'ardeur des passions; sacrement où l'amour s'enflamme, etc., *ibid.*, 580. Douze grands dons que Dieu accorde à ceux qui communient souvent et dignement, t. IV, 120. Communion fréquente; quand est-ce qu'on doit la conseiller ou la déconseiller, *ibid.*, 341. Excellents conseils touchant la communion, *ibid.*, 370.

Compagnies. Des compagnies et des conversations, t. III, 429. Danger des mauvaises compagnies, t. VI, 41.

Comparaison de l'âme à un ver à soie, pour faire connaître une partie de ce qui se passe entre Dieu et elle dans l'oraison d'union, t. VI, 68. Comparaison à un superbe château, *ibid.*, 53.

Compassion. De la compassion, t. III, 446. Belles paroles de saint François de Sales sur ce sujet, *ibid.* Compassion, ou les sept douleurs de la sainte Vierge, d'après sainte Brigite, t. V, 224-226.

Componction. Qu'il y a deux sortes de componctions par lesquelles l'homme s'immole à Dieu sur l'autel de son cœur, t. I, 356.

Conception immaculée de la Mère de Dieu; discours par saint Liguori,

t. III, 556. Révélation de sainte Brigite, touchant la conception de la très-sainte Vierge, t. V, 218.

Concupiscence. Pourquoi Dieu permet que la concupiscence demeure toujours en nous, t. IV, 408.

Conduite. La conduite du pécheur est semblable à celle du nautonier, t. III, 67.

Confession. Sur la confession sincère, par saint Éloi, t. I, 355. Confession des péchés, t. II, 18. Avantage et fruits de la confession fréquente, t. III, 18. Quasi certitude de la vie éternelle, repos et paix de l'âme, facilité du pardon, facilité d'éviter le péché, d'examiner la conscience, conservation des mérites, augmentation des grâces, *ibid.*, de 18 à 22. Obéissance au confesseur, *ibid.*, 599.

Confiance en Jésus-Christ le bon pasteur, t. II, 32 Entretiens de saint François de Sales sur la confiance, t. III, 460. Sur la confiance en la Providence de Dieu, t. IV, 407. De la confiance en Dieu, arme spirituelle des plus sûres dans le combat engagé avec le démon, t. V, 446. Confiance dans la bonté et la puissance de Dieu, et mépris que nous devons faire du démon, t. VI, 46. Avis pour porter à la confiance en Dieu, *ibid.*, 398.

Conflit. Livre du conflit intérieur, par saint Laurent Justinien, t. II, 386 (tout ce livre est d'une beauté admirable.) Des diverses armes spirituelles nécessaires au conflit intérieur, *ibid.*, 397.

Conformité à la volonté de Dieu, t. III, 501. De la conformité à la volonté de Dieu d'où dépend notre sanctification, *ibid.*, 600. Ce qu'on doit faire pour s'y conformer, *ibid.*, 600 et suiv.

Connaissance de Dieu. De la connaissance de Dieu et de soi-même, t. IV., 371. Sur trois moyens de connaître Dieu, *ibid.*, 405. Que cette connaissance est le moyen de supporter l'exil de cette vie, t. V, 153. Moyens pour acquérir cette connaissance, *ibid.*, 154.

Connaissance de soi-même. Combien est utile à l'homme la connaissance de soi-même; qu'il doit connaître trois choses de lui-même, ce qu'il est par sa nature, ce qu'il est par sa condition, ce qu'il est par ses devoirs, t. III, 5-12. Sur le *non sum*, ou la connaissance de soi-même, t. IV, 150, *ibid.*, 373. Sur la connaissance de soi-même; avantages qu'on retire de cette connaissance, *ibid.*, 396. Ce que nous sommes selon le corps, selon l'âme, selon tout l'homme et selon notre profession, *ibid.*, 397. Que pour élever son esprit à Dieu, il faut commencer par se bien connaître soi-même, *ibid.*, 471 et suiv.

Conscience. Qu'après Dieu, c'est à notre conscience que nous devons recourir comme à la règle que nous devons suivre, t. I, 297. Sur la conscience, ce qu'elle dicte à l'égard de Dieu, à l'égard du prochain et de soi-même, *ibid.*, 228. Comment on garde sa conscience, *ibid.*, 230. De la joie d'une bonne conscience en l'Esprit saint et comment on peut se la procurer, t. IV, 193. De la surveillance de la conscience en tout temps et en tout lieu, *ibid.*, 211.

Conseils. Sages conseils touchant l'union de l'âme avec Dieu, t. III, 237. Conseils à une novice tentée de retourner dans le monde, t. IV, 167. Conseils aux âmes religieuses, *ibid.*, 322. Sages conseils pour parvenir à une haute perfection, t. V, 460. Conseils aux pères et aux mères, t. VI, 42. Conseils sur les visions et les révélations, *ibid.*, 65. Sur la vie spirituelle, *ibid.*, 329.

Consolation. Combien est délicate la consolation et la paix qu'on sent au cœur par la présence de Jésus; combien facilement elle se perd, et enfin combien il est difficile de la recouvrer, t. III, 313. Ce que doit faire celui qui désire les consolations de l'esprit, qui surpassent toutes les consolations humaines, *ibid.*, 317. Consolations à une vierge affligée, t. IV, 165. Consolations à un fils spirituel sur le point de mourir, *ibid.*, 173. De la consolation divine dans les tribulations, *ibid.*, 192. Des consolations divines que l'on trouve à souffrir pour Jésus-Christ, *ibid.*, 209. Consolations que donne la très-sainte Vierge quand on approche d'elle, *ibid.*, 241. Consolations dans les afflictions et les craintes, *ibid.*, 359. Que les consolations humaines diminuent les consolations divines, t. V, 182. De la consolation qui se trouve au service de Dieu, *ibid.*, 346. Comment on doit recevoir les consolations et les sécheresses, t. VI, 262. Lettre de consolation, par sainte Chantal, *ibid.*, 247.

Consummatum est. Sur ces paroles appliquées à l'âme qui reçoit la divine Eucharistie, par sainte Magdeleine de Pazzi, t. VI, 197.

Contemplation. De la contemplation et de l'action, t. I, 336. Très-belle doctrine sur ce sujet; divers degrés de contemplation t. II, 376. De la contemplation largement traitée par Denis le Chartreux, t. IV, 268 et suiv. De la contemplation dans le ciel ou de la béatitude des élus, par le même, *ibid.*, 274. Divers modes de contemplation, t. II, 376. Des degrés de la contemplation, qui est la fin de la prière, t. III, 374.

Continence. De la continence; que c'est Dieu seul qui la donne, mais il a dit : Demandez et vous recevrez, t. I, 327. Excellence de la continence, son mérite, son bonheur, sa beauté, *ibid.*, 328. De la vertu de continence; sublimité de cette vertu, t. II, 344-345. Qu'elle ennoblit l'homme, le pare de la beauté des cieux, multiplie ses mérites, etc., *ibid.*, 345. Six exercices principaux pour conserver la continence, *ibid.*, 345 et 346. Degrés et perfection de la continence, *ibid.*, 346. De la continence des yeux, par saint François de Sales. t. III, 418.

Contre la paresse, t. I, 157. Contre la gourmandise, *ibid.* Contre les ressentiments, *ibid.*, 409. Contre les jugements téméraires, *ibid.* Contre les ennemis du Saint-Esprit, t. II, 46. Contre le découragement, t. III, 435. Contre le propre jugement, *ibid.*, 435.

Contrition. Qualités de la contrition, t. III, 22. Des moyens de l'obtenir, *ibid.*, 22-24.

Conversation. Des compagnies et des conversations ; ce qu'elles doivent être, t. III, 429. Que la conversation avec les autres doit être innocente, humble et douce, t. IV, 289.

Conversion. Se convertir à Dieu, t. II, 8. Dangers et folie du renvoi de la conversion, t. III, 65.

Corps. Du corps et du sang de Jésus-Christ ; belle révélation de sainte Hildegarde sur ce sujet, t. V, 61-64. (Voyez *Présence réelle*.)

Correction fraternelle ; ordre et manière de faire les corrections, t. II, 240. Qu'il faut attendre, pour la faire, un temps favorable, t. III, 507. Dix conditions que doit avoir la correction pour être faite à propos, t. IV, 526.

Correspondance. (Voyez le mot *Lettres*.)

Corriger. Du soin de se corriger et d'avancer dans la vertu, t. I, 241.

Courage. Du courage que doivent avoir les combattants spirituels, t. II, 387. Combien le courage est nécessaire au guerrier spirituel pour tromper la malice du lion et du dragon de l'enfer, *ibid.*, 410. Du courage qu'on doit avoir dans les souffrances, t. IV, 162.

Couronne d'épines du Sauveur, casque glorieux pour nos têtes, pierre précieuse, rubis très-ardent, perle avec laquelle on peut acheter le paradis, etc., t. VI, 177.

Crainte de Dieu, par saint Dorothée, t. I, 231. Que Dieu nous conduit par la main et nous excite à fuir le mal par la crainte, *ibid.*, 232. Que la crainte rend toujours meilleur, *ibid.*, 519. De la crainte du Seigneur, par saint Laurent Justinien, t. II, 340. Divers genres d'utilité de la crainte de Dieu, *ibid.*, 341. Ce qui doit faire naître la crainte de Dieu, *ibid.*, 342. Fondements de cette crainte, *ibid.*, 343. De la crainte de la chasteté et de la chasteté de la crainte, t. III, 409. Que les personnes les plus élevées en grâce doivent toujours craindre de tomber, t. VI, 51.

Croix Jean de la (Saint). Sa Notice, ses éminentes vertus, son amour pour la croix ; devient le coadjuteur de sainte Thérèse, t. III, 215. Son traité de la Montée du Carmel, *ibid.*, depuis 219 jusqu'à 238. Son traité de la Nuit obscure, *ibid.*, de 238 à 244. Son traité de la Vive flamme d'amour, *ibid.*, 244. Premier cantique, *ibid.*, 245. Second cantique, *ibid.*, 247. Troisième cantique, *ibid.*, 249. Quatrième cantique, *ibid.*, 250. Sentences spirituelles, *ibid.*, 252. Maximes spirituelles, *ibid.*, 259. Autres maximes sur les plus hauts points de la perfection, *ibid.*, 259 et suiv. Notes. *ibid.*, 270. Mort tragique du grand patriarche Albert, *ibid.*, 271. Ermitage des Carmes près Louviers, bâti par Louis XIV, *ibid.*, 271. Diverses congrégations des Carmes, *ibid.*, 271 et 272.

Croix de Jésus-Christ. Beau discours de saint André de Crète sur la croix, comme trésor, espérance et gloire du chrétien, t. I, 438 et suiv. Que Jésus-Christ de ses bras étendus sur la croix comme avec

deux ailes recevait et reçoit tous ceux qui se réfugient dans son sein, t. II, 232. De l'étendard de la croix; belle comparaison avec ce que font les généraux d'armée au moment de livrer bataille, t. IV, 384. Que les démons gémissent de la puissance de la croix, et que les Anges s'en réjouissent, *ibid.*, 385. Sur les gloires, les bienfaits et les triomphes de la croix; tendres et sublimes élévations, *ibid.*, 231. Des trois bras de la croix, qui sont la souffrance, le mépris et la pauvreté, *ibid.*, 384. Que la croix nous est donnée pour nous montrer le chemin du ciel et nous y conduire, *ibid.*, 400. Comment chacun doit porter sa croix avec Jésus-Christ, t. V, 186. De quelle manière on doit se comporter dans les croix intérieures, t. VI, 330. Que la félicité de la terre est une misère quand la croix ne s'y trouve pas, *ibid.*, 341.

Culte divin, ses divisions et ses qualités, t. II, 301. Irrévérences dans le culte divin, t. I, 405, 407.

Cupidité. Que la cupidité fait tomber beaucoup d'âmes en enfer, t. II, 20.

D

Dangers. Douze dangers qui assiégent les pécheurs à leur dernière heure, t. II, 302. Dangers des âmes tièdes, t. III, 595. Dangers et folie du renvoi de la conversion, *ibid.*, 65. Dangereux effets de la tiédeur, t. IV, 377. Dangers de la flatterie, *ibid.*, 410. Dangers des longs et fréquents entretiens des Religieuses avec les hommes, même les plus saints, t. VI, 150. Dangers des mauvaises compagnies, *ibid.*, 42. Dangers de l'amour spirituel entre personnes de piété, t. V, 163.

Découragement. Que le découragement est la plus lâche des tentations comme aussi la plus dangereuse, t. III, 435.

Défauts. Comment nous devons surmonter nos défauts, t. IV, 95.

Défiance. De la défiance de soi-même, t. V, 445. Qu'il faut toujours se défier de soi-même, par sainte Thérèse, t. VI, 85.

Dégoût. Du dégoût de l'état où l'on est placé, t. III, 429. Moyen d'acquérir du mérite au milieu des dégoûts intérieurs, t. IV, 159.

Degrés et perfection de la continence, t. II, 346. Degrés de la contemplation, *ibid.*, , 376. Divers degrés et effets de l'amour, *ibid.*, 442. Par quels degrés l'âme doit retourner à l'union de Dieu qui l'a créée, t. IV, 148. Traité des degrés pour élever son esprit à Dieu, par le B. Robert Bellarmin. Tout ce traité est d'une sublimité ravissante, t. IV, 47 et suiv.

Délectation. Que la délectation sensible dissipe et empêche la délectation divine, t. V, 191.

Délices. Des délices spirituelles ou du vrai bonheur, t. II, 429. Com-

bien il est funeste de retourner aux délices du monde quand on est une fois dans le chemin de la vertu, t. VI, 22.

Demeures. Les demeures dans le sacré Cœur de Jésus pour tous les jours de la semaine, t. VI, 416.

Démon. Ce qu'il fait pour ruiner les âmes, t. III, 111. Embûches qu'il tend à l'âme, *ibid.*, 387. (Voyez le mot *Artifices.*)

Denys Lœwis ou Denys le Chartreux, surnommé le Docteur extatique. Sa Notice, t. IV, 245. Sa vaste érudition, ses nombreux ouvrages, *ibid.*, 246. Il est employé aux négociations les plus importantes des papes et des rois de son temps, *ibid.*, 247. Son amour pour la contemplation, *ibid.* Extraits de ses opuscules ou des enseignements et règles de la vie chrétienne, *ibid.*, 249. Sur les huit béatitudes, *ibid.*, 251. Sur la ruine de l'Eglise ou sur l'énorme difformité du peuple chrétien, *ibid.*, 253. Sur l'ambition, *ibid.*, 255. Douze remèdes contre cette passion, *ibid.*, 258. De la stabilité de l'âme en Dieu, *ibid.*, 260. Honneurs que l'on doit rendre à la sainte Vierge, *ibid.*, 264. De la contemplation, *ibid.*, 268. Des obstacles qui s'opposent à la perfection, *ibid.*, 276. Autres sujets très-intéressants, jusqu'à page 278.

Désespoir. De la tentation de désespoir, t. IV, 155.

Désir. Du désir de la perfection, t. III, 571. Du désir insatiable des richesses et des maux qu'il cause, t. V, 17. Désir de souffrir pour Dieu, t. V, 353.

Désolation. Tenir ferme dans les désolations intérieures, t. III, 471. De la désolation intérieure et que la perfection ne consiste pas dans l'abondance de la consolation, t. IV, 298.

Détachement. Avis pour porter au détachement, t. VI, 393.

Détraction. Que le vice de la détraction est opposé à la source même de la piété et de la grâce, t. II, 213. (Voyez le mot *Médisance.*)

Deux guerres pour le chrétien; savoir : la guerre au dedans et la guerre au dehors, t. I, 43. Armes propres à ces deux guerres, *ibid.*, 44. Deux pulsations du cœur de Jésus, t. V, 197. Deux opérations que la grâce produit dans les âmes du purgatoire et les âmes damnées, t. VI, 10, 19 et suiv.

Devoirs. Des devoirs particuliers aux vierges consacrées à l'Epoux céleste, t. V, 13.

Dévotion. Temps périlleux pour les personnes dévotes, t. III, 110. Que la dévotion ne consiste pas dans les visions, les ravissements et les goûts spirituels, *ibid.*, 108. Des dévotions sensibles, *ibid.*, 433. Propriétés et excellence de la dévotion, *ibid.*, 448. De la dévotion en général; elle est comme l'embonpoint de l'âme. Qu'elle consiste surtout dans le culte envers Jésus-Christ au très-saint Sacrement de l'autel, t. IV, 464. Dévotions suspectes ou mal entendues, t. VI, 50. Sur la dévotion au Verbe incarné et à la sainte Vierge, t. VI, 365.

Dialogue entre le corps et l'âme, par sainte Catherine de Gênes, t. VI, 22. *Idem*, par sainte Magdelaine de Pazzi, *ibid.*, 179.

Didyme, célèbre aveugle, précepteur de saint Jérôme et d'autres savants de son siècle, t. I, 5.

Dieu. De l'essence de Dieu; ce que c'est que sa largeur, sa longueur, sa hauteur et sa profondeur. Qu'elle est un degré pour s'élever à lui, t. IV, 497.

Différence entre les vrais chrétiens et les hommes du siècle, t. I, 34. Différence de l'homme doux et de l'homme colère, t. III, 503.

Dignité. Prix et dignité de l'âme. Que c'est un grand trésor dans un vase d'argile, l'image de Dieu dans une nature spirituelle, une pierre précieuse enchâssée dans un or très-pur, etc., t. III, 65. Dignité des malades; le grand roi saint Louis servait les malades à genoux et la tête nue, *ibid.*, 445.

Diligence. Excellence de la vertu de diligence; combien elle est recommandable; elle rend semblable par sa promptitude aux esprits angéliques; plaisir que Dieu prend à voir les hommes agir avec diligence, t. IV, 455. De la diligence, une des sept armes spirituelles, par sainte Catherine de Bologne, t. V, 444.

Directeur. Le directeur des âmes religieuses, par le vénérable Louis de Blois, t. IV, 315. Maximes pour la conduite des âmes religieuses, *ibid.* Combien il est avantageux d'avoir un directeur savant, t. VI, 45.

Discernement. S'appliquer à discerner les pensées qui viennent de Dieu, etc., t. III, 110.

Discours. Sur la vertu, par saint Antoine, t. I, 12. Sur les artifices du démon et sur les moyens de les rendre inutiles, par le même, *ibid.*, 16. Sur la sacrée synaxe, par saint Anastase, t. I, 403 et suiv. Sur la Cène, t. II, 345. Discours de saint Dominique réglant la mission de ses disciples, t. II, 181. Discours de saint André Avellin pour exciter l'âme religieuse à la perfection, t. III, 313. Discours sur l'Immaculée Conception, par saint Liguori, *ibid.*, 556. Petits discours très-intéressants, suivis de traits d'histoire en l'honneur de la très-sainte Vierge, par le bienheureux Léonard du Port-Maurice, t. IV, 582 et suiv.

Discrétion dans les pensées, les vices et les vertus, t. I, 296. De la discrétion, t. III, 506. Excellence du don de la discrétion, t. II, 389.

Dispositions à la sainte communion, t. I, 407. De la contrition et dispositions à la sainte communion, par sainte Catherine de Sienne, t. V, 311.

Dissertation sur l'origine et le développement de la vie religieuse, sur les laures de la Palestine, sur les monastères sauveurs de la

littérature ou des auteurs profanes et sacrés au moyen âge, t. I, XIII.

Divinité (*Dieu.*) Belle vision de sainte Françoise Romaine sur la divinité, t. V, 410, et plus haut 408. Dieu précepteur de l'homme, t. III, 66. Essence de Dieu, t. IV, 593. Perfections de Dieu, *ibid.*, 594. Soumission due à Dieu, *ibid.* Qu'il ne faut rien faire tant soit peu volontairement qui déplaise à Dieu, t. IV, 530. De la manière de chercher Dieu en nous-mêmes, t. VI, 67.

Dix. Les dix perfections du chrétien et du religieux, t. II, 216. Dix-huit degrés par lesquels Dieu fit passer sainte Angèle de Foligno avant de connaître le véritable état de sa conscience aux yeux de Dieu, t. V, 115. Dix conditions que doit avoir la correction pour être faite à propos, t. IV, 526. Dix pratiques d'humilité, *ibid.*, 527. Dix pratiques de mortification, *ibid.*, 528.

Doctrine. De la doctrine chrétienne en général, par le bienheureux César de Buz, t. IV, 391. Qu'en venant écouter la doctrine, le cœur se détache des choses de la terre et s'enflamme de dévotion, *ibid.*, 392.

Dominante. De la passion dominante, t. III, 601. (Voyez *Passion.*)

Dominicale. (Voyez *Oraison dominicale*, et *Pater.*)

Dominique (Saint), Patriarche des Frères Prêcheurs; sa Notice, t. II, 177. Signe célèbre qui précéda sa naissance, *ibid.* Comment il conçoit l'idée de fonder son ordre pendant son séjour à Toulouse, *ibid.*, 178. Entrevue de saint Dominique et de saint François d'Assise dans une église de Rome, *ibid.*, 179. Sa haute sainteté, ses succès, ses miracles, *ibid.*, 180. Discours à ses disciples après avoir réglé leur mission; c'est l'abrégé des plus sages conseils sur la prédication évangélique, t. II, 181. Sa lettre aux Frères prêcheurs de Pologne; c'est une exhortation très-onctueuse touchant la perfection de leur état, *ibid.*, 184. Avis à ses disciples en forme de testament spirituel, *ibid*, 187. Epitaphe, *ibid.*, 188. Notes, *ibid.*, 189 et suiv. Sur l'inquisition, *ibid.*, 194. Sur le Rosaire et ses chevaliers, *ibid.*, 198. Sur le collier céleste du saint Rosaire, *ibid.*

Dons. Douze dons ineffables accordés à ceux qui communient souvent et dignement, t. IV, 120. De quelques dons de Dieu aux âmes, t. V, 165. Sept dons principaux que Dieu a accordés aux hommes, *ibid.*, 171.

Dorothée (Saint), dit le Thébain, du nom de Thèbes sa patrie, fut, au rapport de Baronius, l'oracle de son siècle et la lumière de l'Eglise. Sa Notice, t. I, 221. Il est regardé comme le premier personnage de l'ordre monastique, *ibid.*, 122. Ses instructions traduites par l'abbé de Rancé; sa sainteté; son portrait par un de ses religieux, *ibid.*, 223. Ses instructions ascétiques très-estimées roulent sur l'humilité, *ibid.*, 228. Sur la conscience, *ibid.*, 229. Sur la crainte de Dieu,

ibid., 231. Sur le propre esprit, *ibid.*, 233. Sur les jugements téméraires, *ibid.*, 234. Sur le souvenir des injures, *ibid.*, 237. Sur le mensonge, *ibid.*, 239. Sur le soin de se corriger et d'avancer dans la vertu, *ibid.*, 241. Sur le soin de combattre les passions, *ibid.*, 244. Sur les peines éternelles, *ibid.*, 246. Sur la patience dans les tentations, *ibid.*. 248. Sur l'édifice spirituel des vertus dans l'âme, *ibid.*, 251. Sur les remèdes contre l'insensibilité de l'âme et le refroidissement de la charité, *ibid.*, 255.

Douceur. De la douceur qui triomphe de la colère, par saint Jean-Climaque, t. I, 270 et 290. De la douceur, par saint François de Salès, t. III, 407. Sur les caractères de la douceur; ses trois principaux actes, *ibid.*, 512. Douceur du service de Dieu, t. IV, 395. Douceurs de la sainte communion, t. V, 299.

Douleurs de Marie à l'occasion de sa purification et de sa fuite en Egypte, d'après une révélation de sainte Brigite, t. V, 224 et suiv. Traité des douleurs intérieures du cœur de Jésus, ou révelations de la bienheureuse Baptiste Varani sur ce sujet, t. VI, 283. Elle étend à sept peines principales les douleurs de ce cœur adorable, *ibid.*, depuis 285 jusqu'à 300.

Droiture. Sur la droiture d'intention ; en quoi elle consiste, t. II, 27.

E

Eau. Les eaux et particulièrement les fontaines, par leur nature et leurs effets, sont des degrés pour élever son esprit à Dieu, t. IV, 480.

Echelle sainte, par saint Jean Climaque, t. I, 261. Elle se compose de trente degrés ou échelons. Il y apprend à monter de vertu en vertu pour arriver au faîte de la gloire. Voyez depuis page 261 jusqu'à 309. On y traite des sujets les plus importants, avec une grande supériorité.

Ecriture sainte. Comment on doit la lire, t. I, 359. De l'intelligence de la sainte Ecriture, t. IV, 212. Sur la manière d'entendre l'Ecriture sainte, *ibid.*, 349. Autorité des saintes Ecritures, t. V, 452.

Edifice spirituel des vertus dans l'âme, t. I, 251. Que pour construire une maison spirituelle on doit imiter ce qu'on fait pour bâtir une maison matérielle, *ibid.* 252.

Effets de l'absolution, t. I, 355. Que la sentence de l'absolution est véritable et toute-puissante quand elle suit la sentence du juge intérieur, *ibid.*, 356.

Efficacité. Des larmes et du feu du Saint-Esprit, t. I, 44. Efficacité de la bonne volonté, t. V, 190. Efficacité du regard divin, *ibid.*, 194.

Egalité. De l'égalité du saint amour, t. III, 412. De l'égalité de l'esprit, *ibid.*, 419.

Eglise. Dépôt sacré de célestes médicaments et port du salut, t. I, 554. Sa force lorsqu'elle est unie à Jésus-Christ son chef, t. V, 259.

Elévation. Elévation à Jésus-Christ en forme de lettre, par la bienheureuse Marie de l'Incarnation, ursuline, t. VI, 351.

Eloge de l'humilité, t. II, 15. De la méditation, *ibid.*, 380. De la charité, t. IV, 197.

Eloi (Saint). Sa notice, t. I, 339. Habile orfévre, vrai type de l'artiste chrétien, *ibid.* Son élévation à l'épiscopat, par acclamations unanimes, 461. Ses homélies d'une admirable simplicité, depuis 343 jusqu'à 364. Notes sur le Mont-Saint-Eloi et ses chanoines, *ibid.*

Empressement. De l'empressement; ne pas beaucoup entreprendre, et faire bien le peu qu'on entreprend, t. III, 420.

Encouragement donné à une pécheresse après sa conversion, t. IV, 169.

Endurcissement du cœur. Que la parole de Dieu l'amollit, t. I, 153.

Ennemis de la virginité de Marie, t. I, 394. De la divinité du Saint-Esprit, t. II, 46. Sur l'amour des ennemis, t. IV, 549.

Enfantement de Marie. Ce qu'il a eu d'admirable, t. III, 44. Révélation de sainte Brigite, sur la manière dont se fit l'enfantement de Marie, t. V, 222.

Enfer. Du lieu de l'enfer, de son prince, de l'entrée des âmes dans ce lieu d'horreur et des peines qui leur sont communes, t. V, 424. Du nombre des démons, de leurs noms, de leurs emplois, *ibid.*, 426. Des limbes, 429. Du purgatoire, *ibid.*

Enseignements et règles de la vie chrétienne, par Denys le Chartreux, t. IV, 249. Enseignements fort utiles pour la vie spirituelle, *ibid.*, 300.

Entretiens spirituels de saint François de Sales, sur la confiance, t. III, 460. Sur le parfait abandonnement de soi-même, 461. Sur la fermeté, 462. Sur la simplicité religieuse, 464. Sur le propre jugement, 466. Dangers des longs et fréquents entretiens des religieuses avec les hommes même les plus saints, t. VI, 150. Entretien sur la sainte pauvreté, t. II, 210. Sur le très-saint Sacrement, t. IV, 568.

Envie et jalousie, par saint Isidore de Séville, t. I, 322. De l'envie et de la médisance, t. III, 507.

Epiphanie. Sermon sur ce sujet, par saint Yves de Chartres, t. II, 133.

Epitaphes de saint Paulin d'Aquilée, par Alcuin, t. II, 34. De saint Bruno, *ibid.* 101. De saint Dominique *ibid.* 188. De saint François d'Assise, *ibid.*, 222. De saint Ignace de Loyola, t. III, 117. De saint Louis de Gonzague, *ibid.* 214. Inscription du tombeau de sainte Catherine de Sienne, t. V, 378. *Idem* de sainte Catherine de Bologne, *ibid.*, 468. *Idem* de sainte Catherine de Gênes, VI, 36. De la

bienheureuse Marie de l'Incarnation, *ibid.*, 324. De saint Philippe de Néri, t. III, 302.

Epitres du R. P. Jean Taulère, t. IV, 122 et suiv. Voyez le mot *Lettres* pour celles des autres Saints.

Epouvantements de l'enfer, t. II, 29.

Epoux, Epouse. Qualités de l'Epouse de Jésus-Christ, t. II, 249.

Epreuves des justes, par les contradictions, t. IV, 206.

Ermites de saint Augustin, t. III, 79.

Erreurs. De quelques erreurs des personnes scrupuleuses, t. IV, 157.

Espérance. De l'Espérance comme grand ornement de l'Eglise, par saint Bruno, t. II, 60. Ce que c'est que l'Espérance, *ibid.*, 62. De l'Espérance, sa définition, ses effets, ses avantages, cinq espèces d'Espérances, *ibid.*, 359 et 61. L'Espérance nous nourrit de la manne de suavité, t. III, 417. De l'Espérance; qu'elle fait entreprendre de grandes choses, fait avancer dans le bien, enrichit l'homme, le récrée et lui fournit des forces, t. IV, 439.

Esprit (Saint-). Contre les ennemis de la divinité du Saint-Esprit, t. II, 46. Sur la cause de la venue du Saint-Esprit et ses effets merveilleux, t. VI, 185. De l'égalité de l'esprit, t. III, 419. Des esprits trop réfléchissants, *ibid.*, 422. Ce que c'est que vivre selon l'esprit, *ibid.*, 476. De l'esprit de fornication, t. IV, 15.

Estime. Du mépris de l'estime, III, 423.

Etat. Des réprouvés dans l'autre vie; qu'ils ne peuvent désirer aucun bien, t. V, 356. Du dégoût de l'état où l'on est placé; qu'il n'y a rien de plus fréquent que ce dégoût, t. III, 429. Des trois états de la vie humaine, t. IV, 203.

Eucharistie. De l'Eucharistie, t. II, 21. Traité de saint André Avellin, sur le très-saint sacrement de l'Eucharistie, t. III, 337. Fréquente réception de l'Eucharistie, *ibid.*, 507. Sur la divine Eucharistie, t. IV, 413. Sur la présence réelle, *ibid.* 414. Sur ce qu'il y a d'admirable dans la divine Eucharistie, *ibid.*, 415. Excellence de l'état où se trouve l'âme qui reçoit le sacrement de l'Eucharistie en état de grâce, t. V, 360. Pensées de sainte Thérèse sur l'Eucharistie, t. VI, 92. Voyez le mot *Fréquente communion*.

Eucher (Saint) tiré de sa retraite de Lérins et placé sur le siége archiépiscopal de Lyon. Sa notice, t. I, 161. Il fut un des plus grands ornements de l'Eglise, *ibid.*, 162. Ses ouvrages, *ibid.*, 163. Ses deux traités de la vie solitaire et du mépris du monde, écrits en forme de lettres, sont des chefs-d'œuvre. Ils renferment d'admirables choses sur le désert, sur Dieu, sur le monde, sur la vie présente et sur la vie future. Depuis 165 jusqu'à 191. Notes sur le monastère de Lérins, *ibid.*, 191.

Evangile. Que Dieu récompense les efforts et non les succès des ministres de l'Evangile, t. v, 238.

Eviter le commerce des méchants, t. ii, 34. Eviter les mauvaises compagnies, t. vi, 41.

Excellence du don de la discrétion, t. ii, 389. De la vie religieuse, t. v, 13-19. De l'Oraison, t. iii, 123. Voyez *Oraison.* Du renoncement, t. iv, 458. Du renoncement aux biens de ce monde, t. v, 15. De l'obéissance, *ibid.*, 371. Excellence et propriétés de la dévotion, t. iii, 448.

Exclamations de sainte Thérèse, t. vi, 86. Plainte de l'âme qui se voit séparée de Dieu durant cette vie, *ibid.* Combien cette vie est pénible à qui désire ardemment d'aller à Dieu, *ibid.* Image effroyable de l'état d'une âme qui, au moment de la mort, se voit condamnée à des tourments éternels, *ibid.*, 87. Que Dieu peut donner quelque soulagement aux âmes qu'il a blessées de son divin amour, *ibid.*, 88. Désirs ardents de quitter ce monde pour jouir de la parfaite liberté, *ibid.*, 89. Exclamations pieuses de sainte Marie-Magdeleine de Pazzi, sur le nom de son Epoux, *ibid.*, 205. Sur la beauté de Jésus-Christ son époux, *ibid.*, 206. Comment Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie, *ibid.*, 207. Exclamations d'amour divin, *ibid.*, 208.

Exercices. Des exercices de chaque jour, t. iv, 319. Exercices pour conserver la continence, t. ii, 345. Sur l'exercice, le progrès et la perfection de l'Oraison, *ibid.*, 379. Exercice de la perfection de la justice, *ibid.*, 350. De l'exercice de l'abandon de soi-même entre les mains de Dieu, t. iii, 430.

Explication des dix échelons de l'échelle mystique de l'amour divin, *ibid.*, 241.

Exposition de l'Oraison Dominicale, par saint François d'Assise, t. ii, 208. Voyez aussi le mot *Oraison Dominicale.* De l'exposition sur le *Salve*, *Regina*, par saint André Avellin, t. iii, 351.

Extase. Sa définition, t. v, 1 et 3. Extase de l'âme, ce qu'elle est, t. iii, 77. Comment l'âme doit se conduire dans les extases et les jouissances de l'esprit, t. iv, 175. Que durant l'extase le corps est comme mort, t. vi, 65.

F

Faim. Cause de la faim spirituelle de la sainte Communion. Effet et avantage de cette nourriture céleste, t. iii, 472.

Faire du bien à tous, t. ii, 27. Non pas à quelques-uns, à un, à deux, à trois, mais à tous les hommes, *ibid.*

Fausses. Remèdes contre les fausses révélations, t. ii, 270.

Félicité. De la félicité de l'autre vie, par saint Laurent Justinien, t. ii,

446. Que la félicité de la terre est une misère, quand la croix ne s'y trouve pas, t. VI, 341.

Femmes. Apologie des femmes pieuses, t. V, 2 et 3. Difficulté de bien connaître le caractère des femmes, t. VI, 138. Exhortation aux filles et aux femmes, par saint Thomas de Villeneuve, t. II, 7.

Fermeté. Entretien de saint François de Sales, sur ce sujet, t. III. 462.

Feu. Le feu est un élément si pur et si noble que Dieu en prend quelquefois le nom. C'est un degré pour élever notre esprit vers Dieu, t. IV, 485.

Fiançailles de l'âme et mariage spirituel; différence qu'il y a entre eux. t. VI, 73.

Fidèle. Du fidèle et véritable ami. Ses caractères distinctifs. Difficulté de trouver un vrai ami, t. IV, 234.

Fidélité. De la fidélité aux pratiques de communauté, t. IV, 533. Aux règles, *ibid.*, 534. A l'obéissance, *ibid.* Aux inspirations et mouvements intérieurs, *ibid.* Que la fidélité de l'âme se fait mieux voir dans les sécheresses que dans les consolations, t. VI, 265.

Figure de l'homme spirituel, t. III, 78.

Filles hospitalières de saint Thomas de Villeneuve; ce qu'elles sont, t. III, 78.

Fin. Que pour juger de la vie d'un homme il faut en observer la fin. La fin en tout, t. I, 362.

Fixité et stabilité de l'âme en Dieu. Qu'il n'y a rien de plus inconstant que le cœur de l'homme dénué de vertu. Que la charité affermit et consolide l'âme en Dieu, t. IV, 260 et suiv. Qu'il faut fixer et affermir l'instabilité de notre cœur, par un solide attachement à Dieu, t. VI, 336.

Flamme. Traité de la vive flamme d'amour, par saint Jean de la Croix, t. III, 244. Cantiques d'amour, *ibid.* 245 et suiv.

Flatterie. Dangers de la flatterie, t. IV, 410. Que le monde d'aujourd'hui est rempli de flatteurs. Qu'on doit s'en méfier, les personnes du sexe surtout, *ibid.*

Foi. La foi est comme un rayon du soleil qui nous éclaire, t. I, 307. De la foi comme premier ornement de l'Eglise, par saint Bruno, t. II, 57. Fondements de la foi chrétienne, par saint Bernardin de Sienne, *ibid.*, 287. Douze témoignages ou soutiens de la foi, *ibid.* Nécessité, équité, dignité de la foi, *ibid.*, 290. Spécialités de la foi pour les commençants, pour les avancés, pour les parfaits, *ibid.*, 292 et suiv. Sept qualités de la vraie foi, *ibid.*, 343. Moyens d'entrer par la foi dans la nuit ou la mortification des sens, t. III, 227. Foi, seconde cause de la nuit spirituelle, *ibid.*, 228. Que l'âme doit demeurer dans l'obscurité afin que la foi la conduise à une éminente contemplation, *ibid.*, 229. Que la foi montre le chemin de la terre promise,

comme la colonne de nuée et de feu, claire et obscure, *ibid.*, 417. Que la foi est le fondement des vertus chrétiennes, *ibid.*, 503. De la foi, base de l'édifice qu'on élève dans le ciel, t. IV, 438.

Folie et dangers du renvoi de la conversiou, t. III, , 65.

Fondement. Du fondement de la perfection, sujet très-bien traité par sainte Catherine de Sienne, t. V, 338 et suiv.

Force (de la). Force de l'Eglise unie à Jésus-Christ son divin chef, t. V, 259.

Fornication. Esprit de fornication, guerre qu'il fait à l'homme, t. IV, 15. Moyens de le vaincre, *ibid.* Remèdes, *ibid.*

Fortifier. Avis pour fortifier dans les désolations et ténèbres intérieures, t. VI, 406.

François d'Assise (Saint). Sa notice, t. II, 197. Passe sa jeunesse dans la dissipation, *ibid.* La grâce le sollicite, il s'y rend aussitôt; comment il se dépouille de tout, *ibid.*, 198. Il reçoit les stigmates sur le mont Alverne, *ibid.*, 198. Son courage devant le soudan Mélédin, *ibid.* Son genre de mort; il se fait mettre nu sur le pavé de l'église, *ibid.*, 199. Il avait vu autour de lui un chapitre des *nattes*, cinq mille religieux de son ordre, *ibid.*, 200. Sa lettre universelle, *ibid.*, 201. Ses opuscules, *ibid.*, 208 et suiv. Ses oracles et ses sentences, *ibid.*, 214 et suiv. Ses cantiques d'amour, *ibid.*, 216 et suiv. Son épitaphe, *ibid.*, 223. Notes sur son église et son ordre, *ibid.*, 224 et suiv.

François de Paule (Saint). Sa notice, t. II, 451. Se retire dans le désert dès l'âge de quinze ans; sa réputation, *ibid.*, 451. Il nomma ses disciples les *Minimes*, et lui, *Minime des minimes*, *de minimus minimorum*, *ibid.*, 452. Sa devise est *Charitas*, charité, *ibid.* Sa règle; il est honoré des Papes et des Rois; Louis XI l'appelle auprès de lui pour obtenir sa guérison, *ibid.*, 453. Paroles de Bossuet, *ibid.* Saint François de Paule meurt à Duplessis du Parc, *ibid.*, 454. Ses lettres, 455 et suiv. Notes sur les Minimes, *ibid.*, 465.

François de Sales (Saint). Sa notice, t. III, 403. Ses talents, ses vertus, ses missions, sa fondation de la Visitation, *ibid.*, 404. Ses œuvres admirables sur tous les points de la vie spirituelle, *ibid.*, 405. Il meurt à Lyon, *ibid.* Son corps est porté à Annecy, *ibid.*, 405. Ses maximes et sentences choisies, *ibid.*, 450 et suiv. Ses pensées sur l'amour de Dieu, *ibid.*, 455. Ses entretiens spirituels, *ibid.*, 460 et suiv. Ses lettres choisies, *ibid.*, 468. Ses avis, *ibid.*, 482. Notes sur la Visitation, *ibid.*, 487.

François de Borgia (Saint). Voyez le mot *Borgia*.

François Xavier. Voyez *Xavier*.

Françoise Romaine (Sainte), une des femmes les plus célèbres du XVe siècle; sa notice, t. V, 401. Ses vertus, ses fondations, ses épreuves, *ibid.*, 402. Ses visions, *ibid.*, 405 424. Son traité sur l'en-

fer, *ibid.*, 424. Sur les limbes, *ibid.*, 428. Sur le purgatoire, *ibid.*, 429. De la gloire des Saints dans le ciel, *ibid.*, 432.

Françoise Fremiot de Chantal (Sainte) Voyez *Chantal*.

Frayeur. Des frayeurs de la mort, t. III, 441.

Fréquente. De la fréquente communion, belle doctrine de saint Éloi, t. I, 351. Fréquente confession, ses avantages, ses fruits, t. III, 18. Fréquente réception de l'Eucharistie, *ibid.*, 507.

Fruits. Quel est le fruit que Dieu attend d'un chrétien, t. I, 38. Douze fruits de l'Arbre de vie, *ibid.*, 335-375. Fruits de la fréquente confession, t. III, 18. Fruits de la pénitence, t. II, 234. Fruits précieux que produit en nous le corps sacré de Jésus-Christ, t. IV, 416 et suiv., tout très-beau. Neuf fruits de la vie religieuse, par saint Bernard, *ibid.*, 524. Douze dons ou fruits ineffables accordés à ceux qui communient dignement, *ibid.*, 155 et suiv.

Fuite. Fuite des occasions, t. I, 156. Fuir la compagnie des méchants, t. IV, 167. De la fuite du siècle et des piéges du démon, *ibid.*, 188. Fuite de l'oisiveté, *ibid.*, 319. Fuite des occasions, un des principaux remèdes contre l'impureté, *ibid.*, 407. Fuite des occasions, par le bienheureux Léonard de Port-Maurice, *ibid.*, 553.

Fuite en Égypte. Douleurs qu'éprouva la sainte Vierge lors de cette fuite, t. V, 226.

Fuite du monde, par saint Jean Climaque, t. I, 263. Qu'il faut fuir l'élévation et les honneurs, par saint Ignace, t. III, 100.

G

Gaëtan de Thienne (Saint), instituteur des Théatins ou Clercs réguliers. Sa notice, t. II, 467. Il oppose par son ordre une digue puissante à la doctrine de Luther, *ibid.*, 469. Ses austérités, son zèle pour la conversion des pécheurs, *ibid.* Il meurt sur un cilice étendu par terre et couvert de cendre, *ibid.*, 470. Ses lettres d'une suavité incomparable, *ibid.*. 471 et 498. Notes sur les Théatins, *ibid.*, 500.

Garde. Sur la garde du cœur, t. I, 48. Sur la garde de soi-même, t. IV, 236. Besoin et difficulté de garder bien sa langue, *ibid.*, 406.

Génération éternelle du Verbe, t. I, 384.

Gens du monde. Ce que c'est que le bonheur des gens du monde, et différence de ce bonheur avec celui de l'âme religieuse, t. V, 97 et suiv.

Gertrude (Sainte). Naquit à Isleb dans la Haute-Saxe, t. V, 177. Elle entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Benoît, *ibid.* Sa vie angélique, sa tendre dévotion à la sainte Vierge, *ibid.*, 179. Sa science

dans les choses divines et humaines ; ses révélations, *ibid.*, 181 et suiv. Notes sur les Bénédictines, *ibid.*, 295.

Gloire de Marie, t. I, 381. De la suradmirable gloire de Marie, par saint Bernardin de Sienne, t. II, 314 et suiv. Des gloires de Marie, par saint Liguori, t. III, 556. Gloire, bienfaits et triomphe de la croix, t. IV, 231. Que la gloire du chrétien est dans la croix, t. I, 438-441. Admirables choses sur la croix ; de la gloire des bienheureux, t. V, 357.

Gloire. De la vaine gloire, sa nature, ses propriétés, ses désordres, ses remèdes, t. I, 285. Sur la vaine gloire; qu'on doit renvoyer à Dieu le mérite de ses bonnes œuvres, t. IV, 339.

Gloire des Saints dans le ciel, d'après sainte Françoise Romaine, t. V, 432. Que tous les esprits humains placés dans la gloire, ne la possèdent pas au même degré, *ibid.*, 437.

Gonzague. Voyez *Louis de Gonzague*.

Gourmandise. De la gourmandise, par saint Jean Climaque ; c'est un acte hypocrite de notre estomac qui nous dit qu'en le rassasiant il ne se rassasie pas, t. I, 279.

Goût. De ce qui peut plaire au goût et au toucher dans le ciel, t IV, 516.

Grâce. Du recouvrement de la grâce perdue, t. IV, 103.

Grand. Combien l'homme est grand, t. VI, 173. Grand bien que c'est de ne point s'excuser, encore qu'on soit repris sans sujet, *ibid.*, 78.

Gratifications, ou mérites de l'aumône, t. II, 298.

Gratitude. De la gratitude, son éloge, son doux et gracieux génie, son profit, sa consolation et son contentement, t. IV, 454.

Guerre. Deux guerres pour le chrétien, savoir : la guerre au dedans et la guerre au dehors, t. I, 43.

Guide. Combien on doit chercher un guide éprouvé et prudent, t. II, 413. Trois guides de l'âme, t. I, 154.

H

Habillement des anciens moines, t. I, XVIII. Habillement du Pape, t. II, 148. Des anciens chanoines, *ibid.*, 146. Habillement de chaque ordre, aux notes qui le concernent après chaque Esprit.

Habitude. Effet pernicieux de la mauvaise habitude, t. II, 303. Sept remèdes contre la tyrannie de l'habitude, *ibid.*, 305.

Harmonie. Harmonie des œuvres de la création et des opérations de Dieu envers l'âme, par sainte Magdeleine de Pazzi, t. VI, 163.

Helvidius, fameux arien, ennemi de la virginité de la Mère de Dieu, réfuté par saint Ildefonse, t. I, 374.

Henri Suso (Bienheureux). Sa notice, t. IV, 131. Sa vie, une des plus surprenantes et des plus merveilleuses, *ibid.* Ses immenses travaux, ses prédications, ses conquêtes évangéliques ; il est l'objet des prédilections de la Sagesse éternelle, *ibid.*, 133. Son éminente piété, sa vaste science, ses écrits, ses miracles, sa mort, *ibid*, 134. Son beau livre de la Sagesse éternelle, *ibid.*, 135 et suiv. Règles sommaires de la vie spirituelle, *ibid.*, 140 et suiv. Manière de se préparer à recevoir l'Eucharistie, *ibid.*, 141. Traité de l'union de l'âme avec Dieu, *ibid.*, 142 et suiv. Préceptes relatifs à la vie unitive, *ibid.*, 144. Sur le *non sum*, *ibid.*, 150. De la perfection spirituelle, *ibid.*, 151. De quelques erreurs des personnes scrupuleuses, *ibid.*, 157. Lettres spirituelles du plus haut intérêt, *ibid.*, 160 et suiv. Comment l'âme doit se conduire dans les extases et les jouissances de l'esprit, *ibid.*, 175. Voie pour arriver à la paix du cœur, *ibid.*, 177. Sur le nom de Jésus, *ibid.*, 180. Notes, *ibid.*, 182.

Hildegarde (Sainte). Naquit dans le Palatinat du Rhin, en 1098; son éducation ; elle était consultée par les plus grands personnages de son temps, à cause de sa science surnaturelle, t. V, 49 et suiv. Se retire au mont Saint-Rupert, fonde le monastère d'Eibingen, et dépose le fardeau de la vie, le 17 septembre 1179, *ibid.*, 51. Belle révélation sur la très-sainte Trinité, *ibid.*, 53. Ses lettres très-curieuses, *ibid.*, 59 et suiv. Trente-huit questions et solutions très-intéressantes, *ibid.*, de 66 à 92.

Homélies de saint Éloi très-belles, t. I, 462 et suiv. De saint Macaire d'Egypte, *ibid.*, 31.

Homme. Sur l'homme oisif, t. III, 68. Misères de l'homme, *ibid.*, 73. Figure de l'homme spirituel, *ibid.*, 78. Combien l'homme est grand vu en Dieu, t. VI, 172. L'homme en lui-même comme moyen de s'élever à Dieu, t. IV, 471.

Honneurs. Qu'il faut les fuir, t. III, 100. Honneurs que l'on doit rendre à la sainte Vierge, t IV, 264. Qu'on doit la contempler, l'étudier et l'honorer, *ibid.* Mépris de l'honneur du monde, t. VI, 172.

Horreur. Sur l'horreur que doit inspirer le péché, t. III, 99. Horreur qu'inspire l'âme en état de péché mortel, t. IV, 555.

Hostie. Son nom vient d'*hostis*, ennemi ; belle explication de saint Antoine de Padoue sur ce sujet, t. II, 235.

Huit avis nécessaires pour l'oraison, t. III, 140. Huit petits avertissements pour l'oraison, *ibid.*, 156. Sur les huit béatitudes, t. IV, 251.

Humble. Humble résignation et vraie contemplation, t. IV, 123. Humble patience dans les croix intérieures et extérieures, t. VI, 342.

Humilité. Que l'humilité conserve et augmente les dons de la grâce de Dieu, t. I, 35. De l'humilité, par saint Benoît, *ibid.*, 211. Douze degrés de l'humilité, par le même, *ibid.*, 211-227. Deux espèces d'humilité, par saint Dorothée, *ibid.*, 226. De l'humilité qui donne la mort à toutes les passions, par saint Jean Climaque, *ibid.*, 293. Ad-

mirable description de cette vertu, *ibid.* et suiv. Eloge de l'humilité, t. II, 15. De l'humilité, par saint Bruno, *ibid.*, 72. Pourquoi Dieu a-t-il choisi une Mère humble, *ibid.*, 73. Combien grande est l'humilité qui a fait descendre un Dieu sur la terre, *ibid.*, 74. Similitudes ingénieuses sur l'humilité, *ibid.* Que l'humilité purifiant le cœur, ouvre les yeux pour contempler la majesté divine, *ibid.*, 264. De l'humilité; ses caractères, moyens de l'acquérir; six degrés de l'humilité, *ibid.*, 369. Traité de l'humilité, par saint André Avellin, t. III, 321. Des paroles d'humilité, par saint François de Sales, *ibid.*, 408. De l'humilité et de la chasteté, par le même, *ibid.*, 409. Sur la vraie humilité, *ibid.*, 447. De l'humilité et simplicité des paroles et des actions, *ibid.*, 499. Justice de l'humilité, *ibid.*, 504. Que la paix est un des premiers fruits de l'humilité, *ibid.*, 504. Sur l'humilité du cœur, t. IV, 162. Eloge de l'humilité; comment Jésus-Christ l'a enseignée à l'heure de sa passion, *ibid.*, 218. Combien l'humilité est une vertu relevée et d'une beauté merveilleuse; ses cinq degrés, *ibid.*, 445. Dix pratiques d'humilité rimées, t. V, 527. Importance de l'humilité pour conserver les vertus, *ibid.*, 317. De l'humilité, par sainte Angèle de Foligno, *ibid.*, 161. Comment l'humilité parvient à la connaissance de la vérité, *ibid.*, 420. De l'humilité jointe à la mortification et au détachement de soi-même, t. VI, 76. Que la véritable humilité produit la contrition et regarde purement la volonté de Dieu, *ibid.*, 343. Artifices touchant l'humilité, *ibid.*, 79. Avis pour leur résister, *ibid.*, 81.

Hypocrisie. Ce qu'elle est, t. I, 293.

I

Idée du ciel et de l'enfer, t. VI, 12.

Ignace de Loyola (Saint), fondateur de la Compagnie de Jésus. Sa notice, t. III, 81. Son éducation à la cour de Ferdinand V, dont il était le page; l'amour de la gloire l'appelle à l'armée, *ibid.* Sa conversion, sa consécration à Dieu au Mont-Serrat, *ibid.*, 82. Il se rend à Paris, il y connaît Xavier; il fonde son ordre à Montmartre, le 15 août 1534; son corps repose à Rome, dans la superbe église de la Maison-Professe, *ibid.*, 83. Description de sa chapelle, *ibid.*, 84. Lettre de saint Ignace sur la vertu d'obéissance, *ibid.*, 84. Trois moyens qu'il propose pour obtenir l'obéissance de l'entendement, *ibid.*, 92 et suiv. Lettre à Isabelle Rozel, *ibid.*, 95. Au duc de Gandi, *ibid.*, 96. Autres lettres, *ibid.*, 97. Sur la manière de servir Dieu, *ibid.*, 98. Horreur que doit inspirer le péché, *ibid.*, 99. Maximes choisies pour la conduite des chrétiens en général, *ibid.*, 102. Autres pour les personnes de piété, *ibid.*, 106. Sentences et paroles remarquables de saint Ignace, *ibid.*, 112 et suiv. Testament de saint Ignace, *ibid.*, 113. Son portrait, son épitaphe, *ibid.*, 117. Notes sur les Jésuites, *ibid.*, 118.

Ignorance. Dommages que cause l'ignorance, t. II, 401.

Ildefonse (Saint), archevêque de Tolède, t. I, 365. Son épiscopat est un des plus glorieux comme des plus féconds ; son zèle, sa science, ses vertus, *ibid.*, 365 et suiv. Son traité de la virginité perpétuelle de la Mère de Dieu, contre Jovinien, Helvidius et un juif ennemi déclaré de la virginité de Marie. On y trouve presque les sentiments et la tendresse de saint Bernard pour cette auguste mère, *ibid.*, 366. Ce qu'était Jovinien, *ibid.*, 371. Ce qu'était Helvidius, *ibid.*, 374. Ce traité, d'une rapidité entraînante, ne doit pas être analysé, il doit être lu. Voyez *ibid.*, pp. 369 et 397. Notes sur les reliques de saint Ildefonse, *ibid.*, 397.

Illusions. De plusieurs sortes d'illusions auxquelles sont exposées les personnes même les plus spirituelles, t. V, 151.

Image. Comment l'image de Dieu est dans l'homme, t. II, 7. Image effroyable d'une âme qui, au moment de la mort, se voit exposée à des tourments éternels, t. VI, 87.

Imitation de Jésus-Christ et non d'Adam, t. II, 13. De l'Imitation de la très-sainte vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la conformité avec lui dans nos actions, t. IV, 200. Exhortation à imiter Jésus-Christ, t. V, 350.

Immaculé. Discours sur l'Immaculée Conception, par saint Liguori, t. III, 556.

Impatience. Remède contre l'impatience, t. III, 477.

Imperfections. De l'usage des imperfections ; ce qu'il doit être, t. III, 432.

Impies. Du malheur des impies, t. II, 394.

Importance, de ne lire dans sa jeunesse que de bons livres, t. VI, 41.

Impossible. Qu'il n'y a rien d'impossible à la volonté humaine, lorsque étant unie à la volonté divine, elle ne cherche que Dieu en toutes choses, t. IV, 114.

Impureté. Remède contre l'impureté, la vigilance du cœur, t. IV, 15.

Incarnation. Sermon de saint Yves de Chartres, sur les motifs de l'Incarnation de Jésus-Christ, t. II, 125. Sur Marie de l'Incarnation. Voyez *Marie.*

Inclination. De la mortification des inclinations naturelles, t. III, 422. Des bonnes inclinations, *ibid.*, 425.

Incompréhensibilité des grâces et des perfections de Marie, Mère de Dieu, t. II, 315.

Inconstance. De l'inconstance du cœur humain, t. IV, 196.

Indices de la persévérance, t. II, 363.

Indifférence. Vertu de l'indifférence ; manière de remédier aux fautes contre l'indifférence, t. III, 474.

Indolence. Causes de notre indolence envers Dieu, t. I, 406.

Infirmités. Sur la continuation de l'oraison durant les infirmités, t. VI, 57.

Injures. Du souvenir des injures, par saint Dorothée, t. I, 237.

Innocence. Ce qu'elle est, t. I, 292.

Inquiétude. Avis de saint François de Sales sur l'inquiétude intérieure, t. III, 479 et suiv. Inquiétudes intérieures apaisées par l'entière soumission aux ordres de la Providence de Dieu, t. VI, 337.

Inquisition. Ce qu'elle était, qui l'a fondée, la vérité rétablie sur ce sujet, t. II, 194.

Insensibilité. Sur l'insensibilité de l'âme et l'endurcissement du cœur, t. I, 284.

Instabilité du cœur humain, comment on doit travailler à fixer cette instabilité, t. VI, 336.

Institution du Rosaire et Chevaliers de cet ordre, t. II, 195. Institution du très-saint Sacrement, t. VI, 173. Les institutions de Cassien, t. IV, 5. Les institutions divines de J. Taulère, *ibid.*, 77.

Instructions. Instructions ascétiques de saint Dorothée, t. I, 225. Instructions adressées à une religieuse, par Henri Suso, t. IV, 142. Instructions et lumières concernant l'état des âmes dans les voies du salut, par sainte Angèle de Foligno, t. V, 147. Autres pour connaître la venue de Dieu dans les âmes, *ibid.*, 148. Comment l'âme reçoit la visite du Seigneur, *ibid.*, 150.

Instrument des bonnes œuvres, par saint Benoît, en soixante-treize articles, t. I, 205.

Intelligence de l'Ecriture sainte, t. IV, 212. Que ce n'est pas la faute des saintes Ecritures si plusieurs ont des doutes, c'est la faute de l'aveuglement de leur esprit, *ibid.* 213.

Intempérance. Contre l'intempérance de la bouche, par Cassien, t. IV, 7.

Intention. La pureté d'intention est l'âme de nos œuvres, t. III, 495. Quelle doit être notre intention en nos actions, t. IV, 309.

Intérieur. Des peines intérieures, t. III, 442.

Introduction. Introduction de l'Esprit des Saints t. I, 1. Comment se fait l'introduction des trois puissances de l'âme : l'entendement, la mémoire, la volonté, dans la nuit spirituelle, t. III, 231.

Introversion. Que l'introversion et le recueillement de l'esprit est un moyen d'acquérir l'union avec Dieu, t. IV, 291.

Invitation aux ennemis de la sainte Vierge, t. I. 381-396. A ceux qui se laissent tyranniser par le monde, t. VI, 18.

Invocation. Belles invocations à Marie Mère de Dieu, quand quelque

tribulation survient, t. IV, 243. Autre invocation admirable à Marie, pour l'heure de la mort surtout, *ibid.*, 244.

Isidore de Séville (Saint), un des plus illustres Pontifes qui aient honoré l'Eglise d'Espagne, t. I, 313. Sa profonde sagesse, sa vaste science, *ibid.* 314. Noms de ses ouvrages, *ibid.*, 315. Son livre des Synonymes et des Soliloques, *ibid.*, 317. Ses sentences, *ibid.*, 325. Du combat des vertus contre les vices, *ibid.*, 327. Divers sujets très-intéressants sur la continence, le jeûne, la prière, les tentations, la contemplation, *ibid.*, de 329 à 338. Notes, *ibid.*, 338.

J

Jalousie. De l'envie et de la jalousie, par saint Isidore de Séville, t. I, 322. Cet article est plein de belles choses.

Jean d'Avila, voyez *Avila.*

Jean Cassien, voyez *Cassien.*

Jean Climaque, voyez *Climaque.*

Jean de la Croix, voyez *Croix.*

Jean de Jésus-Marie, célèbre général des Carmes déchaussés. Sa vie, sa sainteté, t. IV, 423. Il est regardé à Rome même comme l'oracle de son temps, *ibid.*, 424. Ses nombreux ouvrages très-estimés, *ibid.*, 425. Sa mort bienheureuse, *ibid.*, 426. Plan du traité intitulé : *Adresse à la perfection*, *ibid.*, 427. Des passions, *ibid.* Des remèdes à ces passions, *ibid.*, 432. Des tentations, *ibid.*, 435. Sur les vertus, *ibid.*, 438. Des vertus morales en général *ibid.*, 441. De l'excellence de l'oraison ; de la méthode de l'oraison ; excellents conseils sur ce sujet, *ibid.*, 460 et suiv. De la dévotion en général, *ibid.*, 464. Du culte de la sainte Vierge et des Saints, *ibid.* Notes, *ibid.*, 466.

Jean Taulère, voyez *Taulère.*

Jeanne de Chantal, voyez *Chantal.*

Jésus-Christ. Vérité de l'Incarnation, t. I, 383. Sermon sur sa naissance, par saint Odilon de Cluny, t. II, 41. Le même sujet, par saint Yves de Chartres, *ibid.*, 130. Autre sur sa résurrection et sur celle du chrétien, *ibid.*, 43. Sur les motifs de son incarnation, *ibid.*, 125. Sur son avénement, *ibid.*, 128. Du nom de Jésus-Christ que les âmes pures doivent porter empreint en elles, t. IV, 180. Sermon sur la personne de Jésus-Christ, *ibid.*, 562. Comment il apaise Dieu son Père. t. V, 196. Son nom, *ibid.*, 205. Sa beauté comme Epoux de l'âme, *ibid.*, 206. Comment il est la voie, la vérité et la vie, t. VI, 207. Sur la Cène de Jésus-Christ, t. II, 141. Autre, *ibid.*, 241. Sur son sépulcre, t. IV, 78. Séjour à sa crèche, *ibid.*, 229. Jésus au désert, t. II, 234. Jésus-Christ indignement reçu par ceux qui s'abandonnent au vice de la langue, t. V, 183. Pour le jour de l'Epiphanie, t. II, 133. Sur le jour de Pâques, *ibid.*, 143.

Jeûne. Rend victorieux de la tentation, t. I, 156. Du jeûne et de l'abstinence, par saint Isidore de Séville, *ibid.*, 329. Homélie sur les louanges du jeûne, par saint Eloi, *ibid.*, 346. Du jeûne de l'âme, t. II, 28. Sermon de saint Yves, sur le commencement du jeûne, *ibid.*, 137. Sur le jeûne, par saint Bernardin de Sienne; sa perfection, son obligation, les motifs de son exemption, *ibid.*, 295. Sur le jeûne, par saint François de Sales; il met la cognée à la racine de l'arbre; il est au corps ce que le frein est aux chevaux, t. III, 415.

Joies. La joie du monde, ce qu'elle est, t. II, 11. La joie spirituelle, *ibid.*, 12. Des joies de la vie future, *ibid.*, 24. Joies des vainqueurs dans le combat intérieur, *ibid.*, 414. De la joie d'une bonne conscience en l'Esprit saint, et comment on peut se la procurer, t. IV, 193. Sur les joies du ciel, *ibid.*, 509. Sur les joies de l'Esprit, *ibid.*, 510.

Jovinien, ennemi de la virginité de Marie, réfuté par saint Ildefonse, t. I, 371.

Jugements téméraires. Qu'on se trompe souvent dans les jugements que l'on porte, t. I, 9. Des jugements; c'est un des péchés que Dieu hait le plus; il attire sur nous son indignation, nous dépouille de toutes sortes de vertus, etc., *ibid.*, 234 et suiv. Article très-remarquable; qu'on ne doit jamais juger son frère, que le jugement est réservé à Jésus-Christ; trait d'histoire intéressant, *ibid.*, 413 et suiv.

Jugement dernier. Sur la frayeur qu'il causera, t. I, 362. Sermon sur le jugement dernier, par saint Thomas de Villeneuve; la nécessité de ce jugement, parce que la sagesse de Dieu ne laisse rien d'imparfait, parce qu'il y aurait dans le monde le plus affreux désordre, etc.; exemples qui démontrent cette vérité, t. III, 3 et 4.

Jugement, propre jugement. Entretien de saint François de Sales sur ce sujet; il est infiniment contraire à la perfection, t. III, 466.

Justice. Justice et bonheur d'aimer Dieu, t. II, 5. De la justice: ce qu'elle est; que c'est elle qui béatifie; qu'elle procure la paix au cœur de l'homme; qu'elle renferme tout, *ibid.*, 349. Exercice de la perfection de la justice; cinq sacrifices qu'elle a à faire, *ibid.*, 350. Que la justice de Dieu est un degré pour nous élever à lui, t. IV, 507. Justice de l'humilité; que rien n'est plus juste que le mépris que l'on a pour soi-même, t. III, 504.

Justification. Sur la grâce de la justification; elle n'est autre chose que la résurrection de l'âme qui, de morte qu'elle était par le péché, est animée par l'esprit de vie que Dieu répand en elle, etc., t. IV, 353.

K

Kempis (Thomas). Sa notice, t. IV, 183. Entre au monastère du mont Saint-Agnès, près de Zwoll; il s'y applique avec ardeur à transcrire

et à composer des livres; il travaille à l'Imitation de Jésus-Christ, *ibid.*, 185. Controverse à ce sujet, *ibid.* Ses austérités, ses miracles; il meurt le 25 août 1471; son livre du *Jardin des roses*, *ibid.*, 187. De la *Vallée des lis*, *ibid.*, 203. *Des Trois tabernacles*, *ibid.*, 215. Ses méditations sur les mystères, *ibid.*, 227. Sur la sainte Vierge, *ibid*, 230, 240 et suiv. Oh! il y a d'admirables choses sur Marie; sur les gloires, les bienfaits et les triomphes de la croix, *ibid.*, 231. Du fidèle et véritable ami, *ibid.*, 234. De la garde de soi-même, *ibid.*, 236. De la clôture et solitude du cœur, *ibid.* Regrets du temps mal employé, *ibid.*, 237. Du souvenir de la céleste patrie, *ibid.*, 238.

L

Langue. Maux qu'elle cause, t. II, 425. Que c'est une grande preuve de perfection et de salut que de savoir modérer sa langue, *ibid.*, 426. De la mortification de la langue et des sens extérieurs, t. IV, 286. Sur le besoin et la difficulté de garder bien sa langue, *ibid.*, 406. Combien Jésus-Christ est reçu indignement par ceux qui s'adonnent au vice de la langue, t. V, 183.

Larmes. De l'efficacité des larmes, t. I, 44. Des larmes qui lavent et purifient ceux qui pleurent leurs péchés, *ibid.*, 357. Trait d'histoire, *ibid.* Des larmes spirituelles et corporelles, t. IV, 411. De la naissance des larmes, t. V, 358.

Lasalle (Vénérable abbé de), fondateur des Frères de la Doctrine chrétienne. Sa notice, t. IV, 521. Son zèle éclairé et ardent, *ibid.* Commencement de son ordre, sa propagation merveilleuse, *ibid.*, 522. Sa règle; Benoît XIII, Louis XV et Napoléon Ier l'approuvent, *ibid.*, 523. Ses ouvrages, ses petits traités, *ibid.*, 524. Les neuf fruits de la vie religieuse, *ibid.*, 525; tout jusqu'à 537 est admirable comme renfermant en très-peu de mots l'essence de toute la perfection, le résumé de l'Evangile et le précis de ce qu'ont laissé de plus solide les auteurs ascétiques les plus célèbres. Notes sur l'Institut des Frères, *ibid.*, 537 et 538.

Laures. Sur les laures de la Palestine; ce qu'elles étaient, leur forme, l'occupation des moines qui les habitaient, t. I, 21.

Laurent Justinien (Saint), premier patriarche de Venise. Sa notice, t. II, 335. Son épiscopat est un des plus mémorables, *ibid.*, 337. Sa vie simple et austère, *ibid.* Il distribue tout aux pauvres; son zèle, son sublime talent oratoire, *ibid.*, 337. Ses traités de piété, tous remplis d'onction et d'une vaste érudition. Traité de l'*Arbre de vie*, *ibid.*, de 339 à 375. Il y explique avec un talent supérieur les douze plus belles vertus chrétiennes, comme les fruits de l'Arbre de vie; du traité du *Conflit intérieur*, *ibid.*, 386. De la *triomphante agonie* du Christ, *ibid.*, 384. Sermons sur la sainte Vierge et autres, *ibid.*, 416. Du

livre de *la Vie solitaire*, *ibid.*, 422. Du livre *de l'Incendie de l'amour divin*, *ibid.*, 434. Notes, *ibid.*, 449.

Lecture. De la lecture, par saint Isidore de Séville, t. I, 335. Que toute instruction vient par la lecture et la méditation, *ibid.*, 336. De l'assiduité à lire l'Ecriture sainte, *ibid.* Manière de bien étudier ou de bien lire, t. II, 266. Manière de lire avec fruit, l. III, 416. La lecture, dit saint François de Sales, est l'huile de la lampe de l'oraison, *ibid.*, 417. De la lecture spirituelle, t. IV, 319. Importance de ne lire dans sa jeunesse que de bons livres, t. VI, 41.

Léonard de Port-Maurice (Bienheureux). Sa notice, t. IV, 540. Il prend, à l'âge de vingt-un ans, l'habit de Mineur observantin; son zèle, ses succès prodigieux dans les missions, *ibid.*, 541. Monuments qui attestent sa sainteté, *ibid.*, 542. Extraits de ses sermons, *ibid.*, depuis 543 jusqu'à 568. Neuf allocutions très-intéressantes suivies de traits d'histoire sur le très-saint Sacrement de l'autel, *ibid.*, depuis 568 jusqu'à 582. Sept petits discours sur la très-sainte Vierge, suivis de traits d'histoire; amour de Marie envers nous, *ibid.*, 582. Amour que nous devons à Marie, *ibid.*, 585. Marie mère des affligés et des nécessiteux, *ibid.*, 587. Sollicitude de Marie pour notre salut, *ibid.*, 589. Marie refuge des pécheurs, *ibid.*, 591. Beauté de Marie, *ibid.*, 593. Epitaphe du Bienheureux Léonard de Port-Maurice, *ibid.*, 594.

Lettres (1) de saint Antoine, t. I, 17. De saint Paulin de Nole, *ibid.*, 69 et suiv. De saint Nil, *ibid.*, 144. De saint Bruno, t. II, 97. De saint Yves de Chartres, *ibid.*, depuis 109 jusqu'à 125. De saint Thomas de Cantorbéry, *ibid.*, 153 à 175. Lettre de saint Dominique aux Frères Prêcheurs de Pologne, *ibid.*, 184. Lettre universelle de saint François d'Assise à tous les fidèles serviteurs de Jésus-Christ, *ibid.*, 201. Lettres de saint François de Paule, *ibid.*, depuis 455 jusqu'à 465. Lettres ascétiques de saint Gaëtan de Thienne à diverses personnes, *ibid.*, de 471 à 498. De saint Ignace, sur la vertu d'obéissance, t. III, 85. Autres lettres du même, *ibid.*, 95 et suiv. Lettres de saint Philippe de Néri à saint Charles Borromée, *ibid.*, 279. Autres sur des sujets de spiritualité, *ibid.*, de 281 à 298. Lettres spirituelles de saint André Avellin, écrites à diverses personnes, *ibid.*, 361. Lettres choisies de saint François de Sales, *ibid.*, de 468 à 478. Lettres de S. Vincent de Paul, *ibid.*, de 521 à 530. Lettres choisies de saint Liguori, *ibid.*, 581 à 589. Lettres de Pierre Maurice, surnommé le Vénérable, t. IV, 49 et suiv. De Jean Taulère, *ibid.*, 122. Lettres spirituelles du Bienheureux Henri Suso, *ibid.*, 160. Lettres spirituelles du Bienheureux Jean d'Avila, *ibid.*, 333 et suiv. Lettres du même à des Religieuses et à des Dames de piété, *ibid.*, 350. Lettres et réponses de sainte Hildegarde, t. V, 59. Lettres spirituelles de sainte Thérèse, t. VI, 93.

(1) Pour le sujet ou le titre des lettres de chaque Saint, voyez la table particulière à l'article de chacun d'eux dans le tome indiqué.

Lettres choisies de sainte Magdelaine de Pazzi, *ibid.*, 221. Lettres spirituelles de sainte Chantal, *ibid.*, 235. Lettres de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, *ibid.* 306. Lettres de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, Ursuline, *ibid.*, 352.

Lidwine (Sainte). Sa vie admirable, la conduite de Dieu envers elle, ses paroles remarquables, ses épreuves, sa réponse à un théologien sur la manière dont les trois personnes de la sainte Trinité ont opéré dans le sein de Marie l'Incarnation du Verbe, t. v, 379-399. Notes sur son tombeau, *ibid.*, 399.

Liaison qu'ont les vertus entre elles, t. iv, 43.

Liberté sainte et ennemie des scrupules avec laquelle doivent agir ceux qui servent Dieu, t. vi, 50.

Libre arbitre. Noblesse du libre arbitre, t. ii, 404.

Liguori Alphonse-Marie de (Saint), évêque de Sainte-Agathe des Goths, fut une des gloires de l'Eglise; il naquit à Marianella près de Naples, sous le pontificat d'Innocent XII, t. iii, 533. Il fut élevé chez les Oratoriens de Naples, *ibid.*, 534. Soit comme missionnaire, soit comme évêque, sa vie fut toujours celle d'un saint; il jette les fondements de l'ordre du *très-saint Rédempteur*, *ibid.* Il meurt à Saint-Michel-de-Pagani, sa solitude chérie, *ibid.*, 535. Béatifié par Pie VII; il est canonisé par Grégoire XVI, *ibid.*, 533. Extraits de ses ouvrages de la voie du salut, *ibid.*, 537-540. Deux traits d'histoire très-intéressants, *ibid.*, 541. Notre âme est un bijou précieux que nous tenons entre nos mains : Jésus-Christ l'a racheté et nous le jetons volontairement dans l'enfer, *ibid.* Amour de Jésus-Christ dans l'Eucharististie, *ibid.*, 542. Du traité de la prière, *ibid.*, 545. Très-belle comparaison sur la prière, *ibid.*, et 546. Autres pensées choisies, *ibid.*, 547-552. De ses cantiques spirituels; l'âme qui se donne, *ibid.*, 553. L'âme qui soupire après Dieu, *ibid.* L'âme éprise de la beauté de Dieu, *ibid.* L'âme enivrée, *ibid.*, 554. Des gloires de Marie, son Immaculée Conception, *ibid.*, 556 à 561. Sermon sur la Nativité de Marie, *ibid.*, 561. Sur son Assomption, *ibid.*, 563. Autre sermon sur l'Assomption, *ibid.*, 567. Du mérite des vierges consacrées à Dieu, *ibid.*, 570. Du désir de la perfection, *ibid.*, 571. Autres articles de piété, *ibid.* jusqu'à 576. Des scrupules, *ibid.*, 577. Marques d'une personne scrupuleuse; remèdes pour les scrupules; réponses aux objections des scrupuleux, etc., *ibid.*, 578 et suiv. De la communion, *ibid.*, 580. Ses lettres choisies, *ibid.*, 481 et suiv. Morceaux choisis de ses sermons, *ibid.*, 589 à 607. Notes sur la congrégation du très-saint Rédempteur, *ibid.*, 608.

Livre Trois livres pour nous instruire, celui de la Conscience, celui de l'Ecriture et celui de la Nature, t. ii, 236. Cinq livres ouverts devant l'homme, t. iii, 75.

Louanges au Dieu Très-Haut, par saint François d'Assise, t. ii, 209. De sainte Brigite à la sainte Vierge, t. v, 237.

Louis de Gonzague (Saint), naquit au château de Châtillon au diocèse de Bresse. — Elevé au sein des grandeurs; comment il les quitte, comment il se donne à Dieu; ses admirables vertus, sa charité héroïque pendant l'épidémie qui ravageait Rome en 1591; sa mort prématurée, etc., t. III, 189 et suiv. Sa méditation sur les saints Anges qu'il écrivit par ordre de son confesseur, le P. Vincent Brun, *ibid.*, 191. 1re Partie : 1° Considérations générales, *ibid.*, 193. 2° L'excellence de ces habitants de la cour céleste, de ces princes du paradis, *ibid.*, 195. 3° Leur nombre et leur ordre, *ibid.*, 197. 4° Leurs rapports avec Dieu, leurs rapports entre eux et leurs rapports avec les autres créatures de ce monde, *ibid.*, 198. 2e Partie, 5° sur l'invincible Archange Saint Michel, *ibid.*, 202. 6° Sur la grandeur des prérogatives de l'Archange Gabriel, *ibid.*, 205. 7° Sur l'officieuse charité de l'Ange Raphaël, *ibid.*, 207. 8° De notre Ange gardien, *ibid.*, 208. Ses tendres soins pour nous; ses fonctions figurées, par celles de Raphaël auprès de Tobie, *ibid.*, 210, 211. 9° Conduite de notre Ange gardien à la mort et après la mort, *ibid.*, 211. Reconnaissance que nous devons à Dieu pour nous avoir ainsi confiés à un Ange qui doit veiller sur nous, partout où nous serons, *ibid.*, 212. Colloque final, *ibid.*, 213. Notes sur la chapelle de Saint-Louis de Gonzague, sur son mausolée et son épitaphe, *ibid.*, 214.

Lis. Trois choses dans un lis, la propriété, la beauté et l'odeur, t. II, 246. Sur le lis de la virginité, *ibid.*, 251.

Lune. La lune et les étoiles publient à leur manière les grandeurs du Très-Haut; diverses propriétés de la lune, t. IV, 488.

Luther. Défaveur qu'il imprima sur l'ordre des Augustins, t. III, 80. Condamnation du système protestant, t. IV, 349.

M

Macaire (Saint) d'Egypte. Sa notice, t. I, 27. Il gagne de bonne heure les déserts de la Thébaïde; sa haute sainteté, les épreuves auxquelles Dieu le soumet; miracles éclatants qu'il opère; il devient le père d'une multitude de Religieux; il combat contre l'arianisme, t. I, de 27 à 30. Jugement qu'on porte de ses écrits, *ibid.*, 30. Ses homélies spirituelles; de celle sur le royaume des ténèbres ou du péché, *ibid.*, 31. Ce qu'il dit sur la différence qui existe entre les vrais chrétiens et les hommes du siècle, *ibid.*, 34 et 35. Que l'humilité et la vigilance conservent et augmentent les dons de la grâce de Dieu, et que l'orgueil et la lâcheté les font perdre, *ibid.*, 35. Quel est le fruit que Dieu attend d'un chrétien, *ibid.*, 38. Comment l'âme doit se conduire envers Jésus-Christ son Epoux, *ibid.*, 39. Ce que doivent faire les chrétiens désireux de leur perfection, *ibid.*, 41. Deux guerres

pour le chrétien, l'une au dedans, l'autre au dehors, *ibid.*, 43. Sur l'efficacité des larmes, *ibid.*, 44. Etat déplorable de l'âme dans laquelle Jésus-Christ n'habite plus à cause du péché, *ibid.*, 47. De la garde du cœur, *ibid.*, 48. Que la mort véritable est cachée dans le cœur, *ibid.*, 49. De la prière; soin et préparation qu'ellé demande, *ibid.*, 51. Pensées sur l'amour et la ferveur du Saint-Esprit, *ibid.*, 53. Paraboles et maximes spirituelles de saint Macaire, *ibid.*, 57. Avis et exemples, *ibid.*, 59. Notes sur le monastère de Saint-Macaire, *ibid.*, 63.

Magdelaine de Pazzi (Sainte). Sa notice, t. VI, 158. Entre dans l'ordre du Carmel à quinze ans, *ibid.*, 160. Ses vertus, ses tentations, *ibid.*, 161. Ses écrits qui révèlent un esprit vaste et orné, se composent de traités spirituels, d'explications mystiques, d'avis, de règles de perfection, de commentaires et de lettres, *ibid.*, depuis 163 jusqu'à 228. Notes sur son tombeau et sur les Carmélites de la première fondation, *ibid.* 229.

Magnanimité. De la magnanimité; son éloge; exemple de la magnanimité des Saints, des Romains, etc., t. IV, 455.

Magnificat. Sur le Magnificat, par saint Thomas de Villeneuve, t. III, 48. Bel éloge de ce cantique, *ibid.*, 49.

Malades, Maladie. Des longues maladies; elles sont une école de miséricorde et de patience, t. III, 443. Des malades qui ne peuvent prier, *ibid.*, 444. Dignité des malades, *ibid.*, 445. Deux raisons de supporter les maladies avec patience, *ibid.*, 511.

Malheur de servir les passions, t. III, 64. Du malheur des impies et de plusieurs vexations des démons, t. II, 394.

Manière. Sur la manière de servir Dieu, par saint Ignace de Loyola, t. III, 98. Qu'il faut le servir comme il veut et non comme il nous plaît, *ibid.* Manière d'exprimer à Dieu ses sentiments affectueux, *ibid.*, 393. Manière de vivre des anciens moines d'Egypte, t. IV, 5. De quelle manière nous devons retourner à Dieu, *ibid.*, 95. De la manière dont on doit user des dons de Dieu; du recouvrement de la grâce et de la simplicité toute nue de la foi, *ibid.*, 100. Manière de se servir des armes spirituelles, t. V, 453. Manière de chercher Dieu en nous-mêmes, t. VI, 67. Manière de surmonter l'amour-propre, *ibid.*, 373. Meilleure manière de se préparer à la mort, t. IV, 375. De se purifier de ses souillures, t. V, 193. Manière d'exercer le zèle, *ibid.*, 202.

Mansuétude. Bel éloge de cette vertu, son excellence, ses degrés, t. IV, 446.

Marguerite-Marie Alacoque, visitandine (Vénérable). Sa notice, t. VI, 389. Dieu la favorise des grâces les plus extraordinaires, *ibid.*, 390. Jésus-Christ la choisit pour ranimer et propager la dévotion à son divin cœur, *ibid.*, 391. Sa connaissance de la vie intérieure, *ibid.* Ses

écrits, *ibid.*, 393. Sa mort; célébrité de son tombeau par ses miracles, *ibid.*, 392.

Marie-Marguerite du Saint-Sacrement (Vénérable) de la réforme de sainte Thérèse, t. VI, 325. Elle était fille de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation; sa vie sublime d'abnégation, de pauvreté, de douceur et d'amour, *ibid.*, 326. Ses lumières rares dans les plus hautes questions théologiques, *ibid.*, 327. Sa *Conduite chrétienne*. Ce qu'est ce traité, *ibid.* Conseils généraux, principes de la vie spirituelle, *ibid.*, 329 et suiv.

Marie, Mère de Jésus-Christ. Sa virginité perpétuelle prouvée par saint Ildefonse, t. I, 369 et suiv. Cordiale effusion de tendresse de l'illustre Saint à Marie, *ibid.*, 394. Discours sur la Nativité, par saint André de Crète, *ibid.*, 429. Sur l'Annonciation, par le même, *ibid.*, 433. Sur la mort de la très-sainte Vierge, par le même, *ibid.*, 442. Que les Apôtres se trouvaient réunis auprès d'elle en ce moment, *ibid.*, 445. Neuf canons de saint André de Crète, en l'honneur de la Mère de Dieu, *ibid.*, 447. Sur la Purification, par saint Yves de Chartres, t. II, 134. Sur l'Annonciation, par le même, *ibid.*, 139. Marie aux noces de Cana; que Marie n'a parlé que six fois d'après l'Evangile de saint Luc, *ibid.*, 233. Ses prérogatives, par saint Antoine de Padoue, *ibid.*, 246. Salutation de l'Ange à Marie, par saint Bernardin de Sienne, *ibid.*, 308. De la suradmirable gloire de la Vierge Mère de Dieu, magnifique sujet, par le même, *ibid.*, 314. Sermon sur l'Annonciation, par saint Laurent Justinien, *ibid.*, 416. Divers extraits de saint Thomas de Villeneuve, touchant la sainte Vierge, t. III, 44. Sur son enfantement, *ibid.*, 44. Sur l'Annonciation, *ibid.*. 46. Sur le *Magnificat*, *ibid.*, 48. Sur la fête de l'Assomption, *ibid.*, 54. Sur la vie contemplative de la très-sainte Vierge, *ibid.*, 60. Sur la mort de la très-sainte Vierge, *ibid.*, 62. Marie en contemplation, *ibid.*, 77. Rang de Marie dans le ciel, *ibid.*, 77. Sur la protection de Marie, *ibid.*, 503. Sur son immaculée Conception, par saint Liguori, *ibid.*, 556. Sur sa Nativité, *ibid.*, 561. Sur son Assomption, *ibid.*, 563. Autre sur le même sujet *ibid.*, 567. Amour de Marie envers nous; trait d'histoire, t. IV, 582. Amour que nous devons à Marie; trait d'histoire, *ibid.*, 585. Marie, mère des affligés; trait d'histoire, *ibid.*. 587. Sollicitude de Marie pour notre salut; trait d'histoire, *ibid.*, 589. Sur Marie, refuge des pécheurs; trait d'histoire, *ibid.*, 591 et suiv. Révélations de sainte Brigite, touchant les divers mystères de la vie de Marie, Mère de Dieu, t. V, 218. Sur sa vie après l'Ascension de son Fils, *ibid.*, 228. Sur l'Annonciation que l'Ange lui fit de sa mort, *ibid.*, 229.

Marie de l'Incarnation (Bienheureuse), carmélite, t. VI, 303. Naquit à Paris, en 1565; fut élevée à l'abbaye de Longchamps; cruelles épreuves qui traversent sa vie; Henri IV et Marie de Médicis lui confient leurs aumônes, *ibid.*, 304. Ses écrits, ses paroles remarquables, *ibid.*, 307 et suiv. Sur le choix d'un état, *ibid.*, 316. Lettre à

son Eminence le cardinal de Berulle, *ibid.*, 317. A diverses personnes, *ibid.*, 320 et suiv. Son tombeau à Pontoise, *ibid.*, 323.

Marie de l'Incarnation (Bienheureuse), ursuline, naquit à Tours en 1599, t. VI, 347. Passe en Amérique pour s'y dévouer à l'instruction et au salut des pauvres sauvages, *ibid.*, 348. Ses lettres bien dignes de la réputation de cette femme extraordinaire, *ibid.*, 349. Elévation à Jésus-Christ, en forme de lettre, *ibid.*, 351.

Marques certaines pour discerner les vraies des fausses apparitions, révélations, etc., t. V, 3. Marques auxquelles on connaît les vraies grâces de Dieu dans les âmes, t. VI, 262. Huit marques pour connaître le bon attrait intérieur. *ibid.*, 268. Des marques auxquelles on connaît qu'une vision mentale vient de Dieu ou du démon, t. V, 360.

Maternité divine, établie par saint Ildefonse, t. I, 383. Excellence et gloire de cette maternité, t. II, 327.

Maurice. Pierre Maurice, surnommé le Vénérable. Sa notice, t. IV, 45. Est élevé par saint Hugues; ses vastes connaissances, ses vertus, son nom sans cesse mêlé aux grands événements du XIIe siècle; c'est lui qui fit rétracter Abailard, *ibid.*, 46. Le conseiller des rois, l'ami de saint Bernard, le pacificateur des Pisans et des Lucquois; il est enfin l'ornement de l'Etat religieux et de l'Eglise, *ibid.*, 47. Ses œuvres exquises de fraîcheur, sa correspondance, *ibid.*, depuis 49 jusqu'à 73. Ses sermons, *ibid.*, 74-78. Il mourut en 1337, à soixante-cinq ans.

Mauvais. Des mauvaises pensées; qu'on ne peut les éviter; ce qu'on doit faire, t. I, 154, 155.

Maux de la langue; elle est un des plus grands obstacles à l'avancement spirituel; elle sème le trouble, réveille les haines, t. II, 425. Apostrophe et exhortation aux médisants, *ibid.*, 426.

Maximes choisies de saint Ignace pour la conduite des chrétiens en général, t. III, 102. On y trouve l'abrégé de toute perfection; maximes pour la conduite des personnes qui font profession de piété, *ibid.*, 106. Maximes choisies de saint Jean de la Croix, touchant le renoncement à la créature et à ce qui plaît aux sens, *ibid.*, 259. Touchant le renoncement au goût de l'âme, *ibid.*, 260. Touchant le renoncement à l'honneur, *ibid.* 261. Sur la contemplation et l'union avec Dieu, *ibid.*, 262. Autres sur divers sujets, *ibid.*, 264. Maximes et sentences choisies de saint Philippe de Néri, *ibid.*, 299. *Idem*, de saint François de Sales, *ibid.*, 450. Qui regardent Dieu, *ibid.*, 450. Qui regardent le prochain, *ibid.*, 451. Qui nous regardent nous-mêmes, *ibid.* Qui regardent les vertus, *ibid.*, 442. Maximes détachées de saint Vincent de Paul, *ibid.*, 506. Autres plus courtes, par le même, *ibid.*, 515. De sainte Synclétique, t. V, 29. Maximes détachées de sainte Thérèse, t. VI, 90. De sainte Chantal, *ibid.*, 269. Autres, *ibid.*, 374.

Médisance. De la médisance, par saint Jean Climaque, t. I, 274. Soin

de fuir la médisance, t. II, 18. De la médisance comme opposée à la source même de la piété et de la grâce, par saint François d'Assise, *ibid.*, 213. Mal dangereux que la médisance, t. V, 24.

Méditation. Très-bel éloge de la méditation, t. II, 380. Elle retire le cœur des choses extérieures; elle est la règle et le frein de l'imagination, un précepteur spirituel, etc., *ibid.* Qu'on doit méditer souvent sur la passion de Jésus-Christ et sur l'utilité de cette méditation, *ibid.*, 434. Méditation de saint Louis de Gonzague sur les saints Anges, t. III, 193. (Voyez le mot *Anges.*) Que la méditation de la vie et de la passion de Jésus-Christ est le vrai fondement de la sagesse divine et mystique, t. IV, 296. Méditation de la vie et de la passion de Jésus-Christ, un des plus excellents moyens d'avancement, *ibid.*, 321.

Mémoire. De ce qui réjouit la mémoire dans le ciel, t. IV, 513.

Ménées grecques, t. I, 149 à la note. Ce qu'elles sont; elles ont la même autorité que les Missels et les Bréviaires dans l'Eglise Latine, *ibid.*

Mensonge. Du mensonge, par saint Dorothée, t. I, 239. Sur le mensonge, par saint Jean Climaque, *ibid.*, 278.

Mépris du monde, t. II, 12. De la nécessité de le fuir pour vaquer à son salut, t. I, 174. Mépris de l'estime du monde, t. III, 423. Sur le mépris et l'oubli du monde, par le bienheureux Henri Suso, t. IV, 160. Mépris de l'honneur du monde, t. VI, 52. Le plus petit attachement à cet honneur est comme un faux ton dans un jeu d'orgue, *ibid.*, 53. Ce que c'est que mourir au monde, t. II, 13.

Mérite. Sur le vrai mérite des hommes et sur la vraie humilité, t. III, 447. Du mérite des vierges consacrées à Dieu, *ibid.*, 570. Moyen d'acquérir du mérite au milieu des dégoûts intérieurs, t. IV, 159. Mérite de l'aumône et ses récompenses, t. I, 132.

Merveilles qu'opère l'amour divin dans le cœur qu'il possède, t. VI, 33. Les articles qui précèdent sont aussi d'une grande beauté.

Messe. Sur le saint sacrifice de la Messe, centre de la religion, cœur de la dévotion, l'âme de la piété, t. III, 449. Que le saint sacrifice de la Messe est un trésor de richesse. Trait d'histoire, t. IV, 579.

Méthode de l'oraison; conseils très-remarquables sur ce sujet, t. IV, 460. (Voyez surtout le mot *Oraison*, où tout est amplement développé.) Méthode de perfectionnement spirituel suivi par sainte Lidwine, t. V, 387.

Miséricorde. Que c'est maintenant le temps de la miséricorde, t. II, 31. Sur la miséricorde, très-belle exposition par saint Bruno, *ibid.*, 75. Sept opérations de la miséricorde de Dieu en nous d'après saint Antoine de Padoue, *ibid.*, 237. Miséricorde de Dieu; que pour en bien connaître l'excellence il faut mesurer sa largeur, sa longueur, sa hauteur et sa profondeur, t. IV, 503. Que la miséricorde de Dieu châtie les élus, t. V, 187.

Misère. Des misères de la vie présente, par saint Laurent Justinien, t. II, 446. Misères de l'homme, t. III, 73. Que la vue de nos misères, tranquille, humble et pleine de confiance en Dieu, est une voie sûre pour parvenir à la perfection, t. VI, 344.

Modestie. De la modestie, comme très-propre à conserver la pureté, t. III, 416. De la modestie en commun; très-bel éloge de cette vertu, de son prix, de ses avantages, de ses heureux effets, t. IV, 449. Qu'il faut avoir de la modestie, de la retenue et de la modération extérieure, *ibid.*, 536.

Monastères, sauveurs des auteurs profanes et sacrés au moyen âge, t. I, XXIV et suiv.

Monde. Mépris du monde, t. II, 12. Du livre du monde nouveau, par saint Bruno, *ibid.*, 79. Ce livre contient les nouveaux cieux, *ibid.*, 81. Les nouvelles nuées, *ibid.*, 82. Les nouvelles montagnes, *ibid.*, 84. Les nouveaux arbres, *ibid.*, 86. Les nouveaux animaux, *ibid.* Les nouvelles puissances, *ibid.*, 89. Les nouvelles mers et les nouveaux poissons, *ibid.*, 91. Les nouveaux oiseaux, *ibid.*, 92. Les nouveaux fleuves, *ibid.*, 94. Description du monde pour porter à le mépriser, par saint Laurent Justinien, *ibid.*, 422. Le monde en général et tout ce qu'il contient, moyen de s'élever à Dieu, t. IV, 476. Que la véritable sagesse doit porter à fuir le monde, t. I, 174.

Montée du Carmel, par saint Jean de la Croix, ou moyen d'élever les âmes jusqu'au haut de la montagne de la perfection, t. III, 219. Le *tout* de Dieu, le néant, le *rien* de la créature, l'union intime de l'âme avec Dieu et la nuit obscure où il faut entrer, sont la matière de cet admirable traité, t. III, depuis 219 jusqu'à 244.

Mortification. De la mortification des inclinations naturelles, t. III, 422. De la mortification et de l'oraison, *ibid.*, 427. De la mortification; que les intérieures sont plus excellentes que les extérieures, *ibid.*, 438. Mortification des sens, des yeux surtout, t. III, 574. Dix pratiques de mortification, t. IV, 528. Moyen d'entrer par la foi dans la nuit ou la mortification des sens, t. III, 227. Mortification du corps afin qu'il soit soumis à l'âme, *ibid.*, 396. De la mortification et du soin excessif de sa santé, *ibid.*, 508. Mortification de la langue et des sens extérieurs, t. IV, 286.

Mort, *Morts*, mourir. Bonne mort dépend de bonne vie, etc. t. I, 363. Quelle est la meilleure préparation à la mort, t. IV, 375. Pourquoi les morts n'apparaissent point aux vivants, t. II, 236. Que la mort est la dette de la nature, la récompense de la grâce, et les prémices de la gloire; saint Antoine de Padoue, t. II, 251. Sur la mort de la très-sainte Vierge, t. I. 442, t. III, 62. De la vie morte et de la mort vivante, *ibid.*, 438. Pensées de la mort, *ibid.*, 506. Sermons sur la mort par le bienheureux Léonard de Port-Maurice, t. IV, 543.

Motifs. Quelques motifs pour exciter à la perfection, t. II, 271. Pour l'exemption du jeûne, *ibid.*, 296.

Mourants. Leurs angoisses après une vie d'indifférence, t. III, 604.

Mourir. Ce que c'est que mourir au monde, t. II, 13. Des frayeurs de la mort, t. III, 441. Vertus qui servent de préparation pour bien mourir, *ibid.*, 399. Six moyens, *ibid.* Qu'il faut mourir à soi-même et s'avancer sans relâche dans la perfection, t. VI, 364.

Mouvements. Des mouvements et troubles de l'âme qui devient enfin calme par la docilité et la parfaite soumission, t. VI, 334.

Moyens d'obtenir la contrition, par saint Thomas de Villeneuve, t. III, 22. Moyens pour entrer par la foi dans la nuit ou la mortification des sens, *ibid.*, 227. Moyens qui peuvent nous conduire à une haute perfection, t. IV, 90. Le moyen de faire toutes nos actions de la manière la plus parfaite, *ibid.*, 113. Moyens pour devenir intérieurs, *ibid.*, 528. Moyens de se faciliter les privations qui doivent rendre intérieurs, *ibid.*, 529. Réflexions sur les moyens de devenir intérieurs, *ibid.*, 530. Moyens pour chasser le démon de nos cœurs, d'après sainte Brigite, t. V, 232. Du moyen de s'embraser en l'amour de Dieu, *ibid.*, 348. Moyens pour exceller dans la prière. t. II, 372 et suiv. Moyens d'approcher dignement de l'autel, t. I, 408. Moyen d'être recueilli dans l'oraison, t. VI, 58.

N

Nativité de Marie, voyez *Marie.*

Nécessité de se dépouiller des affections et des soins pour les choses d'ici-bas, t. I, 263. De la nécessité d'oublier les injures, par saint Jean Climaque, *ibid.*, 273. Nécessité de dompter jusqu'à ses moindres passions pour entrer dans l'union divine, t. III, 225. Nécessité de communiquer avec des personnes vertueuses, t. VI, 44.

Néri, voyez *Philippe de Néri.*

Neuf. Traité des neuf rochers, par le bienheureux Henri Suso; voyez son esprit, t. IV, 134. Neuf choses qui servent pour l'oraison, t. III, 136. Neuf choses qui empêchent l'oraison, *ibid.*, 138.

Nil (Saint), ancien gouverneur de Constantinople et puis solitaire, t. I, 125. Naquit sous le règne du grand Théodose; comment Dieu le détacha du monde et l'appela à la vie solitaire, *ibid.*, 126. Ses rares qualités; sa retraite sur le mont Sinaï; Dieu l'y fait briller comme un astre de sainteté et de charité; on accourt vers lui de toute part; ses reliques reposent à Constantinople, *ibid.*, 125-128. Son traité de la pratique des vertus et de la fuite des vices, *ibid.*, 129. De la tempérance, *ibid.* De l'oraison et de la lecture spirituelle; elles sont une manne délicieuse qui nourrit l'âme de vertus, *ibid.*, 130. Du mérite et des récompenses de l'aumône, *ibid.*, 132. Sentences et avis spirituels, *ibid.* 134 et suiv. De son traité de l'oraison divisé

comme en apophthegmes, *ibid.*, 138 et suiv. Divers extraits des lettres de saint Nil, *ibid.*, 144 et suiv.

Nom de Jésus, apaise le Père, fait tressaillir les anges, t. VI, 205.

Notes historiques sur saint Antoine le Grand, t. I, 24 et suiv. Sur le monastère de saint Macaire, *ibid.*, 63. Sur saint Paulin de Nole, *ibid.*, 105. Sur le désert de Scété, *ibid.*, 160. Sur le monastère de Lérins, *ibid.*, 191. Sur l'ordre de saint Benoît, *ibid.*, 218. Sur le monastère du mont Sinaï et les caloyers grecs, *ibid.*, 309 à 312. Sur les religieux de saint Isidore de Séville, *ibid.*, 338. Sur le mont Saint-Eloi et les chanoines réguliers de ce nom, *ibid.*, 364. Sur les reliques de saint Ildefonse et le culte qu'on leur rend, *ibid.*, 397. Sur les chevaliers du mont Sinaï et de l'ordre de sainte Catherine, *ibid.*, 423. Sur saint Paulin d'Aquilée, sur son tombeau, son épitaphe, ses reliques et sur Alcuin son ami, t. II, 34. Sur l'abbaye de Cluny, son origine, son église, ses hommes illustres; chronique de son monastère, *ibid.*, 50. Notes sur les chartreux, la grande chartreuse et la consécration des vierges chez les chartreuses, *ibid.*, 102-104. Notes sur les chanoines réguliers de saint Quentin, *ibid.*, 146. Notes sur l'église de saint Dominique, sur son ordre, sur l'institution du Rosaire, sur l'inquisition, sur les chevaliers du Rosaire et sur le céleste collier du saint Rosaire, *ibid.*, de 189 à 196. Notes sur Assise, sur les divers ordres de saint François d'Assise, sur leurs filiations, leurs grands hommes et leur influence, *ibid.*, de 224 à 226. Notes sur l'église, les reliques et le mausolée de saint Antoine de Padoue, *ibid.*, 253. Notes sur les Franciscains de l'étroite observance, *ibid.*, 334. Notes sur les chanoines séculiers de la congrégation de Saint-George *in Algha*, *ibid.*, 449. Notes sur l'ordre des Minimes, *ibid.*, 465. Notes sur les clercs réguliers Théatins, *ibid.*, 500. Des religieuses Théatines, *ibid.*, 502. Sur les filles hospitalières de saint Thomas de Villeneuve, t. III, 78. Sur les ermites de saint Augustin, *ibid.*, 79. Sur les Jésuites, *ibid.*, 117. Notes sur l'ordre des Carmes, *ibid.*, 270. Sur les diverses congrégations, *ibid.*, 272. Notes sur la congrégation des prêtres de l'Oratoire, *ibid.*, 307. Notes sur l'ordre de la Visitation, *ibid.*, 487. Notes sur les Lazaristes et les filles de la charité, *ibid.*, 531. Notes sur la congrégation du très-saint Rédempteur, *ibid.*, 608. Notes sur l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, t. IV, 43. Notes sur le tombeau et l'épitaphe du R. P. Jean Taulère, *ibid.*, 129. Notes sur les prêtres de la doctrine chrétienne en France, *ibid*, 421. Notes apologétiques sur les mots *extase*, *ravissement*, *vision*, *apparition*, *révélation*, etc., t. V, 1. Sur l'origine des monastères de filles, *ibid.*, 33. Sur le tombeau de sainte Radegonde à Poitiers, *ibid.*, 47. Sur les reliques de sainte Hildegarde, *ibid.*, 92. Sur les Clarisses, *ibid.*, 110. Sur le tiers ordre de saint François d'Assise, *ibid.*, 174. Sur les Bénédictines, *ibid.*, 205. Sur sainte Brigite et ses religieux et religieuses, *ibid.*, 239. Notes sur le tombeau de sainte Lidwine, *ibid.*, 399. Notes sur le mausolée et les reliques de sainte Catherine de Gênes, t. VI, 34.

Sur les Carmélites déchaussées, *ibid.*, 157. Sur les Carmélites de la première fondation et sur les reliques de sainte Magdeleine de Pazzi, *ibid.*, 229. Sur les reliques de la bienheureuse Baptiste Varani, *ibid.*, 302.

Notices. (Pour les notices, voyez la table des articles et le chiffre qui renvoie à chaque Saint.)

Nuit obscure de l'âme, traité par saint Jean de la Croix, t. III, 238. Comment cette nuit, quoiqu'elle obscurcisse l'esprit, est une disposition pour l'éclairer, *ibid.*, 239.

Obéissance. Sa puissance est capable de rendre dociles les bêtes les plus féroces, t. I, 11. Obéissance, instrument le plus efficace de l'âme pour arriver à la perfection, *ibid.*, 158. De l'obéissance, par saint Benoît, *ibid.*, 209. Est le premier degré de l'humilité; elle est propre à ceux qui préfèrent Jésus-Christ à toutes choses, *ibid.* Qualités de cette obéissance, *ibid.* De l'obéissance, par saint Jean Climaque, *ibid.*, 265. De l'obéissance par saint Laurent Justinien, t. II, 356. Plusieurs effets de l'obéissance et sa dignité, *ibid.*, 357. Degrés de l'obéissance, *ibid.*, 358. Lettre de saint Ignace sur l'obéissance, t. III, 85. Divers degrés de l'obéissance; fin et cause de l'obéissance; très-belles choses sur ce sujet, *ibid.*, de 85 à 94. De l'obéissance d'après saint François de Sales, *ibid.*, 419. Que l'obéissance est préférable aux austérités volontaires, par le même, *ibid.*, 474. Sur l'obéissance comme le sacrifice le plus agréable qu'on puisse offrir à Dieu, *ibid.*, 573. De l'obéissance au confesseur, *ibid.*, 599. De l'obéissance, bel éloge de sa sublimité et de son excellence, t. IV, 442. Neuf conditions de l'obéissance, *ibid.*, 526. Du mérite de l'obéissance et de l'adversité, t. V, 187. Traité de l'obéissance, par sainte Catherine de Sienne, *ibid.*, 370. Tout doit céder à l'obéissance, *ibid.*, 373. Personne ne peut se sauver sans l'obéissance, *ibid.*, 372.

Oblation. Combien l'oblation de nos œuvres faites à Dieu par son Fils lui est agréable, t. V, 188.

Obligation de dévoiler ses péchés pour que l'âme soit guérie, t. IV, 412.

Observation des commandements de Dieu, t. II, 10.

Obstacles. Douze obstacles qui empêchent le retour des pécheurs à Dieu et à la pénitence, t. II, 303. Dix obstacles qui s'opposent à notre avancement spirituel, t. IV, 87. Des obstacles qui s'opposent à la perfection, *ibid.*, 276.

Occasions, voyez *Fuite des occasions.*

Odilon de Cluny (Saint); naquit en Auvergne, l'an 962; ses goûts précoces pour la piété; il reçoit l'habit de Saint-Benoît des mains de

saint Mayeul, t. II, 37. La réputation que lui firent ses vertus, *ibid.*, L'empereur saint Henri le prend à Rome, *ibid.* Il refuse l'archevêché de Lyon ; il est un des premiers auteurs de la *Trève de Dieu, ibid.*, 38. Il est l'instituteur de la *Commémoration générale des fidèles trépassés;* son décret à ce sujet, *ibid.*, 38-39. Son zèle, sa sainteté, *ibid.* Ses sermons, ses lettres, *ibid.*, 40. Il meurt au Prieuré de Savigny en Bourbonnais, l'an 1049, *ibid.* Son sermon sur la naissance de Jésus-Christ, *ibid.*, 41. Sur la résurrection de Jésus-Christ et du chrétien, *ibid.*, 43. Contre les ennemis de la divinité du Saint-Esprit, *ibid.*, 46. Notes sur l'abbaye de Cluny, *ibid.*. 48. Son origine, son monastère, son église, les hommes illustres qui en sont sortis, *ibid.*, 49 et 52.

Œuvres. Ce qui rend vicieuses les œuvres bonnes en elles-mêmes, t. III, 371.

Offenses. Saint usage des offenses reçues, t. III, 426. Qu'il faut les pardonner avant d'approcher de la table sacrée, t. I, 409-412.

Offrir son corps en hostie vivante, t. II, 235.

Oisiveté; est la sépulture de l'homme vivant, t. III, 68. Ce que c'est que l'âme oisive, *ibid.* Fuite de l'oisiveté, *ibid.* Quatre choses doivent porter à fuir l'oisiveté : la grandeur de notre affaire, la brièveté du temps, l'imminence du danger, la multitude des ennemis, *ibid.*

Opposition au combat des vertus et des vices; que la lutte entre les vices et les vertus est très-utile, t. I, 327. Opposition qu'on doit faire aux représentations du démon, t. V, 15.

Opuscules de saint Macaire d'Égypte, t. I, 48. Du Bienheureux Denys le Chartreux, t. IV, 249.

Oracles de saint François d'Assise, t. II, 214 et suiv.

Oraison. De l'oraison et de la lecture spirituelle, par saint Nil, t. I, 130. Traité de l'oraison, par le même, *ibid.*, 138 et suiv. Sur l'exercice, les progrès et la perfection de l'oraison, t. II, 379. Traité de l'oraison, par saint Pierre d'Alcantara, t. III, 123. De l'excellence de l'oraison et des avantages que nos âmes reçoivent dans la pratique de ce saint exercice, *ibid.*, 123-126. Sur la matière de la méditation, *ibid.* Des six parties de l'oraison en général, *ibid.*, 127. De la préparation avant l'oraison, *ibid.*, 128. De la lecture, *ibid.*, 129. De la méditation, *ibid.*, 130. De l'action des grâces, *ibid.*, 131. De l'offrande, *ibid.*, 132. De la demande, *ibid.*, 133. Demandes particulières, *ibid.*, 134. Des neuf choses qui servent pour l'oraison, *ibid.*, 136. De neuf choses qui empêchent l'oraison, *ibid.*, 138. Huit avis nécessaires pour l'exercice de l'oraison, *ibid.*, 140. Des tentations ordinaires qui travaillent ceux qui s'adonnent à l'oraison, et de leurs remèdes, *ibid.*, 149. Huit petits avertissements nécessaires pour ceux qui s'adonnent à l'oraison, *ibid.*, 156-162. Sécheresses dans l'oraison, *ibid.*, 414. Que l'oraison est le centre de la dévotion ; belles pensées de saint

Vincent de Paul sur ce sujet, *ibid.*, 495. De l'excellence de l'oraison, très-bel article, t. IV, 458. De la méthode de l'oraison, par le Bienheureux Jean de Jésus-Marie, carme, *ibid.*, 460. Sur le caractère de la bonne oraison, t. VI, 149. Que l'oraison la mieux faite, d'après sainte Thérèse, est celle qui laisse après elle les meilleurs effets, *ibid.*, 149. Sentiments de sainte Catherine de Bologne sur l'efficacité de l'oraison, t. V, 463. Conseils de sainte Thérèse à ceux qui s'appliquent à l'oraison, t. VI, 44. Que l'oraison tant vocale que mentale est la porte pour entrer dans le château de l'âme, par sainte Thérèse, *ibid.*, 55. Explications admirables de la même, sur l'oraison, *ibid.* Continuation de l'oraison durant les infirmités, *ibid.*, 57. Les sécheresses dans l'oraison ne doivent ni nous étonner, ni nous décourager, *ibid.*, 58. Moyens d'être recueillis dans l'oraison, *ibid.*, Plaisir inconcevable de l'âme dans l'oraison d'union, *ibid.*, 60. Oraison de ravissement ou d'extase, état de l'âme dans cette oraison, *ibid.*, 62. De ce qui se passe entre Dieu et l'âme dans l'oraison d'union, par la comparaison de l'âme avec un ver à soie, *ibid.*, 68. Comparaison de l'oraison d'union à un mariage spirituel, *ibid.*, 71. Manière d'oraison de sainte Thérèse, *ibid.*, 93. Différents degrés de l'oraison surnaturelle, par la même, *ibid.*, 106. Manière de faire l'oraison, par la même, *ibid.*, 117. Ravissements dans l'oraison, *ibid.*, 147. Sur les caractères de la bonne oraison; sur l'oraison du cœur plutôt que sur celle de l'esprit, etc., *ibid.*, 359. Que pour sublime que soit une oraison, on n'est pas exempt de distraction, *ibid.*, 368. Sur trois points ou trois états d'oraison, *ibid.*, 378. Divers états d'oraison, *ibid.*, 382.

Oraison dominicale. Exposition, par saint François d'Assise, t. II, 208. *Idem*, par saint Bernardin de Sienne, *ibid.*, 297. Paraphrase de l'Oraison dominicale, par saint Thomas de Villeneuve, t. III, 25. *Idem*, par saint André Avellin, *ibid.*, 339. Que l'Oraison dominicale surpasse en excellence tous les vœux et les désirs des Saints, t. IV, 235. Ce qu'elle contient dans sa mystérieuse plénitude., *ibid.*

Orgueil. De l'orgueil, par saint Jean Climaque, belle description qu'il en fait, t. I, 287. Traité de saint François de Borgia, intitulé, *Collyre spirituel*, contre l'orgueil et sur les salutaires effets de l'humilité, t. III, depuis 167 jusqu'à 187. De l'orgueil, par Cassien; que c'est un monstre cruel, plus terrible que tous les autres. Deux sortes d'orgueil; ce vice corrompt toutes les vertus de l'âme; sa puissance tyrannique; qu'on doit combattre généreusement ce vice, t. IV, 39 et suiv.

Origine. De quelle manière nous devons retourner à notre première origine qui est Dieu, et comment nous devons surmonter nos défauts, t. IV, 93 et suiv. Origine et développement de la vie monastique, t. I, XIIJ. Origine des monastères de filles et de femmes; sur leur première fondatrice; leurs premiers habillements, etc., t. V, 33.

Ornements. De quels ornements doit être parée l'âme qui se prépare à communier dignement, t. v, 184. Ornements de gloire de la sainte Vierge, t. ii, 314 et suiv. Ornements de l'Eglise et du chrétien, *ibid.*, 57.

Ouïe. Du plaisir de l'ouïe dans le ciel, t. iv, 515.

P

Pain eucharistique ; est le pain céleste, par saint Antoine de Padoue, t. ii, 243. Et le pain de la gloire, *ibid.* 244.

Paix. De la paix de l'âme, ou du ciel terrestre, par saint Jean Climaque, t. i, 305. Sur la paix, par saint Eloi ; homélie du jour de Noël, *ibid.*, 343, 344 et suiv. De la paix du cœur au milieu des embarras; qu'on doit toujours regarder au ciel, et prendre Dieu pour guide et pour pilote, t. iii, 437. Moyen de vivre dans une perpétuelle paix au milieu des tribulations, *ibid.*, 476. La paix est le premier fruit de l'humilité, *ibid.*, 504. Paix du cœur, voie pour y arriver, t. iv, 177. De la paix du cœur et du repos en Dieu, *ibid.*, 208. En quoi consiste la paix, la force et la perfection du prochain, *ibid.*, 333. Sur la paix de l'âme ; moyens de l'acquérir, par Avila, *ibid.*, 369. Qu'elle est un don très-précieux, vi, 193. De la paix intérieure, etc., t. vi, 334. Comment la conserver, *ibid.*, 377.

Pape. Habillement du Pape, t. ii, 148.

Pâques. Sermon de saint Yves de Chartres, pour le jour de Pâques, t. ii, 143.

Paraboles de saint Macaire d'Egypte, t. i, 57. Sur la parabole du Samaritain, par saint Eloi, *ibid.*, 353.

Paradis. Sermon sur le paradis, par le bienheureux Léonard de Port-Maurice, t. iv, 557. Que le paradis est un grand bonheur, et un grand bonheur qui coûte peu, *ibid.* Dieu, en effet, ne demande qu'une chose, une bonne volonté, *ibid.*, 560. Et cette bonne volonté, nul ne peut nous la ravir, *ibid.*, 561.

Parallèle entre les biens de la terre et ceux du ciel, t. iv, 517. Entre la croix et le sein de la très-sainte Vierge, par sainte Magdeleine de Pazzi, t. vi, 191.

Paraphrase. Admirable paraphrase de saint Anastase le Sinaïte, sur le psaume sixième, t. i, 415. Paraphrase du *Pater*, par saint Thomas de Villeneuve, t. iii, 25. Paraphrase du cantique des trois Enfants dans la fournaise, par saint François de Borgia, *ibid.*, 187. Paraphrase de l'Oraison dominicale, par saint André Avellin, *ibid.*, 339.

Pardon. Sur le pardon des ennemis, par saint Eloi, t. i, 350. Par saint Anastase le Sinaïte, *ibid.*, 409 à 412. Par le bienheureux Léonard de Port-Maurice, t. iv, 549 à 551.

Paresse. Bannit du cœur la crainte de Dieu, t. I, 157. Est comme un des premiers nés de la démangeaison de parler, *ibid.*, 278. De l'ennui et de la paresse, *ibid.*, 278. De la paresse, par Cassien; effet de la paresse; qu'il faut se hâter de la bannir du fond de son âme; maux qu'elle cause; remèdes, t. IV, 32 et suiv.

Parfait. Trois choses rendent l'homme parfait, la prière, la vertu et la foi, t. I, 117.

Parole de Dieu. Qu'aimer à l'entendre est une des marques de prédestination, t. III, 425. Sur la sainteté du ministère de la parole, t. IV, 346. Sur la parole de Dieu, angle sur lequel l'âme se pose et se soutient; pierre ferme de l'édifice spirituel, etc., t. VI, 199.

Paroles remarquables de saint Antoine, t. I, 6 et suiv. Paroles de zèle et d'énergie évangélique, par saint Isidore de Peluse, *ibid.*, 121. Des paroles intérieures et de leurs différences, t. III, 232. Cause, utilité et dommage de la première espèce des paroles intérieures, *ibid.* Des paroles substantielles, *ibid.*, 236. Paroles de sainte Claire, au moment où elle se porte au-devant du redoutable Frédéric II, ligué avec les Sarrasins, t. V, 102. Paroles d'une âme consumée par l'amour divin, t. III, 554. Des paroles d'humilité, *ibid.*, 408.

Paroles inutiles. Qu'il faut s'exempter de dire des paroles inutiles, t. IV, 531.

Participation. Des péchés de participation, t. III, 428.

Passions en général, du soin de les combattre avant qu'elles se changent en habitude, par saint Dorothée, t. I, 244. Que les passions causent à l'âme deux dommages, l'un privatif et l'autre positif, par saint Jean de la Croix, t. III, 221. Les passions fatiguent l'âme, l'affligent, l'obscurcissent, l'aveuglent, la souillent, la débilitent, l'épuisent, la rendent méprisable, *ibid.*, 221 et 224. Nécessité de dompter jusqu'à ses moindres passions pour entrer dans l'union divine, *ibid.*, 225. Sur la passion dominante, *ibid.*, 601. Qu'il faut surtout chercher à distinguer la passion qui domine en nous, *ibid.* Qu'il faut abattre toute passion qui commence à régner sur notre cœur, *ibid.*, 603. Des passions en général; nécessité de les connaître pour les vaincre, t. IV, 427. Des passions de l'amour, de la convoitise ou du désir, de la délectation ou de la joie, *ibid.*, 429. Des passions de haine, de fuite, de tristesse et de leurs remèdes, *ibid.*, 432.

Passion de Jésus-Christ. (Voyez *Méditation* sur la vie et la passion de Jésus-Christ.) De la passion de Notre-Seigneur, que sainte Brigite vit à Jérusalem, t. V, 230.

Pater. Pieuse et divine paraphrase du *Pater*, par saint Thomas de Villeneuve, t. III, 25. Par saint François d'Assise, t. II, 208. Par saint Bernardin de Sienne, *ibid.*, 297. Paraphrase du *Pater*, par saint André Avellin, t. III, 339.

Patience. De la patience dans les tentations, t. I, 249. De la patience, par saint Isidore de Séville, *ibid.*, 321. De la patience sous la main de Dieu, par le même, *ibid.*, 331. De la patience, t. II, 352. Que les tribulations sont une voie pour acquérir la patience, *ibid.*, 353. Cinq considérations qui préparent à la patience, *ibid.*, 353. Qu'il faut souffrir avec patience les peines qui se rencontrent dans cette vie, *ibid.*, 376, 390. De la patience dans les calomnies, *ibid.*, 427. Deux raisons de supporter les maladies avec patience, *ibid.*, 511. De la patience, combien nous en sommes dénués; comment Jésus-Christ l'a pratiquée; son éloge, t. IV, 222. De la patience, son excellence, sa beauté, son utilité, *ibid.*, 448. Combien elle est précieuse, t. V, 191. De la patience, par sainte Thérèse, t. VI, 81. La patience véritable doit garder le silence et demeurer gaie et constante dans l'attente du secours divin, t. VI, 338. La patience humble dans les croix est merveilleusement forte quand elle est animée de la confiance en Dieu, *ibid.*, 342.

Paulin de Nole (Saint), naquit à Bordeaux d'une famille très-illustre, t. I, 65. Il éclipse par ses vertus, la gloire de sa naissance; ses entretiens avec saint Ambroise à Milan, et avec saint Martin à Vienne; sa conversion, sa retraite; il vend tous ses biens et les distribue aux pauvres; sa promotion au sacerdoce et ensuite à l'épiscopat, t. I, de 65 à 68. Sa lettre à Sulpice Sévère, *ibid.*, 69. Au vénérable prêtre Amand, *ibid.*, 74. A saint Augustin, 77. A son cher frère Amand, *ibid.*, 80. A saint Delphin, évêque de Bordeaux, *ibid.*, 83. A Pammaque, *ibid.*, 87. Autres lettres à la suite; pensées choisies, *ibid.*, 104. Notes sur les écrits de saint Paulin, *ibid.*, 105.

Paulin d'Aquilée (Saint); naquit dans le Frioul en Autriche, vers l'an 726, t. II, 1. Sa célébrité; il est nommé par Charlemagne au patriarchat d'Aquilée, *ibid.*, 2. Il paraît avec éclat aux Conciles de Francfort, de Narbonne, d'Aix-la-Chapelle et de Ratisbonne. *ibid.* Il devient l'Apôtre de la Carinthie et de la Stirie; il convertit les Huns, *ibid.* Il est l'ami d'Alcuin; l'Italie et les Gaules l'inscrivent sur leur martyrologe, *ibid.*, 3. Ses écrits, son livre *des Salutaires doctrines;* il meurt en 804, *ibid.* Pour les beaux sujets qu'il traite, voir depuis la page 5 jusqu'à la page 34. Notes sur l'influence de saint Paulin, sur son siècle, *ibid.*, 34. Sur son tombeau, son épitaphe, par Alcuin; translation de ses reliques, *ibid.*, 34 et 35.

Pauvreté. Excellence de la pauvreté religieuse, t. I, 283. Entretien sur la sainte pauvreté, par saint François d'Assise, t. II, 210. De la pauvreté, par saint Vincent Ferrier, *ibid.*, 259. De la pauvreté, par saint Laurent Justinien, *ibid.*, 364. C'est un guide sûr, c'est l'onction des athlètes, etc. De quels biens elle enrichit ceux qui l'aiment, *ibid.*, 364. De l'utilité de la pauvreté pour la perfection, *ibid.*, 365. De la pauvreté; éloge de la pauvreté, par Jésus-Christ, t. IV, 215. De la pauvreté, sublimité qui la fait mettre au rang des béatitudes, *ibid.*, 444. Quatre degrés de la pauvreté de Jésus-Christ, t. V, 156. De la

pauvreté et des pauvres évangéliques, t. v, 15. De la pauvreté, par sainte Thérèse t. vi, 82.

Péchés du cœur, t. ii, 21. Horreur que doit inspirer le péché, t. iii, 99. Combien il est important de connaître quels sont les péchés capitaux, puisque la source en est en chacun de nous, t. iv, 6. Obligation de dévoiler ses péchés pour que l'âme soit guérie, *ibid.*, 412. Sermon sur le péché mortel, *ibid.*, 555. Beauté de l'âme en l'état de grâce; horreur qu'inspire le péché mortel, *ibid.*, 595. Du péché d'habitude, *ibid.*, 562. Déplorable état de l'âme en péché mortel, t. vi, 48.

Pécheur. Sa conduite semblable à celle du nautonier, t. iii, 67. Pécheurs assiégés par douze dangers et douze tourments à l'heure de la mort, t. ii, 302.

Peines éternelles. De l'état de l'âme dans les peines éternelles, par saint Dorothée, t. i, 246. Combien sont terribles ces peines, *ibid.* Des peines intérieures, t. iii, 442. Des peines sur la vocation, t. vi, 394. Peines intérieures, *ibid.*, 401. Sept peines que Jésus-Christ porta dans son cœur lors de sa passion, *ibid.*, 285 et suiv. Des peines des réprouvés en enfer, t. v, 424.

Pèlerinage. Du pèlerinage ou de la fuite du monde, par saint Jean Climaque, t. i, 263.

Pémen ou Pasteur (Saint), abbé de Scété et de Ténéruth; son nom, quoique peu connu, est environné de gloire d'après Baronius et Tillemont; sa haute sainteté, sa sagesse, son humilité, t. i, 149. On le compare à un soleil qui brille par ses prodiges sur toute la terre, *ibid.*, 150 à 153. Ses sentences et ses paroles remarquables, sur l'endurcissement du cœur, sur le devoir de pratiquer ce qu'on enseigne aux autres, *ibid.*, 153. Sur les tentations de vaine gloire, *ibid.*, 154. Sur les tentations contre la pureté et la douceur, *ibid.*, 155. Sur les mauvaises pensées, *ibid.* Sur la fuite des occasions, *ibid.*, 156. Sur la patience dans la tentation, *ibid.* Que l'humilité est le fondement et la preuve des autres vertus, *ibid.* De l'obéissance et du renoncement à sa propre volonté, *ibid.*, 158. Sur la vigilance et sur le silence, *ibid.*, 159. Notes sur le désert de Scété, près d'Alexandrie, *ibid.*, 161.

Pénitence. De la véritable et sincère pénitence, par saint Jean Climaque, t. i, 266. Que voici le temps de faire pénitence, *ibid.*, 357. Pénitence différée, t. ii, 23. Fruits et avantages de la pénitence, *ibid.*, 234. Sur l'amour de Dieu envers le pécheur dans le sacrement de pénitence, t. iii, 17. De la pénitence et de l'Eucharistie, comme les deux pôles de la vie chrétienne, *ibid.*, 425.

Pentecôte. Sermon de saint Yves pour le jour de la Pentecôte, t. ii, 144.

Pensée. Pensées sur l'amour et la ferveur du Saint-Esprit, t. i, 53. Pensées choisies de saint Paulin de Nole, *ibid.*, 104. Pensées mauvaises, comment les chasser, *ibid.*, 153. De la pensée de la mort,

par saint Jean Climaque, *ibid.*, 268. Des pensées de blasphème, par le même, *ibid.*, 288. Pensées de saint François de Sales sur l'amour de Dieu, t. III, 255. Pensée de la mort, *ibid.*, 506. Pensées de saint Vincent de Paul sur divers sujets, *ibid.*, 519. Pensées de saint Liguori, *ibid.*, 547. Pensées du bienheureux Jean d'Avila, t. IV, 383. Pensées de sainte Thérèse, t. VI, 93 et suiv. Sur l'Eucharistie, *ibid.*, 92. Pensées de sainte Magdeleine de Pazzi, *ibid.*, 210.

Perfection. Que la perfection n'est pas dans les années, mais dans les âmes, t. II, 25. Les dix perfections du vrai religieux et du chrétien, par saint François d'Assise, *ibid.*, 216. Quelques motifs pour exciter à la perfection, *ibid.*, 271. Quinze perfections nécessaires à celui qui veut servir Dieu, *ibid.*, 279. Manière d'imiter les perfections de Dieu, t. III, 382. Du désir de la perfection, *ibid.*, 571. Moyens qui conduisent à une haute perfection, t. IV, 90 et suiv. La véritable perfection ne consiste pas dans les révélations et les consolations, *ibid.*, 102. But de la perfection, *ibid.*, 117. De la perfection spirituelle; route que Jésus-Christ en a tracée, *ibid.*, 151. En quoi consiste notre progrès et notre perfection durant cette vie, *ibid.*, 275. Des obstacles qui s'opposent à la perfection, *ibid.*, 276. Que la perfection ne consiste pas dans l'abondance de la consolation, *ibid.*, 278. Du fondement de la perfection, t. V, 338. Sages conseils pour parvenir à une haute perfection, *ibid.*, 460. Du chemin de la perfection, par sainte Thérèse, t. VI, 76.

Péristérie, ou traité de la pratique de la vertu et de la fuite des vices, t. I, 129.

Pernicieux, Effets pernicieux de la mauvaise habitude, t. II, 303. Elle donne la mort à l'âme, arrête et retarde le bien, enchaîne dans le péché, endurcit le cœur, soumet au démon, avilit l'homme et le dégrade, se change enfin en prescription, *ibid.*, 304 Sept tyrannies qu'elle exerce contre l'homme, *ibid.* Sept remèdes opposés aux sept tyrannies de l'habitude, *ibid.*, 305.

Persécutions. Que les persécutions des méchants ne nuisent pas aux vertueux, t. V, 313.

Persévérance. Que la persévérance obtient tout ce qu'elle veut bien, t. II, 361 et suiv. Indices de la persévérance, *ibid.*, 363. De la persévérance dans le combat spirituel, *ibid.*, 408. De la persévérance dans les bonnes œuvres, t. IV, 162 et 163. Combien il est important de persévérer; conseils sur ce sujet, *ibid.*, 360. De la persévérance; son éloge; sans elle on fait naufrage de toutes les richesses spirituelles, *ibid.*, 456. Qu'il ne faut pas abandonner le bien qu'on a commencé, t. V, 32.

Personne. Sur la personne de Jésus-Christ, t. IV, 562.

Philippe de Néri (Saint), naquit à Florence; se retira à Rome à dix-huit ans; ses vertus précoces, sa science, sa réputation, ses extases, ses prédications, ses fondations, l'Oratoire, la congrégation de la

Sainte-Trinité, etc.; son corps repose à Florence, t. III, de 273 à 278. Ses lettres à saint Charles Borromée, *ibid.*, 279. A Mme Flore Ragui, *ibid.*, 280. A sa nièce, religieuse, *ibid.*, 281. A sœur Marie-Victoire Trievi, *ibid.*, 282. A Mgr Pinelli, évêque de Fermo, *ibid.*, 285. A sœur Anne, sur le renoncement à toutes choses et à soi-même, et sur d'autres matières très-intéressantes pour les religieuses, *ibid.*, 286 et suiv. A sœur Marie-Victoire; excellents conseils qu'il lui donne, *ibid.*, 293 et suiv. Maximes et sentences choisies, *ibid.*, 299 et suiv. Authenticité des lettres de saint Philippe de Néri, *ibid.*, 306. Epitaphe de son tombeau, *ibid.* Notes sur la Congrégation des prêtres de l'Oratoire, *ibid.*, 307.

Pierre Maurice, surnommé le Vénérable. Voyez *Maurice*.

Piété. Que la véritable piété consiste à n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu, t. IV, 378.

Plaies. Dévotion aux cinq plaies, par le R. P. Jean Taulère, t. IV, 126. Elles sont un livre de vie et un très-clair miroir, *ibid.* Pratiques sur les cinq plaies de Notre-Seigneur pour chaque jour de la semaine, *ibid.*, 412.

Plaisirs. Qu'il faut se priver des plaisirs des sens, t. IV, 31. Plaisirs de la vue dans le ciel, *ibid.*, 514. Plaisirs de l'ouïe, *ibid.*, 515. Plaisirs de l'odorat, *ibid.*, 516. Plaisirs du goût et du toucher, *ibid.*, Plaisir inconcevable de l'âme dans l'oraison d'union, t. VI, 60.

Ponctualité. Sur la ponctualité, par saint François de Sales, t. III, 416.

Pont. Du pont mystique qui a réuni la terre avec le ciel, t. V, 355.

Portrait de saint Ignace de Loyola, t. III, 117. De saint Dorothée le Thébain, par un de ses religieux, t. I, 223 et 224. Portrait de l'avare, par saint Thomas de Villeneuve, t. III, 71. Portrait de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, t. VI, 388.

Pourquoi les morts n'apparaissent-ils pas aux vivants, t. II, 236. Pourquoi Dieu doit-il être aimé; cet article est très-beau, t. III, 37. Pourquoi permet-il que la concupiscence demeure toujours en nous. t. IV, 408.

Pratiques sur les cinq plaies de Notre-Seigneur, pour chaque jour de la semaine, t. VI, 412.

Préceptes du Seigneur. Pourquoi faut-il les garder, t. I, 225. Douze préceptes pour la perfection, t. III, 219 et 220. Précepte de la charité, commencement de la loi et plénitude de la grâce, t. V, 11. Préceptes relatifs à la vie unitive, t. IV, 144.

Prédicateur, prédication. Quelle est la prédication la plus utile d'après saint Dominique, t. II, 183. Qualités du bon prédicateur, par saint François d'Assise, *ibid.*, 211.

Prééminence de l'âme sur le corps, par saint Laurent Justinien, t. II, 399. Prééminence de la très-sainte Vierge, *ibid.*, 315. Sa protection puissante, t. III, 503; V, 211.

Préface de saint Benoît sur sa règle, t. I, 197. De saint Laurent Justinien, sur l'Arbre de vie, t. II, 339.

Préparation. Manière de se préparer à recevoir l'Eucharistie, t. IV, 141. Quelle est la meilleure préparation à la mort, *ibid.*, 375. Préparation que faisait sainte Magdeleine de Pazzi, pour la venue du Saint-Esprit, t. VI, 218.

Prérogatives de Marie. Voyez *Marie.*

Présence de Dieu. Impression qu'elle doit faire sur nos esprits, t. III, 566. Présence de Dieu, base de la perfection ; trois effets qu'elle produit, *ibid.*, 575. Du sentiment de la présence de Dieu, *ibid.*, 424.

Présence réelle, t. I, 360. Présence réelle; que peut dire un Dieu de si difficile que son autorité et sa puissance ne rendent croyable, t. III, 74; même sujet, t. IV, 414. Ce dernier article est très-fort en peu de mots. Révélation de sainte Hildegarde, sur le corps et le sang de Jésus-Christ, t. V, 61.

Prêtre. Sa médiation dans la célébration de l'auguste sacrifice, t. I, 408. Des prêtres, soit dignes, soit indignes par les mains desquels Dieu opère ses prodiges, t. V, 63.

Prière. De la prière comme la principale de toutes les études, t. I, 51. Doit être accompagnée d'humilité, de charité, de simplicité, *ibid.*, 52. De la prière et du recueillement, par saint Jean Climaque, *ibid.*, 303. De la prière comme le plus grand remède pour ceux qui sont enflammés par les tentations vicieuses, *ibid.*, 334. De la prière, par saint Eloi, *ibid.*, 359. Que doit être la prière, t. II, 19. Sur la prière et en particulier sur l'Oraison dominicale, *ibid.*, 297. De la prière, bel éloge, par saint Laurent Justinien, *ibid.*, 371. Moyens pour exceller dans la prière, *ibid.*, 372. Ce qui doit concourir à la perfection de la prière, *ibid.*, 373. Des degrés de la contemplation qui est la fin de la prière, *ibid.*, 374. Diverses espèces de prière dans les deux états de paix et de guerre, *ibid.*, 406. Du traité de la prière, par saint Liguori; très-belles choses sur ce sujet, t. III, 545. Nécessité pour le chrétien de prier, t. IV, 404. Trois sortes de prière, d'après sainte Angèle de Foligno, t. V, 157. Utilité de la prière, quoique son effet n'apparaisse pas sensiblement, *ibid.*, 189. Courte prière très-agréable à Jésus-Christ et enseignée par lui-même, *ibid.*, 196.

Principes. De la vie spirituelle, t. VI, 329.

Prise du divin Sauveur et sa comparution devant divers tribunaux, t. V, 173.

Privations. Qu'il faut se priver de ce que la nature recherche, t. IV, 531. Se priver des conversations humaines, *ibid.* S'exempter de dire des paroles inutiles, *ibid.* Se priver des satisfactions de l'esprit, *ibid.*, 532. Qu'il faut aimer la privation des consolations sensibles dans les exercices spirituels, *ibid.*

Prix et dignité de l'âme, t. III, 65. Voyez *Ame.*

Procès. Des procès, par saint Vincent de Paul, t. III, 500. Des procès, par sainte Thérèse, t. VI, 139 et 143.

Progrès. Quels progrès nous pouvons faire à chaque moment, t. IV, 118.

Propre esprit, par saint Dorothée, t. I, 233. Besoin qu'on a d'assistance et de guide, *ibid.* Propre amour, grandement pernicieux pour notre salut, t. V, 341; III, 466.

Prospérité. Sur la prospérité que Dieu accorde en cette vie aux pécheurs, t. II, 306.

Protection. Sur la protection de Marie, t. III, 503. Cinq petits discours sur ce sujet, avec traits d'histoire, t. IV, 582; V, 211.

Providence. Sur la Providence de Dieu et contre le hasard aveugle, par saint Paulin de Nole, t. I, 91. Sur la confiance en la Providence de Dieu, t. IV, 407. Traité de la Providence, par sainte Catherine de Sienne, t. V, 361. Ce traité embrasse la Providence générale et particulière, passée, présente et future; l'homme créé, tombé, relevé, régénéré, perfectionné, glorifié.

Prudence. De la prudence, par saint Laurent Justinien, t. II, 347. Quelques effets de la prudence, *ibid.* 348. La prudence est la première arme spirituelle de celui qui entre dans la lutte intérieure, *ibid.*, 397. De la prudence chrétienne, t. III, 511. Qu'il faut avoir la simplicité de la colombe et la prudence du serpent, t. V, 14.

Puissance. Que la toute-puissance de Dieu est un degré bien propre à nous élever à lui, t. IV, 498.

Pulsations. Deux pulsations du cœur de Jésus, t. V, 197.

Pureté d'intention, est comme l'âme de nos œuvres, elle en rehausse le prix et la valeur, t. III, 495; *ibid.*, 437. Sur le même sujet, t. I, 11. *ibid.*, 115. De la pureté du cœur; ce qui est absolument nécessaire pour l'obtenir, t. II, 260. Pureté du cœur et des sens, t. V, 13. Sur les tentations contre la pureté, t. III, 513. Ce qu'il faut pour avoir la pureté parfaite du cœur et du corps, d'après Cassien, t. IV, 14. Excellence de la pureté du cœur, *ibid.*, 18. Pureté qu'on doit avoir pour recevoir le très-saint Sacrement *ibid.*, 570.

Purgation. Illumination et perfection de l'âme sainte, t. IV, 179.

Purgatoire. Du purgatoire, par sainte Françoise Romaine; de l'état où y sont les âmes; des différentes prisons et des supplices qu'on y endure, t. V, 429. Traité du purgatoire, par sainte Catherine de Gênes, où elle embrasse l'état où sont ces âmes, la demeure où elles sont enfermées, la tranquillité dont elles jouissent au milieu même de leurs peines, ce qui cause leurs tourments; différence entre leurs peines et celles des damnés, t. VI, depuis p. 5 jusqu'à p. 22.

Purification du cœur et de l'âme; soin qu'on devrait en prendre, t. IV, 18.

Qualités. Qualités de l'abbé d'un monastère, par saint Benoît, t. I, 201.

Qualités de l'Epouse de Jésus-Christ, t. II, 249. Qualités que doivent avoir les désirs de la perfection, t. III, 571. Qualités du bon prédicateur, t. II, 211. Qualités de ceux qui doivent combattre dans le stade spirituel, *ibid.*, 404. Qualités ou vertus d'un bon maître, t. IV, 526.

Quatre. Quatre degrés de l'aversion envers le prochain, t. I, 157. Les quatre voix que Dieu fait entendre aux pécheurs, qui sont : le bienfait, la doctrine, le châtiment, l'inspiration intérieure, t. III, 12. Les quatre soutiens intérieurs de la Société des Frères des Ecoles chrétiennes, t. IV, 525. Les quatre soutiens extérieurs, *ibid.*, 526. Quatre degrés de la pauvreté de Jésus-Christ, t. V, 156.

Que. Que l'âme fidèle doit s'abandonner à la volonté divine, soit pour la vie, soit pour la mort, t. V, 200. Que les œuvres finies en elles-mêmes ne peuvent suffire sans la vraie charité pour satisfaire et être récompensé, *ibid.*, 352. Que la voie de la perfection est plus douce qu'on ne pense, VI, 47. Que l'amour et la crainte de Dieu, joints ensemble sont un puissant moyen pour résister aux tentations du démon, *ibid.*, 85. Que Dieu peut donner quelque soulagement aux âmes qu'il a blessées par les traits de son divin amour, *ibid.*, 88. Que l'âme doit demeurer dans l'obscurité pour s'élever à une éminente contemplation, t. III, 229. Que la fidélité de l'âme se fait mieux voir parmi les sécheresses que dans la consolation, t. VI, 265.

Quel, quelle. Quelle doit être notre intention en nos actions, t. IV, 309. Quel trésor précieux est la charité, et quel mal est la colère, t. V, 25. Que le ressentiment est toujours suivi de grands maux, *ibid.*, 26. Qu'on ne peut être sauvé sans l'amour de Dieu, *ibid.*, 190.

Qu'il faut fuir l'élévation et les honneurs, t. III, 100. Qu'il faut cacher ses vertus, *ibid.*, 414. Qu'il faut s'en remettre à Dieu du soin de ses affaires, *ibid.*, 502. Qu'il n'y a rien d'impossible à la volonté humaine unie à la volonté divine, t. IV, 114. Qu'il faut rechercher la compagnie des bons et fuir celle des méchants, *ibid.*, 187. Qu'il ne faut point descendre d'un état plus parfait à un état plus imparfait, t. V, 12. Qu'il ne faut point se borner à un soin superficiel de son âme, *ibid.*, 29. Qu'il faut supporter les maladies avec patience, *ibid.*, 31-32.

Questions. Trente-huit questions et solutions scripturaires et mystiques de sainte Hildegarde, t. V, 66 et suiv.

R

Racine. De la racine et de l'enchaînenement des vertus, t. IV, 92. Cet article est digne d'être médité.

Radegonde (Sainte), naquit au sein de la cour de Thuringe, en 520. Sa vie, ses vertus, ses épreuves, son entrée en religion, ses fondations, t. V, 35 et suiv. Fragments conservés jusqu'à ce jour des écrits de sainte Radegonde, *ibid.*, 39. Son testament, *ibid.*, 43.

Raisons. Deux raisons de supporter les maladies et les tentations avec patience, t. III, 511.

Rajeunissement de l'aigle; guérison spirituelle; comment se fait ce rajeunissement, et que l'âme, à l'instar de l'aigle, peut se renouveler et rajeunir, t. III, 69.

Rang de Marie dans le ciel, qu'elle s'élève par sa dignité au-dessus de toutes les grandeurs célestes, t. III, 77.

Ravissement. Ce que c'est que le ravissement, en quoi il diffère de l'extase, t. V, 1 et suiv. Comment ils viennent, d'après sainte Thérèse, t. VI, 146. En quel état est l'âme durant le ravissement, qu'elle nage sur une mer de vérités et d'instructions merveilleuses, t. V, 152.

Récapitulation des vingt-six degrés de l'Echelle sainte, par saint Jean Climaque, t. I, 297.

Rechute. Sur les rechutes; le danger d'une rechute est plus grand que celui des chutes précédentes, t. III, 597.

Récompense. Récompenses des justes, t. II, 28. De la récompense des élus, t. III, 447.

Reconnaissance. Sur la reconnaissance; qu'elle est un tribut que Dieu exige de sa créature, t. III, 514. L'ingratitude est un péché qui tarit la source des grâces, *ibid.*

Recours. Recourir dans les peines spirituelles au Père sacré, pour conserver la paix de l'âme, t. VI, 377.

Recueillement. Sans le recueillement intérieur et les aspirations, les exercices spirituels sont des holocaustes sans moelle, un ciel sans étoiles et un arbre sans feuilles, t. III, 425. Qu'il faut s'étudier au recueillement, t. IV, 536.

Rédemption. Du mystère de notre Rédemption, par sainte Catherine de Sienne, t. V, 321.

Réfléchissants. Des esprits trop réfléchissants, t. III, 422.

Réflexions sur les moyens de devenir intérieurs, t. IV, 528.

Regarder. Qu'il faut toujours et en toutes rencontres regarder Dieu seul avec persévérance et humilité, t. VI, 339.

Règle. Règle de saint Benoît, t. I, 210. Ce qu'en ont dit Bossuet, Châteaubriand, Côme de Médicis, etc., *ibid.*, 195. Règles pour le silence, *ibid.*, 159. Pour la conduite à tenir, *ibid.*, 158. Règles pour faire ses actions avec un esprit intérieur, t. IV, 288. Règles de conduite pour arriver à la perfection, t. VI, 403.

Règlement. Assiduité au règlement de vie, t. III, 498. Règles sommaires de la vie spirituelle, t. IV, 140. Vingt règles pour acquérir la sainteté, que le Seigneur donna à sainte Magdeleine de Pazzi dans un ravissement, t. VI, 215.

Regret. Qu'on ne doit point regretter ce qu'on quitte pour Dieu, t. I, 14. Regret du temps mal employé, t. IV, 237.

Relâchement. Qu'il ne faut jamais se relâcher, ni se décourager, t. I, 13 et 14. Dernières paroles de saint Antoine sur ce sujet, *ibid.*, 23.

Religieux. Comptes qu'auront à rendre les religieux, etc., t. III, 379.

Remarques critiques sur les tentations de saint Antoine, t. I, 24.

Remèdes contre l'insensibilité de l'âme et le refroidissement de la charité, t. I, 255. Remèdes du péché, t. II, 14. Remèdes contre quelques tentations spirituelles, t. II, 266. Six remèdes contre les fausses révélations, *ibid.*, 270. Sept remèdes opposés aux sept tyrannies de l'habitude, *ibid.*, 305. Remèdes contre l'impatience, t III, 477. Sept remèdes contre la tristesse, *ibid.*, 484. Principaux remèdes contre la révolte des sens, *ibid.*, 514. Remèdes contre l'impureté, la vigilance du cœur, t. IV, 15. Remèdes de l'amour, de la concupiscence ou du désir, de la délectation ou de la joie, *ibid.*, 432. Que l'amour et la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remède pour résister aux tentations du démon, t. VI, 85. Remèdes contre la présomption et la propre estime, t. V, 21 et 22.

Renoncement. Du renoncement à la vie mondaine, par saint Jean Climaque, t. I, 261. Qu'il sert de peu et même de rien aux religieux d'avoir renoncé au monde, etc., s'ils ne renoncent en même temps à leur propre volonté, t. III, 361. Du renoncement à son amour-propre, *ibid.*, 572. Qu'il faut renoncer à sa propre volonté, t. IV, 533. A son propre jugement, *ibid.*

Renouvellement des sept sacrements dans l'âme, d'après sainte Gertrude, t. V, 201.

Renvoi. Dangers et folie du renvoi de la conversion, t. III, 65.

Réponses à quelques questions sur des matières spirituelles, t. VI, 361.

Réprouvés. Leur état dans l'autre vie, t. V, 356.

Résignation. De la plus parfaite résignation intérieure de l'âme et du transport par lequel l'homme s'abîme tout entier en Dieu, t. IV, 104 et suiv. De l'humble résignation et vraie contemplation et perfection, *ibid.*, 123. De la résignation en l'état de pauvreté spirituelle, *ibid.*, 125. Ce qu'est devant Dieu la résignation dans les souffrances, *ibid.*, 307. De la parfaite résignation de tout soi-même en la volonté de Dieu, t. V, 198.

Ressentiment, qu'il est toujours suivi de grands maux, tels que sont la jalousie, le chagrin, la médisance, t. V, 26.

Retraite. Qu'il faut se tenir dans la retraite extérieure, t. IV, 536. Qu'il faut pratiquer la retraite intérieure, *ibid.*, 537.

Réunion des trois vertus théologales : que la Foi est comme un rayon du soleil qui nous éclaire ; l'Espérance, comme la lumière de ce rayon qui nous encourage ; la Charité, comme ce soleil tout entier qui nous enflamme et féconde en nous tout le bien que nous faisons, t. I, 306.

Révélations. Ce que c'est qu'une révélation, t. V, 1. Doctrine de Bossuet et de Benoît XIV sur ce sujet, *ibid.*, 5 et 6. Remèdes contre les fausses révélations, t. II, 270. Révélations de sainte Hildegarde, t. V, 53. *Idem* de sainte Angèle de Foligno, t. V, 115. *Idem.*, de sainte Gertrude, *ibid.*, 181. *Idem*, de sainte Brigite, *ibid.*, 211.

Révérence. Révérence que l'on doit garder dans la prière, par saint Benoît, t. I, 217.

Richesse. Que notre plus grande richesse doit être Dieu, t. VI, 258.

Rôle de la chair, elle est le carquois de Satan ; c'est là qu'il tient ses flèches, etc., t. III, 66.

Rosaire. Institution du Rosaire et Chevaliers de l'ordre du saint Rosaire, t. II, 195. Collier céleste de l'ordre du saint Rosaire, *ibid.* Que la Reine elle-même imposait le cordon en grande cérémonie, *ibid.*, 196.

Route. De la route qui mène au ciel ; qui a-t-on jamais vu, qui, pour aller en un lieu, choisisse le chemin opposé, t. III, 71.

Royaume. Du royaume des ténèbres ou du péché, par saint Macaire d'Egypte, t. I, 31.

Ruine. De la ruine de l'Eglise ou de l'énorme difformité du peuple chrétien de nos jours, t. IV, 253.

S

Sacrement. Sur l'institution du très-saint Sacrement, ses merveilles, ses trésors et ses grandeurs, par sainte Magdeleine de Pazzi, t. VI, 173. Très-belles pensées sur ce sujet, *ibid.*, 174. Allocutions très-touchantes et traits d'histoire sur le très-saint Sacrement, par le bienheureux Léonard de Port-Maurice, t. IV, 568. Du Sacrement de l'autel, t. V, 167.

Sacrifice. Combien sont précieux les fruits qu'on retire de l'assistance au saint sacrifice de la Messe, t. V, 182. Vision merveilleuse de sainte Gertrude, touchant le saint sacrifice de la Messe, *ibid.*, 203.

Sacrilége. Enormité de ce crime, t. IV, 575. Trait d'histoire affreux, *ibid.*, 576.

Sages, sagesse. De la sagesse, par saint Isidore de Séville, t. I, 325. De la vraie sagesse ; en quoi elle consiste ; quels sont les sages ou les insensés, t. III, 591. Livre de la Sagesse éternelle, en forme de dialogue, par Henri Suso, t. IV, 135. Que c'est en Dieu qu'il faut chercher la vraie sagesse, *ibid.*, 190. De la sagesse de Dieu considérée en elle-même et comme degré pour nous élever jusqu'à lui, *ibid.*, 499. De la sagesse de Dieu considérée dans ses effets, *ibid.*, 500.

Sainteté. De la sainteté du ministère de la parole, t. IV, 346. Sublimité de cette fonction ; sages conseils pour la bien remplir, *ibid.* Sur les permissions à accorder pour la communion, *ibid.*, 348.

Saints Anges, par saint Louis de Gonzague. (Voyez son Esprit et le mot *Anges.*) Du bonheur éternel des Saints, sous le nom de Royaume de Dieu, par Bellarmin, t. IV, 509. Saint usage des offenses reçues, t. III, 426.

Saint sacrifice. Voyez *Messe.* Belle révélation de sainte Gertrude, sur le saint sacrifice de la Messe, t. V, 203.

Salut. Salutation à Marie, par saint François d'Assise, t. II, 210. *Idem*, par saint Bernardin de Sienne, *ibid.*, 308. Saluts à Marie, par saint André de Crète, t. I, 437.

Salve Regina, très-belle exposition du *Salve Regina*, par saint André Avellin, t. III, 351.

Samaritain. Sur la parabole du Samaritain, aux pénitents, par saint Eloi, t. I, 353.

Santé. Du soin excessif de sa santé, t. III, 508.

Scrupules. Des scrupules, par saint François de Sales, t. III, 413. Des scrupules, par saint Liguori; marques d'une personne scrupuleuse, t. III, 577. Remèdes indiqués par les maîtres de la vie spirituelle, *ibid.*, 578. De quelques erreurs des personnes scrupuleuses, t. IV, 157. Elles s'égarent en beaucoup de choses; elles se laissent abattre par une crainte exagérée; elles veulent savoir ce que personne ne peut savoir; elles veulent répondre à tout et discuter avec le démon; elles ne peuvent pas dire un seul *Ave Maria*, *ibid.*, 157-158. Moyen d'acquérir du mérite au milieu des dégoûts intérieurs, *ibid.*, 159. Contre les scrupules, par le bienheureux Avila, t. IV, 368. Par sainte Thérèse, t. VI, 50. Sur les scrupules, par saint Philippe de Néri, t. III, 304.

Scété. Désert de Scété; notes, t. I, 160.

Sécheresses. Des sécheresses dans l'Oraison, par saint François de Sales, t. III, 414. Qu'il faut louer Dieu dans la tiédeur et les sécheresses, t. IV, 205. Que les sécheresses dans l'Oraison ne doivent ni nous étonner, ni nous décourager, t. VI, 58.

Séjour à la crèche de Jésus. Richesses et gloire qu'on y trouve, t. IV, 229.

Sens; nécessité de les assujettir à l'esprit, t. II, 423.

Sentences spirituelles de saint Antoine, t. I, 9. De saint Isidore de Peluse, *ibid.*, 116. Sentences et avis spirituels de saint Nil, *ibid.*, 134. Principales sentences de saint Pémen ou Pasteur, *ibid.*, 153 et suiv. Sentences et paroles remarquables de saint Ignace, t. III, 112. Sentences spirituelles de saint Jean de la Croix, *ibid.*, 252. Sentences choisies de saint Philippe de Néri, *ibid.*, 299. *Idem.*, de sainte Chantal, t. VI, 269.

Sentiments envers Dieu, par saint Vincent Ferrier, t. II, 276. Sentiments par rapport à soi-même, *ibid.*, 277. Sentiments à l'égard du prochain, *ibid.*, 278. Sentiments de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, par saint François Xavier, *ibid.*, 507 et suiv. Sentiments de confiance en Dieu, par le même, *ibid.*, 510. Sentiments de joie dans les travaux et les souffrances, par le même, *ibid.*, 513. Sentiments d'humilité, par le même, *ibid.*, 515. Sentiments sur la soumission aux volontés de Dieu, par le même, *ibid.*, 517. Pensées du même, *ibid.*, 518. Avis spirituels du même, *ibid.*, 519. Du sentiment de la divine présence, t. III, 424. Sentiments, maximes et sentences de sainte Chantal, t. VI, 269. Sentiments sur l'efficacité de l'Oraison, t. IV, 463.

Séparation. De la séparation du monde et de la vigilance sur soi-même, t. V, 13.

Sépulcre. Sermon de Pierre le Vénérable, sur le sépulcre de Jésus-Christ, t. IV, 78.

Sept. Traité des sept armes spirituelles, par sainte Catherine de Bologne, t. v, 441. Sur sept opérations de la miséricorde de Dieu en chacun de nous, t. ii, 237. Sept qualités de la vraie foi, *ibid.*, 343. Sept remèdes pour opposer aux sept tyrannies de l'habitude, *ibid.*, 305.

Septuagésime. Sermon de saint Yves de Chartres, pour le jour de la Septuagésime, t. ii, 136.

Sermons de saint André de Crète, t. i, 429. De saint Odilon de Cluny, t. ii, 41. De saint Yves de Chartres, *ibid.*, 125. De saint Antoine de Padoue, *ibid.*, 231. De saint Thomas de Villeneuve, t. iii, 3. De saint Bernardin de Sienne, t. ii, 285. De Pierre le Vénérable, t. iv, 74 et suiv. Du bienheureux Léonard de Port-Maurice, *ibid.*, 543 et suiv.

Serpent. Prudence du serpent et simplicité de la colombe, t. v, 14.

Servir, service. Servir Dieu c'est régner, t. iv, 394. Douceur du service de Dieu, *ibid.*, 395. Que les combats et les peines sont inséparables du service de Dieu, *ibid.*, 10.

Signes. Signes de la bonne et de la mauvaise tristesse, t. iii, 483. Du signe extérieur du chrétien, t. iv, 399. Trait d'histoire, *ibid.* Du signe intérieur du chrétien, qui est la charité, *ibid.*, 402. Signes de l'avancement dans la vertu, t. iii, 434.

Silence. Règles que donnait saint Pémen sur le silence, t. i, 159. Du silence; que la mort et la vie sont dans le mouvement de la langue, t. i, 210. Du silence, par saint Jean Climaque, *ibid.*, 276. Du silence, par saint Vincent Ferrier, t. ii, 259. Du silence; on peut l'appeler la modestie de la langue; il a une certaine alliance avec la contemplation divine et la suspension de l'âme; il est le chemin de la solitude pour l'âme désireuse de Dieu et de la paix intérieure, t. iv, 452. Qu'il faut veiller sur sa langue, t. v, 26.

Sincérité. De la sincérité, t. iii, 418. Ce qu'est l'homme double, *ibid.*

Simplicité. Ce qu'est la simplicité, par saint Jean Climaque, t. i, 291. Moyens pour acquérir la simplicité, *ibid.*, 292. De la simplicité religieuse, par saint François de Sales, t. iii, 464. De l'humilité et simplicité des paroles et des actions, *ibid.*, 499. De la simplicité de la foi, t. iv, 302. Combien la simplicité est agréable à Dieu, t. v, 217.

Sobriété. De la sobriété, par saint Laurent Justinien, t. ii, 367. Moyens pour acquérir la sobriété, *ibid.*, 368.

Société. Qu'il faut rechercher la société des bons et fuir celle des méchants, t. iv, 187.

Soin. Du soin des malades, t. i, 217. Du soin de se corriger et d'avancer dans la vertu, *ibid.*, 241. Du soin de combattre les passions avant qu'elles se changent en habitude, *ibid.*, 244. Du soin excessif de sa santé, t. iii, 508. Du soin et de l'examen journalier de notre avancement spirituel, t. iv, 308. Soin de fuir la médisance, t. ii, 18.

Soleil. Le soleil possède quatre qualités : il est le siége de la majesté de Dieu; il jouit d'une excellente beauté; il est rapide dans ses mouvements, et sa lumière et sa chaleur produisent des effets merveilleux, t. iv, 487.

Solitude, solitaire. Avantages de la vie solitaire, par saint Eucher, t. I, 165. Avantages de la solitude, par saint François de Sales, t. III, 415. La solitude nécessaire pour apaiser l'ardeur de la fièvre d'impureté, par Cassien, t. IV, 16. Autres avantages de la solitude, *ibid.*, 17. Instructions de sainte Chantal, sur les solitudes annuelles, t. VI, 267.

Sollicitude. Touchante sollicitude de Marie, pour notre salut, t. IV, 589. Trait d'histoire, *ibid.*, 590.

Songes. Des tentations par songes, t. I, 332. Qu'il y a diverses espèces de songes; rôle des mauvais esprits dans les songes, *ibid.*, 333.

Souffrances. Les souffrances sont comme les matériaux qui composent l'édifice de notre salut, t. III, 478. Que les souffrances rendent l'âme la digne épouse de Jésus-Christ, t. IV, 307. Qu'on doit se préparer à souffrir de grands travaux, *ibid.*, 363. Les souffrances sont le chemin le plus court pour aller à Dieu, t. III, 436.

Souillures. Comment on peut se laver des souillures qu'on a contractées, t. V, 193.

Soumission due à Dieu, t. III, 66.

Soutiens. Les quatre soutiens intérieurs de la Société des Frères des Ecoles chrétiennes, t. IV, 525. Les quatre soutiens extérieurs, *ibid.*, 526. Les douze soutiens de la foi chrétienne, t. II, 287.

Souvenir. Du souvenir des injures; ses fâcheux effets, t. I, 237. Du souvenir de la céleste patrie, t. IV, 238. Biens précieux et bonheur dont on y jouit, *ibid.*, 239. Du souvenir de la Passion de Jésus-Christ, t. V, 448. Du souvenir de sa propre mort, *ibid.*, 449. Du souvenir de la gloire dont on jouit devant Dieu, *ibid.*, 450.

Spiritualité. Avis de sainte Chantal, sur plusieurs points de vraie spiritualité, t. VI, 254.

Supplices des damnés, t. II, 24.

Support. Du support du prochain, t. III, 443. Deux raisons de supporter les maladies avec patience, *ibid.*, 511.

Surprises des passions sont inévitables dans cette vie, t. III, 474.

Synaxe. Discours sur la sacrée Synaxe, par saint Anastase le Sinaïte, t. I, 403.

Synclétique (Sainte). Première fondatrice des ordres de femmes; naquit en Egypte; sa pénétration, sa sagesse, sa rare éloquence, ses tentations, ses infirmités, sa mort à l'âge de 84 ans, t. V, 7. Ses entretiens aux religieuses, *ibid.*, 11 et suiv.

T

Tabernacle. Livre des *Trois tabernacles*, par le bienheureux Thomas à Kempis, t. IV, 215.

Taulère (Jean), religieux contemplatif, naquit en Allemagne, en 1294; embrassa l'Institut des Frères Prêcheurs dans le couvent de Stras-

bourg, t. IV, 81-82. Il brilla dans la chaire à Cologne, à Strasbourg et ailleurs, *ibid.* Les effets merveilleux de ses prédications, *ibid.* Son éminente piété, son érudition, *ibid.* Il est un des mystiques les plus solides et les plus corrects, *ibid.*, 82. Divers jugements sur ses écrits, *ibid.*, 83. Il meurt à Strasbourg, le 16 juin de l'an 1361; son Alphabet doré, *ibid.*, de 85 à 87. Ses Institutions divines et salutaires, *ibid.*, de 87 à 121. Ses épîtres, de 122 à 129. Notes sur son tombeau et son épitaphe, 129.

Tempérance. Sur la tempérance, par saint Nil, t. I, 129.

Tempête de la vie. La barque qui est sur la mer, c'est l'homme qui vit dans le monde; les passions sont les vents qui font la tempête, etc., par saint Liguori, t. III, 593.

Temps. Bienfait du temps que Dieu nous accorde; combien nous devons l'estimer, t. II, 427. Regret du temps mal employé, t. IV, 237.

Tentations Le désert exempte de trois sortes de tentations: de celles de l'ouïe, de celles de la langue et de celles des yeux, t. I, 10. Notes sur les tentations de saint Antoine, *ibid.*, 24 et 25. Remèdes contre quelques tentations spirituelles, t. II, 266. Diverses tentations, t. III, 67. Ne pas raisonner avec les tentations, ni les appréhender, ni même y réfléchir; elles ne nous font point de mal lorsqu'on n'y songe point. *ibid.*, 468. Sur les tentations contre la pureté, *ibid.*, 513. Comment on doit se défendre de la tentation, t. IV, 115. De quelques graves tentations de la vie spirituelle, t. IV, 154. Des tentations, leur siége, leurs forces, etc., *ibid.*, 435 et suiv. Avantages de la tentation, t. V, 201. Avis pour résister aux tentations de fausse humilité, t. VI, 83. Qu'on ne doit pas s'en étonner ni disputer avec l'ennemi, *ibid.*, 263. Des tentations par songes, t. I, 332.

Terre. La terre, degré pour élever son esprit à Dieu; elle est comme le palais de l'homme, t. IV, 476.

Testament, ou dernières paroles de saint Antoine, t. I, 23. *Idem*, de saint Dominique, t. II, 187. Testament de saint Ignace, ou ses dernières paroles sur la vertu d'obéissance, t. III, 115. Testament de sainte Radegonde, t. V, 43. De sainte Claire, *ibid.*, 103. De sainte Angèle de Foligno, *ibid.*, 171. De sainte Catherine de Bologne, *ibid.*, 466. Testament spirituel ou donation de la vénérable sœur Marguerite-Marie Alacoque, signé de son sang, VI, 411.

Théologie mystique. Du bienheureux état de la théologie mystique, t. IV, 310. Que dans cet état l'âme devient capable de contempler l'abîme de la divinité avec un regard net, simple et agréable, etc., *ibid.*, 310 et suiv.

Thérèse (Sainte). Sa notice, t. VI, 37. Sa vie admirable écrite par elle-même; phases diverses de cette vie; ses nombreux écrits. Les papes Grégoire XV et Urbain VIII lui ont donné le titre de *Docteur de l'Eglise*, *ibid.*, 39. Ses lettres offrent tous les genres de style épistolaire, embelli par les agréments d'une sainte gaieté, *ibid.*, 39. Tous ses écrits portent l'empreinte d'un génie supérieur, *ibid.*, 40. Notes

sur les Carmélites déchaussées, t. vi, 157. Chaque article de ses écrits se trouve par lettre alphabétique à la Table particulière, comme à la Table générale.

Thomas de Cantorbéry (Saint), reçut le jour à Londres, en 1117; fait ses études à Oxford, à Paris et à Bologne, t. ii, 149. Sa célébrité en jurisprudence, droit canon et en littérature, *ibid.* Nommé archevêque de Cantorbéry, *ibid.*, 150. Sa trempe vigoureuse; excès où tombe Henri II contre ce Saint; sa vie, par Edmond Grimes, *ibid.*, 151. Ses lettres très-curieuses au cardinal Hyacinthe, *ibid.*, 153. A Robert comte de Leicester, *ibid.*, 154. A Robert, évêque d'Herefort, 156. A l'impératrice Mathilde, *ibid.*, 159. A Henri II, roi d'Angleterre, *ibid.*, 161. Au même, *ibid.*, 163. Au même, *ibid.*, 166. Aux Evêques suffragants, *ibid.*, 167. Aux cardinaux romains, *ibid.*, 168. Au Pape, *ibid.*, 170. Autres, *ibid.*, de 171 à 176. Description du tombeau de saint Thomas de Cantorbéry, *ibid.*, 176.

Thomas de Villeneuve (Saint), archevêque de Valence; naquit à Fuenlana en Castille; son nom d'Extatique qu'on lui donne souvent, lui vint de son ardent amour pour Dieu, qui le faisait comme fondre en extase, t. iii, 1. Il fut un des plus beaux ornements de l'Eglise d'Espagne, *ibid.*, 2. Son corps repose dans l'église des Augustins à Valence, *ibid.* Ses sermons sont très-remarquables, ceux qu'il a faits sur l'amour de Dieu et de la sainte Vierge surtout. Sermon sur le jugement dernier, *ibid.*, 3. Sur la connaissance de soi-même, *ibid.*, 5. Qu'on doit connaître trois choses : ce qu'on est par sa nature, par sa condition, par ses devoirs, *ibid.* jusqu'à pag. 12. Sermon sur ces mots *Ego vox clamantis in deserto.* Dieu fait entendre quatre voix à l'homme : la voix du bienfait, la voix de la doctrine par la prédication, la voix de la correction ou du châtiment, la voix de l'inspiration intérieure, *ibid.*, 12 jusqu'à 17. Sur l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence. *ibid.* Sur les avantages et les fruits de la confession fréquente, *ibid.*, 18 à 22. Des moyens d'obtenir la contrition, *ibid.*, 22 et suiv, Pieuse et divine paraphrase du *Pater*, *ibid.*, 25. Du commandement de l'amour; il le traite admirablement, *ibid.*, de 30 à 37. Pourquoi Dieu doit-il être aimé, *ibid.*, de 37 à 43. Moyens d'obtenir l'amour de Dieu, *ibid.*, 43. Divers passages sur la très-sainte Vierge, sur son enfantement, *ibid.*, 44. Sur l'Annonciation, *ibid.*, 46. Sur le *Magnificat, ibid.*, 48. Sur la fête de l'Assomption, *ibid.* 54. Sur la vie contemplative de la sainte Vierge, *ibid.*, 60. Sur la mort de la très-sainte Vierge, *ibid.* 62. Morceaux choisis : malheur de servir les passions, *ibid.*, 64. Folie de renvoyer sa conversion, *ibid.*, 65. Prix et dignité de l'âme, *ibid.* Rôle de la chair, *ibid.* Valeur des bonnes œuvres, *ibid.*, 67. Autres extraits, *ibid.* Rajeunissement de l'aigle, *ibid.*, 69. Route qui mène au ciel, *ibid.*, 71. Portrait de l'avare, *ibid.* Présence réelle, *ibid.*, 74. Cinq livres ouverts à l'homme, *ibid.*, 77. Extase de l'âme, *ibid.* Marie en contemplation, *ibid.* Rang de Marie au ciel, *ibid.* Figure de l'homme spirituel, *ibid.*, 78. Notes sur les filles hospitalières de saint Thomas de Villeneuve, *ibid.*, 78 et 79.

Thomas à Kempis. Voyez *Kempis*.

Tiédeur. Ce qu'est cet état ; ce que doit être celui qui est dans cet état, t. III, 548. Dangers des âmes tièdes, *ibid.*, 595. Qu'il faut louer Dieu dans la tiédeur et durant la sécheresse, t. IV, 205. Dangereux effets de la tiédeur, *ibid.*, 377.

Tiers ordre de saint Dominique, t. II, 193. *Idem*, de saint François d'Assise, *ibid.*, 226. Second ordre du même, t. V, 110.

Tombeaux de sainte Radegonde à Poitiers, t. V, 47. Pour les autres, voyez les Notes à la fin de chaque Esprit.

Tomber. Que les personnes les plus élevées en grâce doivent toujours craindre de tomber, t. VI, 51.

Traité de l'Oraison par saint Nil, t. I, 138. Traité de la virginité de Marie, par saint Ildefonse, *ibid.*, 369. Traité de l'Oraison. par saint Pierre d'Alcantara, t. III, 123. Traité de la vie spirituelle, par saint Vincent Ferrier, t. II, 259. Traité de l'obéissance par sainte Catherine de Sienne, t. V, 470. Traité de la Providence, par la même, *ibid.*, 361. Traité de l'enfer, par sainte Françoise Romaine, *ibid.*, 424. Traité des sept armes spirituelles, par sainte Catherine de Bologne, *ibid.*, 441. Traité du purgatoire, par sainte Catherine de Gênes, t. VI, 5. Traité des douleurs intérieures du cœur adorable de Jésus-Christ, par la bienheureuse Baptiste Varani, *ibid.*, 283.

Traiter. Comment Dieu a coutume de traiter ceux qui sont à lui, t. IV, 365.

Traits d'histoire, t. I, 345, t. IV, 546. *Ibid.*, 568. *Ibid.*, 569. *Ibid.*, 572. *Ibid.*, 574. *Ibid.*, 576. *Ibid.*, 578. *Ibid.*, 579. *Ibid.*, 581. *Ibid.*, 583. *Ibid.*, 585. *Ibid.*, 587. *ibid.*, 592.

Transfiguration. Sermon de Pierre le Vénérable, sur ce sujet, t. IV, 74

Transformation en Dieu, trois manières dont elle peut avoir lieu, t. V, 163.

Tranquillité intérieure. Qu'il faut demeurer en paix dans son humiliation, t. VI, 333. Qu'il faut que Dieu mette tout le bien qui est en nous, et que nous devons l'attendre avec patience, *ibid.*

Trépassés. Institution de la commémoration des trépassés, par saint Odilon de Cluny, t. II, 38.

Tribulations. De l'utilité des tribulations, t. III, 589. Que cette utilité est grande, *ibid.* Comment doit-on user des tribulations, *ibid.*, 590.

Trinité (Sainte). Belle et sublime comparaison de sainte Lidwine, sur ce mystère, t. V, 393 et 394. Révélation de sainte Hildegarde, sur la très-sainte Trinité, *ibid.*, 53.

Triste, tristesse. De la tristesse qui produit la joie, t. I, 369. Avis sur la tristesse et l'inquiétude intérieure, t. III, 479. De la tristesse en particulier, *ibid.*, 482. Signes de la bonne et de la mauvaise tristesse, *ibid*, 483. Vrai caractère de la tristesse salutaire de la pénitence, *ibid.*, 486. Deux sortes de tristesse, t. V, 18. De la tristesse, par Cassien ; manière de la combattre avec succès ; causes de la tristesse;

quand est utile la tristesse, t. IV, 29 et suiv. De la tristesse de l'âme, *ibid.*, 154. De la tristesse et de la joie du cœur, t. VI, 332.

Trois livres donnés à l'homme pour l'instruire : celui de la conscience, celui de l'écriture, celui de la nature, t. II, 236. Des trois tabernacles, par saint Thomas à Kempis, t. IV, 215. Sur trois moyens de connaître Dieu, *ibid.*, 405. Trois naissances de l'âme religieuse, t. V, 30.

U

Union divine. Ce que c'est que l'union de l'âme avec Dieu, t. III, 229. Comparaison qui rend cette union plus sensible, *ibid.*, 230. Sages conseils pour rendre parfaite l'union avec Dieu, *ibid.*, 237. Traité de l'union de l'âme avec Dieu, par Henri Suso, t. IV, 142. Que tout homme doit aspirer à l'union avec Dieu, et par quels moyens il peut y parvenir, *ibid.*, 283. Premier moyen, *ibid.*, 285. Second moyen, *ibid.*, 291. Troisième moyen, *ibid.*, 293. En quel état il faut être pour parvenir à l'union divine, *ibid.*, 313. Oraison d'union. Voyez *Oraison*. Union qui se trouve en l'homme, entre les trois facultés spirituelles de nos âmes, t. V, 330. Union des trois vertus de charité, d'humilité et de discrétion, *ibid.*, 353. Union qui devrait exister entre les personnes qui servent Dieu, *ibid.*, 45. Des divers modes d'union de Dieu avec l'âme, et de l'âme avec Dieu, t. VI, 203.

Unité. De l'unité de l'essence et de la trinité des personnes divines, mystiquement appliquées l'une et l'autre à l'âme, t. VI, 171.

Usage Saint usage des offenses reçues; belle énumération de la mission des vertus, qui est de souffrir les affronts et les injures, t. III, 426.

Utilité. De l'utilité de la pauvreté pour la perfection, t. II, 365. Utilité des tribulations, t. III, 589. Comment doit-on user des tribulations, *ibid.*, 590. Utilité de la prière, quoique son effet n'apparaisse pas sensiblement, t. V, 189. Utilité de la fréquente communion, *ibid.*, 192. Utilité de la communion spirituelle, *ibid.*, 194. Utilité du souvenir de la passion de Jésus-Christ, *ibid.*, 195. Utilité des mauvaises pensées pour purifier les âmes fidèles et augmenter leurs mérites, *ibid.*, 236. Utilité des croix, t. VI, 259.

V

Vaine gloire, par saint Nil, t. I, 130. De la vaine gloire si variée dans ses formes, par saint Jean Climaque, *ibid.*, 285. Que la vaine gloire et les contestations sont la semence de toutes les discordes, t. III, 321. De la vaine gloire, par Cassien; que la vaine gloire est un ennemi subtil; ses ruses, ses différentes faces; que c'est une plaie dangereuse; trait d'histoire à ce sujet, t. IV, 34 et suiv. Sur la vaine gloire et quelques autres sujets, t. IV, 339.

Valeur. La valeur des bonnes œuvres est la foi et l'amour, t. III, 67.

Varani Baptiste (Bienheureuse), de l'ordre des Pauvres Clarisses d'Urbin. Sa notice, t. VI, 279. Son beau traité sur les douleurs intérieures du cœur adorable de Jésus-Christ, *ibid.*, 283. Révélations à ce sujet, *ibid.* Diverses peines de ce divin cœur ; première peine, *ibid.*, 285. Deuxième peine, *ibid.*, 288. Troisième peine, *ibid.*, 290. Quatrième peine, *ibid.*, 291. Cinquième peine, *ibid.*, 293. Sixième peine, *ibid.*, 294. Septième peine, *ibid.*, 297. Autre révélation sur la douloureuse agonie de Jésus-Christ, *ibid.*, 301.

Véniel. Les péchés véniels délibérés ne sont pas des fautes légères, t. VI, 49.

Vérité. Qu'il faut l'aimer et la prêcher avec force, avec constance et sans rien craindre (saint Dominique), t. II, 183. De la vérité charitable, par saint François de Sales, t. III, 407. Qu'on n'aime pas Dieu si on n'aime pas la vérité, t. VI, 172.

Vertu. Le nom de vertu ne doit point nous effrayer, t. I, 15. Discours de saint Antoine sur la vertu, t. I, 12 et suiv. Du soin de se corriger et d'avancer dans la vertu, par saint Dorothée, *ibid.*, 241. De l'édifice spirituel des vertus dans l'âme, *ibid.*, 251. Des vertus théologales, par saint Jean Climaque, *ibid.*, 306. De l'acquisition des vertus; qu'on s'élève difficilement aux vertus, mais qu'on descend facilement aux vices, *ibid.*, 326. Du combat des vertus contre les vices, *ibid.*, 327. Vertus de l'âme, t. II, 16. Des quatre vertus cardinales, par saint Bruno, t. II, de 66 à 71. Des petites vertus, par saint François de Sales, t. III, 411. Qu'il faut cacher ses vertus, *ibid.*, 414. A quoi l'on peut connaître si l'on avance dans la vertu, *ibid.*, 434. De la racine et de l'enchaînement des vertus, t. IV, 92. Avantages de la vertu, *ibid.*, 191. Sur les vertus en général, *ibid.*, 428. Des vertus morales, *ibid.*, 441. Les douze vertus d'un bon maître, *ibid.*, 526.

Vie, *vies.* Qu'il faut soupirer sans cesse après la vie future (saint Eloi), t. I, 360. Ce que c'est que vivre selon la chair, t. II, 14. Dans le camp de la vie humaine il y a trois tentes, *ibid.*, 245. Vie active et vie contemplative. *ibid.* De la félicité de l'autre vie, *ibid.*, 446. Sur la vie contemplative de la très-sainte Vierge, t. III, 60. Bonheur et perfection de la vie religieuse, *ibid.*, 368. Avis pour avancer dans la vie spirituelle, *ibid.*, 379. De la vie morte et de la mort vivante, *ibid.*, 338. Règles sommaires de la vie spirituelle, t. IV, 140. Préceptes relatifs à la vie unitive, t. IV, 144. De quelques graves tentations de la vie spirituelle, *ibid.*, 154. Des trois états de la vie humaine, *ibid.*, 203. Avantages de la vie religieuse, par sainte Claire, t. V, 97. Etudier la vie de Jésus-Christ, *ibid.*, 154. Principes de la vie spirituelle, t. VI, 329. Les vies de Jésus-Christ au saint Sacrement, *ibid.*, 419.

Vices de la langue. Voyez *Langue.* Comment nous devons soutenir l'attaque des vices et nous défendre de la tentation, t. VI, 207.

Vierge. Voyez *Marie.* Invitation à la bienheureuse Vierge pour qu'elle nous montre son Fils Jésus, t. IV, 230. Visite à la glorieuse Vierge, *ibid.*, 240. Consolations que donne la très-sainte Vierge, *ibid.*, 241.

Vierges. De la virginité; qu'elle l'emporte sur le mariage; que les vierges sont les plus heureuses dans la vie de la gloire, etc., t. I, 328. Sermon sur les vierges, par saint Antoine de Padoue, t. II, 247. Que la virginité est un trésor, etc., *ibid.*, 249. Sur le lis de la virginité, *ibid.*, 251. Du mérite des vierges consacrées à Dieu, t. III, 570. Quelles sont les vierges sages reçues de Dieu, t. V, 343. Virginité perpétuelle de la Mère de Dieu, t. I, 369.

Vif, vive. De la vive flamme d'amour, par S. Jean de la Croix, t. III, 244.

Vigilance. Qu'il faut veiller sur son cœur, t. I, 16. Discours sur la vigilance chrétienne, par sainte Synclétique, t. V, 11 et suiv.

Vigne spirituelle. L'âme est une vigne, t. II, 244. La vigne est aussi l'image de l'Eglise, *ibid.* De la vigne que Dieu a plantée dans l'homme et de ses facultés surnaturelles, t. V, 305.

Vincent Ferrier (Saint), de l'ordre des Frères Prêcheurs, naquit à Valence en Espagne, en 1357; embrasse l'état religieux; enseigne la philosophie à Barcelone, t. II, 255. Est reçu docteur à l'Université de Lérida, *ibid.*, 256. Il devient un célèbre prédicateur; la France, l'Italie, l'Espagne, l'Ecosse admirent son talent, *ibid.* C'est l'apôtre des temps modernes qui a le plus ramené d'enfants égarés dans le sein de l'Eglise, *ibid.* Sa haute sainteté lui mérite le don des miracles; il ressuscite un mort à Salamanque; il devient le confesseur de Benoît XIII et de Martin V; *ibid.* Il meurt à Vannes en Bretagne, au milieu de ses prédications, en 1419, à l'âge de soixante-deux ans; ses ouvrages, *ibid.*, 257. Son traité de la vie spirituelle, ses maximes très-belles, *ibid.*, voy. depuis 259 jusqu'à 280.

Vincent de Paul (Saint), naquit au village de Poy, ancien diocèse de Dax, dans le département des Landes, t. III, 489. Il passa son enfance à garder le troupeau, *ibid.* Son esprit pénétrant, ses qualités peu ordinaires, portent son père à lui donner de l'éducation, *ibid.*, Il fait son cours de théologie à Toulouse, *ibid.* 490. Il part pour Marseille; il est pris par des pirates et amené en Afrique; il convertit son maître, revient en France; le légat Montorio le prit à Rome, *ibid.* Estime du Saint-Siége et d'Henri IV pour Vincent; il devient l'apôtre et le réformateur de son siècle, *ibid.*, 491. Son éminente charité, ses fondations, sa mort à Paris, en 1660, *ibid.* Ses écrits, *ibid.*, 493. Exclamations sur l'amour de Dieu, *ibid.*, Amour effectif et affectif, *ibid.* Sur la pureté d'intention, *ibid.*, 495. Sur l'Oraison, *ibid.* Du règlement de vie, *ibid.*, 498. De l'humilité et simplicité des paroles et des actions, *ibid.*, 499. Des procès, *ibid.*, 500. De la charité mutuelle, *ibid.* De la conformité à la volonté de Dieu, *ibid.*, 501. S'en remettre à Dieu du soin de ses affaires, *ibid.*, 502. Sur la protection de Marie, 503. De l'homme doux et de l'homme colère, *ibid.* Sur la foi, *ibid.* Justice de l'humilité, *ibid.*, 504. De la paix, premier fruit de l'humilité, *ibid.* Maximes détachées, *ibid.*, 506. Autres maximes plus courtes, *ibid.*, 515. Pensées diverses, *ibid*, 519. Lettres choisies, *ibid.*, 521. Notes sur les Prêtres de la Mission et les Filles de la charité, *ibid.*, 351.

Visions. Notes explicatives sur les visions, ravissements, etc., t. v, 1 et suiv. Explications de sainte Thérèse, sur la manière dont se fait la vision, t. vi, 140. Dix visions de sainte Angèle, t. v, 136. Sept visions de la même, touchant le saint Sacrement de l'Eucharistie, *ibid.*, 144. Sur la sainte Vierge, *ibid.*, 146. Conseils sur les visions et les révélations, t. vi, 65, 103.

Visitation. Notes sur l'ordre de la Visitation, t. iii, 487. Marques auxquelles on connaît qu'une visite ou vision est de Dieu ou du démon, t. v, 360.

Visite. Pieuse visite à l'Enfant Jésus dans la crèche, t. iv, 227. Invitation à approcher de Jésus comme Sauveur, *ibid.*, 228. Visite à la glorieuse Vierge; efficacité du mot *Ave, Maria*, *ibid.*, 240. Différence des visites qu'on rend à Dieu et de celles que se rendent les mondains, t. v, 102.

Vocation. De la vocation divine, d'après saint Antoine, t. i, 17. Comment Dieu fait naître la vocation, *ibid.* Trois moyens qu'il emploie, *ibid.* Trois sortes de vocations, *ibid.* Trois mouvements du côté du corps, *ibid.*, 19.

Vœu d'Anne d'Autriche au tombeau de sainte Radegonde à Poitiers, t. v, 48. Vœu de la vénérable Marguerite-Marie Alacoque, par lequel elle s'immole au sacré cœur de Jésus, t. vi, 408.

Volonté de Dieu. Que rien ne nous arrive sans la volonté de Dieu, t. iii, 413. De la conformité à la volonté de Dieu, *ibid.*, 501. Béatitude de la volonté dans le ciel, t. iv, 512. Moyens pour abolir en nous notre propre volonté, t. v, 333.

Voix. Sur les quatre voix que Dieu fait entendre dans le désert pour ramener le pécheur, *Ego vox clamantis*, etc.; voix du bienfait, voix de la prédication, voix du châtiment, voix de l'inspiration intérieure, t. iii, de 12 à 17. Voix de Dieu pour ramener le pécheur, *ibid.*, 70.

Voies. De la voie du salut, par saint Liguori, t. iii, 537. Voie pour arriver à la paix du cœur, t. iv, 177. Que la voie de la perfection est plus douce qu'on ne pense, t. vi, 47.

Vrai, vraie. De la vraie sagesse; en quoi elle consiste; quels sont les sages ou les insensés, t. iii, 591. Vrai caractère de la tristesse salutaire de la pénitence, *ibid.*, 486. Vrai mérite des hommes, *ibid.*, 447. Véritable obéissance, t. i, 265. Vraie humilité, t. vi, 343.

Vue. Des plaisirs de la vue dans le ciel, t. vi, 514 Que la vue de nos misères pleine de soumission est une voie sûre pour parvenir à la perfection, *ibid.*, 344.

X

Xavier François (Saint), le *Thaumaturge* des derniers temps, l'*apôtre des Indes et du Japon*, naquit le 7 avril 1506, au château de Xavier dans la Navarre, à 8 lieues de Pampelune; illustration de sa famille, t. ii, 503. Il éclipse bientôt tout l'éclat de sa naissance par ses conquêtes et ses miracles, *ibid.*, 504. Xavier fait ses études à Paris, au

collége de Sainte-Barbe, *ibid.* Il est reçu maître ès arts ; il est nommé professeur, *ibid.* Il fait connaissance avec saint Ignace, *ibid.* Il fait les exercices spirituels, *ibid.* Le jour de l'Assomption, 1534, il fait vœu avec saint Ignace et ses compagnons, *ibid.* Il part pour Venise, il y est ordonné prêtre en 1537 ; il se rend en Portugal, *ibid.*, 505. Il s'embarque pour les Indes, *ibid.* Les succès de ses missions, *ibid.* Ses austérités, sa sainteté ; il meurt à quarante-six ans, au moment de pénétrer dans la Chine, *ibid.* Extraits de ses lettres, *ibid.*, depuis 507 jusqu'à 520. On y voit ses admirables sentiments de zèle, de charité, d'humilité, de confiance et de soumission aux volontés du ciel.

Y

Yeux. de la dangereuse puissance des yeux, belle description, t. II, 424. De la continence des yeux, t. III, 418.

Yves de Chartres (Saint), naquit dans le territoire de Beauvais ; fut le disciple de Lanfranc, et fut nommé évêque de Chartres, en 1092, t. II, 160. Sa haute sainteté ; combien il relève la réputation du monastère de Saint-Quentin, *ibid.*, 106. Il reçoit le bâton pastoral de Philippe II, et va se faire sacrer à Rome par Urbain II. Son opposition courageuse contre Philippe II, à l'occasion de Bertrade de Montfort ; sa mort en 1115, à quatre-vingts ans ; il passait pour le premier homme de son temps, *ibid.*, 107. Ses ouvrages, *ibid.* Sa lettre au roi Philippe II, *ibid.*, 109. A Hugues, archevêque de Lyon, *ibid.*, 110. Au roi Philippe II, *ibid.*, 111. Au même, *ibid.*, 112. Au pape Urbain II, *ibid.* Serment du roi Philippe II, *ibid.*, 113. A Lambert, évêque d'Arras, *ibid.*, 115. A Robert, *ibid.*, 116. Au même, *ibid.* Au pape Pascal, *ibid.*, 119. Au même, *ibid.*, 120. A Manassès, archevêque de Reims, *ibid.*, 121. A Daimbert, archevêque de Sens, *ibid.*, 122. A Henri, roi d'Angleterre, *ibid.*, 122. A la reine Bathilde, *ibid.*, 123. Sermons sur les motifs de l'Incarnation de Jésus-Christ, *ibid.*, 125. Sur l'avénement du Sauveur, *ibid.*, 128. Sur la naissance de Jésus-Christ, *ibid.*, 130. Pour le jour de l'Epiphanie, *ibid.*, 133. Sur la purification de Marie, *ibid.*, 134. Pour la Septuagésime, *ibid.*. 136. Pour le commencement du jeûne, *ibid.*, 137. Sur l'Annonciation de Marie, *ibid.*, 139. Sur la Cène du Sauveur, *ibid.*, 141. Sur le jour de Pâques, *ibid.*, 103. Sur l'Ascension, *ibid.*, 444. Sur le jour de la Pentecôte, *ibid.* Notes sur les chanoines réguliers de Saint-Quentin et ceux de Saint-Augustin *ibid.*, 146-147. Habillement du Pape, *ibid.*

Z

Zèle. Du bon zèle, t. I, 218. Du zèle, diverses espèces de zèle, t. III, 410. Manière d'exercer le zèle, t. V, 202.

FIN.

BX 4655 .E85 1883
v.6 SMC

Esprit des saints : les
plus illustres parmi
AZE-2169